
colorchecker CLASSIC
x·rite
mm

FACULTÉ DES LETTRES

POÉSIE LATINE

M. PATIN PROFESSEUR

1854-55

2

ENÉÏDE

LIVRES IV, V, VI.

POÈTES ÉPIQUES SOUS L'EMPIRE

ÉCOLE NORMALE

Faculté des Lettres.

Poésie latine.

M. Patin, professeur.

1854 - 55.

2e Volume.

Etude
des six premiers livres
de l'Enéide.

Poëtes épiques sous l'empire.

21e Leçon.

Début du 4e Livre de l'*Enéïde*.

—

Du personnage d'Anna.

—

De l'anachronisme par lequel Virgile a supposé Didon contemporaine d'Enée.

Bonne rédaction, d'un tour facile et naturel, exacte, et attestant une étude personnelle des textes et des ouvrages cités.

21e Leçon.

Début du 4e livre de l'Enéide.

Du personnage d'Anna — De l'anachronisme par lequel Virgile a supposé Didon contempor. d'Enée.

L'attention que nous avons donnée à l'art de Virgile pour décrire d'après la nature et la fable certains grands objets, nous a fait entrer dans le quatrième livre de l'Enéide un peu accidentellement, par la description de l'Atlas. Cette description, où il s'est inspiré des souvenirs d'Hésiode, d'Eschyle et de Pindare, a été recommencée plus tard comme celle de l'Etna par ses imitateurs latins. Quel a été le succès de leurs efforts ? c'est ce que nous devons maintenant étudier.

Rappelons-nous d'abord le modèle : relisons les vers de Virgile, qui doivent être le point de départ de cette nouvelle revue :

… Iamque volans apicem et latera ardua cernit
Atlantis duri, cœlum qui vertice fulcit :
Atlantis, cinctum assidue cui nubibus atris
Piniferum caput et vento pulsatur et imbri :
Nix humeros infusa tegit ; tum flumina mento
Præcipitant senis, et glacie riget horrida barba.
Hic primum paribus nitens Cyllenius alis
Constitit : hinc toto præceps se corpore ad undas
Misit, avi similis, quæ circum littora, circum
Piscosos scopulos, humilis volat æquora juxta.

Enéid. IV, 246 sq.

« Déjà, dans son vol, Mercure découvre le sommet et les flancs élevés de l'infatigable Atlas, qui porte les cieux sur sa tête; d'Atlas dont le front couronné de pins, sans cesse environné de sombres nuages, est battu par les vents et par la tempête. Une neige entassée couvre ses épaules; la bouche du vieillard vomit des torrents, et d'horribles glaçons couvrent sa barbe hérissée. Là, Mercure s'arrête un moment, balancé sur ses ailes; puis, s'élançant de tout son corps, il se précipite vers les mers, pareil à l'oiseau qui, planant autour des rivages, autour des roches poissonneuses, dans son vol effleure les eaux. »

Trad. de M. Delestre

M. Parceval Grandmaison a fait de ces beaux vers une imitation remarquable, dans un recueil de pièces réunies sous le titre d'Amours épiques:

Bientôt il aperçoit, en s'éloignant des cieux,
Les gigantesques flancs et le front sourcilleux
D'Atlas, du grand Atlas, qui, courbé sous les pôles,
Porte le poids des cieux sur ses vastes épaules.
Par de noires vapeurs sans cesse environné,
De grands pins chevelus son front est couronné;
La pluie à flots pressés bat ses flancs qu'elle
- assiège;
Son large dos blanchit sous des torrents de neige,

Et cent fleuves grondants, de sa bouche chassés,
Sur sa barbe en glaçons s'arrêtent hérissés. »

Ce sont de beaux vers sans doute et où l'on retrouve, avec la physionomie de l'original, ce mélange de la réalité et de la fable qui fait le mérite de ce genre de description. Remarquons seulement au second vers que le poète français a changé l'ordre suivi par Virgile, qui arrête d'abord notre vue sur le faîte de la montagne avant de nous faire descendre le long de ses flancs. C'était aussi l'ordre naturel; mais il n'a pas été donné à tous les poètes de le sentir aussi bien que Virgile.

Une autre qualité de Virgile, non moins remarquable ici, c'est la discrétion avec laquelle, voulant peindre l'Atlas sous la figure d'un géant, et donner la vie à un objet inanimé, il compose son tableau de certains traits choisis. Ses successeurs n'ont pas la même réserve.

Ovide, par exemple, a fait une peinture analogue à celle de Virgile. Il aime ce genre de composition : il y a là en effet bien des difficultés de versification, propres à faire briller la facilité élégante de son talent. Ce sont des bonnes fortunes qu'il saisit avec joie, et qu'il prolonge avec complaisance.

Persée est venu demander l'hospitalité à Atlas, roi de Mauritanie ; le monarque orgueilleux refuse, et joint la violence à la menace. Persée, pour le punir, lui montre la tête de Méduse, et le change en montagne : voilà la fable ; voilà aussi pour le poëte une occasion de poursuivre cette double série de détails où va s'exercer son esprit, les membres du géant d'une part, et de l'autre les diverses parties de la montagne :

Quantus erat, mons factus Atlas : jam barba co-
-maeque
In silvas abeunt : juga sunt humeriq. manusq.
Quod caput ante fuit summo est in monte ca-
-cumen ;
Ossa lapis fiunt : tum partes auctus in omnes
Crevit in immensum ; sic Di statuistis, et
omne
Ovid. Métam. iv, 656 sq — Cum tot sideribus cœlum requievit in illo.

Ce sont là des vers fort aisés, très élégants et l'on peut ajouter spirituels, où le poëte sait ingénieusement peindre à la fois le Titan sous son ancienne et sa nouvelle forme.

Les traits qui entrent dans cette composition peuvent se justifier ; ils ont leur

raison d'être. En effet, chez Ovide, et d'après le plan qu'il s'est lui-même tracé, tout aboutit à une métamorphose qu'il s'égaie à suivre dans le détail : il a donc le droit de s'arrêter, et de le faire autant qu'il lui plaît.

Silius Italicus n'a pas la même excuse, et malheureusement, en copiant Virgile, il néglige de lui dérober le secret de son art. Comme Virgile, il décrit l'Atlas, et comme lui, au tableau de la nature il mêle les souvenirs de la fable :

Nec patitur nomen proferri longius Atlas,
Atlas, subducto tracturus vertice cælum,
Sidera nubiferum fulcit caput, æthereasque
Erigit æternum compages ardua cervix :
Canet barba gelu, frontemque immanibus umbris
Pinea silva premit ; vastant cava tempora venti,
Nimbosoque ruunt spumantia flumina rictu.
Tum geminæ laterum cautes maria alta fatigant,
Atque ubi fessos equos Titan immersit anhelos,
Flammiferum condunt fumanti gurgite currum.

Punicorum l. 1 v. 201 sq.

Le mouvement et la coupe des vers, le choix des expressions, tout accuse un souvenir très présent de Virgile : Silius Italicus, par exemple, répète le nom d'Atlas comme avait fait son modèle. Le second vers est spirituel ; mais,

même en cet endroit, de trahir l'embarras des imitateurs de Virgile pour redire après lui ce qu'il avait déjà si bien dit. Ils le forcent souvent; et en le forçant, le faussent; quelquefois, comme ici, leurs efforts aboutissent à quelques traits heureux. Mais ce ne sont jamais que des traits, et il est rare que ce bonheur fortuit se soutienne long-temps. Silius Italicus, après les vers dont nous venons de parler se contente de reproduire Virgile, mais sans ces qualités d'ordre, de choix et de vivacité pittoresque qui font le charme de sa description. L'un et l'autre nous parlent des nuages qui enveloppent la montagne; mais Virgile sait où placer ce détail; ici nubiferum est une épithète oiseuse, qui n'a rien à faire avec les mots près desquels elle se trouve. Aethereas compages erigit est une singulière expression, qui étonne le goût et ne le satisfait pas. – Nimboso, un peu plus bas, répète nubiferum: ce sont des négligences qu'on ne trouve pas chez Virgile, surtout lorsque les mots se touchent de si près. – Chacun de ces détails pris à part, n'est pas dépourvu de mérite: mais on y cherche vainement un ensemble. Silius est plus minutieux que Virgile, mais en même temps, moins vif, moins frappant, moins bien ordonné que son modèle, et par cela même ses vers

font ressortir davantage la beauté de ceux qu'il imite.

Valerius Flaccus, avec d'autres défauts, produit en nous la même impression. Lui aussi, a décrit l'Atlas. Nous avons parlé de cette scène, imitée tout entière du 1[er] livre de l'Enéide, où Jason, arrivant dans le royaume d'Aetes, entre dans le temple consacré au soleil, où le monarque va bientôt se rendre pour écouter les prières des grands et du peuple et distribuer à tous la justice. En l'attendant, Jason, comme Enée, contemple les tableaux qui ornent les parois de l'édifice. Parmi ceux-ci se trouve une figure d'Atlas:

Stat ferreus Atlas
Oceano, genibus que tumens infringitur unda.
At medii per terga senis rapit ipse[(1)] nitentes
Altus equos, curruque diem subtexit Olympo.
Pone rota breviore Soror[(2)], denseque sequuntur
Pliades, et madidis rorant e crinibus ignes.

C'est toujours le même style, énergique, mais un peu dur, qui manque quelquefois de netteté à force de concision, et où nous ne reconnaissons plus ce que nous admirions chez Virgile, la fermeté unie à l'aisance. Les figures y sont assemblées avec une certaine bizarrerie, que l'on peut à peine justifier en se rappelant qu'il

(1) le Soleil

(2) Phebe

Argonaut. V., 411 sq.

s'agit ici d'une peinture. Cette expression Curru que diem subtexit Olympo nous rappelle le vers de Virgile :

Et fessum quoties mutat latus, intremere omnem
Murmure Trinacriam, et cœlum subtexere fumo.

Æneid. 111 581.

Mais comme elle est peu naturelle dans l'emploi qu'en a fait Valérius Flaccus ! C'est ainsi que Virgile est sans cesse dénaturé par ses imitateurs, même lorsqu'ils semblent l'avoir copié le plus fidèlement.

Au vers 481 et suivants de son quatrième livre il est revenu encore à ces merveilles géographiques et archéologiques du continent africain. Didon, vaincue par la douleur, a résolu sa mort ; elle veut tromper sa sœur, et lui cacher son funeste dessein sous les apprêts d'un sacrifice. Elle feint qu'une prêtresse massylienne doit lui ramener par ses enchantements le cœur de son amant, ou la délivrer à jamais d'un amour sans espoir. C'est la gardienne du temple des Hespérides, où se trouvaient sans doute rappelées par des symboles les antiques aventures que la fable y avait placées. C'est ainsi du moins que Heyne, dans son quatrième Excursus sur ce livre de l'Enéide, explique les vers suivants de Virgile :

Hinc mihi Massylæ gentis monstrata sacerdos,
Hesperidum templi custos, epulasque draconi
Quæ dabat, et sacros servabat in arbore ramos,
Énéid. IV. 413. sq. Spargens humida mella soporiferumque papaver.

"Arrivée de ces lieux, une prêtresse massylienne qu'on m'a fait connaître, gardait le temple des Hespérides, et nourrissait le dragon qui veille aux rameaux de l'arbre sacré, mêlant pour lui le miel liquide avec l'assoupissant pavot."

Il lui répugne de penser que le poète ait voulu perpétuer jusqu'au temps de Didon le jardin même des Hespérides, et faire revivre à une époque déjà voisine de l'histoire l'ancienne tradition de l'âge mythique. Il aime mieux supposer, conformément aux pratiques religieuses de beaucoup de peuples et de villes de la Grèce, qu'il s'agit simplement d'un temple, consacré aux Hespérides, et où dormait, au pied d'un arbre d'or, un serpent que nourrissait la prêtresse.

Quoiqu'il en soit, c'est au sujet de ce temple, situé dans le désert, au pied du mont Atlas, que nous trouvons de nouveau la mention du géant.

Oceani finem juxtà, solemque cadentem,
Ultimus Æthiopum locus est, ubi maximus Atlas
Ibid. 481. sq. Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.

« Vers les bornes de l'océan où le soleil se couche, et les derniers confins de l'Ethiopie, est le séjour du grand Atlas qui porte sur ses épaules l'axe mouvant du ciel couronné d'étoiles brillantes. »

On est vraiment frappé, lorsqu'on vient de lire les vers de Silius Italicus et de Valerius Flaccus, de cette justesse soutenue, de cette facilité unie à la force. Le poëte renouvelle sa description d'Atlas; mais ce n'est pas ici une redite: Atlas est devenu presque une figure astronomique. On sait l'opinion des anciens: le ciel, pour eux, est une voûte immense où, comme autant de clous d'or, les astres sont attachés. Mais cette voûte est mobile elle-même, et c'est Atlas qui la fait tourner: de là cette expression qui est ici pleine de naturel:

Axem humero torquet.

Mais qu'on n'aille pas, comme a fait Lucilius Junior, auteur présumé du poëme de l'Etna, dans des vers que nous avons lus dernièrement, la lui emprunter au hasard: car elle pourrait alors paraître bizarre et forcée.

Nous avons cité ces passages, les seuls de ce genre qu'on trouve dans le quatrième livre, pour faire remarquer chez le poëte l'attention curieuse qu'il donne à ces détails mythologiques et géographiques, dont les œuvres d'Horace sont remplies comme celles de

Virgile, et qui, ce semble, excitaient vivement l'intérêt du public romain. Il nous faut maintenant revenir à ce qui est proprement l'objet de nos études, l'analyse générale de l'Enéide, et arriver moins accidentellement à l'une de ses plus belles parties, le quatrième livre.

Le récit d'Enée est annoncé au début du second livre par des vers devenus célèbres, et qui demeurent dans toutes les mémoires :

Enéid. II. 1.

Conticuere omnes intentique ora tenebant ;
Inde toro pater Æneas sic orsus ab alto :

" Tous gardent le silence et fixent sur Enée des yeux attentifs ; alors, de son lit élevé, le héros commence en ces termes... "

Il est terminé, à la fin du troisième livre, par un autre passage qui exprime encore la même chose et presque dans les mêmes termes :

Ibid. III, 716, sq.

Sic pater Æneas, intentis omnibus, unus
Fata renarrabat divum, cursusque docebat.
Conticuit tandem, factoque hic fine quievit.

" Enée, seul au milieu d'une foule attentive, racontait ainsi ses destins et le cours de ses aventures. Enfin, il cessa de parler, et là s'arrêta son récit. "

Le poëte, dans ces deux endroits, se contente de remarquer en peu de mots la grande attention, le profond silence, le vif intérêt enfin avec lesquels Enée est écouté. Sans doute que le

héros n'a pas raconté d'une haleine la longue suite de ses aventures ; plus d'une fois il a été interrompu par les murmures bienveillants de ses auditeurs, ou tout au moins il les a recueillis à la fin de son récit : Virgile n'en dit rien. " Il semble, " dit le savant auteur des Études sur Virgile, M. Tissot, " que les auditeurs ayant trouvé le récit trop long, ne savent pas trouver une parole pour remercier son auteur, ou lui témoigner le vif intérêt qu'on a dû prendre à tant de malheurs réunis. Didon qui a gardé un silence obstiné pendant tout le récit qu'elle avait demandé avec tant d'instance, n'exprime rien de ce qu'elle a senti ... nous ignorons même comment la scène se termine : les personnages restent sur le théâtre ; le poëte oublie de nous apprendre comment et dans quelles

Tissot (Étud. sur Virgile. T. Ier p. 385)

dispositions ils en sont sortis. " Ainsi ne fait pas Homère, qui d'abord suspend le récit de son héros, pour nous peindre les sentiments de ceux qui l'écoutent.

Ὣς ἔφατ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῇ·
Κηληθμῷ δ' ἔσχοντο κατὰ μέγαρα σκιόεντα.
Τοῖσιν δ' Ἀρήτη λευκώλενος ἤρχετο μύθων·
Φαίηκες, πῶς ὔμμιν ἀνὴρ ὅδε φαίνεται εἶναι
Εἶδός τε μέγεθός τε, ἰδὲ φρένας ἔνδον ἐΐσας;

Odyssée XI. 332 sq.

" C'est ainsi qu'il parlait ; et tous demeuraient silencieux ; et le plaisir les tenait attentifs dans le palais obscur. Cependant la reine Arété

aux beaux bras, leur dit ces paroles: Phéaciens, que pensez-vous de ce héros, de sa beauté, de sa taille, de son esprit? ... »

Puis, lorsque Ulysse se tait, Alcinoüs invite les convives charmés à faire quelque présent au héros; joyeux, ils se séparent, et bientôt chacun à l'envi apporte ses dons à Ulysse.

Odyssée. XIII, 1-20.

Faut-il faire un reproche à Virgile de n'avoir pas suivi en cela Homère, et adopter sans réserve les critiques de M. Tissot? non, sans doute: rien ne forçait Virgile à tout imiter de son modèle, et la pratique d'un poète ne peut être nécessairement la condamnation d'un autre. Virgile, dans sa discrétion, dans son amour pour la précision et la rapidité, supprime à dessein tout ce que le lecteur peut suppléer sans peine: c'est un trait de son génie, que nous avons observé déjà, et dont il a donné plus d'une preuve.

Nous avons vu, par exemple, de quelle façon Vénus, pour concilier à Enée la tendresse de Didon, substitue à Ascagne l'Amour même, que la malheureuse reine va presser sur son sein. Quand et comment finit cette substitution? Virgile néglige de nous le faire connaître. Ascagne reprend simplement sa place dans le quatrième livre.

C'est d'abord au vers 83, où le poète nous le représente entre les bras de Didon qui lui prodigue ses

caresses, lesquelles, on le devine, s'adressent à son père :

... illum absens absentem audit que videt que.
Aut gremio Ascanium, genitoris imagine capta
Detinet, infandum si fallere possit amorem.

" Elle écoute Enée absent, absente le voit encore, ou retient dans ses bras Ascagne, image d'un père adoré, pour tromper, s'il se peut, la violence de son amour. "

Eneide, 1 717 — Tout à l'heure dans le premier livre+, c'était Cupidon que la reine tenait sur ses genoux ; ici, c'est Ascagne qu'elle embrasse, sans que rien explique ce changement.

C'est lui encore que nous allons voir dans la description de cette chasse qui décidera du destin de Didon, et à laquelle aussi le poète a donné tant d'importance dans le quatrième livre :

Nec non et Phrygii comites, et laetus Iulus
Id. IV, 140. Incedunt.

et plus bas :

At puer Ascanius mediis in vallibus acri
Gaudet equo ; jam que hos cursu, jam praeterit illos
Spumantem que dari pecora inter inertia votis
Id. 156. Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem.

" Le jeune Ascagne, traversant la plaine, s'applaudit de son fougueux coursier, et devance à la course tantôt les uns, tantôt les autres ; il voudrait que parmi ces troupeaux timides, un sanglier écumant

s'offrit à sa vue, ou qu'un lion furieux accourût des montagnes. "

Assurément, ce n'est point l'Amour que nous voyons dans ces vers charmants : quand a-t-il fait place à Ascagne ? encore une fois, Virgile ne nous en a pas avertis.

Faut-il un autre exemple de cette sobriété qui supprime les intermédiaires dont l'action peut aisément se passer ? le voici. La reine de Carthage a une sœur, qui assistait sans doute aux scènes du premier livre, et aux récits du second et du troisième. Virgile, conforme en cela à l'esprit de la tragédie grecque, ne nous parle point d'elle avant le moment où elle sera nécessaire, quand Didon éperdue éprouvera le besoin de lui confier sa fatale passion. C'est par cette scène pleine de pathétique que s'ouvre le drame du quatrième livre. Le poète nous transporte ainsi subitement de la joie de cette fête où Didon s'enivre d'amour en contemplant Enée, aux vives émotions d'un tableau d'intérieur :

At regina gravi jamdudum saucia cura,
Vulnus alit venis, et cæco carpitur igni.
Multa viri virtus animo multusque recursat
Gentis honos : hærent infixi pectore vultus
Verbaque : nec placidam membris dat cura quietem.
Postera Phœbea lustrabat lampade terras,
Humentemque Aurora polo dimoverat umbram,
Quum sic unanimam alloquitur malesana sororem ;

Eneid. IV., 1. sq.

Anna soror, quae me suspensam insomnia terrent?

« Cependant la reine, déjà blessée d'un trait funeste, nourrit dans son cœur une plaie, un feu caché qui la consume. Sans cesse la valeur du héros, sans cesse l'éclat de son nom lui reviennent à la pensée ; ses traits et ses paroles demeurent gravés dans son âme, et le trouble de ses sens en éloigne le doux repos. Le lendemain, le flambeau du jour parcourait la terre, et l'Aurore avait écarté du ciel les humides ombres, quand Didon éperdue adresse ces mots à sa sœur, confidente de ses pensées : Anne, ma sœur, quel trouble, quelles terreurs agitent mon sommeil ! ... »

N'est-on pas frappé de l'aisance de ce récit, et du goût parfait du poète, qui a différé jusqu'à ce moment de nous faire connaître cette confidente aimée, cette unanima soror avec qui nous allons bientôt lire dans le cœur agité de Didon?

C'est par cette belle scène qu'est annoncé ce drame émouvant, qui jette dans le poème un intérêt si vif, qui concourt avec tant de bonheur au but suprême de l'œuvre, mais auquel on a fait un reproche sérieux, celui d'être un anachronisme. On ne peut nier en effet que c'en soit un : mais est-il vraiment condamnable? Heyne, qui a longuement discuté cette question dans son premier Excursus sur le quatrième livre de l'Enéide, déclare au contraire sans fondement tous

les reproches adressés à Virgile sur ce sujet. L'excuse du poète est dans le nombre et la variété des traditions relatives à la fondation de Carthage.

Les historiens rapportent cet événement à trois époques distinctes. Selon les uns, Carthage aurait été fondée cinquante ou trente-sept ans avant la prise de Troie: trente-sept suivant Eusèbe, conservé par le Syncelle (p. 172 éd. Par.); cinquante, selon Appien, au début de sa Guerre punique:

"Καρχηδόνα τὴν ἐν Λιβύῃ Φοίνικες ᾤκισαν, ἔτεσι πεντήκοντα πρὸ ἁλώσεως Ἰλίου. Οἰκισταὶ δ' αὐτοῖς ἐγένοντο Ζῶρός τε καὶ Καρχηδών· ὡς δὲ Ῥωμαῖοι καὶ αὐτοὶ Καρχηδόνιοι νομίζουσι, Διδὼ, γυνὴ Τυρία."

"Ce furent des Phéniciens qui fondèrent Carthage en Lybie, cinquante ans avant la guerre de Troie. Les fondateurs, suivant le récit des Grecs, furent Zorus et Carchedon: mais au dire des Romains, et des Carthaginois eux-mêmes, ce fut une femme de Tyr, appelée Didon."

Selon d'autres versions, ce serait beaucoup plus tard, cent trente trois ans après le siège de Troie, que la citadelle de Byrsa aurait été élevée par Didon, et que Carthage appelée jusque là Origo, aurait reçu le nom qu'elle porta depuis.

Enfin, d'après une dernière tradition, la fondation

de Carthage daterait seulement de l'an 143 après la construction du temple de Salomon, 323 après la prise de Troie, 108 avant la fondation de Rome.

Cette dernière date varie elle-même beaucoup. Si l'on en croit Tite-Live (Epitome du livre 51) ce serait sept cents ans après sa fondation que la rivale de Rome aurait été détruite par Scipion;+ ce qui supposerait qu'on l'avait bâtie quatre-vingt-treize ans avant Rome. D'après Justin, ce serait soixante-douze ans:

+ "Qui (Scipio) tandem urbem expugnavit septingentesimo anno quam erat condita."

"Condita est urbs haec (Carthago) duo et septuaginta annis ante quam Roma."

Liv. XVIII. ch. 6.

Enfin Velleius Paterculus rapproche encore les temps, et suppose seulement un espace de soixante-cinq ans entre la naissance des deux villes:

"Hoc tractu temporum, ante annos quinque et sexaginta quam urbs romana conderetur, ab Elyssa Tyria, quam quidam Dido autumant, Carthago condita."

Velleius Patercul. liv. 1 ch. 6.

Heyne explique d'une manière naturelle toutes ces contradictions; il suffit, pour les comprendre, de songer que lorsqu'on parle de fondation des villes, on peut donner à ce mot divers sens: les uns l'entendent des premiers fondements, d'autres de la construction des murailles ou de l'établissement d'une colonie nouvelle, d'autres enfin de tous les changements qui signalent la naissance des villes. Toutes ces traditions se ressemblent du moins par un point;

à chaque époque elles font intervenir Didon, comme fondatrice de Carthage. On doit penser que cette reine vécut plutôt dans celle que nous avons placée la troisième, puisqu'elle fut la sœur de Pygmalion, qui régnait au huitième siècle avant l'ère chrétienne. Il y a donc dans l'œuvre de Virgile un anachronisme véritable.

On s'est donné beaucoup de peine pour démontrer cet anachronisme. C'est ainsi que le savant Bochard, dans une lettre adressée à son compatriote Segrais (ils étaient de Caen tous les deux[+]), et jointe par celui-ci à sa traduction de l'Enéide, se travaille à prouver, en rapprochant les dates des livres saints et celles des annales phéniciennes, que Jésabel, fille du roi de Sidon Ithobalus, était tante de Didon et de Pygmalion: il s'ensuit que la reine de Carthage était cousine-germaine d'Athalie. Voilà une parenté bien inattendue, mais aussi bien conjecturale!

[+] ou du moins habitaient ensemble cette ville)

Ces calculs ont beaucoup perdu de leur importance depuis que la science moderne a cru reconnaître dans Didon et sa sœur des déesses phéniciennes, devenues plus tard des personnages semi-historiques.(1)

(1) Notes.

1.

" Aux yeux de M. Movers, Didon ou Elissa n'est autre que Tanit ou Astarté, la divinité-

Toutefois Virgile, s'il connaissait cette opinion, ne s'en ex-

spéciale de Carthage. Didon ne serait donc dans cette hypothèse que la déesse céleste considérée comme la fondatrice et la première reine de la ville où elle était spécialement invoquée, tout comme chez les Babyloniens Bel et Beltis étaient en même temps le dieu et la déesse suprême, et le premier roi et la première reine... Le témoignage de Chrysippe nous fait voir qu'aux yeux des Grecs, Didon n'était pas une simple héroïne, mais une divinité, puisque ce philosophe voyait dans Διδώνη la Διώνη hellénique, c'est-à-dire précisément Astarté. Suivant la tradition punique, Didon avait bâti Carthage. Dans la tradition phénicienne, Astarté est représentée de même comme ayant bâti Damas.

. . . .

Anna, sœur de Didon, dont le culte apporté de Carthage à Rome, se confondit avec celui d'Anna Perenna, et offrait une certaine analogie avec celui de Vénus, est une divinité punique dont le nom se retrouve peut-être dans celui de חנח גג que Gesenerius lit sur la cinquième inscription de Carthage. Ce nom, qui signifiait <u>clément</u>, <u>miséricordieux</u>, correspond parfaitement à celui d'Ελεήμων donné à Vénus, et à ceux de <u>Bona Dea</u>, <u>Bona et misericors Dea</u>, par lesquels était désignée la divinité latine."

(Creuzer et Guigniaut. Religions de l'antiquité T. II 2e partie. p. 1033 et suiv.)

pas inquiété : il accepte franchement la tradition, et fait de Didon la fondatrice de Carthage, d'accord en cela, comme nous l'avons vu par Appien, avec les Carthaginois mêmes : au moins s'accordait-on à reconnaître qu'elle avait élevé Byrsa, la citadelle : on partit de là pour lui attribuer la fondation de la ville, qui fut probablement antérieure.

Quant à l'autre légende, celle qui rapproche Enée

Voir pour ~~cette~~ le texte auquel se rapporte cette note, plus loin page 28

II.

" Anna n'est autre chose que la personnification de l'antique année lunaire ; elle est appelée la Lune par excellence, et c'est elle qui conduit les lunes ses sœurs, qui en même temps régit la sphère humide : aussi repose-t-elle à jamais dans le fleuve Numicius, et coule-t-elle éternellement avec lui. Elle est le cours des lunes et des temps ; de là le compte par les coupes, aux vœux de nouvelle année que l'on se faisait à sa fête ; de là sa mort au sein des flots. C'est elle qui donne les fleurs et les fruits, qui fait croître les moissons ; la provision annuelle de blé (Annona) est placée sous la garde d'Anna, la mère nourrice par excellence : tous les biens viennent d'elle, et la liberté entre autres. "

Creuzer et Guigniaut. Religions de l'antiquité t. II. 1re partie p. 502 (Cf. p. 247.

de Didon, et suppose entre eux des rapports, elle est beaucoup plus rare.

Justin raconte, dans son dix-huitième livre, la mort volontaire de Didon : les détails sont à peu près les mêmes que ceux que nous lisons dans Virgile ; mais si Didon se tue, ce n'est que pour échapper aux poursuites d'Iarbas, roi des Maxitans et aux instances de ses sujets qui la pressent de consentir à l'hymen qu'il lui demande :

" ... diu Acerbæ viri nomine cum multis lacrimis et lamentatione flebili invocato, ad postremum iturum se quo sua et urbis fata vocarent, respondit. In hoc trium mensium sumpto spatio, pyra in ultima parte urbis extructa, velut placatura viri manes, inferias que ante nuptias missura, multas hostias cædit, et sumpto gladio, pyram conscendit ; atque ita ad populum respiciens, ituram se ad virum, sicut præceperant, dixit, vitamque gladio finivit. "

" Elle invoqua long-temps le nom de son époux Acerbas, le visage baigné de larmes et poussant des cris plaintifs ; enfin elle promit d'aller où l'appelaient son sort et les destins de Carthage. Elle prend un délai de trois mois, fait élever à l'extrémité de la ville un bûcher, et y égorge de nombreuses victimes pour apaiser, dit-elle, les manes de son époux, et obtenir des dieux infernaux le pardon de son nouvel hymen

puis prenant un poignard, elle monte sur le bucher, et se tournant vers le peuple : « Je vais, dit-elle, comme vous l'avez voulu, au devant de mon époux, » et elle se plonge le fer dans le sein. »

Dans tout ce récit, le nom même d'Enée n'est pas une seule fois prononcé : Justin n'en fait, et ne pouvait en faire aucune mention, vu la date adoptée par lui.

Mais si les contemporains de Virgile (et Justin est l'abréviateur de l'un d'eux) se trouvent quelquefois en contradiction avec lui, il n'en faut pas conclure que l'admirable épisode du quatrième livre soit de pure fantaisie. Nous avons déjà remarqué quel soin Virgile prend dans ses inventions de s'appuyer toujours sur quelque autorité : il a fait ici comme partout. D'autres avant lui avaient déjà songé au rapprochement dont il a tiré un si vif élément d'intérêt et de pathétique. Heyne nous apprend d'après Servius (ad librum IV. v. 682) que selon Varron, Anna, sœur de Didon, s'était donné la mort par désespoir du départ d'Enée : « Varro ait non Didonem sed Annam, amore Aneæ impulsam, se super rogum interemisse. » Il transportait à la sœur de Didon ce que Virgile raconte d'elle-même. — Servius encore, dans un autre endroit, (ad lib. IV v. 9), écrit ceci : « Cujus filiæ fuerint Anna et Dido, Nævius dicit. » Or le poëme de Nævius

commençait par le récit des voyages d'Enée :

blande et docte percontat

Aeneas quo pacto Trojam urbem liquerit.

De ce fragment et de la mention des noms de Didon et d'Anna, rappelée par Servius, Niebuhr a conclu que Nævius conduisait Enée à Carthage et y faisait entrevoir déjà la cause lointaine des guerres de cette ville avec Rome :

" Il paraît, dit cet historien, que les événements dont Virgile sème la traversée des Troyens sont pour le fond des choses empruntés à Nævius. Nous savons que la tempête, excitée sans doute aussi par Junon, que les plaintes de Vénus devant Jupiter, que les promesses d'un meilleur avenir par lesquelles il consola la déesse, sont entièrement imitées de Nævius. Je ne doute pas que ce poëme n'amenât de même Enée à Carthage ; le nom de la sœur de Didon, Anna, est de lui ; c'était sans doute encore la princesse punique qui s'informait d'une manière si amicale, si convenable, de la manière dont Enée avait quitté Troie ; et bien certainement aussi le poëte faisait naître des infortunes de cette princesse l'inimitié nationale. "

(Niebuhr, Hist. rom. traduite par Mr. de Golbery. T. 1er p. 269.)

Conjectures ingénieuses, mais peut-être un peu hasardées : on ne sait pas en effet quel est le sujet de ce <u>percontat</u> que Niebuhr rapporte hardiment à

Didon. Quelques-uns ont pensé que c'était Latinus qui s'informait des malheurs d'Enée à son arrivée dans le Latium, et que les noms de Didon et d'Anna faisaient partie de quelque tableau où le poëte avait rappelé l'histoire de Carthage, et qui servait de pendant au tableau de Rome elle-même. C'est une question que nul ne peut résoudre.

Quoiqu'il en soit, on doit supposer que l'anachronisme dont Virgile s'est si bien servi n'était point de son fait, et qu'il a pris à la tradition l'élément de son drame. En fût-il autrement, il avait bien le droit de choisir le récit, si non le plus vrai, du moins le plus vraisemblable, et qui convenait le mieux à son œuvre. C'est un privilège de poëte, dont il s'est plus d'une fois servi. Témoin ces villes des côtes de Sicile, dont il flattait l'orgueil national, en reculant leur naissance jusqu'aux temps de la guerre de Troie; témoin, dans le livre même qui fait l'objet de nos présentes études, cette Barcé d'une date plus récente, dont il faisait déjà la rivale de Carthage.

On peut d'ailleurs établir encore par un autre argument que l'anachronisme qui nous occupe n'est pas de l'invention de Virgile. Nous le devons à M. Bonstetten, spirituel genevois, philosophe et artiste, et auteur d'un livre aussi solide par le fond qu'agréable dans la forme, qui a pour titre: <u>Voyage sur la scène des</u>

six derniers livres de l'Enéide. Il y établit, sinon l'existence certaine de rapports entre Enée et Didon, du moins la croyance des Romains à cet égard: et voici à quelle occasion.

Son voyage le conduit sur les rives du Numicius: près de là s'élève une colline, il monte di Leva, sur le haut de laquelle, au milieu d'un champ vert, il aperçoit une chapelle blanche. Cette chapelle est dédiée à Anna Petronella, sainte chrétienne: elle a remplacé le temple d'une divinité païenne du Latium, Anna Perenna. Ainsi, par un art pieux, le christianisme naissant profitait de certaines ressemblances de nom pour prendre possession des postes qui pouvaient servir ses progrès. Le culte d'Anna Perenna paraît avoir été fort ancien. Les mythologues ont trouvé dans son nom plusieurs analogies avec des mots latins: ils y reconnaissent les mots: Annona, Annus, et Anus. On l'invoquait, dit Macrobe, pour passer heureusement l'année, pour vivre aussi pendant de longues années: "et publice et privatim ad Annam Perennam sacrificatum itur, ut annare perennare que commode liceat(1)".

Sa fête se célébrait au mois de Mars, non loin de Rome, entre la Via Salaria et la Via Flaminia.

Cf. Lacroix (De la Religion des Romains, d'après les Fastes d'Ovide) Thèse pour le doctorat. page 115) — Ernest Desjardins (Essai sur la topographie du Latium) p. 67. sq.

(1) V. la note II qui précède, page 23, et portée à tort à la suite de la Note I.

dans la direction du Pons Milvius, ainsi que l'a établi M. Ernest Desjardins dans son savant travail. « C'est là, dit-il, que se faisait le joyeux pèlerinage dont Ovide nous a donné, dans ses Fastes, la charmante description. Car il serait absurde de le transporter sur les bords du Numicius, où était la première résidence d'Anna Perenna, d'autant plus que le passage d'Ovide commence par ces mots :

Idibus est Annae festum geniale Perennae
Haud procul a ripis, advena Tibri, tuis :
Plebs venit ...» etc.

et finit par ceux-ci :

Quum redeunt titubant ... » etc.

ce qui serait tout à fait incompréhensible, si la source fêtée pendant les Ides eût été éloignée de 16 milles de Rome, distance où se trouvait l'autre fontaine d'Anna Perenna. »

(Essai sur la topog. du Latium, p. 76.)

Cette fête était entre toutes la plus gaie et la plus séduisante. Rien n'est plus gracieux que le tableau qu'Ovide en a fait :

Idibus est Annae festum geniale Perennae,
Haud procul a ripis, advena Tibri, tuis.
Plebs venit, ac virides passim disjecta per herbas
Potat, et accumbit cum pare quisque sua.
Sub Jove pars durat ; pauci tentoria ponunt :
Sunt quibus e ramis frondea facta casa est ;

Pars sibi pro rigidis calamos statuere columnis,
Desuper extensas imposuere togas.
Sole tamen vino que calent, annos que precantur
Quot sumunt cyathos, ad numerum que bibunt.
Invenies illic qui Nestoris ebibat annos :
Quæ sit per calices facta Sibylla suos.
Illic et cantant quot quot didicere theatris
Et jactant faciles ad sua verba manus.
Et ducunt posito duras cratere choreas,
Culta que diffusis saltat amica comis.
Quum redeunt, titubant; et sunt spectacula vulgo,
Et fortunatos obvia turba vocant.

Ovide (Fastes. III 523-540)

" C'est aux ides de Mars qu'on célèbre la fête joyeuse d'Anna Perenna, non loin de tes rives, ô Tibre voyageur. La foule accourt, et couchés çà et là sur l'herbe verdoyante, ils boivent à l'envi, chacun près de sa compagne. Les uns demeurent en plein air, un petit nombre dresse des tentes: d'autres, avec des branches d'arbres, se font une cabane de feuillage, ou plantent des bâtons en guise de colonnes, et dessus étendent leurs toges. Cependant le soleil et le vin les échauffent : ils demandent à la déesse autant d'années qu'ils videront de coupes, et c'est à qui en videra davantage. Il y a là tel de la bande joyeuse qui boit l'âge de Nestor, telle femme à qui sa coupe cent fois épuisée assure la vieillesse d'une Sibylle. On entonne

des chansons apprises au théâtre, et dans un facile abandon, le geste accompagne les paroles. Puis les coupes sont laissées de côté : des danses sans art commencent, et la jeune fille folâtre saute les cheveux dénoués. Au retour, beaucoup chancellent, et les passants les regardent et disent : voici la bande des bienheureux."

C'était, sous le nom d'Anna Perenna, l'année même et son abondance (annona) que l'on invoquait publiquement.

C'était encore cette même déesse qui, en 259, venait chaque matin de Bovilles, sous les traits d'une vieille femme, pour apporter des vivres aux plébéiens retirés sur le mont sacré. A une époque indéterminée et sans doute fort ancienne, elle se confondit, à cause d'une ressemblance de nom, avec Anna, sœur de Didon. Ovide, et après lui, Silius Italicus, ont tâché d'expliquer cette confusion des deux personnages. Ovide le fait à l'aide d'inventions poétiques, et en prêtant sans doute d'après la tradition,* une invasion d'Iarbas à Carthage après la mort de Didon força Anna à s'exiler. Elle alla se réfugier à Malte, (d'après Silius, chez Battus, roi de la Cyrénaïque). Mais la haine de Pygmalion la poursuit jusque dans cet asile ; son hôte menacé redoute les fureurs du tyran : elle s'embarque de nou-

Ovide (Fastes, III. 551-655)

Sil. Ital. (Punica. VIII, 40-201)

*force aventures à la sœur de Didon. Selon lui,

veau, et la tempête la jette sur les côtes d'Italie, dans les champs de Laurente. "Là, elle rencontre sur la grève deux hommes ; c'était Enée se promenant avec Achate sur les bords de la mer agitée. Anna ne voit en lui que le meurtrier de sa sœur, elle demande à la terre de s'entrouvrir sous ses pas : mais Enée la rassure, lui dit qu'elle trouvera une autre sœur dans Lavinie. Il se trompait : la femme d'Enée ne vit dans la sœur de Didon qu'une rivale odieuse. Une nuit Anna, la malheureuse Anna, aperçoit devant son lit l'ombre ensanglantée de l'infortunée reine de Carthage qui lui dit de s'éloigner au plus vite, et de fuir les embuches de sa jalouse rivale. Anna s'éveille épouvantée, s'élance hors de la fenêtre, fuit," est saisie par le Numicius, qui l'entraîne au fond de ses eaux. Le lendemain, quand on la chercha, on la vit paraître au dessus du fleuve, et elle-même raconta son aventure.

Bonstetten. p. 199

" placidi sum nympha Numici

Amne perenne latens, Anna Perenna vocor."

A partir de ce jour, elle fut adorée comme une nymphe.

Le récit de Silius est le même que celui d'Ovide : il est plus développé, et dans des vers agréables. C'est un morceau trop long pour que nous puissions le rapporter ici : nous en citerons seulement quelques vers, qui peuvent donner une idée du reste :

Anna novis somno excutitur perterrita monstris,
Et que timor totos gelido sudore per artus.
Tunc, ut erat tenui corpus velamine tecta,
Prosiluit stratis, humili que egressa fenestra,
Per patulos currit plantis pernicibus agros,
Donec arenoso (sic fama) Numicius illam
Suscepit gremio, vitreis que abscondidit antris.
Orta dies totum radiis impleverat orbem,
Quum nullam Æneadæ thalamis Sidonida nacti,
Et Rutulum magno errantes clamore per agrum,
Vicini ad ripas fluvii manifesta sequuntur
Signa pedum; dum que inter se mirantur, ab alto
Amnis aquas cursum que rapit: tum sedibus imis
Inter cœruleas visa est residere sorores
Sidonis, et placido Teucros affarier ore:
Ex illo primis anni celebrata diebus
Punica, 185 sq. Per totam Ausoniam venerando numine culta est.

Au début de ce récit, Silius Italicus atteste lui-même l'ancienneté de cette croyance populaire à la divinité d'Anna, sœur de Didon:

Multa retro rerum jacet atque ambagibus ævi
Obtegitur densa caligine mersa vetustas,
Cur Sarrana dicent Œnotri numina templo,
ib. 44 sq. Regnis que Æneadum germana colatur Elisa.

Ovide, et avec lui, Silius Italicus, sem-

blent avoir eu quelque soupçon de cette transformation mentionnée plus haut, d'après laquelle Didon et Anna ne seraient que des déesses de la religion phénicienne qui auraient passé postérieurement dans l'histoire fabuleuse de Carthage. Car Ovide, en parlant d'Anna, dit au vers 657 du 3e livre des Fastes:

Sunt quibus hæc Luna est, quia mensibus impleat annum

Pars Themin, Inachiam pars putat esse bovem.

et dans les vers que nous venons de citer, de Silius Italicus, Didon et Anna sont appelées Sarrana numina. Quoiqu'il en soit, l'érudition de Silius n'était pas moins grande que son pieux amour pour Virgile. Son témoignage est donc fort important pour le sujet qui nous occupe.

En résumé, concluons que Virgile a pu s'autoriser à la fois de l'incertitude des traditions sur l'époque et la date de la fondation de Carthage et de l'antiquité des légendes qui établissaient des rapports entre Rome et Carthage naissantes dans la personne de leurs fondateurs, pour rapprocher et faire vivre ensemble, au grand avantage de son poème, Enée et Didon. Ici encore, comme presque toujours, il a pris ses précautions à l'égard de la critique. En fût-il autrement, il pourrait toujours alléguer le privilège du poète, revendiqué

pour lui par Delille, dans ses remarques sur le huitième livre :

" Il serait déraisonnable d'asservir les poètes à une scrupuleuse exactitude ; tout ce qu'on doit exiger d'eux, c'est la fidélité dans les tableaux de la nature ..... Lors même qu'Evandre n'aurait pas été contemporain d'Enée, la vraisemblance poétique ne serait point blessée, car ils ont vécu tous deux dans la plus haute antiquité, et ils peuvent être présentés sous le même point de vue. On sait qu'en optique deux objets séparés se confondent dans l'éloignement ; il en est de même des événements et des hommes de l'antiquité, qui peuvent être séparés entre eux, mais qui se rapprochent pour la postérité qui apprend leur histoire. "

Emile Jacob.

22e Leçon

4e Livre

Par où ce livre est lié au reste du poème

22e. Leçon.

4e. Livre.

Par où ce livre est lié au reste du poëme.

22e Leçon.

4e Livre.

Par où ce Livre est lié au reste du poème.

La première question qui s'offre à la critique au sujet du quatrième livre est relative à l'anachronisme par lequel le poète a fait vivre à la même époque Enée et Didon. Mais la variété et l'incertitude des traditions sur des faits en dehors de l'histoire, la croyance ancienne à Rome de la rencontre, dans des aventures communes, de ces deux personnages, le culte d'Anna, qui confondue avec une déesse italique, devint de bonne heure pour les Romains l'objet d'un culte populaire, et, plus que tout cela, la liberté accordée au poète qui peut entre différentes fictions choisir, mettre en œuvre et modifier même celles qui rentrent le mieux dans son plan; ces diverses raisons nous ont amenés à justifier complètement Virgile de toutes les accusations et critiques qu'on pourrait lui adresser sur cette invention poétique qu'il a cru devoir employer et qui a produit un si bel ouvrage.

Une deuxième question à résoudre est celle-ci: le quatrième livre est-il un épisode ou un hors-d'œuvre? Nous reconnaissons que c'est un épisode, mais nous trouvons que loin d'être un hors d'œuvre, il est au contraire intimement lié au sujet, et

Recherche faite avec soin des textes cités. Quelques inexactitudes; quelques défauts de justesse; style quelquefois trop peu sévère.

Tout ce début en faiblement écrit, et la fin trop traînante.

qu'il contribue à lui donner le plus vif intérêt. L'action profite, comme dit Delille, et de ce qui l'avance et de ce qui la retarde. Ainsi dans les Argonautiques l'amour de Médée pour Jason avance le dénouement. Dans l'Odyssée, les épisodes de Circé et de Calypso cherchant par leur amour à retenir Ulysse retardent le dénouement, mais n'en sont pas moins utiles au poète qui se sert de notre impatience même pour jeter plus d'intérêt sur son œuvre. (Virgile s'est souvenu de tous ces incidents, et il y a joint une circonstance de la plus haute importance : dans Homère Calypso et Circé mettent simplement obstacle au désir que possède Ulysse de retourner à Ithaque; dans Virgile, Didon met obstacle à l'accomplissement des destins ; son amour prend aussitôt d'autres proportions par les grands résultats qu'il peut avoir. Rien de plus intéressant et de plus pathétique que cette lutte qui s'établit entre l'amour d'une femme qui aime jusqu'à en mourir, et les décrets inflexibles de la destinée.) *

* Tout ce paragraphe est peu conforme à ce qui a été dit : Que Virgile s'est souvenu de ces combinaisons diverses de ses prédécesseurs et a profité de toutes ; Qu'aux obstacles déjà rencontrés par Enée, il a ajouté l'obstacle plus grand de cet amour qui peut le retenir loin de la terre où l'appelle la volonté des destins ; Que cet épisode si bien lié au sujet, paraît surtout tel quand on recherche comment le poète l'a rattaché aux idées mythologiques et historiques qui dominent l'œuvre entière.

Voyons comment cet épisode est lié au sujet par les souvenirs mythologiques et historiques.

Enée, après sept années de courses vaines à travers les mers, est conduit fort près du terme. Il est en Sicile il n'est pas loin de cette Italie que les oracles lui ont promise. Une tempête excitée par Eole d'après les instigations de Junon le rejette en Afrique. Là

une divinité propice. Vénus, sa mère, lui ménage un accueil favorable et l'amour de la reine, Didon elle-même. L'idée vient alors à Junon de faire tourner à son profit ce qu'on a fait contre elle, en forçant Enée à rester auprès de la reine, et en attirant ainsi sur ses Carthaginois ce qui a été promis aux Troyens. Dans ce but elle se ligue avec Vénus, qui démêle très bien ses vues intéressées et qui en rit, parce qu'elle a reçu les confidences de Jupiter.

Dolis risit Cytherea repertis.

Lorsque l'hymen s'est accompli, et que le bruit s'en est répandu, sur la plainte d'Iarbe, Jupiter envoie Mercure à Enée et le fait partir, malgré tout ce qui pourrait et devrait le retenir. (On voit combien toutes ces circonstances, destinées à justifier le séjour et surtout le départ d'Enée, sont présentées d'une façon ingénieuse et spirituelle.) *

*Conclusion trop vague. On avait loué l'invention ingénieuse de ces ressorts merveilleux auxquels le poète transporte la conduite des événements qui se passent à Carthage, (oiseux) faisant agir les dieux homériques, avec moins de foi même qu'Homère, mais fort spirituellement.

Mais entrons plus intimement dans l'étude de ces différentes scènes :

Virgile a rendu d'une façon très piquante la fausse concorde des deux déesses liguées pour des vues bien différentes. Nous citerons tout le morceau ; rien de plus fin et de plus malicieux, si l'on peut parler ainsi, que les paroles de Junon et de Vénus :

Quam simul ac tali persensit peste teneri
Cara Jovis conjux, nec famam obstare furori,

Talibus aggreditur Venerem Saturnia dictis :
« Egregiam vero laudem et spolia ampla refertis
Tu que puer que tuus ; magnum et memorabile
- nomen
Una dolo Divum si femina victa duorum est !
Nec me adeo fallit veritam te mœnia nostra
Suspectas habuisse domos Carthaginis altæ.
Sed quis erit modus ? aut quo nunc certamine tanto ?
Quin potius pacem æternam pactos que hymenæos
Exercemus ? Habes tota quod mente petisti :
Ardet amans Dido, traxit que per ossa furorem.
Communem hunc ergo populum, paribus q. regamus
Auspiciis ; liceat Phrygio servire marito,
Dotales que tuæ Tyrios permittere dextræ. »
Olli (sensit enim simulata mente locutam,
Quo regnum Italiæ Libycas averteret oras)
Sic contra est ingressa Venus : « quis talia demens
Abnuat, aut tecum malit contendere bello ?
Si modo, quod memoras, factum fortuna sequatur.
Sed fatis incerta feror si Jupiter unam
Esse velit Tyriis urbem Troja que profectis,
Misceri ve probet populos, aut fœdera jungi.
Tu conjux : tibi fas animum tentare precando.
Perge, sequar. » Tum sic excepit regia Juno :
« Mecum erit iste labor : nunc qua ratione quod
- instat

Confieri possit, paucis, adverte, docebo.
Venatum Aeneas unaque miserrima Dido
In nemus ire parant, ubi primos crastinus ortus
Extulerit Titan radiisque retexerit orbem.
His ego nigrantem commixta grandine nimbum,
Dum trepidant alae saltusque indagine cingunt,
Desuper infundam, et tonitru cælum omne ciebo.
Diffugient comites, et nocte tegentur opaca:
Speluncam Dido dux et Trojanus eamdem
Devenient : adero, et, tua si mihi certa voluntas,
Connubio jungam stabili propriamque dicabo.
Hic Hymenaeus erit. » Non adversata petenti
Eneid. IV 90 sq. Annuit, atque dolis risit Cytherea repertis.

On peut rapprocher cette peinture de certaines scènes d'Homère et d'Apollonius de Rhodes. Ainsi, dans Homère, il se passe une scène analogue entre les deux déesses : Junon va emprunter à Vénus sa ceinture et lui parle avec amitié :

Ἦ ῥά νύ μοί τι πίθοιο, φίλον τέκος, ὅττι κεν εἴπω,
Ἠέ κεν ἀρνήσαιο, κοτεσσαμένη τόγε θυμῷ,
Οὕνεκ' ἐγὼ Δαναοῖσι, σὺ δὲ Τρώεσσιν ἀρήγεις;
Τὴν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα Διὸς θυγάτηρ Ἀφροδίτη·
Ἥρη, πρέσβα θεά, θύγατερ μεγάλοιο Κρόνοιο,
Αὔδα ὅτι φρονέεις· τελέσαι δέ με θυμὸς ἄνω-
-γεν,
Εἰ δύναμαι τελέσαι γε, καὶ εἰ τετελεσμένον ἐστί

Τὴν δὲ δολοφρονέουσα προσηύδα πότνια Ἥρ[η]
Δὸς νῦν μοι φιλότητα καὶ ἵμερον ᾧ τε σὺ πάντ[ας]
Odys. XIV, 190. Δαμνᾷ ἀθανάτους, ἠδὲ θνητοὺς ἀνθρώπους.
Elle expose ensuite à Vénus les raisons feintes pour lesquelles elle lui emprunte sa ceinture. Vénus fait semblant d'y croire et lui répond avec déférence
Οὐκ ἔστ', οὐδὲ ἔοικε, τεὸν ἔπος ἀρνήσασθαι
ib. 212. Ζηνὸς γὰρ τοῦ ἀρίστου ἐν ἀγκοίνῃσιν ἰαύει.

Apollonius, dans le troisième livre de ses Argonautiques, nous raconte la négociation qui amène la chute de Médée. Junon et Minerve vont demander l'aide de Vénus et la prient de décider son fils à inspirer à Médée de l'amour pour Jason. Vénus répond à Junon avec un respect ironique, toutefois elle promet l'assistance de son fils; et se mettant à sa recherche, elle le trouve sur l'Olympe jouant aux dés avec Ganymède, et trichant même. Elle l'entraîne par la promesse d'un jouet magnifique.

Chez Homère, la scène est gracieuse, mais reste grave; chez Apollonius, elle est spirituelle et devient une conversation ingénieuse: ce sont les Syracusaines transportées dans l'Olympe. Ces deux morceaux ont évidemment inspiré Virgile dans l'entretien de Vénus et de Junon.

Virgile, selon les traditions homériques, a exprimé avec beaucoup de force et de grandeur

la majesté et la puissance de Jupiter : il y a dans sa manière de commander quelque chose de bref et de rapide qui indique le maître des Dieux : hominum sator atque Deorum. Voici comme il parle à Mercure :

Vade age, nate, voca Zephyros, et labere pennis,
Dardanium que ducem, Tyria Carthagine qui nunc
Exspectat, fatis que datas non respicit urbes,
Eneid. IV. 223. Alloquere, et celeres defer mea dicta per auras.

Il termine par cet ordre formel :

Id. 237. Naviget ; hæc summa est, hic nostri nuntius esto.

De même, dans Homère, Jupiter ordonne à Mercure d'aller trouver Calypso, pour qu'elle laisse partir Ulysse, car telle est la volonté des destins :

Ἦ ῥα, καὶ Ἑρμείαν, φίλον υἱόν, ἀντίον ηὔδα·
« Ἑρμεία, (σὺ γὰρ αὖτε τά τ' ἄλλα περ ἄγγελός ἐσσι),
Νύμφῃ ἐϋπλοκάμῳ εἰπεῖν νημερτέα βουλήν,
Νόστον Ὀδυσσῆος ταλασίφρονος, ὥς κε νέηται,
Οὔτε θεῶν πομπῇ, οὔτε θνητῶν ἀνθρώπων·

. . . .

Ὣς γάρ οἱ μοῖρ' ἐστὶ φίλους τ' ἰδέειν, καὶ ἱκέσ-
-θαι
Odyss. V. 28 sq. Οἶκον ἐς ὑψόροφον, καὶ ἑὴν ἐς πατρίδα γαῖαν. »

Virgile, à l'imitation d'Homère, nous dépeint quelques-uns de ces dieux subalternes. Ainsi Mercure :

... Ille patris magni parere parabat
Imperio : et primum pedibus talaria nectit

Aurea, quae sublimem alis, sive aequora supra,
Seu terram, rapido pariter cum flamine portant.
Tum virgam capit : hac animas ille evocat Orco
Pallentes, alias sub tristia Tartara mittit ;
Dat somnos adimit que, et lumina morte resignat.
Illa fretus agit ventos, et turbida tranat
Enéid. IV. 238 sq. Nubila.

Ainsi Iris :
Ergo Iris croceis per caelum roscida pennis,
Mille trahens varios adverso sole colores,
Id. 700 sq. Devolat ...

Arrêtons-nous sur la peinture d'une de ces divinités de second ordre, qui appartient en propre à Virgile, quoiqu'il ait pu en prendre quelques traits de l'antiquité grecque ; c'est le portrait de la Renommée.

Hésiode nous donne sa généalogie, en nous donnant celle de Coeus son frère « Coeo Enceladoque sororem

αὐτὰρ ἔπειτα
Οὐρανῷ εὐνηθεῖσα (la terre) τέκ' Ὠκεανὸν βαθυδίνην,
Hesiod. (Theogon) 132 sq. Κοῖόν τε Κρεῖόν θ', Ὑπερίονά τ' Ἰαπετόν τε.

Il nous donne aussi son caractère :

δεινὴν δὲ βροτῶν ὑπαλεύεο φήμην·
Φήμη γάρ τε κακὴ πέλεται κούφη μὲν ἀεῖραι
ῥεῖα μάλ', ἀργαλέη δὲ φέρειν, χαλεπὴ δ' ἀποθέσθ
Φήμη δ' οὔτις πάμπαν ἀπόλλυται, ἥντινα πολλ
Id. Trav. et Jours, 758 sq. λαοὶ φημίξωσι· θεός νύ τίς ἐστι καὶ αὐτή.

Le poëte grec arrive à en faire une personnification symbolique.

Homère nous représente la renommée précédant Ulysse et annonçant le malheur des prétendants :

Ὄσσα δ' ἄρ' ἄγγελος ὦκα κατὰ πτόλιν ᾤχετο πάντῃ

Odyssée XXIV, 412 — Μνηστήρων στυγερὸν θάνατον καὶ κῆρ' ἐνέπουσα

La peinture de la discorde qui, d'abord petite, s'agrandit, s'élève et finit par toucher le ciel de sa tête et la terre de ses pieds, a pu fournir quelques traits à la renommée de Virgile :

Ἔρις ἄμοτον μεμαυῖα,
Ἄρεος ἀνδροφόνοιο κασιγνήτη, ἑτάρη τε,
Ἥ τ' ὀλίγη μὲν πρῶτα κορύσσεται, αὐτὰρ ἔπειτα

Iliade IV, 440 sq. — Οὐρανῷ ἐστήριξε κάρη, καὶ ἐπὶ χθονὶ βαίνει

Virgile, dans la description de sa Renommée, a employé ce merveilleux mixte fait d'allégorie et de mythologie, dont Homère avait donné le modèle en parlant des Prières :

Καὶ γάρ τε Λιταί εἰσι Διὸς κοῦραι μεγάλοιο,
Χωλαί τε ῥυσσαί τε, παραβλῶπές τ' ὀφθαλμώ·
Αἵ ῥά τε καὶ μετόπισθ' Ἄτης ἀλέγουσι κιοῦσαι·
Ἡ δ' Ἄτη σθεναρή τε καὶ ἀρτίπος, οὕνεκα πάσας
Πολλὸν ὑπεκπροθέει, φθάνει δέ τε πᾶσαν ἐπ' αἶαν

Iliad. IX. 498 sq.

Βλάπτουσ' ἀνθρώπους· αἱ δ' ἐξακέονται ὀπίσσω

Virgile, s'inspirant de ces antiques poètes, et faisant usage de ce genre de merveilleux dont nous venons de parler, a composé son portrait de la Renommée, si plein d'originalité et de mouvement :

Appréciation un peu vague. Il aurait fallu caractériser davantage l'art du poète qui a su prêter à son personnage, sans lui rien retirer de son sens figuré, quelque réalité; qui en a fait plus qu'un symbole, un être dont la forme et les allures ont prise sur l'imagination.

Extemplo Libyæ magnas it Fama per urbes,
Fama, malum quo non aliud velocius ullum:
Mobilitate viget, viresque acquirit eundo:
Parva metu primo, mox sese attollit in auras,
Ingrediturque solo, et caput inter nubila condit.
Illam Terra parens ira irritata Deorum,
Extremum, ut perhibent, Cœo Enceladoq. sororem
Progenuit, pedibus celerem et pernicibus alis;
Monstrum horrendum, ingens, cui, quot sunt
- corpore plumæ
Tot vigiles oculi subter (mirabile dictu!)
Tot linguæ, totidem ora sonant, tot subrigit aures
Nocte volat cœli medio terræque, per umbram
Stridens, nec dulci declinat lumina somno;
Luce sedet custos aut summi culmine tecti,
Turribus aut altis, et magnas territat urbes,
Tam ficti pravique tenax quam nuntia veri.

Eneid. IV, 173 sq.

Cette Belle peinture devait nécessairement provoquer l'imitation. Passons sous silence, pour y revenir plus tard, les successeurs latins de Virgile et venons aux modernes: Boileau, Jean-Baptiste

Rousseau et Voltaire se sont inspirés de Virgile, ou plutôt se sont contentés d'en traduire quelques traits. Ainsi Boileau :

Cependant cet oiseau qui prône les merveilles,
Ce monstre composé de bouches et d'oreilles,
Qui, sans cesse volant de climats en climats,
Dit partout ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas ;
Boileau (Lutrin, II. 1 sq. La Renommée enfin, cette prompte courrière, …

Ainsi J. B. Rousseau :

. . . .
Quelle est cette déesse énorme,
Ou plutôt ce monstre difforme
Tout couvert d'oreilles et d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre,
Et qui, des pieds touchant la terre,
Cache sa tête dans les cieux ?

C'est l'inconstante Renommée,
Qui, sans cesse les yeux ouverts,
Fait sa revue accoutumée
Dans tous les coins de l'univers.
Toujours vaine, toujours errante,
Et messagère indifférente
Des vérités et de l'erreur,
Sa voix, en merveilles féconde,
Va chez tous les peuples du monde

J. B. Rouss. (Ode au prince Eugène)

Semer le bruit et la terreur.

Ainsi Voltaire :

Du vrai comme du faux la prompte messagère,
Qui s'accroît dans sa course, et, d'une aile légère,
Plus prompte que le Temps, vole au-delà des mers,
Passe d'un pôle à l'autre et remplit l'univers ;
Ce monstre composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des rois la honte ou les merveilles,
Qui rassemble sous lui la Curiosité,
L'Espoir, l'Effroi, le Doute et la Crédulité,
De sa brillante voix, trompette de la gloire,
Du héros de la France annonçait la victoire.

Voltaire (Henriade, VIII).

Mais les poëtes latins ne pouvaient se con-tenter de reproduire le modèle, et devaient cherche à s'en distinguer par quelques innovations. Celle d'Ovide est la plus heureuse de toutes. Mr Tisso le blâme de donner un palais à la Renommée tou-jours errante ; il ne remarque pas que dans cet édi la déesse cesse précisément d'être errante. Les idée qui lui conviennent sont transportées à l'édifice qu'elle habite et aux objets qui l'entourent. Il y aussi une différence de ton : ce n'est plus la précisio serrée de Virgile, mais c'est une poésie pleine de grâ dans son abondance :

Orbe locus medio est, inter terras q. fretumque
Cœlestes que plagas, triplicis confinia mundi ;

Unde quod est usquam, quamvis regionibus absit,
Inspicitur, penetrat que cavas vox omnis ad
-aures.
Fama tenet, summa que domum sibi legit
-in arce;
Innumeros que aditus ac mille foramina tectis
Addidit, et nullis inclusit limina portis.
Nocte die que patet, tota est ex aere sonanti;
Tota fremit, voces que refert, iterat que quod audit;
Nulla quies intus, nulla que silentia parte:
Nec tamen est clamor, sed parvae murmura vocis;
Qualia de pelagi, si quis procul audiat, undis
Esse solent; qualem ve sonum, cum Jupiter atras
Increpuit nubes, extrema tonitrua reddunt.
Atria turba tenet; veniunt leve vulgus eunt que;
Mixta que cum veris passim commenta vagantur
Millia rumorum, confusa que verba volutant.
E quibus hi vacuas implent sermonibus aures;
Hi narrata ferunt alio; mensura que ficti
Crescit, et auditis aliquid novus adjicit auctor.
Illic Credulitas, illic temerarius Error,
Vana que Lætitia est, consternati que Timores,
Seditio que recens, dubio que auctore susurri.
Ipsa quid in cælo rerum pelago que geratur,
Et tellure, videt, totum que inquirit in orbem.

Ovide (Metam. XII, 39 sq.)

Hace, dans son portrait de la Renommée,

qu'il fait marcher devant le char de Mars, est loin d'avoir réussi dans sa tentative comme Ovide :

at vigil omni
Fama sono varios rerum succincta tumultus
Ante volat currum, flatuque impulsa gementum
Alipedum, trepidas denso cum murmure plumas
Excutit : urget enim stimulis auriga cruentis
Facta, infecta loqui, curruque infestus ab alto,
Terga comas que virae Scythica pater increpat
-hasta.

Stace (Thébaïd. III, 425 sq.)

Il y a de la confusion dans ce tableau. Cette expression surtout, varios rerum succincta tumultus n'offre à l'esprit aucune idée satisfaisante. On est loin de la netteté de Virgile.

Valerius Flaccus ne fait que reproduire Virgile en vers durs et faibles :

Cum dea se piceo per sudum turbida nimbo
Praecipitat. Famamque vagam vestigat in
-umbra,
Quam pater omnipotens digna atque indigna c
-nentem,
Spargentemque metus, placidis regionibus arcet
Aetheris ; illa fremens habitat sub nubibus im
Non Erebi, non diva poli, terrasque fatigat
Qua datur ; audentem primi spernunt q. fovent q
Mox omnes agit, et motis quatit oppida linguis

Val. Flacc (Argon. II, 115, sq.)

Mais revenons à Virgile.

On voit avec quel art une aventure aussi simple que celle d'Énée quittant Didon, d'un prince abandonnant une femme, une reine qui l'aime, est transportée dans le domaine du merveilleux, et quelle place importante cette aventure ainsi agrandie occupe dans l'ensemble de la conception mythologique, qui est un des aspects principaux du poème.

Mais comme nous l'avons remarqué tout d'abord au début de nos études sur Virgile, le poème a aussi sa perspective historique que ce livre met également en lumière. Un des plus grands événements de l'histoire de Rome, un des plus décisifs est assurément la lutte du peuple romain contre Carthage. Cette Lutte, Virgile nous la fait pressentir, et la transporte même dans un passé fabuleux. Plusieurs traits nous font songer à l'avenir et à l'histoire.

inutile

Junon cherche à détourner sur les Carthaginois les destinées promises aux Romains, (et elle feint de s'apaiser pour amener une alliance entre les deux peuples, et arrêter ainsi l'un des deux, celui qu'elle poursuit depuis si long-temps, au milieu de la route que lui ont tracée les oracles. Elle veut s'allier avec Vénus, qui y consent en apparence, mais qui découvre sa ruse.)

Un peu long.
resserrer ou retrancher.
Cela a été dit plus haut.

Æneid. IV. 105. ... sensit enim simulata mente locutam,
Quo regnum Italiæ Libycas averteret oras.

D'ailleurs la volonté de Jupiter, conforme aux décrets du destin, fait échouer cette ruse, sauve l'avenir de Rome dont le nom est là qui fait loi. Il envoie Mercure ordonner à Enée de reprendre le cours de ses destins, et d'aller à la recherche de cette patrie qui lui a été promise.

oiseux, déjà dit plus haut

Le nom de Rome est prononcé pour la première fois, non par le poète, mais par un de ses personnages. Jupiter dans des vers magnifiques qui annoncent toute la grandeur romaine :

" Vade, age, nate; voca Zephyros, et labere pennis
Dardaniumque ducem, Tyria Carthagine qui nunc
Exspectat, fatisque datas non respicit urbes,
Alloquere, et celeres defer mea dicta per auras.
Non illum nobis genitrix pulcherrima talem
Promisit, Graiumque ideo bis vindicat armis;
Sed fore qui gravidam imperiis belloque frementem
Italiam regeret, genus alto a sanguine Teucri
Proderet, ac totum sub leges mitteret orbem.
Si nulla accendit tantarum gloria rerum,
Nec super ipse sua molitur laude laborem,
Ascanio ne pater Romanas invidet arces?
Quid struit? aut qua spe inimica in gente
- moratur

Nec prolem Ausoniam et Lavinia respicit arva?
Naviget; hæc summa est, hic nostri nuntius
- esto.

Eneid. IV. 223 sq.

Ce mot de Rome est répété par Mercure à Enée, qui l'entend pour la première fois, comme au premier livre, le mot de <u>Tibre</u>: Mercure lui dit:

«tu nunc Carthaginis altæ
Fundamenta locas, pulchramque uxorius urbem
Exstruis, heu! regni rerumque oblite tuarum!
Ipse Deum tibi me claro demittit Olympo
Regnator, cælum et terras qui numine torquet;
Ipse hæc ferre jubet celeres mandata per auras:
Quid struis? aut qua spe Libycis teris otia terris?
Si te nulla movet tantarum gloria rerum,
Nec super ipse tua moliris laude laborem,
Ascanium surgentem et spes hæredis Iuli
Respice, cui regnum Italiæ <u>Romana</u>que tellus
ib. 265 sq. Debentur."

Il y a ici une réminiscence évidente de la forme homérique. Mercure répète en grande partie le discours de Jupiter: Homère l'eût répété en entier mot à mot. Le mot <u>uxorius</u> est très expressif: on le retrouve dans Horace:

Iliæ dum se nimium querenti
Jactat ultorem, vagus et sinistra
Labitur ripa Jove non probante u-

Hor. Odes., 1. 2.	xorius amnis.
	C'est à l'espoir lointain de cette Rome que Merc[ure] rappelle Enée lorsqu'il lui reproche de s'occuper à b[âtir] lui-même les murs de Carthage:
	Tu nunc Carthaginis altæ
	Fundamenta locas...
	Il y avait là un trait, un contraste qui devait vi[ve]ment frapper les Romains: Enée, le fondateur de Ro[me] travaillant à l'agrandissement de Carthage sa rivale!
	L'impression devait être semblable, lorsque quel[ques] vers plus haut, Virgile nous montrait Enée revêtu de [la] livrée Troyenne pour ainsi dire:
	atque illi stellatus iaspide fulva
	Ensis erat, Tyrio que ardebat murice læna
	Demissa ex humeris; dives quæ munera Dido
Eneid., IV, 261 sq.	Fecerat, et tenui telas discreverat auro.
	Cette situation a une certaine analogie avec c[elle] de Renaud, rougissant de la parure efféminée qu'il a reçue d'Armide.
	Il y a un endroit où le poète fait nommer Ann[ibal] à son lecteur. Didon appelle un vengeur, et ses impré[ca]tions nous transportent au milieu de l'histoire:
	"Tum vos, o Tyrii, stirpem et genus omne futur[um]
	Exercete odiis, cinerique hæc mittite nostro
	Munera: nullus amor populis nec fœdera sunto.
	Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor;

Qui face Dardanios ferroque sequare colonos,
Nunc, olim, quocunque dabunt se tempore vires,
Littora littoribus contraria, fluctibus undas
Imprecor, arma armis; pugnent ipsi que nepotesq. Eneid., IV. 622 sq.

On pressent dans ces paroles de la reine égarée par la douleur la lutte longue et acharnée des deux peuples, l'audace et les sanglantes victoires du chef Carthaginois que Didon a appelé de ses vœux et de ses imprécations; et cette guerre déjà si grande semble s'agrandir encore en prenant son origine si loin dans la suite des temps. Il y a un vrai génie à faire servir ainsi la fable de cadre à un tableau historique.

Une des plus heureuses inspirations qu'ait produites le quatrième livre est sans contredit celle de Silius Italicus, qui est parfaitement entré dans la pensée de Virgile. Il nous montre Amilcar amenant Annibal dans le temple élevé en l'honneur de Didon pour y prononcer son fameux serment contre les Romains. La situation était belle, et les vers sont beaux:

Urbe fuit media sacrum genitricis Elissæ
Manibus, et patria Tyriis formidine cultum,
Quod taxi circum et piceæ squalentibus umbris
Abdiderant, cœli que arcebant lumine, templum.
Hoc sese, ut perhibent, curis mortalibus olim
Exuerat Regina loco. Stant marmore mæsto
Effigies, Belus que parens, omnis que nepotum

a Belo series; stat gloria gentis Agenor,
Et qui longa dedit terris cognomina Phœnix.
Ipsa sedet tandem æternum conjuncta Sichæo:
Ante pedes ensis Phrygius jacet: ordine centum
Stant aræ cœlique Deis Ereboque potenti.
Hic, crine effuso, atque Hennææ numina Divæ,
Atque Acheronta vocat Stygia cum veste sacerdos.
Immugit tellus, rumpitque horrenda per umbras
Sibila; inadcensi flagrant altaribus ignes.
Tunc magico volitant cantu per inania manes
Exciti, vultusque in marmore sudat Elisæ.
Annibal hæc patrio jussu ad penetralia fertur,
Ingressique habitus atque ora explorat Amilcar.
Non ille Evantis Massylæ palluit iras,
Non diros templi ritus, adspersaque tabo
Limina, et audito surgentes carmine flammas.
Olli permulcens genitor caput, oscula libat,
Attollitque animos hortando, et talibus implet:
« Gens recidiva Phrygum Cadmeæ stirpis alumnos
Fœderibus non æqua premit; si fata negarint
Dedecus id patriæ nostra depellere dextra,
Hæc tua sit laus, nate, velis! age concipe
-bella
Latura exitium Laurentibus; horreat ortus
Jam pubes Tyrrhena tuos; partusque recusent,
Te surgente, puer, Latiæ producere matres. »

His acuit stimulis; subicit que haud mollia dictu:
" Romanos terra atque undis, ubi competet ætas,
Ferro igni que sequar, Rhœtea que fata revolvam.
Non Superi mihi, non Martem cohibentia pacta,
Non celsæ obstiterint Alpes, Tarpeia que saxa.
Hanc mentem juro nostri per numina Martis;
Sil. Italicus. Puniq. 1, 80 sq. Per manes, Regina, tuos. "

Les imprécations de Didon reçoivent leur accomplissement : voilà le vengeur qui renaît de ses cendres, et qui doit poursuivre les descendants d'Enée par le fer et par le feu. Silius Italicus a tiré un admirable parti de ces mots :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor,
Qui face Dardanios ferro que sequare colonos.

Deux vers lui ont fourni toute une situation, toute une scène, rendue avec des couleurs vraiment poétiques : il y a une grande idée à avoir placé dans le temple de Didon le vengeur de Didon : le lecteur se transporte aussitôt dans le passé, et se rappelle l'amour infortuné de cette reine si touchante, ses imprécations et sa mort.

Ainsi, dans ce livre comme dans les autres, nous trouvons cette heureuse alliance de la fable et de l'histoire, vainement cherchée avant Virgile par la poésie épique des Romains, et qui est l'un des grands caractères de son œuvre.

Colomb

23e Leçon.

4e Livre.

Les guerres puniques
annoncées dans les imprécations de Didon.

—

Le bouclier d'Annibal,
dans le poème de Silius Italicus.

—

De l'insensibilité reprochée à Enée.

—

Du personnage de Didon.

23e Leçon.

4e Livre — Les guerres puniques annoncées dans les imprécations de Didon — Le bouclier d'Annibal, dans le poëme de Silius Italicus — De l'insensibilité reprochée à Énée — Du personnage de Didon.

Bonne rédaction, exacte, étendue et naturellement écrite.

Considérant dans son ensemble le quatrième livre de l'Enéide, nous avons vu que par un anachronisme très légitime, Virgile y avait introduit une aventure qui n'est pas à proprement parler un épisode, puisqu'elle oppose un obstacle sérieux à l'accomplissement de la destinée du héros ; qui, de plus, par l'intervention habilement ménagée des puissances divines, par des perspectives ouvertes sur certains grands événements des annales romaines, contribue puissamment à reproduire ce double aspect du merveilleux et de l'histoire que Virgile a voulu donner à son œuvre et qui est en effet un des principaux caractères de l'Enéide.

L'étude des passages où Virgile a introduit l'histoire au milieu de son action fabuleuse, nous a amenés à citer les belles paroles de Didon appelant un vengeur, paroles qui font aussitôt nommer Annibal :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor,

Qui face Dardanios ferro que sequare colonos. — Eneid., IV, 625

Un ancien professeur de la Faculté des Lettres, Mr. Lemaire, en expliquant ces admi-

rables vers, appliquait éloquemment à son sujet certaines expressions de Bossuet, dans l'oraison funèbre du Prince de Condé : " Tu n'es pas encore mais je te vois et je t'ai nommé par ton nom : tu t'appelleras Annibal. "

Dans la dernière leçon, nous avons trouvé un commentaire ingénieux de ces vers de Virgile chez Silius Italicus, qui suppose que ce fut dans un temple consacré à Didon qu'Annibal jura une haine éternelle aux Romains : (Punica, lib. 1, v. 8) On peut y ajouter un autre passage où Silius marque encore la même idée. C'est au livre deuxième : il est question d'un bouclier offert par les Espagnols à Annibal. Sur ce bouclier, chef-d'œuvre de l'art des Galiciens, est une représentation empruntée à l'histoire fabuleuse ou réelle de Carthage. Là encore on trouve rapprochées les imprécations de Didon, et, ce qui doit en être l'accomplissement, la venue d'Annibal. C'est une sorte de résumé poétique du premier et du quatrième livre de l'Enéide. Ici les emprunts fort directs de Silius ne déplaisent pas, parce qu'il a l'intention évidente de réveiller le souvenir de Virgile. Ailleurs on peut trouver que son imitation a trop la forme d'un centon. Analysons ce passage :

Sil. Ital (Punica) II, 406 — Condebat primæ Dido Carthaginis arces,

Instabat que operi subducta classe juventus.
Molibus hi claudunt portus, his tecta domos que
Partiris, juxta Bitiæ venerande senectæ.
Ostentant caput effossa tellure repertum
Bellatoris equi, atque omen clamore salutant.

Primæ a ici le même sens qu'au premier livre de l'Enéide .... Trojæ qui primus ab oris. — Primæ Carthaginis, dans les premiers temps de Carthage, et non pas l'antique Carthage, par opposition à Carthagène. Il est facile de reconnaître les passages du premier livre de l'Enéide que rappelle ce commencement. C'est d'abord au vers 423:

Eneid., 1. 423-436. Instant ardentes Tyrii: pars ducere muros,
Moliri que arcem, etc.

puis au vers 504:

ibid. 503-508 Talis erat Dido, talem se læta ferebat
Per medios, instans operi regnis que futuris, etc.

On doit remarquer que dans les vers de Silius, Bitias joue un rôle plus important que dans l'Enéide. Le poëte ajoute:

Has inter species, orbatum classe, suisque
Ænean pulsum pelago, dextra que precantem
Cernere erat: fronte hunc avide regina serena,
Infelix, ac jam vultu spectabat amico.

C'est encore une allusion à des scènes du premier livre: Enée s'adressant à Didon lui dit:

Æneid., I, 595-610. .. Coram quem quæritis, adsum
Troius Æneas, Libycis ereptus ab undis;
O sola infandos Trojæ miserata labores! etc.
Fronte hunc avide regina serena, rappelle au souvenir de tout le monde ces admirables vers:

Ib. I. 748-749. Nec non et vario noctem sermone trahebat
Infelix Dido, longumque bibebat amorem.
Mais le rapprochement que fait Silius entre avide et serena semble forcé. Le goût exquis de Virgile n'aurait sans doute pas associé des traits aussi divers.

Silius passe ensuite à certains tableaux que lui fournit le quatrième livre:
Hinc et speluncam furtiva que fœdera amantum
Callaïcæ fecere manus: it clamor ad auras,
Latratusque canum, subitoque exterrita nimbo
Occultant alæ venantum corpora sylvis.
Alæ est une expression de Virgile:

Ib. IV 121. Dum trepidant alæ, saltusque indagine cingunt;
qui a donné lieu à certains doutes. Heyne propose deux sens, soit, d'après Servius, des troupes de cavalerie (alæ, dit Servius, equites sunt: ob hoc alæ dicti, quia pedites tegunt, alarum vice); soit ces toiles dont on fermait les avenues des forêts pour intercepter le passage des bêtes fauves. Le premier, appuyé de l'autorité de Silius, est évidemment le meilleur: alæ venantum est pour venantes.

Ces vers sont imités de ceux-ci:

Eneid., IV. 165-172. Speluncam Dido dux et Trojanus eamdem
Deveniunt, etc.

Ce bouclier représente encore le départ des troyens et le désespoir de Didon:

Nec procul Aeneadum vacuo jam littore classis
Aequora nequidquam revocante petebat Elissa.
Ipsa pyram super ingentem stans saucia Dido
Mandabat Tyriis ultricia bella futuris;
Ardentem que rogum media spectabat ab unda
Dardanus, et magnis pandebat carbasa fatis.

Saucia est l'expression de Virgile; il ne faut pas l'entendre dans le sens physique. Mais elle n'est pas si bien placée que dans le quatrième livre de l'Enéide; c'est par là que Virgile commence l'histoire de la passion de Didon: ici ce mot vient trop tard.

Dans Virgile, Didon, au moment de se frapper, souhaite que son infidèle aperçoive la flamme du funeste bûcher, afin qu'il n'ignore pas le mal qu'il a fait:

ib. 661. Hauriat hunc oculis ignem crudelis ab alto
Dardanus, et nostrae secum ferat omina mortis.

Par ce vers: Ardentem que rogum, Silius met en action ce qui n'était qu'un vœu chez Didon. Et magnis pandebat carbasa fatis est un beau vers. Au début du troisième livre, Anchise aussi ouvre

la voile aux destinées:

Eneid., III, 19. Et pater Anchises dare fatis vela jubebat.

Enfin Silius rapproche de ces différentes scènes les ser-ments d'Annibal:

Parte alia supplex infernis Annibal aris
Arcanum Stygia libat cum vate cruorem,
Et primo bella Aeneadum jurabat ab aevo.

Ces vers sont un peu faibles, et on voit bien que le poète n'est plus soutenu par l'imitation de Virgile. Il y a surtout un changement de temps bien brusque dans ces propositions <u>libat cruorem</u>, et <u>bella jurabat</u>.

Dans tout ce passage, Silius Italicus est l'interprète ingénieux d'une beauté considérable de Virgile. A son exemple, il ménage une place pour l'histoire au milieu des traditions de la fable. Il a su rattacher habilement le sujet historique de son poëme, qui est la guerre d'Annibal contre Rome aux imprécations fabuleuses que Virgile avait prêtées à Didon.

Il y a des inconvénients à tout. Ces belles imprécations ont pour effet de nous faire prendre parti pour Carthage contre Rome. Cependant on pourrait dire que Virgile a eu le dessein de rappeler l'issue des guerres Puniques par la manière dont il peint le trouble des Carthaginois en apprenant la mort de Didon:

.. it clamor ad alta
Atria, concussam bacchatur fama per urbem;

Lamentis gemituque et femineo ululatu
Tecta fremunt; resonat magnis plangoribus æther:
Non aliter quam si immissis ruat hostibus omnis
Carthago, aut antiqua Tyros, flammæque furentes
Culmina per que hominum volvantur per que
Enéid., IV, 665-670. - Deorum.

Evidemment Virgile n'a pas voulu laisser le lecteur sous l'impression des victoires d'Annibal, et l'on entrevoit la ruine de Carthage comme tout à l'heure on songeait aux désastres des Romains.

On trouve ici le personnage de la Renommée dont nous avons déjà vu dans ce livre une si belle peinture au moment de la faute de Didon, et qui apparaît encore lorsqu' Enée apprête son départ :

... eadem impia Fama furenti
Detulit armari classem, cursumque parari.
Sævit inops animi, totamque incensa per urbem
Bacchatur : qualis commotis excita sacris
Thyias, ubi audito stimulant trieterica Baccho
ib. 298-303. Orgia, nocturnusque vocat clamore Cithæron.

Un autre inconvénient auquel Virgile n'a pu échapper, c'est que le lecteur prend parti pour Didon contre Enée. Le quatrième livre achève de nous refroidir pour le héros qui déjà au troisième livre était descendu de la grandeur qu'il avait au second. Enée a beau agir par la volonté des Dieux et dans

l'intérêt de son peuple, on ne lui tient compte ni de son patriotisme, ni de sa piété ; nos sympathies sont pour cette femme qui lui a tout sacrifié et qu'il abandonne. Les motifs qui font agir Énée balancent bien peu pour nous ce qui est dû à la reconnaissance et à l'amour. Il est difficile de n'être pas intérieurement de l'avis de Didon ; de ne pas douter comme elle de la réalité de ces oracles invoqués par Énée :

... ejectum littore, egentem
Excepi, et regni demens in parte locavi ;
Amissam classem, socios a morte reduxi.
Heu furiis incensa feror ! nunc augur Apollo,
Nunc Lyciæ sortes, nunc et Jove missus ab ipso
Interpres Divum fert horrida jussa per auras.
Scilicet is Superis labor est, ea cura quietos
Sollicitat !

Æneid., IV, 373-380

Une pareille éloquence ne peut pas ne pas nous persuader, nous toucher, nous entraîner. C'est un des plus beaux exemples de la force de cette figure qu'on appelle Ironie.

La dernière idée, ea cura quietos sollicitat, est très naturelle dans cette situation. Elle peut bien venir à l'esprit d'une femme abandonnée. Toutefois on entrevoit aussi là le disciple de Lucrèce et de la philosophie épicurienne. Il y a là une des idées qui sont familières à Virgile, ainsi qu'à

Horace, par exemple à la fin du voyage à Brindes:
.. credat Judœus Apollo,
Non ego: namque Deos didici securum agere œvum;
Nec si quid miri faciat natura, Deos id
Hor. (Sat.) 1. 5. Tristes ex alto cœli demittere tecto.
Cela est pris textuellement à Lucrèce:
Lucr. (VI. 57). Nam bene qui didicere, Deos securum agere œvum.

Nous avons vu de même chez Virgile plusieurs endroits où Enée, le pieux Enée, parle un peu le langage d'un épicurien: ainsi dans le 1er livre:

Di tibi (si qua pios respectant numina, si quid
Eneid., 1, 603. Usquam justitiæ est).

Cette forme de doute, il est vrai, ce tour de phrase, est dans les habitudes de la langue latine. Cependant l'épicuréisme de Virgile s'y laisse apercevoir.

Cette froideur qui se glisse peu à peu dans l'esprit du lecteur à l'égard du principal personnage est dans ce livre un défaut inhérent au sujet lui-même qu'il ne faut pas reprocher trop durement à Virgile. Rien n'est plus touchant qu'une femme abandonnée, rien ne l'est moins que celui qui l'abandonne. Nous avons une tragédie de Thomas Corneille qui est pleine d'intérêt, l'Ariane. Mais cette tragédie a son Thésée qui la gâte, et la Médée d'Euripide a un Jason. La seule ressource du poète en pareil cas est de faire supporter ce qui n'est pas intéressant

Eh bien! on peut dire que Virgile, à qui sans doute cet inconvénient de son sujet n'avait pas échappé, a réussi à en faire disparaître quelque chose. Comme Heyne le remarque dans son préambule du quatrième livre, Virgile s'est gardé d'appuyer sur l'amour d'Enée, parce que son abandon aurait été trop choquant : "Dignitati herois sui, dit Heyne, poeta providit etiam in hoc quod, quo amoris æstu illa arserit, nusquam memorat, etsi is tantus esse debuit, ut Æneas omnem monstrata à fatis in Italia sede cogitationem animo dimitteret."

M. Magnier (Analyse de l'Enéide) fait observer la même chose à propos de la célèbre comparaison de Didon et une biche blessée par un berger: "Dans l'admirable comparaison que cette image amène, dit-il, chacun peut saisir l'exactitude des rapports, la netteté de chaque trait, la beauté de l'expression poétique; mais ce qu'il faut surtout observer, c'est l'adresse du poète qui voulant se dispenser d'annoncer directement qu'Enée ne s'aperçoit pas d'un tel délire, l'apprend au lecteur sans lui laisser le temps de s'en étonner, par ce seul mot nescius, dont la place même fait sentir l'importance. Ainsi Virgile a voulu faire comprendre indirectement qu'Enée est innocent de la passion qu'il inspire, et que même il l'ignore, pour le moment du moins. Dans la partie de chasse, le poète montre très peu le héros

personnages ensemble, de peur d'engager trop Enée.

Ce qu'on peut dire encore à la louange de Virgile en lutte avec une difficulté inséparable de son sujet, c'est qu'il insiste beaucoup sur les motifs politiques et religieux auxquels Enée sacrifie ses affections; et ces motifs devaient peser beaucoup plus pour les anciens que pour nous, qui sommes accoutumés par nos mœurs, par notre littérature, par nos représentations théâtrales à un dévouement plus chevaleresque pour les femmes. Il est à croire que la conduite d'Enée choquait moins les anciens. Virgile insiste encore sur la joie et l'empressement des Troyens au moment de partir. Cela fait une sorte de diversion aux pensées que pourrait nous suggérer ce départ.

Toutefois on ne peut pas disconvenir qu'Enée aurait pu ressentir plus vivement ce qu'un tel sacrifice a de pénible. Ses témoignages de reconnaissance pour la reine qui l'avait accueilli, pour la femme qui lui avait donné son affection, ont de la froideur:

.. Ego te, quæ plurima fando
Enumerare vales, nunquam regina, negabo
Promeritam; nec me meminisse pigebit Elissæ,
Enéid., IV. 333. Dum memor ipse mei, dum spiritus hos regit artus.

Cela est élégant, et digne, et ingénieux, mais froid. Le personnage ne paraît point touché. Il y a même de la dureté dans ce qu'il ajoute, qu'il n'a jamais songé

à s'unir à elle:

Pro re pauca loquar. Neque ego hanc abscondere
-furto
Speravi, ne finge, fugam, nec conjugis unquam
Praetendi taedas, aut haec in foedera veni.
Me si fata meis paterentur ducere vitam
Auspiciis, et sponte mea componere curas,
Urbem Trojanam primum dulces que meorum
Relliquias colerem; Priami tecta alta manerent,
Et recidiva manu posuissem Pergama victis.
Sed nunc Italiam magnam Gryneus Apollo,
Italiam Lyciae jussere capessere sortes.
Hic amor, haec patria est.

Eneid., IV. 333-347.

Ce passage est un de ceux qui ont fait condamner le plus hautement l'insensibilité d'Enée. Il semble, a-t-on fait observer, qu'il lui suffisait de dire à Didon: les destins me forcent d'aller ailleurs, sans ajouter que s'il pouvait vivre à sa fantaisie, il rebâtirait Troie. Seg dans ses Remarques, à la suite de sa traduction en vers l'Enéide, combat une telle interprétation de la pensée Enée : "Didon prie Enée, dit Segrais, de ne pas partir ; ce héros lui répond qu'il ne le peut par l'o des destinées et pour preuve, il lui allègue que si elles l'avaient laissé maître de ses actions, il rebâtirait T Ce n'est pas à dire : je vous quitterais pour rebâtir ma ville, mais seulement : je n'eusse jamais fait d'a

dessein que celui de relever ma patrie, dès lors qu'elle fut détruite, sous entendant, je ne serais pas venu ici, si ces destins qui me font partir de Carthage ne m'eussent fait quitter mon pays même. Dans ce sens, ce n'est pas une dureté, mais l'explication et la preuve convainquante de son malheur qui le contraignait de quitter Didon."

Ce: aut hæc in fœdera veni; ce: hic amor, hæc patria est, sont toutefois bien durs à dire, ce qui suit ne l'est pas moins:

.. Si te Carthaginis arces
Phœnissam, Libycæ que adspectus detinet urbis;
Quæ tandem Ausonia Teucros considere terra
Invidia est? Et nos fas extera quærere regna.
. . . .
Desine me que tuis incendere te que querelis;
Italiam non sponte sequor.

Enéid., IV., 347-361.

On ne peut que voir dans ce langage la froideur d'un homme en grande partie détaché et même cruel.

Voilà les critiques qu'on a faites de ces paroles d'Enée. Il eût été plus difficile de montrer ce que le personnage aurait dit à la place. Delille dans sa traduction a essayé d'adoucir le langage du héros:

"Hélas! fus-je jamais le maître de mes jours?
Si le ciel à mon choix en eût laissé le cours,
Je vous verrais encor, bords chéris du Scamandre,

N'irritez plus vos maux et ma douleur profonde ;
Je vous quitte à regret pour l'empire du monde ;
Et ce fatal départ, qui m'arrache au bonheur,
Est l'arrêt du destin, non le vœu de mon cœur."

Lefranc de Pompignan, dans sa _Didon_, a fait l
même chose :

"Hélas ! si de mon sort j'avais ici le choix,
Bornant à vous aimer le bonheur de ma vie,
Je tiendrais de vos mains un sceptre, une patrie ;
Lef. de Pomp (Didon) 1. 3. c. 5 — Les Dieux m'ont envié le seul de leurs bienfaits
Acte. 3. Scène 5. — Qui pouvait réparer tous les maux qu'ils m'ont fait

Ce langage est ingénieux ; il est surtout conforme aux habitudes de notre galanterie tragique. Il n'est pa possible de mieux cacher sous les apparences de la tend la froideur et l'insensibilité. Mais quoi qu'ils ai fait, les deux imitateurs de Virgile n'ont pu changer l procédé : il reste le même. La seule différence est qu Virgile a été plus franc dans les paroles qu'il prête son héros, et c'est cette franchise même qui nous bl

M. Magnier défend spirituellement ce discou d'Enée : "Ce n'est pas, dit-il, qu'il se montre tout à fait insensible ; nous voyons dans ses yeux avec quel peine, l'esprit fixé sur les ordres de Jupiter, il défen son cœur d'une faiblesse : _Jovis monitis immota tenebat lumina_ (v. 331). Il a besoin d'efforts pou ne point laisser paraître son émotion et ses larmes

<u>Obnixus, curam sub corde premebat. Tandem pauca refert</u> (333). On pourrait croire au ton de sa réponse qu'il continue de se raidir et qu'il n'ose pas même fléchir un peu, de peur de se laisser aller tout-à-fait. C'est peut-être la seule manière de justifier l'âpreté de quelques parties de ce discours. »

On doit ajouter que ce discours n'est pas fini; le dernier vers, <u>Italiam non sponte sequor</u> est inachevé. Virgile serait peut-être revenu sur ces paroles, et en aurait adouci le ton.

Un des artifices du poète est de ne pas laisser à son lecteur le temps d'être trop vivement choqué de l'insensibilité du héros. Il cherche à lui donner le change en portant ailleurs sa pensée. Ainsi quand Enée refuse une dernière fois de se rendre aux prières de la sœur de Didon, Virgile détourne aussitôt notre attention par une comparaison magnifique :

Fata obstant, placidasque viri Deus obstruit aures.
Ac veluti, annoso validam quum robore quercum
Alpini Boreae nunc hinc nunc flatibus illinc
Eruere inter se certant, it stridor, et altae
Consternunt terram, concusso stipite, frondes :
Ipsa haeret scopulis, et, quantum vertice ad auras
Aethereas, tantum radice in Tartara tendit :
Haud secus assiduis hinc atque hinc vocibus heros
Tunditur, et magno persentit pectore curas :

Enéid., IV 440-450. Mens immota manet, lacrymæ volvuntur inanes.

Cette comparaison fait une diversion heureuse. Le poète sait habilement fixer notre pensée sur la fermeté dont il loue le héros, pour n'avoir point à le blâmer de sa froideur et de son insensibilité. En outre, il a bien soin de nous avertir que cette froideur n'est pas de son fait; elle est inspirée par les Dieux:

Fata obstant, placidas que viri Deus obstruit aures.

Enfin Virgile n'a point fait son héros entièrement insensible; il ne peut retenir ses pleurs, tout en restant inébranlable par la volonté du destin:

Mens immota manet, lacrymæ volvuntur inanes.

On trouve donc le poète préparé à toutes les critiques et on voit qu'il a fait les efforts les plus heureux qu'il était possible en face d'un sujet qui présentait de si grandes difficultés.

Il dispose les choses de telle sorte que son héros ne semble pas pressé de partir. Par deux fois, les Dieux lui ordonnent de quitter Carthage. C'est d'abord au vers 265: Mercure lui dit:

.. Tu nunc Carthaginis altæ
Fundamenta locas, pulchramque uxorius urbem
Exstruis? Heu! regni rerum que oblite tuarum!
Ipse Deum tibi me claro demittit Olympo
Regnator, etc.

Puis au vers 556, le Dieu lui apparait encore pendant

son sommeil. Virgile fait répéter cet ordre à Enée pour qu'il ne paraisse pas partir de sa propre volonté. Tout cela est mis sur le compte de Mercure et de Jupiter. Cependant nos sentiments résistent à l'artifice du poëte. Il est très bien que Mercure vienne une seconde fois; mais on regrette qu'Enée puisse dormir dans un pareil moment, et d'un sommeil si paisible; on est tenté de lui crier comme Mercure:

Eneid., IV. 560. .. potes hoc sub casu ducere somnos!

Quel contraste avec Didon! Elle ne connaît plus le sommeil, elle est tout entière à sa douleur. Et comme cette douleur nous paraît grande, quand le poëte la compare avec la sérénité de la nature!

Nox erat, et placidum carpebant fessa soporem
Corpora per terras; sylvæque et sæva quierant
Æquora; quum medio volvuntur sidera lapsu;
Quum tacet omnis ager; pecudes pictæque volucres,
Quæque lacus late liquidos, quæque aspera dumis
Rura tenent, somno positæ sub nocte silenti
Lenibant curas et corda oblita laborum.
At non infelix animi Phœnissa, neque unquam
Solvitur in somnos, oculisve aut pectore noctem
Accipit: ingeminant curæ; rursusque resurgens
Ib. 522-532. Sævit amor, magnoque irarum fluctuat æstu.

Il n'est personne qui n'ait pu remarquer l'effet saisissant que produit toujours une situation dou-

loureuse au milieu d'une nature douce et paisible. Cela semble d'abord un lieu commun. Mais les grands poètes ne sont tels que parce qu'ils sont les interprètes de la pensée de tout le monde. Cette situation fait d'autant plus ressortir le calme cruel d'Enée.

Le sommeil ne vient plus adoucir les peines amères de la malheureuse Didon, et l'aurore la trouve encore debout au moment du départ de l'infidèle Troyen :

Et jam prima novo spargebat lumine terras
Tithoni croceum linquens Aurora cubile :
Regina e speculis ut primum albescere lucem
Eneid., IV, 584-587. Vidit .. etc.

Il n'est point d'image plus riante, ni plus douce, ni plus calme de la lumière naissante du jour. Et cependant de quel malheur ce jour ne sera-t-il pas témoin ? C'est le même contraste que tout à l'heure, et l'effet en est aussi certain. Mais plus ces passages sont pathétiques, plus le trouble intérieur de Didon est rendu avec force, et plus la situation correspondante nous blesse, plus nous voyons avec peine la dureté du héros. Le poète nous dit qu'Enée est touché au fond du cœur ; mais il ne le paraît pas assez.

M. Tissot (Études sur Virgile) trouve même que Virgile a prêté à son héros, en le faisant céder à l'amour, une faiblesse qui sort de son caractère : « L'âge, dit-il, le caractère, les travaux, les mœurs d'Enée, la

mission sublime qui lui est confiée répugnent également au démenti qu'il donne à sa vie héroïque ". Il y a quelque chose de vrai dans cette critique : on ne s'attend pas à une telle aventure de la part du mari de Créüse, du père d'Ascagne, du fondateur d'un nouvel empire.

M. Tissot dit encore qu'" on peut reprocher à Virgile d'avoir déshonoré une femme qui devait rester sans tache en présence des siècles. " En effet nous avons déjà parlé de cette tradition d'après laquelle Didon s'était tuée elle-même pour échapper aux poursuites d'Iarbas. Dans l'antiquité même, Didon s'était plainte par la bouche d'un des poëtes de l'Anthologie grecque et d'Ausone qui l'a imité, du tort que les poëtes avaient fait à sa renommée :

Illa ego sum Dido vultu, quam conspicis, hospes,
Assimilata modis pulchra que mirificis.
Talis eram : sed non, Maro quam mihi finxit, erat mens;
Vita nec incestis læta cupidinibus.
Nam que nec Æneas vidit me Troïus unquam
Nec Libyam advenit classibus Iliacis.
Sed furias fugiens atque arma procacis Iarbæ,
Servavi, fateor, morte pudicitiam,
Pectore transfixo : castos quod pertulit enses, .
Non furor, aut læso crudus amore dolor.
Sic cecidisse juvat. Vixi sine vulnere famæ.
Ulta virum, positis mœnibus oppetii.
Invida cur in me stimulasti, Musa, Maronem

Pingeres ut nostrae damna pudicitiae ?
Vos magis historicis, lectores, credite de me
Quam qui furta Deum concubitusque canunt.
Falsidici vates : temerant qui carmine verum
Humanis que Deos assimilant vitiis.

Ausone (Epigrammata) CXI In Didus Imaginem.

On a donc pu réclamer au nom de la vertu de Didon comme au nom du caractère grave d'Enée. C'est ainsi Stésichore réclamait contre les traditions qui rapportaient que Pâris avait amené à Troie la femme de Ménélas; c'était, disait-il, l'image d'Hélène qu'il avait amenée; et là-dessus Euripide composait toute une tragédie. La pensée du poëte, en imaginant les amours d'Enée et de Didon, était donc plus ou moins légitime, si l'on considère la vérité historique. Mais qui oserait se faire de cela une arme contre Virgile, si l'on songe quel chef-d'œuvre nous devons à cette pensée ?
Il est encore vrai que cet épisode, d'une si heureuse invention, qui se trouve si bien lié par la mythologie et par l'histoire à l'ensemble du poëme, a l'inconvénient assez grave de nous refroidir pour le héros. Mais ce qui répare ce défaut, c'est que l'intérêt qui se retire d'Enée se reporte sur Didon; nous ne voyons guère qu'elle ; nous sympathisons avec elle et avec ses malheurs.

C'est dans ce quatrième livre que se trouve au plus haut degré un des grands caractères de Virgile

c'est là qu'éclate dans toute sa splendeur la beauté suprême de sa poésie. Là en effet domine cette peinture universelle, générale des affections humaines, des misères du cœur, du malheur, de la pitié, avec une expression singulièrement vraie, mélancolique et tendre. C'est là le génie de Virgile. Partout on admire chez lui la perfection de l'art, la science avec laquelle il s'approprie les traditions, la beauté de ses récits, l'artifice de sa composition, la délicatesse de son style; mais ce qui est encore plus admirable que tout le reste, c'est cette peinture si vraie et si touchante du cœur humain. Virgile est plein de pitié pour toutes ces misères du cœur et il nous communique vivement sa profonde émotion.

Les malheurs de Didon sous une forme épique sont un des drames les plus pathétiques qui aient été jamais faits. C'est ce que nous avions annoncé l'année dernière lorsque nous signalions l'introduction du drame dans l'épopée. Cela nous frappait déjà dans les alexandrins, dans Apollonius, et aussi dans Catulle, et dans l'auteur du Ciris, que ce soit Virgile ou Gallus. Il semble en effet qu'après Homère l'épopée se soit renouvelée; qu'elle soit devenue plus lyrique par l'intervention du poète dans son œuvre, et plus dramatique par ces temps

d'arrêt de l'action épique où la passion se développe donne naissance à de véritables drames. Nous indiq pour exemples l'épisode du quatrième livre des Géorgiques, et le quatrième livre de l'Enéide tout entier.

Il faudrait ici, si le temps ne nous manquait, analyser, étudier en détail les admirables discours de livre. C'est là qu'on trouve le développement compl de la passion amoureuse dans ses crises, dans ses vic tudes et repentirs avec ses nuances les plus délicates mais les limites mêmes de ce cours ne nous permett pas de nous abandonner à cette attachante étude exigerait presque un cours à part.

Cette peinture de l'amour de Didon est aus élevée qu'elle est touchante et passionnée. C'est une passion fatale, envoyée par les Dieux et à la qu il ne lui est pas possible de se soustraire. Sa chute est une surprise à laquelle les Dieux la font céder. De même que l'Andromaque du troisième livre conservait toujours au fond du cœur son amour po Hector, De même Didon était tout entière au souvenir de Sichée, dont le nom répété sans cesse est co une protestation du poète en faveur de son héroïne. Rien n'est plus beau que les premières paroles de Didon. Là nous voyons exprimée dans des vers s blimes la lutte de sa pureté avec cette passion

terrible contre laquelle elle ne pourra lutter, parce qu'elle lui est envoyée par les Dieux:

Ces Dieux qui se sont fait une gloire cruelle
Racine (Phèdre) act. II. Sc. V. De séduire le cœur d'une faible mortelle.

Sa pudeur s'effraie au sentiment de sa passion naissante; on voit son âme fléchir peu à peu. Elle a beau appeler à son aide le souvenir de Sichée, opposer ce souvenir aux nouveaux sentiments qui l'obsèdent; c'est en vain qu'elle résiste, elle sera vaincue:

Anna, fatebor enim, miseri post fata Sichaei,
Conjugis, et sparsos fraterna caede penates,
Solus hic inflexit sensus, animumque labantem
Impulit: agnosco veteris vestigia flammae.
Sed mihi vel tellus optem prius ima dehiscat,
Vel pater omnipotens adigat me fulmine ad umbras,
Pallentes umbras Erebi, noctemque profundam,
Ante, pudor, quam te violo, aut tua jura resolvo.
Ille meos, primus qui me sibi junxit, amores
Abstulit; ille habeat secum, servetque sepulchro.

Quelle élévation de pareils vers ne donnent-ils point au personnage!

Sa pureté même lui est conservée lorsque les Dieux l'ont fait faillir; l'expression pudique du poète purifie cette passion:

Aen., IV, 171. Conjugium vocat: hoc praetexit nomine culpam.

On a bien tort de souhaiter que Virgile eût été plus

vif. Ce n'était pas entrer dans l'esprit de la composition du poëte. Il a tout disposé pour que Didon, même dans sa faute, ne perde pas le caractère moral de la vertu. Quelle dignité il lui prête, et comme elle a traversé toute cette aventure tragique sans y rien laisser de sa pureté ni de sa grâce! Elle descend grande encore chez les ombres :

Vixi, et quem dederat cursum fortuna, peregi :
Et nunc magna mei sub terras ibit imago.
Urbem præclaram statui; mea mœnia vidi;
Ulta virum, pœnas inimico a fratre recepi. — Eneid. IV., 653-656.

Il n'y a pas de peinture plus pathétique et en même temps plus élevée. Le poëte conserve à son personnage jusqu'au bout toute sa grandeur.

M. Marotte

24e. Leçon.

4e. Livre.

Didon.

Emprunts faits à la Didon de Virgile par Ovide, Racine, Lafontaine, Gilbert.

24e Leçon.

Didon. — Emprunts faits à la Didon de Virgile par Ovide, Racine, La Fontaine, Gilbert.

Bonne rédaction, exacte, étudiée, où l'on souhaiterait encore quelquefois un style plus châtié et plus élégant.

Nous ne pouvons lire dans son ensemble et étudier dans tous ses détails le quatrième livre de l'Enéide. Ce qui nous est permis, c'est d'aborder les différents ordres de considérations générales dont ce livre peut être l'objet. L'anachronisme très excusable sur lequel repose ce quatrième livre, son rapport étroit avec l'ensemble de la composition envisagée sous son double aspect merveilleux et historique, ce qui peut lui manquer d'intérêt, ce qui pallie ce défaut et même ce qui le rachète avec éclat, la passion de Didon exprimée avec toutes ses nuances, voilà les sujets divers de nos dernières leçons. Auprès de Didon, nous rencontrons Anna "unanima soror" (v. 8). C'est un contraste sans opposition tranchée, à la manière des Grecs qui plaçaient auprès d'Electre Chrysothémis et auprès d'Antigone Ismène.

" Une contestation animée s'engage entre les deux sœurs ; et dans un dialogue véhément et rapide, éclate, avec la conformité de leurs sentiments, la différence de leurs caractères ; l'une élevée par la pensée de son sacrifice au-dessus de toutes les considérations humaines, dédaignant le danger et les conseils de la prudence, mêlant à son enthousi-

asme une sorte d'emportement altier qu'elle tient de son père; l'autre aussi fidèle à ces affections, mais moins généreuse, résignée à la tyrannie qui l'opprime et n'opposant qu'une tendre plainte aux injustes reproches d'une sœur qui la méconnaît. Déjà, dans l'Œdipe à Colonne, Sophocle avait montré quelque chose de ce contraste: les deux sœurs y paraissaient animées d'une égale tendresse pour leur malheureux père; mais Antigone l'avait la première suivi dans l'exil; Ismène s'unissait plus tard à cet acte de dévouement; nuance délicate que La harpe, ce me semble, a eu tort de blâmer comme une répétition. Nous trouverons dans l'Electre du même poëte une peinture du même genre:

Chrysothémis révère comme sa sœur la mémoire d'Agamemnon; comme sa sœur, elle déteste ses meurtriers et appelle le retour d'Oreste; mais c'est en secret qu'elle nourrit ces sentiments dont Electre trouble sans cesse l'oreille d'Egisthe et de sa complice. Chrysothémis est une autre Electre, mais plus douce et plus timide. Peu de poëtes ont, comme Sophocle, imaginé de faire ressortir un caractère héroïque, non pas seulement par son contraire, mais par sa ressemblance affaiblie. N'y a-t-il pas un art plus fin et plus profond dans cette dégradation insensible que dans les brusques oppositions, les passages heurtés

si facilement prodigués par un art vulgaire? C'est le clair-obscur de la poésie qui détache les objets par un artifice moins grossier que le dur rapprochement du blanc et du noir, de l'ombre et de la lumière; et puis, quelle vérité naïve dans ces physionomies variées qui attirent inégalement le regard, mais où se conserve un air de famille qui plaît et intéresse! ce sont les sœurs peintes par Ovide, dont les traits, dit-il, n'étaient ni entièrement semblables, ni tout à fait divers, comme il convient à des sœurs....
Facies non omnibus una, nec diversa tamen,
qualem decet esse sororum. »

(Études sur les Tragiques grecs, T. II. p. 150)

Nous retrouvons l'art de Sophocle dans le rapprochement de Didon et d'Anna. L'intérêt qui s'attache à Didon se répand sur la confidente de son amour, sur cette Anna, qui par tendresse fraternelle, l'encourage, la sert avec dévouement, au point même d'exciter la jalousie ou au moins l'inquiétude de la malheureuse reine, quand celle-ci envoie sa sœur porter un message à Enée.
« Si j'ai dû craindre un si cruel chagrin, j'aurai, ma sœur, la force de le supporter. Dans mon malheur, Anne, rends-moi ce dernier service: car pour toi seule le perfide eut quelques égards: il te confiait même ses secrets

sentiments ; seule tu connaissais l'entrée de son cœur et ses moments propices. Va, ma sœur, abo[rde] en suppliant cet ennemi superbe ».

(Trad. Delestre)

Hunc ego si potui tantum sperare dolorem,
Et perferre, soror, potero. Miseræ hoc tamen unum
Exsequere, Anna, mihi ; solam nam perfidus il[le]
Te colere, arcanos etiam tibi credere sensus ;
Sola viri molles aditus et tempora noras.
I, soror, atque hostem supplex affare superbum.

Æneid., IV., v. 419 sq.

Anna semble presque de moitié dans les aff[aires] de sa sœur : nous la voyons de même partager en quelque sorte son infortune. Rien n'est plus touch[ant] que lorsqu'elle apprend la mort de Didon, qu'elle court éperdue vers le fatal bûcher et recueille le [der]nier souffle errant sur les lèvres de sa sœur :

Audiit exanimis, trepidoque exterrita cursu,
Unguibus ora soror fœdans et pectora pugnis,
Per medios ruit, ac morientem nomine clamat :
Hoc illud, germana, fuit ? Me fraude petebas ?
Hoc rogus iste mihi, hoc ignes aræque parabant ?
Quid primum deserta querar ? comitemne sororem
Sprevisti moriens ? eadem me ad fata vocasses ;
Idem ambas ferro dolor, atque eadem hora tulisset.
His etiam struxi manibus, patriosque vocavi
Voce Deos, sic te ut posita, crudelis ! abessem ?

Extinxti te, me que, soror, populumq. patresq.
Sidonios, urbem que tuam. Date vulnera lymphis
Abluam; et extremus si quis super halitus errat,
Ore legam. Sic fata, gradus evaserat altos,
Semianimemque sinu germanam amplexa fovebat
Cum gemitu, atque atros siccabat veste cruores.

Il n'y a pas de commentaire à faire sur ces vers si pathétiques, et en même temps si nobles, si élégants. Et encore, cette exquise élégance n'est-elle point en désaccord avec la négligence et l'abandon qui conviennent à une situation si vive, à un tel désordre de sentiments. Ainsi ces deux sœurs, présentées ensemble dans ce qu'on peut appeler l'exposition, sont aussi réunies au dénouement!

Une pareille poésie ne pouvait être sans doute une imitation servile : mais ce quatrième livre, comme tous les autres, doit encore beaucoup à la Grèce. Les emprunts de Virgile ont été signalés par Macrobe, Scaliger, Heyne et M. Eichoff (Etudes grecques sur Virgile). Nous ne pouvons les rappeler tous, indiquons seulement ceux qui se rapportent à la partie la plus originale de ce livre, à la peinture du malheureux amour de Didon. L'idée de la situation se trouve déjà dans le cinquième livre de l'Odyssée, dans l'abandon de Calypso par Ulysse. La Médée des Argonautiques d'Apollonius de

(C. III et IV.)

Rhodes a fourni plus d'un trait à la peinture de la passion naissante de Didon, de ses troubles, de ses combats, de ses égarements, de ses craintes, de son désespoir. La Médée d'Euripide a apporté son contingent à la dernière scène du drame, la douleur et la mort de Didon. Le sacrifice magique dont la reine désespérée tant pour changer le cœur d'Enée et pour le sien ; c'est une réminiscence de la magicienne de Théocrite. Les souvenirs de la tragédie grecque n'ont pas été non plus étrangers ni inutiles à cette belle œuvre de Virgile. La mort de Jocaste, dans Œdipe-roi, de Déjanire, dans les Trachiniennes, celle d'Alceste, d'Ajax dans les tragédies de ce nom, d'Etéocle et de Polynice dans les Phéniciennes, ont fourni quelques traits touchants au tableau des derniers moments de Didon. Et cependant, malgré tous ces emprunts, l'ensemble de cette peinture éclectique est bien original. Ce que Virgile imite, il se l'approprie, il le rend sien, comme Lafontaine ; « Son imitation n'est point un esclavage. »

Didon était pour les anciens la principale beauté de l'Enéide. Ovide le dit dans ces vers du deuxième livre des Tristes (v. 533) où il s'excuse en rappelant les poètes qui avant lui ont pu parler impunément de l'amour dans leurs ouvrages :

Et tamen ille tuæ felix Æneidos auctor,
Contulit in Tyrios arma virumque toros;
Nec legitur pars ulla magis de corpore toto
Quam non legitimo fœdere junctus amor.

Nous pourrions recueillir chez les poëtes latins d'autres témoignages de cette préférence.

(C. XIII) Lorsque Saint-Augustin, dans le 1er livre de ses Confessions si plein d'édification chrétienne et de souvenirs littéraires, se reproche les pensées profanes de sa jeunesse qui l'écartaient des voies de Dieu, il se souvient surtout de sa prédilection pour l'Enéide, pour le tableau des malheurs et de la mort de Didon. « Oublieux de mes propres erreurs, je gémissais sur la mort de Didon qui se tue par amour, quand je n'avais pas une larme pour déplorer, ô mon Dieu, ô ma vie, cette mort de mes jours dissipés loin de vous. » (Trad. Moreau) — « Hæc non flebam, sed flebam Didonem exstinctam ferro que extrema secutam ! »

Ces larmes de Saint-Augustin si pathétiquement rappelées parmi les pensées plus graves de la vie chrétienne, sont peut-être le plus bel hommage rendu à ce chef d'œuvre du génie pathétique de Virgile.

Dante, au XXX livre du Purgatoire, retrouvant dans le ciel sa Béatrice, éprouve

une émotion qu'il ne peut exprimer à son maître Virg
qu'en lui empruntant le vers célèbre : "... agnosco veteris
vestigia flammae." Voici ce passage :

" J'ai vu quelquefois, au lever du jour, tout
orient se teindre de rose, et l'autre région du ciel s'e
bellir de sérénité ; et la face du soleil naître à traver
des ombres, adoucissant dans la vapeur l'éclat de sa lum
que l'œil pouvait long-temps soutenir.

" Ainsi, dans un nuage de fleurs, qui, lancées pa
des mains angéliques, retombaient sur le char et tour à
tour, son voile blanc ceint d'olivier, une femme m'appa
avec un vert manteau, une robe couleur de flamme. M
esprit qui pendant si long-temps, n'avait pu en sa prés
ne pas succomber à l'étonnement et à la crainte, avant
même que mes regards me l'eussent annoncée, par la
crète vertu qui émanait d'elle, sentit le pouvoir d'un an
amour.

" Aussitôt qu'à sa vue, m'eut frappé cette vertu
qui de bonne heure m'avait blessé, n'étant pas enco
sorti de l'enfance, je me trouvai vers la gauche avec
tendre empressement du jeune enfant qui court vers le
maternel, quand il a peur ou qu'il est affligé. Je vo
dire à Virgile : il n'y a pas en moi une goutte de
sang qui ne tremble : je reconnais la trace de m
ancienne flamme. "

(Trad. de M. Patin.)

Quel admirable commentaire de Virgile ! Ce q

notre poète devait aux Grecs, il l'a bien rendu à ses successeurs latins et surtout à ses successeurs modernes. Depuis la Didon, on n'a pu parler de l'amour sans lui faire quelques emprunts: Ovide, dans les fables amoureuses de ses *Métamorphoses*, le Tasse, dans sa peinture des amours d'Armide et de la mort de Clorinde, Racine surtout, doivent à Virgile quelques-uns de leurs plus beaux traits. Hermione, Roxane, Bérénice, Phèdre, sont vraiment les sœurs de Didon. Avec ces souvenirs de Racine, on peut repasser presque tout le quatrième livre. — Ouvrons *Phèdre* et nous trouvons (Acte 1, Scène III) ces vers **éloquents**:

« Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée,
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée. »

Ils sont à la fois imités de Virgile et d'Horace:

« At regina, gravi jamdudum saucia cura,
Vulnus alit venis, et cæco carpitur igni. »

IVe livre, 1 et 2.

On se rappelle aussi cet admirable vers de l'ode à Glycère (*Lyricorum*, lib. 1, od. XIX):

« In me tota ruens Venus. »

Racine est, comme Virgile, un poète éclectique. Dans *Andromaque*, acte 1, scène 1, Oreste dit:

« De mes feux mal éteints je reconnus la trace. »

C'est la traduction du vers si pathétiquement rappelé par Dante:

« .. Agnosco veteris vestigia flammæ.. »

Ce beau trait nous ramène à ce que Virgile peint d'ab[ord]
Didon surprise par la passion que les Dieux lui
voient (IV, 20 sq):

« Anna, fatebor enim, miseri post fata Sichaei
Conjugis, et sparsos fraterna caede Penates,
Solus hic inflexit sensus, animumque labantem
Impulit. Agnosco veteris vestigia flammae. »

Rapprochons de ce passage, ce vers de l'acte 1, Scène
de Phèdre:

"Ma blessure trop vive aussitôt a saigné;"

ces vers d'Andromaque (Acte III, Sc. V):

"Ma flamme par Hector fut jadis allumée;
Avec lui dans la tombe elle s'est renfermée:"

n'est-ce pas la protestation de Didon qu'elle sera
dèle à son premier amour (IV, 28-29) dont la
me se réveille en elle, mais pour un autre que Sich[ée]

"Ille meos primus qui me sibi junxit, amore[s]
Abstulit; ille habeat secum servetque sepulc[ro]"

Cet éloquent aveu de Phèdre se laissant aller
gré elle à son amour pour Hippolyte (Acte III...)

"Il n'est plus temps: il sait mes ardeurs insensées;
De l'austère pudeur les bornes sont passées:
J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainq[ueur]
Et l'espoir malgré moi s'est glissé dans mon cœur
Toi-même, rappelant ma force défaillante,
Et mon âme déjà sur mes lèvres errante,

Par tes conseils flatteurs tu m'as su ranimer :
Tu m'as fait entrevoir que je pouvais l'aimer; "
c'est un souvenir des encouragements donnés à Didon par sa sœur et qui l'ont précipitée dans sa fatale passion (IV. 54-55) :

" His dictis incensum animum inflammavit amore
Spemque dedit dubiæ menti solvitque pudorem. "
" Et l'espoir malgré moi s'est glissé dans mon cœur. "
Voilà sans doute une admirable imitation de ce vers : " Spem que dedit dubiæ menti ! "

(IV. 548) Plus tard, Didon accuse Anna de son malheur :

" Tu lacrymis evicta meis, tu prima furentem
His, germana, malis oneras atque objicis hosti. "
Avec quelle réserve elle adresse ces reproches à sa sœur absente qui n'avait agi que par dévouement pour elle ! Quelle science admirable du cœur, quelle délicatesse de peinture dans ces vers de Virgile !
Racine a égalé son modèle (Phèdre, Act. III, Sc III) :

" Je te l'avais prédit ; mais tu n'as pas voulu ;
Sur mes justes remords tes pleurs ont prévalu :
Je mourais ce matin digne d'être pleurée ;
J'ai suivi tes conseils ; je meurs déshonorée. "
L'accusation de Didon est réservée, touchante ; c'est une plainte plutôt qu'un reproche ; celle de Phèdre contre Œnone est emportée & violente.
Nous avançons par ces souvenirs dans le développe-

ment de la passion de Didon : (acte I. sc. III)
" Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables !
Par des vœux assidus je crus les détourner ;
Je lui bâtis un temple et pris soin de l'orner ;
De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée :
D'un incurable amour remèdes impuissants !
En vain sur les autels ma main brûlait l'encens :
Quand ma bouche implorait le nom de la déesse,
J'adorais Hippolyte, et, le voyant sans cesse,
Même au pied des autels que je faisais fumer,
J'offrais tout à ce Dieu que je n'osais nommer."

— Phèdre, c'est Didon cherchant vainement la paix de son cœur dans les temples, dans les sacrifices, la science des présages (IV, 56) :

" Principio delubra adeunt, pacem que per aras
Exquirunt : mactant lectas de more bidentes
Legiferæ Cereri, Phœbo que patri que Lyæo ;
Junoni ante omnes, cui vincla jugalia curæ.
Ipsa tenens dextra pateram, pulcherrima Dido
Candentis vaccæ media inter cornua fundit :
Aut ante ora Deum, pingues spatiatur ad aras,
Instaurat que diem donis, pecudum que reclusis
Pectoribus inhians, spirantia consulit exta.
Heu ! vatum ignaræ mentes ! quid vota furentem

Quid delubra juvant ? „

— Cette admirable exclamation : « Heu vatum, etc. » a fourni un bien beau trait à Racine :

« D'un incurable amour remèdes impuissants ! »

— Cette tranquillité cherchée par Didon auprès des Dieux : "pacem exquirunt," c'est là l'esprit de tout ce passage si bien reproduit par le poète français.

— Nous retrouvons aussi dans ce vers de Virgile :

« Pectoribus inhians, spirantia consulit exta »

le modèle de ces beaux vers d'Iphigénie :

(Acte IV, Sc. 6) :

« Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,
Déchirera son sein, et, d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les Dieux ! »

— Quand Phèdre s'emporte avec amertume contre

"Ces Dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une faible mortelle, »

ne nous rappelle-t-elle pas les félicitations ironiques de Junon à Vénus victorieuse de Didon :

(IV, 93) « Egregiam vere laudem et spolia ampla refertis
Tuque puerque tuus, magnum et memorabile nomen,
Una dolo divûm si femina victa duorum est ! »

— Hermione, dans une Scène du Ve acte (1) répète avec une admirable éloquence la plainte de Didon abandonnée :

" Le cruel ! de quel œil il m'a congédiée !
Sans pitié, sans douleur au moins étudiée !
L'ai-je vu se troubler et me plaindre un moment ?
En ai-je pu tirer un seul gémissement ?
Muet à mes soupirs, tranquille à mes alarmes,
Semblait-il seulement qu'il eût part à mes larmes
(IV, 369) —" Num fletu ingemuit nostro ? num lumina flex
Num lacrymas victus dedit aut miseratus amantem est

— Dans la scène V du IVe acte d'Andromaque Hermione se réduit humblement à solliciter de Py seulement un délai. Eh bien ! Didon aussi demande Enée d'attendre pour son départ une saison plus favo

(IV, 309) " Quin etiam hiberno moliris sidere classem,
Et mediis properas aquilonibus ire per altum,
Crudelis ! " — Un peu plus loin, elle revient à
(IV, 429) même moyen extrême, quand elle charge sa sœur pas de retenir pour toujours Enée, mais de l'arrêter quelque temps encore : Où court-il ? qu'il accor une dernière faveur à son amante infortunée ; qu attende pour fuir un instant plus heureux et des vents favorables !

" Quo ruit ? extremum hoc miseræ det munus
- mant
Exspectet facilemque fugam ventosque ferentes.

— Un autre de nos grands poëtes a aussi imité délicatesses de sentiment : c'est Lafontaine, dans

fable des deux Pigeons. On se rappelle qu'un des deux pigeons demande aussi à son frère un délai :

…….. « Au moins que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage
Changent un peu votre courage !
Encor si la saison s'avançait davantage !
Attendez les Zéphyrs. »

Et ce vers : « L'absence est le plus grand des maux,
Non pas pour vous, cruel ! »

n'est-il pas une traduction de celui de Virgile :

« Et mediis properas aquilonibus ire per altum,
Crudelis ! »

— Quelle gloire pour Virgile d'avoir inspiré deux poëtes comme Racine et La fontaine ! C'est encore à lui que l'auteur de Bajazet doit ces beaux vers où Roxane s'adresse à elle-même de tardifs reproches :

Bajazet, act. IV, sc. V.

« Tu pleures, malheureuse, ah ! tu devais pleurer,
Lorsque d'un vain désir à ta perte poussée,
Tu conçus de le voir la première pensée ! »

— Cet admirable mouvement a son origine dans les imprécations de Didon mourante :

Eneid. IV, 596

« Infelix Dido ! nunc te facta impia tangunt.
Tum decuit, cum sceptra dabas … »

On voit par tous* ces rapprochements combien de traits heureux Virgile a fournis à la peinture de cette passion amoureuse si éloquemment exprimée

* On pourrait encore trouver dans ce vers de Phèdre (V)
« Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain »

un souvenir de la touchante agonie de Didon :
Illa graves oculos, etc.
(v. 688).

par Racine.

C'est la gloire du quatrième livre de l'*Enéide* d'[être] comme une sorte d'anneau intermédiaire entre [Euri]pide et Racine. On y trouve pour la première fo[is] peut-être dans l'antiquité, ce qui fait le caract[ère] de notre théâtre : la peinture de l'amour ne s'y m[on]tre pas fatalement, fortuitement pour ainsi dire, m[ais] elle est le sujet principal. Virgile savait bien qu[e] " C'est pour aller au cœur la route la plus sûre. On voit aussi dans ce quatrième livre l'art de soum[ettre] la passion à des crises successives qui la forcent de l[ivrer] tous ses secrets ; tandis que chez les Grecs c'est le ha[sard] de la situation qui amène des révélations partielle[s] on y rencontre enfin l'expression d'une vérité non pl[us] naïve, abandonnée, familière, comme chez les Gre[cs] mais digne, noble, élégante. Virgile est presque [à] Euripide et à Sophocle, ce que notre tragédie est à [la] tragédie grecque.

Virgile avait eu des prédécesseurs, Apollonius dans ses *Argonautiques*, où la peinture de l'amo[ur] de Médée est le nœud même de l'action, et Thé[ocrite] qui nous peint Simoetha, abandonnée par son a[mant] dévorée par la jalousie, et faisant avec l'aide [d'une] esclave des opérations magiques dont la puissance doit lui rendre l'amour du beau Delphis. Ce [...] Properce nous laisse deviner des élégies amoure[uses]

de Philétas et de Callimaque; l'Ariane de Catulle dans les Noces de Thétis et de Pélée, la Scylla du Ciris; petites épopées où la poésie exclue du théâtre transportait sur une autre scène les mouvements de la passion; toutes ces heureuses créations avaient frayé la route à Virgile. Après s'être essayé dans la X.e églogue à Gallus et dans l'Eurydice des Géorgiques à la peinture de l'amour, il se surpasse lui-même et surpasse tous ses modèles dans sa Didon, qui est le chef-d'œuvre tragique de la littérature romaine. On demande quelquefois où est la tragédie latine, qu'on ne trouve guère dans Sénèque: elle est dans Ennius, dans Pacuvius, dans Attius; elle est dans le Thyeste de Varius, dans la Médée d'Ovide, dont le jugement de Quintilien (1) doit nous faire à jamais regretter la perte; mais elle est aussi et surtout dans cet admirable épisode du quatrième livre, qui peut nous faire comprendre, à défaut du Thyeste et de la Médée, ce qu'eût été la tragédie sous Auguste, si le théâtre, envahi par la pantomime, ne lui eût manqué.

(1) "Ovidii Medea videtur mihi ostendere quantum ille vir praestare potuerit, si ingenio suo temperare quam indulgere maluisset." *
(Inst. orat. X., 1)

* il aurait fallu citer les paroles par lesquelles Quintilien égale le Thyeste et la Médée aux chefs-d'œuvre du théâtre grec.

Nous avons étudié ce beau drame épique en lui même, dans ses antécédents grecs et latins, enfin dans quelques-unes des imitations qu'il a suggérées à Rome et chez les modernes. Nous pouvons encore en faire une autre étude indirecte en le comparant à des œuvres anciennes ou modernes, et surtout françaises, où le même sujet a été traité. Telle est, par exemple la VIIe Héroïde d'Ovide :

VIIe héroïde, (Dido Aeneae).

Cette lettre est le plus souvent un développement des sentiments de la Didon de Virgile, mais dénaturés par le bel-esprit et par la recherche ordinaire d'Ovide ; elle est ainsi très propre à faire ressortir la vérité éloquente de Virgile. La matière de la comparaison s'offre à chaque vers. Nous ne pouvons tout citer ; bornons-nous à un exemple. Virgile avait dit (IV.309) :

" Quin etiam hiberno moliris sidere classem,
Et mediis properas aquilonibus ire per altum,
Crudelis ! "

Que devient cette idée entre les mains d'Ovide ? une thèse pour le bel-esprit (V. 41) :

" Quo fugis ? Obstat hiems hiemis mihi gratia -prosit.
Adspice ut eversas concitet Eurus aquas.
Quod tibi malueram, sine me debere procellis ;
Justior est animo ventus et unda tuo. "

Il y a dans ces vers une sorte de coquetterie spi-

elle qui ne convient guère à la passion et à la situation de Didon. Non seulement Ovide altère ainsi la vérité des sentiments et du langage, mais cette altération s'étend au caractère même de Didon. Il lui enlève cette réserve pudique qui chez Virgile couvrait jusqu'au souvenir de ses fautes. On n'a qu'à lire les vers 5, 23, 91, 133 de l'Héroïde. On se rappelle le beau discours où la malheureuse reine invoque son union avec Énée, cet hymen commencé, enfin tous les souvenirs de l'amour :

"Per connubia nostra, per inceptos hymenaeos ;
Si bene quid de te merui, fuit aut tibi quidquam
IV, 315 Dulce meum ; "

On se souvient de ces regrets si chastes dans leur expression, quoique si passionnés :

" Saltem si qua mihi de te suscepta fuisset
Ante fugam soboles ; si quis mihi parvulus aula
Luderet Aeneas " etc ;

On se rappelle cet autre regret si touchant et si noble :

" te propter eumdem
Extinctus pudor, et qua sola sidera adibam
IV, 331 Fama prior. "

Quelle ardeur et en même temps quelle pureté dans cette plainte éloquente ! Nous ne les retrouvons pas dans les vers d'Ovide, où perce une sorte de grossiè-

rité. Les vers se refusent à la citation : les deux seuls
qu'il nous soit permis de lire (v. 5 e 6) :

" Sed merita et famam corpus que animumque p
. dicam
Cum male perdiderim, perdere verba leve est. "

et où Didon énumère tout ce qu'elle a perdu, manqu
de convenance et de délicatesse : ils nous font juger du
de l'*Héroïde*. Que nous sommes loin de l'exquise
réserve de Virgile ! De quelle hauteur Ovide n
fait descendre ! Il ajoute aux considérations de la p
sion alarmée de Didon des motifs bien froids tirés
la difficulté de l'entreprise. Enée ne peut en être t
c'est à son cœur que Didon doit s'adresser. C'est une
malheureuse que de lui faire dire à son ingrat am

(v. 79) "Sed neque fers tecum, nec, que mihi, perfide, jactas,
Presserunt humeros sacra patro que tuos;
Omnia mentiris : neque enim tua fallere lingua
Incipit à nobis prima que plector ego;
Si queras ubi sit formosi mater Iuli,
Occidit a duro sola relicta viro. "

Il y a là quelque chose de dur et de violent
étranger à la Didon de Virgile : une idée s
blable se présente aussi à son esprit, mais Didon
ne l'avoue qu'à elle-même, et encore avec quelle
serve ! Ces vers de Virgile sont la condamnation
ceux d'Ovide :

... "En dextra fidesque!
Quem secum patrios aiunt portare Penates,
Quem subiisse humeris confectum aetate parentem!"
— Voilà ce que Didon a pu dire : elle ne doit pas se laisser aller à ces dures invectives : "omnia mentiris". Elle aime encore trop Enée pour l'injurier ! Ovide ne semble pas ici avoir le secret de la délicatesse et du goût de Virgile. Une dernière différence entre les deux poètes, c'est que l'admirable succession de sentiments et d'idées observée par Virgile, est remplacée chez Ovide par un désordre complet qui rend très difficile l'analyse de son Héroïde. Tout y arrive sans transitions, ou par des transitions si subtiles qu'on aimerait mieux n'en trouver aucune. Voici, par exemple, comment Didon s'exprime après les vers où elle vient de parler des tempêtes qui devraient retenir Enée et qui d'ailleurs le laisseront bientôt libre de partir :

"Jam venti ponent, strataque aequaliter unda,
Caeruleis Triton per mare curret equis.
Tu quoque cum ventis utinam mutabilis esses !"

Virgile avait dit : "Quum venti posuere"

Ovide se perd ici en des détails descriptifs bien étrangers à la situation de Didon. Mais par quelle singulière transition il unit les deux premiers vers au troisième ! Est-ce bien la vraie Didon qui aurait dit :

"Tu quoque cum ventis utinam mutabilis esses !"

— Voilà cette héroïde, d'un tour facile et agréable, ma
où l'esprit est semé hors de propos ! N'est-ce point d'Ov
qu'on pourrait dire, en employant une spirituelle expres
de Shakspeare : « qu'il voulut dorer l'or et parf
mer la rose » ?

Le poète français Gilbert a fait aussi une héroï
où Didon écrit à Enée : c'est un de ses premiers ouvr
Virgile et Ovide y sont mêlés sans goût et sans choix
La pièce est faible, dépourvue d'esprit ; pleine d'un mou
vement commun et factice, marqué par des apostrophes
et des réticences. Toutefois en quelques endroits, comm
par exemple, dans les reproches de Didon à sa chère El
« Chère Elise ! ô ma sœur ! c'est toi qui m'as per
Gilbert montre un certain talent de versification. Ma
il n'a point encore cette inspiration poétique qu
a rencontrée deux ou trois fois, et qui anime sa Sat
du dix-huitième siècle, son *Apologie*, et surtout
cette Elégie dont on a tant de fois répété les vers tou

« Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs... »

Il y a là un accent de tristesse douce et grave, pres
digne de Virgile.

E. Lafargue

23e Leçon.

4e Livre.

De la *Didon* de Lefranc de Pompignan.

De la traduction en vers de Delille.

Dernières remarques sur le 4e Livre.

25e Leçon.

4e Livre — De la *Didon* de Lefranc de Pompignan — De la traduction en vers de Delille. Dernières remarques sur le 4e Livre.

Rédaction revue avec un zèle louable qui l'a améliorée. Mais l'auteur a encore à gagner quant à la précision, à la justesse, à l'élégance, qualités sans lesquelles les vues et les appréciations de la critique manquent d'autorité et d'intérêt.

Après avoir étudié en lui-même le quatrième livre de l'*Enéide*, nous l'avons considéré dans ses rapports avec ses antécédents grecs et latins et avec les imitations dont il a été l'objet. C'est une étude indirecte des beautés de l'œuvre de Virgile. Nous avons parlé des deux héroïdes d'Ovide et de Gilbert ; nous avons cité en finissant la dernière leçon la tragédie de Lefranc de Pompignan. Nous aurions dû dire d'abord que ce sujet de Didon a été traité par Jodelle, l'auteur de la *Cléopâtre*, dans une tragédie faite sur le patron de celles de Sénèque, toute en monologues, en longues tirades et en dialogues antithétiques. Nous ne faisons que le rappeler ici. La tragédie de Lefranc de Pompignan a été composée à l'imitation de Virgile et de Métastase ; elle est régulièrement construite d'après les traditions de notre théâtre, et assez bien écrite. Elle eut du succès, demeura quelque temps au répertoire et finit par figurer assez honorablement dans ce qu'on appelle le théâtre du second ordre. Elle est cependant très froide : nous en avons déjà indiqué les raisons en parlant de la manière habile dont Virgile a su pallier autant

qu'il était possible les inconvénients inévitables de
son sujet. Ces inconvénients sont bien plus appar
dans la tragédie de Lefranc. Enée y tient plus de p
que dans le poème; il y parle davantage de sa pass
et malgré ses protestations il finit comme l'Enée d
Virgile par abandonner Didon. Lefranc avait du
un dédain assez superbe pour le caractère que Virgi
a donné à son héros. Il en parle avec une légèret
qui surprend dans un homme d'ordinaire plus respe
à l'égard des anciens. Ce caractère, dit-il, est cel
d'un amant sans foi, d'un dévot scrupuleux, d'un pr
faible. Ce jugement lui attira une querelle littéra
avec le président Bouhier, et prouve que Lefranc
n'a pas compris son modèle: Virgile n'insiste pa
sur l'amour d'Enée, mais c'est à dessein; il insi
au contraire sur toutes les raisons patriotiques et r
ligieuses qui peuvent faire excuser l'abandon d'une
amante, sur l'empressement des Troyens à partir
sur les ordres réitérés des Dieux. De plus Enée n
point un prince faible; il montre de la fermeté
son départ; obéir aux Dieux, c'est de la piété et
non de la superstition. Lefranc va même jusqu'à
dire que Didon se livre trop légèrement à son go
pour un prince étranger. Il ne remarque pas
que cette passion a de fatal et d'irrésistible. M
Comment corrige-t-il ces prétendus défauts? Com

ment a-t-il refait le caractère d'Enée ? assez maladroitement. Le pieux Enée devient dans la tragédie un héros galant, qui n'a pas beaucoup de foi aux oracles, même un peu sceptique, si bien que sa passion paraissant plus vive et sa foi moins assurée, il est plus inexcusable d'abandonner Didon. C'est l'Enée de Lefranc qui est un prince faible, obéissant à des oracles dont il se défie, et auxquels ne croit pas le spectateur. Un autre défaut de la pièce, c'est que le merveilleux y est très faiblement indiqué. Le poète n'a pas su comme Virgile nous transporter dans cet ordre de choses surnaturelles, nécessaire à la grandeur et surtout à la vraisemblance d'une telle fable. Quelques accessoires empruntés à Métastase ne peuvent réchauffer cette tragédie très languissante et très froide. Lefranc suppose qu'Iarbe s'introduit à Carthage sous le nom de son ambassadeur, pour demander la main de Didon ; que les Troyens mécontents des projets de mariage qu'ils supposent à leur roi, se révoltent, et qu'Enée délivre la reine d'Iarbe et d'une attaque des Africains. Mais tous ces artifices ne réussissent pas à rendre la vie à cette tragédie, dont le style est élégant, mais sans force et sans couleur. Quelques tirades font exception. Iarbe parle en fils de Jupiter. (Acte III, Sc. 1). Achate, qui a quitté son

excessive et traditionnelle discrétion ose être d'un avis contraire à celui d'Enée. Il lui parle avec chaleur des destinées du jeune Iule :

(Acte IV, Sc. 3)

La gloire n'est jamais où la vertu n'est pas.
Fidèle adorateur des Dieux de nos ancêtres,
Osez-vous résister à la voix de vos maîtres ?
Oubliez-vous, seigneur, leurs ordres absolus,
Et des mânes d'Hector ne vous souvient-il plus ?
C'est par vous que j'ai su qu'en cette nuit terrible
Qui vit de nos remparts l'embrasement horrible,
Vous trouvâtes son ombre au pied de nos autels ;
Fuyez, vous cria-t-il, enfant des immortels,
Recueillez les débris de ma triste patrie,
Et ces Dieux protecteurs qu'Ilion vous confie,
Vesta, le feu sacré, sont remis dans vos mains,
Comme un gage éternel du respect des humains ;
Qu'ils suivent sur les mers la fortune d'Enée ;
Cherchez l'heureuse terre aux Troyens destinée ;
Partez, d'un nouveau trône auguste fondateur.
Ainsi parlait Hector, ainsi parlait l'honneur.
L'honneur, Hector, le ciel, rien n'ébranle votre âme.
Aimez donc, devenez l'esclave d'une femme.

Nous retrouvons dans ces vers un souvenir, mais un souvenir affaibli du Songe d'Enée au deuxième livre. Ils ont cependant quelque mérite ; ceux qui suivent surtout sont beaux ;

dignes d'être cités :

Mais il vous reste un fils ; ce fils n'est plus à vous ;
Il appartient aux Dieux de sa grandeur jaloux.
Par ma bouche aujourd'hui vos peuples le demandent ;
Promis à l'univers, les nations l'attendent.
Vous le savez, seigneur, vous qui dans les combats
De ce fils jeune encor devez guider les pas ;
Ses neveux fonderont une cité guerrière
Qui changera le sort de la nature entière,
Qui lancera la foudre, ou donnera des lois,
Et dont les citoyens commanderont aux rois.
Déjà dans ses décrets le maître du tonnerre
Livre à ce peuple-roi l'empire de la terre :
Laissez à votre fils commencer un destin
Dont les siècles futurs ne verront point la fin ;
Et n'avilissez point dans une paix profonde
Le sang qui doit former les conquérants du monde.

Il y a de l'élévation dans ce passage : cependant il est loin d'avoir la grandeur des passages analogues de Virgile. On en peut dire autant des paroles que Lefranc met dans la bouche de Didon mourante ; elles sont pathétiques, mais elles n'approchent pas du modèle :

(Acte V, Sc. 4)

Hé bien ! je vous entends,
Il n'y faut plus penser. Ah ! barbare ! ah ! perfide !

Et voilà ce héros dont le ciel est le guide,
Ce guerrier magnanime et ce mortel pieux
Qui sauva de la flamme et son père et ses Dieux
Le parjure abusait de ma faiblesse extrême,
Et la gloire n'est point à trahir ce qu'on aime.
Du sang dont il naquit j'ai dû me défier,
Et de Laomédon connaître l'héritier.
Cruel, tu t'applaudis de ce triomphe insigne
De tes lâches aïeux, va, tu n'es que trop digne
Mais tu me fuis en vain, mon ombre te suivra
Tremble, ingrat, je mourrai, mais ma haine vi
Tu vas fonder le trône où le destin t'appelle,
Et moi, je te déclare une guerre immortelle.
Mon peuple héritera de ma haine pour to
Le tien doit hériter de ton horreur pour m
Que ces peuples, rivaux sur la terre et sur l'on
De leurs divisions épouvantent le monde;
Que pour mieux se détruire, ils franchissent l
-mers
Qu'ils ne puissent ensemble habiter l'univers
Qu'une égale fureur sans cesse les dévore;
Qu'ils violent entre eux et la foi des traités,
Et les droits les plus saints et les plus respectés
Qu'excités par mes cris, les enfants de Carthage
Jurent dès le berceau de venger mon outrage
Et puissent en mourant mes derniers successeurs

Sur tes derniers neveux être encor mes vengeurs !

Voilà le plus haut degré où s'élève le pathétique dans la tragédie de Lefranc de Pompignan. Racine n'aurait pas été de trop pour enlever à Virgile sa Didon ; et peut-être a-t-il pensé qu'il fallait la lui laisser, que ce drame passionné, si bien placé dans l'Enéide, ne convenait pas autant au théâtre.

On pourrait maintenant comparer ce IVe. livre avec les diverses traductions qui en ont été faites, et surtout avec les traductions en vers. La plus célèbre de toutes est celle de Delille, trop dédaignée aujourd'hui, après avoir été trop estimée lorsqu'elle parut. Cette traduction n'est pas tout entière de Delille ; il n'eut pas le temps de l'achever et des amis officieux mais moins habiles se chargèrent de compléter son travail. Il ne faut donc pas s'étonner des faiblesses nombreuses qu'on rencontre dans cette traduction collective, dont quelques livres cependant, où l'on reconnaît la main de Delille, rappellent le mérite du traducteur des Géorgiques. Le quatrième livre est de ce nombre ; Delille nous raconte qu'il le lut à Voltaire, ainsi que le deuxième ; l'attention d'un tel auditeur est un grand éloge et un grand titre. Les notes de ce quatrième livre ainsi que celles des trois autres qui le précèdent sont toutes de Delille ;

elles prouvent qu'il avait senti Virgile, car elles
pour la plupart excellentes, pleines de finesse e
de goût. Sa traduction, dans les plus beaux endr
comme dans les plus faibles, est un très bon
commentaire de l'Enéide; heureuse et fidèle,
nous fait entrer plus vivement dans le sentiment
et l'intelligence du modèle; faible et traînant
elle en fait pour ainsi dire mieux ressortir la
riorité par le contraste. Le grand défaut de
Delille est de trop s'écarter du latin, par une
fusion à laquelle expose le besoin de la rime
ce défaut est d'autant plus sensible que Virgi
a le mérite d'une précision qui ne se dément
mais. D'autres traducteurs ont tâché depuis
d'être plus précis et plus fidèles au texte; mais
en recherchant cette qualité, ils n'ont pas su
l'embarras et la dureté. Voici comment Del
traduit le commencement du quatrième livre
les vers de Virgile sont simples et rapides:

(IV. 8) Anna soror, quae me suspensam insomnia ter
Quis novus hic nostris successit sedibus hospes
Quem sese ore ferens? quam fortis pectore et
Credo equidem, nec vana fides, genus esse Deo
Degeneres animos timor arguit. Heu quibus
-ille
Jactatus fatis, quae bella exhausta canebat

Comparez les vers de Delille à ceux de Virgile:

O toi qui de mon âme es la chère moitié,
Ma sœur, lis avec moi dans mon cœur effrayé;
D'où vient que le sommeil fuit mon âme inquiète?
Dans quel tourment nouveau, dans quel trouble me
- jette
Cet illustre étranger reçu dans mon palais!
Si j'en crois sa fierté, si j'en crois ses hauts faits,
Sans doute il est issu d'une race divine:
Un cœur noble se sent de sa noble origine.
Quelle intrépidité, quels revers, quels combats
Ont éprouvé son âme, ont signalé son bras!
Que d'éclat dans ses traits, de charme en son lan-
- gage!
Qu'au récit des périls que brava son courage
Mon âme en l'écoutant se sentait alarmer!

La lenteur et la diffusion ont succédé à la simplicité et à la rapidité du latin: il faut treize vers à Delille pour en traduire six de Virgile: on peut faire cette observation partout dans sa traduction; car elle est toute dans ce goût. Ce défaut étonne de la part d'un homme qui avait un si vif sentiment de son modèle. Malheureusement ce n'est pas le seul: Delille recherche des ornements affectés, de coquettes antithèses. Ainsi, pour peindre Didon qui tour

entière à sa passion, ne peut goûter aucun repos. Virgile dit avec beaucoup de simplicité et de rapidité :

v. 5. .. nec placidam membris dat cura quietem.

Delille traduit :

Et sa brûlante nuit n'est qu'une longue veille.

Toutes les fois que la pensée prête à ce jeu de l'antithèse, il ne manque pas d'en faire usage. Cette manière est tout à fait étrangère à Virgile, dont elle dénature quelquefois l'expression pleine de délicatesse et de discrétion. C'est ce qui a lieu dans ce vers :

Speluncam Dido dux et trojanus eamdem
Deveniunt.

C'est le hasard et la tempête qui conduisent Énée et Didon dans une même caverne. Delille donne un air de préméditation à ce qui n'est que fortuit :

Didon fuit dans un antre, Énée y suit ses pas ;
L'amour à l'hyménée en a montré la route.

Les deux vers sont à blâmer, aussi bien que cette antithèse qui remplace une grande image :

La nuit servit de voile et l'éclair de flambeau.

Reconnaît-on dans ce jeu d'esprit puéril ce trait par lequel Virgile frappe vivement l'imagination :

.. fulsere ignes et conscius æther
Connubii.

De pareils défauts sont fréquents dans Delille. En général il est infidèle à l'esprit de son modèle

même lorsqu'il est fidèle à la lettre. La traduction des Georgiques où tout est rendu avec la plus grande exactitude, mais où se fait remarquer cette même recherche de grâces moins sévères, n'a pas été exempte d'un pareil reproche. Il faut ajouter que pour l'ordinaire Delille manque de cet accent pathétique de Virgile : quelquefois il en approche ; il a bien traduit surtout les paroles de Didon mourante : ce passage, quoique inférieur au modèle, a de la vivacité et du mouvement. Didon du haut des tours de Carthage, voit au point du jour les vaisseaux troyens s'éloigner à pleines voiles : désespérée, elle s'écrie :

.. Proh ! Jupiter ! ibit
Hic, ait, et nostris illuserit advena regnis !
Non arma expedient, totaque ex urbe sequentur,
Deripientque rates alii navalibus, ite,
Ferte citi flammas, date tela, impellite remos.
Quid loquor, aut ubi sum ? quæ mentem insania mutat ?
Infelix Dido ! nunc te fata impia tangunt :
Tum decuit, quum sceptra dabas. — En dextra fidesque,
Quem secum patrios aiunt portare Penates,
Quem subiisse humeris confectum ætate parentem !
Non potui abreptum divellere corpus, et undis

Spargere ? non socios, non ipsum absumere ferr
Ascanium, patriis que epulandum apponere men
Verum anceps pugnæ fuerat fortuna. — Fuisse
Quem metui moritura ? faces in castra tulissem
Implessem que foros flammis, natumque patrem
Cum genere extinxem, memet super ipsa dedissem.
Sol, qui terrarum flammis opera omnia lustras,
Tu que harum interpres curarum et conscia Juno
Nocturnis que Hecate triviis ululata per urbe
Et diræ ultrices, et di morientis Elissæ,
Accipite hæc, meritum que malis advertite numen
Et nostras audite preces. Si tangere portus
Infandum caput ac terris adnare necesse est,
Et sic fata Jovis poscunt, hic terminus hæret,
At bello audacis populi vexatus et armis,
Finibus extorris, complexu avulsus Iuli,
Auxilium imploret, videat que indigna suorum
Funera ; nec cum se sub leges pacis iniquæ
Tradiderit, regno aut optata luce fruatur ;
Sed cadat ante diem, media que inhumatus ar
Hæc precor ; hanc vocem extremam cum sang
-fundo.
Tum vos, ô Tyrii, stirpem et genus omne futurum
Exercete odiis, cinerique hæc mittite nostro
Munera : nullus amor populis nec fœdera
-sunto.

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor,
Qui face Dardanios ferro que sequare colonos;
Nunc, olim, quocunque dabunt se tempore vires;
Littora littoribus contraria, fluctibus undas
Deprecor, arma armis; pugnent ipsi que ne-
-potesque.

Delille traduit:

O Dieux! quoi! ce parjure!
Quoi! ce lâche étranger aura trahi mes feux,
Aura bravé mon sceptre, et fuira de ces lieux!
Il fuit et mes sujets ne s'arment pas encore!
Ils ne poursuivent pas un traître que j'abhorre!
Partez, courez, volez, montez tous ces vaisseaux:
Des voiles, des rameurs, des armes, des flambeaux...
Que dis-je? où suis-je? hélas! et quel transport
-m'égare?
Malheureuse Didon! tu le hais, le barbare:
Il fallait le haïr, quand ce monstre imposteur
Vint partager ton trône et séduire ton cœur.
Voilà donc cette foi, cette vertu sévère,
Ce fils qui se courba noblement sous son père,
Cet appui des Troyens, ce sauveur de ses Dieux!
Ah! ciel! lorsque l'ingrat s'échappait de ces lieux,
Ne pouvais-je saisir, déchirer le parjure,
Donner à ses lambeaux la mer pour sépulture,
Ou massacrer son peuple, ou de ma propre main

Lui faire de son fils un horrible festin ?
Mais le danger devait arrêter ma furie...
Le danger ! en est-il alors qu'on hait la vie ?
J'aurais saisi le fer, allumé les flambeaux,
Ravagé tout son camp, brûlé tous ses vaisseaux,
Submergé ses sujets, égorgé l'infidèle,
Et son fils, et sa race, et moi-même après elle.
Soleil, dont les regards embrassent l'univers !
Reine des Dieux, témoins de mes affreux revers !
Triple Hécate, pour qui dans l'horreur des ténèb
Retentissent les airs de hurlements funèbres !
Pâles filles du Styx ! Vous tous, lugubres Dieux
Dieux de Didon mourante, écoutez tous mes vœu
S'il faut qu'enfin ce monstre échappant au carn
Soit poussé dans le port, jeté sur le rivage,
Si c'est l'arrêt du sort, la volonté des cieux,
Que du moins, assailli d'un peuple audacieux,
Errant dans les climats où son destin l'exile,
Implorant des secours, mendiant un asile,
Redemandant son fils arraché de ses bras,
De ses plus chers amis il pleure le trépas !
Qu'une honteuse paix suive une affreuse guerre (1)
Qu'au moment de régner, une mort malheureuse
L'enlève avant le temps ! qu'il meure sans secou
Et que son corps sanglant reste en proie aux vaut
Voilà mon dernier vœu ; du courroux qui m'enflamm

Ainsi ce dernier cri s'échappe avec mon âme ;
Et toi, mon peuple, et toi, prends son peuple en
-horreur :
Didon au lit de mort te lègue sa fureur ;
En tribut à ta reine offre un sang qu'elle abhorre :
C'est ainsi que mon ombre exige qu'on l'honore.
Sors de ma cendre, sors, prends la flamme et le fer,
Toi qui dois me venger des enfants de Teucer :
Que le peuple latin, que les fils de Carthage,
Opposés par les lieux, le soient plus par leur rage !
Que de leurs ports jaloux, que de leurs murs rivaux,
Soldats contre soldats, vaisseaux contre vaisseaux,
Courent ensanglanter et la mer et la terre !
Qu'une haine éternelle éternise la guerre !
Que l'épuisement seul accorde le pardon !
Enée est à jamais l'ennemi de Didon ;
Entre son peuple et toi, point d'accord, point de
-grâce !
Que la guerre détruise et que la paix menace !
Que ses derniers neveux s'arment contre les miens
Que mes derniers neveux s'acharnent sur les
-siens !

Ce morceau est un des plus beaux de la traduction ; il y a cependant des traces bien nombreuses d'une manière qui n'est pas la manière de Virgile. La première chose qui nous frappe,

c'est la différence de longueur des deux morceaux. [...] différence tient à la redondance et à la diffusion de l'un, opposées à la précision et à la rapidité de l'[...]

Proh! Jupiter! ibit

Hic, ait, et nostris illuserit advena regnis!

Que devient ce vers rapide, traduit par Delille? [...] sa vivacité, toute sa précision disparaît:

O Dieux! quoi! ce parjure

Quoi! ce lâche étranger aura trahi mes feux,

Aura bravé mon sceptre, et fuira de ces lieux!

Le traducteur ajoute au latin: nous ne trouvons [...] les vers de Virgile, ni ce parjure, ni ce lâche, [...] ces feux trahis, ni ce traître ... un traître qu[e] j'abhorre! Cet hémistiche est bien faible. Ce qui est encore à remarquer, c'est que les vers de Delille n'ont pas plus de mouvement que ceux [de] Virgile, et qu'ils ont moins d'ordre. Le poète latin conserve toujours à ses personnages, même dans les plus violents transports de la passion, un ordre logique d'idées et de paroles, qui ne [quitte] jamais l'esprit humain. Didon désespérée et hors d'elle, n'en a pas moins un langage [bien] suivi; elle appelle ses sujets aux armes, c'est [le] premier cri de la vengeance: non arma expedient [...] d'abord dans la ville: tota que ex urbe sequentur [...] puis sur la flotte: diripient que rates alii [...]

navalibus. Alors Didon donne le signal: ite, ferte citi flammas, date vela, impellite remos. Le mouvement et la passion ne sont pas, comme on le voit, un obstacle à l'ordre des idées. Delille n'a pas suivi cet ordre; il a mêlé les détails, les a placés indifféremment avant ou après, ce qui rend ses vers un peu confus. Ainsi il ne marque pas distinctement la ville et le port où sont les vaisseaux; Didon demande des voiles et des rameurs, avant de demander des armes, et des torches incendiaires.

L'énergie de la passion et la vivacité du sentiment n'ont pas empêché Delille de tomber dans son défaut perpétuel, et de semer les ornements affectés et les antithèses:

Que le peuple latin, que les fils de Carthage,
Opposés par les lieux, le soient plus par leur rage
Et ailleurs:
Que la guerre détruise et que la paix menace.

Enfin il y a dans ce passage des faiblesses, des expressions communes qui n'appartiennent à personne, qui sont comme la monnaie courante du langage poétique, et qui ne servent qu'à remplir un hémistiche:

Malheureuse Didon! tu le hais, le barbare!
Il fallait le haïr, quand ce monstre imposteur
Vint partager ton trône et séduire ton cœur!

Séduire ton cœur est bien vulgaire. — Plus loin
Qu'au moment de régner une mort malheureuse
L'enlève avant le temps ...

Une mort malheureuse est bien faible. C'est d[ans]
le milieu du morceau qu'on trouve les plus beaux [vers].
Cependant à tout prendre, la traduction de ce pass[age]
mérite de grands éloges. On devrait être moins sév[ère]
pour Delille, surtout si l'on songe qu'il n'a pa[s]
eu le temps d'achever son œuvre.

Un élève de Delille, M. Parseval Grand[maison]
avait commencé sa carrière poétique par un ouvrag[e]
intitulé Les Amours épiques. Il réunit dan[s le]
bocage de l'Élysée tous les grands poëtes épiques.
Chacun d'eux prend successivement la parole p[our]
répéter la partie de ses chants consacrée à la pas-
sion amoureuse. Virgile, à son tour, recomm[ence]
l'histoire des amours de Didon et d'Énée. C'es[t]
presque une traduction du quatrième livre de l'Én[éide]
et d'une partie du premier ; elle est plus précise, p[lus]
rapide, plus sobre d'antithèses que celle de Del[ille].
Le tour en est heureux, l'élégance presque constan[te].
Malgré toutes ces qualités, on y trouve encore
des faiblesses et un grand intervalle la sépare d[e]
son modèle. C'est dans les comparaisons, dans l[es]
morceaux descriptifs que le traducteur réussit le m[ieux],
ce trait particulier de son talent est celui qui

tingue toute l'école de Delille; dont la poésie, comme on le sait, est surtout une poésie descriptive. Voici par exemple une comparaison que M. Parseval traduit avec beaucoup d'esprit et d'aisance:

Virgile, pour peindre les Troyens empressés à faire les apprêts de leur départ, les compare aux fourmis qui remplissent leurs magasins à l'approche de l'hiver:

IV, 401. Ac veluti ingentem formicæ farris acervum
Quum populant, hiemis memores, tectoque reponunt.
It nigrum campis agmen, prædamque per herbas
Convectant calle angusto; pars grandia trudunt
Obnixæ frumenta humeris; pars agmina cogunt
Castigantque moras: opere omnis semita fervet.

Ces vers sont pleins d'esprit et de grâce: ce trait, hiemis memores, est charmant; ces mots, convectant calle angusto, ... obnixæ frumenta humeris, peignent les grands efforts de la fourmi pour remuer un grain de blé. Ce contraste de la petitesse d'un grain et des grands efforts de la fourmi est rendu de la manière la plus piquante.

M. Parseval a traduit ainsi ce passage assez heureusement:

Ainsi quand la fourmi, redoutant la famine,
Près d'un monceau de blé diligemment butine
Et songe pour l'hiver à pourvoir la cité,

On voit de ces grands soins tout ce peuple agité ;
La noire légion voiture entre les herbes,
Par un étroit sentier, la dépouille des gerbes ;
Là plusieurs s'unissant, s'efforçant à la fois,
De quelques grains de blé roulent l'énorme poid[s]
Ici l'on obéit, et plus loin l'on commande
Nul oisif ; les sentiers sur le gazon ouverts
Sont d'ardents travailleurs de toutes parts couvert[s]

M. Parseval est aussi bon critique que b[on] traducteur, et ses notes valent quelquefois ses ve[rs]. Il relève avec goût la beauté des premiers vers [du] quatrième livre ; plus loin il fait remarquer [le] trait par lequel Virgile peint Didon, ne [son]geant déjà plus qu'à mourir, mais cachant à [sa] sœur son sinistre projet. Elle vient d'ordonner [les] apprêts d'un sacrifice magique, et du bûcher [qui] consumera son corps ; ses paroles ont été calm[es] et son front serein ; mais à peine a-t-elle ach[evé] que son visage pâlit comme celui d'un mourant.

Sic effata, silet ; pallor simul occupat ora.

Ce vers est admirable par l'image qu'il pré[sente] aux yeux et le sentiment qu'il excite dans l'âme : c'est une belle annonce du Pallida morte futura qui viendra plus loin.

Il y aurait bien des études de détail à fai[re] sur ce quatrième livre. Nous ne pouvons que l[...]

indiquer. Remarquons d'abord la manière sobre et rapide avec laquelle le poète intervient quelquefois dans son récit. Homère ne se montre jamais dans l'Iliade et l'Odyssée: mais après les grands développements de l'ode, après les exemples donné par les poètes épiques postérieurs à Homère, par les Alexandrins, par Catulle et l'auteur du Ciris, Virgile s'est permis une liberté qu'on ne saurait blâmer, tant il a su en faire un bon usage. Il n'intervient jamais dans son poème que sous une forme touchante et passionnée, par des apostrophes vives à ses personnages aux affections desquels il s'associe:

Quis tibi tunc, Dido, cernenti talia sensus?

s'écrie-t-il en décrivant les préparatifs des Troyens pour quitter Carthage; et ailleurs:

Heu vatum ignaræ mentes, quid vota furentem,
Quid delubra juvant?

Il est ému de tous ces sacrifices, de toutes ces prières de Didon,

D'un incurable amour remèdes impuissants.

Dans d'autres endroits, c'est une réflexion indirecte qu'il suggère à son lecteur au lieu de la faire lui-même:

.. Spem que dedit dubiæ menti.

Didon, persuadée par les douces paroles de

sa sœur, ouvre son cœur à l'espoir, incertain
encore, mais déjà plus confiante. Le poète l'ind
rapidement en deux mots, presque sans se montr
C'est un des côtés de l'art de Virgile d'interv
ainsi dans son poème, tantôt par des apostrophes
courtes et touchantes, tantôt par des réflexions
si habilement dissimulées qu'elles se confondent
que avec le récit.

Virgile aime aussi les contrastes; il ne man
jamais d'opposer la régularité, la sérénité de la
ture, aux troubles et aux orages de l'âme. C'est
trait distinctif de son génie tendre et mélancolique

IV. 523. Nox erat et placidum carpebant fessa soporem
Corpora per terras, silvæque et sæva quierant
Æquora, quum medio volvuntur sidera lapsu,
Quum tacet omnis ager, pecudes pictæque volucr
Quæque lacus late liquidos, quæque asper-
-dumis
Rura tenent; somno positæ sub nocte silenti
Lenibant curas et corda oblita laborum.
At non infelix animi Phœnissa: neque
-unquam
Solvitur in somnos...

Ces vers ne se commentent pas; chacun sent
ce contraste entre le repos calme de la natu
et la passion inquiète de Didon est propr

émouvoir le lecteur et à remplir son âme d'une vague et indéfinissable tristesse.

Il en est de même de cet autre passage :

IV, 585. Et jam prima novo spargebat lumine terras
Tithoni croceum linquens Aurora cubile ;
Reginae speculis ut primum albescere lucem
Vidit, et aequatis classem procedere velis,
Littoraque et vacuos sensit sine remige portus ;
Terque quaterque manu pectus percussa decorum
Flaventesque abscissa comas ...

Jamais poëte n'a employé de plus brillantes couleurs pour peindre le lever du jour ; et cette lumière si pure va éclairer le trépas de Didon. Il serait difficile de dire si Virgile cherche ces contrastes, ou s'il les trouve tout naturellement. Du reste, s'il les exprime avec tant de passion, jamais il ne les indique au lecteur. M. de Chateaubriand recherche de semblables contrastes, mais il les rend avec moins de discrétion ; il les montre comme un critique, au lieu de se contenter de les exprimer comme un poëte. Dans le dernier livre des _Martyrs_, il décrit ainsi le lever du jour où Eudore doit mourir sur l'arène : « La rosée brillait suspendue aux plantes comme une manne ; la campagne romaine se montrait tout éclatante de la

fraîcheur et pour ainsi dire de la jeunesse de la lum
Les monts lointains de la Sabine qu'envelopp
une vapeur diaphane se peignaient de la coule
du fruit du prunier, quand sa pourpre violette
est légèrement blanchie par sa fleur. On voy
la fumée s'élever des hameaux, les brouillards g
le long des collines, et la cime des arbres se d
vrir : jamais plus beau jour n'était sorti de l
rien pour contempler les crimes des hommes. S
Soleil, sur le trône élevé d'où tu jettes un regar
ici-bas, que te font nos larmes et nos malheurs
ton levant et ton coucher ne peuvent être trou
par le souffle de nos misères ; tu éclaires des mêm
rayons le crime et la vertu ; les générations pa
et tu poursuis ta course." — M. de Châteaubr
aurait dû exprimer seulement le contraste qu
saisi son imagination, sans ajouter des réfl
qu'aurait faites naturellement le lecteur.

A la fin du quatrième livre, au mome
où se termine ce drame passionné et émouvan
Virgile nous offre encore un contraste, mais touj
avec sa discrétion habituelle. C'est une rian
peinture d'Iris fendant les airs, parée des mi
couleurs de l'arc en ciel, et venant aider
Didon à rendre le dernier soupir :

Ergo Iris croceis per coelum roscida penn

Mille trahens varios adverso sole colores,
Devolat, et supra caput adstitit: hunc ego Diti
Sacrum jussa fero, teque isto corpore solvo.
Sic ait, et dextra crinem secat. Omnis et una
Dilapsus calor, atque in ventos vita recessit.

Il nous reste, en terminant nos études sur ce quatrième livre, à faire remarquer la variété des tableaux qu'il renferme, et la liaison des scènes, qui, placées tour à tour sur le ciel et sur la terre, se succèdent de la manière la plus naturelle. Tout est préparé et amené avec un art admirable. Ainsi ces nuits passées sans sommeil, ces sacrifices qui remplissent des jours entiers, cette inaction dans le port et sur les remparts, tous ces indices ont révélé à Junon et la passion de Didon, et les artifices de Vénus : elle aborde alors cette déesse et lui fait part de ses desseins. Nous étions naguère sur la terre ; nous sommes maintenant dans le ciel ; le poète nous y a transportés sans effort : c'est un artifice qu'il emploie pour amener l'hymen des deux amants ; il se servira d'un autre non moins habile pour préparer le dénouement tragique du drame. La renommée vole de Carthage au palais d'Iarbe, et avertit ce prince des amours de Didon et d'Enée ; indigné de se voir dédaigné pour un étranger,

Les analyses qui suivent sont à la fois trop longues pour ce qu'il s'agit d'établir, et trop courtes pour être claires.
Il suffirait de dire :
Ainsi la peinture de la passion croissante de Didon amène l'intervention de Junon et de Vénus ;
Ainsi les réclamations d'Iarbe à Jupiter son père ramènent sur ce qui se passe à Carthage l'attention du roi des Dieux et provoquent l'ordre signifié de sa part à Enée.

pour un Troyen vaincu, le roi des Gétules s'adre[sse]
à Jupiter son père, qui envoie Mercure à Cart[hage]
porter à Enée l'ordre de quitter l'Afrique et [de]
faire voile vers l'Italie où l'appellent les destin[s].
Ce sont les Dieux qui unissent et séparent Enée
et Didon, c'est la volonté divine qui conduit
toute l'action, dont le développement réunit le
double mérite d'une liaison et d'une vraisembl[ance]
parfaites.

Ce livre que nous avons appelé un drame, et q[ui]
est tout rempli de dialogues et de discours, aurait p[u]
par cela même devenir monotone: Virgile a sépa[ré]
ces morceaux par d'autres d'un intérêt narratif o[u]
descriptif: tel est le récit du départ pour la cha[sse]
et de l'orage qui l'interrompt; telle est la peint[ure]
du voyage aérien de Mercure et de l'Atlas; ajout[ons-]
y des comparaisons qui sont elles-mêmes comme de[s]
épisodes destinés à distraire le lecteur; qu'il compar[e]
tour à tour Didon brûlant d'un feu secret à un[e]
biche blessée errant dans les bois, les Troyens
pressés à faire les apprêts de leur départ, aux fourm[is]
diligentes à remplir leurs magasins, les assauts qu[e]
subit l'âme d'Enée, à la violence des vents déc[hai-]
nés pour renverser un grand chêne.

Les modernes ont quelquefois blâmé les com[pa-]
raisons de Virgile, et surtout celles d'Homère,

Cela ne donne pas une idée juste de cette comparaison; il faudrait dire:

.. Didon, que suit partout sa passion fatale, à une biche qui emporte dans sa course à travers les bois le trait qui l'a blessée.

ceque les deux termes n'ont pas toujours une parité complète. Faire un pareil reproche à des anciens c'est ne pas connaître leur esprit, qui avaient en cela moins de rigueur que le nôtre, et qui se contentait souvent d'un seul trait de ressemblance. Ce trait saisi, ils achevaient curieusement le tableau, pour en délasser, en charmer l'imagination du lecteur.

Il y aurait encore à étudier dans ce quatrième livre de Virgile, et à faire entr'autres ressortir sa précision et sa rapidité, deux qualités qui ne l'abandonnent jamais. Elles sont telles que ce livre si rempli de choses ne contient que 705 vers: c'est le chef-d'œuvre d'un habile ouvrier, dit Bossuet, de réduire dans un petit espace un grand ouvrage.

Tant de mérites, tant de qualités que nous avons essayé d'indiquer et d'expliquer font comprendre l'admiration unanime dont ce quatrième livre a été l'objet. Un fait curieux, c'est qu'une espèce de tradition a mêlé les aventures de Didon aux souvenirs confus de l'histoire dans les esprits grossiers des peuples qui habitent près des ruines de l'antique Carthage. On lit dans le Journal des Débats (19 juin 1838):

« On écrit de Londres: ....

On vient de recevoir de Tunis des lettres de Sir Greenville Temple, qui fait actuellement exécuter des fouilles sur l'emplacement où était Carthage...

Les indigènes ne sont pas tout à fait indifférents pour les antiquités, et il existe parmi eux de nombreuses traditions fort anciennes. J'ai été surpris en entendant un simple paysan Tunisien raconter, à sa manière il est vrai, toute l'histoire de Didon. Il disait comment Malekah s'enfuit de la cour du Sultan, frère de cette princesse; comment cette dernière vint ici, découpa une peau de bœuf; comment un bey étranger arriva auprès d'elle, fit sa connaissance et repartit clandestinement; et comment Didon se brûla elle-même toute vive. Un autre Tunisien me parla d'Annibal, qui, disait-il, était le plus habile [illegible] du monde et qui avait conquis tout le pays des Rumi d'où il avait rapporté chez lui des chameaux chargés de bagues d'or, qu'il avait enlevées aux tués et aux bl[essés].

Courbau[d]

26e Leçon

5e Livre.

Comment ce livre se rattache au précédent.

Description des jeux.

26e Leçon.

5e Livre — Comment ce livre se rattache au précédent. Description des jeux.

Rédaction étendue, exacte, où l'on souhaiterait seulement un plus grand soin de style.

Le tiers de notre tâche est accompli ; nous avons parcouru les quatre premiers livres de l'*Enéide* ; nous nous y sommes arrêtés long-temps, enchaînés que nous étions par ce grand nombre de beautés qui sollicitaient si vivement notre attention et notre intérêt. Il faut pourtant aller en avant et suivre Enée vers l'Italie, en jetant toutefois avec lui un dernier regard vers ces murs de Carthage, quittés avec tant de regret.

Virgile compose avec un art singulier les débuts de chacun des livres de son poëme. Le début du premier livre est une exposition simple et grande où se découvre le double caractère merveilleux et historique, sans lequel l'*Enéide* ne serait point une épopée. Aux premiers vers du deuxième livre, le poëte nous montre un tableau imposant : c'est Enée qui au milieu de la cour de Didon, muette et attentive, commence le récit de ses malheurs. Nous trouvons au commencement du troisième livre, un résumé éloquent de la première partie du récit d'Enée en quelques vers pleins de gravité et de mélancolie qui nous mettent sous les yeux les ruines fumantes de Troie. Enfin l'admirable drame

du quatrième livre s'ouvre par cette scène si plei
d'émotion où Didon fait à sa sœur la confid
de son amour.

Cette manière vive et frappante se retrouve d
le début du livre cinquième, qui rattache cel
au précédent par un lien heureux et naturel. Qu
Didon a résolu de mourir, elle cache sous les app
d'un sacrifice magique les apprêts de sa mort volon
"Inveni, germana, viam", dit-elle à sa s

Eneid. IV, 478-98 — Quæ mihi reddat eum, vel eo me solvat amant

. . . . . .

Tu secreta pyram tecto interiore sub auras
Erige; et arma viri, thalamo quæ fixa reliquit
Impius, exuviasque omnes, lectumque jugalem
Quo perii, superimponas. Abolere nefandi
Cuncta viri monumenta jubet monstratque sacerd

Un vaste bûcher est dressé dans une cour i
rieure du palais, sous la voûte du ciel: c'est là
elle doit brûler tout ce qui lui reste de l'infidèl
exuvias omnes, ses armes, ce lit nuptial, co
plice et témoin de sa faute, lectumque jugal
quo perii, et l'image même de celui qu'elle
aimé, effigiemque toro locat. Mais son se

IV. 508

dessein, c'est de finir elle-même, avec ces g
d'un amour malheureux, d'éclairer de la fla
de son bûcher cette mer sur laquelle Enée

à toutes voiles ; son dernier espoir c'est que cette flamme frappera les regards du Troyen et rappellera à sa pensée l'infortunée qu'il a pris à tâche d'oublier. C'est ce sentiment mêlé de tendresse et de colère qui respire dans ces paroles de Didon mourante :

IV. 661-62. Hauriat hunc oculis ignem crudelis ab alto
Dardanus, et nostræ secum ferat omina mortis.

et c'est à ces vers que se rattache la transition frappante, par laquelle se résume le quatrième livre et s'annonce le cinquième :

V. 1-7. Interea medium Æneas jam classe tenebat
Certus iter, fluctusque atros aquilone secabat,
Mœnia respiciens, quæ jam infelicis Elissæ
Collucent flammis. Quæ tantum accenderit ignem
Causa latet ; duri magno sed amore dolores
Polluto, notumque, furens quid femina possit,
Triste per augurium Teucrorum pectora ducunt.

Le sens de ce *medium iter* s'éclaircit par une expression analogue du troisième livre :

III. 664-65. " Præditur que per æquor jam medium " dit Enée en parlant de Polyphème qui poursuit ses vaisseaux en pleine mer. *Medium tenebat iter* ne veut dire autre chose que ceci : " Enée avait déjà gagné la haute mer. "

Ce début est plein de force et d'intérêt. Il nous
montre Énée qui suit son dessein jusqu'au bout
certus, et qui est pourtant tout occupé de la pensée
de Didon, mœnia respiciens. Énée nous apparaît
ici dans la même situation que dans plusieurs pas-
sages du quatrième livre, où il se montre à la fois
tout plein de son amour et faisant effort pour le
dompter. Ainsi, après les reproches véhéments qu'
lui a adressés Didon :

IV, 331-32. ... Ille Jovis monitis immota tenebat
Lumina, et obnixus curam sub corde premeba

Et plus loin :

ib. 395-96 Multa gemens, magnoque animum labefactus
amore

Jussa tamen Divum exsequitur, classemq. revis

et enfin, tandis qu'il écoute Anna, chargée
lui porter les dernières prières de Didon :

ib. 447-49. ... Hinc atque hinc vocibus heros
Tunditur, et magno persentit pectore curas.
Mens immota manet : lacrimæ volvuntur ina

Par ces divers passages on voit que, s'il est entré
dans les desseins de Virgile de ne pas trop in-
sur l'amour d'Énée pour Didon, il a eu soin
cependant d'indiquer par quelques traits ra-
toute la force de cet amour. Ces passages so-
une apologie d'Énée, qu'on a si souvent ac-

de froideur et à qui on a su généralement si peu de gré de sa piété et de son patriotisme.

Ce beau début du cinquième livre a été imité ou plutôt reproduit par Silius Italicus. On se souvient que, dans la description qu'il fait, à l'exemple d'Homère et de Virgile, du bouclier offert à Annibal par les Espagnols, il passe en revue les principaux épisodes de l'histoire de Carthage. Il n'oublie ni la mort de Didon, ni ce rapprochement d'un si grand effet établi par Virgile entre la scène terrible dont le palais de Carthage est le théâtre, et les tristes pensées que la vue lointaine de cette flamme éveille dans le cœur des Troyens et surtout dans le cœur de leur roi:

Silius Italicus Guer. Puniq. liv. II, 420 Sq

Nec procul Iliacum vacuo jam littore classis
Aequora nequidquam revocante petebat Elissa.
Ipsa pyram super ingentem stans saucia Dido,
Mandabat Tyriis ultricia bella futuris;
Ardentemque rogum media spectabat ab unda
Dardanus, et magnis pandebat carbasa fatis.

Ces vers sont faits avec ceux de Virgile, mais avec une intention évidente de les rappeler; et on peut dire qu'ils sont un très élégant résumé de la catastrophe qui termine le quatrième livre de l'Enéide et du sombre tableau qui s'offre à nous au début du cinquième.

Ce tableau, et les émotions qui naissent dans l cœur d'Enée, le poëte ne fait que les marquer en passant par quelques traits rapides. Il évite d développer. Une critique mal avisée lui en a f un reproche, sans voir que s'il se fût étendu d cette situation, il l'eût affaiblie. Ce passage offre au contraire une nouvelle occasion de reconnaît et d'admirer les qualités ordinaires de Virgile, discrétion, sa rapidité, sa précision.

Enée n'a pas long-temps les vents favor annoncés par Mercure au livre précédent: "
IV. 562. Zephyros audis spirare serenos? „ A peine gagné la pleine mer, que l'aspect du ciel est la tempête se déchaîne, et le pilote Palinure clare à Enée qu'il ne peut plus gouverner ve l'Italie: il lui conseille d'aller relâcher su sur les rivages fraternels d'Eryx (On sait Eryx était comme Enée fils de Vénus) Nou trouvons ici des vers d'une grande beauté, ti d'Homère (*Odyssée* XII, 403) et reproduit du troisième livre, où nous les avons déjà rencont

V. 8-11. Ut pelagus tenuere rates, nec jam amplius ulla
Occurrit tellus, maria undique, et undique cae
Olli cæruleus supra caput adstitit imber,
Noctem hiememque ferens et inhorruit un
tenebri

Nous lisions au troisième livre :

III, 192-95 Postquam altum tenuere rates, nec jam amplius ullæ
Apparent terræ, cælum undique, et undique pontus ;
Tum mihi cæruleus supra caput adstitit imber,
Noctem hiememque ferens, et inhorruit unda tenebris.

Cela est admirablement peint, d'après la nature et d'après Homère :

Hom. Odys. XII, 403 sq. Ἀλλ' ὅτε δὴ τὴν νῆσον ἐλείπομεν, οὐδέ τις ἄλλη
φαίνετο γαιάων, ἀλλ' οὐρανὸς ἠδὲ θάλασσα,
δὴ τότε κυανέην νεφέλην ἔστησε Κρονίων
νηὸς ὕπερ γλαφυρῆς· ἤχλυσε δὲ πόντος ὑπ' αὐτῆς.

Cette répétition littérale d'un même passage que nous trouvons ici chez Virgile, est perpétuelle chez Homère. Lucrèce ne s'est pas fait scrupule de reproduire plusieurs fois des morceaux assez étendus, et cela n'est pas rare chez Virgile lui-même. Les modernes, et on ne peut les en blâmer, n'admettent point ces redites, assez fâcheuses quand elles portent, comme ici, aussi bien sur le fond que sur la forme.

C'est pour la seconde fois que Virgile rencontre, dans ces mêmes lieux, la tempête, qui

l'éloigne des côtes de l'Italie. Cette répétition non plus d'un ou de plusieurs vers, mais d'un même artifice de composition, a paru non sans raison un défaut à quelques critiques. C'est le cas de se souvenir du précepte de Quintilien " parce de tantis viris pronuntiandum. " Cependant peut-être le poëte eût-il évité un peu monotonie en supprimant ce moyen qui ne lui point nécessaire pour amener le séjour qu'Enée fait pour la seconde fois auprès du roi Aceste, les jeux par lesquels il honore l'anniversaire de la mort d'Anchise. Les sentiments pi... qu'Enée exprime à l'égard de son père, en dressant à ses compagnons, eussent suffi pour justifier ce nouveau retard apporté à sa longue navigation vers les rivages du Latium:

V. 45 sq. Dardanidæ magni, genus alto a sanguine Di...
Annuus exactis completur mensibus orbis,
Ex quo relliquias divini que ossa parentis
Condidimus terra, mœstas que sacravimus a...
Jamque dies, ni fallor, adest, quem semper ... -cerbum
Semper honoratum, sic Di voluistis, habebo.
Hunc ego, Gætulis agerem si Syrtibus exsul,
Argolicove mari deprensus, et urbe Mycenæ...
Annua vota tamen solemnes que ordine pom...

Exsequerer, struerem que suis altaria donis ;
Nunc ultro ad cineres ipsius et ossa parentis.
Haud equidem sine mente reor, sine numine Divum
Adsumus, et portus delati intramus amicos.
Ergo agite, et laetum cuncti celebremus honorem.

Il faut remarquer dans ces vers l'épithète de <u>mœstas</u> appliquée à un objet insensible. C'est une expression hardie qui transporte pour ainsi dire à l'autel le sentiment dont il est l'emblème.* Les deux vers qui suivent sont touchants et d'un pathétique grave et calme, comme il convient à Enée. Il est difficile de mieux caractériser notre héros que par ce langage ; sa piété pour les Dieux éclate dans ces quelques mots <u>sic Di voluistis</u> ; sa piété pour son père dans ces expressions dont l'harmonie nous frappe et nous attriste, <u>quem semper acerbum — semper honoratum</u>. Viennent ensuite des vers qui nous font repasser les voyages d'Enée. Enfin il convient de s'arrêter sur les dernières paroles, afin de corriger la critique que nous avons hasardée tout à l'heure. Sans doute il y a un peu de monotonie dans la répétition de cette tempête qui, par deux fois, force Enée à relâcher, d'abord en Afrique, puis en Sicile, mais il semble par ces derniers vers que le poète ait voulu montrer l'influence des Dieux dirigeant souverainement les déterminations humaines:

* Cette expression rappelle ces beaux vers des Géorgiques (Livre III. 480) :
Et mœstum illacrimat templis ebur, aera que
- sudant.

Enée interprète la tempête comme un signe de la [vo]lonté du ciel, qui le ramène près du tombeau d[e] son père, au premier anniversaire de sa mort. Recon[nais]sons encore une fois que jamais on ne trouve Virg[ile] en défaut, et qu'il a répondu d'avance à tous le[s] reproches qu'une critique ingénieuse et sévère pourra[it] lui adresser.

v. 35-41.

Après avoir peint l'accueil affectueux qu'Ace[ste] fait à Enée et à ses compagnons, ou plutôt l'avoi[r] rappelé avec une brièveté qu'on lui a bien mal [à] propos reprochée, puisque le poète ne peut tou[t] décrire et ne doit même s'arrêter qu'aux développe[ments] qui offrent un intérêt particulier,* Virgile passe [à une] suite de tableaux qu'il développe presque dans to[ute] l'étendue de ce livre. Son génie poétique se donne [car]rière dans la description des sacrifices et des jeux fu[nèbres] célébrés près du tombeau d'Anchise. Si Virgile n'[a pas] jugé à propos de s'arrêter sur la première entrevu[e] d'Aceste et d'Enée, c'est qu'il avait hâte d'a[rriver] à cette suite de narrations descriptives qui se succ[èdent] du vers 42 au vers 603 et où il se complaît.

* Hoc amet, hoc spernat promissi carminis auctor.

v. 42-603.

Ces descriptions ont été blâmées pour leur [carac]tère épisodique. C'est bien méconnaître le vérit[able] génie de l'épopée que d'en bannir les épisodes. [L'épo]pée ne ressemble pas autant à la tragédie que [le] veut Aristote ; elle n'a pas tellement hâte

river au dénouement qu'elle ne puisse s'arrêter à de certains points de son développement. Les épisodes ont une place dans l'épopée, pourvu qu'ils soient intéressants, naturellement amenés, et qu'ils se rattachent à l'action. Tout ce qui faisait allusion à ces cérémonies et à ces jeux qui tenaient une si grande place dans la vie des anciens était pour eux plein d'intérêt. Au chant XXIIIe de l'*Iliade*, Homère jette entre la peinture très vive de la colère d'Achille et ce XXIVe chant si fertile en émotions, où nous pleurons tour à tour avec le père et avec le vainqueur d'Hector, avec Andromaque, Hélène, Hécube, le long récit des funérailles de Patrocle et des jeux célébrés en son honneur. Sophocle interrompt sa tragédie d'*Electre* par une description des Jeux Pythiques. Le vieillard, qui vient annoncer à Clytemnestre la fausse nouvelle de la mort d'Oreste, s'arrête avec complaisance sur tous les incidents de cette course de chars où il dit avoir vu périr le fils d'Agamemnon. Ces descriptions avaient un vif intérêt pour les contemporains d'Homère et de Sophocle parce qu'elles réveillaient en chacun une foule de souvenirs personnels. L'épisode du cinquième livre de l'*Enéide* n'en avait pas moins pour les

Homère (Iliade XXIII).

Sophocle (Electre, 680-763)

contemporains de Virgile. D'ailleurs cet épisode est naturellement amené; il est naturel qu'Énée forcé par les vents de s'arrêter aux lieux où son père a reçu la sépulture, justement un an après la mort du vieillard, solennise par des jeux et des sacrifices cette perte dont il a ressenti une si profonde douleur; il serait même naturel, comme nous l'avons déjà remarqué, qu'il s'arrêtât volontairement en Sicile dans l'intention expresse d'accomplir ces pieux devoirs. Enfin cet épisode

V. 604 695. se rattache à l'action de la manière la plus intime, car ces jeux amènent un incident qui a une place importante dans le développement du poème, l'incendie de la flotte d'Énée par les femmes troyennes.

D'ailleurs cette suite d'épisodes n'est pas aussi inattaquable au point de vue de la composition que leur beauté achevée demanderait pour eux. Nous trouvons d'abord la description

ib. 72. 103. du sacrifice funèbre, où l'intervention du merveilleux vient donner de l'intérêt à des détails souvent répétés dans tous les poètes de l'antiquité.

84. 93
Dixerat hæc, adytis quum lubricus anguis ab imis
Septem ingens gyros, septena volumina traxit,
Complexus placide tumulum, lapsusque per aras;
Cæruleæ cui terga notæ, maculosus et auro
Squammam incendebat fulgor: ceu nubibus

Mille jacit varios, adverso sole, colores.
Obstupuit visu Æneas; ille agmine longo,
Tandem inter pateras et levia pocula serpens,
Libavitque dapes, rursusque innoxius imo
Successit tumulo, et depasta altaria liqui-.

Le serpent mystérieux, c'est la divinité du lieu, ou le génie familier d'Anchise qui accepte les sacrifices du pieux Enée.

La description des lieux suit immédiatement celle des libations funèbres: le merveilleux n'y manque pas non plus; mais la plus grande merveille, c'est l'art du poète pour produire l'intérêt par la variété des détails. Virgile a eu de nombreux modèles pour cette partie de son poëme. Il a imité le XXIIIe chant de l'*Iliade*, un morceau du second livre des *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes, et la première partie de l'Idylle des *Dioscures* de Théocrite. Ici comme partout il a suivi à la fois plusieurs modèles; mais il ne les a pas suivis servilement. Nous ne trouvons pas dans les descriptions de notre poète la course des chars, sur laquelle Homère et Sophocle s'étaient si fort étendus. C'est qu'il avait déjà traité ce sujet d'une manière épisodique au troisième livre des *Géorgiques*, et qu'il pouvait le regarder comme épuisé par lui-même et par ses de-

Hom. (Iliade. XXIII)
Apoll. (Argonaut. II. 67 sq.)
Théocrite (Idyll. XXII (Διόσκουροι) 27-134.

Hom (Iliade XXIII. 257-650)
Sophocl. (Electre, 680-763)

Georgiq., III, 190-208.

l'ancien. Cependant il rappelle ici par une co[...]
raison sa propre description et les descriptions p[...]
étendues d'Homère et de Sophocle. Quand il n[...]
montre les vaisseaux qui, au signal de la trompette
font tous à la fois force de rames, il ajoute:

Enéid. V., 144-147.

Non tam præcipites bijugo certamine campum
Corripuere, ruunt que effusi carcere currus:
Nec sic immissis aurigæ undantia lora
Concussere jugis, proni que in verbera pendent.

C'est qu'en effet à cette course des chars Virgile [...]
titue une course de vaisseaux. Substitution ingéni[...]
qui lui permet de renouveler une foule de détail[...]
employés dans d'autres circonstances et qui trouve[...]
ici leur application. D'ailleurs ce divertissemen[...]
est parfaitement approprié à ce peuple navigat[...]
qui, depuis de longues années, erre sur les mer[...]
la recherche d'une nouvelle patrie.

Virgile a réduit le nombre des jeux décrit[...]
Homère. Nous trouvons au XXIIIme chant de [...]
Iliade, la course des chars, le pugilat, la
lutte, la course, les armes, le disque, la fl[...]
le javelot. Dans Virgile, outre la cours[...]
des vaisseaux, il n'y a plus que la course, [...]
ceste et l'arc. Dans chacune de ces descri[...]
il a beaucoup emprunté à Homère; mais il [...]
fait avec cet heureux éclectisme que nous avon[...]

déjà eu l'occasion de louer si souvent. Une étude détaillée de chacune de ces narrations descriptives nous entraînerait beaucoup trop loin ; nous nous bornerons à apprécier ces morceaux par quelques remarques générales.

On s'accorde à y admirer la variété et la vérité des détails : tout y est décrit dans des tableaux d'une richesse et d'une vie singulière : les lieux, les spectateurs, les juges, les concurrents ; les incidents de chaque lutte, les récompenses décernées par Enée, tous ces détails sont rendus d'une manière vive et saisissante.

Il y a dans ces morceaux épisodiques certaines parties qui sont elles-mêmes des épisodes. Telle est la scène de l'enlèvement de Ganymède, brodée sur un manteau qu'Enée donne à Cloanthe, vainqueur dans la course des vaisseaux :

V. 250-257. Victori chlamydem auratam, quam plurima circum
Purpura Mæandro duplici Melibœa cucurrit ;
Intextus que puer frondosa regius Ida
Veloces jaculo cervos cursu que fatigat
Acer, anhelanti similis, quem præpes ab Ida
Sublimem pedibus rapuit Jovis armiger uncis.
Longævi palmas nequidquam ad sidera tendunt
Custodes, sævit que canum latratus in auras.

Telle est encore la description de cette lourde cu[...]
enlevée jadis par Enée à Démoleus, et qu[...]
écuyers ont peine à porter :

v. 258-265 At qui deinde locum tenuit virtute secundum[...]
Laevibus huic hamis consertam auro que trilic[...]
Loricam, quam Demoleo detraxerat ipse
Victor apud rapidum Simoënta sub Ilio alt[...]
Donat habere viro, decus et tutamen in arm[...]
Vix illam famuli Phegeus Sagaris que ferebant
Multiplicem, connixi humeris; indutus at o[...]
Demoleos cursu palantes Troas agebat.

Tel est enfin le petit récit qu' Enée fait à A[...]
en lui remettant au nom de son vieil ami An[...]
ce cratère qui avait été donné à celui-ci pa[...]
roi de Thrace, son hôte :

ib. 535-538 Ipsius Anchisae longaevi hoc munus habeb[...]
Cratera impressum signis, quem Thracius[...]
Anchisae genitori in magno munere Cisseus
Ferre sui dederat monumentum et pignu[...]
amoris.

Ces petits morceaux sont pleins d'un intérêt [...]
criptif : d'ailleurs ils se rattachent tous d[...]
manière la plus ingénieuse à ceux où revien[...]
yeux. Chez Virgile jamais ces détails, si p[...]
faits en eux mêmes, ne sont étrangers à l'ac[...]

Mais il ne faut pas que ces détails de[...]

nent notre attention des grands morceaux. Virgile a peut-être surpassé Homère par l'artifice achevé de sa composition où s'encadrent toutes les parties accessoires. Homère excelle à nous intéresser pour ses concurrents; Virgile lui a très habilement emprunté cet art, ce mérite dramatique, et par là encore il est au moins son égal. Chacune de ces narrations descriptives devient un petit drame, plein du plus vif intérêt: de là d'heureux incidents qui jettent dans le récit de la variété et du mouvement. Il y en a d'un caractère familier qu'on a reprochés à Virgile mal à propos. On devrait au contraire lui savoir gré d'avoir un peu détendu le ton de l'épopée et osé égayer un instant son poëme. Ce caractère familier se rencontre surtout dans cette scène où sont racontés les emportements de Gyas et la mésaventure du pilote Ménétès:

V. 159-182. Jamque propinquabant scopulo, metamque tenebant:
Quum princeps medio que Gyas in gurgite victor
Rectorem navis compellat voce Menœten:
" Quo tantum mihi dexter abis? huc dirige gressum,
Littus ama, et lævas stringant, sine, palmula cautes;
Altum alii teneant! " dixit. Sed cæca Menetes

Saxa timens, proram pelagi detorquet ad undas.
" Quo diversus abis? " iterum: "pete saxa
-Menœte,"
Cum clamore Gyas revocabat, et ecce Cloanthum
Respicit instantem tergo, et propiora tenentem.
Ille inter navemque Gyæ scopulosq. sonantes
Radit iter lævum interior, subitoq. priorem
Præterit, et metis tenet æquora tuta relictis.
Tum vero exarsit juveni dolor ossibus ingens
Nec lacrimis caruere genæ: segnemq. Menœ
Oblitus decorisque sui sociumque salutis,
In mare præcipitem puppi deturbat ab alta
Ipse gubernaclo rector subit, ipse magister
Hortaturque viros, clavumque ad littora tor
At gravis, ut fundo vix tandem redditus imo
Jam senior, madidaque fluens in veste, Menœ
-tes
Summa petit scopuli, siccaq. in rupe resed
Illum et labentem Teucri et risere natantem
Et salsos rident revomentem pectore flu

Il y a une vivacité et une élégance
lière dans les quelques mots d'exhortation que
adresse à son pilote; toute la manœuvre
décrite avec une rapidité admirable, et l'har
nie même des vers en fait suivre pour ainsi
tous les mouvements. Quant à l'emportement

de Gyas, il peut avoir à se le reprocher, mais on ne doit pas le reprocher à Virgile. Enfin, si les Troyens de Virgile rient du malheureux pilote qui se débat dans les flots, ou qui vomit l'onde amère, les Grecs d'Homère rient aussi de la mauvaise humeur d'Ajax vaincu par Ulysse :

Hom. (Iliade, XXIII. 778-84)

χρητῆρ' αὖτ' ἀνάειρε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς,
ὡς ἦλθε φθάμενος· ὁ δὲ βοῦν ἕλε φαίδιμος Αἴας,
στῆ δὲ κέρας μετὰ χερσὶν ἔχων βοὸς ἀγραύλοιο,
ὄνθον ἀποπτύων, μετὰ δ' Ἀργείοισιν ἔειπεν·
« Ὢ πόποι, ἦ μ' ἔβλαψε θεὰ πόδας, ἣ τὸ-
-πάρος περ,
μήτηρ ὥς, Ὀδυσῆϊ παρίσταται, ἠδ' ἐπαρήγει. »
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἐπ' αὐτῷ ἡδὺ
-γέλασσαν.

Un morceau du même genre se retrouve dans la description de la course à pied. Nisus est en tête des coureurs, son pied rencontre une touffe d'herbes souillée du sang des victimes, il glisse et tombe ; il a perdu tout espoir pour lui-même, mais il n'oublie pas Euryale son ami, qui courait le troisième : en se relevant il fait tomber son concurrent Salius, et lui donne ainsi la victoire. Cette petite ruse de l'amitié égaie beaucoup cette narration : et un peu plus loin, quand Enée a donné à Salius une

peau de lion pour le consoler de son malheur, N[illegible]
vient aussi réclamer sa part de récompense, et
présente en tel équipage qu'il fait rire Enée lui-
tout grave qu'il est :

V. 353-60 Hic Nisus : " si tanta, inquit sunt praemia victis,
Et te lapsorum miseret : quae munera Nis[o]
Digna dabis ? primam merui qui laude coron[am],
Ni me, quae et Salium, fortuna inimica tulisset.
Et simul his dictis faciem ostentabat, et udo
Turpia membra fimo. Risit pater optimus [ol]
Et clipeum efferri jussit, Didymaonis artes,
Neptuni sacro Danais de poste refixum.

Des critiques rigoristes ont fait un repro[che]
à Virgile d'avoir fait triompher Euryale [par]
une fraude. Dans Homère, si Ulysse triom[phe]
d'Ajax, c'est grâce à l'intervention favorable
de Minerve qu'il a méritée par sa constante [pi]-
été envers cette déesse. Virgile est ici moin[s]
moral qu'Homère. Il l'est plus dans le com[bat]
du Ceste : l'humiliation de Darès a un b[ien]

ib. 363-484. autre intérêt moral que la victoire brutale
d'Epéus. Rien de mieux imaginé, de plus att[a]-
chant que ce petit drame. Virgile avait pou[r]
modèle le pugilat de Pollux contre Amyc[us]
roi des Bébryces, chanté par Apollonius [de]
Rhodes et Théocrite. Virgile a reproduit [...]

partie des détails descriptifs qui sont le fond même du morceau des Argonautiques et de la 22e Idylle, en en faisant l'accessoire d'un véritable drame. Il ne craint pas de provoquer lui-même à un parallèle entre lui et les poëtes qui l'ont précédé, en rappelant le souvenir d'Amycus:

V. 368 · 374. Nec mora, continuo vastis cum viribus effert
Ora Dares, magno que virum se murmure tollit.
Solus qui Paridem solitus contendere contra;
Idem que ad tumulum, quo maximus occubat
Hector,
Victorem Buten immani corpore, qui se
Bebrycia veniens Amyci de gente ferebat,
Perculit, et fulva moribundum extendit arena.

Virgile se plaît à réveiller ce souvenir, parce qu'il a la conscience d'avoir surpassé Apollonius et Théocrite.

Cet épisode mériterait d'être étudié à part; mais, dans la nécessité qui nous presse, nous devons prendre pour nous les paroles de la Sibylle à Enée:

VI. 37. Non hoc ista sibi tempus spectacula poscit,

et nous contenter d'une rapide analyse de ce drame si plein d'une émotion si vive et d'une moralité si élevée.

Enée annonce le combat du ceste. Darès

s'avance dans l'arène plein d'une aveugle confiance [en] ses forces ; personne ne se présente pour le combattre ; il réclame alors le prix. Aceste s'indigne, il s'adresse [au] vieil Entelle, élève d'Eryx. Entelle, tout glacé qu'il [est] par l'âge, se lève et jette sur le sable deux énormes Cestes. Darès en est effrayé. On donne aux deux concurrents des Cestes égaux. Entelle, en faisant un faux mouvement tombe en avant. Aceste le relève ; mais alors transporté de honte et de colère, tout plein du souvenir de sa gloire passée, il poursuit Darès à travers l'arène, en faisant pleuvoir sur lui une grêle de coups jusqu'à ce qu'Enée mette fin au combat et arrache Darès à une mort certaine.

Telles sont les péripéties de ce drame qui est [tout] entier de la plus grande beauté. On ne peut trop a[d]mirer comment Virgile a réussi à transformer ainsi la description d'une scène d'un pugilat. Virgile [a] plutôt encore surpassé qu'égalé Homère, son modèle.

Homère a cependant un avantage sur Virgile, c'est que les personnages qu'il met en scène ont p[lus] d'importance et sont mieux connus du lecteur. [Les] noms de Diomède, de Ménélas, de Nestor, d'Ulysse, des deux Ajax, d'Agamemnon a[ttirent] leur tout d'abord notre attention. Virgile au con[trai]re a besoin de nous faire faire connaissance avec les siens ; c'est là un véritable désavantage ; mais

même dans cette nécessité, Virgile réussit à nous intéresser pour eux. Il est impossible de ne pas reconnaître que plusieurs de ces personnages sont fort bien caractérisés. S'ils ne sont pas encore connus familièrement du lecteur, le poète prépare le rôle important qu'ils joueront dans la suite du poème. Tel est ce Mnesthée, qu'on retrouvera plus loin, et qui paraît deux fois dans ces Jeux pour disputer les prix de la course des vaisseaux et de l'arc. Virgile s'applique dès lors à nous le rendre intéressant ; il nous le montre passionné pour la gloire, mais plein de retenue et de modération. Les paroles qu'il adresse à ses compagnons dans la course des vaisseaux respirent les sentiments les plus nobles et les plus aimables :

V. 189 - 97. . . . . Nunc, nunc insurgite remis.
Hectorei socii, Trojæ quos sorte suprema
Delegi comites ; nunc illas promite vires,
Nunc animos, quibus in Gætulis syrtibus usi,
Ioniaque mari, Maleæque sequacibus undis.
Non jam prima peto Mnestheus, neque vincere certo.
Quamquam o ! sed superent, quibus hoc, Neptune, dedisti ;
Extremos pudeat rediisse : hoc vincite, cives,
Et prohibete nefas.

Ce quamquam o ! est bien célèbre. Nous ne se-

rons point étonnés quand nous retrouverons ce Mnesthée
dans les livres suivants aux premiers rangs des Troyens;
c'est lui qui sera mis à la tête du camp en l'absence
d'Enée :

IX. 171-73. .... Instant Mnestheus acer que Serestus,
Quos pater Aeneas, si quando adversa vocarent,
Rectores juvenum et rerum dedit esse magistros.

Quand Nisus va partir pour sa périlleuse expédition,
c'est Mnesthée qui lui fait les premiers présents:

ib. 306-7. Dat Niso Mnestheus pellem horrentis que leonis
Exuvias; galeam fidus permutat Aletes.

Nisus lui-même avec son cher Euryale, nous les avons
rencontrés dans ce cinquième livre, et leur amitié nous
est déjà connue par la ruse de Nisus; elle éclatera
ib. 176-502. bien davantage au livre neuvième, dans le célèbre
épisode qui commence par ces mots : Nisus erat portae
Custos, etc.

Virgile prépare ainsi, dans ces descriptions, l'intérêt de ses derniers livres. Ce n'est pas seulement par ce côté que ce livre se rattache au reste du poëme : Virgile ne perd jamais de vue le double caractère mythologique et historique de son épopée; c'est ce que nous verrons, pour ce cinquième livre, dans la prochaine leçon.

J. Labbé

27e Leçon.

5e Livre.

Comparaison de ce livre avec le 23e de l'*Iliade*.

La mythologie et l'histoire dans les descriptions du 5e Livre.

27e Leçon.

5e Livre — Comparaison de ce livre avec le 23e de l'*Iliade* — La Mythologie et l'histoire dans les descriptions du 5e Livre.

Rédaction étendue et exacte, d'un style facile, mais qu'on souhaiterait quelquefois plus rapide, plus précis, plus châtié.

Nous sommes déjà assez avancés dans l'étude du cinquième livre de l'*Enéide*, nous avons vu qu'il est rempli en grande partie par des narrations descriptives que le temps ne nous permet pas de lire et de commenter en entier, mais que nous considérons d'une manière générale, nous bornant à donner une idée des principaux mérites communs à toutes ces narrations.

Ce sont des épisodes qui ont tous les mérites que l'on recherche dans de tels morceaux: ils sont intéressants, naturellement introduits, rattachés habilement au sujet principal; on y remarque en outre une heureuse invention de scènes diverses, où le familier même et le plaisant ont quelque place; une grande variété et une grande vérité de détails; un art de composition merveilleux dont le trait principal est de transformer ces récits qui se succèdent en autant de petits drames très attachants, et d'un intérêt gradué: il y a gradation en effet de Gyas et Mnesthée, de Cloanthe et Sergeste, à Nisus et Euryale, et de ces derniers à Darès, Entelle et Aceste.

Ces mérites n'appartiennent pas complètement à Virgile: il en doit une part à Homère, à

Apollonius de Rhodes et à Théocrite, à Homère surto[ut]
Mais Virgile sait tirer d'eux un si bon parti, il exc[elle]
si fort à les modifier, à les perfectionner, à les transfo[rmer]
qu'il fait de ce qu'il emprunte sa propriété, et qu'[il]
s'élève même dans des sujets anciens et souvent trait[és]
aux honneurs de l'invention. C'est ainsi que dans [le]
cinquième livre il surpasse Apollonius et Théocrit[e]
et balance Homère. Il le balance, c'est je crois l'[ex]pression juste et la seule qu'on puisse employer; on [ne]
peut pas dire moins, on ne saurait dire plus; il e[st]
bien difficile de se décider entre le vingt-troisième c[hant]
de l'Iliade et le cinquième livre de l'Enéide; on i[ncline]
tantôt pour l'un tantôt pour l'autre, et l'on se ré[duit]
enfin à les admirer tous les deux sans leur assigner [de]
rang.

Homère a bien certains avantages, outre celui [de]
la première invention: chez lui, ces descriptions, ces [nar]rations des funérailles de Patrocle et des jeux qui l[es]
accompagnent, sont plus intimement liées à l'action
principale: la mort de Patrocle est le nœud m[ême]
du poème. Elles sont de plus animées par la pass[ion]
d'Achille: c'est lui qui donne les jeux, il y pren[d sou]vent la parole, et tout ce qu'il dit est plein du sou[venir]
de Patrocle et de la douleur violente que sa perte [lui]
inspire; ses paroles sont plus émouvantes que ne [le sont]
celles d'Enée, rappelant le souvenir de la perte

Anchise, moins récente et plus patiemment supportée. Homère a encore un autre avantage : il met en action des personnages qui ont par eux-mêmes plus de célébrité, plus de grandeur, des caractères avec lesquels nous sommes déjà familiarisés et qui nous intéressent tout d'abord : ce sont Achille, les deux Ajax, Ulysse, Antiloque, Ménélas, Agamemnon, Nestor. Enfin il règne dans tout ce chant un naturel, une chaleur, une vie incomparable ; de sorte qu'il faudrait nous faire un grand effort pour préférer Virgile. Mais Virgile d'autre part se défend par son art ingénieux et inépuisable en ressources. Aussi ne pouvons-nous que répéter que les deux poëtes se balancent et qu'on est embarrassé pour décider entre des mérites si divers et qui se font si excellemment contrepoids. Montaigne a éprouvé cet embarras ; il est disposé à quelque partialité en faveur de Virgile, qu'il connaît mieux, comme il le dit lui-même ; il n'ose cependant lui assigner le premier rang, c'est ce que l'on voit dans son chapitre intitulé : Des plus excellents hommes : "Si on me demandait, dit-il, le choix de tous les hommes qui sont venus à ma cognoissance, il me semble en trouver trois excellents. L'un, Homère : non pas qu'Aristote ou Varro, (pour exemple) ne fussent à l'adventure aussi sçavants que luy, ny possible encore qu'en son art même, Virgile ne luy soit

Essais de Montaigne, liv. II, ch. XXXVI, au commencem^t.

comparable. Je le laisse à juger à ceux qui les cog-
sent tous deux. Moy qui n'en cognoy que l'un, puis
seulement dire cela, selon ma portée, que je ne cro
pas que les Muses elles-mêmes allassent au-delà d
Romain:

Properce, II, XXXIV, 79. Tale facit carmen docta testudine, quale
Cynthius impositis temperat articulis.

Toutefois en ce jugement, encore ne faudrait-il pas ou
que c'est principalement d'Homère que Virgile tien
sa suffisance, que c'est son guide et maistre d'école,
qu'un seul trait de l'*Iliade* a fourny de corps et d
matière à cette grande et divine *Enéide*." Ce qu
sulte de ce passage c'est qu'entre la grandeur d'Homère
et l'art de Virgile, Montaigne hésite. S'il était
chain où Virgile lui parût supérieur à Homère, ce
rait sans doute celui-ci, car le même Montaigne
Essais de Montaigne, liv. II ch. X. (Des livres.) dans un autre passage: " Le cinquième livre de
Enéide me semble le plus parfait."

Mais voici un autre juge d'avis un peu différen
Madame Dacier partiale pour Homère qu'elle
avait traduit. Elle termine ses remarques sur le
vingt-troisième livre de l'*Iliade* par le passage suiv
Mme Dacier (Traduction de l'Iliade, liv. XXIII Remarques, à la fin. " Voilà les jeux finis; si j'osais, j'en proposerais
autre d'un nouveau genre: ce serait de commettre Hom
et Virgile et de leur faire disputer le prix de la des-
cription de ces jeux." C'est spirituel et ingénie

meur dit. "car, continue-t-elle, ce qu'Achille fait ici à l'honneur de Patrocle, Enée le fait dans Virgile à l'honneur d'Anchise. A quelques changements près, qu'a faits le poëte latin, le cinquième livre de l'Enéide n'est pas seulement une imitation de celui-ci, mais une traduction fidèle." Cela est un peu exagéré: dans quelques vers peut-être Virgile a pu se montrer traducteur; mais ce qui le distingue surtout, c'est la liberté de son imitation qui renouvelle ce qu'elle emprunte. L'auteur ajoute: "Je ne prétends pas décider entre ces deux grands poëtes: je dirai seulement que Virgile vient avec toute la pompe de la poésie, et qu'il n'a rien oublié de tout ce qui peut rendre la victoire douteuse: rien n'est plus travaillé que ses vers. Mais avec tout cela il me semble qu'il ne marche pas si légèrement qu'Homère, il n'a pas cette évidence et ce naturel qu'Homère a jeté dans la description, et les moeurs n'y sont pas si marquées. Rien n'égale l'incident de la dispute d'Antiloque et de Ménélas. La course de Nisus et d'Euryale me semble bien inférieure à celle d'Ajax et d'Ulysse," (c'est ce que tout le monde n'est pas disposé à lui accorder) "et ce que Nisus fait en faveur de son ami est une injustice qui mériterait punition." Ce dernier jugement paraît bien sévère, et nous voyons dans Homère, Antiloque se permettre une ruse

semblable, sans que cela lui fasse rien perdre à nos yeux
Quoiqu'il en soit, après avoir montré l'hésitation de
ces deux juges, nous sommes forcés de demeurer nous-mêmes
en suspens, et d'accorder aux deux poètes une louange
égale quoique diverse :

Non nostrum inter vos tantas componere lites;
Et vitula tu dignus, et hic ...

Virg. (Eglog.) III.

Revenons donc à notre point de départ, et continuons à
rechercher les mérites généraux de ce cinquième livre.

Dans les descriptions qui en occupent une si grande
partie, Virgile ne manque pas plus qu'ailleurs de
la double part du merveilleux et de l'histoire, qui
comme nous l'avons vu, les deux éléments de son épopée.
Ainsi les cérémonies funèbres accomplies sur le tombeau
d'Anchise se rattachent à l'un de ces deux intérêts
par le moyen de ce serpent merveilleux qui se glisse
entre les coupes sacrées, et puis rentre dans le
tombeau d'où il était sorti : elles se rattachent à l'autre
par les paroles d'Énée qui rappellent ce que le poète
ne veut pas nous laisser oublier, la grandeur future
de Rome. Ces vers respirent une majesté triste,
sont pleins de grandeur, et en même temps (si l'on
peut ici employer ce mot,) pleins d'onction :

" Salut encore une fois, mon auguste père, salut
cendres recouvrées en vain, âme et ombre de mon
père. Tu n'as donc pu chercher avec moi ce

d'Italie, ces champs désignés par les destins, et ce Tibre ausonien, quel qu'il puisse être !"

Salve, sancte parens, iterum : salvete, recepti
Nequicquam cineres, animæque umbræque paternæ.
Non licuit fines Italos, fatalia que arva,
Nec tecum ausonium, quicunque est, quærere Thybrim.

Ce Tibre, sur les rives duquel nous savons tous que doit s'élever Rome, dont la grandeur est le sujet secret de toute cette fable mythologique.

La même observation s'applique à la description des jeux. Les Dieux y ont leur rôle comme ils l'ont aussi dans Homère. Quand Cloanthe, dans la course des vaisseaux, près de se laisser dépasser invoque les divinités de la mer, il en est entendu :

V. 239. Dixit : eumque imis sub fluctibus audiit omnis
Nereidum Phorcique chorus, Panopeaque virgo.
Et pater ipse manu magna Portunus euntem
Impulit : illa Noto citius, volucri q. sagitta
Ad terram fugit, et portu se condidit alto.

Comme tout cela est bien coupé ! Dans le troisième vers, ce manu magna, placé au milieu, peint l'effort du Dieu, et puis ce rejet, impulit, le départ de la nef dont on suit l'essor rapide : tout cela est imitatif. Rien n'est plus vrai que ces narrations : ce sont les choses mêmes que le poëte met devant nos yeux ; et il donne à tout une

grandeur surnaturelle. On voit pareillement dans Hom
les Dieux s'intéresser pour les concurrents et même
lutter entr'eux pour faire triompher leurs protégé
V. 485 sq. Au jeu de l'arc qui vient le dernier chez Virgile
les trois premiers compétiteurs ont épuisé à peu près
les chances du combat. Un grand mât avait été dre
et au haut du mât une colombe était attachée par
corde qui lui permettait de voltiger. La flèche d'H
pocoon avait touché le mât; celle de Mnesthée c
la corde; le troisième était Eurytion, dont le frère
Pandarus avait tué Achille. Il invoque son frère
lâche son trait, et perce la colombe prête à éch
à sa vue:

ib. 514. Tela tenens, fratrem Eurytion in vota vocavit
Jam vacuo laetam coelo speculatus: et alis
Plaudentem nigra figit sub nube columbam.

Alors entre en scène Aceste, le roi du pays:
ib. 499. Ausus et ipse manu juvenum tentare laborem,
et que le sort appelait à concourir le dernier. Il y
là une imitation d'Homère. Agamemnon pour
Iliade XXIII. 885. sq. honorer Achille, prend la même part aux jeux qu'il
Mais Achille lui accorde le prix sans permettre
qu'aucun concurrent le lui dispute. Honorant
donc les jeux d'Enée par sa présence, le vieil A
venait le dernier, et il ne lui restait plus rien à
faire: il décoche cependant son trait dans le

airs, pour montrer son adresse et la force de son arc :

v. 520. . . . . . . telum contendit in auras,

Ostentans artemque pater, arcumque sonantem.

Ici le merveilleux reparaît : le trait part à grand bruit, et s'enflamme dans les airs. On ne sait ce que ce prodige annonce ; on pense d'abord que c'est un témoignage rendu à la gloire et à la vertu d'Aceste. L'avenir doit en découvrir le sens menaçant. Ce récit est d'un intérêt tout humain par le détail, mais en même temps le poète y introduit quelque chose de divin :

ib. 523. Hic oculis subitum objicitur magnoque futurum

Augurio monstrum ; docuit post exitus ingens ;

Seraque terrifici cecinerunt omina vates.

Ce dernier vers est imposant, majestueux, mais il n'est pas, je crois, sans quelque malice : les devins en ont découvert le sens terrible, mais plus tard trop tard ; ils l'ont interprété après l'événement ; c'est plus facile. Ce prodige le voici :

Namque volans liquidis in nubibus arsit arundo,

Signavitque viam flammis, tenuesque recessit

Consumpta in ventos.

Tout cela peint avec une vérité parfaite ; on croit y assister. Virgile rend le fait plus vraisemblable par une comparaison tirée d'un phénomène de tous les jours, des étoiles filantes :

. . . . . : coelo ceu saepe refixa

Transcurrunt, crinemque volantia sidera ducunt.
A ces mots on reste étonné ; on cherche à s'expliquer ce que présage cet embrasement :

Attonitis haesere animis, superosque precati
Trinacrii Teucrique viri : nec maximus omen
Abnuit Aeneas...

Virgile néglige de s'expliquer sur le sens de ce présage et l'on doit peut-être lui reprocher d'avoir poussé la discrétion un peu trop loin. Heyne y cherche l'annonce des désastres de la Sicile dans les guerres Puniques. La plupart des commentateurs y voient un fait plus rapproché, l'embrasement de la flotte dont le récit termine presque le cinquième livre. Cette opinion paraît plus naturelle. Cependant Virgile eût peut-être dû s'expliquer : ce sera omina a pu conduire à chercher très loin le sens de ce passage menaçant.

Voilà pour le merveilleux. L'histoire a son apparaît, par exemple, dans l'origine Troyenne que Virgile attribue à certains noms Romains. La famille Julia n'était pas la seule qui se vantât de cette origine ; c'était une chose assez fréquente à Rome. Varron avait fait tout un livre sur les familles Troyennes ; le bibliothécaire d'Auguste, Hyginus, avait écrit sur le même sujet, comme nous l'apprend Servius dans son commentaire sur Virgile. Ivre

(Enéid. V. 389. Comment. de Servius).

Juvénal (Satires) I. 99. se moque de cette prétention que démentaient souvent la bassesse de cœur et la pauvreté de ceux qui la conservaient. Dans sa 1ère Satire, il représente de grands personnages ruinés, mendiants, prenant part à la maigre Sportule qui se distribue devant la porte d'un riche patron :

Nam Sportula primo
Limine parva sedet, turbæ rapienda togatæ.

Le patron se méfie, et pour être sûr de ne donner qu'à qui il veut, il fait faire l'appel, et l'on y voit figurer des noms qui remontent aux Troyens.

Ille tamen faciem prius inspicit, et trepidat ne
Suppositus venias, ac falso nomine poscas.
Agnitus accipies. Jubet a præcone vocari
Ipsos Trojugenas*; nam vexant limen et ipsi
Nobiscum.

Cf.* Juven. Sat. VIII, 56

Cette prétention, comme on le voit, avait survécu au siècle d'Auguste, elle était persévérante, et l'on assure qu'elle n'est pas encore oubliée. On lit dans le travail de Monsieur Leclerc sur les journaux des Romains : " Elle dure encore (cette opinion) ; et au milieu des querelles du peuple de Rome moderne, il n'est pas rare d'entendre les Transteverins s'écrier dans leur dialecte : " Semo Romani, per Dio ! semo sangue troiano ! " Ce fait, emprunté

Leclerc (Des Journaux chez les Romains, p. 161.

Micali (Storia degli antichi popoli Italiani, T. 1. p. 46.) (Rev. des 2 mondes, N.° du 15 février 1855).

à l'historien italien Micali, a été répété encore récemment par M. Ampère dans son histoire romaine à Rome.

Virgile a profité de cette opinion. Par là il introduit l'histoire dans son poème mythologique. De Mnesthée (de μνάομαι, μνήσθεος, qui se souvient) il fait sortir par une étymologie complaisante les Memmius, dont le nom ressemble à Meminit, Memor, comme μνήσθεος à μνάομαι. En France au XVI.e siècle, il y avait une illustre famille de magistrats, qui donnait des présidents aux parlements, la famille des De Mesme: en vers latins, leur nom devenait toujours Memmius; c'était comme une continuation de la même tradition. De Cloanthe, avec moins d'effort, il fait venir les Cluentins, et de Sergeste la famille Sergia. Servius ajoute encore une autre famille, venue de Gyas, celle des Gegones, dont parle Denys d'Halycarnasse, dans ses Antiquités.

Denys d'Halycarn., (Antiq. Rom. III. 29) Eneid. V. 117. sq.

Mox Italus Mnestheus, genus a quo nomine Memmi:
Ingentemque Gyas ingenti mole Chimaeram
Urbis opus . . . .
Sergestusque, domus tenet a quo Sergia nomen,
Centauro invehitur magno; Scyllaque Cloanthus
Caerulea, genus unde tibi, Romane Cluenti.

Ainsi Virgile découvre l'avenir de Rome : il le fait encore avec un grand intérêt par le spectacle qui termine la fête funèbre. Le jeu Troyen était un divertissement national chez les Romains. Auguste le renouvela souvent comme nous l'apprend Suétone :

Suétone (Vie d'Auguste) ch. XLIII.

« Trojæ lusum edidit frequentissime, majorum minorumve puerorum delectu ; prisci decori que moris existimans claræ stirpis indolem sic notescere. » D'on parle sans cesse de ces renouvellements de jeux anciens. Dans la fête célébrée en l'honneur de la victoire d'Actium, à la tête de la jeunesse figurait Tibère encore jeune. Virgile ramenait donc ses lecteurs à l'idée de cette fête contemporaine, en représentant ces évolutions où figuraient les jeunes fils des premiers d'entre les Troyens, rappelant à la foule charmée la gloire de leurs pères.

Excipiunt plausu pavidos, gaudent que tuentes
Dardanidæ : veterum que agnoscunt ora pa-
-rentum.

Trois surtout attirent les regards et excitent l'intérêt ; ils sont à la tête de trois petites troupes. L'un d'eux est Priam, fils de Polités, fils lui-même du vieux roi Priam, et destiné à fonder la ville de Politorium : partout ce regard jeté sur l'avenir. Les deux autres offrent un intérêt plus direct encore,

Nomen avi referens Priamus, tua -clara, Polite, Progenies, auctura Italos ... V. 564.

ils sont les ancêtres d'Auguste. D'abord Atys, de qui doit sortir la gens Atia :

Alter Atys, genus unde Atti duxere Latini ;
ce sont les aïeux d'Attia, mère d'Auguste, née elle-même de l'union d'un Attius avec une sœur de César. L'empereur tenait ainsi par les liens de la parenté à César, qui était son grand oncle, avant de devenir son père adoptif. Virgile, par une heureuse fiction, en fait l'ami intime d'Ascagne ou Jule, père des Julius, aïeux de César. Le vers qui l'exprime est charmant :

v. 564. Alter Atys, genus unde Atti duxere Latini,
Parvus Atys, pueroque puer dilectus Iulo.

Enfin le dernier est Jule, sur qui Virgile porte sa principale attention. C'est la souche d'où sont sortis les Césars, et l'intérêt qui s'y attache l'emporte même sur celui qu'il donne à Atys :

Extremus, forma ante omnes pulcher, Iulus
Sidonio est invectus equo, quem candida Dido
Esse sui dederat monumentum et pignus amoris.

Le poëte sait avec art réveiller ici ces souvenirs et ne laisse pas oublier Didon qui a jeté un si grand intérêt dans ce poëme, et rempli tout le quatrième livre. Aussitôt après ces vers, il ne manque pas de nous apprendre que le reste de la troupe est monté sur des chevaux Siciliens.

Cetera Trinacriis pubes senioris Acestae

Fertur equis.

Nous devons remarquer ici cette attention continuelle de Virgile à justifier toutes choses, à donner à chacune une raison particulière. On eût pu se demander comment les Troyens avaient des chevaux au sortir de leurs vaisseaux ; il va au-devant de l'objection en nous disant que c'est le vieil Aceste qui les leur a prêtés ou donnés.

Virgile ici s'éloigne des usages Homériques où l'équitation n'est pas comprise. On voit dans Homère des chars, mais pas de cavaliers ; c'est une nouveauté que Virgile introduit dans les mœurs du siècle qu'il peint. On voit bien, au dixième chant de l'Iliade, Diomède monter sur les chevaux de Rhésus pour les emmener ; mais c'est là une exception que la nécessité explique, et l'on n'en trouve pas, dans ce qui est raconté et des Grecs et des Troyens, d'autre exemple. Mais ce qui était inconnu au temps de la guerre de Troie, existe au temps du poète qui l'a chantée : l'équitation se trouve décrite dans une comparaison d'un des chants de l'Iliade*. Il nous reste de courts fragments du poète épique Antimaque, il y parle des chevaux d'Adraste. Est-ce comme chevaux de main, ou chevaux de trait ? on en peut douter.

Ἄδρηστος Ταλᾶω υἱὸς Κρηθηϊάδαο,
Πρώτιστος Δαναῶν, εὼ ἀννετῶ ἤλασεν ἵππω.

* Lib. XV. v. 670 sqq.

Antimaque (fragments tirés de Pausanias, VIII. 25)

On voit les courses de chevaux usitées aux jeux Olympiques mais on ne saurait déterminer à quelle époque cet usage avait commencé. Ainsi il y a là dans Virgile un premier anachronisme de mœurs ; mais nous devons dire que cela est à peu près inévitable dans la peinture d'une époque aussi éloignée. De même encore au commencement du livre, il a fait donner le signal par la trompette, qui n'était pas connue au temps de la guerre de Troie.

Enead. V, 113. Et tuba commissos medio canit aggere ludos.

Ces anachronismes, curieux à remarquer, n'ont toutefois aucune importance ; et ce que nous devons surtout remarquer, c'est l'art ingénieux avec lequel Virgile a profité du premier pour ramener son lecteur à la pensée d'Auguste, qui doit la naissance à la fois aux Attius et aux Jules. La manière même dont commence cette scène est remarquable. Les autres jeux terminés, Enée appelle Epitides, et lui donne en secret ses ordres pour l'introduction de la jeune troupe c'est une surprise ménagée aux spectateurs, et aussi aux lecteurs, c'est un coup de théâtre. Les jeunes gens arrivent, défilent tout autour de l'arène, aux yeux de la foule joyeuse ; puis ils se divisent en trois troupes et se livrent à mille évolutions que Virgile décrit avec un art et une élégance admirables ; il en rend la peinture plus précise encore et plus vivante par deux comparaisons rappelant, l'une les mille détours

et les chemins comme entrelacés du labyrinthe de Crète, l'autre une troupe de dauphins, qui se croisent en tout sens tandis qu'ils se jouent dans la mer.

Æneid. V 594 Delphinum similes, qui per maria humida nando
Carpathium Libycum que secant, luduntque per undas.

Il conclut cette description par des vers qui montrent clairement son dessein, c'est de lever le voile qui cache l'histoire :

Hunc morem, hos cursus, atque haec certamina primus
Ascanius, longam muris cum cingeret Albam,
Rettulit, et priscos docuit celebrare Latinos,
Quo puer ipse modo, secum quo Troïa pubes :
Albani docuere suos : hinc maxima porro
Accepit Roma, et patrium servavit honorem;
Trojaque nunc pueri, Trojanum dicitur agmen.

Ce dernier vers est très elliptique : la fête où figurent ces enfants s'appelle Troie, et le bataillon, Troyen. Puis après ce dernier vers,

Hac celebrata tenus sancto certamina patri,

tout est fini, c'est la conclusion; nous restons sur ce souvenir d'un jeu national, romain, et ainsi ce cinquième livre se relie étroitement au sujet même du poème, qui est la grandeur de Rome.

Ce cinquième livre prête encore à une étude indirecte du sens droit et du goût exquis de Virgile :

il s'agit de le comparer avec ses successeurs imprudents qui n'ont pas craint de s'engager sur sa trace, qui ne sont arrivés qu'à le reproduire servilement et faiblement, ou bien à forcer, à dénaturer ses inven tions. Ces deux malheurs sont arrivés à Stace, grand admirateur et aussi grand imitateur de Virgi Stace avait beaucoup d'esprit, d'imagination, de talent; et avec tout cela il n'a réussi qu'à offr un contraste complet avec son modèle, et la compa son peut être très instructive. Virgile est rapide et précis; Stace est long et diffus; on admire partout chez Virgile la justesse et la mesure; un des cara tères principaux de Stace c'est d'exagérer tout, les images et les sentiments. Virgile varie agréable ment son ton, même il sait quelquefois descen avec grâce au familier et au plaisant; Stace sort pas du ton solennel; Virgile est toujours la aisé; ses hardiesses, qui sont fréquentes, se fondent dans la régularité élégante et harmonieuse de son style: Stace ne peut rien dire simplement, il est plein d'affectation et d'efforts, et mille bizarreries de langage se détachent du tissu confus de ses phrases. Le contraste est complet, et l'on a droit de s'éton de voir le disciple en si grande opposition avec le maître. Virgile avait pu, après Homère, Apol nius et Théocrite, renouveler dans une autre

langue ce lieu commun poétique des cérémonies et des jeux funèbres; mais y revenir en latin après Virgile, c'était une grande imprudence, et Stace s'est montré bien infidèle à cet avis qu'il s'était donné en vers charmants de ne pas se mesurer avec l'Enéide:

. . . . . Ne divam Æneida tenta,
Sed longe sequere, et vestigia semper adora.

Il n'était pas possible de la provoquer plus ouvertement qu'il ne le fait: il consacre un livre entier à des descriptions de cérémonies funèbres et de jeux. Les descriptions du cinquième livre de l'Enéide y occupent une grande place, mais encore n'occupent-ils pas la place tout entière; une partie est consacrée à la reprise de l'action, la fable y reprend son cours, et l'on sent qu'on est encore dans le sujet véritable du poème. Dans Stace il n'en est pas de même, et le sixième livre de sa Thébaïde, qui est très long (il a 946 vers) est rempli tout entier par des épisodes du même genre; et ce qu'il y a de pis, c'est que déjà le cinquième était entièrement épisodique. Dans les quatre premiers, Stace raconte l'usurpation d'Etéocle, la fuite de Polynice, la ligue qu'il forme pour se venger après qu'il est devenu gendre du roi d'Argos, Adraste. Dans le cinquième, l'armée Argienne en se rendant à Thèbes, est tourmentée en route par la soif; elle traverse la forêt de Némée. La

les Argiens rencontrent une femme qui les conduit à un fleuve se désaltérer ; elle était nourrice d'un petit enfant dont le père était le roi Lycurgue, et la mère, Eurydice ; l'enfant s'appelait Opheltès, ou Archémore ; mais ce dernier nom est plutôt un surnom qui lui fut donné à cause de sa mort malheureuse et prématurée, funeste présage pour les Argiens. Sa nourrice était une femme célèbre dans l'antiquité, Hypsipyle, ancienne reine de Lemnos : tout le cinquième livre est rempli du récit de ses aventures ; rien n'est plus épisodique. Elle raconte comment les Lemniennes conjurées ayant égorgé leurs maris, elle sauva son père Thoas du massacre. Bientôt l'île reçoit la visite des Argonautes ; Hypsipyle épouse Jason et a de lui deux fils. Mais on découvre enfin qu'elle a sauvé son père, elle est chassée de l'île et devient esclave du roi Lycurgue dont elle nourrit l'enfant. Pendant ce long récit*, l'enfant oublié dans l'herbe est tué par un serpent dont le poète se plaît à faire une description prodigieuse. La malheureuse Hypsipyle n'échappe au courroux du père que par l'intervention des chefs argiens qui le consolent en faisant à Archémore de magnifiques funérailles, en célébrant des jeux qui devinrent plus tard les jeux Néméens et là-dessus un chant tout entier, le sixième, aussi épisodique que le précédent. Combien cela est loin de la savante économie de l'Enéide, où la

*résumé ici un peu péniblement

mémoration toute naturelle de la mort d'Anchise trouve si bien et si discrètement sa place ! Car Virgile raconte avec rapidité ; c'est le contraire chez Stace, et à cela viennent s'ajouter mille autres différences de détail, pour la justesse des idées et le goût de l'expression.

Stace débute par l'énumération des jeux célébrés par les Grecs, et auxquels viennent s'ajouter les jeux Néméens. Ce pouvait être un sujet intéressant mais le poète nous fatigue bientôt par le style le plus affecté. Il veut parler par exemple de ces jeux par lesquels les Argiens préludaient, pour ainsi dire, aux travaux guerriers. Il semble que rien ne soit plus simple à dire : voici comment il s'exprime :

Stace (Thébaïd) VI. 3 et 4

. . . . quo martia bellis

Praesudare paret, seseque accendere virtus.

S'attendait-on à voir de telles expressions et cette sueur préliminaire ? Combien cela est affecté ! Un peu plus loin, il parle des jeux Pythiques institués à la suite de la victoire d'Apollon encore bien jeune sur le serpent Python. Les vers qui expriment ces choses sont un prodige de style affecté et contourné ; on ne saurait les comprendre à la première lecture, et ils ont besoin d'explication :

Stace (Thebaïde) VI, 8 et 9.

Proxima vipereo celebravit libera nexu
Phocis Apollineæ bellum puerile pharetræ.

Proxima marque l'ordre chronologique de ces jeux; *Phocis libera nexu vipereo*, c'est la Phocide délivrée du serpent Python; enfin ce qu'elle célèbre, la victoire du jeune Apollon, cela s'appelle: *Apollineæ bellum puerile pharetræ*. Presque tous les vers sont ainsi faits; partout même entassement d'images, même enchevêtrement de paroles. Les funérailles d'Archémore sont le sujet d'un long morceau très chargé, très exagéré. L'exagération est le caractère dominant de ce siècle, toutes les beautés simples et naturelles ont été prises par les auteurs du temps d'Auguste; il ne reste plus qu'à renouveler en enchérissant. Perse, par exemple, contourne les idées d'Horace et leur donne la forme la plus étudiée; mais par l'élan d'une pensée généreuse il s'élève encore quelquefois à de grandes beautés. Les mêmes bonnes fortunes n'arrivent pas à d'autres qui ne se sont pas exercés comme lui sur des idées morales, mais sur des récits et sur des images: Stace est du nombre. Il peint la magnificence des funérailles, la douleur publique et celle des parents de la manière la plus hyperbolique et la plus recherchée. Il faut relire à côté de cela les funérailles d'Anchise, celles de Misène au commencement du sixième livre, et ce

de Pallas au commencement du Onzième. C'est le même sujet, ce sont les mêmes détails ; mais Stace grossit tout : on dresse un bûcher, c'est un bûcher immense comme l'abatis qui a précédé ; la hache a fait tomber une prodigieuse quantité d'arbres, que Stace n'a pas manqué de nous décrire à mesure qu'ils tombaient ; en même temps on voit fuir quantité de bêtes sauvages, et tous les Dieux habitants des forets. Il nous fait ensuite un détail infini de toutes les choses que l'on jette dans les flammes du bûcher ; il y aurait de quoi épuiser les richesses d'un roi ; aussi ajoute-t-il en finissant, ce que l'on pourrait presque prendre pour une satire :

Theb. VI. 206. ...... neque enim opulentior illo

Ante cinis...

Cependant il avait rencontré là, dans la peinture d'un père et d'une mère privés de leur enfant, un sujet bien heureux ; car, Voltaire l'a dit en parlant de l'oraison funèbre, les plus tristes sont les plus beaux : mais il n'a pas su y atteindre. La douleur de Lycurque et celle d'Eurydice sont d'une incroyable violence, et Lycurque surtout s'emporte jusqu'à une impiété insensée contre les Dieux. Cela ranime vivement en nous le souvenir des plaintes si pathétiques d'Evandre et de celles de la mère d'Euryale. C'est un père, c'est une mère

pris dans la nature, et dont la peinture n'a besoin pour être touchante que de représenter la simple vérité.

Mais d'ailleurs, quand Stace eût été plus mesuré sur ce point, la recherche seule des paroles suffirait pour tuer l'émotion. Il devait dire, par exemple, que la douleur de la mère était la plus violente, et l'emportait de beaucoup sur celle du père; rien n'était plus simple, et ce seul énoncé aurait eu de l'effet; mais il aime mieux nous dire que la douleur d'Eurydice sortait du cercle des plaintes accessibles aux hommes:

Thebaïd. VI, 33. Asperior contra, planctusque egressa viriles
Exemplo famulas premit:

Elle ne donne pas seulement l'exemple à ses servantes mais elle leur impose un exemple qui les accable parce qu'elles ne peuvent espérer de l'imiter.

Il emploie encore une expression bien bizarre quand il représente le bûcher qui s'allume. Nous avons admiré dans Virgile cet art d'animer et passionner la nature, comme dit Fénélon; Stace a cru en hériter; mais ici ce n'est plus l'imitation de Virgile, c'en est la caricature:

ib. 202-3. Jam face subjecta primis in frondibus ignis
Exclamat.

Voilà le feu qui s'écrie; cela est bien étrange

pour représenter ce bruit de la flamme qui se répand ; et, pour compléter, on a peine à retenir les parents égarés par la douleur, et qui veulent se jeter dans les flammes :

ibidem ...... labor insanos arcere parentes.

Ce n'est pas ainsi que Virgile écrit, ce n'est pas ainsi qu'il invente, et pleins de ce souvenir, nous sommes prêts à jeter là le disciple indiscret ; cependant nous lui devrons quelque reconnaissance, s'il nous apprend par le contraste à mieux goûter son maître.

x. Gaultier de Claubry.

28e Leçon.

5e Livre.

Comparaison de l'épisode des jeux dans Virgile et dans Stace.

Rédaction étendue et travaillée. On y souhaiterait quelquefois plus de propriété, de justesse, d'élégance dans l'expression. Il s'y trouve aussi bien des redites que plus de précision eût fait disparaître. Il faut tâcher, en écrivant, de ne dire les choses qu'une fois, au meilleur moment et, alors, le mieux que l'on peut. J'aimerais encore que le blâme des défauts de Stace fût un peu atténué par l'indulgence de l'expression ; car enfin, avec ses défauts, qui sont graves, ce n'est pas un écrivain méprisable. Du reste de bonnes choses.

28e Leçon.

5e Livre.

Comparaison de l'épisode des jeux dans Virgile et dans Stace.

Pour rester fidèles au plan de notre cours qui ne comprend pas seulement l'étude de l'Énéide, mais la comparaison de ce poème avec les épopées latines qui l'ont suivi, nous avons dû déjà dans la dernière leçon nous détourner du chef-d'œuvre de Virgile pour nous occuper de ses imitateurs. Il ne faut point regretter ces excursions : car, à chaque instant, elles nous ramèneront à Virgile, pour nous le faire mieux goûter ; et c'est par le contraste que ressort en traits plus éclatants, que s'explique et se commente l'excellence du poète que nous allons opposer à ses imitateurs.

L'occasion de ce commentaire si curieux à la fois et si utile, si favorable d'ailleurs à la gloire de Virgile, s'est présentée dans la dernière leçon, à propos de la description des jeux racontés par Virgile au cinquième livre de l'Énéide. Stace aussi, fidèle à ses habitudes d'imitation, a rempli le sixième livre de sa Thébaïde par la description des funérailles d'Archémore, et des jeux célébrés en son honneur. Le parallèle que nous allons poursuivre nous montrera que l'imitation de Stace est justement le contre-pied de Virgile, soit par l'erreur de son propre goût, soit par la faute de son temps, où

l'épuisement du beau et du vrai n'avait laissé ouverte que la voie de l'exagération et de la recherche.

La description des jeux qui commence au vers 249 du sixième livre de la Thébaïde, remplit le reste du livre qui n'a pas moins de 900 vers. Cette longueur est déjà d'un mauvais augure. Sans insister davantage sur ce défaut que rend plus sensible la sobriété de Virgile, voyons comment Stace a su imiter son modèle dans les détails de la composition et du style. Comme Virgile, Stace peint le lieu de la scène, et la foule qui se presse pour disputer le prix ou assister aux jeux. Il nous montre dans des vers, dont l'intelligence n'est pas toujours facile les images des ancêtres portées en grande pompe:

Vers 268

" Exin magnanimum series antiqua parentum

Invehitur, miris in vultum animata figuris. "

Ce détail est emprunté aux mœurs romaines: c'est ainsi qu'aux jeux du Cirque, il était d'usage de faire paraître les images des ancêtres, qui, tout morts qu'ils étaient, semblaient prendre part au spectacle et animer de leur présence les concurrents. (Il serait injuste d'ailleurs de reprocher à Stace une liberté que Virgile lui-même n'a pas cru devoir s'interdire.) Mais on pourrait avec plus de raison attaquer Stace sur la manière pénible et contournée dont il exprime cette suite d'ancêtres qui s'anime dans de merveilleuses figures: " *miris in vultum animata figuris* "

Ceci n'est pas assez clair; on ne voit pas assez ce qu'on doit passer à Stace aussi bien qu'à Virgile; c'est cette attribution d'usages romains à d'autres peuples.

La gêne, résultat de la recherche, est un reproche que nous aurons plus d'une fois à faire au style de Stace.

Enfin les jeux commencent. Mais de quelle manière le poète nous l'annonce-t-il !

v. 296. "Primus sudor equis,"

Aux chevaux d'abord la sueur de la lice.

"Que le début soit simple, et n'ait rien d'affecté."

a dit excellement Boileau, et que ce précepte vient ici à propos ! Ces quelques mots : primus sudor equis nous donnent la mesure du style de Stace, et de son ton qui n'est jamais naturel. Il était doué cependant d'une singulière facilité ; mais les retouches pénibles qu'il fit subir à son ouvrage, et surtout la nécessité ou le désir de dire autrement ce qu'on avait dit très bien avant lui, le jetèrent dans cette recherche précieuse qui gâta les dons heureux et brillants de ce bel esprit d'un temps de décadence.

Malheureusement ce n'est point seulement par le style que Stace reste bien inférieur à Virgile : ses inventions, (pour être différentes,) sont loin d'être aussi heureuses. Ainsi Virgile n'avait rappelé que sous forme de comparaison cette course de chars qu'il avait déjà décrite au troisième livre des Géorgiques, dans des vers magnifiques :

La différence des inventions semble présentée ici comme une garantie heureuse, un préjugé favorable : on s'attendrait à l'idée contraire.

v. 103. "Nonne vides, cum præcipiti certamine campum

Corripuere, ruunt que effusi carcere currus ;

Cum spes arrectæ juvenum exsultantiaque haurit
Corda pavor pulsans? Illi instant verbere torto,
Et proni dant lora: volat vi fervidus axis:
Jamque humiles, jamque elati sublime videntur
Aera per vacuum ferri, atque assurgere in auras.
Nec mora, nec requies: at fulvæ nimbus arenæ
Tollitur: humescunt spumis flatuque sequentum:
Tantus amor laudum! tantæ est victoria curæ!

Pour ne point se répéter, peut-être dans la crainte de s'affaiblir en s'imitant lui-même, Virgile, au cinquième livre de l'Enéide, a substitué, par une invention fort heureuse, la description d'une course de vaisseaux à celle d'une course de chars, épuisée déjà par lui avec tant de bonheur. Stace au contraire s'est mis gratuitement dans l'obligation, non pas d'imiter, mais de répéter Virgile, et cette répétition, déjà fort maladroite, lui fait d'autant plus de tort qu'il accuse ses emprunts sans nécessité, et qu'on a retrouvé dans sa mémoire le vers de Virgile avant d'avoir lu le sien jusqu'au bout.

Virgile, nous l'avons dit, ne rappelle que sous forme de comparaison la course des chars, et cette comparaison, fort courte d'ailleurs, est une sorte de petit épisode qui donne plus d'intérêt au récit sans nuire à sa rapidité.

(v. 144) "Non tam præcipites bijugo certamine campum

Corripuere, ruunt que effusi carcere currus;
Nec sic immissis aurigæ undantia lora
Concussere jugis, proni que in verbera pendent."

Stace, par un procédé tout inverse, se souvient d'une course nautique en dépeignant une course de chars, et ne craint pas de provoquer ainsi une comparaison qui lui est désavantageuse:

V. 404 "Insonuit contra Tyrrhenum murmur, et omnes
Exsiluere loco: quæ tantum carbasa ponto?
Quæ bello sic tela volant?"

Remarquons en passant, pour la condamner comme une véritable énigme, cette expression étrange: Tyrrhenum murmur, qu'il faut entendre par: la trompette Tyrrhénienne. Mais, sans nous arrêter sur ces détails, poursuivons cette description:

"Omnibus hibernis minor est, minor impetus igni:
Tardius astra cadunt: glomerantur tardius imbres:
Tardius e summo decurrunt flumina monte
Emissos videre, atque agnovere Pelasgi.
Et jam rapti oculis, jam cæco pulvere mixti
Una in nube latent, vultus que umbrante tumultu,
Vix inter sese clamore et nomine noscunt.
Evolvere globum, et spatio quo quisque valebat
Diducti: delet sulcos iterata priores
Orbita: nunc avidi prono juga pectore tangunt,
Nunc pugnante genu pressis duplicantur habenis:

Colla toris crinita tument, stantes que repectit
Aura jubas : bibit albentes humus avida nimbos
Fit sonus, immanis que pedum, tenuis que rotarum
Nulla manus requies : densis insibilat aër
Verberibus : gelida non crebrior exsilit Arcto
Grando, nec Oleniis manant tot cornibus imbres.

Ce sont, à peu de chose près, les mêmes détails que la description de Virgile. Mais Virgile excelle par le choix des circonstances caractéristiques, par le naturel et par l'ordre : ce sont précisément les qualités que nous fait le plus regretter le récit de Stace. En voulons-nous un exemple ? Dans la course des chars décrite par Virgile au troisième livre des *Géorgiques* se trouve un détail déjà indiqué par Homère dans le vingt-troisième livre de l'*Iliade* :

« humescunt spumis flatu que sequentum » détail vrai et naturellement exprimé. Stace, après Homère et Virgile, et dans la même langue que Virgile, (ce qui est une gêne de plus) se travaille pour dire autrement que lui : il y réussit, mais à quel prix !

V. 438 " ... prior Hippodamus fert ora sequentum,
Fert gemitus, multa que humeros incenditur aura."

Ainsi Hippodamus porte en quelque sorte sur son dos (il faut traduire littéralement ; Stace se plaindrait si on y manquait) le visage et les gémissements des coursiers qui le suivent, et sent des ...

les brûlées par leur haleine ! On sent tout le mérite de Virgile, quand on rapproche de ses expressions si simples à la fois et si fortes, les expressions pénibles et contournées qui trahissent, dans Stace, avec l'effort d'un esprit subtil et recherché, le mauvais goût de son époque, et l'impuissance des imaginations les plus heureuses à retrouver le simple et le naturel.

Ces rapprochements, que l'on pourrait multiplier à l'infini, ne laissent pas que d'être singulièrement instructifs. C'est peut-être le meilleur commentaire qu'on puisse faire du mérite de Virgile, en le comparant avec ses imitateurs. Avec quelle vivacité, mais en même temps avec quelle simplicité naturelle Virgile nous peint cette impatience du cheval prêt à s'élancer hors des barrières !

Georg. III. 83. "... Tum si qua sonum procul arma dedere,
Stare loco nescit, micat auribus, et tremit artus,
Collectumque premens volvit sub naribus ignem."

Ecoutons maintenant Stace dans la traduction de ce beau passage :

Theb. VI. 396. "Qui dominis, idem ardor equis : face lumina surgunt,
Ora sonant morsu, spumisque et sanguine ferrum
Uritur, impulsi nequeunt obsistere postes,
Claustraque, compressæ transfumat anhelitus iræ :
Stare adeo miserum est ! "

Ce dernier trait décèle l'intention de Stace qui veut

aisance est en désaccord avec le reste de ce jugement.	imiter le " *Stare loco nescis* " de Virgile. Mais son expr sion est recherchée ; et s'il y a de l'*aisance* et de l'ima nation dans ces vers, ils trahissent l'effort d'un homme de talent venu trop tard, qui se tourmente pour donner un tour nouveau à ce qu'il emprunte.
	Il en est de même pour la partie narrative. Virgile nous donne une énumération rapide des vaisseaux, et nous fait connaître les concurrents par quelques traits cara ristiques. Stace, imitant Virgile, énumère aussi les coursiers qui vont disputer le prix de la course. Il nous peint avec des traits merveilleux : l'un est Arion dont Neptune est le père ; l'autre a été engendré par Cyllar ceux-ci sont issus des Centaures, ceux-là sont les chev du roi de Thrace Diomède. Ces détails ne manquent p d'intérêt ; mais ils sont moins entraînés par le mou ment de la narration, et font moins de plaisir *que dans* *Virgile*.
Ils ne sont pas dans Virgile. Il faut dire : que ceux qui leur correspondent chez Virgile.	
	Fidèle au procédé qu'il a déjà suivi, Stace trans à la course des chars les incidents dont Virgile avai marqué la course nautique. Dans Virgile le p de Gyas s'écarte du rivage pour éviter les rocher et cette manœuvre, dont il est *assez innocemment* p fait perdre à son maître le prix de la course. De m dans Stace, Polynice est écarté de la borne par
N'en descend-il pas volontairement lui-même ? Vérifier.	emportement de son cheval Arion, et, précipité la poussière, tandis que le char vide est emporté

de lui; il revient languissant vers Adraste qui déjà désespérait de sa vie. Il y a de l'esprit dans ces transformations que Stace fait subir aux données si naturelles et si vives de Virgile, mais cet esprit ne rachète pas pour nous la longueur un peu froide de ces détails, et la gêne continuelle de l'expression.

Nous avons déjà vu Stace introduire le merveilleux dans son récit, lorsque, peignant les coursiers prêts à s'élancer dans la carrière, il nous raconte leur mystérieuse et divine origine. C'est la même intention dont nous devons lui savoir gré, quand il nous montre les Dieux spectateurs du combat et prenant bientôt part à la lutte. Ici il ne suit pas seulement Virgile: cette imagination poétique est conforme aux traditions de l'antiquité. Ainsi, dans des vers où respire la plus éloquente inspiration, Catulle raconte ces temps heureux pendant lesquels l'innocence des hommes les rendait dignes de la visite des Dieux:

Epith. de Thétis et de Pélée v. 287

"Sæpe pater Divum templo in fulgente revisens
Annua quum festis venissent sacra diebus,
Conspexit terra centum procurrere currus.
Sæpe vagus Liber Parnassi vertice summo
Thyadas effusis evantes crinibus egit;
Quum Delphi, tota certatim ex urbe ruentes,
Acciperent læti Divum fumantibus aris
Sæpe .. etc "

Stace étais donc suffisamment autorisé à faire descen-
dre Apollon dans l'arène. Le Dieu, qui protège
Admète et Amphiaraüs, hésite longtemps entre les
deux rivaux. Enfin il se décide en faveur d'Amphiaraüs.

Theb. 491. "At tibi promissos jamdudum Phœbus honores,
Amphiarae, cupit. Tandem ratus apta favori
Tempora, pulverei venit in spatia horrida Circi,
Quum jam in fine viæ, et summum victoria nutat."

Là encore, dans cette fiction d'ailleurs si légitime, nous
retrouvons le souvenir de l'intervention divine qui, dans
Virgile, assure la victoire à Cloanthe ; c'est Virgile re-
tourné avec esprit et imagination. Après tout, peut-être
en est-il mieux ainsi, et Stace réussit-il mieux encore
quand il suit de loin les traces de la divine Enéide, que
lorsqu'il s'abandonne à ses propres inspirations. Souvent
en effet nous trouvons chez lui des conceptions bizarres que
le goût sévère de Virgile n'eût pas admises. Ainsi, au
milieu de la course, le char d'Hippodamus est rompu
et lui-même tombe précipité dans l'arène : les chevaux
Thrace que conduit Chromis sentent renaître leur faim
cruelle ; déjà ils vont déchirer les membres du guerrier
étendu par terre ; mais le héros de Tyrinthe, dédai-
gnant la palme, ramène ses coursiers en arrière, et
s'éloigne vaincu et couvert d'applaudissements.

Ib. 486 ". . . . . Thraces equi ut videre jacentem
Hippodamum, redit illa fames, jamjamq. trementem

Partiti furiis: ni frena ipsos que frementes,
Oblitus palmæ, retro Tyrinthius heros
Torsisset, victus que et collaudatus abisset."

un peu de confusion ici entre l'imitation et l'invention.

C'est toujours ainsi que Stace imite, c'est à dire que gâté par le goût de son temps et par le sien, il croit inventer quand il dénature ses modèles, et pense avoir trouvé l'intérêt quand il n'a rencontré que l'exagération et la recherche. Le naturel dont Homère et Sophocle, au XXIIIe livre de l'Iliade et dans l'Electre, dont Virgile qui s'inspira de tous les deux pour la description des jeux au cinquième livre, avaient donné les plus parfaits modèles, n'est rentré dans les narrations de ce genre qu'avec Fénélon. La description des jeux de l'île de Crète, au cinquième livre de Télémaque, dont les principaux traits sont dérobés avec adresse à l'antiquité, n'a rien perdu de son intérêt en passant dans notre langue: c'est un chef-d'œuvre de simplicité et de naturel: Fénélon, en n'imitant que les meilleurs d'entre les anciens, semble être un ancien lui-même par le charme d'une élégance soutenue uni au goût le plus simple et le plus pur.

Stace, au contraire, paraît avoir pris à cœur de chercher partout les expressions et les tours les plus éloignés du simple et du naturel. Veut-il dire, par exemple, que le nom de Parthénopée qui doit le jour à la célèbre Atalante

est obscurci par celui de sa mère, c'est ainsi qu'il s'ex-
prime :

v. 565. " . . . . . . onerat celeberrima natum
Mater. "

Un peu plus loin, pour rendre l'idée si simple que la beau-té du visage de Parthénopée est effacée par celle de son corps, il étend et fatigue, pour ainsi dire, cette idée dans des d'un goût détestable :

v. 571. " Effulsere artus, membrorumque omnis aperta
Lætitia; insignesque humeri, nec pectora nudis
Deteriora genis, latuitque in corpore vultus. "

Ce dernier trait mérite surtout qu'on le remarque; il donne la mesure de la manière ordinaire de Stace. Elle ne manque ni d'esprit, ni d'audace; mais cet esprit est toujours gâté par une prodigieuse recherche, cette audace est le plus souvent malheureuse: *infelix audax*.

Se contente-t-il de répéter Virgile? il s'en acq encore faiblement. Virgile, pour ne pas fatiguer son lecteur par une trop longue énumération, après avoir nommé plusieurs des concurrents pour la cou à pied, ajoute :

v. 302. " Multi præterea quos fama obscura recondit.
" Multi et, quos varii tacet ignorantia vulgi,
dit Stace, en employant des mots qui ont vraiment peu de sens, et que ce tour pénible fait encore

raître plus déplacés.

S'agit-il pour Stace d'imiter d'une façon plus indépendante et plus personnelle quelques-unes des inventions de Virgile, un de ces incidents agréables qu'il a mêlés à sa narration avec une habile discrétion ? l'auteur de la Thébaïde ne se tire guère plus heureusement de ce combat avec le poème de Virgile. On connaît la supercherie par laquelle Nisus assure à son ami Euryale la victoire qu'un faux pas lui a fait manquer à lui-même :

v. 334 « Non tamen Euryali, non ille oblitus amorum:
Nam sese opposuit Salio, per lubrica surgens;
Ille autem spissa jacuit revolutus arena.
Emicat Euryalus, et munere victor amici,
Prima tenet. »

Dans ce petit incident, dont la familiarité plaisante est pour Virgile une heureuse occasion, d'ailleurs tout à fait légitime, de détendre la dignité ordinaire du poème épique, Stace change l'invention, ce qui est sans doute permis ; mais il nous en donne une autre qui a je ne sais quoi de grossier et de trivial. Idas pour s'assurer la victoire, a recours aussi à la ruse ; mais quelle ruse ! il saisit par les cheveux Parthénopée qui le devance, et, le ramenant en arrière, touche le premier au but :

v. 614 "Inde dolum juvenis, fraudi q. accommoda sensit

Tempora : jam finem juxta, dum limina victor
Parthenopeus init, correpto crine reductum
Occupat.

Il n'est pas difficile de sentir l'infériorité de Stace sans parler de ce qu'il y a de bizarre et de grossier dans cette ruse d'Idas, elle n'a rien qui l'excuse. Dans Virgile, outre que la supercherie de Nisus est désintéressée et justifiée, au moins rendue intéressante par l'amitié, c'est une idée subite et qui, par cela seul qu'elle est spontanée, ne nous choque point. Nisus se relève avec une maladresse affectée, et il y a loin de cette petite manœuvre à la singulière imagination de ce concurrent malheureux arrêtant par les cheveux son rival.

Dans Virgile, le succès de la ruse de Nisus amène une scène charmante. Enée ayant cru devoir consoler la victime de ce piège par un prix magnifique, Nisus réclame à son tour :

v. 353. " ... Si tanta, inquit, sunt præmia victis,
Et te lapsorum miseret, Quæ munera Niso
Digna dabis, primam merui qui laude coronam
Ni me, quæ Salium, fortuna inimica tulisset ? "
Et simul his dictis faciem ostentabat, et udo
Turpia membra fimo. Risit pater optimus olli,
Et clypeum efferri jussit, Didymaonis artes,
Neptuni sacro Danaïs de poste refixum :
Hoc juvenem egregium præstante munere donat.

A cette scène gracieuse et qui nous fait sourire, Stace substitue une scène violente et sans intérêt. Les amis de Parthénopée sont prêts à courir aux armes pour le venger ; de son côté Idas se livre à d'incroyables transports. Enfin le vieil Adraste, pour terminer une querelle qui menace d'ensanglanter l'arène, fait recommencer l'épreuve, en disant :

" fraus cursibus omnis abesto. "

Peut-être Stace eût-il mieux fait de ne pas chercher à nous donner un équivalent de ce tableau si parfait de Virgile : il est des choses auxquelles il ne faut point toucher.

Stace, nous avons eu déjà l'occasion de le remarquer, aime l'hyperbole et la pratique volontiers. C'est une figure dont l'emploi est très légitime en poésie, et que Virgile en particulier met en usage avec un rare bonheur. Mais là encore c'est le parallèle avec Virgile qui fait tort à Stace : nous en jugerons par un seul exemple. Est-il une hyperbole plus naturelle et plus vraisemblable que celle dont Virgile se sert pour peindre la course légère de Camille :

VII. 607 " . . . . proelia virgo (assueta)
Dura pati, cursuque pedum praevertere ventos.
Illa vel intactae segetis per summa volaret
Gramina, nec teneras cursu laesisset aristas ;

Vel mare per medium, fluctu suspensa tumenti,
Ferret iter, celeres nec tingeret æquore plantas. »

A cette ravissante peinture, n'est-on point fâch
d'opposer ces vers de Stace qui veulent exprimer la m
me idée, mais où l'hyperbole est devenue ridicule par
la recherche du sens et de l'expression :

v. 638. « . . . . vix campus euntem
Sentit, et exilis plantis intervenit aër, »

dit-il, en parlant de Parthénopée. Il n'est pas besoi
d'insister sur la différence de ces deux tableaux.

Après la course des chars et la course à pi
Stace nous donne le jeu du disque. D'ailleurs
l'imitation de Virgile est toujours sensible. L'én
mité des disques que Stace met entre les mains
ses concurrents rappelle celle des cestes que, chez
Virgile, Entelle jette dans l'arène. Mais il nous
peint leur vol et leur chute avec un luxe d'hyper-
boles et une richesse d'exagération qu'eussent dés
voués et Virgile, et Homère qui, avant Stace, a
raconté le même jeu, en nous donnant aussi, mai
sans invraisemblance, une grande idée de la force
concurrents. Ne pourrait-on pas dire de Stace
qu'il prouve moins en voulant trop prouver ?
Nous souffrons à voir Phlégyas soulever ce d
énorme, et nous ne croyons pas à son exploit :

v. 680. « Ergo operum fidens, non protinus horrida camp

Jugera, sed coelo dextram metitur, humique
Pressus utroque genu, collecto sanguine discum
Ipse super sese rotat, atque in nubila condit.
Ille citus sublime petit, similisque cadenti
Crescit in adversum, tandemque exhaustus ab alto
Tardior in terram redit, atque immergitur arvis. »

N'est-ce pas vraiment aller au-delà des bornes permises ? Sans doute il y a dans cette narration des traits spirituels, comme celui-ci par exemple : "Le disque lancé par la main d'Hippomédon"

v. 711. " ... procul meminit dextrae, servatque tenorem
Discus. »

Mais outre que ce trait est quelque peu affecté, Stace le gâte encore en y ajoutant :

« .... longe super aemula signa
Consedit, viridesque humeros et opaca theatri
Culmina, ceu latae tremefecit mole ruinae. »

Dans cette seule expression si ambitieuse, viridesque humeros theatri, ne retrouvons-nous pas l'effort d'un poète qui se travaille pour dire tout avec effort et avec esprit, et presque toujours va au delà du but.

Il faut le dire cependant : cette description a du moins un mérite dont il faut savoir d'autant plus de gré à Stace qu'il est chez lui plus rare ; c'est celui d'une certaine nouveauté. Mais bientôt Stace revient à ses habitudes d'imitation, et il ne craint

pas d'aborder le combat du ceste après Virgile et dans la langue de Virgile, quand Virgile lui-même avait imité déjà, mais pour les surpasser, Théocrite et Apollonius. Se mettre ainsi volontairement dans une telle situation, c'est se condamner à une inévitable défaite. Stace n'a point échappé à cette loi fatale des imitations trop directes. Capanée est le Darès de Stace : il est comme Darès, chez Virgile, plein de jactance et de fureur : les alternatives du combat sont racontées de la même manière pour le fond, mais avec moins de vivacité et de discrétion dans la forme : enfin, il n'est pas jusqu'à l'issue de cette lutte terrible que Stace n'ait empruntée à Virgile ; Adraste sauve Alcidamas de la fureur de Capanée vainqueur comme Enée arrache Darès aux mains d'Entelle.

« Tum pater Aeneas procedere longius iras
Et sævire animis Entellum haud passus acerbis :
Sed finem imposuit pugnæ, fessumque Dareta
Eripuit, mulcens dictis. »

Le dénouement de Stace est absolument semblable.

Dans la description du combat de la lutte, on ne rencontre plus la trace de Virgile : mais il semble que, réduit à lui-même et séparé de son guide ordinaire, il se trouve mal à l'aise : aussi se hâte-t-il de revenir à Virgile, et le sujet ne s'y prêtant guère, il y réussit néanmoins par une comparaison qui

rappelle Virgile en le faisant regretter.

v 864 "Non sic ductores gemini gregis horrida tauri
Bella movent: medio conjux stat candida prato,
Victorem exspectans: rumpunt obnixa furentes
Pectora, subdit amor stimulos, et vulnera sanat."

Que la poésie de Virgile est plus vive et plus saisissante:

Georg. III. 217. "Illa quidem (femina) sæpe superbos
Cornibus inter se subigit decernere amantes.
Pascitur in magna sila formosa juvenca:
Illi alternantes multa vi prœlia miscent
Vulneribus crebris; lavit ater corpora sanguis,
Versaque in obnixos urgentur cornua vasto
Cum gemitu: reboant sylvæque et magnus Olympus."

Dans une autre comparaison qui se trouve au commencement du VIe livre (vers 186), Stace, toujours aussi imprudent, n'a pas craint de reproduire un passage de Lucrèce plein du plus admirable pathétique. Voici la comparaison de Stace qui n'est pas d'ailleurs sans mérite:

Non secus ac primo fraudatum lacte juvencum,
Cui trepidæ vires, et solus ab ubere sanguis,
Seu fera, seu duras avexit pastor ad aras;
Nunc vallem spoliata parens, nunc flumina questu,
Nunc armenta movet, vastosq. interrogat agros:

Tunc piget ire domum, mœsto que novissima campo
Exit et oppositas impasta avertitur herbas. »
Ceci est la copie. Ecoutons l'original :

De natura rerum
Liv. II. 852.

« Nam sæpe ante Deum vitulus delubra decora
Turicremas propter mactatus concidit aras,
Sanguinis exspirans calidum de pectore flumen :
At mater virides saltus orbata peragrans,
Linquit humi pedibus vestigia pressa bisulcis,
Omnia convisens oculis loca : si queat usquam
Conspicere amissum fœtum ; complet que querelis
Frondiferum nemus adsistens ; et crebra revisit
Ad stabulum, desiderio perfixa juvenci :
Nec teneræ salices, atque herbæ rore vigentes,
Flumina que ulla queunt, summis labentia ripis
Oblectare animum, subitam q. avertere curam.
Nec vitulorum aliæ species per pabula læta
Derivare queunt alio, cura que levare. »

L'imitation a soutenu Stace pendant toute la durée des jeux qu'il raconte : elle va lui fournir encore son dénouement. Par une invention pleine de naturel et d'intérêt, Virgile nous montre le vieil Aceste prenant part à ces jeux pour les honorer. Les concurrents qui ont lancé la flèche avant lui ayant atteint le but et ne lui laissant rien à faire, Aceste décoche cependant son trait pour signaler son adresse et la puissance de son arc. Alors :

v. 522. "Hic oculis subitum objicitur magno que futurum
Augurio monstrum: docuit post exitus ingens,
Sera que terrifici cecinerunt omina vates."
En effet, le roseau s'allume, sillonne sa route de flammes et se perd consumé dans les airs :
"Namque volans liquidis in nubibus arsit arundo,
Signavit que viam flammis, tenues que recessit
Consumpta in ventos : cœlo ceu sæpe refixa
Transcurrunt, crinem que volantia sidera ducunt."

Stace aussi a son prodige : mais la merveille qu'il imagine est bien peu raisonnable. Adraste, comme Aceste, lance une flèche pour honorer les jeux, et le trait dirigé contre un frêne frappe l'arbre d'abord, puis revient avec la même vitesse tomber auprès du carquois d'Adraste :

v. 938 "Campum emensa brevi fatalis ab arbore tacta,
Horrendum visu, per quas modo fugerat auras,
Venit arundo retro, versum que a fine tenorem
Pertulit, et notæ juxta ruit ora pharetræ."

Stace ajoute :
" Multa duces horrore serunt."
Et ces terreurs sont certes bien naturelles après un tel prodige. Mais il est quelque chose de plus incompréhensible encore que ce prodige, c'est l'explication qu'en donne Stace :

Cela n'est point incompréhensible, mais bien tiré ; et il n'est pas étonnant que les chefs ne s'en soient pas douté.

v. 945. " ..... penitus latet exitus ingens,

Monstratumque nefas : uni remeabile bellum,
Et tristes domino spondebat arundo recursus. »

Ainsi la flèche en revenant sur elle même, annonçait à son maître que seul il échapperait à la guerre et reverrait tristement ses foyers.

Il n'en est pas moins intéressant de constater de nouveau l'immense supériorité de Virgile dans l'emploi des détails épisodiques qu'il mêle à ses épisodes. De ce nombre est d'abord la distribution des récompenses accordées aux vainqueurs des jeux. Les qualités qui distinguent cet épisode dans Virgile, c'est un ordre judicieux, une intention calculée et constante de rappeler le souvenir d'Ilion par le choix des prix sauvés pour la plupart des ruines de Troie. Au contraire, c'est le caprice seul qui a présidé au choix des récompenses, dans le poème de Stace. Et quant au mérite des détails poétiques, Stace reste encore bien loin de Virgile. Un exemple le fera mieux sentir. Écoutons d'abord le maître :

v. 250 « Victori chlamydem auratam, quam plurima circum
Purpura meandro duplici Melibœa cucurrit,
Intentusque puer frondosa regius Ida
Veloces jaculo cervos cursuque fatigat,
Acer, anhelanti similis : quem præpes ab Ida
Sublimem pedibus rapuit Jovis armiger uncis ;
Longævi palmas nequidquam ad sidera tendunt
Custodes, sævitque canum latratus in auras. »

Qu'il y a dans ce tableau de vivacité et de naturel, et que les vers de Stace où ne manquent, comme à l'ordinaire, ni l'esprit ni l'affectation, nous font mieux goûter ces mérites.

v. 540. " At tibi Mæonio fertur circumflua limbo
Pro meritis, Admete, Chlamys repetita q. multo
Murice. Phryxei natat hic contemptor Ephebeus
Aequoris, et picta translucet cærulus unda:
In latus ire manus, mutaturus que videtur
Brachia, nec siccum speres in stamine crinem.
Contra autem frustra sedet anxia turre suprema
Sestias in speculis: moritur prope conscius ignis."

Ce style, spirituel et pénible à la fois, n'étant pas de beaucoup aussi clair que celui de Virgile, il n'est peut-être pas inutile de traduire ces vers:

" Mais à toi, ô Admète, on apporte pour récompense une chlamyde bordée d'une frange de Méonie, et plusieurs fois trempée dans la pourpre. Sur ce tissu on voit nager le jeune audacieux qui ose affronter la mer de Phryxus ; à travers l'onde transparente brille son corps azuré : on dirait qu'il ramène les mains vers ses flancs, que ses bras vont se mouvoir, et que les flots mouillent sa chevelure. Vis à vis, au sommet d'une tour la jeune fille de Sestos, qui d'un œil inquiet interroge inutilement les ondes : déjà meurt le flambeau complice de leurs

circumflua

amour. »

Cette traduction ne peut donner qu'une idée bien i suffisante de l'esprit et de la recherche qui ornent et gâtent à la fois la description de Stace, et ne la font originale qu'aux dépens de la clarté et du goût.

Les comparaisons dans Virgile (nous avons eu dé l'occasion d'en faire la remarque) sont aussi de petits épisodes insérés dans les grands, et qui n'éclairent pas seulement le sujet, mais servent merveilleusement au poète pour amuser l'imagination du lecteur. Ils la reposent, ils la distraient, ils semblent la dépayser pour la promener quelques instants dans un ordre d'idées tout différent, et la ramener ensuite au s plus attentive et plus curieuse. Telle est la comp raison dans Virgile, telle dans Homère : pleine de liberté et de grâce, souvent quelque peu cap cieuse, mais toujours riche de poésie et d'intér souvent même, et dans Virgile surtout, mar d'une teinte de sensibilité qui la rend plus aim ble. Dans Stace, la comparaison est aussi, de la part du poète, l'objet d'un soin curieux et sa et les détails qui la composent ne manquent p de poésie : mais, comme il arrive aux époques de décadence, la description y efface le sentiment on voit un poète plus jaloux d'étaler une gra

richesse d'accessoires élégamment ordonnés que de toucher le cœur par un détail touchant, par un mot fin et délicatement senti. Le parallèle entre quelques-unes des comparaisons d'Horace et de Virgile rendra plus nette la vérité de cette observation.

Mnesthée, dans Virgile, encouragé par le succès, à l'aide de ses rames agiles, et des vents qu'il implore, gagne une route plus facile, et court en pleine mer :

v. 210 "At lætus Mnestheus, successu que acrior ipso,
Agmine remorum celeri, ventis quo vocatis,
Prona petit maria. et pelago decurrit aperto.
Qualis spelunca subito commota columba,
Cui domus et dulces latebroso in pumice nidi,
Fertur in arva volans, plausum que exterrita pennis
Dat tecto ingentem : mox aere lapsa quieto,
Radit iter liquidum, celeres neque commovet alas."

Nous oublions avec plaisir la course des vaisseaux, pour suivre le vol inquiet de cette colombe, pour écouter l'harmonie frémissante de ses ailes. Virgile (et Lafontaine lui a dérobé ce don heureux de son génie) n'a pas seulement le privilège de sympathiser avec les êtres qu'il représente, il fait encore que nous nous y attachons, et il compte sur notre sensibilité pour nous faire aimer ceux qu'il aime. La plupart des comparaisons que nous admirons dans Virgile empruntent leur plus grand charme à cet art du poète qui sait nous

faire partager ses sympathies et ses haines.

Ailleurs c'est Sergeste qui ramène tristement et sans honneur sa galère long-temps engravée :

v. 272. « Irrisam sine honore ratem Sergestus agebat.
Qualis sæpe viæ deprensus in aggere serpens,
Ærea quem obliquum rota transiit, aut gravis ictu
Seminecem liquit saxo lacerumque viator,
Nequidquam longos fugiens dat corpore tortus,
Parte ferox, ardensque oculis, et sibila colla
Arduus attollens : pars vulnere clauda retentat
Nexantem nodis, seque in sua membra plicantem.
Tali remigio navis se tarda movebat. »

Virgile veut-il nous donner une idée des rapides évolutions qu'exécutent Ascagne et ses jeunes compagnons, avec quel heureux choix de détails, avec quel agrément et quelle variété d'images, il appelle à son aide deux comparaisons qui, bien que voisines, ne se font mutuellement aucun tort :

v. 586. « ... Nunc terga fuga nudant ; nunc spicula vertunt
Infensi : facta pariter nunc pace feruntur.
Ut quondam Creta fertur labyrinthus in alta
Parietibus textum cæcis iter, ancipitemque
Mille viis habuisse dolum, qua signa sequendi
Falleret indeprensus et irremeabilis error :
Haud alio Teucrum nati vestigia cursu
Impediunt, texuntque fugas et prælia ludo ;

Delphinum similes qui per maria humida nando
Carpathium Libycumque secant, luduntque per
undas. "

Stace aussi aime les comparaisons, mais elles ne sont pour lui qu'une machine poétique, un prétexte de description. C'est pour cette raison qu'elles sont en général froides, sans intérêt, et surtout sans vérité. Le vers d'ailleurs ne manque point d'une certaine élégance spirituelle qui fait excuser la recherche de l'expression, sans toutefois la faire oublier. Ainsi cette comparaison par laquelle il exprime la beauté de Parthénopée qui éclipse celle de ses rivaux :

je crois que les comparaisons de Stace sont ici trop rabaissées. — Elles sont moins discrètement distribuées, moins justes, moins intéressantes que celles de Virgile, mais en général spirituelles et élégantes.

v. 578.

" Sic ubi tranquillo pellucent sidera ponto,
Vibraturque fretis cœli stellantis imago ;
Omnia clara nitent ; sed clarior omnia supra
Hesperos exercet radios, quantusque per altum
Æthera, cæruleis tantus monstratur in undis. "

Remarquons que dans l'idée de Stace, la comparaison doit être d'autant plus juste que Parthénopée et ses rivaux se sont frottés d'huile et que la liqueur de Pallas a rendu leurs membres brillants : *

" ... Tunc Palladios non inscius haustus
Incubuit, pinguique cutem fuscatur olivo. "

En vérité l'idée est peu naturelle, et l'expression trahit encore la recherche de la pensée. C'est le défaut, et l'éternel défaut de Stace, et celui que

* Cela ne rend pas l'intention de Stace, expliquée par l'ancien scholiaste " per oleum sic candor corporis enitet. Hesperus autem quantus in cœlo, v. 575 .... hoc est, quam formosus visitur, tantus tamque pulcher apparet etiam in subjecta aqua maris ".

sont ressortir d'une façon plus choquante la simplicité [...] heureuse, le goût si pur, l'expression si vive et si na[...]relle de Virgile.

Tel est ce sixième livre de Stace où l'épisode tient une trop grande place, qui plutôt n'est lui-même qu'un épisode de près de mille vers. Tandis que le p[...] s'égaie en ces inventions (qui ne sont pas toujours [...]) l'action languit et le poëme n'avance point. C'est sans doute l'opinion de Jupiter que ces retards impatien[...] (Stace a la franchise de nous l'avouer) et qui envoie Mercure au camp des Achéens, pour les rappeler à de vrais combats :

Livre VII vers 1 et sq..

"Atque ea cunctantes Tyrii primordia belli
Juppiter haud æquo respexit corde Pelasgos,
Concussitque caput."

Certes, Jupiter est ici un excellent critique : son jugement est assez juste et assez sévère en même temps pour que nous y ajoutions quelque chose.

obscur.

Sindre de Ma[...]

29e Leçon.

5e Livre.

La description des jeux imitée par Silius Italicus.

incendie de la flotte d'Enée par les Troyennes.

29e Leçon.

5e Livre – La description des jeux imitée par S. Italicus Incendie de la flotte d'Enée par les Troyennes.

Travail étendu, fait avec soin, mais qui laisse encore à désirer pour la précision et la justesse du style.

Nous lisions dernièrement une comparaison ingénieuse d'Homère et de Virgile au sujet de la description des jeux. L'auteur, Madame Dacier, y commettait ensemble ces deux poètes pour leur faire disputer dans une nouvelle lutte le prix de cette description. Nous pourrions continuer cette image et nous figurer d'autres concurrents attardés, restés en arrière, loin du but qu'ils n'atteindront pas et qu'ils ont eu le tort de poursuivre, mais ayant droit aux consolations accordées dans l'Enéide aux vaincus : solatia victo. Nous avons fait la part de Stace; nous devons faire celle de Silius Italicus.

Il ne serait pas juste de les mettre au même rang, et de leur attribuer des qualités égales. Stace est un poète qui, malgré les graves reproches qu'on est en droit d'adresser à son goût, a de l'imagination, du feu, de l'éclat; s'il ne sait pas se contenir et se régler, du moins fait-il preuve d'une certaine verve poétique. Silius Italicus est un simple amateur qui dans ses moments de loisir a lu son Virgile avec assez de fruit pour en tirer une langue à son usage, langue dont il se sert sagement, correctement, mais aussi avec faiblesse et froideur, comme le prouve tout le cours

de son poëme, si l'on en excepte quelques morceaux d[illegible]
lité. On peut appliquer à Silius ce mot si connu d'
Horace :

" . . . . Vitavi denique culpam,
Non laudem merui. "

et encore son œuvre est-elle loin d'être irréprochable.
Silius Italicus croit que l'épopée est possible à toutes
les époques et aux mêmes conditions ; il croit qu'on peut
aller la chercher dans l'histoire, que le sujet une fois
choisi, il ne reste plus qu'à le jeter dans le moule du
merveilleux épique, qu'il suffit d'emprunter à Tite-
Live ses récits et de les traduire en vers héroïques, que
les inventions du génie peuvent se décalquer et rentrer
dans un cadre tout différent. Ce sont autant d'[illegible]
générales, d'où sont sorties bien des fautes.

Silius est moins excusable que Stace d'avoir
reproduit une description qui après Virgile ne laissait
plus de place à l'invention et à l'originalité. [illegible]
moins dans Stace la mort d'Archémore en l'honneur
duquel sont célébrés par les chefs de l'armée ar[illegible]
ennemi les premiers jeux Néméens, peut paraître [illegible]
fait qui a son importance archéologique, et qui de
plus n'est pas sans rapport avec le fond même
du sujet. Peut-être aussi cet épisode était-[illegible]
de tradition chez les auteurs de Thébaïdes, [illegible]
le poëte n'a-t-il fait que suivre en cela la coutume

reçue. Mais Silius aurait pu se dispenser de cette redite qui nous semble chez lui tout à fait volontaire et gratuite. Il suppose (livre XVI. 284 sq) que Scipion faisant la guerre en Espagne, célébra par des jeux la mémoire de son père et de son oncle, morts dans cette contrée pendant les précédentes campagnes. C'est donc spontanément qu'il place son héros dans une situation de tout point semblable à celle d'Enée. Quelle nouveauté dans le détail permettait cette identité de conception à un poëte timide, qui ne marche qu'à la suite de Tite-Live pour le récit, de Virgile pour la composition, dont l'imagination est à moitié glacée par l'âge? Ainsi le jugeaient de son temps déjà, même ses amis et ses admirateurs. Une épigramme de Martial, où se laisse voir l'enthousiasme de l'amitié, nous apprend que Silius ne s'était livré que fort tard à la poésie, qu'il avait consacré à ce travail, c'est bien l'expression qui convient ici, le reste de ses années:

Perpetui nunquam moritura volumina Sili
  Qui legis, et Latia carmina digna toga;
Pierios tantum vati placuisse recessus
  Credis, et Aoniæ Bacchica serta comæ?
Sacra cothurnati non attigit ante Maronis
  Implevit magni quam Ciceronis opus.
Hunc miratur adhuc centum gravis hasta virorum,

Hunc loquitur grato plurimus ore cliens.
Postquam bis senis ingentem fascibus annum
Rexerat, asserto qui sacer orbe fuit;
Emeritos Musis et Phœbo tradidit annos;
Proque suo celebrat nunc Helicona foro.
(Martial, Epig. VII, 63).

Dans une lettre de Pline le jeune à Caninius (la [...] du 3e livre), qui contient des détails précieux sur Silius Italicus, on remarque une phrase où il est très bien apprécié : " ... <u>Scribebat carmina majore cura quam ingenio</u> ... " Il s'attache à suivre pas à pas son modèle avec un soin scrupuleux, et ne s'en écarte jamais. Loin de s'élancer d'un libre essor, il n'est [...] de lieu commun épique qu'il ne recherche et s'empresse de reproduire servilement.

cela a déjà été dit.

Il semble que s'il lui fallait absolument des jeux, Tite Live eût pu lui en fournir une occasion plus nouvelle et plus piquante. Cet historien nous raconte qu'Annibal, avant de livrer la bataille du Tésin, anima ses soldats par le spectacle d'un combat entre des prisonniers montagnards, où ceux qui demeuraient vainqueurs obtenaient la liberté pour prix de leur valeur. Après que l'ardeur des combattants se fut communiquée aux spectateurs, le général carthaginois harangua ses troupes dans un discours dont l'exorde est empruntée au souvenir de ces jeux militaires célébrés dans le camp.

(Tite Live, liv. XXI. ch. 42, 43)

(trop long)

L'Histoire offrait ainsi à Silius une scène originale dont il aurait pu s'inspirer heureusement, au lieu de (reproduire ces descriptions de jeux qui n'ont manqué à aucune épopée. Il néglige de si belles occasions, et préfère) revenir sur des lieux communs épuisés par l'art de Virgile. Il est curieux de voir à quel point ces narrations épisodiques sont conformes à ce que nous avons vu dans l'Enéide. Elles commencent par un discours dans lequel Scipion annonce aux Espagnols les jeux

v. 288. qu'il prépare. C'est une copie du discours d'Enée, mais une copie bien pâle et bien languissante. Les expressions touchantes du héros troyen s'effaçaient déjà devant les vives paroles qu'Homère dans la même situation avait prêtées à son Achille. [C'est une tradition qui va toujours s'affaiblissant] mais au moins cet affaiblissement est-il compensé chez Virgile par de grandes beautés; Silius est loin de nous donner le même dédommagement. Viennent ensuite chez lui comme chez son modèle des descriptions de cérémonies funèbres (308) puis des descriptions de jeux : une course de chars, une course à pied, une lutte aux javelots, etc (312). Elles pourraient plaire si elles ne réveillaient avec un grand désavantage le souvenir de celles qui les ont précédées, je veux dire de celles d'Homère et de Virgile. Les personnages du cinquième livre de l'Enéide sont moins importants et moins connus que ceux du vingt-

troisième chant de l'Iliade, partant moins intéressante, bien que le poëte ait fait tout ce qu'il pouvait faire pour leur attribuer une physionomie distincte que l'on retrouvera et que l'on reconnaîtra avec plaisir dans la suite de son épopée. Silius à cet égard le cède de beaucoup à Virgile, qui lui-même est inférieur à Homère. On peut appliquer à tous les personnages qu'il met en scène, non pas seulement à un grand nombre, ce vers de l'Enéide, que nous avons relevé précédemment :

" Multi praeterea quos fama obscura recondit. "

Tous les concurrents pour les différents prix à disputer sont enveloppés dans la même obscurité ; le lecteur qui les rencontre pour la première fois, ne les reverra plus, et ils sont trop peu caractérisés pour qu'ils puissent nous intéresser. Quant aux détails descriptifs, aux incidents de la narration, ils sont moins variés que chez Virgile, tout en étant à peu près les mêmes. L'identité du style fait ressortir l'identité du fond ; mais cette ressemblance est moins apparente que réelle. Ce qu'on a dit d'Homère, qu'il était bien difficile de lui enlever un de ses vers, on peut le dire de Virgile. On n'a rien fait en lui dérobant une de ses expressions, si on ne lui emprunte en même temps l'esprit poétique qui l'anime et le goût qui la règle. Ce sont des qualités que ne possède pas Silius Italicus. La beauté de l'original s'efface dans une contre-épreuve qui répète

traits en les affaiblissant. Encore cette reproduction exacte ne le préserve-t-elle pas toujours par sa faiblesse de certaines fautes de goût où il semble qu'il n'aurait pas dû tomber en suivant de si près un pareil modèle. A quelle distance infinie ne reste-t-il pas de Virgile! On peut en juger par le passage suivant, où il se trouve inférieur même au vieil Ennius. Il veut peindre l'agitation de cette foule qui attend le commencement de la lutte :

v. 314 Fluctuat æquoreo fremitu rabieque faventum,
Carceribus nondum reseratis, mobile vulgus,
Atque fores oculis et limina servat equorum. »

Ce sont des vers bien languissants et bien ternes, et les expressions dans leur peu de hardiesse sont loin d'être irréprochables. Ce n'est plus cette liaison, cet ordre, cette propriété que nous admirons partout dans l'Eneide. Le mobile vulgus ne s'applique pas bien ici, pas plus que le varium vulgus de Stace : ce n'est pas l'idée d'inconstance qui doit frapper en ce moment. L'expression æquoreo fremitu a donné lieu à des interprétations diverses entre lesquelles il est permis d'hésiter. Les uns ont cru que ces mots désignaient le murmure qui remplit cette plaine où va avoir lieu la course de chars, appliquant à l'adjectif la signification que prend souvent le substantif æquor : ce serait une location bien singulière. D'autres ont compris plus simplement que ce vulgus

flotte incertain en faisant entendre le même murmu[re] que la mer : ce sens paraît amené par le *fluctuans* qui commence le vers. La difficulté même que nous ép[rou]vons à nous rendre compte de ces mots prouve combien ils sont mal choisis et péniblement trouvés. — *Rabie que faventum*, au lieu de *Studiis que faventum*, que nous lisons dans Virgile : *Studiis* est l'expression propre ; *ra[bie]* est beaucoup trop fort et ne convient pas ici :

Scinditur incertum studia in contraria vulgus,

dit ailleurs Virgile.

Combien ces vers pâlissent auprès de ceux d'Ennius q[ue] nous avons annoncés ! C'est Cicéron qui nous les a con[ser]vés, au 1er livre de la *Divination*, ch. 48. Romu[lus] et Rémus ont gagné le sommet, l'un du Palatin, l'[autre] de l'Aventin pour observer le vol des oiseaux qui planent au haut des cieux. Comment s'appellera la ville, Ro[ma] ou Remora ? Lequel des deux frères aura le pouvo[ir] tel est l'objet de la lutte ; le peuple attend avec impatience la décision du sort :

Certabant urbem Romam Remoramne vocarent.
Omnibu' cura viris, uter esset induperator ;
Exspectant, veluti consul quum mittere signum
Volt, omnes avidi spectant ad carceris oras,
Quam mox emittat pictis ex faucibu' currus :
Sic exspectabat populus*, atque ore timebat
Rebus, utri magni victoria sit data regni.

* D'autres éditeurs lisent *atque ora tenebat*, que Virgile a eu de bonne prise, si c'est là la vraie leçon.

Le vieux poëte, dans sa rudesse, peint avec vivacité le tableau qu'il veut nous représenter; il nous le met sous les yeux, il nous fait assister à sa description. Les vers de Silius ne disent rien, ne peignent rien.

Ceux qui suivent ne sont guère plus forts, et dans leur faiblesse ne témoignent pas d'un goût plus sûr. Ils nous indiquent le moment où le signal est donné: les barrières s'ouvrent avec fracas, et mille cris confus s'élèvent dans les airs:

Jam que, ubi prolato sonuere repagula signo,
Et toto prima emicuit vix ungula cornu,
Collitur in cœlum furiali turbine clamor.

Prolato signo est une expression qui arrête tout d'abord; on se demande de quelle espèce de signal il s'agit. Au 3e vers l'impuissance du poëte se trahit par la violence même du style. Silius n'a pu trouver l'expression propre, il force et contourne la langue: furiali turbine. — L'hyperbole du 2e vers présente le même excès; on y voit la trace d'un effort pénible qui nous révèle que le poëte est inférieur à ce qu'il veut peindre. Prima ungula signifie l'extrémité de la corne. Combien cette poésie nous paraît manquer d'éclat et même de propriété, quand nous nous reportons aux vers de Virgile! Il s'est interdit de répéter au Ve livre de l'Enéide la course des chars qu'il avait déjà décrite

dans ses Géorgiques (III, 103) ; il ne l'a rappelé qu'à la faveur d'une comparaison. Dans ce rapide tableau il sait jeter des expressions d'une vivacité admirable et d'une justesse parfaite. Nous ne pouvons nous défendre de le rappeler ici, pour montrer avec la dernière évidence quelle distance sépare souvent un grand poète de ses froids et infidèles imitateurs :

Non tam praecipites bijugo certamine campum
Corripuere, ruuntque effusi carcere currus ;
Nec sic immissis aurigae undantia lora
Concussere jugis, pronique in verbera pendent.
Tum plausu fremituque virum studiisque faventum
Consonat omne nemus, vocemque inclusa volutant
Littora, pulsati colles clamore resultant.
(En. Ve livre, v. 144).

Il est impossible de peindre avec plus d'énergie l'ardeur des concurrents et l'émotion d'une foule au moment d'une grande attente. Silius a été impuissant à décrire le même spectacle. Nous avons vu qu'Ennius y avait mieux réussi.

Voyez avec quelle lourdeur Silius fait soulever sous les pas des chevaux ce nuage de poussière :

v. 325 Fulvus, arenosa surgens tellure, sub auras
Erigitur globus, atque operit caligine densa
Cornipedumque vias aurigarumque labores.

C'est le contraire de cette harmonie imitative que Virgile trouve si heureusement, sans jamais la rechercher, et qui établit toujours un accord parfait entre l'expression et la réalité même, comme dans ce court passage :

Nec mora, nec requies ; at fulvæ nimbus arenæ
Tollitur ; humescunt spumis flatuque sequentum.
(Georg. III, l. v. 110)

Ce ne sont que deux mots ; mais la place qu'il leur a donnée, la coupe du vers rendent parfaitement l'effet. L'expression est vive et légère pour peindre quelque chose de très subit et de très rapide. Les vers de Silius sont d'une majesté trop lente pour rendre cette course précipitée. Juvénal, dans sa satire contre les nobles, voulant exprimer cette idée que parmi les animaux le plus vigoureux est réputé le plus noble, prend pour exemple le cheval, et son imagination trouve aussitôt un vers d'une rapidité charmante :

Nobilis hic, quocumque venit de gramine, cujus
Clara fuga ante alios, et primus in æquore
pulvis.
(8e Satire, v. 81)

Silius rappelle sans cesse Virgile, mais ce n'est jamais à son avantage. Il y a dans l'Enéide des expressions si belles qu'il fallait les y laisser,

comme celles-ci :

Intenti exspectant signum, exsultantiaque haurit
Corda pavor pulsans laudumque arrecta cu-
-pido.
(Eneid. Vᵉ liv. 137)

et un peu plus loin, au vers 315 :

Haec ubi dicta, locum capiunt, signoque repente
Corripiunt spatia audito, limenque relinquunt,
Effusi, nimbo similes, simul ultima signant.

Les vers suivants de Silius sont une répétition défectueuse de ces deux admirables passages :

Qui postquam arrecti plantis et pectora proni,
Pulsantesque ostro laudum exsultantia corda,
Accepere tuba spatium, ensiluere per auras
Ocius effusis nervo exturbante sagittis.

L'expression arrecta cupido, qui doit s'entendre au sens moral, a perdu ici toute sa force et toute sa couleur, ramenée qu'elle est au sens phy[sique]. Virgile dit très bien avec une merveilleuse har[diesse] que la crainte épuise les cœurs palpitants ; mai[s] transporter ces mots aux concurrents eux-mêmes, dire qu'ils épuisent eux-mêmes leurs cœurs palpi-tants par le désir de la gloire, c'est une expression qui n'est plus naturelle et qui paraît forcée. Im[iter] ainsi, ce n'est pas même copier, c'est dénaturer l'auteur dont on suit les traces. — Signoque re[pente]

Corripiunt spatia audito est une façon de dire vive et simple tout à la fois : le signal entendu, ils s'emparent de l'espace. Accepere tuba spatium est au contraire très mal écrit : il faut passer par un intermédiaire pour arriver au sens. Ici encore l'oreille est offensée par une harmonie solennelle et tout à fait hors de propos qui est l'inverse de l'harmonie imitative. Ces vers lents et monotones pour peindre quelque chose de très vif nous choquent étrangement. Ils nous prouvent une fois de plus combien il est difficile de vouloir donner comme un fac-simile de la poésie de Virgile. Il ne suffit pas de le transcrire pour le copier. L'imitation perpétuelle de Silius paraît servile au premier abord ; à une vue plus attentive on s'aperçoit qu'elle est très infidèle.

Silius Italicus dans sa description de la course à pied a remplacé l'incident de la ruse de Nisus par un incident exactement conforme à ce que nous voyons dans Stace. Celui qui allait atteindre le premier le but se sent subitement saisi par les cheveux, et, forcé de s'arrêter, a la douleur de se voir frustré du glorieux prix de sa victoire. Auquel des deux poëtes revient l'honneur de l'invention ? c'est ce que ne dit pas le commentateur cité dans l'édition de M. Lemaire, et qui accuse Virgile d'avoir moins bien conservé

la dignité épique [en prêtant du burlesque au person-
nage de Nisus]. Nous ne sommes pas de cet avis
nous trouvons qu'une aventure telle que celle de
Nisus, racontée dans un style familier et agréable
comme il convenait, délasse un peu de la solennité
habituelle de la poésie héroïque. La fiction qu'on
y a substituée ne nous paraît pas heureuse. Dans
un tel procédé, il y a quelque chose de brutal et
de grossier, qui est peu digne de l'épopée. Chez Stace
du moins le roi d'Argos qui préside les jeux ne sanctionne
pas cette fraude par trop évidente, et qui ne peut nul-
lement être imputée à la maladresse comme celle de
Nisus. Adraste fait recommencer la course pour un
passe-droit aussi flagrant. — Ici Scipion ne se met
nullement en peine de trouver un remède et une conso-
lation à l'injustice dont il vient d'être témoin ainsi
que tous les autres spectateurs. Ce serait peut-être
indice de l'antériorité de Silius. Peut-être aussi cette
invention appartenait-elle à quelque prédécesseur de
Silius ou de Stace. On ne sait pas lequel des deux
poèmes a précédé l'autre, bien qu'il soit à peu près
constant qu'ils ont été composés tous deux du temps
de Domitien. Nous inclinerions plutôt à croire
que la Thébaïde a été écrite avant les Punica.
Plusieurs passages de ce dernier poème semblent être
comme des réminiscences de l'épopée de Stace.

Déjà dit.

seizième livre, que nous avons sous les yeux, nous en offre un exemple frappant. Scipion (v. 533) propose un simulacre de guerre, un combat à l'épée. Deux frères se présentent, et profitent de l'occasion des jeux pour se disputer le trône de leur père. Tous deux succombent frappés mortellement de l'épée par un coup simultané. Leur haine survit à leur trépas, et sur le bûcher la flamme s'élança en se divisant, et leurs cendres refusèrent de reposer ensemble. Ce morceau tout entier est une inspiration de la Thébaïde. Cette conjecture serait confirmée par le témoignage de Martial, lequel nous apprend que Silius composa son poème dans un âge fort avancé.

Un dernier reproche* qu'il faut adresser à Silius, c'est que le merveilleux manque presque complètement aux narrations qui remplissent le seizième livre de ses Punica : il s'est privé ainsi d'un moyen puissant d'exciter l'intérêt. Le merveilleux n'apparaît que vers la fin de cette description des jeux, et semble venir comme conclusion dernière. Silius et Stace paraissent avoir voulu lutter contre ce prodige de la flèche d'Aceste qui s'enflamme et se consume dans les airs. On est forcé d'avouer que la substitution de Stace n'est pas heureuse, et que celle de Silius l'em

* Ce reproche ne serait guère juste. Il serait en contradiction avec celui qu'on adresse au reste du poème, où le merveilleux prodigué contredit le caractère tout historique du sujet. Il faut se borner à remarquer que le merveilleux manque à ces divers récits, sauf à la conclusion.

encore moine. Adraste lance une flèche qui après av[...]
touché le but revient se loger dans son carquois; ce mi-
racle, nous apprend le poëte, est l'indice de son retour da[...]
sa patrie après sa défaite. Scipion aussi, à l'exemple d[...]
Agamemnon, d'Aceste et du roi d'Argos, prend part en [...]
nier lieu aux jeux qu'il a ordonnés : "il fait voler de [...]
sa force sa lance victorieuse, symbole de l'honneur qu[...]
rend aux illustres morts. Sa lance, poussée avec vig[...]
franchit l'espace, tombe, se plante dans la terre; et t[...]
à coup, ô prodige! se couronne de feuillages et de bra[...]
et à peine naissante, devient un grand chêne dont l'omb[...]
se projette au loin. Les prêtres consultés répondent
qu'on ne peut prétendre à de plus grandes destinées; [...]
les Dieux l'indiquent et le promettent par ce prodig[...]
prodige véritablement surprenant et qui ne s'est ja[...]
vu. C'est la légende de Romulus reproduite tout
long (V. Servius; Ovide, liv. 15 des Métamorph[...]
mais transporter cette légende au temps de la sec[...]
guerre Punique, c'était commettre un énorme d[...]
de sens. Ces erreurs de goût nous ramènent à
Virgile, qui, même dans la peinture de l'incroya[...]
satisfait toujours la raison par une mesure pa[...]
te et une discrétion pleine de tact. Ces qualit[...]
ressortent davantage lorsque l'on compare son au[...]
avec les copies que le temps nous en a conservées[...]
de telles imitations affaiblissent ou forcent l'orig[...]

inenat ; comparer au texte.

ou pèchent à la fois par l'un et l'autre de ces deux défauts.

Mais il est temps de quitter ce sujet d'étude et de revenir à l'incident par lequel l'action de l'Enéide reprend son cours. Cet incident est fondé sur une tradition légendaire, dont Virgile a choisi et combiné les divers éléments selon les inspirations de son goût, comme il en avait le droit. Il lui a convenu de le placer ici pour lui donner plus d'intérêt et de vraisemblance. Enée, après sept ans, va enfin aborder sur cette terre de l'Italie, qui jusque là a comme fui devant lui, lorsque tout à coup le découragement des femmes Troyennes menace de ruiner à jamais son entreprise. Cet événement de l'incendie de la flotte intéresse donc vivement par la date seule. Le lieu même où se passe la scène ajoute à la vraisemblance. Dans quelle contrée les Troyennes peuvent-elles préférer de se fixer plutôt que sur cette terre où règne leur compatriote Aceste, et qui possède les dépouilles mortelles du vénérable Anchise? Virgile a donc trouvé l'époque et la place qui convenaient le mieux à cet incident. On s'est demandé comment la flotte était assez abandonnée pour qu'il fût si aisé de la livrer aux flammes. Mais rappelons-nous que l'incendie éclate pendant que la foule des Troyens est attentive aux jeux, qui se continuent dans l'intérieur de l'île, et auxquels les femmes n'assistent pas.

(Voir le sixième Excursus de Heyne).

Ici encore, comme partout ailleurs, nous trouvons Virg[ile]
parfaitement sur ses gardes; nous voyons de plus qu[e]
cette narration épisodique des jeux n'est pas un pu[r]
caprice de l'imagination du poète, mais qu'il a [eu]
l'art de la rattacher étroitement à la conduite génér[ale]
de l'action.

Virgile aime et recherche les contrastes dans le[s]
tableaux; au spectacle si riant et si animé des de[rniers]
jeux il oppose le triste tableau des Troyennes relég[uées]
sur le rivage, occupées à pleurer Anchise et a[ussi]
à gémir sur leurs longues infortunes; ainsi da[ns]
l'*Iliade* (liv. 19), aux funérailles d'Achille, l[es]
malheureuses captives nous sont représentées pleur[ant]
Achille, et profitant de l'occasion pour se pleurer [elles-]
mêmes. Cette douleur produit ici une sorte de co[up]
de théâtre poétique :

v. 613 At procul in sola secretæ Troades acta
Amissum Anchisen flebant, cunctæque profund[um]
Pontum adspectabant flentes. Heu! tot vada fessi[s]
Et tantum superesse maris! vox omnibus una[.]
Urbem orant; tædet pelagi perferre laborem.

Ce sont des vers très célèbres par leur expression méla[nco-]
lique et par l'harmonie lugubre qui répond à c[ette]
expression. — *Sola... secretæ*, rapprochement qui
double la force de chacun des deux termes et augm[ente]
l'effet de la situation. Comme tous les mots, l[...]

place, leur voisinage, le mouvement de la pensée, et l'harmonie du style peignent admirablement les douloureuses fatigues de l'exil ! — *Fessis* est bien rejeté à la fin du vers ; viennent ensuite aux vers suivants des séries de coupes imitatives. — Ici Iris, envoyée par Junon dont la haine ne se repose pas, se mêle à la troupe des femmes Troyennes sous la figure de l'une d'entre elles, Beroë, que sa vieillesse rend vénérable à toutes les autres. Elle les excite par un discours plein de passion et d'adresse à mettre fin à leur exil en incendiant la flotte. Virgile est un excellent orateur ; il prête toujours à ceux de ses personnages qu'il fait parler l'éloquence la plus vraie
v. 623. et la plus vive. Ce sont des accents qui pénètrent ! On comprend et on prévoit d'avance l'effet inévitable qui va suivre. Le seul reproche que l'on puisse faire à ce discours, c'est qu'il rappelle trop, dans le commencement, le beau mouvement d'Enée au milieu de la tempête soulevée par Eole, à l'instigation de Junon ; nous retrouvons les mêmes sentiments, et presque les mêmes expressions :

O miseræ, quas non manus, inquit, Achaica bello
Traxerit ad lethum patriæ sub mœnibus ! O gens
Infelix, cui te exitio Fortuna reservat !

Au vers suivant, il faut se garder de traduire *Septima æstas* par "le septième printemps" ; ce serait

pécher contre l'exactitude. Nous avons indiqué une dis-
cussion chronologique qui prouve que l'on s'est
étonné que tant d'événements soient compris dans la
septième année. Il ne faut donc pas abréger cette an[née]
et nous mettre au printemps; *æstas* doit être pris d[ans]
son sens général; la septième année s'achève; c'e[st]
ce qu'indique d'ailleurs l'expression *vertitur*:

Septima post Trojæ excidium jam vertitur æstas
Quum freta, quum terras omnes, tot inhospita sa[xa]
Sidera que emensæ ferimur, dum per mare magnu[m]
Italiam sequimur fugientem, et volvimur undis.

A partir du second vers il y a beaucoup de mots
jetés confusément, et qui ont embarrassé les comm[en-]
tateurs; ils n'ont pas vu que cette confusion même
est imitative et devient une beauté de plus. Le [vers]
qui termine, *volvimur undis*, est frappant. C'[est]
un sentiment que Virgile a exprimé bien souvent
qu'il a toujours rendu éloquemment. Remarque[z]
en outre ce soin de résumer sans cesse en deux mo[ts]
situation générale sans en avoir l'air. Suit u[ne]
exclamation touchante, inspirée par la douleur [de]
l'exil et le souvenir enchanteur de la patrie:

O patria, et rapti nequidquam ex hoste Pena[tes]!
Nulla ne jam Trojæ dicentur mœnia? nusqu[am]
Hectoreos amnes, Xanthum et Simoenta, vide[bo]?

Plus loin Sinon fait agir une autre m[...]

v. 636 Nam mihi Cassandræ per somnum vatis imago
Ardentes dare visa faces…

Les vers sont très beaux, mais ils ont le tort de réveiller un peu le souvenir de ce songe admirable d'Énée, dans le quel il reçoit d'Hector les gages de la perpétuité de l'empire Troyen. Virgile se souvient de lui-même, et le marque peut-être avec trop de complaisance. Nous sommes arrivés à la péroraison. Ce discours est un des plus éloquents et des plus efficaces; il ne manque pas son effet. A peine Béroë a-t-elle fini de parler qu'elle est reconnue pour Déesse. Cette découverte ajoute à l'égarement des Troyennes, qui se précipitent vers les vaisseaux et les embrasent:

v. 659 Tum vero attonitæ monstris actæque furore
Conclamant, rapiuntque focis penetralibus ignem;
Pars spoliant aras, frondem ac virgulta facesq.
Conjiciunt. Furit immissis Vulcanus habenis
Transtra per et remos et pictas abjete puppes.

Voilà l'incendie déclaré. Quelle opposition habile entre ce tableau et celui de cette brillante cavalerie qui charme dans le même moment les regards des Troyens! Virgile lie entre elles ces deux scènes avec cet art de composition qui lui est propre et que nul autre ne possède à un si haut degré. Ascagne qui a vu le premier s'élever dans l'air

un tourbillon de flammes, se précipite de toute la
vitesse de son cheval ; il arrive au milieu de ces femm
qui, reconnaissant leur égarement et craignant la
des Troyens, prennent la fuite de tous côtés, vont se cach
au fond des forêts et dans les rochers. Ainsi finit cet inci

v. 676 At illae diversa metu per littora passim
Diffugiunt ; silvasque et sicubi concava furti
Saxa petunt. Piget incepti lucisque, suosque
Mutatae agnoscunt, excussaque pectore Juno est.

Remarquons au passage cette expression si vive :
Excussa pectore Juno est, que n'a pas oubliée
Italicus. Il est bon de signaler dans l'occasion ce
emprunts qui sont la vie et la mort de sa poésie
vers :

Jam monita et Fabium belliq. equitumq. magis
Excuerat mentem,

(Livre VII, v. 496).

contient une expression tout à fait analogue : le ma
de la cavalerie avait dépouillé son esprit du souven
de Fabius. Une imitation du même genre se re
au début du VIIIe livre (v. 32). Junon envo
la déesse Anna Perenna, qui nous est connu
nos précédentes études, vers Annibal, afin de le ra
contre les craintes qui l'assiègent, et de bannir d
son cœur la pensée inquiétante de Fabius :

Perge, age, et insanos curarum comprime flu

Excute sollicito Fabium...

Un passage de Valerius Flaccus, où Virgile est pareillement copié dans son expression, se présente encore à notre souvenir. C'est au livre V, v. 197, dans la prière que les Argonautes adressent aux Dieux:

Tot freta, tot duræ properantia sidera passis:

Ce vers rappelle évidemment ceux de Virgile que nous citions tout récemment:

v. 627 Quum freta, quum terras omnes, tot inhospita saxa,
Sidera que emensæ ferimur...

Ce qui frappe dans ces écrivains trop fidèles imitateurs de Virgile, c'est une ressemblance continuelle avec leur modèle, ressemblance qui a le défaut de rappeler l'original non seulement par l'économie de l'ensemble, mais jusque dans les moindres détails du style, et de provoquer ainsi une comparaison toujours défavorable. Il fallait essayer de dérober à l'auteur de l'Enéide son goût, son inspiration, au lieu de calquer ses vers, et de gâter ses expressions en y touchant, en les transposant peu adroitement.

Ce cinquième chant n'est pas tout épisodique. Enée rencontre un obstacle imprévu à ses desseins; sa flotte brûle et va être consumée, lorsque, touché par l'ardente prière du héros, Jupiter éteint l'incendie. Delà deux tableaux, qui font contraste l'un avec l'autre, celui de l'incendie, et celui de la tem-

pête subite qui l'éteint, séparés par la prière d'Enée. Il
impossible de mieux peindre le spectacle d'un vaste em
sement, la flamme qui pénètre dans la structure des
vaisseaux et les mine sourdement :

v. 680. Sed non idcirco flammae atque incendia vires
Indomitas posuere : udo sub robore vivit
Stuppa vomens tardum fumum, lentusq. carinas
Est vapor, et toto descendit corpore pestis.

Quelque sujet que Virgile traite, il sait trouver des
images d'une justesse et d'une vivacité parfaites. Le m
mérite éclate dans les derniers vers où Jupiter rass
ble en quelque sorte tous les trésors de la pluie pour
venir au secours des Troyens :

v. 693 Vix haec ediderat, quum effusis imbribus atra
Tempestas sine more furit, tonitruque tremiscunt
Ardua terrarum, et campi ; ruit aethere toto
Turbidus imber aqua, densisque nigerrimus austris
Implenturque super puppes ; semiusta madescunt
Robora ; restinctus donec vapor omnis, et omnes,
Quatuor amissis, servatae a peste carinae.

Tempestas sine more furit. Cette coupe est excellente pour
peindre la tombée subite d'une pluie ; nous la connaissons
déjà par Virgile lui-même qui se répète quelquefois.

Nous sommes arrivés au dénouement : Enée a perdu
quatre de ses vaisseaux ; le reste lui suffira pour ga-
gner l'Italie avec l'élite de ses compagnons.

Laferrière

30e. Leçon.

5e. Livre.

Départ et navigation d'Enée.

Mort de Palinure.

30e Leçon.

5e Livre. Départ et navigation d'Énée. Mort de Palinure.

Rédaction étendue, exacte, d'un style facile, quelquefois un peu négligé.

Le cinquième livre de l'Énéide peut se décomposer en deux parties : une première partie épisodique renferme la description de la cérémonie funèbre et des jeux ; une seconde, qui fait partie intégrante de l'action, contient l'incendie des vaisseaux et les suites de l'incendie. Virgile a su lier ces deux parties avec un art infini. Les épisodes du commencement perdent vers la fin leur caractère d'épisodes et deviennent nécessaires à l'action. De là, aussi, de beaux contrastes : au spectacle des jeux dans lequel domine la joie et la sérénité malgré les impressions douloureuses qu'avait pu renouveler la cérémonie funèbre, succèdent des scènes de désolation et de tumulte, des discours véhéments, des tableaux pleins d'énergie. — Virgile se retrouve avec toute sa force et tout son art dans les traits destinés à peindre l'incendie et les torrents de pluie qui l'éteignent. ~~l'incendie~~. Parmi ces différents traits nous en citerons un surtout qui marque la hardiesse du style de Virgile :

. . . . Furit immissis Vulcanus habenis.

Il serait difficile de rendre en français cette expression hardie par laquelle l'essor des flammes est comparé à celui d'un coursier libre du frein. Nous

retrouverons cette métaphore au 1er vers du sixième livre:

Sic fatur lacrymans, classique immittit habenas.

Virgile l'avait déjà employée dans les Géorgiques, livre 2, vers 364:

..... Dum se laetus ad auras
Palmes agit, laxis per purum immissus habenis.

Silius Italicus l'a trouvée de bonne prise et l'a reproduite, 14e livre, vers 682:

Uritur omne nemus, lucos que effusus in altos
Immissis crepitat victor Vulcanus habenis.

Silius, comme on le voit, n'a fait autre chose que copier l'expression de Virgile: ce n'est point là une imitation, c'est une transcription littérale.

Virgile avait lui-même emprunté cette métaphore à Lucrèce, ainsi que beaucoup d'autres: mais il avait su se l'approprier. Lucrèce après avoir raconté la formation du globe, peint l'essor de la végétation. Les végétaux s'élancent vers le ciel: voici comme le poète exprime cette pensée, liv. 5. vers 784:

Arboribus que datum est variis exinde per auras
Crescendi magnum immissis certamen habenis.

Ainsi le poète transforme cet essor de la végétation en une sorte de lutte: c'est pour ainsi dire une course de chars. Ces différentes citations nous donnent une idée de l'imagination créatrice de Lucrèce, du talent avec lequel Virgile sait s'approprier tout ce qu'il emprunte

et de la manière servile avec laquelle Silius copie Virgile.

Cette même métaphore se rencontre chez Bossuet (Histoire universelle, 3e partie, ch. 8) :

« Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes ; il a tous les cœurs en sa main : tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain. »

On peut remarquer dans Virgile le contraste des deux tableaux dans lesquels il peint d'abord l'incendie, puis les torrents de pluie qui sauvent les vaisseaux.

(Vers 662 à 680 - vers 693)

Nous avons étudié ailleurs le premier de ces tableaux ; voici le second :

Vix hæc ediderat, quum effusis imbribus atra
Tempestas sine more furit, tonitruque tremiscunt
Ardua terrarum et campi ; ruit æthere toto
Turbidus imber aqua, densisque nigerrimus austris ;
Implenturque super puppes ; semiusta madescunt
Robora ; restinctus donec vapor omnis, et omnes,
Quatuor amissis, servatæ a peste carinæ.

« A peine avait-il dit, que les nuages s'épaississent, une sombre tempête déchaîne ses fureurs, et le tonnerre ébranle le sommet des monts et des plaines ; de tous les points du ciel fondent de noirs torrents de pluie, poussés par les impétueux Autans ; l'eau couvre, inonde les navires, pénètre le bois

à-demi brûlé, étouffe enfin l'incendie, et de tous les vaisseaux quatre ont péri, le reste échappe au fléau.
(Trad. Delestre).

Entre ces deux tableaux se place la prière d'Enée, (Vers 687) :

Jupiter omnipotens, si nondum exosus ad unum
Trojanos, si quid pietas antiqua labores
Respicit humanos; da flammam evadere classi
Nunc, pater, et tenues Teucrum res eripe letho.
Vel tu, quod superest, infesto fulmine morti,
Si mereor, demitte, tuaque hic obrue dextra.

« Jupiter, si ton courroux n'a pas encore pros-
jusqu'au dernier Troyen, si ta pitié s'intéresse tou-
jours aux malheurs des mortels, dérobe aujourd'hui
nos vaisseaux à la flamme, et sauve de leur ruine,
ô mon père, les faibles restes d'Ilion; ou pour fa-
suprême, que ta foudre ennemie me livre à la mort,
si je la mérite, et qu'à l'instant ton bras m'écrase.
(Trad. Delestre).

On a critiqué cette prière d'Enée à Jupiter; on a prétendu que dans une situation aussi critique le chef des Troyens avait mieux à faire que d'invoquer les Dieux. Heyne a réfuté victorieusement cette objection : Virgile avait eu soin de la prévenir : (vers 684)

Nec vires heroum infusaque flumina prosunt.

n'explique-t-il pas suffisamment l'inaction d'Enée? Virgile est presque partout aussi attentif à répondre d'avance aux objections.

Enée perd quatre vaisseaux : " Quatuor amissis. etc. " C'est ici le lieu de remarquer la précision de détails que Virgile a mise dans tout le cours de son poëme. Nous pouvons suivre le sort des vaisseaux Troyens depuis leur départ de Troie. Dans la tempête du premier livre, Enée perd un vaisseau, celui qui portait les Lyciens et le fidèle Oronte (v. 113). Il gagne le port avec sept vaisseaux seulement (v. 170). Au vers 390, Vénus lui promet le retour des Troyens dispersés par la tempête: Enée les revoit en effet (v. 509). Au vers 684, Didon donne aux Troyens vingt taureaux : en supposant qu'il y ait un taureau pour chaque vaisseau, on peut conclure que le nombre des vaisseaux Troyens était de vingt à ce moment ; que vingt-et-un vaisseaux étaient partis de Troie ; qu'à la fin du cinquième livre, ils se trouvent réduits à seize par suite du naufrage d'Oronte et de l'incendie qui en a détruit quatre.

Cette dernière perte était considérable. Enée découragé voulait se fixer en Sicile, lorsque les destins lui manifestèrent leur volonté par la bouche de Nautes :

Suivant Denys d'Halicarnasse, Nautes était un prêtre de Minerve qui lors de la prise de Troie avait sauvé et emporté le Palladium: "Ναύτιος ἀπὸ τῶν σὺν Αἰνείᾳ στειλάντων τὴν ἀποικίαν ἦν Ἀθηνᾶς ἱερεὺς Πολιάδος, καὶ τὸ ξόανον ἀπηνέγκατο τῆς θεᾶς μετανιστάμενος, ὃ διεφύλαττον ἄλλοι παρ' ἄλλων μεταλαμβάνοντες οἱ τοῦ γένους ὄντες τῶν Ναυτίων." — Ce passage nous apprend que Virgile en faisant figurer dans son poëme le personnage de Nautès donnait par là une consécration fabuleuse à une des grandes familles de Rome. Nous avons vu que Virgile avait fait pour plusieurs autres familles ce qu'il fait ici pour la famille Nautia.

Nautès conseille à Enée de laisser en Sicile ceux des Troyens qui sont lassés et découragés (v. 71[illegible])

"Longævos que senes et fessas æquore matres
Et quidquid tecum invalidum metuens q. pericli est
Delige: et his habeant terris sine mœnia fessi;
Urbem appellabunt permisso nomine Acestam."

"Que les vieillards courbés par l'âge, les femmes lasses de la mer, et tous ceux qui n'ont plus de force ou qui redoutent les périls, soient réservés pour ces climats, et souffrez qu'ils y trouvent un asile après leurs fatigues. Si le prince y consent, leur ville aura le nom d'Aceste." (trad. Delille)

Un autre interprète des Dieux, Anchise, apparaît à Enée et lui conseille de ne conduire en Italie que la partie la plus courageuse de son peuple (v. 729)

" . . . lectos juvenes, fortissima corda
Defer in Italiam. Gens dura atque aspera cultu
Debellanda tibi Latio est. Ditis tamen ante
Infernas accede domos; et Averna per alta
Congressus, pete, nate, meos. "

" Que l'élite de ta jeunesse et tes guerriers les plus vaillants te suivent en Italie. Il est un peuple intrépide et sauvage qu'il te faudra combattre dans le Latium. Mais aborde auparavant les sombres demeures de Pluton, et franchissant l'Averne, viens rejoindre ton père, ô mon fils. "

Trad. Delestre.

C'est ainsi que le voyage d'Enée aux enfers et toute la seconde partie de l'Enéide se trouve annoncée de loin.

Enée trace avec la charrue l'enceinte de la ville, distribue au sort les demeures, marque ici la place d'Ilion, et là celle de Troie :

. . . . . hoc Ilium et haec loca Trojam
Esse jubet (v. 756).

Cette distribution des localités dans la nouvelle ville doit reproduire aux yeux des Troyens l'image de la patrie absente. Nous avons déjà vu la

même chose dans le troisième livre à propos de la ville fondée par Andromaque. (Vers 302 et 349) :

Urbem in luco, falsi Simoentis ad undam...

. . . .

Procedo, et parvam Trojam, simulataque magnis
Pergama, et arentem Xanthi cognomine rivum
Agnosco, Scææque amplector limina portæ.

La répétition de ce passage n'en affaiblit pas l'effet. Elle nous montre la perpétuité du souvenir de Troie dans le cœur des exilés.

La ville d'Acesta est la même que la ville d'Egeste ou Ségeste dont parle Cicéron dans la quatrième Verrine, 33e chapitre :

" Segesta est oppidum pervetus in Sicilia, Judices, quod ab Ænea fugiente a Troja atque in hæc loca veniente conditum esse demonstrant. Itaque Segestani non solum perpetua societate atque amicitia, verum etiam cognatione se cum populo Romano conjunctos esse arbitrantur. "

Le souvenir invoqué par Cicéron nous montre une fois de plus combien le sujet traité par Virgile était national. La ville de Ségeste se vantait d'une origine Troyenne : ses monnaies avaient pour effigie Énée emportant son père et ses Dieux. Pour expliquer le changement d'Acesta en Egesta il suffit de rappeler qu'Aceste s'appelait aussi Egeste

Denys d'Halicarnasse raconte l'histoire d'Egeste, livre 1er, chap. 52. Suivant cet écrivain un noble Troyen avait été tué autrefois par Laomédon avec toute sa postérité mâle. Ses filles avaient été livrées à des marchands pour être emmenées au loin. Pendant la traversée un jeune homme qui se trouvait sur le même vaisseau s'éprit d'une d'entre elles, la conduisit en Sicile et en eut un fils nommé Egeste. Celui-ci revint à Troie à l'instant du siége de la ville par les Grecs, combattit vaillamment, et, lorsque tout espoir fut perdu, s'enfuit en Sicile et y fonda un établissement. Comme on le voit, Virgile connaissait toutes ces traditions et en avait tiré profit. Il poussait très loin l'exactitude. Ainsi Denys d'Halicarnasse donne à Egeste un compagnon nommé Helyme: nous retrouvons cet Hélyme dans le cinquième livre de l'Enéide, vers 73:

Hoc Helymus facit, hoc ævi maturus Acestes.

Ce n'est pas seulement à la ville d'Egeste que Virgile donne ainsi une origine fabuleuse. La ville d'Entella en Sicile devait rappeler aux Romains le souvenir d'Entelle, le vieil athlète vainqueur du jeune Darès. Virgile fait encore remonter à Enée la fondation du temple de Vénus Erycine sur le sommet de l'Eryx et la consécration du bois sacré qui entoure le tombeau d'-

Anchise. C'est ainsi que le poète sait grouper autour des personnages du drame toutes les antiquités de la Sicile, toutes les traditions locales, et enchaîner le tout dans la suite du récit avec un art admirable.

Enée se décide à partir.

Jamque dies epulata novem gens omnis, et aris
Factus honos: placidi straverunt aequora venti,
Creber et aspirans rursus vocat Auster in altum.

(Vers 761)

" Déjà depuis neuf jours le peuple entier se livrait aux festins, honorait les autels par des sacrifices: les vents paisibles ont aplani les ondes, et par son souffle favorable l'Auster appelle de nouveau la flotte sur les mers."

Le vers Creber et aspirans, etc. est un vers descriptif plein de légèreté. Mais ce qu'il y a de plus important à remarquer, c'est que les Troyens ne partent pas sans avoir célébré une nouvelle fête en l'honneur d'Anchise. Cette fête dure neuf jours ainsi que la première. (Voir au vers 64 - v. 104) Virgile insiste sur ce côté historique de son œuvre: il donne ainsi une consécration fabuleuse aux rites usités chez les Romains. Or nous savons que chez les Romains les fêtes funèbres duraient neuf jours, et qu'au neuvième jour on offrait le sacrum novendiale, le novendial. Ovide fait remonter aussi à Enée l'origine de ces cérémonies funèbres qu'il appelle feralia, parentalia (Fastes

Livre 2. Vers 543 :)

"Hunc morem Æneas, pietatis idoneus auctor
Attulit in terras, juste Latine, tuas.
Ille patris Genio solemnia dona ferebat ;
Hinc populi ritus edidicere pios.
At quondam, dum longa gerunt pugnacibus armis
Bella, parentales deseruere dies.
Non impune fuit : nam dicitur omine ab isto
Roma suburbanis incaluisse rogis.
Vix equidem credo : bustis exisse feruntur,
Et tacitæ questi tempore noctis avi ;
Perque vias urbis latosque ululasse per agros
Deformes animas, vulgus inane, ferunt :
Postea præteriti tumulis redduntur honores,
Prodigiis que venit funeribus que modus. "

Il y a dans ces vers de la facilité et de l'élégance.

La description du départ d'Enée et la scène des adieux nous montrent combien Virgile connaissait le cœur humain. Les femmes Troyennes qui tout à l'heure avaient peur de la mer et brûlaient les vaisseaux pour obliger les Troyens à se fixer en Sicile, veulent partir avec Enée et braver avec lui les dangers et les fatigues. Ce beau contraste est pris dans la nature : (Vers 767) :

Ipsæ jam matres, ipsi quibus aspera quondam
Visa maris facies, et non tolerabile numen,

Ire volunt, omnem que fugæ perferre laborem.
Quos bonus Æneas dictis solatur amicis,
Et consanguineo lacrymans commendat Acestæ.

" Les femmes même et tous ceux à qui l'aspect des flots semblait naguère effrayant, et l'idée de la mer insupportable, veulent partir, veulent braver toutes les fatigues du voyage. Le sensible Enée les console par des paroles amicales et les recommande en pleurant à son compatriote Aceste. "

(Trad. Delestre)

Ces vers sont d'une touchante simplicité. Le mot numen est peut-être obscur. Numen est sans doute synonyme de Neptunus, le dieu de la mer, la mer. Quelques éditeurs ont substitué nomen à numen; ce qui signifierait que tout à l'heure le nom seul de la mer semblait effrayant aux Troyennes.

Nous trouvons une contre-épreuve habile de ce passage chez Valerius Flaccus (Liv. 1er v. 315)

Increscunt matrum gemitus, et fortia languent
Corda patrum: longis flentes amplexibus hærent

puis au vers 350:

Et jam finis erat, Zephyrumque ratemque mo-
-rantes
Solverat amplexus tristi tuba tertia signo.

Une scène du même genre avait été peinte par Apollonius de Rhodes, livre 1er vers 877.

Les Lemniennes font leurs adieux aux Argonautes : semblables, dit le poëte, à un essaim d'abeilles qui voltigent autour des fleurs et se répandent dans la campagne " elles s'empressent toutes en soupirant autour des Argonautes, et leur font les plus tendres adieux ; en priant les immortels de leur accorder un heureux retour."

. . . . ταί γε
ἐνδυκὲς ἀνέρας ἀμφὶ κινυρόμεναι προχέοντο,
χερσί τε καὶ μύθοισιν ἐδεικανόωντο ἕκαστον,
εὐχόμεναι μακάρεσιν ἀπήμονα νόστον ὀπάσσαι.

Stace, dans sa Thébaïde, nous présente un tableau du même genre. Il y a dans Stace de l'esprit, de la grâce, du sentiment peut-être : mais son goût est moins discret que celui de Virgile : il n'a plus la simplicité de son devancier ; dans la scène qu'il trace l'émotion est affaiblie. Sa manière est le contrepied de celle de Virgile.

Voici les vers de Stace, livre 4, vers 16 et suiv.

Jamque suos circum pueri, innuptæque, Patresque,
Funduntur mixti, summisque a postibus obstant.
Nec modus est lacrymis ; rorant clypeiq. jubæq.
Triste salutantum, et cunctis dependet ab armis
Suspiranda domus : galeis juvat oscula clausis
Inserere, amplexuque truces deducere conos.
Illi quis ferrum modo, quis mors ipsa placebat,
Dant gemitus, fractæque labant singultibus iræ.

Sic ubi forte viris longum super æquor iturus,
Quum jam ad vela Noti et scisso redit anchora fundo,
Hæret amica manus: certant innectere collo
Brachia manantes que oculos; hinc oscula turbant,
Hinc magni caligo maris; tandem que relicti
Stant in rupe tamen; fugientia carbasa visu
Dulce sequi, patrios que dolent crebrescere ventos;
Stant tamen et notam puppem de rupe salutant.

« Déjà, autour de leurs parents, enfants, jeunes filles, vieillards, se pressent, se confondent; de leur foule obstruent les dernières issues du camp. Nulle mesure dans les larmes; elles pleuvent des boucliers et des panaches des guerriers dans leurs tristes adieux, et à chaque armure est suspendue une famille éplorée; on fait passer avec amour des baisers à travers les ouvertures des visières baissées, et pencher dans ces embrassements les farouches cimiers. Ceux à qui naguère les armes et la mort elle-même semblait douce gémissent; la colère se calme et chancelle au milieu des sanglots.

Ainsi des hommes qui vont s'embarquer pour un lointain voyage, quand déjà les vents gonflent la voile, quand l'ancre sort du fond déchiré des mers, pressent long-temps une main amie; ils enlacent leurs bras; ils serrent les uns contre les autres leurs yeux

baignés de pleurs; tout les trouble; ici des baisers, là la sombre immensité des flots; enfin ils se quittent; ceux qui restent se tiennent debout sur un rocher; ces voiles qui fuient, il leur est doux de les suivre du regard, et ils se plaignent en voyant redoubler les vents qui soufflent du rivage; ils demeurent cependant, et ce navire chéri, du haut du roc, ils le saluent."
(Trad. Nisard.)

Les deux premiers vers marchent assez bien, excepté toutefois les mots summis a postibus qui sont obscurs. Dès le troisième vers nous trouvons un goût d'amplification qui n'est point chez Virgile. Stace épuise chaque détail: il ne se contente pas de dire: nec modus est lacrymis; ces mots ne sont que la matière du développement qui vient immédiatement après. Le poëte donne son attention à des détails minutieux et recherchés tels que:

. . . . . . Cunctis dependet ab armis
Suspiranda domus...

Il y a pourtant une certaine émotion dans ce trait. Ce qui suit ne manque pas de grâce, mais cela a le double inconvénient d'être affecté et de rappeler dans Homère la scène où le jeune Astyanax s'effraie à la vue de l'aigrette brillante du casque d'Hector. Cette peinture est à la fois grande et aimable chez le poëte grec, et le souvenir qu'en a

conservé le lecteur nuit à l'effet des vers de Stace.

Nous avons vu dans Virgile les femmes Troyennes qui tout à l'heure redoutaient si fort la mer et ses périls changer tout à coup de sentiment et vouloir partir avec Enée. Stace a prêté aux guerriers Argiens une contradiction de sentiment analogue. Peut-être leur attendrissement est-il exagéré. Stace ici est de beaucoup inférieur à Eschyle peignant les dispositions des guerriers Argiens qui font le siège de Thèbes: « Sept chefs, guerriers fougueux, immolent un taureau; le sang de la victime est reçu dans un noir bouclier; tous y plongent la main, tous ils jurent par le Dieu Mars, par Bellone, par la Terreur, amie du carnage, ou de renverser Thèbes, de saccager la ville des Cadméens, ou de périr, d'arroser cette terre de leur sang. Puis ils ont préparé les gages de souvenir qui dans la patrie les rappelleront à leurs chers parents: le char d'Adraste en a été couvert par leurs mains. Alors ils versèrent des larmes, mais nulle pitié n'était dans leur bouche. »

(Eschyle, Les Sept Chefs dev. Thèbes).

Ces paroles sont plus éloquentes et plus vraies que celles de Stace.

Stace a introduit dans ce passage une comparaison: mais par là encore il est bien inférieur à Virgile. Ce dernier dans ses comparaisons dépayse l'ima-

gination du lecteur et la transporte dans un ordre d'idées complètement différent ; ce qui introduit de la variété dans son œuvre. Ce n'est point ce que fait Stace. Il compare le départ des guerriers, à quoi ? au départ d'hommes qui vont faire un long voyage ! Les deux termes de la comparaison se ressemblent par trop.

Remarquons en finissant que manantes oculos est peu attendu après innectere collo. — Hinc oscula turbant est obscur : hinc magni caligo maris est recherché. Patrios ventos n'est pas suffisamment clair : cela veut dire sans doute le vent qui souffle du rivage de leur patrie et qui les en éloigne.

Le reste du cinquième livre ne contient plus que la navigation d'Enée dans la quelle le poëte a su mettre une admirable variété. Nous voyons d'abord paraître Vénus qui vient supplier Neptune en faveur des Troyens et s'efforce de l'exciter contre Junon. Le discours de Vénus est un chef-d'œuvre d'adresse. Vénus sait qu'elle parle à un Dieu jaloux de son autorité. Elle se souvient que dans la tempête excitée naguère par Eole contre les Troyens, ce qui a le plus irrité Neptune c'est qu'on ait osé sans sa permission troubler l'empire de la mer : non illi imperium pelagi sævumque tridentem, — Sed mihi sorte datum : aussi

a-t-elle grand soin de lui rappeler un grief auss[i] puissant contre Junon

« Ipse mihi nuper Libycis tu testis in undis
Quam molem subito excierit : maria omnia cœlo
Miscuit, Æoliis nequidquam freta procellis,
In regnis hoc ausa tuis. » (v. 789)

« Vous-même savez que naguère, sur les côt[es] de la Libye, elle souleva tout à coup d'horribles tempêtes, confondit la mer et les cieux, secondée, mais en vain, par Éole et ses vents déchaînés : c'[est] dans vos états qu'elle a signalé son audace. »

(Trad. Delestre)

La réponse de Neptune est aimable et poétiq[ue]. Virgile a su enchâsser habilement dans [son] vers la fable d'après laquelle Vénus serait née de l'[écume] écume de la mer :

« Fas omne est, Cytherea, meis te fidere regn[is]
Unde genus ducis. »

« Vous pouvez, ô Vénus, tout espérer dans [un] empire qui fut votre berceau. »

Neptune se souvient d'avoir sauvé Énée une première fois :

. . . . Quum Troia Achilles
Exanimata sequens impingeret agmina muris,
Millia multa daret letho, gemerentque repl[eti]
Amnes, nec reperire viam atque evolvere posset

In mare se Xanthus; Pelidæ tunc ego forti
Congressum Æneam, nec Dîs nec viribus æquis,
Nube cava rapui, cuperem quum vertere ab imo
Structa meis manibus perjuræ mœnia Trojæ.

« Quand Achille pressant les Troyens, poussait jusqu'aux remparts leurs bataillons épouvantés, immolait des milliers de victimes; quand les fleuves gémissaient encombrés, et que ne trouvant plus d'issue le Xanthe ne pouvait rouler ses flots jusqu'à la mer; au moment où le vaillant Achille combattait contre Énée, dont les Dieux, dont les forces étaient inégales, j'enlevai votre fils dans un nuage, et pourtant je voulais détruire de fond en comble l'ouvrage de mes mains, les murs de la parjure Troie. »

Dans le 20.e livre de l'Iliade, Neptune avait sauvé des coups d'Achille le fils de Vénus. Achille marchait contre Énée l'épée à la main, lorsque Neptune prend en pitié le sort d'Énée, et vient à son secours. Il veut l'arracher au trépas à cause des grandes destinées promises à la race de Dardanus.

… ἡμεῖς πέρ μιν ὑπ' ἐκ θανάτου ἀγάγωμεν,
Μήπως καὶ Κρονίδης κεχολώσεται, αἴ κεν Ἀχιλλεὺς
Τόνδε κατακτείνῃ· μόριμον δέ οἱ ἐστ' ἀλέασθαι,
Ὄφρα μὴ ἄσπερμος γενεὴ καὶ ἄφαντος ὄληται
Δαρδάνου, ὃν Κρονίδης περὶ πάντων φίλατο παίδων

Οἳ ἕθεν ἐξεγένοντο, γυναικῶν τε θνητάων.
Ἤδη γὰρ Πριάμου γενεὴν ἤχθηρε Κρονίων·
Νῦν δὲ δὴ Αἰνείαο βίη Τρώεσσιν ἀνάξει,
Καὶ παίδων παῖδες, τοί κεν μετόπισθε γέ-
-νωνται.

(*Iliade*, liv. 20, v. 300)

« Sauvons-le nous-même de la mort pour éviter le courroux de Jupiter. Les destins ont ordonné que la race de Dardanus, le plus cher des enfants de ce Dieu nés de mortelles, ne disparût pas entièrement de la terre; celle de Priam a perdu son amour: Énée doit régner sur les Troyens, lui et les fils de ses fils dans le cours des siècles. »

Ces vers de l'*Iliade* sont comme le point de départ de l'*Énéide*: entre ces vers et l'*Énéide* viennent se placer toutes les traditions sur l'origine troyenne des Romains. Le vers *Καὶ παίδων παῖδες* rappelle le vers de Virgile:

Et nati natorum et qui nascentur ab illis.

Revenons à Virgile.

Neptune accueille favorablement la demande de Vénus et exécute sa promesse:

His ubi læta Deæ permulsit pectora dictis,
Jungit equos auro genitor, spumantiaque addit
Frena feris, manibusque omnes effundit habenas.
Cæruleo per summa levis volat æquora curru;

Subsidunt undae, tumidumque sub axe tonanti
Sternitur aequor aquis; fugiunt vasto aethere nimbi.
Tum variae comitum facies; immania Cete,
Et senior Glauci chorus, Inoüsque Palaemon,
Tritonesque citi, Phorcique exercitus omnis.
Laeva tenent Thetis et Melite, Panopeaque virgo,
Nesaee, Spioque, Thaliaque, Cymodoceque.
(Livre 5. v. 816)

" Quand Neptune par ces paroles eut versé le calme et la joie dans le cœur de la déesse, il attelle à son char d'or ses dociles coursiers, les soumet au frein écumant, et dans ses mains laisse flotter toutes les rênes. Son char azuré effleure légèrement la surface des eaux; l'onde s'abaisse, et sous l'essieu retentissant la mer aplanit ses flots orgueilleux; les nuages fuient dans les plaines de l'air. Mille monstres marins varient son cortège : c'est l'immense baleine, et la troupe du vieux Glaucus, et le fils d'Ino, Palémon, et les Tritons agiles, et Phorcus avec toute sa suite. A sa gauche est Thétis et Mélite, et la chaste Panopée, Nésée, Spio, Thalie, Cymodocée. " (<u>Trad. Delestre</u>)

Ces vers nous présentent un tableau charmant. Quelle élégance, quel éclat dans cette peinture : <u>Jungit equos auro genitor</u>, etc ! Comme l'harmonie est différente suivant les idées rendues par le vers ! Quelle légèreté dans le vers : <u>Caeruleo per summa</u>, etc. !

L'harmonie devient plus grave et moins rapide dans le vers suivant : _Subsidunt undae_, etc. L'objet à peindre n'est plus le même.

Nous trouvons une peinture analogue dans Homère (_Iliade_, livre 13, v. 23) :

.. ἔνθ' ἐλθὼν ὑπ' ὄχεσφι πιτύσκετο χαλκόποδ' ἵππω,
ὠκυπέτα, χρυσέῃσιν ἐθείρῃσιν χομόωντε.
Χρυσὸν δ' αὐτὸς ἔδυνε περὶ χροΐ· γέντο δ' ἱμάσθλην
Χρυσείην, εὔτυκτον, ἑοῦ δ' ἐπεβήσετο δίφρου·
Βῆ δ' ἐλάαν ἐπὶ κύματ'· ἄταλλε δὲ κήτε' ὑπ' αὐτοῦ
Πάντοθεν ἐκ κευθμῶν, οὐδ' ἠγνοίησεν ἄνακτα·
Γηθοσύνῃ δὲ θάλασσα διΐστατο· τοὶ δ' ἐπέτοντο
Ῥίμφα μάλ', οὐδ' ὑπένερθε διαίνετο χάλκεος ἄξων.

"Neptune conduit sous le joug ses coursiers à la corne d'airain et au vol impétueux, ornés d'une longue crinière d'or. Une armure le couvre ; il prend un fouet industrieusement formé, et montant sur son char, il rase la plaine liquide. Les baleines sorties du fond des eaux sautent autour de lui et reconnaissent leur roi. L'Océan triomphe, ouvre ça et là devant lui ses ondes ; le char vole avec légèreté, sans que l'essieu d'airain soit mouillé par les flots."

Boileau a rendu en vers français ce passage dans sa traduction du _Sublime_ de _Longin_ :

Il attelle son char, et montant fièrement,
Lui fait fendre les flots de l'humide élément.
Dès qu'on le voit marcher sur ces liquides plaines,
D'aise on entend sauter les pesantes baleines.
L'eau frémit sous le Dieu qui lui donne la loi,
Et semble avec plaisir reconnaître son roi.

Neptune apaise les flots, ainsi qu'il l'avait promis. Mais nous nous souvenons que dans sa réponse à Vénus il a déclaré qu'il lui fallait une victime :

Unus erit tantum amissum quem gurgite quaeres,
Unum pro multis dabitur caput.

Celui qui doit payer de sa tête le salut des autres, c'est le malheureux Palinure ; il consacrera par sa mort le cap qui porte son nom. Le Dieu du Sommeil se présente à lui sous les traits de Phorbas et l'invite au repos. Palinure repousse ses conseils : alors le Dieu du Sommeil prend un rameau imprégné d'une vertu soporifique, endort le pilote et le précipite dans les flots. Nous trouvons le souvenir d'aventures semblables dans les épopées grecques. Ainsi dans le 3e livre de l'*Odyssée*, nous voyons le pilote de Ménélas frappé par les traits d'Apollon :

.. ὅτε Σούνιον ἱρὸν ἀφικόμεθ', ἄκρον Ἀθηνῶν,
Ἔνθα κυβερνήτην Μενελάου Φοῖβος Ἀπόλλων
Οἷς ἀγανοῖς βελέεσσιν ἐποιχόμενος κατέπεφνε,
Πηδάλιον μετὰ χερσὶ θεούσης νηὸς ἔχοντα,

φρόντιν Ὀνητορίδην, ὅς ἐχαίνυτο φῦλ' ἀνθρώπων
Νῆα χυβερνῆσαι, ὁπότε σπέρχοιεν ἄελλαι.

De même, dans Apollonius de Rhodes, tandis que les Argonautes étaient occupés des funérailles du devin Idmon, "un mal imprévu plongea le pilote Tiphys dans un sommeil éternel."

Αγνιάδην Τίφυν θανέειν φάτις· οὐδέ οἱ ἦεν
μοῖρ' ἔτι ναυτίλλεσθαι ἑχαστέρω. Ἀλλά νυ -χαί τον
Αὖθι μινυνθαδίη πάτρης ἑχὰς εὔνασε νοῦσος,
Εἰσόϑ' Αβαντιάδεω νέχυν ἐχτερέϊζεν ὅμιλος.

(*Argonautiques*. liv. II. v. 854)

Ainsi quand Virgile faisait mourir de cette façon Palinure, il trouvait des antécédents chez les poètes qui l'avaient précédé. Toutefois ces antécédents ne justifient pas suffisamment Virgile d'avoir supposé une pareille fable. On se demande d'où vient à Neptune et au Sommeil ce cruel caprice de faire ainsi pièce à Palinure. Cette allégorie donne des Dieux une idée blessante. Il est indigne d'eux de faire le mal par ressentiment [illegible] par passion: que sera-ce, lorsqu'ils le feront par manière de passe-temps? Disons cependant que nous retrouvons dans l'allégorie de la mort de Palinure toute la vivacité et toute la poésie de Virgile. La résistance que le pilote oppose au Sommeil est parfaitement rendue par l'harmonie

de vers :

. . . . . Clavum que affixus et hærens
Nusquam amittebat, oculos que sub astra tenebat :
Ecce deus ramum lethæo rore madentem,
Vi que soporatum stygia super utraque quassat
Tempora, cunctanti que natantia lumina solvit.
Vix primos inopina quies laxaverat artus ;
Et super incumbens, cum puppis parte revulsa,
Cum que gubernaclo, liquidas projecit in undas
Præcipitem, ac socios nequidquam voce vocantem.

« Palinure, s'appuyant sur le timon, y demeurait ferme, ne le quittait pas, et ses regards se fixaient sur les astres. Alors le Dieu prend un rameau imprégné d'une vertu soporifique dans les eaux du Styx et du Léthé : il le secoue sur les deux tempes du pilote, dont les yeux appesantis se ferment malgré ses efforts. A peine une langueur subite s'est-elle emparé de ses membres, qu'assailli par le Dieu qui l'entraîne avec une partie de la poupe et du gouvernail, il roule précipité dans le gouffre humide, d'où il appelle en vain ses compagnons de ses cris répétés. »

(Trad. Delestre).

Nous remarquons au vers 855 le mot natantia, pour le quel Virgile manifeste une certaine prédilection. Il produit ici un bel effet. (Plus loin on croit entendre le dernier cri du malheureux dont la voix est étouffée

Il y a ici confusion de natantia et de vocantem. Il faudrait séparer ces observations.

par les flots]. Nous avons rencontré ce mot dans le récit de la mort d'Eurydice :

... Conditque natantia lumina somnus.

" Je sens dans un nuage épais nager mes yeux éteints et fermés pour jamais. "

Ovide nous offre dans ses Métamorphoses une peinture du même genre. Il y a de l'agrément dans ces vers, mais ce n'est plus la force de Virgile.

Mercure tâche d'endormir Argus, le gardien d'Io par les accords de sa flûte. Argus lutte contre le sommeil.

Ille tamen pugnat molles evincere somnos,
Et quamvis sopor est oculorum parte receptus,
Parte tamen vigilat.

Argus s'endort : Mercure se tait :

Comprimit extemplo vocem, firmatque soporem
Languida permulcens medicata lumina virga.

Nous rencontrons, plus près de nous, chez Casimir Delavigne, un trait qui rappelle le vers de Virgile :

(Procida :)

... nous parcourions ces portiques déserts
Qui des murs du palais dominent sur les mers.
J'observe : il était seul. Soudain je prends ce glaive
Je me retourne et frappe ; il tombe, je l'enlève,
L'abîme l'engloutit, et sa mourante voix
M'accuse au sein des flots pour la dernière fois.

(Vêpres Siciliennes. Acte 4. Sc. 4)

Enée s'aperçoit de la mort de son pilote quand il approche des roches des Sirènes :

Jamque adeo scopulos Sirenum advecta subibat, (classis)
Difficiles quondam multorumque ossibus albos :
Tum rauca assiduo longe sale saxa sonabant ;
Quum pater amisso fluitantem errare magistro
Sensit, et ipse ratem nocturnis rexit in undis,
Multa gemens, casuque animum concussus amici :
O nimium cœlo et pelago confise sereno,
Nudus in ignota, Palinure, jacebis arena. (v. 864)

« La flotte approchait déjà des roches des Sirènes, écueils jadis funestes, et blanchis de nombreux ossements : déjà le bruit sourd de ces rocs toujours battus des flots retentissait dans le lointain, quand Enée s'aperçut qu'il errait au hasard, privé de son pilote : lui-même dirige alors son vaisseau sur l'onde ténébreuse, et poussant des soupirs, l'âme abattue par le malheur de son ami : "O Palinure, dit-il, pour avoir trop compté sur le calme du ciel et des mers, abandonné, tu languiras sur des rivages inconnus." (Trad. Delestre).

Le vers 865 nous rappelle ces deux vers de l'*Œdipe* de Corneille :

"Auprès du roc affreux, semé d'os blanchissants,
Je demandais l'énigme et j'en cherchais le sens."

et ces autres de Jean-Baptiste Rousseau :

Et des vents du midi la dévorante haleine
N'a consumé qu'à peine
Leurs ossements blanchis dans les champs d'Ascalon!

Heyne n'aime pas les deux derniers vers de ce livre : " <u>O nimium cœlo</u>, etc. Il les trouve froids et languissants : il ne croit pas qu'ils puissent être de Virgile : " ils sont, dit-il, en contradiction avec ce qui s'est passé. " En effet, il n'est pas vrai que Palinure ait trop compté sur le calme du ciel et des mers, puisqu'il a lutté de toutes ses forces contre le sommeil : mais Enée qui ne connût pas les détails de la mort de son pilote doit nécessairement supposer que les choses se sont passées ainsi. Il y a donc là une inadvertance de Heyne. Il attribue ces deux vers à Varius ou à Tucca, les exécuteurs testamentaires de Virgile ; mais il oublie que Virgile leur avait donné le droit de retrancher dans son poème, et non d'ajouter. D'ailleurs peut-on supposer que Varius, grand poète lui-même, ait prêté à Virgile de mauvais vers ? Concluons donc, en dépit de Heyne, que ces deux vers ne sont pas indignes du reste. Ils nous rappellent par le mouvement les vers que le matelot adresse à Archytas, dans Horace, Ode 23, du 1er Livre :

Te maris et terræ, numero que carentis arenæ
Mensorem cohibent, Archyta,
Pulveris exigui prope littus parva matinum

Munera ! nec quidquam tibi prodest
Aerias tentasse domos, animo que rotundum
Percurrisse polum, morituro !

Suivant Servius, Varius et Tucca auraient détaché du cinquième livre les deux vers qui commencent le sixième livre dans nos éditions :

Sic fatur lacrymans, classi que immittit habenas,
Et tandem Euboïcis Cumarum allabitur oris.

Ce changement de la part des exécuteurs testamentaires de Virgile est judicieux. L'esprit du lecteur aime s'arrêter à la fin du cinquième livre sur ce témoignage d'amitié accordé par Enée à son malheureux pilote.

Jacquet.

31e. Leçon.

Fin du 5e. Livre

Commencement du 6.ème

31.e Leçon.

Fin du 5.e Livre – Commencement du 6.e

Bonne rédaction, exacte, précise et d'un style convenable.

La dernière leçon nous a conduits aux derniers vers du Cinquième livre. Avant de passer à un nouveau sujet d'études, arrêtons-nous à considérer et l'économie générale de ce livre et son rapport avec l'ensemble du poème.

On peut y remarquer l'élégante symétrie qui caractérise l'art de composition de Virgile. C'est par Palinure que ce livre commence et qu'il finit. Aux cérémonies funèbres par lesquelles il s'ouvre, répond vers la fin l'apparition de l'ombre d'Anchise : il y a entre ces diverses parties une correspondance évidente.

On peut faire une autre remarque du même genre. Virgile soutient de livre en livre l'importance de ses principaux personnages : il leur ménage avec soin leur part d'activité. Cela est visible au sujet d'Anchise et d'Ascagne.

Au deuxième livre, Anchise, à la vue du prodige qui annonce la grandeur future de sa maison, se décide après une longue résistance à sortir de Troie où il voulait périr.

Au troisième livre, il est l'oracle vivant, permanent des Troyens : il les éclaire, il les dirige.

Au Cinquième, il reparaît après son trépas –

pour relever le courage de son fils, et le pousser vers l'Italie, où l'appellent les destins.

Au sixième enfin, dans le royaume de Pluton où Enée va le trouver par son ordre, il lui révèle la grandeur promise à sa race, et lui fait passer en revue ses illustres descendants.

Ainsi le rôle d'Anchise grandit de livre en livre; l'importance croissante de ce personnage est marquée par un beau discours, où l'on voit en même temps très élégamment exprimée la tendresse mutuelle du père et du fils: c'est par là que commence, c'est par là que finit ce discours:

v. 724 Nate, mihi vita quondam, dum vita manebat,
Care magis, nate, Iliacis exercite fatis, etc.

et à la fin:

Jamque vale: torquet medios nox humida cursus,
Et me ~~flavus~~ saevus equis oriens afflavit anhelis.

Nous retrouvons ici une image que Virgile a employée dans ses *Géorgiques*, l. 1. v. 250:

Nosque ubi primus equis oriens afflavit anhelis.

Le mot ~~flavus~~ saevus est juste: les ombres ne pouvant apparaître pendant le jour, l'aurore est en effet cruelle, car elle rappelle Anchise dans le noir séjour, elle interrompt trop vite ce court rapprochement.

On le voit, l'exorde et la péroraison de ce petit discours, pour nous servir des noms consacrés,

sont d'une expression touchante, où éclate, mais dans la mesure permise à une ombre, le sentiment de l'affection paternelle.

Entre ces deux passages, se place une annonce nouvelle et plus claire que toutes les précédentes, de ce qui attend notre héros. C'est ainsi que le poète prépare la voie où il va entrer, et rappelle celle qu'il a déjà parcourue: tout se tient dans son œuvre.

Du vers 728 au vers 731, il annonce les six derniers livres de l'<u>Enéide</u>:

Consiliis pare, quæ nunc pulcherrima Nautes
Dat senior: lectos juvenes, fortissima corda,
Defer in Italiam: gens dura atque aspera cultu
Debellanda tibi Latio est.

Voilà ces combats qui rempliront les six derniers livres et qui doivent en faire comme une nouvelle <u>Iliade</u>. Du vers 731 au vers 737, Virgile annonce particulièrement le sixième livre:

Ditis tamen ante
Infernas accede domos, et Averna per alta
Congressus pete, nate, meos: non me impia namque
Tartara habent, tristes umbræ; sed amœna piorum
Concilia Elysiumque colo: huc casta Sibylla
Nigrarum multo pecudum te sanguine ducet.
Tum genus omne tuum, et, quæ dentur, mœnia -
- disces.

le discours, en rappelant les relations touchantes du père et du fils, en nous montrant ce vénérable conseiller des Troyens devenu, pour ainsi dire, un être divin, le confident et le conseiller de Jupiter (puisqu'il peut dire:

Imperio Jovis huc venio, qui classibus ignem
Depulit, et caelo tandem miseratus ab alto),

ce discours marque bien la gradation qui fait croître en importance le personnage d'Anchise.

La même observation s'applique au personnage d'Ascagne. Il grandit de livre en livre. Ces progrès de l'âge sont marqués par le poète avec beaucoup d'agrément et d'intérêt. Au deuxième livre Ascagne est un enfant qui peut à peine suivre les pas de son père

v. 722 .. dextrae se parvus Iulus
Implicuit, sequiturque patrem non passibus aequis.

Au troisième, il est arrivé à un âge où il peut sentir la perte d'une mère et l'honneur d'être fils d'Enée et neveu d'Hector: c'est ce que lui dit Andromaque dans ces vers si touchants et si pleins de charme:

Ecquid in antiquam virtutem animosque viriles
Et pater Aeneas et avunculus excitat Hector?

– Au quatrième livre, Ascagne est devenu un adolescent plein de feu; il monte un cheval ardent, présent que lui a fait Didon, et se livre avec emportement au plaisir de la chasse:

v. 156 At puer Ascanius, mediis in vallibus, acri

Gaudet equo; jamque hos cursu, jam præterit illos;
Spumantemque dari pecora inter inertia votis
Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem.

Enfin au cinquième livre, celui dont nous achevons de nous occuper, le rôle d'Ascagne devient de plus en plus important. Il commande cette cavalcade où il brille à la tête des plus illustres rejetons de la noblesse Troyenne:

v. 570 Extremus formaque ante omnes pulcher Iulus
Sidonio est invectus equo, quem candida Dido
Esse sui dederat monumentum et pignus amoris.
Cætera Trinacriis pubes senioris Acestæ
Fertur equis.

Mais ce n'est pas là que se borne, dans ce livre, le rôle d'Ascagne. Tout à l'heure il va calmer la fureur des femmes Troyennes qui viennent d'incendier les vaisseaux, dernier espoir des Troyens (vestras spes uritis) Il agit et parle en prince: il fait en quelque sorte son entrée dans la vie publique:

v. 667 Primus et Ascanius cursus ut lætus equestres
Ducebat, sic acer equo turbata petivit
Castra; nec exanimes possunt retinere magistri.
"Quis furor iste novus? quo nunc, quo tenditis,
 - inquit -;
Heu! miseræ cives? non hostem inimicaque
 - Castra

Argivum, vestras spes uritis. En, ego vester
Ascanius. „ Galeam ante pedes projecit inanem,
Qua ludo indutus belli simulacra ciebat.

Il y a quelque intérêt à voir ce personnage grandir ainsi de livre en livre. Cette disposition est pleine d'art et d'agrément.

Enée lui-même remonte, dans ce livre, au rang dont l'avait fait descendre, dans le livre précédent, la faiblesse qui l'avait retenu à Carthage, et aussi il faut le dire, la fermeté qui l'en avait fait sortir. Il nous apparaît maintenant grave et aimable, avec sa piété filiale, son respect des Dieux, son dévouement à son peuple, son esprit de justice et de douceur dans le commandement, toutes qualités que le poëte fait briller d'un doux éclat. Cependant Enée est toujours peu agissant; il agit en vertu de son rang, officiellement, pour ainsi dire, plutôt que poussé par une passion vive et intéressante. Delà, comme nous l'avons déjà remarqué, dans cette œuvre si pleine de poésie, et où les détails ont tant de vivacité, une certaine froideur générale qui tient au personnage principal.

En résumé, ce qui distingue ce cinquième livre, c'est l'art avec lequel Virgile a su fondre les différentes traditions dans l'unité de son récit; c'est la variété des tableaux qu'il met sous nos yeux, les heureux contrastes qu'il en tire, la richesse, l'éclat de ces peintures qui charment l'imagination. Le cinquième

livre est destiné à reposer des émotions tragiques du quatrième et à préparer à la grandeur merveilleuse du sixième : c'est, en quelque sorte, une avenue magnifique qui conduit de l'un à l'autre.

Tel est le rôle de ce livre dans cette composition si étudiée, mais d'où le travail disparaît à force d'art et de perfection.

Passons au sixième livre, dont nous avons déjà lu les premiers vers :

Sic fatur lacrymans classique immittit habenas,
Et tandem Euboïcis Cumarum allabitur oris ;

vers transportés de la fin du cinquième livre au commencement du sixième, par Varius et Tucca, si l'on en croit l'anecdote racontée par les commentateurs anciens.

Virgile fait aborder son héros à Cumes. La tradition ordinaire, que rapporte Denys d'Halycarnasse, (Liv. 1 ch. 53) le fait relâcher d'abord à Velie (aujourd'hui Elée) près du Cap Palinure. Mais sans doute Virgile, pour répandre plus de variété dans son récit, n'a pas voulu que le héros touchât à un trop grand nombre de points divers sur cette côte. Et d'ailleurs il a déjà trouvé moyen de rappeler l'aventure de Palinure, qui, comme toutes les légendes Troyennes, appartient à son sujet.

Il n'oublie pas que Cumes est une colonie grecque:
Et tandem *Euboïcis* Cumarum allabitur oris.

Il dit plus loin, au vers 17:
*Chalcidica*que levis tandem superadstitit arce.

Or ces deux noms Cumes et Chalcis sont postérieurs au voyage du héros Troyen. – Ce genre d'anticipation ou de *prolepse*, comme disent les Rhétoriques, est assez familier à Virgile. Un des plus beaux exemples qu'il nous en donne, c'est au neuvième livre de l'*Enéide* quand Enée se promène avec Evandre dans les lieux qui seront un jour le Forum, le quartier des Carènes, et que le poète les appelle déjà de ces noms:

passimque armenta videbant
Romanoque Foro et lautis mugire carinis.

C'est ainsi qu'il désigne d'avance par les noms qu'ils porteront plus tard les lieux où aborde Enée.

Il y a à ce sujet un chapitre curieux d'Aulu-Gelle (le 16e du Xe livre) sur les erreurs historiques que Julius Hyginus a relevées dans le sixième livre de l'*Enéide*: "*Quos errores Julius Hyginus in sexto Virgilii animadvertit, in historia romana erratos*" … Mais Virgile est trop savant pour qu'on lui prête des erreurs, et surtout qu'on lui applique ce mot *inscitiam*. Ces sortes de fautes historiques, ce n'est pas par ignorance, c'est volontairement qu'il les commet. L'expression est donc impropre.

D'ailleurs on trouve dans ce livre marquée avec soin la différence de l'anachronisme et de la prolepse. Il y est question d'un vers que nous rencontrerons prochainement. Énée dit à Palinure :

Aut tu mihi terram

Injice, namque potes, portusque require Velinos.

Mais Vélie n'a été fondée et n'a reçu ce nom que sous le règne de Servius Tullius, plus de 600 ans après l'arrivée d'Énée en Italie : or Palinure ne pouvait en parler ; car, dit Higinus, « qui potuit scire ea quae post annos sexcentos facta sunt ? »

Mais il n'en est pas de même, ajoute-t-il, de ce vers du premier livre :

Italiam, fato profugus, Lavinaque venit
Littora,

ni de celui qui nous occupe :

Chalcidicaque levis tandem superadstitit arce :

pourquoi ? « quoniam poeta ipse quaedam κατὰ πρόληψιν historiae dicere ex sua persona concedi solet, quae facta ipse postea scire potuit. »

Ajoutons que Virgile a peut-être fait ici ce qu'il fait ailleurs ; il vieillit à dessein certaines choses : il y a telle ville, tel monument qu'il transporte dans un passé merveilleux. Ce ne serait donc plus une prolepse, mais un anachronisme volontaire et légitime.

Dans ce début si rapide et si court, on ne trouve

pas l'expression des sentiments qu'avait dû faire éprouver aux Troyens la vue de ces contrées si désirées. Ceux que Virgile les a déjà exprimés au troisième livre (v. 522), lorsque les Troyens saluent avec transport l'Italie qu'ils aperçoivent dans un lointain obscur. Il n'a pas voulu répéter cette peinture : il se contente d'indiquer avec précision ce qu'il ne développe pas :

v. 5. .. Juvenum manus emicat ardens
Littus in Hesperium ..

En deux mots, il nomme ce rivage si souvent annoncé et promis aux Troyens ; il montre cette jeunesse ardente qui s'y précipite, et il laisse à l'imagination le soin de renouveler une peinture qu'il a épuisée.

S'il évite cette répétition, il tombe dans une autre. Les détails à la fois familiers et pittoresques des 6.e et 7.e vers rappellent un passage analogue du 1.er livre, quand les Troyens à-peine débarqués préparent leur repas sur le rivage (v. 173-178) ; on retrouve ici la même élégance, et surtout la même précision. Virgile ne se sert jamais d'expressions vagues. Ainsi lorsque plus haut il dit :

Obvertunt pelago proras ; tum dente tenaci
Ancora fundabat naves, et littora curvæ
Prætexunt puppes .. ,

cette parfaite exactitude lui a mérité les éloges des écrivains spéciaux qui se sont occupés de la navigation

des anciens, entre autres de M. Jal, auteur du *Virgilius nauticus*, qui cite ce passage.

Comme nous l'avons dit, dans ce vers,

Quærit pars semina flammæ

Abstrusa in venis silicis,

on reconnait ceux du premier livre :

Ac primum silici scintillam excudit Achates...

seulement, ce n'est plus Achate qui est en scène ; il laisse à d'autres le soin subalterne d'allumer du feu.

Le feu ne suffit pas, il faut avoir de quoi l'entretenir : de là ce détail :

pars densa ferarum

Tecta rapit sylvas ;

ils rapportent la dépouille des forêts. Peut-être le sens de Heyne, "rapido cursu perlustrant sylvas", quoiqu'il ne blesse pas la latinité, est-il moins préférable ; il se lie moins bien avec ce qui précède et ce qui suit. Quoiqu'il en soit, le sens du vers tel que nous l'entendons, ne mérite pas cette critique de Heyne : "Nihil potest jejunius dici grandibus istis et turgidis verbis." A coup sûr il n'y a ici ni enflure ni exagération.

Il y a un autre rapport entre ce passage et celui qui lui correspond dans le 1er livre : Énée ne prend part ni dans l'un ni dans l'autre aux occupations peu relevées, peu dignes de son rang que le poète prête à ses

compagnons.

Au premier livre, il gravit les rochers, et cherche des yeux sur la vaste mer ceux des siens qu'il a perdus, puis il abat de ses traits les sept plus beaux cerfs d'un troupeau.

Ici, il laisse son monde sur le rivage et, avec sa suite (quelques pluriels dans la suite du récit et la mention de l'inséparable Achate témoignent qu'il n'était pas seul) il se rend au temple d'Apollon:

v. 9. At pius Æneas arces quibus altus Apollo
Præsidet, horrendæque procul secreta Sibyllæ,
Antrum immane petit...

Ce temple était situé sur le haut d'une montagne: de là ces expressions "arces", et "altus" qui répond à "arces", sans faire allusion à cette circonstance, rappelée par Servius d'après l'historien Antipater, que la statue du Dieu avait 15 pieds de haut.

Quant au sanctuaire de la déesse, il se trouvait au dessous du temple dans les flancs creusés de la montagne que le poëte décrira plus loin. (V. 42) Le temple était entouré de grands bois consacrés à Hécate, sœur d'Apollon dans le ciel et sur la terre, mais qui dans les enfers se confondait avec Proserpine.

Cette topographie n'a pas changé. Le temple, la Sibylle, les voix fatidiques ont disparu: mais la hauteur, la colline, la grotte subsistent encore. Cep

ce qu'atteste une page ingénieuse de M. St Marc-Girardin, dans ses Souvenirs de Voyage (Voir l'Appendice).

Il n'y a jamais rien d'imprévu dans la composition de Virgile. Enée en se rendant dans cet antre obéit aux instructions qu'il a reçues de son père (Voir 731 et suiv. cités plus haut), à celles aussi qu'il a reçues du prophète Hélénus, au 3e livre.

Revenons à cette prophétie : elle prépare de loin la visite que plus tard Enée doit faire à la Sibylle. Voici ce qu'Hélénus lui recommande :

Huc ubi delatus Cumeam accesseris urbem,
Divinos que lacus et Averna sonantia sylvis,
Insanam vatem adspicies, quæ rupe sub ima
Fata canit, foliis que notas et carmina mandat.
Quæcumque in foliis descripsit carmina virgo,
Digerit in numerum atque antro seclusa relinquit :
Illa manent immota locis, neque ab ordine cedunt.
Verum eadem verso tenuis quum cardine ventus
Impulit, et teneras turbavit janua frondes,
Nunquam deinde cavo volitantia prendere saxo,
Nec revocare situs aut jungere carmina curat.
Inconsulti abeunt sedem que odere Sibyllæ.
Hic tibi ne qua moræ fuerint dispendia tanti,
Quamvis increpitent socii, et vi cursus in altum
Vela vocet, possis que sinus implere secundos,

Quin adeas vatem precibusque oracula poscas :
Ipsa canat, vocemque volens atque ora resolvat.
Illa tibi Italiæ populos venturaque bella,
Et quo quemque modo fugiasque ferasque laborem
Expediet ; cursusque dabit venerata sacerdos.

Ce discours est comme l'argument d'une partie du sixième livre, où nous retrouvons les lieux annoncés par Hélénus, cette Sibylle prêtresse et prophétesse d'Apollon, cette démarche prescrite à Enée, dont il s'acquitte religieusement.

C'est encore l'occasion de remarquer qu'il n'y a rien d'arbitraire, d'accidentel, de fortuit, de purement humain, ni dans ce livre, ni en général dans aucune partie du récit de Virgile : tout dans son œuvre est mêlé d'un peu de merveilleux.

Le temple d'Apollon devant lequel s'arrête Enée était très ancien : on en faisait remonter la fondation à Dédale, qui aurait consacré par ce monument le lieu où, après son périlleux voyage, il avait enfin pris terre. — Heyne remarque à ce sujet que les Siciliens et les Italiens rapportaient à Dédale leurs plus beaux monuments. Mais il faut prendre les choses à la lettre comme fait Virgile. Parmi les traditions qui avaient cours sur Dédale, Virgile a choisi celle qu'il a crue la plus propre à répandre de l'intérêt sur son récit. Ovide adopte un itinéraire que Virgile a l…

(Métamorph. VIII, 220)

droit de rejeter. Notre poète a pu légitimement supposer que Dédale avait pris son chemin vers l'Italie, et qu'il avait fondé près de Cumes le temple d'Apollon.

Enée s'arrête devant ce temple, et parcourt les scènes qu'y a retracées le célèbre artiste. C'est la même idée qu'au 1er livre, lorsqu'Enée voit représentés sur les murs du temple de Junon les principaux événements de la guerre de Troie : c'est aussi le même art de description. Virgile jette des traits rapides qui résument de longs récits, et par la vivacité du sentiment anime tous ces souvenirs.

Il vient de rappeler le voyage de Dédale et la fondation du temple : il s'arrête à décrire les représentations qui en ornent les portes :

In foribus lethum Androgei : tum pendere pœnas
Cecropidæ jussi (miserum !) septena quotannis
Corpora natorum : stat ductis sortibus urna.

Il est impossible de rappeler en moins de mots cette série d'aventures. — Stat ductis sortibus urna, la résume vivement, et nous met sous les yeux toute la scène. Cette exclamation (miserum !) semble sortir de la bouche d'Enée, et anime ce souvenir par l'émotion du spectateur.

Contra elata mari respondet Gnossia tellus.
Hic crudelis amor tauri, suppostaque furto
Pasiphaë, mixtumque genus, prolesque biformis,
Minotaurus inest, Veneris monumenta nefandæ.

C'est la même rapidité, la même émotion : le spectateur devient acteur dans cette scène. Les vers suivants entrent dans la suite si bien ménagée de ces expressions qui font vivre, en quelque sorte, les souvenirs reproduits dans le bas relief.

Magnum reginæ sed enim miseratus amorem
Dædalus, ipse dolos tecti ambagesque resolvit,
Cæca regens filo vestigia.

Ces représentations nous rappellent de bien beaux vers, ceux que Virgile dans sa 6e Eglogue consacre à l'égarement de Pasiphaë :

Ah! virgo infelix! quæ te dementia cepit!

ceux où Catulle avait été le poëte de l'amour malheureux d'Ariane.

Enée au milieu de ces tableaux, cherche Icare si merveilleusement et si malheureusement sauvé du labyrinthe. Mais la douleur d'un père n'a pu achever l'ouvrage ; delà ces vers touchants :

Tu quoque magnam
Partem opere in tanto (sineret dolor) Icare, haberes.
Bis conatus erat casus effingere in auro,
Bis patriæ cecidere manus..

On ne pouvait terminer plus heureusement cette énumération si vive de souvenirs et de représentations.

Ces beautés ont frappé Ovide qui s'en est inspiré, ou plutôt, qui a su se les approprier en les dé-

plaçant un peu avec cette manière ingénieuse qui le caractérise. Dédale a donné ses derniers avis à son fils :

"Me duce carpe viam." Pariter praecepta volandi
Tradit et ignotas humeris accommodat alas.
Inter opus monitus que genae maduere seniles,
Et patriae cecidere manus.

On reconnaît dans ces vers l'inspiration et presque les expressions de Virgile.

Le morceau que nous venons d'analyser est épisodique; mais il est si rapide qu'on n'a pas le temps d'en faire la remarque. Et d'ailleurs la prêtresse est déjà arrivée, conduite par Achate : elle les interrompt à propos.

Quin protenus omnia
Perlegerent oculis, ni jam praemissus Achates
Afforet, atque una Phœbi Triviae que sacerdos.

Cette manière de s'annoncer par un messager est conforme aux lois d'une étiquette dont on ne trouve nulle trace dans Homère : on peut s'étonner au premier abord que Virgile la transporte dans les mœurs naïves et familières des temps héroïques. Mais il ne le fait pas sans raison : il ne veut pas faire répéter à Enée ce qu'il est, ce qu'il veut, toute son histoire enfin que la sibylle a dû apprendre d'Achate, hors de la scène, pour ainsi dire.

Virgile sent de même qu'on pourrait blâmer Enée

de s'arrêter trop long-temps devant ces bas reliefs, et blâmer le poète de s'arrêter à les décrire. Il prévient encore ce reproche en blâmant lui-même Enée par la voix de la Sibylle.

Non hoc ista sibi tempus spectacula poscit.

Cette Sibylle était une des dix que Varron avait énumérées ; mais elle porte un nom qui ne se trouve pas dans la liste du savant Romain :

Deiphobe Glauci...

C'est une parenté ingénieusement imaginée ; car Glaucus était lui-même un devin.

La Sibylle ordonne un sacrifice qui ne se fait pas long-temps attendre.

Nec sacra morantur

Jussa viri,

et elle appelle les Troyens dans les profondeurs du temple au-dessous duquel s'ouvre l'antre prophétique avec les nombreuses issues :

Excisum Euboïcæ latus ingens rupis in antrum
Quo lati ducunt aditus centum, ostia centum,
Unde ruunt totidem voces, responsa Sibyllæ.

Il est difficile d'accorder ces vers avec celui qui suit :

Ventum erat ad limen

et plus loin :

... Cui talia fanti

Ante fores...

Nous ne voyons là qu'un seuil, qu'une porte: que deviennent alors ces nombreuses ouvertures, ces issues d'où s'échappent les cent voix de la sibylle? Il ne faut pas soumettre les choses d'imagination à une analyse trop rigoureuse qui leur fait perdre de leur mystère et de leur grandeur. D'ailleurs, avec ces nombreuses issues, il y avait, sans doute, une avenue principale, celle devant laquelle s'arrête Enée.

Heyne nous apprend dans son cinquième Excursus sur le VI.e livre, que des savants Anglais ont fait deux personnes de la prêtresse d'Hécate et de la Sibylle qui, selon eux, n'entre en scène qu'à ce moment, et dont les réponses s'échappent de l'antre.

Unde ruunt totidem voces, responsa Sibyllæ.
C'est une supposition gratuite. En lisant ce passage avec attention, on reconnaît facilement que c'est la même prêtresse qui est saisie de l'inspiration prophétique. C'est d'elle que s'occupe Virgile, c'est elle qu'il fait parler: il n'introduit pas un nouveau personnage sur la scène épique:

"Deus, ecce Deus". Cui talia fanti
Ante fores subito, non vultus, non color unus,
Non comptæ mansere comæ, sed pectus anhelum,

Et rabie fera corda tument, major que videri
Nec mortale sonans ..

Dans ces vers qui peignent si bien le prélude de l'inspiration prophétique, c'est la prêtresse elle-même qui entre dans son rôle de prophétesse.

Enfin, ce qui ôte tous les doutes, c'est que Virgile donne le nom de Sibylle, non pas seulement à un être mystérieux, invisible, surnaturel, caché dans les profondeurs de l'antre d'où il ferait entendre ses oracles, mais même à la conductrice d'Enée dans les enfers

(vers 538) Sed comes admonuit, breviter que affata Sibylla est.

La supposition des critiques Anglais est donc, répétons-le, tout-à-fait gratuite.

La Sibylle presse vivement Enée de faire les prières sans lesquelles ne s'ouvrira pas pour lui le sanctuaire de l'antre fatidique :

" Cessas in vota precesque,
Tros, ait, Anea, cessas ? neque enim ante dehiscent
Attonitæ magna ora domus ". Et talia fata
Conticuit. Gelidus Teucris per dura cucurrit
Ossa tremor ..

On a remarqué avec raison cette expression énergique " Attonitæ ", transportée par hypallage à l'antre lui-même. Elle devrait s'appliquer à ceux qui vont y pénétrer et qu'il frappe de terreur. "Gelidus tremor" l'explique suffisamment.

Enée obéit à la Sibylle, et adresse une prière à Apollon
.. fundit que preces rex pectore ab imo
Cette prière est grave, touchante, persuasive. Le héros rappelle à Apollon la protection qu'il a toujours accordée aux Troyens et à lui-même :

Phœbe, graves Trojæ semper miserate labores,
Dardana qui Paridis direxti tela manus que
Corpus in Æacidæ : magnas obeuntia terras
Tot maria intravi, duce te, penitus que repostas
Massylum gentes, prætenta que Syrtibus arva :
Jam tandem Italiæ fugientis prendimus oras.

Il implore celle dont les malheurs des Troyens ont dû fléchir la haine : Hélénus le lui avait bien recommandé :

3e livre v. 434

Unum illud tibi, nate Dea, prœque omnibus unum
Prædicam, et repetens iterum que iterum que monebo :
Junonis magnæ primum prece numen adora ;
Junoni cane vota libens.

Enfin il s'adresse à la prêtresse et lui demande de confirmer l'oracle qui lui promet un asile ainsi qu'à ses Dieux :

Tu que, o sanctissima vates,
Præscia venturi, da, non indebita posco,
Regna meis fatis, Latio considere Teucros,
Errantes que Deos, agitata que numina Trojæ.

C'est une idée que Virgile ne se lasse pas d'expri-

mer. Plus d'une fois déjà il a rappelé l'exil des Troyens exil commun à leurs Dieux, reposant toujours notre pensée sur l'asile qui leur est réservé.

Ici se placent des détails sur les quels nous devons nous arrêter, car ils entrent dans cet admirable plan de l'Enéide que nous nous appliquons surtout à mettre en relief:

Tum Phœbo et Triviæ solido de marmore templum
Instituam, festos que dies de nomine Phœbi.
Te quoque magna manent regnis penetralia nostris:
Hic ego namque tuas sortes, arcana que fata,
Dicta meæ genti, ponam lectos que sacrabo,
Alma, viros:

En retour, il lui demande, toujours selon le conseil d'Hélénus, (livre III. v. 443) de ne pas confier ses oracles à des feuilles légères, mais de les prononcer elle-même:

"Foliis tantum ne carmina manda
Ne turbata volent rapidis ludibria ventis:
Ipsa canas oro."

C'est un passage important, qui se lie à la disposition générale du poëme. Il rouvre une de ces perspectives historiques qui donnent à la tradition fabuleuse un intérêt national.

Cette promesse d'Enée, c'est Auguste qui l'accomplira, quand il fondera le temple d'Apollon Palatin

et que sous la statue du Dieu il placera les livres Sibyllins, quand il aura institué les Jeux Apollinaires. Ainsi ce passage est expliqué par des événements du règne d'Auguste, que nous attestent Suétone, Properce, Ovide.

Suétone, dans sa Vie d'Auguste, (Ch. XXI) parle de ce déplacement des livres Sibyllins: "Quidquid fatidicorum librorum Graeci Latinique generis, nullis, vel parum idoneis auctoribus, vulgo ferebatur, supra duo millia contracta undique cremavit: ac solos retinuit Sibyllinos, hos quoque cum delectu habito; condidit que duobus forulis auratis sub Palatini Apollinis basi."

Properce, dans sa 31e Elégie, décrit le temple d'Apollon, récemment ouvert, et la statue du Dieu:

Quaeris cur veniam tibi tardior: aurea Phoebi
Porticus a magno Caesare aperta fuit.

Plus loin:

Hic equidem Phoebo visus mihi pulchrior ipso
Marmoreus tacita carmen hiare lyra.

Ovide enfin fait allusion au même événement dans le 14e livre des Métamorphoses. Ce livre est comme un résumé de l'Enéide. Là aussi Enée se fait conduire aux enfers par la Sibylle. Au retour il s'entretient avec elle, et trompé

ainsi les fatigues de la route:

Fallit sermone laborem.

C'est alors que dans l'effusion de sa reconnaissance il promet à la Sibylle un temple et des autels:

(v. 128) Templa tibi statuam, tribuam tibi thuris honorem.

A ce propos, Ovide se croit obligé de commenter le nom de Virgo que Virgile applique partout à la Sibylle. Celle-ci apprend à Enée qu'elle n'est qu'une mortelle et qu'elle n'a pas le droit de se faire adorer comme une déesse. Aimée d'Apollon, elle obtint de lui l'accomplissement d'un souhait, quel qu'il fût: elle souhaita follement autant d'années qu'elle avait pris de grains de poussière dans une poignée; mais elle oublia de demander une éternelle jeunesse. Elle pouvait l'obtenir, en cédant aux désirs du dieu; elle préféra garder le nom de vierge, et se résigna à souffrir la plus triste décrépitude.

C'est, comme on le voit, un supplément au récit de l'Enéide.

Au sujet du vers qui a naturellement amené ces divers rapprochements,

Tum Phoebo et Triviae solido de marmore templa

Heyne rappelle justement un passage de Properce (II, 15) qui nous montre la statue d'Apollon placée entre celles de sa mère et de sa sœur:

Deinde inter matrem Deus ipse interque sororem

Pythius in longa carmina verte sonat.

Si, au lieu de *templum* on lit *templa*, il ne sera pas difficile de trouver à Rome un temple de Diane, qui justifie ce pluriel. Mais le passage de Properce montre assez que ce changement n'est pas nécessaire.

Virgile est ici d'accord avec l'opinion populaire qui ne croyait qu'à une Sibylle. C'était une vieille tradition, que des livres prophétiques avaient été vendus à Tarquin. Recueillis soigneusement, ils avaient été confiés à la garde d'un collége, d'abord composé de deux membres, plus tard de quinze, les *Quindecemvirs*, et déposés au Capitole, pour être placés, sous Auguste, dans le temple d'Apollon Palatin. On supposait que c'étaient toujours les prédictions de la Sibylle de Cumes; qu'elles étaient restées immuables, et qu'à ces oracles étaient attachées les destinées de Rome. De là l'usage de consulter les livres Sibyllins, *à dire Sibyllinos versus*, dans les moments de crise, et la réponse apportait toujours un remède aux maux de la république.

Arrêtons-nous avec Enée au seuil de ce temple prophétique. Nous réservons pour la première leçon cette admirable prédiction de la Sibylle avec les rapprochements que ce beau morceau permet et même auxquels il oblige.

G. Hinstin.

2e Règne.

—

6e Livre.

—

Prophétie de la Sibylle.

32e Leçon.

6e. Livre.

Prophétie de la Sibylle.

32e Leçon.

6e Livre

Prophétie de la Sibylle.

Bonne rédaction, exacte et écrite avec soin. Quelques surcharges de mots en certains endroits.

Après les malheurs et les traverses qui remplissent les cinq premiers livres de l'Enéide, Enée est enfin arrivé au terme que lui marquaient les destins: il a mis le pied sur ce rivage de l'Italie si long-temps poursuivi en vain; nous l'avons vu avec quelques-uns de ses compagnons gravir la colline de Cumes et pénétrer dans le temple d'Apollon. C'est dans les profondeurs de ce sanctuaire que suivant les instructions d'Anchise et du devin Hélénus il doit aller consulter la Sibylle.

Virgile précis et rapide comme le génie qui marche droit au but sans s'arrêter aux petits détails, peint à grands traits et s'abstient de dire ce que le lecteur peut comprendre de lui-même. Il nous a montré Enée suivant la sibylle dans le temple; en quelques mots il a dépeint l'antre prophétique qui s'ouvre au flanc de la colline de Cumes: il nous laisse deviner qu'à la voix du Troyen les portes du sanctuaire se sont ouvertes: la prêtresse s'y précipite et du fond de la caverne elle va faire entendre ses paroles qui achèvent d'éclairer les Troyens sur leurs destinées, et qui nous révè-

lent en même temps le dessein des derniers livres de l'Enéide : C'est là que nous devons nous arrêter un moment avec les Troyens au seuil du sanctuaire et assister à cette grande scène prophétique que Virgile va dérouler sous nos yeux.

La prêtresse est à l'entrée de la caverne : elle commence à sentir les premières atteintes de la fureur prophétique : des images vives, hardies, mais avec mesure, semblent se presser sous la main du poëte, pour exprimer le trouble et les vagues terreurs de l'inspiration.

(Eneid., VI. 45)

Ventum erat ad limen, quum Virgo : "poscere fata
Tempus, ait, Deus, ecce Deus !" Cui talia fanti
Ante fores, subito non vultus, non color unus,
Non comptæ mansere comæ ; sed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument, major que videri
Nec mortale sonans, afflata est numine quando
Jam propiore Dei.

Tout vit, tout respire dans ce tableau où l'art du poëte plus heureux que celui du peintre peut saisir au passage et fixer les moindres nuances, où la succession des circonstances diverses augmente par degrés l'illusion et la terreur. L'inspiration s'annonce par un cri d'une énergique simplicité : Deus, ecce Deus : le Dieu, voici le Dieu !

Ovide a reproduit ces paroles dans un passage de ses Métamorphoses où un personnage revê

. . . . cognovit numina custos
Evinctus vitta crines albente sacerdos
Et Deus en, Deus en, linguis animisque
favete,
Quisquis ades, dixit . . . .
(Metam. XV. 675)

te comme la Sibylle d'un caractère prophétique montre aux députés romains le dieu Esculape qui sort du sanctuaire et se prépare à partir pour Rome qui l'appelle, sous la forme du serpent sacré : mais on ne retrouve dans ce passage d'Ovide ni la majesté ni la terreur religieuse qui remplissent la grande scène prophétique du VIe livre. Le cri de la prêtresse a signalé l'arrivée du Dieu : il approche, et il semble que Virgile se soit attaché à peindre chacun de ses pas avec une admirable gradation. On voit d'abord la prêtresse changer de couleur : sa chevelure s'agite en désordre ; et remarquons en passant la réserve, la délicatesse attique de ces mots : non comptae mansere comae ; Virgile n'a pas besoin d'enfler ses expressions pour les faire paraître grandes. La Sibylle grandit aux regards, sa poitrine se gonfle, sa voix n'est plus d'une mortelle ; le Dieu approche, il la remplit de son souffle et du délire de l'inspiration. C'est ainsi que par degrés la prêtresse si calme tout à l'heure devient la Sibylle furieuse et mugissante : le poëte a ménagé la transition ; Virgile compose toujours et ne jette rien au hasard.

Les paroles de la prophétesse témoignent de son trouble et de son impatience : elle gourmande Enée, elle le presse d'invoquer Apollon :

" . . . . Cessas in vota precesque,
Tros, ait, Aenea, cessas ? neque enim ante dehiscent

Attonitæ magna ora domus."

Les Troyens tremblent, le frisson court dans leurs membres : gelidus per dura cucurrit Ossa tremor; et les paroles de la prophétesse, l'horreur mystérieuse de cette scène excitent chez le lecteur une sorte d'anxiété et d'attente que suspend pour la redoubler la prière d'Enée. Elle est à peine terminée : la prêtresse s'est précipitée au fond de l'antre : elle s'agite, elle se débat contre le Dieu qui s'est emparé d'elle :

(VI, 77) At Phœbi nondum patiens immanis in antro
Bacchatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse deum; tanto magis ille fatigat
Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.

On ne saurait imaginer des figures plus hardies, plus familières et plus vives pour peindre la lutte du ministre inspiré de la divinité contre le délire prophétique. La prêtresse qui résiste à la fureur sacrée, c'est le coursier rebelle qui se cabre et se débat sous le frein et l'aiguillon du cavalier. Elle voudrait arracher le Dieu de sa poitrine ; et pour exprimer cette idée le poète emprunte encore une métaphore à l'équitation : magnum si pectore possit excussisse Deum. C'est le cheval qui cherche à désarçonner son cavalier (1). Le même ordre d'-

(1) Virgile avait déjà employé cette expression dans

Racine a dit :
On dit qu'on a vu même, en ce désor-
- dre affreux
Un dieu qui d'aiguillons pressait leurs
flancs poudreux.
(Phèdre, V. act. VI. 52)

images se continue jusqu'au vers 97. Le poëte compare Apollon à un cavalier qui pour précipiter son coursier agite la bride, et retourne l'aiguillon dans ses flancs :

Talibus ex adyto dictis Cumaea Sibylla
Horrendas canit ambages, antro que remugit,
Obscuris vera involvens : ea frena furenti
Concutit, et stimulos sub pectore vertit Apollo.

Ces expressions si nettes et si vives ne laissent aucun doute sur le sens de ces mots : Fingit que premendo, qu'on a regardés quelque fois comme une métaphore empruntée à l'art du potier ; cette figure est comme toutes les autres empruntée à l'équitation.

Cette admirable peinture du délire prophétique dut à la fois tenter et décourager l'imitation ; tous ceux qui essayèrent après Virgile d'ajouter de nouvelles couleurs à ce tableau ou de le calquer en copistes fidèles restèrent bien au dessous de lui : un des souvenirs les plus heureux de ce passage est peut-être l'imitation de Jean-Baptiste Rousseau, qui dans l'ode au Comte du Luc compare l'inspiration poétique au délire du prophète, et mêle aux souvenirs de l'Enéide ceux du quatrième livre des Géorgiques.

V.e livre, lorsqu'il disait en parlant des femmes Troyennes : Excussa que pectore Juno est.

La poésie quelquefois un peu froide et un peu terne du lyrique français s'éclaire des reflets de la poésie virgilienne :

Odes. liv. III, ode Ve.

Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune,
Protée à qui le Ciel, père de la Fortune,
Ne cache aucuns secrets ;
Sous diverse figure, arbre, flamme, fontaine,
S'efforce d'échapper à la vue incertaine
Des mortels indiscrets ;

Ou tel que d'Apollon le ministre terrible,
Impatient du dieu dont le souffle invincible
Agite tous ses sens ;
Le regard furieux, la tête échevelée,
Du temple fait mugir la demeure ébranlée
Par ses cris impuissants :

Tel, aux premiers accès d'une sainte manie,
Mon esprit alarmé redoute du génie
L'assaut victorieux :
Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le possède,
Et voudrait secouer du démon qui l'obsède
Le joug impérieux.

La scène de l'inspiration à laquelle nous venons d'assister n'est que le prélude de l'oracle. Enée

est venu chercher auprès de la Sibylle les derniers ordres des Dieux et les dernières révélations des destins avant de s'engager dans cette grande entreprise qui doit donner Rome au monde: déjà des révélations précédentes lui ont appris le nom du Tibre, de l'Italie, du Latium: l'oracle de la Sibylle sera plus précis encore: elle lui dira le nom de Lavinium, de la ville qu'il doit fonder sur les rivages du Latium, elle lui annoncera les événements qui doivent remplir les six derniers livres de l'Enéide, avec cette clarté un peu voilée que comporte le style des oracles (obscuris vera involvens); le poète la fera parler en prêtresse inspirée et arrivera au comble de l'art en sachant se faire oublier, et disparaître derrière son personnage.

(Génie du Christianisme) 2e partie liv. II. chap. X.

M. de Châteaubriand, dans ses beaux parallèles entre les créations des littératures antiques et celles du génie chrétien, ne trouve rien qu'on puisse comparer à la prophétie de Joad dans Athalie que ——— l'oracle de la Sibylle dans l'Enéide. On pourrait en ajouter un troisième digne de tous deux, la prophétie de Cassandre dans l'Agamemnon d'Eschyle: Eschyle, Virgile, Racine, sont à peu près les seuls qui aient su rendre l'inspiration prophétique, le délire de l'enthousiasme divin, le désordre apparent des images et des paroles sous lequel se cache la liaison et l'association rapide des idées.

Il ne saurait y avoir de lacune dans la pensée : les lois de l'esprit humain s'y opposent. Les incohérences de la folie, les divagations de la passion, le délire de l'inspiration lyrique, les transports de la vision prophétique ne dispensent pas l'esprit humain de cette loi universelle qui veut qu'il passe toujours d'une idée à une autre : la transition peut manquer dans les mots : mais la supprimer dans l'idée, c'est méconnaître la nature de la pensée et ce besoin de l'ordre qui se fait sentir jusque dans le désordre apparent de la folie ou de l'enthousiasme. L'art consiste à l'indiquer avec discrétion, et c'est cette réserve et cette intelligence poétique que nous devons admirer dans les trois grandes scènes prophétiques d'Eschyle, de Virgile et de Racine.

Cassandre, dans l'Agamemnon d'Eschyle, captive du vainqueur de Troie, vient de débarquer avec lui sur la terre de Mycènes : elle est arrêtée devant le palais des Atrides ; le chœur la contemple avec curiosité : tout à coup la vue de cette demeure fatale lui rappelle les crimes dont ces murs ont été témoins ; le passé appelle l'avenir : à côté des crimes d'autrefois se dresse l'image terrible de ceux que le destin réserve encore à la maison des Atrides ; un époux égorgé ; le filet perfide qui va envelopper Agamemnon, le bain qui va se rougir de son sang : le chœur écoute avec terreur, il comprend ce

qui se rapporte au passé, mais cet avenir mystérieux et terrible qu'annonce la prophétesse reste obscur et fermé pour lui: Cassandre répète ses paroles, elle les explique, elle s'efforce de vaincre l'incrédulité qu'Apollon dédaigné a attachée à ses oracles; elle redouble la vivacité des images; elle fait pour ainsi dire le tableau du crime et au milieu de ces scènes d'horreur, de ces exclamations déchirantes, de temps en temps l'inspiration tombe, la prophétesse inspirée redevient une femme malheureuse et captive qui se souvient de sa patrie, de ses jours d'enfance aux bords fleuris du Scamandre, dans le palais de son père, et qui pleure, parce que sa vie a été courte et infortunée et parce qu'elle va mourir.

La prophétie de Joad dans Athalie est aussi vive, aussi animée que celle de Cassandre dans Eschyle, mais sans s'écarter de cette logique sévère que le goût impose au génie. On est à la fin du 1er. Acte; le dénouement approche; le grand prêtre, debout dans le sanctuaire, entouré d'enfants et de quelques lévites, s'apprête à lutter contre une reine toute-puissante et contre une armée d'étrangers: mais sa foi n'en est pas ébranlée: sa confiance en Dieu s'exalte; elle s'élève jusqu'à l'enthousiasme, jusqu'à l'inspiration: ses yeux s'ouvrent, l'avenir se dévoile; c'est un prophète!

Athalie acte III Sc. VII. — Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?

Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi ?
C'est lui-même : il m'échauffe, il parle, mes yeux
s'ouvrent ;
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
. . . .
Cieux, écoutez ma voix : terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton seigneur sommeille.
Pécheurs, disparaissez ; le seigneur se réveille.
. . . .
Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé ?...
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide !
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé ;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé...
Où menez-vous ces enfans et ces femmes ?
Le seigneur a détruit la reine des cités,
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés ;
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi ! Cèdres, jetez des flammes !
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes ?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur ?

Dans cet admirable tableau où tant de scènes diverses passent si rapidement devant nos yeux, tout se

suit, tout s'appelle, tout s'enchaîne : le changement de Joas, la mort du prophète Zacharie, la corruption du peuple hébreu, son châtiment, sa ruine, sa captivité, l'abaissement de Jérusalem : mais tout à coup au delà de cette Jérusalem humiliée et proscrite, le regard du prophète aperçoit une autre Jérusalem brillante de gloire et de lumière : la douleur fait place à la joie et il célèbre par un hymne de triomphe l'Eglise du Christ dont il salue de loin le berceau :

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle ?
Peuples de la terre, chantez !
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle !...

Ainsi, chez Racine comme chez Eschyle, nous trouvons un ordre caché dans le délire prophétique, la raison dans l'enthousiasme, la logique dans l'inspiration. C'est aussi le caractère de Virgile : des transports involontaires, de brusques mouvements, le désordre est à la surface, mais l'ordre est au fond : les prédictions s'enchaînent dans l'esprit du personnage prophétique ; le lien est tantôt l'opposition ou le rapprochement des figures, tantôt l'analogie du passé avec l'avenir ; mais le nœud, quel qu'il soit, n'échappe jamais à

un œil attentif. La prophétie commence par un mouvement impétueux :

(VI, 83)

Mr. de Châteaubriand a bien saisi l'intention de Virgile, quand il traduit : « Ils ne sont plus les périls de la mer : mais quels dangers sur la terre ! » (L. C.)

O tandem magnis pelagi defuncte periclis,
Sed terra graviora manent. In regna Lavini
Dardanidæ venient, mitte hanc de pectore curam,
Sed non et venisse volent.

Les idées se succèdent et se pressent avec rapidité, mais sans désordre ; la vue d'Enée rappelle à la prêtresse son long exil, les dangers qu'il a courus sur les flots ; mais la fortune n'a pas épuisé sur lui toutes ses rigueurs ; la terre lui réserve des périls plus grands encore ; ce royaume de Lavinium que les Troyens ont cherché si long-temps à travers tant de dangers, ils l'atteindront, mais ils maudiront le jour où ils auront mis le pied sur cette terre inhospitalière. Des guerres les menacent ; la prêtresse les voit, d'abord comme une image lointaine et confuse, puis elle distingue les détails de ces scènes d'horreur ; le Tibre roule des flots de sang. Le nom du Tibre éveille chez la prophétesse le souvenir des fleuves de la Troade rougis du sang des Troyens ; une sorte de parallèle s'établit dans son esprit entre les événements anciens et les événements futurs ; par ce chemin elle arrive à l'idée d'un nouvel Achille, c'est Turnus ; et en même temps que la prêtresse prédit à Enée les luttes qu'il aura à soutenir contre ce rival digne de lui, le poëte annonce à son lecteur une

nouvelle Iliade qui dans son œuvre va succéder à une autre Odyssée. L'Achille du Latium comme celui de la Grèce sera fils d'une déesse : le souvenir de la déesse Vénilie et de cet autre Achille protégé par les Dieux ennemis de Troie, amène sur les lèvres de la prophétesse le nom de la déesse Junon, l'ennemie infatigable des Troyens. Sa haine forcera Enée à mendier des secours dans toute l'Italie ; elle renouvellera les désastres de la guerre de Troie : et aux bords du Tibre comme aux bords du Scamandre, la cause de tous ces malheurs, ce sera encore une épouse étrangère fléau de la nouvelle Troie naissante comme de l'ancienne Troie qui n'est plus. Cependant ces malheurs auront un terme : et la prêtresse finit par des encouragements et par l'annonce mystérieuse pour Enée, claire pour le lecteur des secours qu'une ville grecque offrira aux Troyens : déjà nous voyons se dessiner l'image d'Evandre et de Pallas à côté de celle de Turnus :

. . . . Bella, horrida bella,
Et Thybrim multo spumantem sanguine cerno !
Non Simoïs tibi, nec Xanthus, nec Dorica castra
Defuerint. Alius Latio jam partus Achilles,
Natus et ipse dea : nec Teucris addita Juno
Usquam aberit ; quum tu supplex in rebus egenis,
Quas gentes Italum quas non oraveris urbes !
Causa mali tanti conjux iterum hospita Teucris,

Externi que iterum thalami.
Tu ne cede malis, sed contra audentior ito,
Qua* tua te Fortuna sinet. Via prima salutis,
Quod minime reris, Graia pandetur ab urbe."

Il règne dans cet oracle une sorte d'obscurité mystérieuse qui laisse place à la curiosité et à la surprise et qui sans voiler au lecteur le sens de la prophétie le rend incertain pour Enée: c'est le comble de l'art, et Virgile ne partage qu'avec Eschyle et Racine la gloire d'avoir atteint cette souveraine perfection.

Cependant les imitateurs ne manquèrent pas à Virgile. Les oracles tenaient une grande place dans la vie des anciens, et c'était un des lieux communs de la poésie, surtout de l'épopée: mais en traitant ce sujet Virgile en avait fait sa propriété; on ne pouvait y revenir après lui qu'en hasardant une copie plus ou moins fidèle d'un admirable original, ou en risquant de s'égarer à la poursuite de nouveautés téméraires.

Tibulle fut le premier imitateur de Virgile: dans une de ses élégies il célèbre l'admission du fils de Messala dans le collège des Quindécemvirs chargés de la garde des livres Sibyllins: un pareil sujet éveillait naturellement le souvenir des oracles rendus à Enée par la Sibylle. Tibulle n'a garde d'omettre cette précieuse tradition, mais il place la scène dans la Troade, et non point

(Eleg. V. liv. II)

*Dans beaucoup de manuscrits on lit quam. On l'explique par quantum. Ce sens change le sens ordinaire de quam; on le rattache au comparatif audentior: "Que ta constance soit plus forte que les revers de ta fortune."

comme Virgile sur les côtes d'Italie :

Eleg. V. v. 19.

"Hæc (Sibylla) dedit Æneæ sortes, postquam ille parentem
Dicitur et raptos sustinuisse Lares,
Nec fore credebat Romam quum mœstus ab alto
Ilion ardentes respiceret que Deos.

. . . .

Impiger Ænea, volitantis frater Amoris,
Troïa qui profugis sacra vehis ratibus,
Jam tibi Laurentes assignat Jupiter agros ;
Jam vocat errantes hospita terra Lares.
Illic sanctus eris quum te veneranda Numici
Unda Deum cœlo miserit Indigetem.
Ecce super fessas volitat Victoria puppes,
Tandem ad Trojanos Diva superba venit.
Ecce mihi lucem Rutulis incendia castris,
Jam tibi prædico, barbare Turne, necem. "

. . . .

Les vers sont harmonieux, pleins de grâce et d'élégance : mais on y cherche en vain le mouvement, les transports, les vives surprises de l'inspiration prophétique : chez Virgile c'était le prophète qui parlait, chez Tibulle c'est le poète. On peut appliquer la même remarque et faire le même reproche aux vers qu'Ovide met dans la bouche de la Sibylle consultée par Enée qui lui demande de le conduire

aux enfers pour y revoir son père :

(Metamorph. XIV. v. 104) Littora Cumarum vivacis que antra Sibyllæ
Intrat (Æneas) et ut manes adeat per Averna paternos
Orat. At illa diu vultus tellure moratos
Erexit, tandem que Deo furibunda recepto : *
"Magna petis, dixit, vir factis maxime, cujus
Dextera per ferrum, pietas spectata per ignes.
Pone tamen, Trojane, metum, potiere petitis,
Elysias que domos et regna novissima mundi,
Me duce, cognosces, simulacra que cara parentis;
Invia virtuti nulla est via."

* Traduction un peu faible des beaux vers de Virgile.

Le délire de la prophétesse est bien calme, et quand l'inspiration se manifeste par des antithèses et des sentences morales, elle semble appartenir au poète beaucoup plus qu'au prophète.

Ovide fut plus heureux dans les Fastes et lutta avec moins d'infériorité contre son admirable modèle. Il représente Carmenta qui accompagnée de son fils Evandre, va descendre sur la rive du Tibre, aux lieux où devait s'élever Pallantée. Debout sur la poupe du navire, agitée par l'inspiration, elle salue cette terre appelée à de si hautes destinées.

(Fastes., 1. 509) "Di que petitorum, dixit, salvete locorum,
Tu que novos cælo terra datura deos !
Flumina que et fontes quibus utitur hospita tellus,

Et nemorum divæ, Naïadum que chori:
Este bonis avibus visi nato que mihi que;
Ripa que felici tacta sit ista pede.
Fallor? an hi fient ingentia mœnia colles?
Jura que ab hac terra cætera terra petet?
Montibus his olim totus promittitur orbis:
Quis tantum fati credat habere locum?„

Les vers sont élégants, et ne manquent pas de grandeur; mais en écoutant cette poésie harmonieuse, ces redoublements ingénieux d'idées, surtout cette dernière réflexion spirituelle et vive (Quis tantum fati credat habere locum?) mais qui n'a rien de prophétique, lequel croira-t-on entendre, d'Ovide ou de Carmenta? Ovide met dans la bouche de la nymphe inspirée une rapide analyse des derniers livres de l'Enéide, bornée avec discrétion à ce qui concerne surtout Evandre et Pallas: là encore l'inspiration prophétique manque de vérité: on y sent un poëte de beaucoup d'esprit qui se souvient d'un poëte de génie et qui en reproduit avec art les grandes inventions:

"Et jam Dardaniæ tangent hæc littora pinus,
Hic quoque causa novi femina Martis erit.
Care nepos Palla, funesta quid induis arma?
Indue, non humili vindice cæsus eris!
Victa tamen vinces, eversa que Troja, resurges;

Obruet hostiles ista ruina domos.
Urite victrices Neptunia Pergama flammae;
Num minus hic toto est altior orbe cinis?"
On voit que Carmenta, à l'exemple de la Sibylle, s'est souvenue de la guerre de Troie pour l'opposer à la guerre du Latium: ce qui est un contraste chez Virgile devient une antithèse chez Ovide, et au milieu de ces figures spirituelles et de ces oppositions habilement ménagées, on oublie trop facilement le personnage pour l'auteur. Le regard de Carmenta s'étend plus loin que celui de la Sibylle: il ne s'arrête pas à Enée; il aperçoit dans l'avenir Auguste et Livie: l'imitateur de Virgile fait place au courtisan de l'empereur:

" Jam pius Aeneas sacra, et sacra altera patrem
Afferet; Iliacos accipe, Vesta, Deos.
Tempus erit, quum vos orbemque tuebitur idem
Et fient ipso sacra colente Deo,
Et penes Augustos patriae tutela manebit,
Hanc fas imperii frena tenere domum.
Inde nepos natusque Dei (licet ipse recuset)
Pondera celesti mente paterna feret.
Ut que ego perpetuis olim sacrabor in aris,
Sic Augusta novum Julia nomen erit."

Ovide, après cette flatterie adressée à Auguste, semble lui-même nous avertir de son intention quand il

dit :

Talibus ut dictis nostros descendit ad annos,
Substitit in medios præscia lingua sonos.

Mais il termine par une réflexion simple et touchante qui réveille le souvenir de ses propres malheurs et attendrit le lecteur sur le sort du poète exilé :

Puppibus egressus læta stetit exsul in herba :
Felix exsilium cui locus iste fuit !

Cette Carmenta si bien mise en scène par Ovide était une des divinités nationales de Rome. Elle avait un temple dans la deuxième région du Septième quartier près de la porte qui s'appelait de son nom Carmentalis et sa fête se célébrait dans le mois de Janvier : c'était comme la Sibylle chantée par Virgile, un souvenir national et populaire même, au temps d'Auguste. L'histoire conspirait avec la poésie pour consacrer ces vieilles légendes italiques : Denys d'Halicarnasse les racontait longuement, et Tite-Live rapprochait dans une même phrase le nom de la Sibylle et celui de Carmenta devenues toutes deux presque des personnages historiques : « Evander tum ea, profugus ex Peloponneso … regebat loca ; venerabilis vir miraculo litterarum, rei novæ inter rudes artium homines ; venerabilior divinitate credita Carmentæ matris, quam fati loquam, ante Sibyllæ in

Tite Live, 1. ch. VII.

Italiam adventum, miratæ hæ gentes fuerant. »
En présence de ces témoignages, on comprend quel à-propos et quel intérêt offraient aux contemporains d'Auguste ces souvenirs évoqués par le génie des poëtes et par la science des historiens.

Ovide effleura plus d'une fois encore le sujet qu'il avait traité dans l'épisode de la Sibylle et dans celui de Carmenta: au XVe livre des *Métamorphoses* il représente une ambassade romaine venant consulter l'oracle de Delphes et implorer le secours d'Apollon contre une peste qui ravage le Latium: il imite Virgile, mais en chargeant les grandes et simples peintures de l'*Enéide* de petites circonstances qui affaiblissent le tableau et rendent l'imitation infidèle:

(Metamorp. XV. 634.)

Et locus, et laurus et quas habet illa pharetras
Intremuere simul: cortina que reddidit imo
Hanc adyto vocem, pavefacta que pectora movit...

..... tremere omnia visa repente
Liminaque, laurusque dei, totusque moveri
Mons circum, et mugire adytis cortina reclusis.
(Eneid. III. 90)

Après Ovide, les poëtes des siècles postérieurs offrent l'occasion de nombreux rapprochements du même genre où le génie et le goût de Virgile brillent d'une supériorité plus éclatante encore. Valerius Flaccus et Stace sont beaucoup plus loin du poëte de l'*Enéide* que l'époque de Domitien n'est éloignée du siècle d'Auguste.

Talibus ex adyto dictis Cumæa Sibylla
(Eneid. VI. 98)

Chez Valerius Flaccus, un des Argonautes, le devin Mopsus prédit à ses compagnons de voyage les malheurs qui doivent fondre sur eux. Le morceau

plein d'affectation, d'images ambitieuses et souvent incohérentes fait ressortir par le contraste la vérité si vive et si frappante des expressions de Virgile :

Valerius Flaccus (Argonaut.) liv. I. v. 205.

Protulit ut crinem densis luctatus in extis
Ignis et ascendit salientia viscera tauri ;
Ecce sacer, totus que Dei, per littora Mopsus
Immanis visu, vittamque comamque per auras
Surgentem, laurus que rotat : vox reddita tandem,
Vox horrenda viris : tum facta silentia vati.
Heu ! quænam aspicio ! nostris modo conscius ausis
Æquoreos vocat ecce deos Neptunus et ingens
Concilium : fremere et legem defendere cuncti
Hortantur. Sic amplexu, sic pectora fratris
Juno tene : tu que, ô puppim ne desere, Pallas ?
Nunc patrui, nunc flecte minas : cessere ratemque
Accepere mari : per quot discrimina rerum
Expedior ! Subita cur pulchro arundine crines
Velat Hylas ? unde urna humeris niveos que per
-artus
Cærulew vestes ? unde hæc tibi vulnera Pallas ?
Quantus io ! tumidis taurorum ex naribus ignis !
Tollunt se galeæ, sulcis que ex omnibus hastæ,
Et jam jam que humeri : quem circum vellera martem
Aspicio ? quænam aligeris secat anguibus auras
Cæde madens ? quos ense ferit ? miser, eripe
-parvos

Æsonide, cerno en thalamos ardere jugales!

En lisant ce froid argument que le poète essaie en vain de transformer en prophétie par un mouvement factice, on se souvient de l'admirable prédiction de la Sibylle et on l'en admire davantage.

Valérius Flaccus n'est guère plus heureux dans la peinture du devin Idmon qui console et encourage les Argonautes. La faiblesse s'y dissimule à peine sous l'emphase et la recherche :

Jamdudum vates Minyas ambage ducemque
Terrificat : sed enim contra Phœbeius Idmon,
Non pallore viris, non ullo horrore comarum
Terribilis, plenus fatis Phœbo que quieto....

Stace ne le cède pas en affectation à son contemporain Valérius Flaccus. Il imite Virgile, mais dans cette lutte inégale contre son modèle il en défigure les beautés par une exagération tourmentée et pénible, ou il se traîne sur les traces de Virgile, en copiste servile plutôt qu'en libre imitateur. La scène prophétique du Xe livre de la Thébaïde offre bien peu de vestiges du talent quelquefois brillant de Stace. Le devin Théodamas qui a remplacé Amphiaraüs parcourt le camp des Argiens agité par le délire de l'inspiration :

Stace (Thébaïde X. 104) Prosilit in medios visu auditu que tremendus,
Impatiens que dei, fragili quem mente receptum

Qui reconnaîtra là le beau vers de Virgile : .. Ea frena furenti Concutit, et stimulos, etc. ?

Non capit ; exundant stimuli, nudusque per ora
Stat furor, et trepidas incerto sanguine reddit
Exhauritque genas : acies huc errat et illuc,
Serta que mixta comis sparsa cervice flagellat.
Sic Phryga terrificis genitrix Idaea cruentum
Elicit ex adytis, consumptaque brachia ferro
Scire vetat, quatit ille sacras in pectore pinus,
Sanguineosque rotat crines et vulnera cursu
Exanimat : pavet omnis ager, respersaque cultris
Arbor et attoniti currum erexere leones.

Dans cette dernière comparaison, le poëte a le double tort d'entasser les expressions obscures et recherchées, et de comparer des objets beaucoup trop identiques, l'égarement du devin Théodamas et le délire des prêtres de Cybèle.

Après Ovide, Stace et Valerius Flaccus, il nous reste à chercher chez Lucain un dernier terme de comparaison avec Virgile. L'imagination hasardeuse, la témérité du poëte de la <u>Pharsale</u> l'élèveront plus haut que ses rivaux, tout en le laissant bien au-dessous de son modèle. Il étonne la raison et le goût, mais il ébranle l'imagination de ses lecteurs.

H. Pigeonneau.

33e Leçon.

6e Livre

Comparaison de la prophétie de la Sibylle avec diverses prophéties de la Pharsale.

Bonne rédaction, exacte, écrite avec soin, et attestant des lectures et des réflexions personnelles.

33e Leçon.

6e Livre – Comparaison de la prophétie de la Sibylle avec diverses prophéties de la Pharsale.

La fin du premier semestre nous a surpris étudiant dans le sixième livre de l'Enéide certains passages, où Virgile a exprimé l'inspiration prophétique avec un art qui ne peut trouver d'égal, nous l'avons vu, que dans la scène des prédictions de Cassandre, d'Eschyle, et dans celle de la prophétie de Joad, de Racine; ajoutons: avec un art qui ressort par l'infériorité bien évidente des peintures analogues dans Tibulle, dans Ovide, mais surtout dans Stace et dans Valerius Flaccus; ces peintures ne sont, plus ou moins, que des copies de Virgile, les unes affaiblies avec élégance, les autres forcées et faussées: pour rester un peu moins au-dessous du modèle, il eût fallu s'en écarter un peu davantage, et chercher dans des traits nouveaux une originalité propre: en cela, il y avait danger peut-être, mais aussi chance de succès: c'est ce qu'a osé Lucain, à ses risques et périls, d'une façon qui étonne quelquefois le goût, mais qui du moins l'éveille et l'intéresse: ses efforts le conduisent, non d'ailleurs sans quelques lieux communs, à trouver des choses, qui n'ont point encore été dites: il sera curieux et intéressant de comparer aux vers de Virgile quelques

morceau du plus considérable de ses successeurs; cette étude complètera utilement celles que nous avons faites sur le même sujet dans la dernière leçon.

A la fin du 1er livre de la Pharsale, les Romains, effrayés des prodiges, qui annoncent la guerre civile, consultent les aruspices, et ceux-ci font un très grand étalage de leur art dans les réponses beaucoup trop savantes que leur prête le poëte. C'est au vers 584 que commence ce passage: plus loin (au v. 673) Lucain introduit une dame romaine, qui ne ressemble guère à celle qu'Horace fait paraître avec tant de modestie dans les danses des fêtes publiques:

Horace (Art poét.) v. 232.

Ut festis matrona moveri jussa diebus
Intererit Satyris paulum pudibunda protervis.

Celle-ci, Lucain la compare à une bacchante; elle parcourt la ville, répandant les oracles, que lui a inspirés Phébus:

Lucain (Phars.) 1. 674.

"........ Qualis vertice Pindi
Edonis Ogygio decurrit plena Lyæo;
Talis et attonitam rapitur matrona per urbem,
Vocibus his prodens urgentem pectora Phœbum:"

Urgentem pectora rappelle les beaux vers de Virgile:

Enéid. VI 77

At Phœbi nondum patiens immanis in antro
Bacchatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse Deum: tanto magis ille fatigat
Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.

On ne peut s'empêcher de trouver le mot de Lucain jeté ainsi tout seul, un peu vague et un peu faible, auprès de cette admirable peinture dont il est une réminiscence. D'ailleurs qu'est-ce que cette fiction? Une dame romaine, possédée par Phébus, comme une Pythonisse, au mépris des mœurs et des traditions de Rome, c'est là une idée bien étrange, une supposition déraisonnable.

Le discours de cette prophétesse accidentelle, on peut le dire, est rempli de mouvement et de chaleur, mais d'une chaleur factice, qui contraste avec l'idée du morceau: c'est une distribution géographique des différentes parties du monde, où doit éclater la guerre civile; on y remarque des expressions tantôt très vives, tantôt bien froides et bien tranquilles:

Pharsale 1. 678 « Quo feror, ô Pæan? Qua me super æthera raptam
Constituis terra? Video Pangæa nivosis
Cana jugis, latosque Hæmi sub rupe Philippos.
Quis furor hic, ô Phœbe, doce: quo tela manusque
Romanæ miscent acies, bellumque sine hoste est?
Quo diversa feror? primos me ducis in ortus,
Qua mare Lagæi mutatur gurgite Nili.
Hunc ego, fluminea deformis truncus arena
Qui jacet, agnosco: dubiam super æquora Syrtim
Arentemque feror Libyen, quo tristis Erinnys
Transtulit Emathias acies. Nunc desuper Alpis

Nubiferæ colles, atque aëriam Pyrenen
Abripimur. Patriæ sedes remeamus in urbis:
Impia que in medio peraguntur bella senatu.
Consurgunt partes iterum, totum que per orbem
Rursus eo. Nova da mihi cernere litora Ponti,
Tellurem que novam: vidi jam, Phœbe, Philippos.

Quo feror?... Abripimur... voilà des expressions bien vives; mais à côté de cela, quel calme dans ce Primos me ducis... Patriæ sedes remeamus in urbis... Rursus eo...! L'opposition même de ces formes fait comprendre ce qu'il y a d'affecté dans la vivacité des premières. La distribution de la guerre civile entre les différentes parties du monde est une idée bien factice aussi: c'était une imitation, il est vrai: avant la matrone de Lucain, la Sibylle de Virgile, dans ses prédictions, passe sans cesse d'un événement accompli dans la Troade à ceux qui doivent s'accomplir en Italie; mais dans ces rapprochements, ces contrastes, il y avait bien plus de vraie chaleur que n'en a dans Lucain ce voyage prophétique. (Virg. liv. VI v. 87-91, 92.)

Lucain est donc ici, comme tous les autres poëtes dont nous avons parlé avant lui, dénué d'originalité et très inférieur à Virgile qu'il suit de trop près. Il lui était d'ailleurs bien inutile de supposer, contre toute vraisemblance, une dame romaine prophétesse, puisque plus loin (L. v. v. 67) il devait mettre

en scène la Pythonisse de Delphes elle-même : voici ce qu'on voit en effet dans le 5e livre : L. Appius, proconsul d'Achaïe, imagine d'aller consulter sur l'issue de la guerre l'oracle de Delphes, qui depuis bien long-temps est resté muet (v. 67-70). La prêtresse, Phémonoé, veut en vain l'en dissuader ; en vain aussi elle le paye d'un faux oracle ; Appius s'aperçoit de la ruse, il la force de monter sur le trépied et d'exercer son ministère : ce que Virgile a exprimé en quelques mots est ici l'objet de très longs développements : l'approche de l'inspiration prophétique, la fatigue de cette inspiration, l'égarement et le trouble qui accompagnent et suivent cet état extraordinaire d'une femme mortelle possédée par l'esprit d'un Dieu, voilà ce que Lucain retourne de mille manières, avec beaucoup d'énergie et bien plus de talent que Valérius Flaccus ou Stace, mais en restant aussi bien au-dessous de la vérité, de la simplicité et de la rapidité de Virgile.

M. Nisard (Etudes de mœurs et de critique sur les poëtes latins de la décadence. T. II, p. 126-135.)

M. Nisard, dans ses _Études sur les poetes latins de la décadence_, rapproche à l'occasion de ce morceau l'auteur de l'_Enéide_ et l'auteur de la _Pharsale_ ; il remarque, entre autres choses, l'inaltérable beauté du tableau de Virgile, et au contraire le caractère horrible et repoussant de la peinture de Lucain : Virgile avait dit par exemple :

Virg. (VI. v. 48)	Non comptæ mansere comæ
	On ne saurait dire plus simplement : cela ne suffit point à notre poète qui nous montre la prêtresse agitant convulsivement sa tête, et de ses cheveux qui se dressent, secouant les guirlandes d'Apollon :
Lucain (V v. 169)	... Bacchatur demens aliena per antrum
	Colla ferens, vittas que Dei, Phœbea que serta
	Erectis discussa comis, per inania templi
	Ancipiti cervice rotat, spargit que vaganti
	Obstantes tripodas, magno que exæstuat igne,
	Iratum te, Phœbe, ferens.
	De même (au vers 80) Virgile avait dit, se bornant à l'expression la plus réservée, et laissant à l'imagination le soin d'achever le tableau :
	tanto magis ille fatigat
	Os rabidum, ...
	Lucain s'empare de ce mot, et le commente avec une crudité d'expression, qui étonne le goût :
Lucain (V. v. 190)	Spumea tunc primum rabies vesana per ora
	Effluit, et gemitus, et anhelo clara meatu
	Murmura.
M. Nisard (Etudes sur les poëtes latins de la décad. t. II p. 133)	« Cette Ménade furieuse, qui se démène dans son antre, qui renverse les trépieds, qui écume de rage, n'est plus de la famille Grecque ; ces cheveux qui se dressent sur la tête ne sont plus la chevelure simplement en désordre de la Sibylle Virgilienne ; il n'y a pas trace de

beauté dans la Pythonisse de Lucain : c'est la Mégère dépêchée des enfers par un trou méphitique, plutot que la prêtresse, qui n'a plus rien d'une mortelle, ni la voix, ni la taille, c'est à dire, apparemment, qui est plus qu'une mortelle. »

Mais nous ne voulons pas recommencer l'étude faite par M. Nisard, nous ne voulons que la continuer et à ce parallèle si intéressant ajouter quelques rapprochements, qui nous montreront la lutte de la recherche pénible de Lucain contre la vérité sans efforts de Virgile. Virgile, par quelques mots bien simples, mais d'une grande énergie, avait admirablement exprimé la possession de ce personnage prophétique dont Apollon s'est emparé :

Virg. (l. VI. v. 46)

Cui talia fanti
Ante fores, ...
. . . .
. . . .
. . . . . , adflata est numine quando
Jam propiore Dei.

et plus loin :

Id. (id. 77)

At, Phœbi nondum patiens immanis in antro
Bacchatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse Deum . . . .
. . . .

J. B. Rousseau. Odes III, 1.

« Et voudrait secouer du démon qui l'obsède
Le joug impérieux. »

comme traduit J. B. Rousseau.

Lucain ne se contente pas de ces expressions si simples mais si fortes, il reprend la même idée de la possession d'une mortelle par l'esprit d'un Dieu, et la développe ainsi :

Pharsale (V. 161)

Tandem conterrita virgo
Confugit ad tripodas, vastis que abducta cavernis
Hæsit, et invito concepit pectore numen,
Quod non exhaustæ per tot jam secula rupis
Spiritus ingessit vati : tandem que potitus
Pectore Cirrhæo, non unquam plenior artus
Phœbados irrupit Pæan : mentem que priorem
Expulit, atque hominem toto sibi cedere jussit
Pectore. Bacchatur demens aliena per antrum
Colla ferens, vittas que Dei, Phœbea que serta
Erectis discussa comis, per inania templi
Ancipiti cervice rotat, spargit que vaganti
Obstantes tripodas, magno que exæstuat igne,
Iratum te, Phœbe, ferens.

Assurément, il y a dans cette amplification de l'imagination, de l'esprit, des traits frappants ; mais ce n'est qu'une amplification où l'on sent à chaque mot l'effort et la recherche :

Abducta n'est point en rapport avec Confugit ; l'un peint un élan subit, l'autre au contraire le mouvement d'une personne qu'on entraîne malgré

elle; aussi quelques critiques ont-ils proposé de lire *adducta*, qui ne vaudrait guère mieux : nous sommes bien loin de la précision et de la netteté de Virgile. *Invito pectore* est une expression spirituelle; mais cet esprit se fait sentir : il n'y en a point dans Virgile. C'étaient certaines exhalaisons émanées du sol qui jetaient la Pythonisse dans l'extase prophétique, et c'est ce que Lucain exprime bien plus longuement que Virgile dans ces deux vers : . . . . numen
Quod non exhausta pectot jam sæcula rupis
Spiritus ingessit vati.
Non unquam plenior artus Phœbados irrupit, est spirituel, mais bien recherché : ce qui ne l'est pas moins, c'est le *mentem priorem expulit*, et surtout ce mot étrange : *aliena colla* : elle est tellement dominée et possédée par le Dieu, qu'elle ne s'appartient plus; sa personne n'est plus à elle : (*aliena*) Dans cette longue tirade de vers, prolongée avec tant de fécondité, d'imagination, qu'y a-t-il donc? rien autre chose que la pensée de Virgile retournée en cent façons par un poëte qui ne veut pas la copier, mais qui s'en fait comme un texte de développements et d'amplification. C'est là une méthode habituelle à Lucain : en voici un autre exemple : nous avons vu dans le VI.e livre de l'*Enéide* (v. 100) le beau passage dans lequel Virgile, revenant

Cyrrha était une ville de la Phocide; voilà pourquoi le poëte applique cette épithète à la prêtresse de Delphes. — *Pæan* était un surnom d'Apollon

à une figure qu'il avait déjà employée, compare la Sibylle domptée par Apollon à un coursier entre les mains de son cavalier :

Enead., VI, 100. .. ea frena furenti
Concutit, et stimulos sub pectore vertit Apollo.

Lucain reprend ces expressions (au vers 174 et suivants) il les commente, les retourne et se les approprie pour un usage différent, mais bien recherché ; il s'adresse à Apollon :

Nec verbere solo
Uteris, et stimulis : flammas in viscera mergis
Accipit et frenos : nec tantum prodere vati
Quantum scire licet.

Pour Virgile, l'inspiration du Dieu, c'était des aiguillons qu'Apollon enfonçait dans le sein de la prophétesse : cette image ne suffit point à Lucain, et l'inspiration chez lui devient une flamme qui dévore les entrailles de la Sibylle ; c'est une image forcée, et qui d'ailleurs n'est pas bien rendue : mergis flammas est un style bien peu naturel. On voit aussi comment Lucain interprète le frena de Virgile ; chez lui, ce n'est plus le frein qu'on agite en rendant les rênes, pour accélérer la course, c'est le frein qui retient :

Accipit et frenos : nec tantum prodere vati
Quantum scire, licet.

Ce commentaire est un peu recherché : le poète a tiré

de la pensée de Virgile quelque chose de personnel et d'original ; mais avec trop d'effort et de fatigue.

Là ne se termine point le morceau de Lucain. Virgile avait dit (au vers 48) :

pectus anhelum
Et rabie fera corda tument.

Mais pourquoi ? s'est demandé son imitateur : pourquoi la possession du Dieu cause-t-elle de pareils effets ? c'est que la prêtresse ne peut suffire à tout ce qui assiège à la fois son esprit et s'y presse : voilà ce que Lucain développe longuement, d'une manière ingénieuse, mais en même temps avec beaucoup d'effort et d'emphase :

Venit ætas omnis in unam
Congeriem ; miserum que premunt tot sæcula pectus :
Tanta patet rerum series, atque omne futurum
Nititur in lucem ; vocem que potentia fata
Luctantur : non prima dies, non ultima mundi,
Non modus Oceani, numerus non deerat arenæ.

Voilà ce qui explique en effet très bien l'état extraordinaire, où se trouve la Pythonisse ; ce sein qui renferme tant de choses doit en effet être gonflé et haletant : mais quelle recherche dans tous ces détails ! Et la lutte pénible de la prophétesse contre l'esprit du Dieu, n'est-elle pas un peu celle du poète lui-même contre cette idée qu'il s'épuise à rendre, et qu'il ne trouve jamais assez bien rendue ?

Pourquoi d'ailleurs tous ces grands apprêts ? pour arriver à prédire l'obscure destinée d'Appius, qui doit trouver le repos, c'est à dire la mort dans l'île d'Eubée : Appius est un des personnages les moins considérables du poème ; il n'y paraît que pour se faire prononcer cet arrêt du destin : toute cette énorme machine est donc mise en mouvement pour un très petit effet : il y a là un défaut de proportion, qui contraste avec l'économie si savante et si sobre de Virgile. Ce défaut est fréquent chez tous ces poëtes : nous avons déjà vu Stace accumuler de grands efforts descriptifs pour faire tuer par un serpent monstrueux un faible enfant, Archémore. Il semble, du reste, que Lucain ait eu conscience de cette disproportion, et qu'il ait voulu la dissimuler par un ingénieux rapprochement entre la prédiction de sa prêtresse et celle de la Sibylle Virgilienne :

Lucain (V. 183)

Talis in Euboico vates Cumana recessu,
Indignata suum multis servire furorem
Gentibus, ex tanta fatorum strage superba
Excepsit Romana manu. Sic plena laborat
Phemonoë Phoebo, dum te, Consultor operti
Castalia tellure Dei, vix invenit. Appi,
Inter fata diu quaerens tam magna latentem.

On reconnaît dans ces vers une évidente allusion à la Sibylle de Cumes, et à cette femme inconnue

qu'on crut être cette Sibylle, et qui vint apporter à Tarquin les livres appelés de son nom Livres Sibyllins. *Plena Phœbo* est une répétition nouvelle de l'idée que tout à l'heure le poète se fatiguait à reproduire : ainsi, comme la prêtresse de l'*Enéide*, Phémonoé est en proie aux transports du délire prophétique : obsédée par toutes les images qui se pressent dans son sein, elle a peine à distinguer au milieu de cette foule confuse la destinée de l'obscur Appius. Voilà ce qui explique la mise en œuvre de toute cette machine que le poète a fait mouvoir ; mais aussi ce qui fait comprendre d'une manière bien frappante le défaut de sa composition dans ce passage.

Continuons le parallèle : Virgile avait peint en deux mots (au vers 102, livre VI) l'inspiration prophétique qui cesse :

Ut primum cessit furor, et rabida ora quierunt,

Ces traits si simples et si vrais, Lucain les reprend pour en faire la matière d'une peinture détaillée : il se travaille pour décrire l'état de transition, par lequel passe la prêtresse après la fureur de l'inspiration, puis l'affaissement qui suit cet état et que termine la mort de la Pythonisse :

Lucain (V. v. 208-224) " . . . . Tunc pectore vatis
Impulsæ cessere fores, expulsaque templis

Prosiluit : perstat rabies, nec cuncta locuta
Quem non emisit, superest Deus. Ille feroces
Torquet adhuc oculos, toto que vagantia cœlo
Lumina : nunc vultu pavido, nunc torva minaci,
Stat nunquam facies : rubor igneus inficit ora,
Liventes que genas ; nec, qui solet esse timenti,
Terribilis sed pallor inest ; nec fessa quiescunt
Corda : sed ut tumidus Boreæ post flamina pontus
Rauca gemit ; sic multa levant suspiria vatem :
Dum que a luce sacra, qua vidit fata, refertur
Ad vulgare jubar, médiæ venere tenebræ.
Immisit Stygiam Pœan in viscera Lethen,
Quæ raperet secreta Deum. Tum pectore verum
Fugit, et ad Phœbi tripodas rediere futura :
Vix que refecta, cadit.

Ainsi, la prêtresse de sa poitrine, pousse les portes du temple pour en sortir : nous reconnaissons là l'exagération que nous avons déjà tant de fois signalée chez ce poète : il nous répugne d'ailleurs de voir cette femme se meurtrir le sein pour s'ouvrir une issue. Quant au moment de transition qui succède au délire de l'inspiration prophétique, Virgile s'en était peu préoccupé ; notre poète, plus curieux veut le déterminer avec précision, et il commence par ce mot : <u>perstat rabies</u> ; mais pourquoi cette fureur n'est-elle point calmée ? Suivant lui

habitude, Lucain va nous en donner la raison: c'est que la Pythonisse n'a pas tout dit: le Dieu ne l'a pas quittée, il la presse encore. Quelle recherche! quel raffinement! et combien nous sommes loin de la simplicité Virgilienne! Vient alors le portrait détaillé de la prêtresse dans cette phase de son délire: on peut y remarquer de fort beaux vers:

Lucain (V. 211) Ille feroces
Torquet adhuc oculos, totoque vagantia cœlo
Lumina.

Malheureusement le poète spirituel et recherché ne tarde pas à reparaître: il nous montre Phémonoé privée tout à coup de ces lumières surnaturelles qu'elle devait à l'intervention d'Apollon, et à cette occasion il ne manque pas de faire entre la lumière physique qu'elle revoit en sortant, et la lumière intellectuelle, dont le Dieu l'éclairait tout à l'heure, un jeu d'esprit, dont on ne peut guère approuver la raison ni le goût:

id (V. 219) Dum que a luce sacra, qua vidit fata, refertur
Ad vulgare jubar, mediæ venere tenebræ.

Enfin le cadre, qui termine ce morceau est bien court, et l'on ne comprendrait pas qu'il s'agit de la mort de la prêtresse, si l'on ne se souvenait du vers 116, où cette mort est comme annoncée:

Lucain (V. 114 sq.)

Nec voce negata
Cyrrhaeae maerent vates, templique fruuntur
Justitia ; nam si qua Deus sub pectora venit,
Numinis aut poena est mors immatura recepti,
Aut pretium ; quippe stimulo fluctuque furoris
Compages humana labat, pulsusque Deorum
Concutiunt fragiles animas.

On peut remarquer toutefois que ce dénouement tragique donne à l'épisode une sorte d'originalité, mais qui ne rachète pas, il s'en faut de beaucoup, la recherche et le travail pénible de tout le morceau.

Il existe dans la Pharsale (VI, 507) un dernier épisode de ce genre, mais où Lucain sort tout à fait du cercle de la tradition : il s'était borné, dans les précédents, à suivre la trace de Virgile, à développer ses idées, à les commenter, à les compléter à sa manière ; ici c'est une invention nouvelle, où son imagination se déploie en toute liberté, et qu'il revêt d'une expression énergique et terrible : c'est un des passages où il montre le plus l'originalité hasardeuse de son génie. Nous venons de voir Appius interrogeant sur l'issue de la guerre la prêtresse d'Apollon : c'est maintenant Sextus Pompée, qui vient pour une raison semblable consulter Erichtho, l'une des sorcières de la Thessalie : il veut savoir d'elle quelle sera

l'issue de la bataille de Pharsale. Cette femme qui prédit l'avenir par la voix des morts qu'elle rend à la vie, dérobe sur le champ de bataille un des cadavres, qui y sont couchés, et ce cadavre, un instant ranimé par ses enchantements, raconte ce qui se passe dans l'autre monde, au sombre empire: la guerre civile y a éclaté entre les ombres:

Lucain (VI. 780) Effera Romanos agitat discordia manes,
Impia que infernam ruperunt arma quietem.

Les grands hommes de l'ancienne Rome, les Décius, les Camille, les Curius sont plongés dans la tristesse; les criminels et les mauvais citoyens se réjouissent: Catilina a brisé ses chaînes; les Gracques et les Drusus ont la menace à la bouche. Pluton est occupé à préparer des prisons et des supplices pour les vainqueurs: aux vaincus il réserve le tranquille séjour des Champs-Elysées. La mort va confondre les deux rivaux:

(806) Veniet que misceat omnes
Hora duces.

* désormais

et la seule question* est de savoir, quel est le tombeau que baigneront les eaux du Nil ou celles du Tibre.

(810) Quem tumulum Nili, quem Tibridis alluat unda,
Quæritur, et ducibus tantum de funere pugna est.

Le dernier vers est d'une grande énergie, et le premier vers n'est pas moins frappant, bien qu'il réveille par

l'expression le souvenir d'un vers de Virgile :

Virg. (Liv. VI. v. 874) Vel quae, Tiberine, videbis

Funera, cum tumulum praeter labere recentem !

Cela dit, l'étrange prophète annonce encore les courses errantes et la fin tragique de S. Pompée, qui a provoqué ces prédictions ; puis, silencieux et morne, il redemande le repos de la mort :

Lucain (VI. 820) Sic postquam fata peregit,

Stat vultu moestus tacito, mortem que reposcit.

Mais pour le rendre à cette mort, il faut des enchantements nouveaux ; car, comme le remarque avec bien de la recherche le poète de la Pharsale, les destins ne peuvent pas deux fois réclamer la même vie ; ils n'ont plus de droits à cette seconde mort :

(823) et nequeunt animam sibi reddere fata,

Consumpto jam jure semel.

On élève au cadavre un bûcher, sur lequel il va se placer lui-même ; et tandis qu'Erichtho, lui permettant enfin de mourir, met la flamme au bûcher, Sextus Pompée revient au camp.

Assurément ce sont là des conceptions étranges ; on ne saurait nier pourtant qu'elles ne soient exprimées avec une rare énergie : presque chaque vers offre un trait singulièrement heureux et nouveau : nous sommes bien loin de Virgile ; c'est une poésie sombre et fantastique, qui étonne, mais qui par là même ébranle

fortement l'imagination.

Si ces morceaux sont si nombreux chez Lucain, il ne faut pas s'en étonner : dans un sujet comme la Pharsale, où les événements historiques étaient si récents, le merveilleux proprement dit n'était pas de mise ; mais il y avait place pour ces superstitieuses pratiques qui, dans les temps d'incrédulité, remplacent la foi religieuse : de là ces enchantements, pour découvrir l'avenir ; de là ces prédictions sinistres et menaçantes, ces révélations terribles ; malheureusement ces passages, où Lucain s'associe aux superstitions de son temps, ne peuvent faire oublier qu'ailleurs, en plusieurs endroits de son poëme, il parle de ces mêmes pratiques avec le juste dédain d'un philosophe : tout le monde connaît l'admirable discours dans lequel Caton, malgré les instances de Labiénus, refuse de consulter l'oracle de Jupiter Hammon : "des oracles !" s'écrie-t-il dans des paroles inspirées, dignes du sanctuaire, suivant le mot du poëte, et que Voltaire a louées, en citant la traduction assez belle de Brébeuf, " il n'en est point, sinon dans la conscience de l'homme de bien ; ce qu'Hammon pourrait me dire, je le sais. "

V. Voltaire, Essai sur la poésie épique, C. 4.) Cf. (Dictionn. Philos. Epopée)

Lucain (IX, 564)

Quid quæri, Labiene, jubes ? an liber in armis
Occubuisse velim potius quam regna videre ?
An sit vita nihil ? si longa, an differat ætas ?
An noceat vis ulla bono ? Fortuna quæ perdat —

Opposita virtute minas, laudanda que velle
Sit satis, et nunquam successu crescat honestum ?
Scimus, et hoc nobis non altius inseret Hammon.
Hæremus cuncti superis, temploque tacente
Nil facimus non sponte Dei : nec vocibus ullis
Numen eget ; dixit que semel nascentibus auctor
Quidquid scire licet. Steriles ne elegit arenas,
Ut caneret paucis, mersit que hoc pulvere verum ?
Est ne Dei sedes nisi terra, et pontus, et aër,
Et cœlum, et virtus ? Superos quid quærimus ultra ?
Jupiter est quodcumque vides, quodcumque moveris.
Sortilegis egeant dubii, semper que futuris
Casibus ancipites ; me non oracula certum,
Sed mors certa facit : pavido, forti que cadendum est :
Hoc satis est dixisse Jovem.

Entre ce passage et les précédents il y a une contradiction évidente ; ajoutons toutefois, qu'il ne faut pas la reprocher trop sévèrement au poëte ; elle était dans la société romaine elle-même, où, sur les ruines d'un culte en décadence, régnait l'art de la divination et de la magie, tandis que quelques sages, en petit nombre, voulaient ne relever que de la loi morale : le poëte n'était que l'interprète de ces diverses croyances, et son œuvre, par ses contrastes même, en est comme un écho fidèle.

Mais revenons à l'*Enéide* ; nous l'avons quittée au vers 98 ; là Virgile résume par quelques mots

très expressifs le caractère de ces révélations de la Sibylle, dans lesquelles la vérité est enveloppée de ténèbres ; nous avons remarqué déjà l'art merveilleux avec lequel le poëte a rendu ce mélange de clarté et d'obscurité.

Virgile (VI, 100) — Obscuris vera involvens.

En cela il s'est montré bien supérieur à tous ses imitateurs, dont les oracles sont tantôt trop clairs, et tantôt trop obscurs. Ces prédictions effrayantes (horrendæ ambages), ces annonces de guerre et de malheurs n'ont rien de nouveau pour Enée : elles lui confirment seulement ce que

(1) Virgile, III. 458 — lui avaient déjà révélé et le devin Hélénus (1) et son

(2) V 730 — père Anchise. (2) C'est ce qu'il répond à la prêtresse avec une courageuse résignation qu'on a souvent comparée à celle de Prométhée dans Eschyle : au moment où Mercure vient le menacer de l'éternelle vengeance de Jupiter, Prométhée ne lui répond que ces mots : "ce qu'il *vient de m'annoncer, je le savais ; qu'un ennemi soit frappé par son ennemi, n'est-ce pas la loi de la nature ? "

Eschyle (Prométh. enchaîné vers 1015 Edit. Bothe).

εἰδότι τοί μοι τάσδ' ἀγγελίας ὅδ' ἐθώϋξεν·
πάσχειν δὲ κακῶς ἐχθρὸν ὑπ' ἐχθρῶν οὐδὲν
ἀεικές.

Il y a quelque chose de ce calme imposant dans les paroles d'Enée :

---

* Il s'adresse au Chœur, en désignant Mercure.

Eneid. VI, 102. Ut primum cessit furor, et rabida ora quierunt,
Incipit Æneas heros: non ulla laborum,
O virgo, nova mi facies inopina ve surgit;
Omnia præcepi, atque animo mecum ante peregi.
Ce sont là de belles paroles par cela même qu'elles sont simples, et que la fermeté d'âme du héros s'y exprime sans effort et sans emphase.

Mais Enée se proposait un autre objet, en venant trouver la Sibylle: il voulait, d'après les instructions d'Anchise lui-même, pénétrer dans les Enfers, et se rendre par là auprès de son père qui l'attendait: il la conjure donc de lui accorder cette faveur, et de lui montrer la route:

ib. 106 « Unum oro: quando hic inferni janua regis
Dicitur, et tenebrosa palus Acheronte refuso,
Ire ad conspectum cari genitoris et ora
Contingat; doceas iter et sacra ostia pandas.
Illum ego per flammas et mille sequentia tela
Eripui his humeris, medio que ex hoste recepi;
Ille meum comitatus iter, maria omnia mecum,
Atque omnes pelagi que minas, cœli que ferebat
Invalidus, vires ultra sortem que senectæ.
Quin, ut te supplex peterem, et tua limina adirem,
Idem orans mandata dabat. »

Ce qui frappe dans ce petit discours, c'est le respect que montre Enée pour la prêtresse, et sa tendresse pour

son père : la piété filiale est un des traits principaux de son caractère, et le poète n'oublie jamais l'occasion de le marquer : aussi ce souvenir pieux que le héros accorde toujours à Anchise est-il un des charmes de l'Enéide. Les vers d'ailleurs sont d'une admirable poésie : remarquons la simplicité du Per flammas. Enée ne dit point, comme aurait pu dire un héros de Stace ou un personnage de Lucain(*) : bravant les flammes ; il dit la chose le plus simplement qu'il peut, sans vanité, sans forfanterie. Sequentia tela est une de ces heureuses hardiesses, qui se cachent si habilement dans le tissu de ce style inimitable : des traits qui poursuivent les fugitifs : on ne saurait dire avec plus de force et de poésie ; il y a de l'émotion aussi dans cette répétition de : illum, ille, par laquelle le poète insiste sur le souvenir touchant qu'Enée accorde à son père. Invalidus est bien heureusement rejeté : c'est une de ces coupes que Virgile ne recherchait pas sans doute, mais qu'il trouvait par son émotion même : on ne pouvait mieux peindre la fatigue de ces longues courses de l'exil, pour un vieillard arrivé à l'âge du repos.

Nous avons souvent remarqué déjà que Virgile

(*) et comme a dit, dans sa traduction excellente d'ailleurs, Mr. Delestre.

est un très habile orateur : ce petit discours nous en offre une preuve nouvelle : le poète prête à son héros le langage le plus insinuant et le plus persuasif. pour justifier la demande extraordinaire qu'il vient de faire à la Sibylle, Enée s'autorise en finissant de certains exemples, qui étaient en même temps pour Virgile des autorités littéraires ; prononcer les noms d'Hercule, d'Orphée, de Pollux, de Thésée, c'était rappeler des descentes aux enfers connues de toute l'antiquité ; mais c'était aussi rappeler d'admirables épisodes littéraires, ou de Virgile lui-même, ou de Pindare, ou d'Euripide : comme Orphée, comme Pollux, il veut descendre aux enfers par dévouement pour un être qu'il chérit ; aussi bien qu'Hercule et Thésée, il est fils des Dieux : il a donc les mêmes droits qu'eux tous :

Æneid., VI, 116.

Gnati que patris que,
Alma, precor, miserere ; potes nam que omnia ; nec te
Nequidquam lucis Hecate præfecit avernis ;
Si potuit manes arcessere conjugis Orpheus,
Threicia fretus cithara fidibus que canoris ;
Si fratrem Pollux alterna morte redemit,
It que redit que viam toties ; quid Thesea magnum,
Quid memorem Alciden ? et mi genus ab Jove summo.

Cet argument achève de persuader la prêtresse, qui accorde au héros la faveur qu'il demande : toutefois certains

critiques ne se sont pas montrés aussi faciles et aussi complaisants : Hygin, le savant bibliothécaire d'Auguste, l'ami d'Ovide trouve assez malheureux le choix de quelques exemples allégués par Enée : ce Thésée, d'abord, que le héros appelle le grand Thésée (Thesea magnum), Virgile le représente plus loin (v. 617) comme ayant forcé les portes des Enfers dans une intention bien coupable, et expiant ce crime par un supplice qui doit durer éternellement. Voici le passage d'Hygin conservé par Aulu-Gelle :

Aulu-Gelle (Nuits attiques X, ch. 16).

" Hoc quoque in eodem libro (l. sexto) reprehendit Hyginus, et correcturum esse Virgilium putat, nisi mors occupasset : " nam cum Thesea, inquit, inter eos nominasset, qui ad inferos adissent ac redissent, dixisset que

" Quid Thesea magnum,
Quid memorem Alciden ? et mi genus ab Jove summo."

postea tamen infert :

" Sedet, æternum que sedebit
Infelix Theseus."

Qui autem, inquit, fieri potest, ut æternum apud inferos sedeat, quem supra cum iis commemorat qui descenderint illuc, atque inde rursum evaserint ; præsertim quum ita sit fabula de Theseo atque si Hercules eum evellerit de petra, et in lucem ad Superos eduxerit. "

Il semble en effet qu'il y ait contradiction ; mais le second passage de Virgile ne contredit pas la tradition qui représente Thésée revenant sur la terre, laissant Pirithoüs seul captif :

(Horace, Odes, III, IV, 79)

.. amatorem trecentæ
Pirithoüm cohibent catenæ.

. . . .

. . . .

(id. IV, VII, 27)

Nec Lethæa valet Theseus abrumpere caro
Vincula Pirithoo.

Thésée s'était échappé ; mais quand il mourut, il retomba au pouvoir du Dieu des Enfers, qui lui fit expier son sacrilège ; c'est là ce que Virgile dit à la fin du 6ème livre.

Ce qu'on peut remarquer avec plus de raison, c'est qu'il avait pénétré dans les Enfers, comme Hercule plus tard, par violence ; l'argument n'est donc pas très concluant dans la bouche d'Énée ; et le poète aurait pu se dispenser de rappeler ces deux exemples.

Dans le Télémaque, le héros de Fénelon descend aussi aux Enfers : pour s'encourager dans cette entreprise, il s'adresse quelques paroles dans lesquelles Fénelon s'est évidemment souvenu des vers de Virgile : ce que le poète latin dit d'un seul mot, il le fait suivre d'une sorte de commentaire ingénieux qui explique la pensée de Virgile et en est quelquefois comme une

Fénelon (Télémaque) (L. XIV).

apologie : " Hélas ! je ne suis que trop certain que mon père n'est plus. Je vais chercher son ombre jusque dans les Enfers. Thésée y est bien descendu ; Thésée, cet impie qui voulait outrager les divinités infernales ; et moi, j'y vais conduit par la piété. Hercule y descendit : je ne suis pas Hercule ; mais il est beau d'oser l'imiter. Orphée a bien touché par le récit de ses malheurs, le cœur de ce Dieu, qu'on dépeint comme inexorable : il obtint de lui qu'Eurydice retournerait parmi les vivants. Je suis plus digne de compassion qu'Orphée ; car ma perte est plus grande. Qui pourrait comparer une jeune fille, semblable à cent autres, avec le sage Ulysse, admiré de toute la Grèce ? Allons ; mourons, s'il le faut. Pourquoi craindre la mort, quand on souffre tant dans la vie ? "

On voit que Fénelon a bien senti l'objection qu'il n'ignorait pas, et pour la prévenir, il conclut la chose comme par une sorte d'argument à fortiori.

Nous sommes arrivés à la réponse de la prêtresse, qui cherche à détourner Enée de son entreprise ; mais qui lui annonce cependant à quelles conditions il pourra s'y engager : il faudra qu'il cueille un rameau d'or, qu'il rende des devoirs funèbres à un ami expiré dont il ignore encore le sort ; qu'il accomplisse enfin certaines cérémonies préparatoires. Telles

sont les différentes scènes, qui préparent et amènent la descente d'Énée aux Enfers, et dont nous renfermerons dans la leçon prochaine l'étude et l'appréciation.

A. Bailly.

34e Leçon.

6e Livre

Mort de Misène.

Préparatifs de ses funérailles.

Le rameau d'or.

Funérailles de Misène.

34e Leçon.

6e Livre – Mort de Misène – Préparatifs de ses funérailles. Le rameau d'or – Funérailles de Misène –

Bonne rédaction, exacte et précise d'une expression quelquefois imparfaite et peu élégante dans sa précision, du reste facilement et naturellement écrite.

Dans la plupart des livres de l'Enéide domine un sujet principal. Ce sont les Jeux funèbres dans le cinquième ; c'est la descente aux enfers dans le sixième. Entre ces deux grands morceaux Virgile en a groupé de moins considérables dont nous avons commencé à nous occuper. Tel est ce discours d'Enée à la Sibylle lorsqu'il demande d'être introduit dans le sombre empire de Pluton pour y aller trouver son père. Telle est la réponse de la Sibylle à laquelle nous nous sommes arrêtés la dernière fois.

La Sibylle, prêtresse d'Hécate, cherche à détourner le héros d'une entreprise si audacieuse et si téméraire :

Eneid. VI. 125.

« Sate sanguine Divum,
Tros Anchisiade, facilis descensus Averno ;
Noctes atque dies patet atri janua Ditis :
Sed revocare gradum, superasque evadere ad auras,
Hoc opus, hic labor est.

Ces beaux vers rappellent un passage analogue de la Phèdre de Racine. Hippolyte vient d'exprimer devant Phèdre l'espoir du retour prochain de son père, mais celle-ci est loin de se prêter à cet espoir, et les paroles que le poète met dans sa bouche semblent

être un souvenir de Virgile :

Racine (Phèdre) act. II. Sc. V.

On ne voit point deux fois le rivage des morts,
Seigneur : puisque Thésée a vu les sombres bords,
En vain vous espérez qu'un Dieu vous le renvoie,
Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.

Revenons au discours de la Sibylle :

.. pauci quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Dis geniti, potuere.

Ce passage fait penser d'autre part à une ode d'Horace sur les héros élevés au ciel par leurs vertus. Après des paroles magnifiques sur la constance du sage, le poëte rappelle le souvenir de Pollux et d'Hercule :

Horace (Odes) liv. III. 3.

Hac arte Pollux et vagus Hercules
Enisus, arces attigit igneas ;
Quos inter Augustus recumbens
Purpureo bibit ore nectar.

Le rapport évident de ces deux passages est une preuve de la communauté de pensées, de style et de talent poétique qui existait entre Virgile et Horace et dont on pourrait trouver chez eux plus d'un exemple.
Reste à lire ces vers où sont peints si poétiquement les abords du sombre empire :

Tenent media omnia silvæ
Cocytusque sinu labens circumvenit atro.

Cependant, ajoute la Sibylle, si Enée persiste dans

son entreprise, elle lui fera connaître à quelles conditions il pourra la tenter :

Quod si tantus amor menti, si tanta cupido est
Bis Stygios innare lacus, bis nigra videre
Tartara, et insano juvat indulgere labori ;
Accipe quæ peragenda prius.

Il faut d'abord qu'il se présente avec le rameau d'or ; cet arbre et ce rameau sont peints en vers charmants :

Latet arbore opaca
Aureus et foliis et lento vimine ramus,
Junoni infernæ dictus sacer : hunc tegit omnis
Lucus, et obscuris claudunt convallibus umbræ.

Sans ce rameau sacré, le héros ne pourra pas pénétrer dans les Enfers :

Sed non ante datur Telluris operta subire,
Auricomos quam quis decerpserit arbore fetus ;
Hoc sibi pulchra suum ferri Proserpina munus
Instituit.

Puis vient ce détail, devenu proverbial :

Primo avulso, non deficit alter
Aureus, et simili frondescit virga metallo.

Virgile est admirable même dans les passages où il ne peut prétendre qu'à l'expression élégante d'un détail utile.

Heyne, dans son VIe Excursus cherche comment l'idée de ce rameau d'or a pu venir à

Virgile. Elle lui est venue plus simplement que ne l'imagine ce savant commentateur. Pourquoi vouloir trouver là un souvenir des fruits du jardin des Hespérides, ou du caducée de Mercure, ou du rameau des suppliants? Pourquoi supposer que ce ne soit pas une invention du poëte?

Après cette première condition, la prêtresse en impose une autre à Enée. Il faut qu'il rende les devoirs funèbres à un de ses compagnons qui n'a pas reçu les honneurs de la sépulture. Cet avertissement éveille notre curiosité en même temps que celle du héros:

Præterea jacet exanimum tibi corpus amici,
Heu! nescis, totam que incestat funere classem,
Dum consulta petis, nostro que in limine pendes:
Sedibus hunc refer ante suis et conde sepulcro.
Duc ~~primas~~ nigras pecudes: ea prima piacula sunto:
Sic demum lucos Stygis et regna invia vivis
Adspicies."

Elle n'en dit pas davantage, et quand Enée la quitte, il est plein de tristes pressentiments. Quel est ce compagnon resté sans sépulture? Le lecteur partage l'anxiété du héros.

Remarquons ici avec quel art ingénieux le poëte sait lier entre elles les différentes aventures de son poëme. L'inhumation de cet ami devient pour Enée une condition de l'entrée aux Enfers. Nous

avons déjà trouvé ailleurs le même soin de rattacher les choses. C'est ainsi qu'au Cinquième livre Virgile avait joint à la célébration des jeux l'incendie de la flotte. Les jeux se terminent par les exercices de la cavalerie que conduit Ascagne, et ce jeune chef est le premier qui voit l'incendie, le premier qui y court de toute la vitesse de son cheval. L'art de la composition se montre chez Virgile jusque dans les plus petits détails.

Enée de retour apprend bientôt que c'est Misène qui a péri, Misène ancien compagnon d'Hector, et qui a été précipité par Triton dans les flots, au moment où sur le rivage il faisait résonner son clairon:

Enead., VI. 162. ... Atque illi Misenum in littore sicco,
v. Ut venere, vident indigna morte peremptum;
Misenum Aeoliden, quo non præstantior alter
Aere ciere viros, martemque accendere cantu.
Hectoris hic magni fuerat comes: Hectora circum
Et lituo pugnas insignis obibat et hasta.
Postquam illum victor vita spoliavit Achilles,
Dardanio Aeneæ sese fortissimus heros
Addiderat socium, non inferiora secutus.
Sed tum forte cava dum personat æquora concha,
Demens, et cantu vocat in certamina Divos,
Aemulus exceptum Triton, si credere dignum est,
Inter saxa virum spumosa immerserat unda.

Nous avons déjà entendu ce clairon au cinquième livre :

Eneid., V. 113. Et tuba commissos medio canit aggere ludos.

Heyne nous a fait remarquer que c'était un détail emprunté à des usages inconnus au temps d'Homère. Cela se retrouve chez les Tragiques dont Virgile s'est tant inspiré ; c'est aux Tragiques qu'il doit une belle expression du morceau précédent, une de ces hardiesses qui se cachent souvent dans le tissu de son style

Martemque accendere cantu.

Cette image se trouve déjà dans le récit admirable que fait Eschyle de la journée de Salamine. Les troupes sont rangées en bataille ; le jour se lève et le son de la trompette vient tout enflammer :

Eschyle (Perses, v. 395) Σάλπιγξ δ' ἀϋτῃ πάντ' ἐχεῖν ἐπέφλεγεν.

Ce qui est homérique, si l'usage de la trompette ne l'est pas, c'est l'orgueil de Misène et la jalousie du Dieu Triton qui l'en punit. Ces détails sont bien dans l'esprit des religions antiques, qui supposaient les Dieux jaloux des mortels. Lorsque nous voyons Neptune prendre Palinure pour victime expiatoire, c'est un pur caprice auquel nous avons peine à nous prêter. Mais nous comprenons mieux la jalousie de Triton qui nous rappelle les Dieux d'Homère.

Il faut remarquer dans les vers 166 et suivants du morceau que nous venons de lire, l'art du poète

à relever Énée en le rapprochant d'Hector. Ce dessein se manifeste en plusieurs endroits du poëme.

Au livre deuxième, v. 268, et suivants, Hector apparaît en songe à Énée; c'est lui qui remet entre les mains du héros les Dieux Pénates, et qui lui confie les restes des Troyens pour les conduire dans le pays où naîtra Rome.

La même intention se découvre au troisième livre (v. 342), dans le discours charmant d'Andromaque. Elle s'informe du jeune Iule. Est-il en âge de se rappeler sa mère, de sentir qu'il est fils d'Énée et neveu d'Hector? Les noms d'Énée et d'Hector sont associés naturellement sans doute; mais ce n'est pas sans un certain dessein du poëte, et il n'eût pas renoncé à cette nouvelle occasion de grandir son héros.

Après qu'Énée a reconnu sur la plage le corps de Misène, les Troyens approchent et pleurent avec lui leur ancien compagnon. Bientôt nous les voyons occupés à élever le bûcher funèbre. Là se rencontre une belle description de forêt abattue:

Æneid., VI. 176

Tum jussa Sibyllæ
Haud mora, festinant flentes, aramque sepulcri
Congerere arboribus cœloque educere certant.
Itur in antiquam silvam, stabula alta ferarum:
Procumbunt piceæ; sonat icta securibus ilex;

Fraxineæque trabes; cuneis et fissile robur
Scinditur; advolvunt ingentes montibus ornos.
C'est une description à la manière de Virgile, rapide
courte, significative, pleine de détails variés et très
justes, mais qui est imitée d'un passage du XXIIIe
chant de l'*Iliade* (vers 110 et suiv.), lorsque par l'
ordre d'Agamemnon, Mérion, le compagnon d'
Idoménée, va dans la forêt de l'Ida préparer par
un grand abattis d'arbres le bûcher de Patrocle.

Virgile a aussi imité dans cette description un
fragment d'Ennius cité par Macrobe:

Macrobe (Saturnales) VI ch. 2.

Incedunt arbusta per alta, securibu' cædunt,
Percellunt magnas quercus: exciditur ilex
Fraxinu' frangitur atque abies consternitur alta
Pinus proceras pervertunt. Omne sonabat
Arbustum fremitu silvai frondosai.

L'auteur de l'*Enéide* s'est souvenu à la fois des
deux passages. Lui-même à son tour il a été imi-
té par ses successeurs dans des descriptions de ce genre
mais nous ne retrouvons plus chez eux la sobriété et
la simplicité de Virgile.

Dans le cours de l'année dernière nous avons
eu l'occasion de lire quelques-uns de ces morceaux
celui de Lucain entre autres, la fameuse description
de la forêt de Marseille, au 3e livre de la
Pharsale, vers 440 et suivants.

Nous avons vu aussi dans Silius Italicus, au X.e livre, vers 527 des _Guerres Puniques_, Annibal après la bataille de Cannes faisant abattre des bois pour le bûcher où tant de morts devaient être ensevelis.

Dans la _Thébaïde_ de Stace, au 6.e livre, vers 84, le bûcher d'Archémore est préparé par des soins semblables.

Les descriptions d'Homère et de Virgile sont les plus courtes et les plus simples. Il est vrai qu'elles sont d'une simplicité différente. Il y a plus de naïveté chez Homère; il dit les choses comme elles ont dû se passer. Virgile ne fait pas autrement sans doute; mais on sent dans ses vers une intention d'arrangement et d'élégance qui ne se trouve pas chez l'autre poète. Dans Homère on voit tous les détails: ce sont les mulets marchant en avant; ce sont les hommes armés de haches et de cordages; ils vont gravissant des chemins tortueux. On arrive; on abat les chênes; on fend les troncs et nous assistons au retour des travailleurs. Tout cela est sans intention descriptive. Virgile est plus court; les détails sont les mêmes, mais ils sont plus rapprochés et réunis davantage au tableau. Il s'attache plus qu'Homère à la variété des tours, à l'opposition des détails. Il y a chez lui plus de composition. Ennius est

descriptif, mais naturellement et sans affectation, un peu à la manière d'Homère. Les autres poètes, Lucain, Silius Italicus, Stace, sont descriptifs avec recherche et curiosité. Il faut qu'ils nous donnent une longue énumération d'arbres, en nous les désignant tous par des traits particuliers. Delà des détails spirituels et piquants, mais toujours peu naturels.

A cette recherche se joint chez Stace un excès d'amplification. Il peut être instructif pour nous de le comparer à son illustre modèle ; d'ailleurs nous ne nous sommes pas occupés de ce morceau de la Thébaïde dans le cours de l'année dernière.

Un seul vers de Virgile a été pour Stace une sorte de matière à un long développement :

Itur in antiquam silvam, stabula alta ferarum.

Ce vers est plein de sens. Il nous présente une forêt de haute antiquité ; cette forêt antique, c'est la retraite profonde de bêtes sauvages qui depuis long-temps n'ont pas été troublées dans leurs demeures. Quelques mots suffisent pour faire travailler l'imagination ; c'est là un des caractères de la poésie d'Homère et de Virgile. Au contraire les poètes de la décadence ne laissent rien à faire au lecteur, et ces simples détails que les grands poètes expriment en un mot, ils y insistent, ils les développent à plaisir.

Voyons ce que l'esprit de Stace a fait du vers si simple et si beau de Virgile :

Stace, VI. 88

His labor accisam Nemeen, umbrosaque Tempe
Præcipitare solo, lucosque ostendere Phœbo.
Sternitur extemplo veteres incidua ferro
Silva comas, largæ qua non opulentior umbræ
Argolicos inter saltus quæ educta Lycæos
Extulerat super astra caput.

On voit dès ce début la recherche élégante et spirituelle qu'on est sorti de l'Enéide. Cette expression, ici d'un sens général, Tempe, arrive mal à propos à côté de Nemeen ; on oublie que le mot ne doit pas être pris au propre, et il en résulte une confusion géographique. L'expression lucos ostendere Phœbo est ingénieuse et spirituelle, mais cet esprit est bien étranger à Virgile. Les gens qui abattent ne songent pas à faire pénétrer dans le bois les rayons du soleil ; c'est le poète qui y pense. Dans les vers qui suivent, on sent combien il se travaille pour peindre l'ampleur de la forêt et des ombres. Nous retrouvons ici une expression que Stace emploie dans le même morceau, lorsque, après l'énumération des richesses entassées sur le bûcher d'Archémore il parle de la cendre opulente que laisseront les flammes. De même à propos de cette forêt le poète nous dit qu'il n'y en a pas

de plus riche. En effet, la richesse d'une forêt c'est l'ombrage; mais ce style est bien recherché.

Maintenant nous allons trouver dans Stace l'amplification de Antiquam silvam. Cela dit tout par les mots même et par l'harmonie. Voici comment le poète développe cette expression:

Stat sacra senectæ
Numine, nec solos hominum transgressa veterno
Fertur avos, Nymphas etiam mutasse superstes
Faunorumque greges.

Ces vers ne sont ni moins contournés, ni moins pénibles que les premiers; mais le passage est curieux en ce qu'on en peut conclure que certaines divinités, dans la religion antique, n'étaient pas immortelles. Cette forêt a vu passer plusieurs générations de ces Dieux rustiques.

Passons au développement de ce stabula alta ferarum, pour exprimer une forêt vierge, retraite de bêtes sauvages:

Aderat mirabile luco
Excidium: fugere feræ, nidosque tepentes
Absiliunt metus urget, aves.

Ce serait le lieu de dire avec Boileau:
"Sur de trop vains objets c'est arrêter la vue."
C'est un joli détail que celui de ces oiseaux abandonnant leurs nids encore chauds; mais

n'est plus là la grandeur descriptive de Virgile.

Ici commence une longue énumération de différentes espèces d'arbres qui formeront le bûcher du jeune Archémore :

Theb. VI. 98 Cadit ardua fagus ;
Chaoniumque nemus, brumæque illæsa Cupressus,
Procumbunt piceæ, flammis alimenta supremis
Orni que, iliceæ que trabes, metuenda que succo
Taxus, et infandos belli potura cruores
Fraxinus, atque situ non expugnabile robur.
Hinc audax abies, et odoro vulnere pinus
Scinditur, acclinant intonsa cacumina terræ
Alnus amica fretis, nec inhospita vitibus ulmus.
Dat gemitum tellus : non sic eversa feruntur
Ismara, quum fracto Boreas caput extulit
- antro
Non grassante Noto citius nocturna peregit
Flamma nemus.

Ce qui suit ne manque pas d'une certaine grâce : ce sont ces vers où le poëte peint la forêt abandonnée non seulement des bêtes sauvages, mais aussi des divinités qui l'habitaient :

110. Linquunt flentes dilecta locorum
Otia cana Pales, Silvanusque arbiter umbræ,
Semideumque pecus ; migrantibus adgemit illis
Silva, nec amplexæ dimittunt robora Nymphæ.

Tel est ce morceau de Stace qu'il était curieux de comparer avec les vers de Virgile. Nous y avons trouvé de l'imagination, de l'invention, de l'esprit, de l'élégance, des traits heureux ; mais nous sommes loin du grand art des modèles.

Après la peinture des arbres qu'on abat, Virgile par une transition inattendue et pourtant habilement préparée, nous ramène au sujet principal. Il nous avait montré Enée jusqu'ici assez fidèle à l'étiquette royale : c'est ainsi qu'au commencement de ce livre le héros envoie Achate pour se faire annoncer auprès de la Sibylle. Ici nous le voyons se mêler aux travailleurs. Ce n'est pas sans dessein de la part du poète. Celui-ci l'amène dans la forêt, où sa pensée se porte naturellement au rameau d'or. En ce moment s'offrent à la vue d'Enée deux colombes envoyées par Vénus, comme il le pressent. Il est conduit par ces oiseaux jusqu'au rameau désiré. Tout cela est dit en vers charmants qui nous mettent la scène sous les yeux.

Eneid. VI 190. Vix ea fatus erat, geminae quum forte columbae
Ipsa sub ora viri cælo venere volantes,
Et viridi sedere solo.

Quelle aisance et quelle simplicité ! Il semble que tout le monde en dirait autant. Après quelques paroles d'Enée qui reconnaît

l'intervention de sa mère, Virgile reprend le récit et nous montre le héros s'arrêtant pour voir où iront ces colombes. Les vers qui suivent sont pleins d'une heureuse vivacité :

Eneid. VI. 199

Pascentes illæ tantum prodire volando,
Quantum acie possent oculi servare sequentum.

On suit la trace de ces oiseaux.

Inde ubi venere ad fauces grave olentis Averni,
Tollunt se celeres, liquidumque per aera
-lapsæ
Sedibus optatis gemino super arbore sidunt
Discolor unde auri per ramos aura refulsit.

Arrivées à l'entrée de l'Averne, les colombes s'élèvent vers le ciel. Nous trouverons plus bas l'explication de ce détail, dans le passage où Virgile peint la caverne dont les exhalaisons méphitiques étaient funestes aux oiseaux.

Il n'est rien de plus pittoresque que cette expression Tollunt se celeres. Le vers suit par l'harmonie toutes les circonstances de la scène. Chaque mot serait à remarquer dans ce passage, que le poète relève encore par une comparaison :

Quale solet silvis brumali frigore viscum
Fronde virere nova, quod non sua seminat
- arbos

Et croceo fetu teretes circumdare truncos:
Talis erat species auri frondentis opaca
Ilice; sic leni crepitabat bractea vento.
C'est toujours le même art dans le choix de l'expression: le auri frondentis offre une charmante image.

Tout ce récit est rempli de grâce et la vérité descriptive y donne une certaine ~~ress~~vraisemblance au merveilleux. Derrière ces détails si vifs et si naturels se cache l'intervention de Vénus qui devient ainsi plus croyable et se laisse mieux accepter du lecteur.

La description des funérailles de Misène est annoncée avec une simplicité pathétique.

Eneid. VI. 212. Nec minus interea Misenum in littore Teucri
Flebant, et cineri ingrato suprema ferebant.
Il y a un contraste frappant entre la douleur des survivants et l'insensibilité du mort: flebant, ingrato deux mots suffisent à Virgile, toujours si sobre et si simple, pour indiquer ce contraste.

La même idée avait été présentée avant lui avec les développements les plus éloquents. Lucrèce au troisième livre du De natura rerum voulant habituer l'homme à l'idée de la mort, lui parle en vers magnifiques des biens qu'il faudra quitter. Mais, ajoute le poëte, ce sentiment si douloureux la mort même l'enlève à l'homme; la douleur

sera pour ceux qui resteront sur la terre :

Lucrèce, III. l. v.

Tu quidem, ut es leto sopitus, sic eris ævi
Quod superest, cunctis privatu' doloribus ægris ;
At nos horrifico cinefactum te prope busto
Insatiabiliter deflebimus : æternumque
Nulla dies nobis mœrorem e pectore demet.

Ce passage est admirable par la richesse et l'abondance de l'éloquence poétique. Nous devions lire les vers de Lucrèce après ceux de Virgile pour voir la diversité de ces deux grands génies. Mais ce n'est pas comme tout à l'heure, et l'un n'est pas la condamnation de l'autre.

La description des funérailles de Misène a bien des mérites. On est frappé à la fois de l'exactitude archéologique des détails et de la vérité descriptive du récit. Virgile a su en outre répandre dans tout ce morceau une émotion douloureuse que rend bien le mouvement plaintif et l'harmonie lugubre des vers :

Enéid., VI 214.

Principio pinguem tædis et robore secto
Ingentem struxere pyram ; cui frondibus atris
Intexunt latera, et ferales ante cupressos
Constituunt, decorantque super fulgentibus armis.

Voilà cette triste harmonie dont nous parlions. Certains mots, comme ce frondibus atris ou le ferales cupressos semblent donner à ce début la couleur du deuil. Au dessus du bûcher brille le trophée d'armes du héros. Le bûcher fait, il y a d'autres soins à prendre ; c'est ce que le poète

exprime avec justesse et émotion :

207. Pars calidos latices et ahena undantia flammis
Expediunt, corpus que lavant frigentis et unguunt.
Fit gemitus : tum membra toro defleta reponunt,
Purpureas que super vestes, velamina nota,
Conjiciunt ; pars ingenti subiere feretro,
Triste ministerium ! et subjectam more parentum
Aversi tenuere facem : congesta cremantur
Thurea dona, dapes, fuso crateres olivo.
Postquam collapsi cineres et flamma quievit,
Relliquias vino et bibulam lavere favillam,
Ossa que lecta cado texit Corynæus aheno.
Idem ter socios pura circumtulit unda, *
Lustravit que viros, dixit que novissima verba.

* Spargens rore levi et ramo felicis - olivae,

Tous ces soins funèbres sont interrompus par des gémissements : Virgile le dit bien simplement au vers 209, Fit gemitus. On place sur le lit les restes du défunt. L'expression defleta donne à ce détail l'accent qu'il doit avoir chez un poète ému. On apporte aussi les vêtements du mort : velamina nota. Virgile a toujours un mot pour le cœur : mais est-il rien de plus touchant que ce qui suit ?

Pars ingenti subiere feretro,
Triste ministerium !

Il n'est pas un détail de ce récit où l'on ne rencontre un mot qui rende l'émotion des spectateurs de la scène

et du poëte qui la peint.

Ce que Stace développe longuement lorsqu'il énumère et décrit tous les présents entassés sur le bûcher d'Archémore, Virgile l'exprime en un seul vers :

.. Congesta cremantur
Thurea dona, dapes, fuso crateres olivo.

Nous reconnaissons ici la vérité de notre poëte qui ne peint que l'empressement affectueux des Troyens et le zèle de leur amitié, sans entrer curieusement dans le détail des richesses qu'ils apportent.

Le novissima verba termine bien cette description si pathétique dans son exactitude scrupuleuse.

Il nous reste à lire la peinture du tombeau de Misène, dont un promontoire de l'Italie doit éternellement conserver la mémoire :

At pius Æneas ingenti mole sepulcrum
Imponit, sua que arma viro, remum que tubamq.
Monte sub aerio qui nunc Misenus ab illo
Dicitur, æternum que tenet per secula nomen.

Dans ces mœurs antiques, au-dessus du mort on entassait en forme de monticules de grands amas de terre : de là est venu le promontoire Misène : le mot æternum est juste, car le nom de ce promontoire n'a pas changé chez les modernes.

Virgile ne manque jamais d'interpréter les tra-

ditions locales : ces explications sont un des agréments de son poëme, et si elles nous charment encore aujourd'hui, quel attrait n'avaient-elles pas pour les anciens?

Une autre description intéressante, c'est celle du gouffre de l'Averne à l'entrée duquel Enée, selon les avis de la Sibylle, va bientôt accomplir un sacrifice nocturne :

Spelunca alta fuit, vastoque immanis hiatu,
Scrupea, tuta lacu nigro nemorumque tenebris :
Quam super haud ullæ poterant impune volantes
Tendere iter pennis : talis sese halitus atris
Faucibus effundens supera ad convexa ferebat.

C'est pour cela que, dans ce qui précède, nous avons vu les colombes en passant par ce lieu prendre rapidement leur vol vers les hauteurs du ciel.

Ici se trouve un vers curieux :

Unde locum Graii dixerunt nomine Aornon.

Il n'est pas donné par tous les manuscrits : Heyne pense que c'est une addition. C'est un vers tout à fait dans le goût de quelques-uns de ceux d'Ennius, qui comme on le sait, était archéologue et grammairien et qui a semé dans ses *Annales* quelques notes de ce genre. Le vers de Virgile ne semble pas être autre chose, et il est probable qu'il a été ajouté après coup par un des nombreux commentateurs du poëte.

D'ailleurs cette étymologie est juste ; elle en-

donnée par Lucrèce dans un passage où il parle de ces ouvertures, qui ne sont pas pour lui l'entrée des Enfers :

Lucrèce, VI. 738

Nunc age, Averna tibi quæ sint loca cunque lacus - que
Expediam, quali natura prædita constent.
Principio, quod Averna vocantur, nomen id ab re
Impositum est, quia sunt avibus contraria cunctis
E regione ea quod loca cum advenere volantes,
Remigii oblitæ pennarum vela remittunt,
Præcipitesque cadunt molli cervice profusæ
In terram, si forte ita fert natura locorum ;
Aut in aquam, si forte lacus substratus Averno est.

Lucrèce donne d'abord l'étymologie du mot Averne et tout ce début est un peu prosaïque ; mais ce qui suit est plein d'une poésie charmante ; il peint les oiseaux qui s'engagent au-dessus des Avernes et qui tombent comme foudroyés. Remigii oblitæ, expression ravissante que Virgile s'est appropriée dans l'histoire de Dédale et d'Icare au commencement du livre VI. La fin du vers offre aussi une image pleine de grâce : pennarum vela remittunt. Leur tête se répand sur la terre, ajoute le poète ; on croit voir cette scène. Lucrèce avant Virgile a été admirable par une vue distincte de la nature et par un art infini de la peindre dans toute sa

vérité.

Nous avons lu les descriptions de l'Averne que renferme le sixième livre. Mais ces lieux avaient changé d'aspect au temps où Virgile les décrivit : il les peint ailleurs dans leur état présent sous le règne d'Auguste, et nous aurons à rapprocher entre elles ces diverses peintures.

Nous nous arrêtons à l'entrée même de ce séjour des Enfers, où Virgile va introduire son héros.

A. Derniame.

13e Leçon

18e Série

Perception de la [illegible] des Sujets

Rencontre de l'Ellipse

35e Leçon.

6e Livre

Description de l'entrée des Enfers

Rencontre de Palinure.

35e Leçon.

6e Livre.

Description de l'entrée des Enfers.
Rencontre de Palinure.

Rédaction étendue et généralement exacte, à laquelle manque seulement un peu le travail du style.

L'analyse du sixième livre de l'Enéide nous a conduits avec le héros jusque sur les bords du gouffre de l'Averne par lequel, sous la conduite de la Sibylle, il doit pénétrer dans le royaume de Pluton. Nous avons déjà lu la description du lac et de la forêt qui avoisinent l'entrée de l'Averne. Cette description se trouve distribuée entre deux passages du sixième livre. Au vers 106, Enée, dans la prière touchante qu'il adresse à la Sibylle pour lui demander la route des Enfers, lui dit :

.. Quando hic* janua regis
Dicitur, et tenebrosa palus Acheronte refuso.

* inferni

Au vers 237 et suivants, Virgile décrit les lieux qui vont servir de théâtre au sacrifice expiatoire d'Enée à la porte des Enfers :

Spelunca alta fuit, vastoque immanis hiatu,
Scrupea, tuta lacu nigro nemorumque tenebris ;
Quam super haud ullæ poterant impune volantes
Tendere iter pennis : talis sese halitus atris
Faucibus effundens supera ad convexa ferebat.

Au moment où Virgile écrivait, ces lieux avaient bien changé d'aspect. En l'année 717 après la fondation de Rome, au temps de la guerre de Sextus Pompée,

on avait abattu la forêt qui retenait dans ce lieu les vapeurs malfaisantes ; le lac avait été joint au lac Lucrin qui lui-même avait été séparé de la mer par une digue. Tout cet ensemble de travaux s'appela le port Jules. Virgile a décrit le nouvel aspect de ces lieux dans un admirable morceau où il parcourt tout ce qui fait la gloire de l'Italie. C'est au second livre des Géorgiques, vers 160 :

An memorem portus Lucrinoque addita claustra
Atque indignatum magnis stridoribus æquor,
Julia qua ponto longe sonat unda refuso*
Tyrrhenusque fretis immittitur æstus Avernis ?

Ce grand travail devait être célébré par les poètes : il n'est pas étonnant qu'Horace s'en soit souvenu au vers 64e de son Art poétique :

Debemur morti nos nostraque, sive receptus
Terra Neptunus classes aquilonibus arcet,
Regis opus . . . .

Ce regis opus désigne évidemment le port Jules. Ces lieux ainsi métamorphosés ont repris depuis leur aspect primitif. En 1538, un tremblement de terre les a bouleversés. Une petite montagne (Monte Nuovo) s'est élevée au milieu du lac Lucrin qui est devenu un marécage ; l'Averne au contraire est devenu un lac limpide et poissonneux. M. Saint-Marc Girardin, dans ses Souvenirs de Voyages, a décrit spirituellement

* Remarquer en passant le rapport de cette expression avec celle qui se trouve au VIe livre :
ponto que refuso.
Acheronte refuso.

le nouvel aspect de cette entrée des Enfers :

"La caverne, dit-il, existe encore à la même place, et elle porte le nom de l'Antre de la Sibylle. Lors[q]ue nous y entrâmes nous ne fîmes pas de sacrifices et la terre ne trembla pas. Nous donnâmes un franc au paysan qui nous en ouvrit la porte ; car l'Enfer est fermé à clé et loué. Puis nous entrâmes. Il faisait très noir ; je me souvins des vers de Virgile :

Di quibus imperium est animarum umbraeque silentes,
Et Chaos, et Phlegethon, loca nocte tacentia late ;
Sit mihi fas audita loqui ; sit numine vestro
Pandere res alta terra et caligine mersas.

Je ne violerai guère le secret des choses qui se voient dans ces profondeurs ; car nous n'y vîmes rien. Malgré les torches qui nous éclairaient nous allions à tâtons, comme Enée et son guide :

Ibant obscuri sola sub nocte per umbram.

Après avoir marché pendant quelque temps devant nous, nous tournâmes à droite, et un étroit corridor nous conduisit à plusieurs chambres où l'on nous montra des trous pleins d'eau : c'étaient, dit le Cicerone, les bains de la Sibylle. Ah ! dis-je presque machinalement à ce brave homme ; il crut que je doutais de la chose. Si signor, répondit-il gravement et voilà, me montrant un autre coin, voilà où elle s'essuyait.

Autrefois on traversait la caverne et on sortait du côté de Baies. Tel était, dit-on, l'état des lieux avant l'éruption du Monte-Nuovo. Depuis ce temps il n'y a plus d'issue. Nous revînmes donc sur nos pas et nous laissâmes Enée continuer sa route par l'ancienne issue vers le Tartare et l'Achéron."

Casimir Delavigne, dans une de ses Messéniennes, a parlé de ces lieux sur un autre ton.

Il arrive près de l'antre au moment d'un orage.
"Marchons, le ciel s'abaisse, et le jour pâlissant
N'est plus à son midi qu'un faible crépuscule;
Le flot qui vient blanchir les restes du port Jule
Grossit, et sur la cendre expire en gémissant.
Cet orage éloigné que l'Eurus nous ramène
Couvre de ses flancs noirs les pointes de Misène;
Avançons, et, foulant d'un pied religieux
Ces rivages sacrés que célébra Virgile,
Et d'où Néron chassa la majesté des Dieux,
Allons sur l'avenir consulter la Sibylle."

Ces premiers vers nous placent sur la scène où se sont passés les événements du sixième livre; nous sommes au milieu des débris du port Jules; le Cap Misène se montre à l'horizon. Après avoir rêvé aux splendeurs de l'empire romain qui ont disparu de ces lieux sans laisser de traces, le poète revient à Virgile:

"Virgile pressentait que dans ces champs déserts

La mort viendrait s'asseoir au milieu des décombres,
Alors qu'il les choisit pour y placer les ombres,
Le Styx aux noirs replis, l'Averne et les Enfers.
Contemplez ce pêcheur ; voyez, voyez nos guides ;
Interrogez les traits de ces pâtres livides :
Ne croyez-vous pas voir des spectres sans tombeaux,
Qui, laissés par Caron sur le fatal rivage,
Tendant vers vous la main, écartent leurs lambeaux,
Pour mendier le prix de leur dernier passage..? "

puis le poète arrive à l'antre même :

"Il disait, et déjà j'écartais les rameaux
Qui cachaient à nos yeux l'antre de la Sibylle,
Au fond de ce cratère, où l'Averne immobile
Couvre un volcan éteint de ses dormantes eaux ;
L'Enfer, devant nos pas, ouvrait la bouche antique
D'où sortit pour Enée une voix prophétique ;
Un flambeau nous guidait, et ses feux incertains
Dessinaient sur les murs des larves, des fantômes,
Qui, sans forme et sans vie, et fuyant sous nos mains,
Semblaient le peuple vain de ces sombres royaumes".

Au vers 243 et suivants, Virgile fait succéder au sacrifice funèbre en l'honneur de Misène, le sacrifice offert par la prêtresse et par Enée aux divinités infernales. On y trouve les mêmes mérites ; c'est toujours avec la même vérité descriptive, la même précision archéologique ; Servius nous

fait remarquer que les mots sont souvent pris dans le rituel : ainsi par exemple l'expression de invergere

v. 244. vina était une expression consacrée et l'exactitude des détails nous est attestée en outre par les représentations figurées qui nous restent de l'antiquité. On y trouve le même art de composition, le même bonheur dans l'arrangement des circonstances qui sont toujours disposées de manière à faire ressortir la figure d'Enée :

Quatuor hic primum nigrantes terga juvencos
Constituit, fronti que invergit vina sacerdos ;
Et, summas carpens media inter cornua setas,
Ignibus imponit sacris, libamina prima,
Voce vocans Hecaten, Cœlo que Erebo que potentem.
Supponunt alii cultros, tepidum que cruorem
Suscipiunt pateris. Ipse atri velleris agnam
Æneas matri Eumenidum magnæ que sorori
Ense ferit, sterilem que tibi, Proserpina, vaccam.

Il y a dans ces vers un mot qu'il faut expliquer.

Matri Eumenidum magnæ que sorori.

La mère des Euménides, c'est la Nuit ;
Sa sœur, c'est la Terre, s'il faut en croire Servius.
La première assertion est confirmée par Eschyle, au vers 332 des Euménides. Les Furies faisant entendre leur redoutable chant s'écrient :

Μᾶτερ, ἅ μ' ἔτικτες, ὦ μᾶτερ
Νύξ.

et Virgile lui-même (livre XII, v. 843) a dit
Dicuntur geminae pestes cognomine Dirae,
Quas et Tartaream Nox intempesta Megaeram
Uno eodem que tulit partu *
Ces vers laisseraient supposer que Mégère appelée ici Tartarea, était destinée à ne jamais quitter le Tartare, tandis que ses deux sœurs allaient remplir leur mission sur la terre et dans le ciel; cette supposition a été faite par quelques commentateurs; mais d'autres ont pensé, peut-être avec plus de raison, que cette épithète de Tartarea ne doit pas être relevée et qu'il y a là tout simplement une manière poétique de désigner les trois Furies.

Les Furies servaient à Jupiter d'appariteurs et de ministres de ses vengeances. Au VIIe livre Alecton est chargée par Junon de mettre en feu l'Italie; après quoi elle retourne dans sa demeure qui est à l'entrée des Enfers, ainsi que nous le verrons bientôt en poursuivant la lecture de ce livre*

Mais revenons à notre sujet, c'est-à-dire à cette seconde partie du sacrifice dans la quelle le poète a su si habilement remettre son héros au premier plan
Tum Stygio regi nocturnas inchoat aras
Et solida imponit taurorum viscera flammis
Pingue super oleum infundens ardentibus extis.
Remarquons dans le premier vers l'art discret de

* Cf. Valerius Flac (argon) 1. 796: Ultrices que deae, fas que et grandaeva Furorum Poena parens..

* Ferrei que Eumenidum thalami (v. 280)

Virgile qui sait si bien amener tout ce qu'il veut dire sans en avoir l'air. Nocturnas aras prépare le vers 255 qui va suivre :

Ecce autem primi sub lumina solis et ortus.

Virgile nous a dit en passant qu'il faisait nuit, et nous ne sommes pas étonnés de voir arriver l'aurore ; pourtant il ne nous l'a pas dit avec affectation ; cela nous a semblé tout naturel.

Le même art se montre encore dans ces peintures sombres qui nous préparent au véritable sujet du livre la descente d'Enée dans les Enfers. Au vers 255 le poëte ébranle déjà bien fortement notre imagination : rien de ce qui pourra lui être représenté dans la suite ne la trouvera au dépourvu. Cette terre qui gronde, ces forêts qui s'agitent, ces hurlements qui se font entendre dans la nuit, nous donnent déjà une idée des Enfers dans lesquels notre pensée va suivre le héros. Il faut remarquer aussi avec quel art Virgile fait disparaître les compagnons d'Enée pour le laisser seul avec la Sibylle entreprendre son terrible voyage :

" Procul, o procul este profani,
Conclamat vates, totoque absistite luco.
Tu que, invade viam, vaginaque eripe ferrum.
Nunc animis opus, Aenea, nunc pectore firmo."
Tantum effata, furens antro se immisit aperto;

Ille ducem haud timidis vadentem passibus æquat.
Ici commence à proprement parler le véritable sujet du livre, la descente d'Enée dans les Enfers; le poète y a consacré 637 vers. Nous n'entamerons pas aujourd'hui ce voyage, et parmi les épisodes dont il est semé nous en choisirons un qui complète en quelque sorte le cinquième livre.

Au vers 333 Enée, dans la foule des morts qui n'ont pas reçu les honneurs de la sépulture, reconnaît les compagnons que la tempête du 1er livre lui a enlevés, il y reconnaît Palinure, son pilote qui a disparu à la fin du 5e livre sans qu'on connût la cause de sa mort. Il l'aborde, l'interroge avec bonté :

Quis te, Palinure, Deorum
Eripuit nobis, medioque sub æquore mersit?
Dic age. Namque mihi, fallax haud ante
-repertus,
Hoc uno responso animum delusit Apollo :
Qui fore te ponto incolumem, finesque ca-
-nebat
Venturum Ausonios ...

Il faut remarquer que cette curiosité si touchante et si affectueuse d'Enée est en même temps très naturelle. Le lecteur en sait beaucoup plus que lui sur la mort de Palinure. Nous savons com-

ment le malheureux, choisi par Neptune pour unique victime parmi les compagnons d'Enée, a été endormi par Morphée et précipité dans la mer; mais Enée n'en sait rien. Nous apprenons en même temps qu'Enée, de la bouche du pilote, la suite de cette triste aventure. La tragédie commencée au Ve. livre se termine dans celui-ci. Palinure est tombé entraînant avec lui le gouvernail que sa main fidèle tenait encore pendant le sommeil; il a été ballotté pendant trois jours et trois nuits par les vagues en fureur; puis au moment où il se croyait sauvé, au moment où il se cramponnait au rivage, les féroces habitants de la côte d'Italie l'ont massacré. Les vers sont de la plus grande beauté:

Tres Notus hibernas immensa per æquora noctes
Vexit me violentus aqua: vix lumine quarto
Prospexi Italiam summa sublimis ab unda.
Paullatim adnabam terræ; jam tuta tenebam;
Ni gens crudelis madida cum veste gravatum,
Prensantemque uncis manibus capita aspera
- montis

Ferro invasisset, prædamque ignara putasset.

Summa sublimis ab unda. Cette belle image est empruntée à Homère. Au 1er. livre de l'Odyssée, Ulysse naufragé et soutenu

par une planche fragile au milieu de la mer immense aperçoit à la fin du troisième jour la terre :

μεγάλου ἀπὸ κύματος ἀρθείς

Ce trait n'est pas le seul que Virgile ait emprunté dans le beau récit de Palinure ; le passage entier d'Homère lui a sans doute servi de modèle ; mais il s'est approprié ce qu'il a emprunté par la vivacité de l'expression et aussi par la concision du style. Tout ce qui est dans Homère se trouve dans Virgile ; mais dans Homère les traits se détachent moins, ils se confondent davantage dans l'abondance naïve du poète. Homère ne se contente pas de nous laisser deviner la joie de son héros à la vue de la terre, il la dépeint, il la fait ressortir par une comparaison : Virgile laisse à notre imagination le soin de nous représenter cette joie.

Virgile a été aussi demander une inspiration à la muse tragique des Grecs. On a eu tort de ne pas remarquer que la situation de Palinure gémissant aux Enfers tandis que son corps privé de sépulture est ballotté par les flots (nunc me fluctus habet versantque in littore venti) rappelle la plainte touchante de Polydore dans l'Hécube d'Euripide :

Hecub. v. 28 Κεῖμαι δ' ἐπ' ἀκταῖς, ἄλλοτ' ἐν πόντου σάλῳ,
πολλοῖς διαύλοις κυμάτων φορούμενος,
ἄκλαυστος, ἄταφος.

L'intérêt que ne peut manquer de nous inspirer une mort aussi malheureuse que celle de Palinure est encore accru par la beauté du caractère que Virgile donne à l'infortuné pilote, par son attachement à ses devoirs et à Enée. Au 5e livre (v. 841 et suiv.) lorsque le faux Phorbas vient lui conseiller d'abandonner un instant sa pénible tâche, quelle sollicitude pour Enée se montre dans sa réponse !

Me ne salis placidi vultum fluctus que quietos
Ignorare jubes? mene huic confidere monstro?
Aenean credam quid enim fallacibus auris,
Et cœli toties deceptus fraude sereni?
Talia dicta dabat, clavumque affixus et hærens
Nusquam amittebat oculos que sub astra tenebat.

Ces expressions ingénieuses et fortes, qui peignent si bien l'inconstance de la mer, sont une réminiscence de Lucrèce comme Virgile en a souvent. Au 2e livre de son poëme (v. 552), Lucrèce dit que dans les grands naufrages la mer disperse et porte à tous les rivages les débris des navires pour apprendre aux mortels à ne pas se confier aux flots :

Infidi maris insidias, vires que dolumque
Ut vitare velint, neve ullo tempore credant,
Subdola quum ridet placidi pellacia ponti.

Au Ve livre (1002) Lucrèce [repre

nant avec un talent original ce vieux thème de l'âge d'or, tradition chère aux poëtes latins,] * se répète lui-même. Il fut un temps dit-il, où les flots courroucés de la mer ne brisaient pas les vaisseaux contre les rochers; alors les fureurs de la mer se consumaient sans objet et tombaient d'elles-mêmes; personne ne se laissait prendre aux séductions hypocrites de l'onde calme et souriante:

Nec poterat quemquam placidi pellacia ponti
Subdola pellicere in fraudem ridentibus undis.

Ces deux passages sont charmants; mais on n'y trouve pas la même concision heureuse et savante que dans Virgile. Il y a la même différence entre ces vers et ceux de Virgile, qu'entre les angoisses d'Ulysse perdu dans la mer et celles de Palinure dans la même situation; différence que nous avons tout à l'heure notée en passant.

Revenons maintenant à Palinure; nous l'avons laissé résistant aux suggestions de Phorbas, luttant contre le sommeil par dévouement pour son maître. Au VI.e livre il nous apprend que ce dévouement ne l'a pas abandonné, même au milieu de son malheur. Sa première pensée en tombant a été pour Enée:

VI. 351-355. .. Maria aspera juro
Non ullum pro me tantum cepisse timorem

* Cela n'est pas exact, il faudrait plutôt dire: félicitant les premiers humains de n'avoir pas ajouté à leurs misères les dangers de la navigation.

Quam tua, ne spoliata armis, excussa magistro,
Deficeret tantis navis surgentibus undis
On est bien aise aussi de voir Enée rendre plus de justice à un homme aussi dévoué que Palinure. Ignorant la véritable cause de sa chute, Enée, tout en le plaignant, l'accusait de négligence:

V. 870. O nimium cœlo et pelago confise sereno,
Nudus in ignota, Palinure, jacebis arena!
Maintenant il peut lui témoigner sans arrière-pensée cette sympathie touchante pour le malheur qui distingue le héros de l'*Enéide*; il peut entendre avec autant d'émotion que nous l'entendons nous-mêmes cette prière si pathétique et si habile en même temps du malheureux pilote qui demande la sépulture:

VI. 363. Quod te per cœli jucundum lumen et auras
Il faut songer que c'est une ombre qui parle; cette lumière du jour qu'il invoque, il ne la voit plus, elle lui est donc encore plus chère; Enée qui écoute Palinure la reverra. Si l'on pense à cet amour de la lumière que les anciens portaient si loin, on sentira tout ce qu'il y a de touchant dans cette invocation.

Per genitorem oro, per spes surgentis Iuli
Comme il connaît bien Enée, et comme il est-

honorable pour le héros troyen que le nom de son père et de son fils se trouvent naturellement sur les lèvres de ceux qui veulent le toucher !

Eripe me his, invicte, malis ...

Quelle confiance et en même temps quelle adresse dans ce mot : invicte ! Palinure a vu Enée faire tant de grandes choses qu'il doit le croire capable de tout mettre à fin, et en même temps en rappelant à Enée que rien ne lui est impossible, il l'oblige en quelque sorte de lui procurer le repos dans la mort.

Aut tu mihi terram

Injice, namque potes, portusque require Velinos.

Ici se place une remarque du savant Hygin rapportée par Aulu-Gelle au Xe livre, ch. XVI de ses Nuits Attiques*. Palinure, dit-il, ne devait pas connaître le port de Vélie ; car ce port fut fondé environ 600 ans après l'arrivée d'Enée en Italie. La faute serait moins forte si c'était Virgile qui parlât en son propre nom ; mais cette prolepse est en effet trop hardie. Tout ce qu'on peut dire c'est que Virgile, pour flatter l'orgueil national, aime à vieillir autant que possible les villes italiennes ; c'est là son excuse, si un anachronisme aussi volontaire a besoin d'être excusé. On ne peut à coup sûr l'attribuer

* et par Servius, annotat. ad Vers. 359.

Strabon nous apprend que ce port fut d'abord appelé Elie. Horace en parle (15e épître du 1er livre), sous le nom de Vélie : Quae sit hiems Veliae.

à l'ignorance.

Cette demande des honneurs de la sépulture dans le VI.e livre de l'Enéide rappelle une ode d'Horace (od. XXVIII. liv. 1). Le philosophe Archytas, dont le corps a été jeté par un naufrage sur la côte d'Apulie, prie un voyageur de lui jeter un peu de poussière pour donner à son âme un passage vers les enfers:

Quanquam festinas, non est mora longa; licebit
Injecto ter pulvere curras.

Les vers de Virgile rappellent aussi quelques vers bien touchants inspirés par les mêmes sentiments, dans La mort de Pompée, de Corneille; lorsque Achorée raconte à Cornélie (Acte V. Sc. 1) comment Philippe, l'affranchi de Pompée, a pu brûler furtivement le corps de son maître et renfermer ses cendres dans une urne chétive.* Cela nous intéresse encore de nos jours; mais cela intéressait bien davantage les anciens qui croyaient les malheureux privés de sépulture obligés d'errer pendant cent ans sur les bords du Styx.

* Et d'un peu de poussière élever un tombeau
A celui qui du monde eut le sort le plus beau.

Palinure adresse à Enée une autre demande qui se rattache à ce titre d'invicte qu'il lui donnait tout à l'heure. La confiance que lui inspire son ancien chef est si grande qu'il lui croit le pouvoir de transgresser la loi des Enfers en faisant traverser le fleuve à une âme privée de sépulture:

VI. 367-72.

Aut tu, si qua via est, si quam tibi diva creatrix
Ostendit (neque enim credo sine numine Divum
Flumina tanta paras Stygiamque innare paludem),
Da dextram misero et tecum me tolle per undas,
Sedibus ut saltem placidis in morte quiescam.

Ce repos dans la mort que réclame Palinure rappelle une expression frappante de Lucain. Le soldat qu'a évoqué la magicienne pour répondre aux questions du proconsul Appius, demande qu'on lui rende la mort :

.. Mortem que reposcit.

La Sibylle réprimande Palinure d'avoir voulu violer la loi établie dans les Enfers, mais en même temps elle le console en lui disant que son corps recevra les honneurs de la sépulture, et qu'une terre portera son nom. Ces paroles suffisent pour mettre la consolation, la joie même dans le cœur de Palinure. Gaudet cognomine terra, nous dit Virgile qui connaissait si bien la nature humaine. Une satisfaction d'amour-propre a fait autant pour consoler Palinure que la certitude d'obtenir enfin ces honneurs de la sépulture sans lesquels il ne pouvait espérer le repos.

Cette prédiction de la Sibylle dispense Virgile de conduire Enée à Vélie pour donner la sépulture au corps de son pilote. Ici se montre encore l'ha-

bileté de Virgile. Les traditions faisaient débarquer Enée à Vélie, puis à Cumes. En supprimant cette première étape de Vélie, Virgile a donné néanmoins satisfaction à la tradition. Il y a fait aborder Palinure, il a ainsi expliqué l'origine de la dénomination donnée au Cap qui porte le nom du pilote; et en faisant prédire par la Sibylle que les habitants du lieu donneraient la sépulture au corps de Palinure, il a dispensé son héros de revenir sur ses pas pour accomplir ce devoir.

Virgile a trouvé des modèles de ce bel épisode dans le onzième et dans le douzième livre de l'Odyssée. Dans le onzième livre Ulysse va aux Enfers pour évoquer l'ombre de Tirésias. Horace a joué sur ce souvenir d'Homère dans sa cinquième satire du second livre. Ulysse, dans cette satire, interroge Tirésias non pour lui demander quels sont les moyens d'apaiser la colère des Dieux et de retourner dans sa patrie, mais pour apprendre comment il doit refaire sa fortune dissipée par les amants de Pénélope.

Le pays dans lequel Homère a placé les Enfers est celui des Cimmériens; il est sans cesse environné de ténèbres; on y arrive après un jour de navigation. Strabon a pensé qu'on pouvait placer ces lieux non loin de ceux par où Virgile a

fait pénétrer Énée dans les Enfers. Mais il est bien difficile d'appliquer au lac Averne et à ses environs les traits par lesquels Homère dépeint le pays des Cimmériens, à moins qu'on ne veuille attribuer aux forêts qui entouraient le lac Averne ces ténèbres éternelles qu'Homère a décrites.

Quoiqu'il en soit Ulysse, après un jour de navigation, débarque sur cette plage, creuse une fosse, égorge une brebis noire sur le bord de cette fosse, et bientôt les ombres se présentent en foule pour boire le sang de la victime. La première est une ombre de la veille; c'est celle d'Elpénor, compagnon d'Ulysse qui s'est tué en tombant du toit de la maison de Circé. Il adresse à Ulysse une prière touchante, qui a servi de modèle à Virgile, pour qu'il retourne lui donner la sépulture. Ulysse, au douzième livre comble les vœux de son compagnon. Il lui élève un tombeau et place sur ce tombeau la trompette et la rame d'Elpénor. Ce tombeau nous rappelle celui de Misène. Et en effet l'épisode d'Elpénor, habilement divisé dans Virgile, lui a servi à créer deux personnages, celui de Misène et celui de Palinure: mais Misène et Palinure sont bien plus intéressants qu'Elpénor. De plus Virgile a su très ingénieusement rattacher ces deux épisodes au sujet prin-

cipal du VIe. livre qui est la descente d'Énée dans les Enfers. C'est en abattant une forêt pour élever un bûcher à Misène qu'Énée aperçoit les deux colombes à l'aide desquelles il découvre le rameau d'or qui doit lui assurer l'entrée des Enfers, et Palinure se trouve naturellement sur le chemin du héros lorsqu'il arrive près des bords de l'Achéron.

Nous reconnaissons là une fois de plus l'art avec lequel Virgile savait entrelacer, agencer les traditions diverses qu'il trouvait autour de lui. Si nous jetons un coup-d'œil sur la carte, que voyons-nous autour de cette Parthenope qui avait le bonheur de posséder Virgile ? Au Sud c'est le cap Palinure, au Nord le Cap Misène ; non loin du Cap Misène, on aperçoit la colline de Cumes, puis un peu plus loin, l'Averne avec ses noires forêts et ses montagnes volcaniques. Ces lieux, ces phénomènes naturels et les fables qui y sont attachées, étaient la matière même de Virgile ; matière incohérente qu'il a su fondre dans l'admirable unité de sa narration. On raconte que le Tasse montrant du haut d'une montagne les scènes que son génie devait décrire, disait : « Tout ce que vous voyez là c'est mon poème. » Virgile aurait pu se placer sur une des hauteurs qui dominent la contrée et

dire autant en montrant les environs de Naples.

Ce mérite d'exactitude archéologique devait être vivement senti par la société polie qui habitait les villes de Cumes, de Baïa, de Pouzzoles, de Naples, de Pompéï, de Vélie, etc; on devait aimer à retrouver dans les vers de Virgile des traditions bien connues revêtues d'une forme poétique aussi parfaite. Maintenant encore le voyageur qui parcourt ces lieux aujourd'hui désolés goûte quelque chose de ce plaisir. Les souvenirs historiques attachés aux lieux le frappent bien moins que les souvenirs poétiques; le cap Misène lui rappelle bien moins Pline l'ancien qui partit de là pour aller mourir à Stabies, sous la pluie de feu du Vésuve, qu'Énée et ses Troyens inhumant leur compagnon; c'est grâce à Virgile que ce lieu est devenu célèbre. Sannazar y a fait chanter ses pêcheurs; Madame de Staël et le peintre Gérard y ont placé Corinne. Dans un tableau de Léopold Robert, malheureusement aujourd'hui perdu, l'Improvisateur napolitain, la scène se passe sur le cap Misène. Peut-être que l'improvisateur parlait à cette foule en extase de Virgile, dont le tombeau est non loin de là sur le Pausilippe, et dont le souvenir est encore vivant parmi le peuple. Les ciceroni napolitains ne manquent jamais de vous faire

faire la promenade de l'Enéide, de vous montrer l'antre de la Sibylle, occupé par un tonnelier, les champs Elysées, plantés de vignes, l'Achéron où l'on pêche de bonnes huîtres : on est à la fois bien loin et bien près de Virgile.

Cette émotion que ressent le voyageur en visitant les lieux consacrés par de grands souvenirs littéraires est admirablement décrite par Cicéron au commencement de son cinquième livre De Finibus. Une docte compagnie, Cicéron lui-même, son frère Quintus, son cousin Lucius, Atticus et Pison ont été faire une promenade à l'Académie. Chacun, suivant la nature de ses études, est frappé plus particulièrement du souvenir de quelque grand homme. Pison qui s'occupait de philosophie, a pensé à Platon, le souvenir du grand philosophe s'est présenté à lui vivant, dans les jardins où il causait avec ses disciples. Atticus a pensé involontairement à Epicure. Cicéron a été ému à la vue de la chaire du haut de laquelle parlait Charmadas. Lucius a été sur le bord de la mer voir le lieu où Démosthène luttait avec le bruit des vagues ; mais Quintus qui avait des prétentions à la poésie est celui de tous qui a été le plus profondément touché. Il a cru voir dans le bourg de Colone Sophocle et le vieil Œdipe lui-même deman-

(Cicero, de Finibus) V. 1.

dant à sa fille dans quel lieu il se trouve :
« Me quidem ad altiorem memoriam Œdipodis huc venientis et illo mollissimo carmine, quænam essent ipsa hæc loca requirentis species quædam commovit, inanis scilicet, sed commovit tamen. » C'est bien là l'impression que produit sur nous l'Italie, la Grèce, ces heureux pays où l'on ne peut faire un pas sans rencontrer un souvenir :

(Id. ib. ch. 2.)

« Quacunque enim ingredimur, in aliquam historiam vestigium ponimus. »

Mercier.

36e Leçon.

6e Livre.

Comment Virgile imite Homère dans ce livre.

36e Leçon.

6e Livre

Comment Virgile imite Homère dans ce Livre.

Rédaction faite avec soin, exacte quant au fond, mais où l'expression n'a pas toujours assez de justesse, de propriété et d'élégance.

La poésie épique, selon Aristote, est semblable à certains égards à la poésie tragique. L'Epopée offre le développement d'une action héroïque comme la tragédie; mais elle a plus d'épisodes, plus d'incidents, plus de variété; elle s'avance d'un mouvement plus lent et plus calme. G. Schlegel, adoptant cette idée, compare la tragédie à un groupe de sculpture, et l'épopée à une suite de bas-reliefs. Disons, pour être complets, que l'épopée doit être plus grande et plus large que la tragédie; qu'elle doit intéresser non seulement une assemblée mais tout un peuple, et l'humanité même, s'il est possible. Elle doit dépasser l'horizon terrestre, et cherchant de nouvelles régions aller aussi loin qu'il est donné à la pensée de l'homme de pénétrer: après avoir parcouru et chanté les choses humaines, elle doit parcourir et chanter les choses du ciel et de l'enfer. Aussi l'on comprend pourquoi Virgile arrivé sur les bords du lac Averne, s'est avancé plus loin, et a conduit son héros dans l'empire des morts. C'était une nécessité de la poésie épique, chanter ce qu'il y a de plus grand dans le merveilleux; et d'ailleurs il avait à suivre un illustre exemple, celui d'Homère.

Homère, dans son XIe Chant de l'Odyssée,

avait donné un modèle que Virgile a reproduit en y ajoutant de nouveaux traits, qui en ont fait un tableau original plutôt qu'une imitation. Il y a une étude intéressante dans la recherche que l'on peut faire de ce qu'Homère a fourni à Virgile et de ce que Virgile lui a ajouté.

Circé, dans le X.e livre de l'Odyssée, déclare à Ulysse qu'avant de revoir sa patrie, il doit* descendre dans l'empire de Pluton et de Proserpine, pour consulter l'ombre de Tirésias:

* L'expression manque d'exactitude ; car il n'y descend pas ; il s'arrête à l'entrée.

. . . . ἱκέσθαι
εἰς Ἀΐδαο δόμους καὶ ἐπαινῆς Περσεφονείης,
ψυχῇ χρησομένους Θηβαίου Τειρεσίαο.

Odys. X. 490.

Elle lui désigne la position des lieux et le chemin qu'il doit suivre pour y arriver. Après avoir franchi la mer, il arrivera dans un pays « ombragé de hauts peupliers, de saules stériles, et d'autres arbres, noires forêts de Proserpine. » Il y a ici quelques traits qui ont dû revenir à l'esprit de Virgile dans la peinture de sa caverne. « Là, continue Circé, s'élève un rocher où le Cocyte, roulant lentement du lit du Styx, et le Phlégéton enflammé tombent dans l'Achéron : »

Ἔνθα μὲν εἰς Ἀχέροντα Πυριφλεγέθων τε ῥέουσι
Κώκυτός θ', ὃς δὴ Στυγὸς ὕδατός ἐστιν ἀπορρώξ,
Πέτρη τε, ξύνεσίς τε δύω ποταμῶν ἐριδούπων.

id. 513.

Ulysse arrive dans ces lieux après un jour de navigation

On a cru, en tenant compte de l'endroit d'où était parti Ulysse, et du temps qu'il avait mis à faire son voyage, qu'Homère, comme Virgile, plaçait la scène de sa nécromancie près de l'Averne. Mais la description de ce pays dans le poëte Grec ne justifie en rien cette assertion :

Ἔνθα δὲ Κιμμερίων ἀνδρῶν δῆμός τε πόλις τε,
Ἠέρι καὶ νεφέλῃ κεκαλυμμένοι· οὐδέ ποτ' αὐτοὺς
Ἠέλιος φαέθων ἐπιδέρκεται ἀκτίνεσσιν,
Οὐδ' ὁπότ' ἂν στείχῃσι πρὸς οὐρανὸν ἀστερόεντα,
Οὐθ' ὅταν ἂψ ἐπὶ γαῖαν ἀπ' οὐρανόθεν προτράπηται,
Odys. XI. 14. Ἀλλ' ἐπὶ νὺξ ὀλοὴ τέταται δειλοῖσι βροτοῖσι.

« Là se trouvent le peuple et la ville des Cimmériens enveloppés de brouillards et de ténèbres. Jamais le brillant soleil ne les regarde et ne les éclaire de ses rayons, soit qu'il monte vers le ciel étoilé, soit qu'il redescende du ciel et se dirige vers la terre. La nuit étend toujours son voile sur ces malheureux habitants. » — Certes aucune partie de l'Italie, même la plus désolée ne saurait fournir un pareil modèle.

On a toutefois essayé de défendre cette opinion et d'expliquer ces nuages et ces brouillards d'Homère. Les uns ont dit que le poëte Grec avait entendu par là les ombres épaisses des forêts dont parle Virgile ; d'autres ont donné comme explication les antres dont

les montagnes voisines étaient creusées et qui servaient d'habitations. On a pensé au passage creusé sous le mont Pausilippe. On a même songé à des prêtres chargés d'évoquer les âmes des morts, qui demeuraient en ce lieu et qui avaient, dans leur règle, l'ordre de ne jamais voir le jour. Heyne rapporte cette opinion, en s'appuyant sur l'autorité des anciens : "Erant sacerdotes, qui sacra monstrarent, quibus Manes essent placandi. Ex majorum vita servaverunt sacerdotes morem, ut religioni ducerent solem videre, nec nisi noctu speluncis prodirent."

Heyne (Eneid. VI liv. 2e Excurs)

Cette idée que les Cimmériens d'Homère habitaient près de l'Averne, n'est pas une invention des modernes ; nous la retrouvons chez plusieurs auteurs de l'antiquité, et entre autres chez Silius Italicus qui en parle de façon à ne laisser aucun doute sur ce sujet. Annibal fatigué des plaisirs de Capoue et songeant à recommencer la guerre, sort dans la campagne, accompagné des principaux habitants de la ville qui lui donnent des détails sur les environs. On lui montre le lac Lucrin, autrefois le Cocyte, l'Averne, aujourd'hui clair et limpide, autrefois fangeux et infect sous le nom de Styx. "On rapporte, lui dit-on, que près de là s'étendaient, au milieu d'une affreuse obscurité, les demeures des Cimmériens, qui restèrent, durant des siècles, sous l'ombre pâle du

Tartare, plongés dans la nuit ténébreuse. »

At juxta caligantes, longum quæ per ævum
Infernis pressas nebulis, pallente sub umbra
Cimmerias jacuisse domos, noctemque profundam
Silius Ital. Punic. XII. Tartareæ narrant urbis . . . .

A ces suppositions on peut en opposer une autre qui est de beaucoup la plus simple et la plus vraisemblable : c'est que toutes ces parties de la géographie d'Homère en dehors des limites connues de son temps, (et il ne connaissait pas l'Italie) étaient fantastiques et n'avaient d'autre fondement que l'imagination du poète.

Quoiqu'il en soit, Virgile s'en est largement inspiré, et lui a emprunté des traits nombreux. Nous avons vu plus haut dans Homère la peinture des fleuves des enfers ; nous en retrouvons une semblable dans Virgile :

Hinc via Tartarei quæ fert Acherontis ad undas :
Turbidus hic cœno vastaque voragine gurges
Eneid. VI. 295. Æstuat, atque omnem Cocyto eructat arenam.

Virgile dans le VIe. livre revient souvent sur le cours sinueux des fleuves des enfers, dont il ne fait pas toujours la différence d'une manière bien nette. Heyne a perdu savamment son temps en voulant déterminer avec précision leur cours et leur position. Il est bien évident que le poète, en un pareil sujet, voulait laisser une sorte de mystère impénétrable qui ajoutât par son vague à l'horreur de ces spectacles : vouloir éclairer ce

mystère, c'était vouloir l'impossible.

Ulysse ne pénètre pas comme Enée dans la région infernale : il reste à l'entrée. Il n'est pas non plus fait mention de Caron dans le poème Grec. Cette invention est postérieure, et semble avoir été inspirée par le souvenir des cérémonies qui se pratiquaient après la mort chez les Egyptiens. Virgile reproduit aussi le sacrifice qui se trouve dans Homère : Ulysse ne laisse aucune ombre approcher avant Tirésias de la fosse, où il a fait couler le sang des victimes. Après avoir consulté le devin, il voit passer devant lui un certain nombre d'apparitions, mêlées et confuses, mais que l'on peut cependant ranger en deux classes. Il y a d'abord les apparitions qui ne s'adressent qu'à l'imagination ; ce sont des personnages mythologiques, qui ont vécu avant la guerre de Troie. Viennent ensuite des héros plus récents du temps de la guerre de Troie, contemporains d'Ulysse. Ces derniers s'adressent surtout à notre sensibilité.

Ce double intérêt, mais le second surtout, se trouve reproduit dans Virgile avec un grand talent et d'une façon très touchante. Enée et la Sibylle arrivent aux lieux où se trouvent les héros. Virgile est d'une grande sobriété pour ce qui s'est passé avant la guerre de Troie et ne peut avoir, par conséquent autant d'intérêt que ce qui se rapporte directement à Enée. Deux vers lui suffisent pour nous rappeler

quelques noms de la guerre de Thèbes :

Hic illi occurrit Tydeus, hic inclytus armis
Eneid. VI, 479. Parthenopæus, et Adrasti pallentis imago.

Après ces guerriers viennent les anciens compagnons d'Enée, qui ont été tués pendant le siège, et dont la joie à l'aspect du chef Troyen a été admirablement rendue par Virgile :

Hic multum fleti ad superos belloque caduci
Dardanidæ ; quos ille omnes longo ordine cernens
Ingemuit, Glaucumque, Medontaque, Thersilochumque,
Tres Antenoridas, Cererique sacrum Polyphœten,
Idæumque etiam currus, etiam arma tenentem :
Circumstant animæ dextra lævaque frequentes ;
Nec vidisse semel satis est ; juvat usque morari,
ib. 59. Et conferre gradum, et veniendi discere causas.

A ce tableau en succède un autre plus sombre : les Grecs arrivent à leur tour, et saisis de frayeur à l'aspect d'Enée, s'enfuient en poussant ce cri lugubre des Mânes dont les anciens ne parlaient qu'avec une sorte de terreur :

At Danaum proceres, Agamemnoniæque phalanges,
Ut videre virum fulgentiaque arma per umbras,
Ingenti trepidare metu : pars vertere terga,
Ceu quondam petiere rates ; pars tollere vocem
ib. 59. Exiguam ; inceptus clamor frustratur hiantes.

Il y a quelque chose de poétiquement triste dans

ce contraste que Virgile établit entre la grandeur du souvenir et la faiblesse actuelle de ces ombres qui ont à peine la parole.

Cette expression exigua vox, pleine de vague et mystérieuse terreur, rappelle un verset de Job, où il est question d'une apparition, exprimée en termes simples et terribles :

Job, IV, 15.

" Un esprit passa devant moi, et mes cheveux en furent tout hérissés. " *

* citation insuffisante où on oublié précisément ce qui est l'objet du rapprochement. Il fallait citer le tout dans la traduction de Chateaubriand :

" Un esprit passa devant ma face et le poil de ma chair se hérissa d'horreur.

Je vis celui dont je ne connaissais pas le visage. Un spectre parut devant mes yeux et j'entendis une voix comme un petit souffle. "

Mr. de Chateaubriand, dans son Génie du Christianisme (VI, 4) traduit ainsi ce passage, et s'en sert comme d'un point de comparaison avec différents passages de l'antiquité, empreints plus qu'il ne le dit de cette terreur qui naît du vague et du mystère de l'expression.

Homère rend par le mot τρίζουσαι ce cri étrange des ombres, qu'il compare au cri des chauves souris. Il montre Mercure conduisant aux enfers les âmes des prétendants : " Elles le suivent, dit-il, en faisant entendre leur cri aigu. Telles des chauves souris s'envolent du fond d'un antre sacré, quand l'une d'elles quitte le rocher et se détache de la rangée, et toutes se suivent comme enchaînées. "

. . . . ταὶ δὲ τρίζουσαι ἕποντο.

Odys. XXIV. 5.

Ὡς δ' ὅτε νυκτερίδες μυχῷ ἄντρου θεσπεσίοιο
Τρίζουσαι ποτέονται, ἐπεί κέ τις ἀποπέσῃσιν
Ὁρμαθοῦ ἐκ πέτρης, ἀνά τ' ἀλλήλῃσιν ἔχονται.

Horace aussi parle du cri des ombres, et comme dans

Homère, c'est un bruit à la fois perçant et sinistre. La statue de Priape assiste aux opérations magiques de deux sorcières : elle les voit rôder autour des tombeaux et évoquer les ombres qui leur répondent :

. . . . Alterna loquentes

Hor. Sat. 1. 8. Umbræ cum Sagana, resonarent triste et acutum.

Cette terreur qui s'empare des ombres des Grecs à l'aspect d'Enée, et qui leur fait prendre la fuite, est un souvenir d'Homère : dans l'Odyssée, les ombres s'enfuient devant l'ombre formidable d'Hercule, en poussant des cris, comme des oiseaux :

Ἀμφὶ δέ μιν κλαγγὴ νεκύων ἦν, οἰωνῶν ὥς,

Odys. XI. 604. Πάντοσ' ἀτυζομένων . . . .

Virgile, on le voit, imite Homère, mais en mettant plus de soin et d'art dans la composition. Chez Homère tout est jeté un peu confusément : le poëte dépeint ce qu'il voit, comme il le voit : il fait passer devant nos yeux une suite d'objets, sans trop s'occuper d'y mettre une disposition qui les fasse valoir davantage. Chez Virgile, il y a une apparente confusion sous laquelle se cache un ordre admirable.

Parmi les ombres Troyennes, il en est une avec laquelle Enée s'entretient plus particulièrement ; c'est celle de Déiphobe qui lui raconte la manière cruelle dont il a été tué. Ce passage est une imitation évidente du récit qu'Agamemnon fait de sa mort dans le

onzième livre de l'Odyssée. Comme Déiphobe, Agamemnon a péri victime d'une odieuse trahison. Tous deux sont tombés par le crime d'une femme. Leur situation, leur ressentiment sont analogues dans les deux poètes. La rencontre d'Elpénor et d'Ulysse dans l'Odyssée a encore fourni l'idée de la rencontre d'Énée et de Palinure dont il a été question précédemment.

Mais Virgile fait éclater tout son talent dans l'heureux parti qu'il a tiré de la rencontre d'Ajax et d'Ulysse, pour peindre celle d'Énée et de Didon. Des deux parts la situation est la même. Ulysse et Énée cherchent tous deux à fléchir un courroux qui s'exprime par un silence profond, « Sublime », comme le dit Longin. Le silence d'Ajax. Virgile s'en est souvenu, et l'a employé avec beaucoup d'art pour exprimer le sentiment de tristesse, de ressentiment et d'indignation qui devait s'emparer de Didon à l'aspect de celui qui l'avait si cruellement abandonnée.

phrase un peu traînante.

C'est en vain qu'Ulysse adresse les plus vives supplications à Ajax « d'une voix douce et affectueuse ; l'ombre irritée « garde le silence, et rentre dans l'Érèbe au milieu des autres ombres des morts. »

Odys. XI. 562.

. . . . ὁ δέ μ' οὐδὲν ἀμείβετο, βῆ δὲ μετ' ἄλλας
ψυχὰς εἰς Ἔρεβος νεκύων κατατεθνειώτων.

C'est en vain aussi qu'Énée demande avec prière à Didon d'arrêter un instant ses pas ; l'ombre inflexible

nible reste sourde à ses pleurs, et demeure immobile comme un rocher, sans même regarder celui qui l'implore. Enfin, elle se dérobe, et s'enfuit irritée vers un bois épais, où Sichée son premier époux répond à ses peines et lui rend amour pour amour. Les vers de Virgile sont pleins de charme, de sensibilité et de pureté :

Talibus Æneas ardentem et torva tuentem
Lenibat dictis animum, lacrymas que ciebat:
Illa solo fixos oculos aversa tenebat,
Nec magis incepto vultum sermone movetur,
Quam si dura silex aut stet Marpesia cautes.
Tandem corripuit sese, atque inimica refugit
In nemus umbriferum, conjux ubi pristinus illi
Respondet curis, æquat que Sichæus amorem.

Eneid, VI, 467 sq.

Ici Virgile rend en quelque sorte à Didon toute sa pureté, un instant altérée par cette faiblesse que d'ailleurs le poète a eu le soin de nous montrer comme un effet de la volonté de deux déesses. Mais Didon est redevenue l'épouse de Sichée; le reste n'est plus qu'un songe.

Ce qu'on ne saurait trop remarquer c'est l'art avec lequel Virgile ménage et dispose ses incidents. Ainsi Enée rencontre successivement sur la rive du Styx Palinure, dans le champ des larmes Didon, avec les guerriers illustres Déiphobe; l'intérêt-

Ceci n'a point été dit et manque de justesse, car des trois passages, le plus intéressant est le deuxième, celui qui ramène Didon.

On s'était borné à dire que cette disposition qui semble résulter gratuitement de la distribution des différentes régions infernales, est un moyen ingénieux de reporter le lecteur aux choses du Ve, du IVe, du IIe livre, etc.

va toujours en augmentant, et le poëte sans rien sacrifier de son imagination n'en conserve pas moins une gradation et un ordre pleins d'art. C'est en même temps pour lui un moyen ingénieux de résumer ce qui précède. En nommant ces différents personnages et en les faisant paraître tour à tour sur la scène, Virgile reporte le lecteur vers ce qui s'est déjà passé, et ne lui permet pas de l'oublier. Déiphobe nous fait songer au second livre, à la nuit fatale qui perdit Troie, et à tous les événements tragiques qui la signalèrent ; Didon nous rappelle le quatrième livre et toutes ses pathétiques péripéties ; Palinure nous reporte au cinquième livre et par souvenir aux jeux qui y sont dépeints. En même temps Virgile complète pour Enée l'histoire de Palinure et de Didon, que le lecteur connaît, mais que le prince Troyen ignore. Dans l'épisode de Déiphobe, il nous donne quelques détails de plus sur la prise de Troie, et nous fait connaître la trahison d'Hélène. C'est ce passage qui a donné lieu à des objections contre Virgile. Au deuxième livre on a vu Hélène qui s'est réfugiée au pied des autels dans le temple de Vesta. Enée l'aperçoit, et saisi de fureur va la tuer, quand Vénus l'arrête et lui montre tous les Dieux ligués contre Ilion. On a trouvé ce passage peu en rapport avec les paroles de Déiphobe qui représente Hélène comme conduisant une orgie et qui, la

torche à la main, de même que dans une cérémonie religieuse, appelle les Grecs du haut de la citadelle et les introduit dans la chambre de Déiphobe désarmé, espérant par cette trahison racheter son premier crime:

Illa, chorum simulans evantes orgia circum
Ducebat Phrygias; flammam media ipsa tenebat
Ingentem, et summa Danaos ex arce vocabat.
Tum me confectum curis somno que gravatum
Infelix habuit thalamus, pressit que jacentem
Dulcis et alta quies, placida que simillima morti.
Egregia interea conjux arma omnia tectis
Emovet, et fidum capiti subduxerat ensem:
Intra tecta vocat Menelaum, et limina pandit:
Scilicet id magnum sperans fore munus amanti,
Énéid., VI. 517 sq. Et famam extingui veterum sic posse malorum.

On peut dire à la rigueur qu'il n'y a pas là une contradiction par trop évidente. Hélène, peu sûre du pardon de Ménélas, pouvait pour plus de sûreté se réfugier auprès de l'autel de Vesta. Toutefois le rôle d'Énée, prêt à céder à son désir de vengeance, dans le deuxième livre, était peu digne de lui, et peut-être que Virgile en revoyant son œuvre aurait supprimé l'un de ces passages, ou les aurait modifiés.

Si nous continuons à suivre Virgile dans sa course à travers l'empire des ombres, nous retrouverons l'inspiration grecque. La réunion d'Ulysse et

+ d'Enée

de sa mère a fourni plusieurs traits à la réunion+ et de son père. Chez les deux poëtes, ce sont les mêmes paroles, les mêmes regrets, le même désir de s'étreindre et de se confondre dans un mutuel embrassement.

La piété filiale d'Enée se retrouve tout entière dans les paroles qu'il adresse à Anchise:

... « Tua me, genitor, tua tristis imago
Sæpius occurrens, hæc limina tendere adegit.
Stant sale Tyrrheno classes. Da jungere dextram,
Da, genitor, teque amplexu ne subtrahe nostro. »
Sic memorans, largo fletu simul ora rigabat.
Ter conatus ibi collo dare brachia circum,
Ter frustra comprensa manus effugit imago,
Par levibus ventis, volucrique simillima somno.

Eneid., VI. 695 sq.

Dans l'Odyssée, les paroles d'Ulysse à sa mère sont profondément tristes et tendres: « Je désirais ardemment, dit Ulysse, embrasser l'âme de ma mère; trois fois je m'élançai, et j'essayai de la saisir, trois fois elle s'échappa de mes mains, semblable à une ombre ou à un songe. Je ressentis une douleur plus aiguë dans mon cœur, et je lui adressai ces paroles: « Ma mère, pourquoi te dérober à mes embrassements? Ah! dans les enfers, unis par une mutuelle étreinte, goûtons tous les deux l'amer plaisir de pleurer ensemble! La puissante Proserpine m'a-t-elle envoyé ce fantôme

pour augmenter ma douleur et mes plaintes ? »

... Αὐτὰρ ἔγωγ' ἔθελον φρεσὶ μερμηρίξας
Μητρὸς ἐμῆς ψυχὴν ἑλέειν κατατεθνειυίης·
Τρὶς μὲν ἐφωρμήθην, ἑλέειν τέ με θυμὸς ἄνωγε,
Τρὶς δέ μοι ἐκ χειρῶν, σκιῇ εἴκελον, ἢ καὶ ὀνείρῳ,
Ἔπτατ'. ἐμοὶ δ' ἄχος ὀξὺ γενέσκετο κηρόθι
- μᾶλλον.
Καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδων·
Μῆτερ ἐμή, τί νύ μ' οὐ μίμνεις ἑλέειν μεμαῶτα,
Ὄφρα καὶ εἰν Ἀΐδαο, φίλας περὶ χεῖρε βαλόντε,
Ἀμφοτέρω κρυεροῖο τεταρπώμεθα γόοιο;
Ἦ τί μοι εἴδωλον τόδ' ἀγαυὴ Περσεφόνεια
Ὤτρυν', ὄφρ' ἔτι μᾶλλον ὀδυρόμενος στενα-
- χίζω;

Odyss. XI. 203 sq.

La réponse d'Anticlée est remarquable, en ce qu'elle apprend comment les anciens comprenaient l'existence des âmes après la mort :

« O mon fils, dit-elle, le plus infortuné des hommes, Proserpine, la fille de Jupiter, ne t'a pas abusé ; mais telle est la destinée des mortels quand ils expirent. Les chairs et les os ne demeurent plus après les nerfs, mais la force puissante du feu brûlant les dévore dès que l'âme abandonne les blancs ossements ; l'âme s'exhale et s'envole comme un songe. »

Ὤ μοι τέκνον ἐμόν, περὶ πάντων κάμμορε φωτῶν,
Οὔ τι σε Περσεφόνεια, Διὸς θυγάτηρ, ἀπαφίσκει,

Ἀλλ' αὕτη δίκη ἐστὶ βροτῶν, ὅτε κέν τε θάνωσιν·
Οὐ γὰρ ἔτι σάρκας τε καὶ ὀστέα ἶνες ἔχουσιν,
Ἀλλὰ τὰ μέν τε πυρὸς κρατερὸν μένος αἰθομένοιο
Δαμνᾷ, ἐπεί κε πρῶτα λίπῃ λεύκ' ὀστέα θυμός,
Odys. XI. 215 Sq. Ψυχὴ δ', ἠΰτ' ὄνειρος, ἀποπταμένη πεπότηται.

Nous retrouvons cette même tradition dans Lucrèce, qui n'est à son tour que l'interprète d'Ennius. Lucrèce fait ici allusion au songe du vieux poète latin, qui disait avoir vu pendant son sommeil l'ombre d'Homère, dont il croyait que l'âme était passée en lui:

... præterea tamen esse Acherusia templa
Ennius æternis exponit versibus, edens:
Quo neque permaneant animæ, neque corpora nostra,
Sed quædam simulacra modis pallentia miris:
Unde sibi exortam semper florentis Homeri
Commemorat speciem, lacrumas et fundere salsas
Lucrèce, I. 121 Sq. Cœpisse, et rerum naturam expandere dictis.

Ainsi d'Homère à Ennius et d'Ennius à Lucrèce nous voyons se transmettre cette tradition singulière sur l'existence des ombres.

Chez Homère, Ulysse ne pénètre pas dans les enfers; il demeure sur le seuil, et n'y plonge que par le regard. Il aperçoit de loin Minos, juge des morts, l'ombre du géant Orion, de Titye dont les entrailles sont dévorées sans cesse par deux vautours, de Tantale tourmenté par toutes les angoisses de la

faim et de la soif, de Sisyphe condamné à rouler une pierre qui retombe toujours, et enfin du terrible Hercule.

Chez Virgile, Enée s'arrête de même, et ne regarde qu'à travers la porte, ce Tartare où « aucun homme pieux ne doit pénétrer: »

Eneid. VI. 563. Nulli fas casto sceleratum insistere limen.

Mais la Sibylle lui révèle tout ce qui se passe dans ces lieux et lui décrit rapidement les supplices des grands coupables. Virgile a développé très librement ce sujet sur lequel les traditions ne lui manquaient pas. Ainsi, pour Titye, il pouvait se rappeler la peinture faite par Homère: « Et je vis Titye, fils de la vaste Terre, étendu sur le sol, et couvrant neuf arpents de son corps. Deux vautours se tenant de chaque côté plongeaient leur bec dans ses entrailles et lui rongeaient le foie; et lui, ne pouvait les repousser avec ses mains: »

Καὶ Τιτυὸν εἶδον, γαίης ἐρικυδέος υἱὸν,
Κείμενον ἐν δαπέδῳ· ὁ δ' ἐπ' ἐννέα κεῖτο-
-πέλεθρα,
Γῦπε δέ μιν ἑκάτερθε παρημένω ἧπαρ ἔκειρον,
Odys. XI. 575 sq. Δέρτρον ἔσω δύνοντες· ὁ δ' οὐκ ἀπαμύνετο-
-χερσί.

L'énergique peinture des douleurs de Prométhée par Eschyle, dont le morceau a disparu et dont il ne reste qu'une traduction de Cicéron, pouvait fournir

aussi quelques traits. C'est Prométhée qui raconte lui-même son supplice :

Titanum soboles, socia nostri sanguinis,
Generata cælo, aspicite religatum asperis
Vinctumque saxis, navem ut horrisono freto
Noctem paventes timidi adnectunt navitæ.
Saturnius me sic infixit Jupiter,
Jovisque numen Mulcibri ascivit manus.
Hos ille cuneos fabrica crudeli inserens,
Perrupit artus: qua miser sollertia
Transverberatus, castrum hoc furiarum incolo.
Jam tertio me quoque funesto die,
Tristi advolata, aduncis lacerans unguibus
Jovis satelles pastu dilaniat fero.
Tum, jecore opimo farta et satiata affatim,
Clangorem fundit vastum et, sublime avolans,
Pinnata cauda nostrum adulat sanguinem.
Cum vero adesum inflatu renovatum est jecur,
Tum rursus tætros avida se ad pastus refert.
Sic hanc custodem mæsti cruciatus alo,
Quæ me perenni vivum fœdat miseria.
Namque, ut videtis, vinclis constrictus Jovis,
Arcere nequeo diram volucrem a pectore...

Cicéron (Tuscul. Disp. II, 10)

Les vers de Virgile dans la peinture des peines de Titye ont quelque chose de cette énergie !

Nec non et Tityon, Terræ omniparentis alumnum,

Cernere erat; per tota novem cui jugera corpus
Porrigitur, rostro que immanis vultur obunco
Immortale jecur tundens, fecunda que poenis
Viscera, rimatur que epulis, habitat que sub alto
Eneid., VI. 595 sq. Pectore; nec fibris requies datur ulla renatis.

Le supplice de Sisyphe forme un tableau admirable d'expression et de vérité dans Homère:

" Alors je vis Sisyphe en proie à de violents tourments; roulant une pierre énorme avec les deux bras, il la poussait des pieds et des mains jusqu'au sommet d'une montagne. Mais au moment où il allait franchir le sommet, la pierre impitoyable retombant en arrière, roulait dans la plaine. Il recommençait son rude labeur, la sueur coulait de ses membres, et la poussière s'élevait de sa tête. "

Καὶ μὴν Σίσυφον εἰσεῖδον, κρατέρ' ἄλγε' ἔχοντα,
Λᾶαν βαστάζοντα πελώρων ἀμφοτέρῃσιν·
Ἦτοι ὁ μὲν, σκηριπτόμενος χερσίν τε, ποσίν τε,
Λᾶαν ἄνω ὤθεσκε ποτὶ λόφον· ἀλλ' ὅτε μέλλοι
Ἄκρον ὑπερβαλέειν, τότ' ἀποστρέψασκε κρα-
-ταιΐς
Αὖτις, ἔπειτα πέδονδε κυλίνδετο λᾶας ἀναιδής·
Αὐτὰρ ὅγ' ἂψ ὤσασκε πταινόμενος· κατὰ δ' ἱδρὼς
Odyss. XI. 592 sq. Ἔρρεεν ἐκ μελέων, κονίη δ' ἐκ κρατὸς ὀρώρει.

Lucrèce s'est souvenu de cette pierre de Sisyphe: seulement il en a fait un symbole. Sisyphe pour lui,

c'est l'ambitieux qui s'épuise en efforts stériles et qui voit toujours sa proie lui échapper des mains:

Sisyphus in vita quoque nobis ante oculos est,
Qui petere a populo fasceis saevasque secureis
Imbibit, et semper victus tristisque recedit:
Nam petere imperium, quod inane est, nec datur unquam,
Atque in eo semper durum sufferre laborem,
Hoc est adverso nixantem trudere monte
Saxum, quod tamen a summo jam vertice rursum
Lucrece, III, 1008 sq. Volvitur, et plani raptim petit aequora campi.

Quant à Virgile, il s'est contenté de faire allusion à ces différentes scènes, et a pris d'autres traditions, ne voulant pas entrer en lutte avec Homère. Ainsi, chez lui la pierre de Sisyphe est devenu un rocher suspendu sur la tête des criminels:

Quid memorem Lapithas, Ixiona, Pirithoumque,
Quos super atra silex jam jam lapsura cadentique
Enead. VI. 601 sq Immineat assimilis!

Les arbres de Tantale sont maintenant une table magnifiquement chargée de mets et gardée par une fu

. . . . . . Lucent genialibus altis
Aurea fulcra toris, epulaeque ante ora paratae
Regifico luxu: furiarum maxima juxta
Accubat, et manibus prohibet contingere mensas,
Ib. 603 sq Exsurgitque facem attollens, atque intonat ore.

Ce rocher suspendu se retrouve dans Pindare,

il est employé comme image des maux suspendus sur la tête des Grecs. Peu de temps après la victoire de Platée, qui avait porté un dernier coup à l'armée des Perses et repoussé l'invasion barbare, Pindare disait :

" Un Dieu a écarté de nos têtes le rocher de Tantale, qui menaçait la Grèce des plus cruels malheurs : "

ἐπειδὴ τὸν ὑπὲρ κεφαλᾶς
γε Ταντάλου λίθον παρά τις ἔτρεψεν ἄμμι θεὸς,
Pindare (Isthm. VII. 10) ἀτόλματον Ἑλλάδι μόχθον.

Virgile, on le voit, suit toujours les traditions antiques : chez lui rien d'inexact ni de téméraire.

Nous avons vu Pirithoüs dans les enfers ; plus loin nous retrouvons son complice Thésée dont la punition est d'être éternellement fixé sur une roche où il demeure assis :

. . . . Sedet æternumque sedebit
Eneid. VI. 617. Infelix Theseus. . . . .

Ainsi, Enée voulant descendre aux enfers, prenait une mauvaise autorité, en citant à la Sibylle l'exemple de Thésée qui y était descendu avant lui.

Ce supplice de Thésée ne se trouve pas dans Homère. Au contraire, ce héros s'y trouve sous un jour favorable : Ulysse dit qu'il aurait bien voulu voir " ces héros des temps passés, Thésée et Pirithoüs, nobles enfants des Dieux : "

Odyss. Λ. 629.	Καί νύ κ' ἔτι προτέρους ἴδον ἀνέρας, οὓς ἔθελόν περ Θησέα Πειρίθοόν τε, θεῶν ἐρικυδέα τέκνα. Certes Thésée est loin d'être regardé ici comme un coupable. Ce n'est donc pas à Homère que Virgile a emprunté l'idée de sa punition. Pausanias nous apprend où Virgile a dû recueillir cette tradition. Il existait, comme il l'explique, dans la Lesché (Λέσχη) de Delphes, un grand nombre de tableaux peints par Polygnote. Parmi ces tableaux, s'en trouvait un représentant l'évocation des morts par Ulysse, d'après Homère. Mais le peintre ne s'en était pas seulement tenu à l'*Odyssée* : il avait cherché des inspirations dans d'autres poètes : ainsi Panyasis, dans son poème de l'*Héracléide* lui avait fourni la scène dépeinte dans l'*Enéide* et précédemment reproduite sur les murs du *Lesché* par Polygnote. Le passage de Pausanias ne laisse aucun doute à cet égard. « Au-dessus d'Ulysse sont assis sur des trônes Thésée et Pirithoüs. Thésée tient dans ses deux mains son épée et celle de Pirithoüs qui regarde les épées : il semble indigné de ce que ces épées ne leur ont été d'aucune utilité pour leurs desseins. Panyasis a dit dans ses vers que Thésée et Pirithoüs n'étaient pas enchaînés à leurs trônes comme des prisonniers, mais que ces sièges de pierre tenaient à leurs corps comme des liens. »

Pausanias, X. ch. 29

« Κατωτέρω δὲ τοῦ Ὀδυσσέως ἐπὶ θρόνων καθεζόμενοι, Θησεὺς μὲν τὰ ξίφη, τό τε Πειρίθου καὶ τὸ ἑαυτοῦ, ταῖς χερσὶν ἀμφοτέραις ἔχει, ὁ δὲ ἐς τὰ ξίφη βλέπων ἐστὶν ὁ Πειρίθους. εἰκάσαις ἂν ἄχθεσθαι τοῖς ξίφεσιν αὐτόν, ὡς ἀχρείοις καὶ ὄφελός σφισιν οὐ γεγενημένοις ἐς τὰ τολμήματα. Πανύασις δὲ ἐποίησεν ὡς Θησεὺς καὶ Πειρίθους ἐπὶ τῶν θρόνων παράσχοιντο σχῆμα οὐ κατὰ δεσμώτας, προσφυὲς δὲ ἀπὸ τοῦ χρωτὸς ἀντὶ δεσμῶν σφισιν ἔφη τὴν πέτραν. »

On le voit, Virgile puise à toutes les sources. Son génie n'oublie rien : poëmes, arts, il embrasse tout, et partout il trouve des inspirations et des richesses.

Colomb.

37e Leçon.

6e Livre.

De divers emprunts faits par Virgile dans ce livre aux poètes grecs et à ses prédécesseurs latins.

Rédaction étendue et faite avec soin
Bonne étude des textes;
Quelques faiblesses de style.

37e Leçon.

6e Livre — De divers emprunts faits par Virgile dans ce livre aux poètes grecs et à des prédécesseurs latins.

Arrivés dans l'étude de l'Enéide à ce qui fait le sujet principal du sixième livre, la descente d'Enée aux enfers, nous avons commencé à nous occuper des origines, et l'on peut presque dire de la formation de ce morceau, si digne par ses beautés de sa célébrité. Nous avons dit comment les traditions et le génie de l'épopée en avaient fait un des éléments nécessaires de l'œuvre conçue par Virgile. Nous avons vu aussi de quelle façon il y a suivi Homère, lui faisant de nombreux emprunts, mais sans cesser d'être original : originalité qui se montre diversement, tantôt par l'art souverain de la composition, tantôt par la manière dont le poète latin sait transformer les traits qu'il dérobe à Homère, quelque fois enfin par les imitations qu'il fait d'autres modèles.

Les diverses questions auxquelles nous avons touché successivement peuvent être éclaircies à l'aide de deux thèses que nous ne devons pas oublier. L'une a été soutenue en 1839 par M. Ozanam, qui préludait ainsi à un enseignement où il devait jeter un si vif éclat et laisser des regrets si profonds. Elle a pour titre : De frequenti apud veteres poetas heroum ad inferos descensu. C'est d'abord une revue

des descentes aux enfers dont les poètes en général, et en particulier les poètes épiques, ont tracé le tableau: l'auteur recherche ensuite et s'efforce de déterminer les causes qui ont pu amener la poésie antique à reproduire si souvent ce sujet.

L'autre thèse est intitulée: De fluminibus inferorum. Elle est de M. Mézières, ancien élève de l'École normale, et membre de l'École d'Athènes. Il y établit qu'Homère a vraisemblablement placé en Campanie le théâtre du onzième chant de son Odyssée. Mais il pense aussi que le poète, dans sa peinture des fleuves de l'enfer, a emprunté çà et là des traits aux régions qu'ils arrosent en Grèce. (1) Il fait voir ensuite que Virgile, en s'emparant de ces descriptions, y a joint à son tour une exacte peinture des lieux qu'il habitait: double fidélité qu'on ne saurait trop louer chez le poète et qu'on regrette de

(1) Cette assertion se trouve confirmée par celles de M. Beulé, dans ses Études sur le Péloponèse. Après avoir dépeint le cours du Styx et sa chute du haut des rochers, il remarque qu'Hésiode et Homère ont seuls parlé de ce fleuve comme il convenait: "On croirait, dit-il, qu'ils ont puisé dans la vue des lieux cette inspiration si vraie.."

(Études sur le Péloponèse. Arcadie. VI: le Styx, page 205.

ne plus trouver dans les tableaux tracés aux époques suivantes, où l'on ne peut saisir que les traits vagues d'un lieu commun.

Mais revenons au point où nous sommes restés, en nous occupant des emprunts faits par Virgile aux Grecs, pour la descente d'Énée aux enfers. Comme lui, Polygnote, dans ces vastes peintures dont il avait couvert les murailles du Lesché, à Delphes, s'était inspiré à la fois et d'Homère et de ses successeurs. C'est ce que nous apprend Pausanias dans le dixième livre de son grand ouvrage, dont il a consacré plusieurs chapitres à la description de ces peintures. Nous y voyons, par exemple, que Polygnote avait représenté quelque part Thésée et Pirithoüs, assis l'un près de l'autre: c'était à Panyasis, auteur d'une Héracléide, qu'il devait cette conception:

" Πανύασις δὲ ἐποίησεν, ὡς Θησεὺς καὶ Πειρίθους ἐπὶ τῶν θρόνων παράσχοιντο σχῆμα, οὐ κατὰ δεσμώτας, προσφυὲς δὲ ἀπὸ τοῦ χρωτὸς ἀντὶ δεσμῶν σφισιν ἔφη τὴν πέτραν.."

ch. 29. " A la façon dont les a dépeints Panyasis, Thésée et Pirithoüs ont l'air, non pas d'être enchaînés sur leurs sièges, mais d'avoir la peau même adhérente à la pierre."

Le supplice de Thésée est le même dans Virgile:

.. Sedet æternumque sedebit

Infelix Theseus.

Nous avons lu ces vers sur le rocher fatal qui me-

race Ixion et Pirithoüs :

Quid memorem Lapithas, Ixionaque, Pirithoümque ?
Quos super atra silex jam jam lapsura cadentique
Imminet assimilis.

Polygnote avait fait une peinture semblable, d'après le récit d'Archiloque :

" Πολύγνωτος μὲν δῆλός ἐστιν ἐπακολουθήσας

ch. 31. τῷ Ἀρχιλόχου λόγῳ. "

Nous avons vu que cette tradition, sans être acceptée de tous, avait été cependant fort répandue dans l'antiquité poétique de Cyrus. Pindare la reprit après Archiloque, témoins les vers de la 1re Pythique :

Εἰ δὲ δή τιν' ἄνδρα θνατὸν Ὀλύμπου σκοποὶ
ἐτίμασαν, ἦν Τάνταλος οὗτος· ἀλλὰ γὰρ καταπέ-
μέγαν ὄλβον οὐκ ἐδυνάσθη, κόρῳ δ' ἕλεν
ἄταν ὑπέροπλον, ἄν οἱ πάτηρ ὑπερκρέμασε καρτερὸν
– αὐτῷ λίθον
τὸν αἰεὶ μενοινῶν κεφαλᾶς βαλεῖν εὐφροσύνας
– ἀλᾶται

v. 54-59 éd. Sommer.

" Si les maîtres de l'Olympe honorèrent jamais un mortel, ce fut Tantale ; mais il ne put supporter tant de bonheur : son orgueil lui valut une peine terrible. Le père des Dieux suspendit sur son front un énorme rocher ; sans cesse il veut l'éloigner de sa tête, et il ne peut goûter un instant de repos. "

Ailleurs encore, Pindare s'est souvenu de ce rocher

terrible, pour y assimiler par une énergique comparaison la terreur que l'invasion des Mèdes avait inspirée à la Grèce, et dont elle était enfin délivrée :

παυσάμενοι δ' ἀπρήκτων κακῶν
γλυκύ τι δαμωσόμεθα καὶ μετὰ πόνον·
ἐπειδὴ τὸν ὑπὲρ κεφαλᾶς
γε Ταντάλου λίθον παρά τις ἔτρεψεν ἄμμι θεός
Isthm. VII, v. 7-12 — ἀτόλματον Ἑλλάδι μόχθον.

« Laissons là d'inutiles soucis, et après tant de souffrances, faisons retentir de doux accents : un Dieu a écarté de nos têtes le rocher de Tantale qui menaçait la Grèce des plus cruels malheurs. » (Trad. Sommer.)

Le scholiaste cite à cette occasion un vers d'Euripide où se trouve la même image. C'est au début de la tragédie d'Oreste. Elle commençait par une sentence morale, que Pacuvius traduisit plus tard. Cicéron a transcrit ces vers dans le quatrième livre de ses Tusculanes: (ch. 29)

Neque tam terribilis ulla fando oratio est
Nec sors, nec ira cælitum invectum malum
Quod non natura humana patiendo efferat.

Puis venaient des vers où l'heureux Tantale, ce fils de Jupiter, était représenté tremblant sous le rocher qui menace sa tête, et là se plaçait celui que le scholiaste nous a rappelé :

Κορυφῆς ὑπερτέλλοντα δειμαίνων πέτρον ἀέρι-
-ποτᾶται

C'est ainsi que ce détail est venu de poète en poète, et presque d'artiste en artiste, d'Archiloque à Virgile.

Nous voilà ramenés, par Archiloque et par Pausanias, au tableau de Polygnote dont la description peut nous conduire encore à de curieux rapprochements.

Les héros bienheureux que Virgile fait voir à Énée dans les Champs-Elysées, s'y livrent à divers jeux dont le goût a survécu chez eux à la mort :

Pars in gramineis exercent membra palæstris,
Contendunt ludo, et fulva luctantur arena :
Pars pedibus plaudunt choreas, et carmina dicunt.
Nec non Threïcius longa cum veste sacerdos
Obloquitur numeris septem discrimina vocum,
Jamque eadem digitis, jam pectine pulsat eburno.

"Les uns dans les prairies, exercent et mesurent leurs forces, se livrent d'innocents combats et luttent sur l'arène ; d'autres frappent la terre en cadence, forment des chants et des concerts. Le chantre de la Thrace, revêtu d'une longue robe, fait parler les sept tons de la lyre mélodieuse, qui frémit tantôt sous ses doigts, tantôt sous son archet d'ivoire."

(Trad. Delestre)

On se souvient de l'ode où Horace se transporte en imagination dans les enfers qu'il a été bien près de visiter, un arbre a failli l'écraser. Il y a vu Proserpine, Eaque sur son tribunal, et les demeures écartées des justes : Sappho pleurant ses chagrins sur sa lyre, et

les ombres avides suspendues aux chants d'Alcée: Cerbère, les Euménides, écoutaient étonnés: Pélops et Prométhée oubliaient leurs douleurs à ces accents divins, et le sauvage Orion abandonnait sa chasse.

Quam pœne furvæ regna Proserpinæ
Et judicantem vidimus Eacum,
Sedes que discretas piorum, et
Æoliis fidibus querentem

Sappho puellis de popularibus
Et te sonantem plenius aureo,
Alcæe, plectro dura navis,
Dura fugæ mala, dura belli!

Utrumque sacro digna silentio
Mirantur umbræ dicere; sed magis
Pugnas et exactos tyrannos
Densum humeris bibit aure vulgus.

Quid mirum ubi illis carminibus stupens
Demittit atras bellua centiceps
Aures et intorti capillis
Eumenidum recreantur angues?

Quin et Prometheus et Pelopis parens
Dulci laborum decipitur sono;

Nec curat Orion leones

Od. II. 13. Aut timidos agitare lyncas.

Horace se souvenait là de la poésie grecque. Plutarque nous a conservé un fragment des Thrènes de Pindare où le poète peignait le bonheur que les Dieux accordent aux justes dans les Iles fortunées :

Τοῖσι λάμπει μὲν μένος ἀελίου τὰν ἐνθάδε νύκτα κάτω

φοινικορόδοις τ' ἐνὶ λειμώνεσσι προάστιον αὐτῶν

καὶ λιβάνῳ σκιαρᾷ καὶ χρυσέοις καρποῖς βέβριθεν.

καὶ τοὶ μὲν ἵπποις γυμνασίοις τε, τοὶ δὲ πεσσοῖς,

τοὶ δὲ φορμίγγεσσι τέρπονται, παρὰ δέ σφισιν εὐαν-

-θὴς ἅπας τέθαλεν ὄλβο[ς]

ὀδμὰ δ' ἐρατὸν κατὰ χῶρον κίδναται

αἰεὶ θύα μιγνύντων πυρὶ τηλεφανεῖ παντοῖα θεῶ[ν]

(Fragm. XIII.) -ἐπὶ βωμοῖς.

« La vive lumière du soleil éclaire leurs profondes demeures, tandis que la nuit règne ici-bas, et dans les prairies où brille l'éclat des roses, autour de la ville, s'étendent des bosquets touffus d'arbres qui versent l'encens ou se chargent de fruits d'or. Les uns se plaisent au milieu des coursiers et des exercices du gymnase ; les autres aiment les échecs, ceux-ci la lyre, et la félicité leur prodigue ses riantes fleurs ; ce délicieux séjour exhale sans cesse les parfums de l'encens déposé sur la

(Trad. Sommer) flamme ardente des autels des Dieux. »

Cette imagination, commune aux poètes de l'antiq[uité]

qui prête aux hommes dans une autre vie la continuation des goûts d'ici-bas, avait inspiré Polygnote. Il avait peint
Pausanias. (Phocide, 28) d'abord l'Achéron, rempli de roseaux; on y remarquait des formes de poissons (εἴδη τῶν ἰχθύων) ressemblant plutôt à des ombres qu'à des poissons véritables. Sur le fleuve était une barque et un nautonier tenant les rames. C'était le vieux Charon que le peintre avait représenté d'après deux vers d'un ancien poëme, la *Myniade*. Venaient ensuite divers lieux des enfers, et des ombres de toute espèce: parmi elles on distinguait Orphée, assis comme sur une
id. ch 30 espèce de colline. « Il pince sa cithare, dit Pausanias, de la main gauche, et il touche de sa main droite les branches d'un saule contre lequel il est appuyé. Le bois où il est paraît être celui de Proserpine. Ce bois, suivant Homère, est planté de peupliers et de saules. Le costume d'Orphée est Grec: il n'a ni la robe ni le bonnet Thrace. » Plus loin le peintre avait réuni tous les ennemis d'Ulysse: « Ajax de Salamine, Palamèdes et Thersites s'amusant à jouer aux dés, qui étaient une invention de Palamèdes; l'autre Ajax les regarde jouer: ce dernier a la couleur d'un homme qui aurait péri dans un naufrage, et sa peau est encore toute
id. 31. blanche de l'écume de la mer. »

On voit quelles ressemblances offre cette peinture avec les tableaux qu'a tracés l'imagination de Virgile. Est-ce à dire qu'il la connaissait et qu'il a voulu la

reproduire? non, sans doute. Si le peintre et le poëte se sont rencontrés, c'est qu'ils s'étaient tous deux inspirés des mêmes modèles. Les aventures célèbres de Thésée et de Pirithoüs, d'Hercule, de Pollux et d'Orphée rappelées par Enée dans la prière qu'il fait à la Sibylle, (Eneid. VI. 119 sq.) avaient fourni aux poëtes de la Grèce bien des occasions de peindre le sombre empire. Virgile les connaissait, et il les imita.

Citons d'abord Hésiode et sa Théogonie, à laquelle il semble que Virgile ait fait plusieurs emprunts pour décrire le Tartare. Cette description est pleine d'énergie.

Cernis custodia qualis
Vestibulo sedeat? facies quae limina servet?
Quinquaginta atris immanis hiatibus Hydra
Saevior intus habet sedem: tum Tartarus ipse
Bis patet in praeceps, tantum, tendit que sub umbras
Quantus ad aetherium caeli suspectus Olympum.
Hic genus antiquum terrae, Titania pubes,
Fulmine dejecti, fundo volvuntur in imo. (ib. 574-81.)

« Vois-tu quelle sentinelle assiège cette entrée? quel monstre en défend l'approche? Au dedans, plus terrible encore habite une Hydre épouvantable aux cent gueules béantes: enfin le Tartare lui-même ouvre ses profondeurs, et s'enfonce deux fois autant sous l'empire des ombres que l'œil aperçoit d'intervalle de la terre aux célestes voûtes. Là les antiques enfants

(trad. Delertre)

de Tellus, les Titans, terrassés par la foudre, roulent au fond d'un gouffre.."

C'est un souvenir et comme un abrégé du grand morceau de la *Théogonie* où Hésiode a peint les Titans vaincus enfin par Jupiter et précipités au fond du Tartare. Nous en citerons seulement quelques vers que Virgile a imités de plus près :

κατὰ δ' ἐσκίασαν βελέεσσι
Τιτῆνας, καὶ τοὺς μὲν ὑπὸ χθονὸς εὐρυοδείης
πέμψαν, καὶ δεσμοῖσιν ἐν ἀργαλέοισιν ἔδησαν,
νικήσαντες χερσὶν ὑπερθύμους περ ἐόντας,
Τόσσον ἔνερθ' ὑπὸ γῆς, ὅσον οὐρανός ἐστ' ἀπὸ γαίης·
ἶσον γάρ τ' ἀπὸ γῆς ἐς Τάρταρον ἠερόεντα.
. . . .
Τὸν πέρι χάλκεον ἕρκος ἐλήλαται· ἀμφὶ δέ μιν νὺξ
Τριστοιχεὶ κέχυται περὶ δειρήν· αὐτὰρ ὕπερθεν
Γῆς ῥίζαι πεφύασι καὶ ἀτρυγέτοιο θαλάσσης.
Ἔνθα θεοὶ Τιτῆνες ὑπὸ ζόφῳ ἠερόεντι
Théogonie, v. 716-30. κεκρύφαται βουλῇσι Διὸς νεφεληγερέταο.

" Enfin les Dieux accablèrent de leurs traits les Titans, les précipitèrent dans les profondeurs de la terre qui s'étend au loin, et les y enchaînèrent avec des liens solides : abattus sous leurs coups, tout superbes qu'ils étaient les géants roulèrent sous la terre,

aussi avant dans ses entrailles, qu'il y a d'espace entre la terre et le ciel : la distance est la même jusqu'au fond du sombre Tartare.. Une muraille d'airain l'enveloppe, et tout autour s'étend une triple nuit. Au dessus s'allongent les racines de la terre et de la mer stérile. C'est dans ces ténèbres épaisses que les Titans furent ensevelis par la volonté de Jupiter qui assemble les nuages. »

Ces vers rappellent d'abord un passage tout semblable de l'Iliade ; c'est la menace que fait Jupiter aux Dieux qui ne se soumettraient pas à ses ordres, de les précipiter dans le Tartare :

.. Ἤ μιν ἑλὼν ῥίψω ἐς Τάρταρον ἠερόεντα
Τῆλε μάλ' ἧχι βάθιστον ὑπὸ χθονός ἐστι βάραθρον
Ἔνθα σιδήρειαί τε πύλαι, καὶ χάλκεος οὐδός,
Iliad. VIII, 13 sq. — τόσσον ἔνερθ' ἀΐδεω, ὅσον οὐρανός ἐστ' ἀπὸ γαίης.

Les expressions sont presque les mêmes.

Virgile a pu s'inspirer à la fois des deux poètes, suivant cette méthode éclectique dont nous avons déjà remarqué chez lui de nombreux exemples. Sa peinture des Champs-Elysées peut nous en fournir un nouvel[...] On y reconnaît encore des souvenirs d'Homère et des souvenirs d'Hésiode.

Chez Homère (Odyssée IV, 561 sq) c'est Protée, le pasteur des troupeaux de Neptune, instruit des secrets de l'avenir, qui prédit à Ménélas sa destinée :

Σοὶ δ' οὐ θέσφατόν ἐστι, διοτρεφὲς, ὦ Μενέλαε,
Ἄργει ἐν ἱπποβότῳ θανέειν καὶ πότμον ἐπισπεῖν·
ἀλλά σ' ἐς Ἠλύσιον πεδίον καὶ πείρατα γαίης
ἀθάνατοι πέμψουσιν, ὅτι ξανθὸς Ῥαδάμανθος·
τῇ περ ῥηΐστη βιοτὴ πέλει ἀνθρώποισιν·
οὐ νιφετὸς, οὔτ' ἂρ χειμὼν πολὺς, οὔτε ποτ' ὄμβρος,
ἀλλ' αἰεὶ Ζεφύροιο λιγυπνείοντας ἀήτας
Ὠκεανὸς ἀνίησιν, ἀναψύχειν ἀνθρώπους.

« Pour vous, ô divin Ménélas, votre destin n'est pas de mourir dans Argos fertile en coursiers, ni de succomber sous la loi commune. Mais les Dieux vous transporteront dans les Champs-Elysées, aux confins de la terre, où règne le blond Rhadamanthe. C'est là que les mortels jouissent de la vie la plus fortunée. La neige, la pluie, les longs hivers y sont inconnus : mais l'Océan y envoie sans cesse les douces haleines du Zéphyr, dont le souffle rafraîchit les hommes. »

* Cf. Lucrèce (De nat. rerum) III, 18 sq.

A cette peinture charmante, joignons celle d'Hésiode dans le poëme qui a pour titre Ἔργα καὶ ἡμέραι (Œuvres et Jours). Il distingue d'abord et décrit les cinq âges du monde ; on n'en compte ordinairement que quatre : mais, après l'âge d'airain et avant l'âge de fer, Hésiode en place un autre, qu'il nomme l'âge héroïque, celui de la guerre de Thèbes et du siège de Troie. Après leur

mort, les héros de cet âge ont reçu pour séjour les Iles fortunées :

Τοῖς δὲ δίχ' ἀνθρώπων βίοτον καὶ ἤθε' ὀπάσσας
Ζεὺς Κρονίδης κατένασσε πατὴρ ἐς πείρατα γαίης
τηλοῦ ἀπ' ἀθανάτων· τοῖσιν Κρόνος ἐμβασιλεύει
Καὶ τοὶ μὲν ναίουσιν ἀκηδέα θυμὸν ἔχοντες
ἐν μακάρων νήσοισι παρ' Ὠκεανὸν βαθυδίνην
ὄλβιοι ἥρωες, τοῖσιν μελιηδέα καρπὸν
τρὶς ἔτεος θάλλοντα φέρει ζείδωρος ἄρουρα.

« Le fils de Cronos, Jupiter, a fixé leur séjour aux confins de la terre, loin des hommes et des immortels : c'est Saturne qui règne sur eux. Libres de soucis, ces héros bienheureux habitent les Iles fortunées, près de l'Océan aux nombreux tourbillons ; trois fois par an la terre féconde fait germer et fleurir pour eux des fruits doux comme le miel. »

Voilà les beaux modèles que Virgile avait sous les yeux et qu'il a su si bien imiter. Ajoutons qu'il y a mêlé quelques souvenirs de ce même Pindare dont le nom est si souvent revenu dans nos recherches. Nous avons lu déjà un fragment de ses _Thrènes_ sur la vie des héros aux Iles fortunées. Ailleurs, dans une de ses _Olympiques_, Pindare a fait une peinture étendue du bonheur dont les âmes vertueuses jouissent après la mort

tandis que les coupables sont condamnés à d'éternels supplices :

εἰ γέ.. τις οἶδεν τὸ μέλλον
ὅτι θανόντων μὲν ἐνθάδ᾽ αὐτίκ᾽ ἀπάλαμνοι φρένες
ποινὰς ἔτισαν, τὰ δ᾽ ἐν τᾷδε Διὸς ἀρχᾷ
ἀλιτρὰ κατὰ γᾶς δικάζει τις ἐχθρᾷ
λόγον φράσαις ἀνάγκᾳ.

Ἴσον δὲ νυκτέσσιν αἰεί,
ἴσα δ᾽ ἐν ἁμέραις ἅλιον ἔχοντες ἀπονέστερον
ἐσθλοὶ δεδόρκαντι βίον, οὐ χθόνα ταράσσοντες
- ἐν χερὸς ἀκμᾷ
οὐδὲ πόντιον ὕδωρ.
κεινὰν περὶ δίαιταν· ἀλλὰ παρὰ μὲν τιμίοις
θεῶν, οἵτινες ἔχαιρον εὐορκίαις, ἄδακρυν νέμονται
αἰῶνα· τοὶ δ᾽ ἀπροσόρατον ὀκχέοντι πόνον.

ὅσοι δ᾽ ἐτόλμασαν ἐστρὶς
ἑκατέρωθι μείναντες ἀπὸ πάμπαν ἀδίκων ἔχειν
ψυχάν, ἔτειλαν Διὸς ὁδὸν παρὰ Κρόνου τύρσιν· ἔνθα
- μακάρων
νάσος ὠκεανίδες
αὖραι περιπνέοισιν, ἄνθεμα δὲ χρυσοῦ φλέγει,
τὰ μὲν χερσόθεν ἀπ᾽ ἀγλαῶν δενδρέων, ὕδωρ δ᾽-
ἄλλα φέρβει
ὅρμοισι τῶν χέρας ἀναπλέκοντι καὶ πλοκάμους

Olymp. II. 56-76
(edit Sommer)

Βουλαῖς ἐν ὀρθαῖς Ῥαδαμάνθυος
ὃν πατὴρ ἔχει Κρόνος ἑτοῖμον αὐτῷ πάρεδρον.

. . . .

. . . .

« Celui qui perce l'avenir sait qu'après la mort, les âmes des méchants payent aux enfers le prix de leurs crimes et qu'un juge terrible dont les sentences sont inévitables poursuit sous la terre tous les forfaits qu'a vu commettre ici-bas l'empire de Jupiter. Eclairés la nuit et le jour par un soleil toujours éclatant, les justes coulent une existence paisible ; leurs bras ne fatiguent point la terre ni les flots humides pour leur arracher une chétive nourriture ; mais près d'augustes Dieux, ceux qui ont gardé la sainteté du serment jouissent d'une existence exempte de larmes : les autres endurent d'affreux châtiments. Ceux qui ont pu habitant trois fois l'un et l'autre monde, conserver leur âme loin de l'injustice, suivent la route de Jupiter qui mène à la tour de Cronos(1) ; là, les brises de l'océan viennent rafraîchir les îles fortunées ; là, brillent des fleurs d'or dans les prairies, dans les bosquets charmants, et l'onde en nourrit d'autres encore ; ils tressent des guirlandes pour leurs bras et des couronnes pour leurs fronts. Ainsi l'a voulu dans sa justice Rhadamanthe qui siège sans cesse près de l'auguste Cronos. »

(Trad. Sommer)

A cette revue des poètes de la Grèce qui ont servi de modèles à Virgile dans son tableau du sombre

(1). Dans les vers d'Hésiode cités plus haut, il est dit que Cronos est le souverain des Iles fortunées.

empire, il faut joindre pour être complet, quelques poëtes latins auxquels il doit aussi plus d'un trait.

Nous avons lu déjà, dans le 1er livre des Tusculanes, quelques vers empruntés soit à l'Hécube d'Ennius, soit à l'Ilione de Pacuvius. Ils sont sans doute bien rudes et bien grossiers encore, et cependant leur sombre harmonie émouvait vivement au temps de Cicéron, et de son aveu même, le public qui les entendait :

Tuscul. 1. 16 " Frequens enim consessus theatri, in quo sunt mulierculæ et pueri movetur audiens tam grande carmen."

C'est l'ombre du fils d'Ilione, ou peut-être l'ombre de Polydore, qui fait son entrée sur la terre par la peinture du terrible Averne:

Adsum, atque advenio Acherunte, vix, via alta atque ardua
Per speluncas saxis structas asperis, pendentibus;
Maximis: ubi rigida constat crassa caligo inferum.

Rapprochons tout de suite de ces vers cet autre fragment d'Ennius que Cicéron cite un peu plus loin:

Ib. 21. Acherusia templa, alta Orci, pallida
Leti, obnubila, obsita tenebris loca.

N'est-il pas curieux de reconnaître dans ces essais de la muse latine, le principe et comme le premier débrouillement de ce que Virgile devait exprimer plus tard dans sa poésie à la fois si claire, si noble et si élégante ?

Descendons-nous d'Ennius à Lucrèce? Nous trouverons encore dans le poème *De la Nature* un développement plein de poésie et d'éloquence sur les supplices infligés aux coupables dans le royaume de Pluton. L'homme se lamente de ce qu'il faut mourir : Lucrèce cherche à l'en consoler. Il lui représente que ce qui fait sa crainte, l'attente d'un jugement après la mort et d'une condamnation éternelle s'il est trouvé digne du châtiment, n'est qu'un vain préjugé. Il n'y a ni Dieux, ni tribunal, ni peines : celles que peignent les poètes ne sont qu'une allégorie des passions humaines et des maux qu'elles traînent à leur suite :

Atque ea, nimirum, quæcumque Acherunte profundo
Prodita sunt esse, in vita sunt omnia nobis.

De natura rerum, III, 978

Voilà la thèse du poète, exprimée en deux vers, un peu confus sans doute, même un peu prosaïques, (ce ne sont pas les seuls chez Lucrèce), mais qu'il développe d'ailleurs avec force et vivacité, détournant ingénieusement à son profit les magnifiques peintures tracées autrefois par Homère.

Tantale, c'est le symbole de l'âme pusillanime abattue par la crainte des Dieux :

Nec miser impendens magnum timet aëre saxum
Tantalus, ut fama est, cassa formidine torpens :
Sed magis in vita Divum metus urget inanis
Mortales, casumque timent quemcumque ferat fors

Que de vives images et de fortes expressions dans ces quatre vers! Impendens; cassa formidine; urget. La place même du premier de ces mots lui donne une beauté particulière. On a critiqué l'emploi de casum. Il est vrai qu'il est pris dans une double acception: il signifie ensemble la chûte du rocher dont Tantale est éternellement menacé, et les maux (casus) toujours suspendus sur la tête des mortels. Il y a de la part du poete une intention spirituelle, qui l'est peut-être trop: il faudrait pourtant se garder de lui en faire un reproche sévère.

Il est curieux de rapprocher ces vers d'un passage de Cicéron, où le philosophe exprime à peu près la même idée que le poète. C'est au 4e livre des Tusculanes:

« Quid autem est non miserius solum, sed fœdius etiam et deformius, quam ægritudine quis afflictus, debilitatus, jacet? Cui miseriæ proximus est is, qui appropinquans aliquod malum metuit, exanimatus que pendet animi. Quam vim mali significantes poetæ, impendere apud inferos saxum Tantalo faciunt « ob scelera animi que impotentiam et superbiloquentiam », ea communis pœna stultitiæ est. »

Tusculanes, IV, 16
Cf. de Finibus I. 18

On voit que cette tradition, rejetée par Virgile, ne manquait pas de popularité. Suivie déjà par

quelques poëtes grecs (Pindare entre autres, 1re Olympique), elle trouva à Rome de nouveaux adeptes, et eut sa place dans la littérature latine.

Après le supplice de Tantale, c'est celui de Tityus dont Lucrèce a voulu donner l'explication morale:

Nec Tityon volucres ineunt Acherunte jacentem,
Nec quod sub magno scrutentur pectore quidquam
Perpetuam ætatem possunt reperire profecto.
Quamlibet immani projectu corporis exstet,
Qui non sola novem dispensis jugera membris
Obtineat, sed qui terraï totius orbem,
Non tamen æternum poterit perferre dolorem,
Nec præbere cibum proprio de pectore semper.
Sed Tityos nobis hic est, in amore jacentem
Quem volucres lacerant atque exest anxius angor
Aut alia quævis scindunt cuppedine curæ.

Virgile, comme poëte épique, sinon comme citoyen de la Rome sceptique d'Auguste, croit fermement à ces traditions; tout ce que nie Lucrèce est précisément ce qu'il chante:

Nec non et Tityon Terræ omniparentis alumnum
Cernere erat, per tota novem cui jugera corpus
Porrigitur; rostroque immanis vultur obunco
Immortale jecur tundens, fecundaque pœnis
Viscera, rimaturque epulis, habitatque sub alto

Enead. VI. 595-601. Pectore: nec fibris requies datur ulla renatis.

" Là se montre aussi Titye, fils de la Terre inépuisable; son corps s'étend sur neuf arpents entiers; un énorme vautour, de son bec recourbé, déchirant son foie immortel et son cœur fécond en supplices, le ronge et s'en nourrit: il habite sa vaste poitrine, et ne laisse point de repos à ses fibres toujours renaissantes..."

Trad. Delille

Il semble en lisant ces vers, si beaux, si énergiques, si pleins de sens et de poésie, que Virgile ait repris à dessein le tableau de Lucrèce pour opposer aux négations de son scepticisme la foi naïve des antiques traditions. Mais il faut remonter plus loin pour trouver l'origine de cette vive peinture. C'est à Homère que la doit Virgile, comme c'est d'Homère que Lucrèce avant lui s'était inspiré.

Ulysse a vu Tityus dans son voyage au sombre royaume:

Καὶ Τιτυὸν εἶδον, Γαίης ἐρικυδέος υἱὸν
κείμενον ἐν δαπέδῳ· ὁ δ' ἐπ' ἐννέα κεῖτο πέλε-
-θρα·
γῦπε δέ μιν ἑκάτερθε παρημένω ἧπαρ ἔκειρον,
δέρτρον ἔσω δύνοντες· ὁ δ' οὐκ ἀπαμύνετο
-χερσίν.

Odys. XI. 576 sq.

" Je vis aussi Tityus, fils de l'illustre Tellus, étendu sur le sol; et son corps couvrait neuf arpents: deux vautours, debout à ses côtés, lui rongeaient le

foie ; ils enfonçaient leur bec dans ses entrailles, et ses mains ne pouvaient les repousser. »

L'image de ce supplice fut souvent reproduit par les poëtes latins, dont il frappait l'imagination. Témoins les vers d'Horace (Odes, III. 4) ; de Tibulle (I. 3) et d'Ovide (Métamorph. IV. 47). A l'époque même où Lucrèce en donnait une explication si ingénieuse, Cicéron, d'après Eschyle, dépeignait avec force le châtiment semblable de Prométhée. Le morceau est long ; en voici quelques vers ; c'est Prométhée qui parle :

Jam tertio me quoque funesto die
Tristi advolatu aduncis lacerans unguibus
Jovis satelles pastu dilaniat fero.
Tum jecore opimo farta et satiata affatim
Clangorem fundit vastum et sublime avolans
Pinnata cauda nostrum adulat sanguinem.
Cum vero adesum inflatu renovatum est jecur,
Tum rursus tetros avida se ad pastus refert.
Sic hanc custodem mœsti cruciatus alo
Quæ me perenni vivum fœdat miseria.

Tuscul. II. 10.

L'énergie du vieux poëte tragique semble avoir passé dans ces vers.

Revenons au morceau de Lucrèce qui nous a mené à ces rapprochements. Après Tityus, le poëte passe à Sisyphe. C'est un troisième souv

nir et une nouvelle explication des fables homériques, qui doivent être plus tard les fables Virgiliennes. Sisyphe, c'est l'ambitieux, avec sa pénible existence pleine de fatigues et de mécomptes :

Sisyphus in vita quoque nobis ante oculos est
Qui petere a populo fasces saevasque secures
Imbibit, et semper victus tristisque recedit.
Nam petere imperium, quod inane est, nec datur unquam,
Atque in eo semper durum perferre laborem :
Hoc est adverso nixantem trudere monte
Saxum, quod tamen e summo jam vertice rursum
Volvitur, et plani raptim petit aequora campi.

Il est impossible de peindre par des images plus vives, des coupes plus heureuses, et une plus grande harmonie d'expression. Lucrèce avait devant les yeux deux modèles : les vers d'Homère, d'une part (Odyssée, XI. 594) nous les avons cités dans une précédente leçon : et de l'autre la préoccupation contemporaine de cette vie du forum, si laborieuse et si agitée, qu'il regardait lui-même en pitié du sein de sa quiétude philosophique. On vient de voir comme il s'en est servi.

Le supplice des Danaïdes suit le châtiment de Sisyphe. Le tonneau sans fond qu'elles sont condamnées à remplir à mesure qu'il se vide,

selon Lucrèce, ce sont nos désirs, toujours écoutés par nous, toujours nourris, jamais assouvis :

Deinde animi ingratam naturam pascere semper,
Atque explere bonis rebus satiare que nunquam,
Quod faciunt nobis annorum tempora circum,
Cum redeunt fetus que ferunt varios que lepores;
Nec tamen explemur vitaï fructibus unquam,
Hoc, ut opinor, id est ævo florente puellas,
Quod memorant, laticem pertusum congerere in vas,
v. 1008-1011. Quod tamen expleri nulla ratione potestur.

Comme chacun de ces mots est bien choisi et en même temps bien placé ! Quelle belle gradation par exemple, dans les deux premiers vers : pascere, explere, satiare ! On a souvent admiré dans Bossuet le charme de ces paroles sur Henriette d'Orléans " Les années ne cessaient de lui apporter de nouvelles grâces " Ce charme exquis ne se trouve-t-il pas de même dans ces vers de Lucrèce :

Quod faciunt nobis annorum tempora circum,
Quum redeunt fetus que ferunt, varios q. lepores?

Enfin, le poète se résume : Cerbère même, les Furies et le Tartare ne sont pas autre chose que la crainte du châtiment mérité, et à défaut de ce châtiment, le remords :

Cerberus et Furiæ jam vero, et lucis egenus
Tartarus horrificos eructans faucibus æstus,

Quid? neque sunt usquam, neque possunt esse profecto:
Sed metus in vita pœnarum pro malefactis
Est insignibus insignis, scelerisque luela,
Carcer et horribilis de saxo jactu' deorsum,
Verbera, carnifices, robur, pix, lamina, tædæ;
Quæ tamen etsi absunt, at mens sibi conscia factis
Præmetuens adhibet stimulos terretque flagellis,
Nec videt interea qui terminus esse malorum
Possit, nec quæ sit pœnarum denique finis,
Atque eadem metuit magis hæc ne in morte gra-
-vescant:

v. 1011-1024. Hinc Acherusia fit stultorum denique vita.

Plusieurs des expressions contenues dans ce passage demandent une explication.

Nous retrouvons, au vers 1012, cette expression déjà remarquée par nous chez quelques poetes latins et qui étonne le goût moderne : eructans faucibus æstus. Virgile qui l'a plusieurs fois employée, s'en est encore servi dans le sixième livre qui nous occupe : c'est au vers 297 :

Turbidus hic cœno vastaque voragine gurges
Æstuat, atque omnem Cocyto eructat arenam.

Est insignibus insignis. On a beaucoup remarqué cet emploi du mot insignis en mauvaise part : c'est peut être le seul exemple qu'on en

trouve. — *Jactu' de orsum* : c'est le supplice qui consistait à précipiter les coupables du haut de la roche Carpéienne. — *Robur* ; on appelait ainsi la prison creusée dans le roc, au dessous du Capitole. C'est dans le *robur* que furent mis à mort les complices de Catilina.*

* peut être s'agit-il d'un instrument de supplice, le chevalet.

Pix et tædæ : allusion à un supplice affreux : on enveloppait le condamné de matières inflammables, et on y mettait le feu. C'est ce qu'on appelait d'un nom particulier : *tunica molesta*.

Lamina : lames de fer rouge qu'on passait sur le corps.

Stultorum est une expression empruntée aux Stoïciens : ils opposaient au sage l'insensé, qu'ils confondaient avec le coupable : pour eux le crime, c'était la folie.

L'expression de ces vers est fort belle, et la pensée pleine d'élévation. Gardons-nous cependant de la louer sans restriction. Peut-être faut-il faire un reproche à Lucrèce d'avoir ainsi attaqué des fables auxquelles était attaché le maintien de certaines idées morales nécessaires à la société. La foi dans une vie nouvelle donnait une sanction aux principes naturels de la justice et de la probité : détruire cette croyance, quelque imparfaite qu'elle fût, n'était-ce pas s'exposer en même temps au double péril d'au

toriser le mal et de décourager la vertu ?

Avec plus de prudence et aussi plus d'élévation, Cicéron maintient ferme la croyance à une autre vie, sans attaquer moins vivement que Lucrèce les fables grossières du polythéisme. Les furies qui punissent le crime, ce sont les remords cruels qui s'attachent à l'âme des coupables : avec quelle éloquence ne développe-t-il pas cette pensée dans le premier de ses plaidoyers, celui qu'il prononça pour Roscius d'Amérie, accusé de parricide :

« Nolite enim putare, quemadmodum in fabulis sæpenumero videtis, eos qui aliquid impie sceleratque commiserint, agitari et perterreri Furiarum tædis ardentibus. Sua quemque fraus et suus terror maxime vexat ; suum quemque scelus agitat, amentiaque afficit : suæ malæ cogitationes, conscientiæque animi terrent : hæ sunt impiis assiduæ domesticæque furiæ ; quæ dies noctesque parentum pœnas a consceleratissimis filiis repetant. »

Pro Roscio Amerino, ch. 24.

On peut rapprocher de ce passage deux chapitres du 1er livre des Tusculanes (Ch. 5 et 21) où Cicéron se moque successivement, comme Lucrèce, de Cerbère, le monstre à trois têtes, du Cocyte et de l'Achéron, de Tantale et de Sisyphe, des juges inexorables, Minos et Rhadamante ; contes à dormir debout, qui ne faisaient plus peur, même à une vieille femme. Mais ce qui le distingue

du chantre de la Nature, c'est qu'il défend aussitôt avec force la croyance platonicienne et populaire de l'immortalité de l'âme :

" Mihi quidem naturam animi intuenti, multo difficilior occurrit cogitatio multo quæ obscurior, qualis animus in corpore sit, tanquam alienæ domi, quam qualis quum exierit et in liberum cœlum, quasi domum suam, venerit. "

(Tuscul. 1. 22)

Il n'en est pas de même d'Horace et de Sénèque, chez qui nous retrouvons la négation de Lucrèce. Horace qui tout à l'heure se transportait en imagination dans le royaume des ombres, et nous montrait de loin le Tartare et les Champs-Elysées, traite ailleurs ces vieilles traditions de fables surannées :

.. O beate Sesti
Vitæ summa brevis spem nos vetat incohare longam.
Jam te premet Nox fabulæque Manes
Et domus exilis Plutonia ...

Odes I, 4.

Sénèque le Tragique nie plus clairement encore la survivance de l'âme après le corps :

Ut calidis fumus ab ignibus
Vanescit spatium per breve sordidus ;
Ut nubes gravidas quas modo vidimus
Arctoï Boreæ disjicit impetus :
Sic hic, quo regimur, spiritus effluet.
Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil,

Velocis spatii meta novissima.
Spem ponant avidi: solliciti metum.
Quæris quo jaceas post obitum loco?
Quo non nata jacent.
Tempus nos avidum devorat et Chaos.
Mors est individuo noxia corpori,
Nec parcens animæ. Tartara, et aspero
Regnum sub domino, limen et obsidens
Custos non facili Cerberus ostio,
Rumores vacui, verbaque inania,
Et par sollicito fabula somnio.

Troades. Act. II, fin. 393 sq.

Ce chœur, dont nous n'avons cité qu'une partie, d'une élégance souvent spirituelle, et tout entier inspiré d'Épicure, fait un contraste singulier avec le sujet de la pièce, où l'ombre d'Achille sort des enfers pour venir demander aux Grecs de sacrifier une victime à ses Mânes. Cette victime sera Polyxène. [Il faut convenir que si la doctrine du philosophe manque d'élévation, le talent du poëte dramatique ne paraît guère supérieur en cet endroit.]

Ceci pourrait être retranché. Sauf cette contradiction, la Troade est dans le théâtre la pièce où il y a le plus de talent dramatique.

Avant de revenir à Virgile, rappelons encore les vers, présents à toutes les mémoires, où Juvénal touche le même sujet: lui non plus ne croit pas à ces récits de la mythologie; mais à la façon des poëtes, il en fait cependant usage pour développer avec éloquence les idées qu'il veut faire valoir:

Esse aliquos Manes et subterranea regna,

Et contum, et Stygio ranas in gurgite nigras,
Atque una transire vadum tot millia cymba,
Nec pueri credunt nisi qui nondum aere lavantur.[1]
Sed tu vera puta.[2] Curius quid sentit, et ambo
Scipiadae, quid Fabricius, manes que Camilli,
Quid Cremerae legio et Cannis consumpta juventus,
Tot bellorum animae, quoties hinc talis ad illos
Umbra venit? (Sat. II. 149 Sq.).

Virgile, nous l'avons vu, se détache de tous ces poètes et se rapproche de l'antiquité. Il a reçu d'elle toutes ces traditions consacrées de bonne heure par la poésie, et il les a acceptées de bonne foi. Il les a chantées à son tour en en faisant ainsi que Platon la sanction de la loi morale. En cela il a mieux mérité, disons-le, de la société que ces poètes plus ou moins philosophes qui, en raillant des fables dont ils voyaient sans peine le sens allégorique, ont couru le risque de détruire en même temps les vérités morales dont elles étaient la poétique expression.

Nous venons d'indiquer à combien de sources diverses Virgile avait pu puiser pour composer le magnifique tableau qu'il déroule à nos yeux dans le sixième livre. A toutes ces origines, en faut-il ajouter une autre, dont on s'est vivement occupé dans le courant du XVIIIe siècle. Suivant une ancienne opinion qui fit alors du bruit et souleva de nombreuses discussions, la représentation des Enfers et des Champs-Elysées faisait partie des

(1) Ceux qui ne vont pas encore aux bains publics, c'est à dire les tout petits enfants.

(2) Mais admettons que ces récits soient vrais : que doivent penser alors, etc.

mystères d'Eleusis. La descente d'Ulysse aux enfers, ou, pour parler plus juste, l'évocation des ombres au XIe chant de l'*Odyssée*, serait donc déjà un symbole des initiations : c'est ce que donne à entendre un passage de l'*Axiochus*, dialogue que quelques-uns attribuent à Platon. Les *Grenouilles* d'Aristophane ne seraient elles-mêmes autre chose qu'une parodie de ce voyage mystique : on y voit en effet Bacchus, qui, affublé des insignes d'Hercule et suivi de son esclave Xanthias, passe l'Achéron dans la barque de Caron, et s'avance dans le sombre empire où il est reçu par les initiés. Au XVIIIe siècle, Warburton, évêque de Glocester, dans son ouvrage de *La Divine légation de Moïse démontrée*, prétendit expliquer de même le sixième livre de l'*Enéide* : il trouva des contradictions. Ce fut d'abord le docteur Louth, professeur au collège d'Oxford, qui dans un cours de poésie sacrée combattit l'opinion de son compatriote. Ce fut ensuite Voltaire, qui après l'avoir adoptée en nia la vraisemblance. "Je crois voir, dit-il, (1) une description des mystères de Cérès Eleusine dans le poème de Claudien *Du Rapt de Proserpine*, beaucoup plus que dans le sixième livre de l'*Enéide*. Virgile vivait sous un prince qui joignait à toutes ses méchancetés celle de vouloir passer pour dévot, qui était probablement initié lui-même pour en imposer au peuple, et qui n'aurait pas toléré cette prétendue profanation. Vous voyez qu'Horace, son favori,

(1) Dict. philos. (Art. initiation)

regarde cette révélation comme un sacrilège :

" ... vetabo qui Cereris sacrum
Vulgarit arcanae, sub iisdem
Sit trabibus, fragilem ve mecum
Solvat phaselum ...

Odes III. 2. v. 26 sq.

"Je me garderai bien de loger sous mes toits
Celui qui de Cérès a trahi les mystères.

D'ailleurs la Sibylle de Cumes et cette descente aux enfers imitée d'Homère beaucoup moins qu'embellie, et la belle prédiction des destins des Césars et de l'empire romain, n'ont aucun rapport aux fables de Cérès, de Proserpine et de Triptolème. Ainsi il est fort vraisemblable que le 6e livre de l'Enéide n'est point une description des mystères. Si je l'ai dit, je me dédis."

Warburton s'appuyait surtout sur cette belle invocation que le poëte fait aux Dieux de l'enfer avant d'engager son héros dans ces régions terribles :

Di quibus imperium est animarum, Umbrae q. silentes,
Et Chaos et Phlegethon, loca nocte tacentia late,
Sit mihi fas audita loqui, sit numine vestro
Pandere res alta terra et caligine mersas.

Eneid. VI. 264 sq.

" Dieux souverains de l'empire des morts, Ombres silencieuses, Chaos et Phlégéthon, lieux taciturnes où la nuit règne au loin, souffrez que je redise ce qu'on m'a raconté, souffrez que je révèle vos secrets cachés dans les ténébreux abîmes de la terre. "

(Trad. Delestre)

Warburton prétendait que Virgile dans ces vers s'excusait évidemment d'une faute qui était, selon lui, la divulgation des mystères : si le poète les avait en effet divulgués, il n'aurait pas d'excuse, comme Voltaire le montre fort bien : témoins les vers d'Horace. Par cette belle apostrophe, Virgile a voulu frapper l'imagination, exciter une vive attente, et donner ainsi plus de grandeur aux choses qu'il allait dire : n'y cherchons rien de plus.

Warburton appuyait sa thèse d'un autre passage du sixième livre. Ce sont les vers suivants :

Phlegyas que miserrimus omnes
Admonet, et magna testatur voce per umbras :
"Discite justitiam moniti, et non temnere Divos."

"Phlégyas plus misérable encore leur sert à tous d'exemple, et d'une voix terrible il crie parmi les ombres : "Apprenez par mon sort à ne pas mépriser la justice et les Dieux !"

Voilà, dit Warburton, un avertissement bien tardif et ensemble bien inutile, si c'est une ombre qui dans les enfers le donne à d'autres ombres. Pour des initiés, au contraire, qui sous le voile de l'allégorie fabuleuse savaient retrouver l'enseignement philosophique, il y avait dans ce vers une salutaire leçon, un précepte moral, utile pour la conduite de la vie. En d'autres termes, cet argument revient à la plaisanterie de Scarron :

Cette maxime est bonne et belle ;

Mais, en enfer, à quoi sert-elle ?

On peut répondre, au nom de Virgile, qu'il faut moins chercher dans ces vers un avertissement donné aux vivants par la bouche des morts, qu'un châtiment de plus pour le coupable, obligé de prononcer lui-même la sentence qui le condamne à d'éternels supplices.

Rappelons-nous d'ailleurs que Pindare, à qui l'on ne suppose point l'intention que l'on prête à Virgile, avait montré Ixion instruisant les mortels, non seulement par son exemple, mais même par ses paroles :

Θεῶν δ' ἐφετμαῖς Ἰξίονα φαντὶ ταῦτα βροτοῖς
λέγειν ἐν πτερόεντι τροχῷ
παντᾷ κυλινδόμενον·
τὸν εὐεργέταν ἀγαναῖς ἀμοιβαῖς ἐποιχομένους τί-
-νεσθαι.

Pyth. II. 21 (edit. Sommer)

« On dit que par l'ordre des Dieux, du haut de la roue ailée qui l'emporte sans cesse, sans cesse Ixion répète aux mortels : Que les bienfaits trouvent chez vous un aimable retour. »

Gardons-nous donc, s'il y a des ressemblances entre les tableaux de Virgile et ceux que les initiés passaient en revue pendant les mystères, d'en conclure autre chose sinon que le même modèle avait servi à tracer ces peintures. Virgile a pu connaître les cérémonies des mystères et s'en aider peut-être jusqu'à un certain point : mais qu'il ait eu le dessein de le

représentées dans ses vers, et de faire de son héros un initié; c'est une opinion ingénieuse sans doute, et que l'on a pu soutenir quelque temps avec esprit, mais qu'il est impossible d'admettre sérieusement.

Ce qui est plus certain, c'est qu'aux traditions des poëtes Virgile a mêlé les idées des philosophes, et qu'il a ainsi élevé, épuré et renouvelé en même temps les fables antiques de la mythologie. C'est le côté le plus grand, le plus original de ce morceau célèbre où Anchise explique à son fils la destinée des âmes après la mort: nous nous en occuperons dans la prochaine leçon.

Emile Jacob.

38e Leçon.

6e. Livre

La philosophie et la morale mêlées à la fable et à l'histoire dans le récit de la descente d'Enée aux Enfers.

Rapprochement avec un passage de Lucrèce.

38e Leçon.

6e Livre – La philosophie et la morale mêlées à la fable et à l'histoire dans le récit de la descente d'Enée aux Enfers – Rapprochement avec un passage de Lucrèce.

Bonne rédaction, qui laisse toutefois à désirer pour l'élégance du style.

Nos précédentes études sur le VIe livre de l'Enéide nous ont montré avec quel éclectisme savant et ingénieux Virgile a mis en œuvre les fictions poétiques et les croyances populaires sur l'autre vie. Le poète est allé plus loin. S'inspirant des doctrines de la philosophie, il a renouvelé la fable en lui prêtant un sens moral plus élevé. Ainsi avait fait Lucrèce par ces admirables allégories qui, par malheur, n'ont en vue que la vie présente. Pour Lucrèce, les supplices des Enfers n'ont d'existence qu'ici-bas, dans les peines inévitables que les vices et les passions entraînent le plus souvent. Les allégories de Virgile ont une plus grande portée ; elles ont rapport à la sanction de la loi morale, à la justice rétributive dans l'autre vie. Au point de vue moral, Virgile est donc supérieur à Lucrèce, et aussi à Homère ; car chez Homère, les notions sur la vie future, la séparation des bons et des méchants, le bonheur des âmes vertueuses, tout cela est encore bien confus. Ce qui domine dans le XIe livre de l'Odyssée c'est le regret amer de la vie, exprimé par une morne tristesse, dont Pausanias nous apprend que Polygnote, dans son fameux tableau, avait empreint la figure d'Hector. Chez Homère, ces regrets sont placés dans

la bouche d'Achille. Ulysse le félicite de régner encore dans les Enfers ; mais Achille lui répond avec amertume qu'il aimerait mieux être l'esclave du dernier des laboureurs que de régner sur tous les morts ensemble :

Μὴ δή μοι θάνατόν γε παραύδα, φαίδιμ' Ὀδυσσεῦ.
Βουλοίμην κ' ἐπάρουρος ἐὼν θητευέμεν ἄλλῳ,
Ἀνδρὶ παρ' ἀκλήρῳ, ᾧ μὴ βίοτος πολὺς εἴη,
Ἢ πᾶσιν νεκύεσσι καταφθινομένοισιν ἀνάσσειν.

Odys. XI. 489-91.

La descente aux Enfers de Virgile est plus morale. Il y a des punitions non seulement pour les grands coupables, mais pour tous les crimes qui violent les lois divines et humaines. Et aux châtiments, le poëte oppose les récompenses qui ne laissent aucune place aux regrets de la vie. Il y a à cet égard une différence complète entre Homère et Virgile. Les paroles d'Achille trouvent au VIe livre de l'Enéide une très éclatante contradiction. C'est lorsqu'Anchise montre à Enée dans une vallée des Champs-Elysées les âmes destinées à revivre. Enée lui dit :

O pater, anne aliquas ad cœlum hinc ire putandum est
Sublimes animas, iterumque in tarda reverti
Corpora ? Quæ lucis miseris tam dira cupido ?

Eneid., VI 719-21.

Cela est tout le contraire du vœu d'Achille.

Cette question d'Enée est le point de départ d'un des morceaux les plus considérables de l'Enéide, celui où Anchise explique la nature des âmes,

qui ne sont pour ainsi dire que des émanations de l'âme universelle du monde. Ces âmes, entrant dans les corps, y contractent nécessairement des souillures, puis descendues dans les Enfers, elles s'y purifient pour retourner ensuite à la lumière :

Has omnes, ubi mille rotam volvere per annos,
Lethæum ad fluvium deus evocat agmine magno,
Scilicet immemores supera ut convexa revisant,
Rursus et incipiant in corpora velle reverti.

Æneid., VI. 748 - 51.

Ces âmes, à la différence de celles du XIe livre de l'*Odyssée*, sont si éloignées de souhaiter retourner à la vie qu'il faut qu'on leur fasse oublier qu'elles ont déjà vécu une fois pour qu'elles consentent à rentrer dans des corps.

Il y a donc dans ce passage deux grandes idées qui donnent à Virgile sur Homère, grâce aux progrès des temps, une incontestable supériorité : c'est d'abord la sanction de la loi morale par les châtiments et les récompenses de l'autre vie ; puis l'expiation, la purification à laquelle sont soumises les âmes souillées par le contact des corps :

Quin et supremo quum lumine vita reliquit,
Non tamen omne malum miseris, nec funditus omnes
Corporeæ excedunt pestes ; penitusque necesse est
Multa diu concreta modis inolescere miris.
Ergo exercentur pœnis, veterumque malorum
Supplicia expendunt : aliæ panduntur inanes

Suspensæ ad ventos; aliis sub gurgite vasto
Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni:
Quisque suos patimur Manes. Exinde per amplum
Mittimur Elysium, et pauci læta arva tenemus;
Donec longa dies, perfecto temporis orbe,
Concretam exemit labem, purumque relinquit
Æthereum sensum atque auraï simplicis ignem.

Æneid. VI, 735-45.

Ces doctrines sont autant éloignées de l'Épicuréisme que des fables sur les Enfers elles-mêmes. Servius est donc peu fondé à dire au sujet du vers 264 du VIe livre: "Ex majore autem parte Syronem magistrum Epicureum sequitur." Virgile appartient assurément à la secte d'Épicure; mais dans ces passages du VIe livre, rien n'est emprunté aux doctrines épicuriennes qui rejetaient tout ce qui a rapport à la vie future; il faut donc que Virgile ait puisé à d'autres sources. C'est en effet de Pythagore et de Platon qu'il s'est inspiré. Ces doctrines sur la vie future sont non seulement dans l'*Axiochus*, dialogue attribué seulement à Platon, mais encore à la fin du *Phédon*, à la fin du *Gorgias*, à la fin de la *République*, dans ces mythes où Platon aime à retrouver sous la forme symbolique que leur prête le bon sens instinctif des hommes, ces idées où l'amenait par une autre voie la spéculation philosophique. Telle est à la fin du Xe livre de la *République* la vision d'~~Er~~ Her l'Arménien opposée par Platon lui

même au XIe livre de l'*Odyssée*. Le récit commence par une épigramme contre ce qu'a raconté Homère : " Ce n'est pas là, dit-il, une histoire d'Alcinoüs que je vais vous rapporter ... " Par cette plaisanterie il montre la supériorité des idées qu'il va développer sur celles d'Homère. Ces passages de Platon ont cela de commun qu'ils établissent l'immortalité de l'âme, son jugement après la mort, ses récompenses, ses châtiments, sa purification. Ils diffèrent par la forme mythique que le philosophe a donnée en des endroits divers à des pensées toujours les mêmes. Ces mythes, Platon dit tantôt qu'ils sont douteux, tantôt que rien n'est plus véritable. Dans le premier cas, c'est qu'il songe à la forme ; dans le second, c'est qu'il pense au fond même. Virgile, comme Platon, adopte ces fables et les a jugées véritables par ce fond de vérité qu'elles renferment, et par là sa poésie a bien mérité de l'humanité.

Entre Platon et Virgile nous rencontrons Cicéron, dans le Songe de Scipion, qui faisait partie du VIe livre de sa *République* et qui nous a été conservé par Macrobe. Ce morceau reproduit les idées de l'immortalité de l'âme et de sa purification sous une forme empruntée à Platon et cependant nouvelle. Il semble qu'il n'ait pas été inconnu à l'érudition de Virgile. On pourrait en trouver des traces dans le VIe livre. Ainsi au vers 882, le *Tu Marcellus eris*, sem-

ble être un souvenir d'un passage de ce songe. Le prem
Africain apparaît au second et lui révèle les choses
de l'autre vie. Ce second Africain a une destinée q
ne sera point accomplie. La mort l'interrompra à p
près comme plus tard il en sera de Marcellus. Le
premier Africain dit à Scipion Emilien en lui ann
çant son avenir : " Enfin pour n'en pas dire plus tu
auras un jour comme dictateur à constituer la rép
blique, si tu échappes aux mains parricides de tes pro
" Ac ne multa, dictator rempublicam constituas

Cicéron (de Repub. Liv. VI. Ch. XII) oportet, si impias propinquorum manus effugeris.
Il y a donc ici la vue d'un avenir qui ne s'accomplira

Il y a encore un autre rapprochement possible. Vo
comment Virgile parle de l'état des âmes déchues de
leur pureté primitive, du moment où elles sont entrée
dans la prison du corps :

Igneus est ollis vigor et cœlestis origo
Seminibus, quantum non noxia corpora tardant
Terreni que hebetant artus moribunda que membr
Hinc metuunt cupiunt que, dolent gaudent que
auras

Eneid. VI 730-34. Dispiciunt, clausæ tenebris et carcere cæco.

C'est aussi ce qu'avant Virgile avait dit Cicéron. L
premier Africain dit au second : " Occupe ton
âme, Scipion, des meilleures choses ; il n'en est point
meilleures que les veilles pour le salut de la patrie ..

développée, exercée par ce noble travail, s'envolera plus vite vers cette demeure, sa maison natale. Sa course en sera plus libre et plus légère, si lors même qu'elle est renfermée dans le corps, elle se produit et s'élance, et par la contemplation s'arrache à la matière. Car les âmes de ceux qui se livrèrent aux plaisirs des sens, qui s'en firent comme les esclaves, et obéissant à la volupté par l'ordre des passions, violèrent les lois des Dieux et des hommes, ces âmes une fois sorties du corps sont retenues errantes autour de la terre et ne rentrent dans ce lieu qu'après le tourment d'une agitation de plusieurs siècles" — " Hanc tu exerce optimis in rebus! Sunt autem optimæ curæ de salute patriæ: quibus agitatus et exercitatus animus velocius in hanc sedem et domum suam pervolabit. Id que ocius faciet, si jam tum, quum erit inclusus in corpore, eminebit foras et ea, quæ extra erunt, contemplans, quam maxime se a corpore abstrahat. Namque eorum animi, qui se corporis voluptatibus dediderunt, earum que se quasi ministros præbuerunt, impulsu que libidinum voluptatibus obedientium, deorum et hominum jura violaverunt, corporibus elapsi circum terram ipsam volutantur; nec hunc in locum, nisi multis exagitati seculis, revertuntur. "

Trad. de Mr. Villemain.

Cicer. (de Republ.) Liv. VI. chap (XXVI

Il est impossible de ne pas apercevoir là une

évidente parenté. Cette parenté tient à une descendance commune. Tout cela vient de Platon.

Virgile a fait de toutes ces idées un très bel usage. Il les a mêlées aux imaginations des poètes et des artistes épurées et renouvelées par ce mélange. Il s'en est encore habilement servi pour marquer plus qu'il ne l'avait fait jusque là l'intérêt national de son œuvre. Jusqu'à présent une suite d'oracles ont fait connaître à Enée qu'il doit fonder dans un pays appelé Italie, sur le Tibre, l'empire de la nation romaine. Eh bien! par une révélation plus complète de l'avenir, Enée va en savoir davantage. Dans une vallée des Champs-Elysées, Virgile rassemble les âmes qui en vertu de ces lois si poétiquement exposées d'après les philosophes, doivent reparaître sous la figure des grands hommes de Rome. Ces grands hommes (du vers 756 au vers 885) sont tous passés en revue jusqu'au souverain qui écoute le poète, jusqu'au jeune prince dont le nom est prononcé en même temps que lui par sa mère. Cette partie du VIe livre est donc de tous points une admirable conception à laquelle concourt, comme dit Servius, la fable, la philosophie et l'histoire. L'Enéide n'a rien de plus élevé. Ce morceau en est comme le faîte, et il a été placé judicieusement à son centre, entre le monde grec et le monde romain; entre des perspectives

ouvertes d'un côté sur la fable, et de l'autre sur l'histoire.

Nous avons épuisé les questions générales auxquelles donne lieu ce grand épisode.

1° Comment se rattache-t-il au poème? par le merveilleux, qui est un ornement si convenable et même si nécessaire à l'épopée; par le parti qu'il a su en tirer pour marquer au moyen d'allusions historiques l'intérêt national de son poème; par l'occasion qui y donne lieu, la venue de son héros près de l'Averne.

2° A quelle place le poëte a-t-il jugé à propos de le mettre? au centre même de la composition.

3° De quels éléments se compose ce morceau? de la fable, de la philosophie et de l'histoire.

Que reste-t-il à montrer de général? Ce serait le mérite de l'ordonnance et de la composition; mais nous l'avons déjà fait connaître en recherchant comment aux traditions fabuleuses reçues des poëtes, des artistes, peut-être même des cérémonies religieuses et des représentations mystiques, Virgile a su joindre ce qu'il avait appris des philosophes. De plus il a fait servir cette exposition à l'intérêt historique de son œuvre, à la révélation de la destinée future de Rome. Le plan aboutit à l'histoire de Rome par un voyage fait à travers les fictions mythologiques et les notions de la philosophie. C'est à l'histoire que le poëte veut nous conduire, aperçue dans ce lointain qui

seul peut la rendre poétique.

Ce morceau continue, sur la grandeur de Rome, les révélations de cet admirable discours de Jupiter qui commence par ces mots :

Parce metu, Cytherea, manent immota tuorum

Eneid., 1. 257. Fata tibi ..

révélations qui seront complétées par la description du bouclier d'Enée (du vers 626 au vers 728). VIIIe livre

Le premier passage est l'annonce générale de la grandeur de Rome ; le deuxième, l'énumération de ses plus illustres citoyens ; le troisième, la revue de ses actes les plus éclatants. Ces trois morceaux sont d'une importance capitale. Car c'est là surtout que se trouve marqué l'intérêt national, historique de cette œuvre épique. Nous avons déjà vu dans le Commentaire de Servius que plusieurs personnes de l'antiquité intitulaient l'Enéide Gesta populi romani. C'était exagérer, sans doute ; mais c'était en même temps entrer dans l'esprit général du poème.

Nous pouvons maintenant analyser en détail ce magnifique épisode :

Di, quibus imperium est animarum umbraeque silentes,
Et Chaos et Phlegethon, loca nocte tacentia late,
Sit mihi fas audita loqui, sit numine vestro
Eneid. VI, 264-67. Pandere res alta terra et caligine mersas.

Iliade. II. 484-87.

Eneid. VI 268-70.

Ces invocations redoublées ne sont pas étrangères à la manière d'Homère. Ainsi au 2e livre de l'Iliade, lorsqu'il va s'engager dans le long dénombrement de l'armée des Grecs, il croit avoir besoin du secours des Muses pour instruire les hommes de tant de détails :

Ἔσπετε νῦν μοι, Μοῦσαι Ὀλύμπια δώματ' ἔχουσαι·
ὑμεῖς γὰρ θεαί ἐστε, πάρεστέ τε, ἴστε τε πάντα,
ἡμεῖς δὲ κλέος οἶον ἀκούομεν, οὐδέ τι ἴδμεν·

De même ici Virgile, au moment de s'engager avec son héros dans ce voyage extraordinaire qui va révéler les choses de l'autre vie, fait une invocation nouvelle. Cela n'est pas contraire à la poésie homérique, mais rentre encore plus dans les habitudes des poëtes qui vinrent après Homère. Les Alexandrins par exemple interviennent davantage dans leurs poëmes.

Le commencement du voyage dans des régions si solitaires et si obscures est peint à merveille par le poëte :

Ibant obscuri solâ sub nocte per umbram,
Per que domos Ditis vacuas et inania regna.

Par la figure nommée hypallage, l'épithète sola est transportée à la nuit, lorsqu'elle conviendrait mieux aux voyageurs ; et de même obscuri se rapporterait évidemment mieux à la nuit. On voit ici avec quel art Virgile redouble dans le même vers ces expressions obscuri, nocte, umbram,

pour mieux marquer la sombre horreur du lieu.
Inania regna: on lit dans Horace, Ode 4. liv. 1.
Jam te premet Nox, fabulaeque Manes
Et domus exilis Plutonia.
Domus exilis est l'équivalent de *inania regna*.
Le poete rend son idée plus frappante par une comparaison:

Énéid. VI. 270-73.

Quale per incertam lunam, sub luce maligna,
Est iter in sylvis, ubi cœlum condidit umbra
Jupiter, et rebus nox abstulit atra colorem.

Malignus, avare, est opposé à *benignus*, généreux, riche, de même que *parcus* est le contraire de *largus*.

Voilà les voyageurs entrés, et tout d'abord ils aperçoivent les gardiens de la porte des Enfers. Ce sont des Spectres effrayants, la Mort et ses ministres, c'est-à-dire ce qui abrège et interrompt la vie, le Travail, la Faim, la Pauvreté, les Soucis, la Maladie, la Vieillesse; puis encore les Passions, les Vices, la Discorde, la Guerre, la Mort; et ce qui lui ressemble, le Sommeil, cette mort de chaque jour:

Vestibulum ante ipsum primis que in faucibus Orci
Luctus et ultrices posuere cubilia curae;
Pallentes que habitant Morbi, tristis q. Senectus,
Et Metus, et malesuada Fames, et turpis Egestas,
Terribiles visu formae, Lethum que Laborque;

Tum consanguineus Lethi Sopor, et mala mentis
Gaudia, mortiferumque adverso in limine Bellum,
Ferreique Eumenidum thalami et Discordia demens,
Æneid. VI 273-81. Vipereum crinem vittis innexa cruentis.

Tum consanguineus Lethi Sopor. Homère au XIVe livre de l'Iliade, dit :

Iliade XIV. 231. Ἔνθ' Ὕπνῳ ξύμβλητο, κασιγνήτῳ Θανάτοιο.

De même Hésiode :

Théogonie, 756. Ὕπνον.. κασίγνητον Θανάτοιο.

Bossuet a rencontré lui-même quelque part cette parenté quand il dit : « Ce lit où il nous faut tous les jours aller mourir. »

Hésiode, dans sa longue description du Tartare, (elle commence au vers 771 de sa Théogonie) avait mis Virgile sur la voie de cette énumération qui n'a pas été surpassée depuis. On peut aussi en trouver jusqu'à un certain point l'idée chez Lucrèce, au Livre III. Lucrèce place à la porte de la Mort des personnages allégoriques, le Mépris et la Pauvreté dont la crainte précipite les hommes dans les travaux. Il fait ici un raisonnement singulier. Il lui semble que c'est par la crainte de la Mort que les hommes s'abandonnent aux passions et se jettent dans tous les crimes. « On ne conçoit pas aisément, dit son traducteur Lagrange comment la crainte de la mort fait naître dans

les hommes l'avarice, l'ambition, l'envie, tous les vices en un mot, et subjugue les cœurs au point d'inspirer à quelques hommes l'aversion de la vie et le projet de se tuer. » En effet Lucrèce en vient jusqu'à dire que plusieurs se tuent par crainte de la mort. Mais quelque sophistique que soit ce raisonnement, les vers sont admirables, les beautés poétiques frappent vivement l'imagination; elles sont l'antécédent des des beautés de Virgile :

Denique avarities, et honorum cæca cupido,
Quæ miseros homines cogunt transcendere fines
Juris, et interdum socios scelerum atque ministros,
Noctes atque dies niti præstante labore
Ad summas emergere opes : hæc vulnera vitæ
Non minimam partem mortis formidine aluntur.
Turpis enim ferme et contemptus et acris Egestas
Semota ab dulci vita stabili que videntur :
Et quasi jam Lethi portas cunctarier ante.

Lucrèce III, 59-67.

Dans ce dernier vers était contenue, ce semble, l'idée de Virgile, de mettre aux portes de la Mort tous les fantômes qu'il y a mis.

Hæc vulnera vitæ, ces plaies secrètes de la vie en une admirable expression.

Turpis enim ferme contemptus et acris Egestas : Ce ferme rend les opinions de Lucrèce moins affirmatives : il en fait ainsi que de feres un fréquent usage.

Lucrèce a réuni ces deux choses, le Mépris et la Pauvreté, parce que l'une amène toujours l'autre.

" Las du mépris des sots qui suit la pauvreté. "

a dit André Chenier.

Lucrèce développe son idée, fausse dans l'ensemble, mais vraie dans les détails :

Unde homines, dum se, falso terrore coacti
Refugisse volunt longe, longe que recesse,
Sanguine civili rem conflant, divitiasque
Conduplicant avidi, cædem cæde accumulantes ;
Crudeles ! gaudent in tristi funere fratris :
Et consanguineum mensas odere timent que.

Lucrèce, III. 67-73.

Il faut se souvenir que Lucrèce était contemporain des guerres civiles de Marius et de Sylla. Quel admirable tableau des crimes de son temps : Crudeles ! gaudent ... Ce mot est déjà placé à la manière Virgilienne :

Consimili ratione ab eodem sæpe timore
Macerat invidia ; ante oculos illum esse potentem,
Illum aspectari, claro que incedere honore,
Ipsi se in tenebris volvi cœno que queruntur.
Intereunt partim statuarum et nominis ergo :
Et sæpe usque adeo, mortis formidine, vitæ
Percipit humanos odium lucis que videndæ
Ut sibi consciscant mœrenti pectore lethum.

Tout ce morceau, dont le raisonnement est peu

intelligible, a cependant de grandes beautés. Les détails ont une secrète analogie avec la peinture de Virgile.

Nous avons lu plus haut cette peinture des ministres de la Mort. Dans la confusion apparente avec laquelle Virgile les a groupés, il les a cependant rangés avec une certaine logique. Près du Sommeil sont ces joies coupables et funestes, *mala mentis gaudia*, dans lesquelles s'engourdit l'âme et qui sont comme le sommeil de la partie morale de notre être. Tite-Live à la même époque rencontrait une expression semblable : « Sextus est Tarquinius, qui hostis pro hospite, priori nocte vi armatus mihi sibi que, si vos viri estis, pestiferum hinc abstulit gaudium. »

Tite-Live, liv. 1 ch. 58.

La Fureur, la Discorde et la Guerre sont unies dans le même groupe, et suivant la remarque d'un régent de l'ancienne Université, Mr. Lebeau, la Guerre y balance à elle seule tous les autres fléaux. La Faim, la Pauvreté, *et malesuada Fames et turpis* (dont on rougit) *Egestas* vont ensemble. Le Travail y est voisin de la Mort. Dans cette description, en un mot, Virgile ne veut pas trop d'exactitude, ce qui serait froid ; mais il n'abandonne pas non plus la logique.

Ferrei que Eumenidum thalami. Cette place assignée ici aux Furies est difficile à concilier

avec ce que dit le poète dans le même livre :

Stat ferrea turris ad auras.

Eneid., VI. 555-57. Tisiphone que sedens, palla succincta cruenta,
Vestibulum exsomnis servat noctes que dies que ;

et avec le vers 570 où Tisiphone se trouve placée à côté de Rhadamante :

Continuo sontes ultrix accincta flagello
Tisiphone quatit insultans, torvos que sinistra
Intentans angues, vocat agmina sæva sororum.

Cette difficulté a embarrassé Heyne. Les Furies se déplaceraient donc ? Peut-être est-ce une inadvertance.

Ce monde où nous introduit la Mort est un monde bien mystérieux, que notre imagination peuple de ses conceptions. C'est peut-être ce que Virgile a voulu indiquer en plaçant les Songes à côté de cette description.

In medio ramos annosa que brachia pandit
ib. 282-84. Ulmus opaca, ingens, quam sedem Somnia vulgo
Vana tenere ferunt, foliis que sub omnibus hærent.

Toute cette peinture est à la fois fantastique et allégorique. Il s'y trouve assez de sens pour que la raison soit satisfaite ; pas assez pour que l'imagination soit trop désintéressée.

Enée, continuant son voyage, arrive à l'endroit où se réunissent les fleuves infernaux. Nous avons déjà parlé dans une précédente leçon de cette to-

pographie qui n'est pas sans rapport avec certains lieux de l'Italie et de la Grèce, et qui a été aussi imitée d'Homère et d'Hésiode. C'est là que, selon une fable inconnue à Homère, Caron passait les morts dans la fatale barque :

Hinc via Tartarei quae fert Acherontis ad undas.
Turbidus hic coeno vastaque voragine gurges
Aestuat, atque omnem Cocyto eructat arenam.
Portitor has horrendus aquas et flumina servat
Terribili squalore Charon; cui plurima mento
Enéd. VI. 295-300. Canities inculta jacet; stant lumina flamma.

Stant lumina flamma : Stare a ici le même sens que constare, "être plein de". Ennius avait dit Stant pulvere campi ; "les champs sont pleins de poussière", expression que Virgile a imitée au XIIe livre de l'Enéide, vers 407 :

.. Jam pulvere coelum
Stare videm.

On la trouve encore chez Horace :

Vides ut alta stet nive candidum
Horace, Odes 1. Liv. 9. Soracte.

" Vois comme le Soracte est tout plein de neige."
Mr. Quicherat, dans son Thesaurus poëticus, donne encore d'autres exemples :
Pulvereo stant astra globo, de Stace ;
Stetit imbre cruento - Informis facies, de Lucain

39e Leçon.

6e Livre.

Énée passe le Styx.

Les tristes ombres.

Le Tartare.

39e Leçon.
6e Livre — Énée passe le Styx. Les tristes ombres — Le Tartare.

Bonne rédaction, exacte, nette, généralement assez bien écrite ; étude personnelle des textes cités.

Après avoir considéré le VIe livre de l'Énéide sous divers points de vue généraux, dans ses éléments constitutifs empruntés à la fable, à la philosophie, à l'histoire, et enfin dans son ordonnance, nous en avons essayé l'analyse en nous bornant à quelques citations choisies et à un petit nombre d'observations. Nous avons été conduits avec notre héros sur les bords de l'Achéron et du Styx où se presse la foule des ombres :

Æneid. VI, 305.

"Huc omnis turba ad ripas effusa ruebat :
Matres atque viri, defunctaque corpora vitâ
Magnanimum heroum, pueri, innuptæque puellæ,
Impositique rogis juvenes ante ora parentum..."

— Rien n'est plus simple et plus frappant que ces vers. Virgile s'est inspiré d'un passage du XIe livre de l'Odyssée :

Odys. XI, 36.

" .. αἱ δ' ἀγέροντο
ψυχαὶ ὑπὲξ Ἐρέβευς νεκύων κατατεθνηώτων
νύμφαι τ' ἠΐθεοί τε πολύτλητοί τε γέροντες,
παρθενικαί τ' ἀταλαί, νεοπενθέα θυμὸν ἔχουσαι·
πολλοὶ δ' οὐτάμενοι χαλκήρεσιν ἐγχείῃσιν,
ἄνδρες ἀρηΐφατοι, βεβροτωμένα τεύχε' ἔχοντες·
οἳ πολλοὶ περὶ βόθρον ἐφοίτων ἄλλοθεν ἄλλος

θεσπεσίῃ ἰαχῇ· ἐμὲ δὲ χλωρὸν δέος ᾕρει.»
— Il y a un contraste que le poète a laissé chez le poète Grec. Homère oppose les vieillards qui ont beaucoup souffert aux jeunes vierges qui en sont à leur première douleur. Virgile s'est privé de ce beau contraste ; mais en revanche il termine son énumération par un trait singulièrement touchant :

« Impositique rogis juvenes ante ora parentum. »

— Il lui a paru plus pathétique de faire survivre ces vieillards à leurs enfants que de les amener aux enfers à la fin d'une longue vie qui demande pour ainsi dire le repos de la mort. On se rappelle involontairement les plaintes si touchantes du vieil Evandre devant le bûcher de Pallas :

Ened. XI. 160. « Contra ego vivendo vici mea fata superstes

Restarem ut genitor ! »

Horace, dans son ode 18 du livre II, a comme retrouvé ce trait négligé par Virgile. Il vient de flétrir l'avidité du riche qu'on voit tous les jours arracher les bornes du champ voisin, chasser la femme et le mari réduits à emporter dans leur sein leurs dieux paternels et leurs enfants à-demi nus : Le poète continue ainsi :

« Nulla certior tamen
Rapacis Orci fine destinata
Aula divitem manet
Herum. Quid ultra tendis ? aequa tellus

Pauperi recluditur
Regum que pueris: nec satelles Orci
Callidum Promethea
Revexit auro captus. Hic superbum
Tantalum, atque Tantali
Genus coercet: hic levare functum
Pauperem laboribus
Vocatus atque non vocatus audit. »

Il y a un certain rapport entre ces pauvres que la mort débarrasse de leurs misères et les vieillards du XI.e livre de l'Odyssée.

L'idée qui domine les deux passages d'Homère et de Virgile, c'est l'indifférence de la mort à tout moissonner sans pitié, sans choix, sans pudeur, comme dit notre Lafontaine, dont nous ne pouvons nous défendre de citer les beaux vers:

Lafontaine, Fables. Livre VIII, 1.

« La mort ne surprend point le sage:
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas! embrasse tous les temps:
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut; tous sont de son domaine;
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière

Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur ;
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse ;
La mort ravit tout sans pudeur :
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse. »

— Cette richesse de la mort rappelle une expression bien célèbre :

.. « Strepitumque Acherontis avari, »

et ce beau vers de Sophocle (<u>Œdipe-roi</u>, v. 30) :

« Ἀίδης στεναγμοῖς καὶ γόοις πλουτίζεται. » *

— Mais revenons à notre sixième livre. Virgile relève son tableau mélancolique par deux comparaisons empruntées aux Grecs, mais placées avec tant d'art qu'on y trouve tout le charme de l'originalité :

« Quam multa in silvis autumni frigore primo
Lapsa cadunt folia ; aut ad terram gurgite ab alto
Quam multæ glomerantur aves, ubi frigidus annus
Trans pontum fugat et terris immittit apricis. »

— L'élégance est le moindre mérite de ces vers. Il y a une harmonie admirable entre ces feuilles qui tombent en automne, ces oiseaux qui fuient devant l'hiver et cette foule des ombres qui se presse sur les bords de l'Achéron. Virgile nous offre une peinture semblable dans ses <u>Géorgiques</u> (IV, v. 470) :

« At cantu commotæ Erebi de sedibus imis,

* Voir chez Aul. Gelle, Noct. Att. I, 24, l'épitaphe de Névius :

. . . .
.. Postquam est Orcino traditus thesauro
. . . .

Umbræ ibant tenues simulacraque luce carentum:
Quam multa in foliis avium se millia condunt,
Vesper ubi aut hibernus agit de montibus imber. »

Il nous montre la foule des morts qui se rassemble aux accents d'Orphée. Puis vient cette mélancolique et touchante énumération que nous avons lue dans l'*Enéide*:

Georg. IV, 475.

« Matres atque viri, defunctaque corpora vita
Magnanimum heroum, pueri innuptæque puellæ,
Impositique rogis juvenes ante ora parentum. »

et ce qui termine tout le tableau, c'est la barrière infranchissable du Cocyte:

« Quos circum limus niger et deformis arundo
Cocyti, tardaque palus inamabilis unda
Alligat, et novies Styx interfusa coercet. »

— Non seulement Virgile, comme Molière, prend son bien partout où il le trouve, mais encore il se fait à lui-même des emprunts.

— Toutes les ombres veulent passer:

« Stabant orantes primi transmittere cursum,
Tendebantque manus, ripæ ulterioris amore. »

Mais beaucoup sont repoussées en vertu des lois que la Sibylle explique à Enée: il faut avoir reçu la sépulture; lois injustes sans doute, mais consacrées par la croyance publique. L'ombre de Patrocle les rappelle à Achille (*Iliade*, XXIII. 71): « Tu dors, Achille, et tu m'oublies; vivant j'étais l'objet de

tes soins ; mort, tu me négliges. Ne tarde pas à m'ensevelir et je franchirai les portes de Pluton. Les âmes, images de ceux qui ne sont plus, me repoussent et ne me permettent point de me mêler avec elles au-delà du fleuve, mais j'erre au hasard devant les portes du palais infernal :"

" Εὕδεις, αὐτὰρ ἐμεῖο λελασμένος ἔπλευ, Ἀχιλλεῦ·
Οὐ μὲν μευ ζώοντος ἀχύδεις, ἀλλὰ θανόντος·
θάπτε με ὅττι τάχιστα, πύλας Ἀΐδαο περήσω.
τῆλέ με εἴργουσι ψυχαί, εἴδωλα χαμόντων,
οὐδέ μέ πω μίσγεσθαι ὑπὲρ ποταμοῖο ἐῶσιν·
ἀλλ' αὔτως ἀλάλημαι ἀν' εὐρυπυλὲς Ἄϊδος δῶ.

— Warburton a fait à ce sujet une observation spirituelle : ces lois, difficiles à comprendre, qui punissent comme un crime ce qui n'est qu'un malheur, regardaient plus les vivants que les morts ; elles leur inspiraient le respect des cérémonies funèbres.

La peinture de ces ombres amène la scène de Palinure qui a déjà fixé notre attention. Énée consol[e] son malheureux pilote en lui annonçant que les peu[ples] voisins apaiseront ses mânes, lui dresseront une tomb[e] où de solennelles offrandes seront envoyées, et que pou[r] toujours le lieu où il a péri conservera le nom de Palin[ure]. Notre héros poursuit son chemin avec la Sibylle e[t] s'approche du fleuve. Il se présente à Charon qu[i] refuse d'abord, d'une voix menaçante, de le recevoi[r] dans sa barque, puis à la vue du rameau d'or que l…

Æneid. VI, 379.

montre la Sibylle, s'apaise soudain et s'empresse d'accueillir Énée et la prêtresse :

« . . Ille admirans venerabile donum
Fatalis virgæ, longo post tempore visum,
Cæruleam advertit puppim, ripæque propinquat. »

— Ce vers, où succèdent à la rudesse du premier abord une subite déférence, un empressement obséquieux, peignent à merveille le caractère des subalternes. Virgile excelle à donner à la fable une certaine vraisemblance morale.

(Trad. Delestre). « Charon chasse les ombres qui s'étaient assises le long des bancs, dégage la nacelle et y reçoit le grand Énée. La frêle barque a gémi sous ce poids et livre en s'entr'ouvrant un passage à l'onde fangeuse. »

— Cette peinture si naturelle et si vive est un souvenir ingénieux d'Homère. Comme la barque de Charon, le char de Diomède fléchit sous le poids inaccoutumé de Minerve. « La déesse impatiente prend place sur le siège à côté du divin Diomède. L'essieu de hêtre gémit sous le poids, car il porte une déesse terrible et un vaillant guerrier. »

Iliade, V, 837.

« Ἡ δ' ἐς δίφρον ἔβαινε παραὶ Διομήδεα δῖον
ἐμμεμαυῖα θεά· μέγα δ' ἔβραχε φήγινος ἄξων
βριθοσύνῃ· δεινὴν γὰρ ἄγεν θεὸν ἄνδρα τ' ἄριστον. »

— Voilà nos voyageurs arrivés sur l'autre rive. Ici commence pour ainsi dire un nouveau chapitre du récit qui nous occupe. D'abord se présente Cerbère

à qui la Sibylle jette un gâteau soporifique : c'est ainsi que dans Apollonius de Rhodes, Médée endort le dragon gardien de la toison d'or :

Argonaut. IV, 156.

« Ἡ δέ μιν ἀρκεύθοιο νέον τετμηότι θαλλῷ
βάπτουσ' ἐκ κυκεῶνος ἀκήρατα φάρμακ' ἀοιδαῖς
ῥαῖνε κατ' ὀφθαλμῶν περί τ' ἀμφί τε νήριτος
ὀδμὴ
φαρμάκου ὕπνον ἔβαλλε. »

— Dans sa peinture de Cerbère, Virgile s'est probablement souvenu d'Hésiode qui l'avait représenté farouche, intraitable :

Théogonie. 311.

« Κέρβερον, ὠμηστήν, Ἀΐδεω κύνα χαλκεόφωνον
πεντηκοντακάρηνον, ἀναιδέα τε κρατερόν τε. » *

* intraitable pour qui voudrait sortir, caressant pour ceux qui entrent, dit encore Hésiode (Théog. 769 sq.)

comme devait le peindre Lucien dans un de ses dialogues (dial. XXI. Ménippe et Cerbère).

Pourquoi Cerbère montre-t-il tant de colère contre un nouvel arrivant ? C'est sans doute, dit spirituellement Heyne, parce qu'il ne reconnaît point Enée pour un mort. Cette colère est admirablement décrite par Virgile, avec cette harmonie imitative, secret des grands poètes, où nul ne l'a surpassé :

Eneid. VI, 417

Cerberus hæc ingens latratu regna trifauci
Personat, adverso recubans immanis in antro.
Cui vates horrere videns jam colla colubris,
Melle soporatam et medicatis frugibus offam
Objicit : ille, fame rabida tria guttura pandens,

Corripit objectam, atque immania terga resolvit
Fusus humi, totoque ingens extenditur antro. "

Voilà de fort beaux vers contre lesquels Horace a essayé de lutter dans son ode sur l'arbre qui a failli l'écraser. Il a voyagé en esprit dans les Enfers et n'a point oublié le terrible Cerbère:

Odes, livre II. XIII.

" Quid mirum? ubi illis carminibus stupens
Demittit atras bellua centiceps
Aures, et intorti capillis
Eumenidum recreantur angues... "

La description d'Horace est courte, vive; mais elle n'efface point celle de Virgile.

— Cerbère écarté, notre poète fait traverser à Enée une région qui semble lui avoir été indiquée par ces paroles d'Anchise, au Ve livre, vers 731:

... " Ditis tamen ante
Infernas accede domos; et Averna per alta
Congressus pete, nate, meos: non me impia namque
Tartara habent, tristes umbræ, sed amœna piorum
Concilia Elysiumque colo... "

— Il y a ici une difficulté qui se trahit dans les manuscrits. Tristes umbræ, est-ce une apposition à Tartara? mais cette apposition serait un peu dure. On lit encore: tristesque umbræ, et l'on veut y voir un redoublement. Vient une dernière leçon: tristes ve umbræ; c'est une distinction qui se rappor-

terait au voyage d'Enée dans le sombre empire. Il y aurait alors dans les Enfers comme trois départements principaux : le Tartare, les Tristes Ombres et les Champs-Elysées.* en effet le poète introduit son héros dans une région sombre et triste : c'est ainsi que Déiphobe la dépeint à Enée (VI, 533) :

.... " An quae te fortuna fatigat,
Ut tristes sine sole domos, loca turbida, adires ? "

— Cette région est peuplée par Virgile des ombres de tous ceux dont la carrière mortelle a été interrompue par un trépas prématuré : ce sont les enfants morts au berceau, les innocents injustement condamnés, les suicides, les amants malheureux, les guerriers morts dans les combats. Cette région des Tristes Ombres est sans doute un séjour temporaire, un lieu d'attente, d'expiation, une sorte de Purgatoire païen. c'est ce que fait entendre Anchise à Enée, au vers 743.

" Quisque suos patimur manes. Exinde per amplum
Mittimur Elysium, et pauci laeta arva tenemus. "

" Chacun de nous a son épreuve ; Ensuite nous sommes admis dans le vaste Elysée, et nous habitons en petit nombre des champs délicieux. "

— Il s'agit là de purification, de châtiments expiatoires et de passage dans une demeure fortunée. Si ce lieu était un séjour éternel, on trouverait injuste la sentence qui condamne tant d'âmes à y rester

* Cette dernière leçon est fort acceptable :

Cette sentence est rendue par Minos (VI, 431) :
" Nec vero hæ sine sorte datæ, sine judice, sedes.
Quæsitor Minos urnam movet : ille silentum
Conciliumque vocat, vitasque et crimina discit. "

Cette peinture de Minos est encore un souvenir d'Homère. Le regard d'Ulysse qui pénètre jusque dans cet empire où le héros ne doit pas descendre, aperçoit au loin ce juge des Enfers:

Odys. XI, 568.

" Ἔνθ' ἤτοι Μίνωα ἴδον, Διὸς ἀγλαὸν υἱόν,
Χρύσεον σκῆπτρον ἔχοντα, θεμιστεύοντα νέκυσσιν,
ἥμενον· οἱ δέ μιν ἀμφὶ δίκας εἴροντο ἄνακτα,
ἥμενοι ἑσταότες τε, κατ' εὐρυπυλὲς Ἄϊδος δῶ. "

Le Minos de Virgile diffère pourtant un peu de celui d'Homère: il rend la justice avec les formes romaines. Cette observation avait été faite par Asconius Pedianus au sujet d'une des Verrines. Minos, c'est le préteur chargé de la poursuite (Quæsitor) ; il a ses assesseurs (Concilium) ; son jury tiré au sort (non sine sorte datæ). Les noms de ces juges sont tirés de l'urne qui les contient : de là cette expression, Urnam movet. C'est Minos qui les interroge. Cette urne terrible qu'il tient entre ses mains, Racine s'en est souvenu dans ces vers éloquents de Phèdre :

Heyne, XIe Excursus, De Judicibus apud Inferos.

Phèdre, acte IV.

" Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? mon père y tient l'urne fatale.
Le Sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains ;

Minos juge aux Enfers tous les pâles humains.»

— Cette mention de Minos est fort bien placée par Virgile après celle des innocents injustement condamnés. Le poète nous fait entendre que Minos révise leurs jugements. Nous découvririons ainsi chez Virgile une foule d'intentions cachées qui ne se révèlent qu'à l'examen minutieux de la critique. — Pourquoi les innocents sont-ils dans ce triste séjour? c'est que sans doute ils ne sont pas encore dignes des Champs-Elysées. Nous y voyons aussi retenus les suicides desquels Voltaire a dit, d'après Virgile:

Lettres philosophiques XXXVII, du Suicide.

"Là sont ces insensés qui, d'un bras téméraire,
Ont cherché dans la mort un secours volontaire;
Qui n'ont pu supporter, faibles et furieux,
Le fardeau de la vie, imposé par les Dieux.
Hélas! ils voudraient tous se rendre à la lumière,
Recommencer cent fois leur pénible carrière!
Ils regrettent la vie, ils pleurent; et le sort,
Le sort, pour les punir, les retient dans la mort;
L'abyme du Cocyte et l'Achéron terrible
Met entre eux et la vie un obstacle invincible."

— Nous trouvons dans cette heureuse imitation le même mélange de blâme et de pitié que dans les vers de Virgile:

" Proxima deinde tenent mæsti loca qui sibi
—lethum

Insontes peperere manu, lucemque perosi
Projecere animas. Quam vellent æthere in alto
Nunc et pauperiem et duros perferre labores !
Fas obstat, tristi que palus inamabilis unda
Alligat, et novies Styx interfusa coercet. »

En traçant cette belle et triste peinture, Virgile ne s'est-il point rappelé ces étranges paroles qu'Homère met dans la bouche d'Achille :

Odys. XI, 488.

« Μὴ δή μοι θάνατόν γε παραύδα, φαίδιμ' Ὀδυσσεῦ·
βουλοίμην κ' ἐπάρουρος ἐὼν θητευέμεν ἄλλῳ,
ἀνδρὶ παρ' ἀκλήρῳ, ᾧ μὴ βίοτος πολὺς εἴη,
ἢ πᾶσιν νεκύεσσι καταφθιμένοισιν ἀνάσσειν. »

Et cette admirable expression : « _lucemque perosi, Projecere animas_, » ne réveille-t-elle pas le souvenir de ces deux vers de Lucrèce (III, 78) :

« Et sæpe usque adeo, mortis formidine, vitæ
Percipit humanos odium, lucis que videndæ. »

— On comprend que ces malheureux qui, jusqu'alors innocents, se sont donné la mort de leur propre main, aient besoin d'expier leur crime, et soient retenus dans ce triste séjour. Mais cette punition doit-elle atteindre les pauvres enfants que Virgile place au seuil des _Tristes Ombres_, sans doute parce qu'ils se sont arrêtés au seuil même de la vie ? nous ne pouvons nous résoudre à l'admettre ; ces jeunes âmes n'ont rien à expier ; le culte des anciens ne compte point par-

mi ses dogmes le péché originel. Warburton pense que par cette triste image, la Religion, dans un intérêt social, cherchait à prévenir le crime trop fréquent de l'infanticide. De plus, ces âmes par le seul contact des corps, ont contracté une souillure dont il faut qu'elles se débarrassent. Cette supposition est conforme aux idées de Virgile sur la nature céleste des âmes (VI. 730) :

« Igneus est ollis vigor et cœlestis origo
Seminibus, quantum non noxia corpora tardant
Terreni que hebetant artus moribunda que membra »

— Nous retrouvons toute la mélancolie de notre poëte dans ce vers admirable qui a dû frapper l'imagination de Dante :

« Continuo auditæ voces, vagitus et ingens. »

Un immense vagissement ! Ce singulier seul est d'un grand effet ; Bossuet a dit : « Ce pleur éternel. » Voilà sans doute une peinture bien triste, et qui nous en rappelle une autre plus triste encore. Ces vagissements, Lucrèce les avait fait retentir non pas au seuil du sombre empire dont il n'admettait pas l'existence, mais au seuil même de la vie. —

Lucrèce, II, 576.

« Vous voyez, dit-il, des êtres sortir de la vie au moment où d'autres y font leur entrée ; et jamais l'aurore ni la nuit n'ont visité ce globe sans entendre les cris plaintifs de l'enfant au berceau

et de tristes sanglots autour d'un cercueil. »
« Nunc hic, nunc illic superant vitalia rerum,
Et superantur item; miscetur funere vagor,
Quem pueri tollunt visentes luminis oras :
Nec nox ulla diem, neque noctem aurora secuta est,
Quae non audierit mixtos vagitibus aegris
Ploratus, mortis comites et funeris atri. »

Rien n'est plus désolé, plus sombre que ces vers. Lucrèce renouvelle cette triste peinture au Ve Chant de son poème. On ne se lasse point d'admirer ce passage célèbre où l'enfant venant au monde est comparé à un nocher naufragé, jeté nu et sans secours sur un rivage désert :

(De natura rerum) Ve Chant, vers 223.

« Tum porro puer, ut saevis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet, infans, indigus omni
Vitali auxilio, cum primum in luminis oras
Nixibus ex alvo matris natura profudit ;
Vagituque locum lugubri complet, ut aequum est,
Cui tantum in vita restet transire malorum. »

— Il y a dans Virgile une sorte d'écho de ces douloureux accents.

Après ces suicides et ces jeunes enfants, le poète va nous montrer les amants malheureux qui habitent le champ des larmes.

Enead. VI, 441.

« Lugentes campi ; sic illos nomine dicunt. »
Ils sont confondus, pêle-mêle, on ne sait trop pour-

quoi. Ainsi Laodamie, ce modèle de l'affection conjugale, se trouve auprès de Pasiphaë. Mais cette confusion n'ôte rien d'ailleurs à l'effet général de ce tableau pathétique. Nous ne nous arrêterons point avec Enée auprès de Didon, de Déiphobe, qui sont pour nous d'anciennes connaissances; ces belles scènes décrites par Virgile, et auxquelles on peut joindre celle de Palinure, ont le mérite singulier de rattacher à l'action générale le voyage épisodique d'Enée: les noms de Didon, Deiphobe, Palinure reportent nos souvenirs vers les II.e IV et V.e livres. Arrivons au vers 535. La prêtresse avertit Enée qu'il est temps de rompre son entretien avec Déiphobe.

"Hac vice sermonum roseis Aurora quadrigis
Jam medium æthereo cursu trajecerat axem;
Et fors omne datum traherent per talia tempus:
Sed comes admonuit, breviterque affata Sibylla est:
Nox ruit, Aenea, nos flendo ducimus horas."

V. Heyne, Excursus Tempora descensus Aenea ad Elysium.

Nox ruit... Enée a commencé son voyage un peu avant le jour: "primi sub lumina solis et ortus." Il a donc fallu au voyageur bien peu de temps pour voir tant de choses! Cette explication est peu vraisemblable. Aurora veut peut-être dire le jour; Nox ruit signifie peut-être, non pas la nuit s'éloigne, mais la nuit s'approche. Cette seconde

explication, assez vraisemblable, ne satisfait point le savant et minutieux auteur des Excursus. Heyne voudrait qu'il se fût écoulé plus de temps : un tel scrupule nous paraît excessif. Il lui répugne en outre que le voyage d'Enée soit éclairé de la clarté du jour : il lui semble que la scène devrait se passer de nuit. Nous sommes peu frappé des difficultés proposées par Heyne. Virgile a voulu dire que les deux voyageurs qui ont quitté la terre avant le lever du soleil sont arrivés au milieu du jour. Le poète se sert des expressions usitées sur la terre, pour marquer une époque dans la durée : il ne s'en suit pas que les Enfers soient éclairés par le soleil.

Eneid. VI, 540. Nous sommes parvenus avec Enée à l'endroit qui se partage en deux chemins : à droite est la demeure du Dieu souverain des Enfers ; c'est la route de l'Elysée : à gauche sont les supplices des méchants et l'impitoyable Tartare. Le héros n'entre pas dans le Tartare ; l'accès de ce séjour du crime est interdit aux âmes pures : le poète, pressé d'ailleurs d'arriver au sujet principal de son épisode, la revue nationale des grands hommes de Rome, se dispense adroitement de le décrire. Enée ne fait qu'entrevoir de loin ce qui se passe dans ce lieu redoutable : la Sibylle lui explique rapidement quels coupables y sont punis et de quels

châtiment ; Hécate, en confiant à la prêtresse la garde des bois de l'Averne, lui a fait tout connaître. Nous avons déjà parlé de ces supplices. En les peignant Virgile ne pouvait guère enchérir sur les imaginations si grandes et si fortes de ses prédécesseurs ; mais il a eu du moins un sentiment de la justice divine plus délicat, plus exact, et plus conforme à la raison. Il nous montre Rhadamanthe exerçant en ces lieux un rigoureux empire :

Æneid., VI, 566.

" Gnosius hæc Rhadamanthus habet durissima regna,
Castigatque auditque dolos, subigitque fateri
Quæ quis apud superos, furto lætatus inani,
Distulit in seram commissa piacula mortem. "

" Rhadamanthe interroge, punit les coupables et les force d'avouer les crimes qu'ils s'applaudissaient d'avoir cachés sur la terre, et dont ils différèrent jusqu'à la mort la trop tardive expiation. — Voilà sans doute une peinture très morale et que Virgile n'a empruntée à personne. C'est un supplice nouveau que celui de cet aveu honteux imposé au coupable. Racine s'en est souvenu dans ces beaux vers où Phèdre désespérée tremble à l'idée de comparaître devant son père Minos :

Phèdre Acte IV, Sc. VI

" Ah ! combien frémira son ombre épouvantée
Lorsqu'il verra sa fille, à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,

Et des crimes peut-être inconnus aux Enfers !..
Ce qui, chez Virgile, est encore original, c'est l'énumération des coupables divers qu'il a mêlée à la peinture des grands criminels. Homère ne nous montre que les grands coupables, Sisyphe, Tantale, et néglige tous les autres : Virgile n'oublie aucune infraction aux lois divines et humaines. C'est là sans doute une heureuse nouveauté. Les prédécesseurs immédiats de notre poète l'avaient inspiré, il est vrai. Virgile connaissait ces admirables vers de Lucrèce, contemporains des guerres et des proscriptions de Marius et de Sylla :

De natura Rerum III, 67.

" Unde homines, dum se falso terrore coacti
Refugisse volunt longe, longe que recesse,
Sanguine civili rem conflant, divitiasque
Conduplicant avidi, cædem cæde accumulantes.
Crudeles gaudent in tristi funere fratris :
Et consanguineum mensas odere timent-que.
Consimili ratione ab eodem sæpe timore
Macerat invidia ; ante oculos illum esse potentem,
Illum adspectari, claro que incedere honore :
Ipsi se in tenebris volvi cœno que queruntur.
Intereunt partim statuarum et nominis ergo ;
Et sæpe usque adeo, mortis formidine, vitæ
Percipit humanos odium lucis que videndæ,
Ut sibi consciscant mœrenti pectore letum."

Catulle (Noces de Thétis et de Pelée) Fin.	Il avait lu ce bel épilogue des Noces de Thétis et de Pelée, où Catulle énumère les crimes des hommes avec tant d'éloquence et d'énergie : « Sed postquam tellus scelere est imbuta nefando, Justitiamque omnes cupida de mente fugarunt ; Perfudere manus fraterno sanguine fratres : Destitit extinctos gnatus lugere parentes : Optavit genitor primævi funera gnati, Liber ut innuptæ potiretur flore novercæ : Ignaro mater substernens se impia gnato, Impia non verita est Divos scelerare parentes : Omnia fanda, nefanda malo permixta furore, Justificam nobis mentem avertere Deorum. » Mais le goût éclectique de Virgile sait dissimuler tous ces emprunts. Le poète s'approprie avec un art merveilleux les richesses d'autrui, « Semblable aux abeilles qui pillottent deçà delà les fleurs, mais en font après le miel qui est tout leur ; ce n'est plus ni thym, ni marjolaine.

E. Lafargue.

40e Leçon.

6e Livre

Le Tartare – Les Champs-élysées

40e Leçon.

6e Livre.

Le Tartare — Les Champs-Elysées.

Quelques bons passages, mais d'autres où l'on souhaiterait plus de netteté, une expression plus juste et plus élégante.

Le grand épisode du VIe livre nous a fait parcourir à la suite d'Enée et de la Sibylle cette voie ténébreuse qui conduit à l'Achéron, puis, l'Achéron traversé, cette région sombre et triste, lieu de purification pour les âmes, puis enfin le Tartare avec ses coupables et ses supplices. Nous en étions au vers 608. Nous avons vu comment Virgile, qui n'avait pas beaucoup à innover sur les supplices mêmes, s'était distingué par un sentiment plus délicat de la justice divine. Homère et les poëtes grecs qui après lui ont décrit les enfers, peignent seulement les tourments de quelques grands criminels, de Tantale, de Titye, de Sisyphe. Virgile n'oublie aucun des crimes qui doivent au-delà de la mort trouver leur châtiment :

v. 608 Hic quibus invisi fratres, dum vita manebat,
Pulsatus ve parens, aut fraus innexa clienti;
Aut qui divitiis soli incubuere repertis,
Nec partem posuere suis, quae maxima turba est,
Quique ob adulterium caesi, quique arma secuti
Impia, nec veriti dominorum fallere dextras.

Ici Virgile, par un souci continuel de la variété, interrompt son énumération, pour la reprendre au

Vers 620 :

Vendidit hic auro patriam, dominumq. potentem
Imposuit ; fixit leges pretio atque refixit.
Hic thalamum invasit natæ vetitosq. hymenæos ;
Ausi omnes immane nefas, ausoque potiti.

Voilà cette belle énumération animée d'un sentiment moral par lequel Virgile reprend sur Homère la supériorité. Quelques détails demandent une attention particulière :

Fraus innexa clienti est un trait de mœurs tout romain. Ce n'était pas une chose rare que ces fraudes à l'égard des clients prévues par les XII Tables : « Patronus si clienti fraudem faxit, sacer esto. » Salluste (Jugurtha, XLI) ; Cicéron (Pro ... 25 Phil., XIV. 2) peignent vivement l'avidité des patrons dépouillant les clients qu'ils devaient protéger. Horace lui-même prend la défense des clients opprimés dans la XVIIIe ode du IIe livre, où opposant sa douce médiocrité, satisfaite d'elle-même à l'ambition inquiète et avide des grands, il console le pauvre, et désespère le riche par l'image de la mort qui s'approche, si douce pour l'un, si affreuse pour l'autre :

Quid quod usque proximos
Revellis agri terminos et ultra
Limites clientium

Solis avarus? Pellitur paternos
In sinu ferens Deos
Et uxor et vir sordidos que natos.
Nulla certior tamen
Rapacis Orci fine destinata
Aula divitem manet
Herum. Quid ultra tendis? æque tellus
Pauperi recluditur
Regum que pueris, nec satelles Orci
Revexit auro captus. Hic superbum
Tantalum, atque Tantali
Genus coercet; hic levare functum
Pauperem laboribus
Vocatus atque non vocatus audit.

Ce passage, d'une rare éloquence, méritait par sa date, et par l'intention du poëte, d'être rapproché de celui de Virgile. On aime à voir dans Horace et dans Virgile cette communauté de sentiments. Ils avaient non seulement même fortune, mêmes amis, même génie; ils avaient encore un même cœur, très compatissant aux malheurs des faibles et des opprimés, parce qu'ils se rappelaient ce qu'ils avaient eux mêmes souffert. Du reste cette oppression du faible par le puissant était tellement le vice des sociétés antiques que, même chez les

Juifs, nation à part, où la justice était mieux gardée et l'inégalité des conditions moins grande, il fallait des préceptes formels et des lois sévères pour défendre l'héritage du pauvre contre l'avidité du riche. On lit au livre des Proverbes (23; 10) "Ne attingas parvulorum terminos et agrum pupillorum ne introeas; propinquus enim illorum fortis est, et ipse judicabit contra te causam illorum."

Virgile place dans le Tartare non seulement les patrons oppresseurs de leurs clients, mais les avares eux-mêmes ... "Qui divitiis soli incubuere repertis" et qui jamais ne secoururent la misère de leurs proches.

Cf Georg, II, 507: "Condit opes alius, defossoque incubat auro."

Nec partem posuere suis..

Horace ici encore est avec Virgile en communauté d'idées et de sentiments; il censure les avares avec la même force et la même vivacité:

Sat. livre II. Sat II v. 103

Cur eget indignus quisquam, te divite? quare
Templa ruunt antiqua Deum? Cur, improbe, carae
Non aliquid tanto patriae emetiris acervo?
Uni nimirum tibi recte semper erunt res!
O magnus posthac inimicis risus!

A côté des grands qui dépouillèrent leurs clients, des avares qui entassèrent l'or sans en jouir, et sans en faire jouir leurs proches, Virgile place ensuite les

esclaves qui trahirent leurs maîtres :

.. Qui que arma secuti
Impia, nec veriti dominorum fallere dextras.

Heyne dans son commentaire, contrairement à l'explication de Servius, substitue les affranchis aux esclaves, sous prétexte que la majesté de l'épopée n'a pas permis à Virgile de faire une pareille allusion; et parmi ces affranchis il cite Sextus Menas qui trahit son maître Sextus Pompée, pour suivre le parti d'Octave. Nous ne sommes pas bien frappés de ce scrupule de Heyne : il n'y avait pas grande différence entre un esclave et un affranchi ; la baguette du préteur, en donnant la liberté, ne donnait ni la considération, ni la dignité, ni la grandeur du caractère. Et d'ailleurs Plaute, dans la plus touchante peut-être de ses comédies, dans les Captifs, n'a pas cru déroger à la dignité romaine, et à la dignité de la scène, en portant tout l'intérêt sur un esclave fidèle. Virgile a donc très bien pu, sans descendre de la majesté de l'épopée, désigner des esclaves traîtres envers leurs maîtres : il faut se garder des conjectures hasardées et s'en tenir au sens donné par Servius.

Nous arrivons au vers 620 :

Vendidit hic auro patriam, dominumq. potentem
Imposuit ; fixit leges pretio atque refixit.

Quand Varius, l'ami et l'exécuteur testamentaire de Virgile, rencontra ces vers en révisant l'Enéide, il dut les reconnaître, car ils étaient presque textuellement empruntés à un poëme qu'il avait fait sur la mort de César. Macrobe nous a conservé les vers de Varius:

(VI, 1. Saturnales)

Vendidit hic Latium populis agros que Quiritum
Eripuit, fixit leges pretio atque refixit.

On peut remarquer cette expression: figere leges il est difficile de la traduire en français, mais le sens en est clair: c'est attacher au mur les tables d'airain sur lesquelles étaient gravées les lois. Ovide a dit également:

.. Nec verba minantia fixo
Aere legebantur.

L'expression de Virgile n'est point une expression figurée, c'est le mot propre, qui n'en est pas moins très poétique parcequ'il présente une image vive et frappante. Notre mot français afficher vient directement du mot latin figere, affigere.

Ces vers de Varius et de Virgile ont de commun non seulement l'expression, mais encore l'intention. On a vu dans ces vers une allusion à des événements du temps. Servius lui-même a élevé ce soupçon et a cru que les deux poëtes avaient désigné Curion et Antoine; ce soupçon n'est pas sans vraisemblance.

et l'allusion, bien que déguisée sous une expression générale, devait être claire pour les contemporains. — D'ailleurs d'autres écrivains avant et après Virgile flétrirent la conduite de Curion pendant les guerres civiles. Cicéron dit de lui dans le Brutus, après avoir loué ses dispositions pour la haute éloquence : « Qui si me audire voluisset, ut cœperat, honores, quam opes, consequi maluisset. Quidnam est, inquit (Brutus) istuc et quemadmodum distinguis ? Hoc modo, inquam. Quum honos sit præmium virtutis, judicio studioque civium delatum ad aliquem, qui cum suffragiis, qui sententiis adeptus est, is mihi et honestus et honoratus videtur. Qui autem occasione aliqua, etiam invitis suis civibus, nactus est imperium, ut ille cupiebat, hunc nomen honoris adeptum, non honorem puto. » Enfin Lucain, au 4e livre, vers 818 de sa Pharsale, parle de la trahison de Curion qui se vend à César :

Brutus LXXXI, 280.

Citation peu nécessaire.

Momentumque fuit mutatus Curio rerum
Gallorum captus spoliis et Cæsaris auro.
Sulla potens, Mariusque ferox et Cinna cruentus
Cæsareæque domus series, cui tanta potestas
Concessa est ? emere omnes, hic vendidit urbem.

Ce mot captus est très beau ; la conscience de

Curion que César achète à prix d'or, est une dernière conquête après celle des Gaules. Le reste du passage est d'un goût hasardé, mais très brillant : le trait final est fort et énergique :

.. emere omnes, hic vendidit urbem.

Il n'y a donc pas d'invraisemblance à supposer que Varius et Virgile aient songé à Curion ; il n'y en a pas non plus à soupçonner qu'ils aient voulu désigner Antoine : les deux poètes n'avaient qu'à se rappeler les propres paroles de Cicéron. Dans la 11e Philippique, chapitre 37, il s'écrie : « Inspectantibus vobis toto Capitolio tabulae figebantur ; neque solum singulis venibant immunitates sed etiam populis universis. »

Dans la XII Philippique, chapitre v, nous retrouvons les expressions mêmes de Varius et de Virgile : « Immunitates ab Antonio, civitates, sacerdotia, regna venierunt ; num figentur rursus eae tabulae, quas vos decretis vestris refixistis ? »

On le voit, ces mots figere, affigere étaient des mots techniques, que les poètes ont employés comme l'orateur.

Si tous ces témoignages fortifient le soupçon de Servius et donnent un sens particulier aux expressions générales de Virgile, il ne faut pas cependant affirmer trop prom[...]

un peu long : abréger.

toirement ; qu'on s'arrête à une conjecture, très vraisemblable si l'on veut, mais qui n'est néanmoins qu'une conjecture : à combien d'autres, dans ces temps malheureux, ne pouvait-on pas appliquer ces vers du poëte ? Quand Rome et la République entière étaient la proie du vainqueur, faut-il s'étonner qu'un grand nombre aient voulu leur part de cette riche proie, et préféré le triomphe de leur ambition au salut de leur patrie et à celui de la liberté ? Il est à croire qu'Auguste lui-même en lisant ce vers devait se ressouvenir d'Octave, et on ne saurait trop louer la noble liberté du poëte, qui savait aussi bien distribuer le blâme que l'éloge.

Cette belle énumération des crimes punis dans le Tartare se termine par ces deux vers :

Hic thalamum invasit natæ, vetitosque hymenæos ;
Ausi omnes immane nefas, ausoque potiti.

Ce dernier trait *auso que potiti* est admirable ; il semble que le crime non satisfait mérite plus d'indulgence ; c'est la pensée de Phèdre quand elle s'écrie dans la tragédie de Racine :

Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit !

Mais les coupables punis dans les enfers ont joui de leurs crimes : cette expression *auso que potiti* rappelle cette autre de Virgile : *mala mentis Gaudia*, et celle-ci de Tite-Live, en parlant de Sextus Tarquin :

Pestiferum gaudium : dans toutes il y a une espèce de contradiction qui frappe vivement : ces crimes ont été une source de joie et de douleur.

En analysant ce beau passage, nous avons remarqué que Virgile, par souci de la variété, avait interrompu un instant son énumération pour passer à une autre idée :

.. Ne quære doceri

Quam pœnam, aut quæ forma viros fortuna ve mersit.

En finissant, il rassemble dans une conclusion commune ce qu'il a entremêlé, les coupables et les châtiments :

Non mihi si linguæ centum sint, ora que centum,
Ferrea vox, omnes scelerum comprendere formas,
Omnia pœnarum percurrere nomina possim.

Cette hyperbole, dont Virgile s'est servi ailleurs, il l'avait empruntée du vieux poète Hostius, l'aïeul de la Cynthie de Properce, qui lui-même l'avait traduite d'Homère (_Iliade, B. 488_) :

.. Non si mihi linguæ
Centum atque ora sient totidem voces que
(_Macr. Saturn. VI. 3_).

Après avoir peint rapidement les supplices du Tartare Virgile donne à peine à son héros le temps de jeter un coup-d'œil sur ce lieu terrible, et attache son rameau d'or à la porte du palais de Pluton. Il a hâte de l'introduire dans les Champs-Elysées, qu'il décrit d'après peintures des Iles fortunées, que l'on trouve chez Homère

chez Hésiode et chez Pindare. Ses vers sont d'une douce et ravissante harmonie ; il change de ton en changeant d'objets, et sa poésie devient aussi gracieuse, aussi céleste pour ainsi dire que les lieux qu'il décrit :

v. 637 His demum exactis, perfecto munere divæ,
Devenere locos lætos et amœna vireta
Fortunatorum nemorum, sedesque beatas.
Largior hic campos æther et lumine vestit
Purpureo, solemque suum, sua sidera norunt.

Rien n'est plus beau que cet air spacieux, que cette pure et limpide lumière qui revêt les objets comme d'un voile éclatant : du reste cette expression lumine vestit n'était pas neuve ; Virgile l'avait empruntée à Lucrèce, qui avait enrichi le trésor poétique des Latins de tant d'admirables expressions. Au livre II de son poème (v. 147) il peint ainsi le lever du jour :

Quam subito soleat sol ortus tempore tali
Convestire sua perfundens omnia luce.

Et après Lucrèce, Cicéron son contemporain et l'éditeur de son poème, a dit :

Quem quum perpetuo vestivit lumine Titan.
( )

Fénelon, dans son Télémaque, nous a donné non seulement la traduction, mais le commentaire spiritualiste de l'expression de Virgile : lumine vestit : il s'arrête sur cette idée, et par un effort puissant de son imagination,

il tâche de nous faire comprendre le bonheur des justes, dans la région qu'ils habitent après la vie (Liv. XIV)

" Le jour n'y finit point, et la nuit avec ses sombres voiles, y est inconnue ; une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre, qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres ; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière ; elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal ; elle n'éblouit jamais au contraire, elle fortifie les yeux et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité ; c'est d'elle seule que ces hommes bienheureux sont nourris ; elle sort d'eux et elle y entre ; elle les pénètre et s'incorpore à eux comme les aliments s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent ; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie ; ils sont plongés dans cet abîme comme les poissons dans la mer ; ils ne veulent plus rien ; ils ont tout sans rien avoir car ce goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur ; tous leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes vides et affamés cherchent sur la terre : toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur félicité qui vient du dedans

ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au dehors ; ils sont tels que les Dieux qui rassasiés de nectar et d'ambroisie, ne daigneraient pas se nourrir de viandes grossières qu'on leur présenterait à la table la plus exquise des hommes mortels. »

On ne saurait trop admirer cet effort d'imagination par lequel Fénelon tâche de concevoir et de peindre un état céleste, si différent de notre état mortel. C'est un commentaire et en même temps une critique de Virgile, qui ne pouvait pas atteindre à tant de spiritualisme. Les héros, dans l'Elysée de Virgile, sont occupés à des courses de chars, à des luttes, à tous les exercices qu'ils aimaient pendant la vie : ils goûtent même des plaisirs plus grossiers, qui nous ramènent tout à fait sur la terre :

Pars in gramineis exercent membra palaestris,
Contendunt ludo et fulva luctantur arena …
. . . . quae gratia currum,
Armorum que fuit vivis, quae cura nitentes
Pascere equos, eadem sequitur tellure repostos.
Conspicit, ecce, alios dextra laeva que per herbam
Vescentes …

Ce n'était vraiment pas la peine de mourir. Mais il faut bien moins s'en prendre au poète qu'au temps où il a vécu et à la religion païenne. Les vers de Virgile n'en sont pas moins pleins de charme,

et dans cette description des Champs-Elysées, comme dans celle des supplices du Tartare, on retrouve la même morale élevée, et on respire je ne sais quel parfum de vertu.

Hic manus, ob patriam pugnando vulnera passi,
Qui que sacerdotes casti, dum vita manebat,
Qui que pii vates, et Phoebo digna locuti,
Inventas aut qui vitam excoluere per artes;
Qui que sui memores alios fecere merendo;
Omnibus his nivea cinguntur tempora vitta.

Le mérite de ces vers si simples est dans le sentiment moral qui les anime. St- Augustin, dans la Cité de Dieu (Liv. 21. Chap. 27) fait remarquer avec raison la singulière analogie de ce vers :

"Qui que sui memores alios fecere merendo"

avec quelques passages de l'Ecriture, ceux-ci entr'autres :

(Luc, XVI, 9.) " Facite vobis amicos de mammona iniquitatis, ut et ipsi recipiant vos in tabernacula eterna. "

et ailleurs :

(Math. X, 41.) " Qui recipit prophetam in nomine prophete, mercedem prophete accipiet, et qui recipit justum in nomine justi, mercedem justi accipiet.."

Parmi les bienheureux qui habitent les Champs-Elysées, Virgile n'a pas oublié les poëtes : ce sont même des poëtes qu'il place à leur tête, Orphée et Musée, chantres religieux et instituteurs des saints mystères. Ce passage est un de ceux sur lesquels se fonde le savant

Warburton, qui ne voit dans toute cette Descente aux enfers, qu'un emblême de l'initiation aux mystères. Assurément Virgile n'a point voulu dire qu'Enée n'était point descendu aux enfers, mais il a pu vouloir porter la pensée de ses lecteurs sur les initiations aux mystères.

On s'est demandé pourquoi Virgile, au lieu d'Orphée et de Musée, n'avait point placé Homère à la tête des bienheureux: la raison est facile à donner; elle se trouve déjà dans les notes de Segrais: c'eût été un grossier anachronisme. Cependant Mr. Tissot, dans ses Etudes sur l'Enéide, ne se rend point à cette raison. Il lui semble que Virgile était en droit de se permettre un pareil anachronisme, puisqu'il en avait fait un autre à propos de Didon et de Carthage. Mais il y a une grande différence entre ces deux anachronismes, dont l'un est obscur, controversé et presque douteux, dont l'autre au contraire est clair, évident, et dès lors par trop choquant. N'y a-t-il pas de la témérité à vouloir corriger ainsi les idées de Virgile, poete si attentif et si en garde contre toutes les critiques? De même on aurait voulu qu'au lieu de Déiphobe, il fît intervenir Priam ou Hector. Mais on oublie que le rôle de Priam et d'Hector était déjà complet au 2e. livre. Virgile aurait-il pu ajouter au pathétique touchant de ce 2e. livre? c'était impossible.

trop négligé

Dans cette peinture du bonheur des Champs-

Elysées, il y a une expression qui mérite d'être relevée et expliquée :

Nec non Threicius longa cum veste sacerdos
Obloquitur numeris septem discrimina vocum.

Quel est le sens de ce mot obloquitur ? Ob semble marquer une certaine correspondance entre les paroles d'Orphée et les sept tons de la lyre, qu'anime son archet d'ivoire. Ainsi Orphée, et plus loin Musée, au vers 667, ces poëtes qui pendant la vie avaient fait les délices des hommes par leurs chants, continuent après la mort ce noble rôle d'aëdes inspirés. Nous trouvons encore ici une nouvelle occasion de rapprocher Horace de Virgile. Dans l'antiquité, il n'y a guère de poëte qui n'ait fait sa Descente aux enfers : Horace lui-même a vu les sombres bords, en imagination du moins, le jour où un arbre maudit fut sur le point de l'écraser dans sa chute. Il a vu Cerbère et les pâles Ombres, il a vu Sappho et Alcée qui chantaient dans les Champs-Elysées, ce qu'ils avaient chanté sur la terre ; Sappho son amour, Alcée les maux de l'exil et les maux de la guerre :

Livre II Ode XIII
Vers 21.

Et judicantem vidimus Æacum,
Sedes que discretas piorum, et
Æoliis fidibus querentem
Sappho puellis de popularibus,
Et te sonantem plenius aureo,
Alcæe, plectro duræ navis

Dura fugæ mala, dura belli!
Utrumque sacro digna silentio
Mirantur Umbræ dicere; sed magis
Pugnas et exactos tyrannos
Densum humeris bibit aure vulgus.

Ces vers, d'une expression courte, brève, elliptique, sont tout à fait pour les images le pendant des vers de Virgile, avec la hardiesse lyrique de plus. Alcée c'est Musée, Sappho c'est Orphée.

Arrivés au milieu de ces bienheureuses ombres, Enée et la Sibylle, qui y cherchaient Anchise, apprennent bientôt qu'il est dans un vallon écarté, occupé à passer en revue les âmes de tous ses petits-fils qui verront un jour la lumière. Admirons la rapidité du poète qui nous transporte le plus vite qu'il est possible au dernier tableau pour lequel il nous prépare dès le commencement de ce VI.e livre, et sur lequel il nous reposera en finissant. Nous avons déjà parlé de l'origine Pythagoricienne des idées de Virgile sur la purification des âmes et sur leur passage en d'autres corps. Le morceau où il expose ces idées tient une place trop considérable dans la composition de ce VI.e livre, et dans la vie même du poète, pour ne pas être l'objet d'une étude particulière. D'ailleurs il relie ce qu'avait interrompu la description du Tartare, c'est à dire la peinture de ce lieu d'épreuves et d'expiations, où s'opère surtout

trop peu de propriété et d'élégance;

la purification des âmes, et celle de cet autre lieu où elle doit s'achever, l'Elysée. Ainsi au point de vue purement littéraire, ce morceau est très bien placé; et de plus il repose agréablement des autres tableaux au milieu desquels il est encadré. L'expression en est d'une justesse, d'une vivacité, d'une élévation admirable :

v. 724 Principio cœlum et terras camposque liquentes,
Lucentemque globum Lunæ, Titaniaque astra,
Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.

Heyne compare à ces vers de Virgile des vers de Cicéron (L. I, XI. 17. De divinatione) extraits d'un poème sur son Consulat :

Principio ætherio flammatus Juppiter igni
Vertitur, et totum collustrat lumine mundum,
Menteque divina cœlum terrasque petessit :
Quæ penitus sensus hominum vitasque retentat
Ætheris æterni septa atque inclusa cavernis.

Ce sont les mêmes idées, sur un même sujet : seulement Virgile est bien supérieur pour la précision, la netteté du style. En effet qu'on examine ces quatre premiers vers en détail ; ils sont admirablement écrits ; la pensée se développe avec un art merveilleux. Ce sont d'abord les plus grands objets de la nature sensible qui passent devant nos yeux ; le poète les anime ensuite par un esprit intérieur, répandu dans leur masse

bientôt nous ne voyons plus que la nature entière comme un grand corps, dans lequel se meut une âme puissante. Il est impossible de mieux réunir les idées pour les amener à l'unité.

v. 728 Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum,
Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore pontus.

Toutes ces vies particulières ne sont que des émanations de la vie universelle. Ces idées étaient familières à Virgile, qui les avait empruntées à la philosophie, et qui les avait déjà exprimées dans un endroit des Géorgiques: (Livre IV, 218) où il s'élève tout à coup d'un humble sujet à cette haute et sublime poésie:

His quidam signis, atque hæc exempla secuti,
Esse apibus partem divinæ mentis et haustus
Æthereos dixere: Deum namque ire per omnes
Terras que, tractus que maris, cælumq. profundum;
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas;
Scilicet huc reddi deinde ac resoluta referri
Omnia, nec morti esse locum; sed viva volare
Sideris in numerum, atque alto succedere cœlo.

Cette vie universelle est une source où tous les êtres puisent. De là cette expression: Haustus æthereos; cette autre, arcessere vitas, correspond à haustus: voilà certainement le meilleur commentaire qu'on puisse donner du morceau précédent.

Ce dernier morceau a été à son tour admirablement commenté par Fénelon, dans son *Traité sur l'Existence de Dieu* (1re partie, chapitre 2):

« La philosophie des anciens voulait que l'esprit divin, répandu dans tout l'univers, fût une sagesse supérieure qui agit sans cesse dans toute la nature, et surtout dans les animaux, comme les âmes agissent dans les corps, et que cette impression continuelle de l'esprit divin, que le vulgaire nomme instinct, sans entendre le vrai sens de ce mot, fût la vie de tout ce qui vit. Ils ajoutaient que ces étincelles de l'esprit divin étaient le principe de toutes les générations; que les animaux les recevaient dans leur conception et à leur naissance, et qu'au moment de leur mort ces particules divines se détachaient de toute la matière terrestre, pour s'envoler au ciel, où elles roulaient au nombre des astres. C'est cette philosophie ensemble si magnifique et si fabuleuse, que Virgile exprime avec tant de grâce par ses vers sur les abeilles, où il dit que toutes les merveilles qu'on y admire ont fait dire à plusieurs qu'elles étaient animées par un souffle divin et par une portion de la divinité; dans la persuasion où ils étaient que Dieu remplit la terre, la mer et le ciel; que c'est de là que les bêtes, les troupeaux et les hommes reçoivent la vie en naissant, et que c'est là que toutes choses rentrent

et retournent lorsqu'elles viennent à se détruire; parce que ces âmes, qui sont le principe de la vie, loin d'être anéanties par la mort, s'envolent au nombre des astres, et vont établir leur demeure dans le ciel:

"Esse apibus partem divinæ mentis et haustus"
etc.

Courbaud.

41e Leçon

6e Livre

Entretien d'[illegible] et [illegible]

41e Leçon.

6e Livre

Entrevue d'Anchise et d'Enée.

41e Leçon.

6e Livre.

Entrevue d'Anchise et d'Enée.

Bonne rédaction. (Quelque uniformité dans les formules laudatives).

Nous nous sommes arrêtés à des vers qui marquent dans le VIe livre une transition importante, et y introduisent un élément nouveau de variété: ce sont ces vers de sens philosophique et de tour didactique dans lesquels Anchise révèle à son fils le secret de cette âme universelle qui fait vivre le monde:

Principio cœlum ac terras, camposque liquentes,
Lucentemque globum Lunæ, Titaniaque astra,
Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.
Inde hominum pecudumque genus vitæque volantum,
Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore pontus.

Ce n'était pas la première fois que Virgile exposait cette doctrine; il y avait déjà fait allusion dans des vers magnifiques des Géorgiques qui ont été cités dans la précédente leçon. Nous ne pouvons mieux faire ici, pour les rappeler, que de reproduire l'élégante traduction que Delille en a donnée:

Delille, Trad. des Georg. Livre IV.

Frappés de ces grands traits, des sages ont pensé
Qu'un céleste rayon dans leur sein fut versé!
Dieu remplit, disent-ils, le ciel, la terre et l'onde,

Dieu circule partout, et son âme féconde
A tous les animaux prête un souffle léger;
Aucun ne doit périr, mais tous doivent changer;
Et, retournant aux cieux en globes de lumière,
Vont rejoindre leur être à la masse première.*

Cependant cette traduction, toute élégante qu'elle est, n'a point la force ni l'élévation des vers latins. Delille ne traduit pas ce Nec morti esse locum, trait admirable, qui est à lui seul tout le système; en effet, dans cette philosophie il n'y a plus de place pour la mort; et il donne à la pensée de Virgile une forme d'antithèse qui n'est pas dans le génie de notre poète (Aucun ne doit périr, mais tous doivent changer). Cette masse première où toutes les âmes vont se rejoindre, est peut-être une expression peu convenable.

*His quidam signis atque haec exempla secuti,
Esse apibus partem divinae mentis, et haustus
Aetherios dixere. Deum namque ire per omnes
Terras que, tractusque maris coelumque profundum.
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas;
Scilicet huc reddi deinde ac resoluta referri
Omnia, nec morti esse locum, sed viva volare
Sideris in numerum, atque alto succedere coelo.
(Georg. IV., 219 sq.)

appliquée à une substance aussi subtile et aussi éthérée.

Virgile avait toujours beaucoup aimé la philosophie. Dans sa jeunesse il avait hésité entre la philosophie et la poésie; plus tard il avait été tenté par la gloire philosophique et poétique de Lucrèce, et il a exprimé plus d'une fois en beaux vers son admiration pour le chantre de la Nature, et son regret de ne pouvoir marcher sur ses traces. Mais du moins, dans ses Géorgiques et dans son Enéide, il n'a jamais négligé l'occasion d'être, lui aussi, un poète philosophe, et il a tenu à se montrer l'émule de Lucrèce, ne fût-ce que dans quelques vers épisodiques.

Le dénouement philosophique du morceau de l'Enéide qui nous occupe est un peu différent du dénouement du morceau correspondant du IV.e livre des Géorgiques. Il ne s'agit plus du retour des âmes particulières à l'âme universelle, mais du passage des âmes purifiées à des vies nouvelles. Continuons, vers par vers, l'examen de ce morceau si digne de toute notre attention

Enéid., VI. 728-29. Inde hominum pecudumque genus, vitaeque volantum,
Et quae marmoreo fert monstra sub aequore pontus.
Igneus est ollis vigor et caelestis origo
Seminibus, quantum non noxia corpora tardant,

Terrenique hebetant artus moribundaque membra.
Les mots vitæ et seminibus, qui servent de transition entre ce qui précède et ce qui suit et qui marquent l'enchaînement des idées, ont une plénitude de sens qui fait qu'ils sont très difficiles à rendre. La peinture de l'âme avant son union avec le corps est admirable, et on ne peut marquer par des traits plus vifs le contraste entre la nature éthérée de l'âme et ce corps qui l'alourdit. Nous retrouvons dans Horace à peu près la même doctrine et la même force d'expression. C'est dans cette satire du second livre où Horace par la bouche du fermier Ofellus fait l'éloge de la tempérance :

Hor. Sat. liv. II, II, v. 77 sq.

. . Quin corpus onustum
Hesternis vitiis animum quoque prægravat una
Atque affigit humo* divinæ particulam auræ.

* On lit quelquefois affligit.

Si ce n'est plus, comme dans Virgile, l'union et le contact du corps qui alourdit l'âme, ce sont les vices qui du même coup courbent vers la terre et le corps et l'âme. Nous retrouvons même, dans ces vers d'Horace, avec une expression plus courte, cette idée de l'âme universelle dont les âmes particulières ne sont que des émanations. Horace, ainsi que Virgile, n'est donc pas toujours un poète épicurien ; il n'a pas moins emprunté au stoïcisme qu'à l'épicurisme ; et lui-même nous a dit qu'il n'était d'aucune secte et ne s'était enrôlé sous aucune bannière.[1]

[1] Ac ne forte roges quo me duce, quo Lare tuter,
Nullius addictus jurare in verba magistri
Quo me cumque rapit tempestas deferor, hospes.
(Horace, Sat. 1. 1. 13.)

Mais revenons à Virgile:

Æneid. VI 733 sq. Hinc metuunt, cupiunt que, dolent, gaudent que, neque auras
Dispiciunt, clausæ tenebris et carcere cæco.

Nous avons déjà rapproché ces vers d'un morceau que nous trouvons dans Cicéron, au 1er livre de son Traité de la Divination, et qu'il avait emprunté lui-même à son poëme sur son Consulat. Si nous prenions une à une chacune de ces expressions de Virgile, nous les trouverions d'une extrême justesse philosophique quant au sens, et d'une grande vivacité poétique quant à la forme.

Virgile continue en expliquant comment cette altération de l'âme produite par son contact avec le corps subsiste même après que l'union est rompue:

ib. 735 sq. Quin et supremo quum lumine vita reliquit,
Non tamen omne malum miseris, nec funditus omnes
Corporeæ excedunt pestes, penitus que necesse est
Multa diu concreta modis inolescere miris.

Il y a une singulière énergie dans ces images toutes empruntées aux maladies du corps.

Le poëte arrive ainsi par degrés à l'idée d'une purification, d'une expiation nécessaire:

ib. 739 sq. Ergo exercentur pœnis, veterumque malorum
Supplicia expendunt. Aliæ panduntur inanes
Suspensæ ad ventos; aliis sub gurgite vasto

Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni.
Quisque suos patimur manes. Exinde per amplum
Mittimur Elysium, et pauci læta arva tenemus:
Donec longa dies, perfecto temporis orbe,
Concretam exemit labem, purumque relinquit
Ætherium sensum, atque auraï simplicis ignem.

Il faut remarquer le mot infectum pris dans un sens actif: scelus infectum, c'est la cause même de la souillure, scelus quod inficit. On a expliqué de diverses manière le vers: Quisque suos patimur manes; cela tient à ce que manes a plusieurs sens en latin. — Manes peut signifier les Ombres, et les expressions de Virgile peuvent se traduire à peu près ainsi: " Nous souffrons chacun dans ce qui reste de nous." Si l'on entend Manes dans le sens de Dieux infernaux qu'il a aussi quelquefois, on traduira. " Nous avons chacun à souffrir les châtiments que nous infligent nos Dieux vengeurs. " Enfin quelques traducteurs proposent, après Servius, d'entendre par Manes les châtiments eux-mêmes, et citent à l'appui de leur opinion un vers de Stace (L. VIII de la Thébaïde vers 84), où le mot Manes a absolument ce sens de châtiment.* Cette dernière traduction paraît

* At tibi quos, inquit, manes, qui limite præceps
Non licito, per inane ruis? ..
(Stace Theb. VIII. 84-85.)

la plus plausible. Les vers Exinde per amplum Mittimur Elysium, etc, ont beaucoup embarrassé les critiques. Les uns ont proposé de transporter ces vers un peu plus haut, après Exuritur igni, et avant Quisque suos patimur Manes. D'autres ont conclu de ces expressions que la purification commencée s'achève dans l'Elysée et que, parmi ces âmes ainsi purifiées, il y en avait quelques-unes qui étaient dispensées de nouvelles unions avec des corps et d'une nouvelle vie terrestre, et que l'âme d'Anchise était du nombre de ces âmes bienheureuses.

Ce morceau philosophique répond à une question qu'Enée avait adressée à son père au sujet d'un spectacle merveilleux qui l'avait frappé. Nous ne pouvons passer sous silence ces vers d'une harmonie charmante, qui nous montrent les âmes de ceux qui ont vécu se pressant sur les bords du fleuve Léthé :

Eneid. VI. 703 sq.
Interea videt Aeneas in valle reducta
Seclusum nemus, et virgulta sonantia silvis,
Lethaeumque, domos placidas qui praenatat, amnem.
Hunc circum innumerae gentes populique volabant.

Ennius avait donné l'exemple d'appliquer le mot natare à l'eau elle-même : "fluctusq. natantes" avait-il dit. Il est impossible de peindre par des expressions plus justes ce cours paisible et comme endormi du fleuve Léthé. Et dans

le vers suivant quelle précision ! Gentes désigne les races plus considérables que les peuples (populi), qui en sont comme les subdivisions.

Ce spectacle singulier, le poëte le relève par une agréable comparaison :

Æneid. VI. 707 sq.

Ac, veluti in pratis, ubi apes æstate serena
Floribus insidunt variis, et candida circum
Lilia funduntur ; strepit omnis murmure campus.

La ponctuation de ce petit morceau n'est pas indifférente ; il faut après Lilia funduntur un point et virgule : « Strepit omnis murmure campus » est une sorte d'épiphonème qui termine le développement.

Cette comparaison se trouve déjà au second livre de l'Iliade : « Comme des peuples nombreux d'abeilles sortant du creux d'un rocher ; un essaim est toujours suivi d'un nouvel essaim ; elles volent par pelotons sur les fleurs du printemps ; en foule elles parcourent çà et là les airs : ainsi sur le vaste rivage ces peuples nombreux couraient par troupes, loin des vaisseaux et des tentes vers le lieu de l'assemblée :

Iliade. II 87 sq.

ἠΰτε ἔθνεα εἶσι μελισσάων ἀδινάων
πέτρης ἐκ γλαφυρῆς αἰεὶ νέον ἐρχομενάων
βοτρυδὸν δὲ πέτονται ἐπ' ἄνθεσιν εἰαρινοῖσιν
αἱ μὲν τ' ἔνθα ἅλις πεποτήαται, αἱ δέ τε ἔνθα
ὣς τῶν ἔθνεα πολλὰ νεῶν ἄπο καὶ κλισιάων
ἠϊόνος προπάροιθε βαθείης ἐστιχόωντο

ἴκαδον εἰς ἄροσιν . . . .

Apollonius de Rhodes, après Homère, a reproduit cette comparaison dans un passage où il nous fait assister à la séparation des femmes de Lemnos et des Argonautes: " Comme on voit des essaims d'abeilles sortant d'un rocher qui leur servait de retraite, se répandre dans une riante prairie, voltiger en bourdonnant autour des fleurs, et cueillir çà et là leurs sucs délicieux: ainsi elles s'empressent toutes en soupirant autour des Argonautes et leur font les plus tendres adieux, en priant les immortels de leur accorder un heureux retour":

Argonaut. 1 879 sq. ὡς δ' ὅτε λείρια καλὰ περιβρομέουσι μέλισσαι
πέτρης ἐκχύμεναι σιμβληΐδος, ἀμφὶ δὲ λειμὼν
ἑρσήεις γάνυται, ταὶ δὲ γλυκὺν ἄλλοτε ἄλλον
καρπὸν ἀμέργουσι πεποτημέναι· ὡς ἄρα ταίγε
ἐνδυκὲς ἀνέρας ἀμφὶ κινυρόμεναι προχέοντο,
χερσί τε καὶ μύθοισιν ἐδεικανόωντο ἕκαστον,
εὐχόμεναι μακάρεσσιν ἀπήμονα νόστον ὀπάσ-σαι.

On peut remarquer un progrès sensible chez le poète Alexandrin pour la correspondance parfaite des deux termes de la comparaison. Chez Homère, un trait seulement se rapporte aux deux termes, et, dans tout le reste, les deux développements sont tout à fait étrangers l'un à l'autre.

L'auteur du IVe livre des Géorgiques avait un droit particulier sur cet objet de comparaison: aussi s'en sert-il au VIe livre de l'Enéide pour la seconde fois. Nous avons déjà vu les travailleurs qui s'empressent de jeter les fondements de Carthage comparés aux abeilles qui recueillent les sucs dont elles font leur miel. * Dans le morceau du 1er livre, comme dans le morceau du livre sixième, nous trouvons un grand charme descriptif avec une grande exactitude dans les détails de la comparaison.

C'est ce spectacle qui provoque les questions qu'Enée adresse à son père, et la belle réponse philosophique d'Anchise: ces âmes se pressent au bord du fleuve Léthé, parce qu'elles vont y boire l'oubli des maux de la vie qui leur permettra de vouloir vivre une seconde fois.

Eneid., VI, 713 sq. Tum pater Anchises: animæ quibus æthera fato

* Qualis apes æstate nova per florea rura
Exercet sub sole labor, quum gentis adultos
Educunt fetus, aut quum liquentia mella
Stipant, et dulci distendunt nectare cellas;
Aut onera accipiunt venientum, aut agmine facto,
Ignavum fucos pecus a præsepibus arcent:
Fervet opus, redolent que thymo fragrantia mella.
(Eneid. I. 430, sq).

Corpora debentur, Lethæi ad fluminis undam
Securos latices et longa oblivia potant.

Dans l'Elysée d'Homère, le sentiment qui accable l'âme de tous les héros, c'est le regret de la vie mortelle. Chez Virgile, plus spiritualiste, le sentiment du mal que fait à l'âme son union avec le corps et aussi des misères de l'existence humaine domine sans partage. De là cette question d'Enée :

Eneid. VI, 719 sq. O pater, anne aliquas ad cœlum hinc ire putandum est
Sublimes animas, iterumque in tarda reverti
Corpora? Quæ lucis miseris tam dira cupido?

De là aussi ces vers qui terminent la réponse d'Anchise:

ib. 748 sq. Has omnes, ubi mille rotam volvere per annos,
Lethæum ad fluvium deus evocat agmine magno:
Scilicet immemores supera ut convexa revisant
Rursus, et incipiant in corpora velle reverti.

ubi exegerunt millies anni tempora in orbem redeunt

Au nombre de ces âmes sont celles des illustres Romains, qu'Anchise veut montrer d'avance à son fils pour l'affermir dans ses desseins, au moment où il met le pied en Italie :

ib. 719 sq. Has equidem memorare tibi atque ostendere coram
Jam pridem, hanc prolem cupio enumerare meorum:
Quo magis Italia mecum lætere reperta.

Il annonce en termes magnifiques l'énumération dans laquelle il va s'engager:

Eneid. VI, 756 sq.	Nunc age, Dardaniam prolem quae deinde sequatur Gloria, qui maneant Itala de gente nepotes, Illustres animas, nostrum que in nomen ituras, Expediam dictis, et te tua fata docebo.

Cette idée des forces nouvelles qu'Enée doit puiser dans cette vue des destinées réservées à ses descendants, se retrouve à la fin du livre :

ib. 889-90	Quae postquam Anchises natum per singula duxit, Incendit que animum famae venientis amore.

A travers toutes les régions de l'autre monde, à travers la fable et la philosophie, Virgile arrive à l'histoire, qui est son véritable sujet, et qu'il va pour ainsi dire raconter d'avance, grâce à cette ingénieuse métempsycose, dont il a placé une exposition si poétique dans la bouche d'Anchise. Cette revue des grands hommes de la race d'Enée est renfermée en 128 vers. Elle est à la fois rapide et complète ; rien n'y est oublié : les rois, la république, l'empire passent successivement sous les yeux du lecteur étonné. Cette revue est le développement de l'annonce générale de la grandeur romaine que Jupiter a faite à Vénus au livre 1er, vers 257 et suivants. Ce qui peut manquer ici se retrouve dans une énumération analogue, quand le poëte nous décrit au livre VIII (vers 626 et suivants) le bouclier divin d'Enée.

Mais au livre VI le poëte s'occupe plus spécialement

ment des personnages; au livre VIII de leurs actes. Ainsi dans ces deux morceaux qui ont un même objet, Virgile sait éviter la monotonie.

Virgile ne garde point ici un ordre didactique; il ne s'astreint pas à la suite chronologique des temps et des hommes; il nomme ces âmes à mesure qu'elles se présentent à lui. Mais il ne les choisit pas non plus aussi fortuitement qu'il en a l'air. Entre le désordre du hasard et l'exactitude minutieuse d'un annaliste, il tient un certain milieu. Il nomme d'abord celle de ces âmes qui est la plus près du séjour de la lumière et doit venir la première à la vie, Silvius, fils posthume d'Énée et de Lavinie, dont la race règnera sur Albe la longue. Puis viennent comme au hasard les noms choisis entre tous de quelques rois Albains, fondateurs guerriers ou pacifiques des villes du Latium. Cette archéologie un peu refroidie pour nous devait avoir un grand intérêt pour les Romains. Le vers 777 explique bien le genre d'intérêt qui s'y attachait:

"Hæc tum nomina erunt, nunc sunt sine nomine terræ."

Les contemporains de Virgile aimaient à se trouver ainsi transportés dans un temps où ces villes qu'ils habitaient n'existaient pas encore. C'est le même charme qui s'attache à ce passage du huitième livre,

où, par la figure appelée prolepse le poète nomme le Forum, le Capitole.

Des rois d'Albe Virgile arrive rapidement à Romulus et à Rome qu'il annonce en termes magnifiques. Ce morceau est un des plus beaux du poème ; le poète en quatre vers nous dit tout sur le fils de Mars, sa descendance fabuleuse, son caractère guerrier, son apothéose après sa mort.

Ened. VI. 778 sq. Quin et avo comitem sese Mavortius addet
Romulus. Assaraci quem sanguinis Ilia mater
Educet. Viden' ut geminæ stant vertice cristæ,
Et pater ipse suo Superum jam signat honore?

Après le fondateur de Rome, Rome elle-même avec les grands hommes qu'elle a portés dans son sein.

ib. 782 sq. En hujus, nate, auspiciis illa inclyta Roma
Imperium terris, animos æquabit Olympo,
Septem que una sibi muro circumdabit arces.
Felix prole virum ; qualis Berecyntia mater
Invehitur curru Phrygias turrita per urbes,
Læta deum partu, centum complexa nepotes,
Omnes cælicolas, omnes supera alta tenentes.

On pense, d'après Servius, que quelques traits de ce beau passage sont venus à Virgile d'Ennius. D'ailleurs au nombre des fragments conservés du 1er Livre des Annales, se trouvent quelques vers qui nous montrent Romulus et Rémus prenant les auspices avant la fondation de Rome. Nous avons déjà rencontré dans

le discours de Jupiter au 1r livre un vers tout pareil à ce vers que nous trouvons ici :
" Imperium terris, animos æquabit Olympo. "
Cette répétition peut avoir quelque chose de fâcheux, bien que les deux vers soient fort beaux. On ne peut assez admirer la comparaison que Virgile introduit ici pour faire comprendre la grandeur de Rome, qui doit être le berceau de tant de demi-dieux. Les vers où il nous montre Cybèle traînée sur son char à travers les villes de Phrygie sont pleins de majesté.

Après Romulus, il serait naturel de passer à Numa; mais le poète va chercher aussitôt dans un avenir plus lointain, cet autre fils d'Enée, Auguste lui-même, dont il ne parle pas avec moins de grandeur. C'est un rapprochement qui nous fait mesurer toute l'étendue des annales romaines. Virgile oppose à Romulus celui en qui on avait cru le voir renaître, le second fondateur de Rome, cet autre Quirinus. On sait que quand il fallut un nom nouveau à Octave devenu le maître de Rome et du monde, le nom de Quirinus fut proposé; celui d'Auguste, mis en avant par Plancus, prévalut : mais ce nom de Quirinus, qui flattait l'empereur, fut quelquefois prononcé dans les vers de Virgile et d'Horace et des autres poètes contemporains. La tirade sur Auguste est un admirable panégyrique de son règne. Le poète éveille d'abord l'attention d'Enée ou du lecteur :

Eneid. VI. 789 19e.	Hunc geminas nunc flecte acies, hanc adspice gentem, Romanosque tuos.
	Ces expressions Romanos que tuos désignent cette partie du peuple romain qui est plus particulièrement sortie de la postérité d'Énée, la gens Julia :
ib. 790 19e.	.. Hic Cæsar, et omnis Juli Progenies, magnum cœli ventura sub axem.
	En nommant César, le poëte nous prépare à entendre le nom d'Auguste :
	Hic vir, hic est tibi quem promitti sæpius audis, Augustus Cæsar, Divi genus.
	Arrivé à Auguste, Virgile loue d'abord la prospérité de son règne, dont on rencontre si souvent l'éloge dans les odes d'Horace :
ib. 793 19e.	.. aurea condet Sæcula qui rursus Latio, regnata per arva Saturno quondam.
	Ce rapprochement entre le règne fabuleux de Saturne et le règne de l'empereur qui a vraiment fait régner dans Rome la paix et l'abondance, a quelque chose d'heureux.
	Ce qu'il loue encore magnifiquement, c'est l'étendue de la domination d'Auguste :
	.. Super et Garamantas et Indos Proferet imperium; jacet extra sidera tellus, Extra anni solisque vias, ubi cœlifer Atlas Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.

Il faut remarquer ici la variété, la rapidité introduite par le changement de construction : jacet extra sidera tellus. On pourrait commenter ce passage par un grand nombre de passages d'Horace, où le poète des Odes et des Epîtres nous parle des immenses frontières de l'empire défendues par la vigilance d'Auguste.

Notre poète nous peint ensuite sous les couleurs les plus vives la terreur que le nom d'Auguste inspire aux nations étrangères :

Hujus in adventum jam nunc et Caspia regna
Responsis horrent divum, et Mæotia tellus,
Et septem gemini turbant trepida ostia Nili.

Jam nunc exprime bien cette attente de la venue d'Auguste annoncée aux nations par les oracles. Turbant est pris ici dans un sens passif.

Sous le désordre apparent de ces vers se cache un ordre logique très rigoureux. Virgile arrive tout naturellement de ce tableau de l'immensité de l'empire à nous parler des voyages multipliés d'Auguste, qu'il compare avec les voyages d'Hercule et de Bacchus. Hercule et Bacchus ont moins fait ; ils ont parcouru moins de pays.

Nec vero Alcides tantum telluris obivit ;
Fixerit æripedem cervam licet, aut Erymanthi
Pacarit nemora, et Lernam tremefecerit arcu :
Nec qui pampineis victor juga flectit habenis,

Liber, agens celso Nysæ de vertice tigres.
Ce sont des vers charmants où le poète relève fort agréablement ce qui depuis quelque temps était devenu un lieu commun. Il a commencé par Saturne et l'âge d'or; il finit par Bacchus et Alcide: c'est ainsi qu'il établit entre les idées toutes présentes de l'histoire et de l'antiquité fabuleuse une ingénieuse harmonie. Il encadre son sujet historique entre Saturne et Bacchus. Ces comparaisons étaient familières aux poètes romains. C'est ainsi qu'au début du cinquième livre de Lucrèce nous trouvons un magnifique éloge d'Épicure, où il compare les travaux et les bienfaits du philosophe, aux travaux et aux bienfaits de Cérès, de Bacchus et d'Hercule (Livre V, vers 1-55)

Mais ce n'est pas le poète lui-même, c'est Anchise qui fait ainsi l'éloge d'Auguste. De là une conclusion passionnée qui rattache ce morceau au sujet présent du poète, ce que jamais il ne perd de vue:

Eneid., VI., 807 sq. — Et dubitamus adhuc virtutem extendere factis?
Aut metus Ausonia prohibet consistere terra?

Cette exhortation d'Anchise correspond à ces vers que nous avons déjà cités plus haut:

ib. 889-90 — Quæ postquam Anchises natum per singula duxit,
Incenditque animum famæ venientis amore.

Si Virgile s'est engagé dans toutes ces descriptions du Tartare et des Champs-Elysées, c'était surtout pour arriver au tableau de la grandeur romaine, et par

ces vers que nous venons de citer, il lie fortement ce dernier morceau à ce qui fait le fond même de son poëme.

Un savant professeur hollandais de notre temps, Mr. Peerlkamp, qui s'est beaucoup occupé de Virgile aussi bien que d'Horace, mais dans un esprit de critique trop hardi, voit une intention particulière dans ce vers:
"Aut metas Ausonia prohibet consistere terra:"
Virgile aurait voulu par cette allusion rapide, détourner Auguste de l'idée qu'avait eue César et qu'Auguste lui-même avait pu avoir un instant, de transporter hors de l'Italie le siège de l'empire. Suétone nous dit au chap. 79e de la Vie de César : "Quin etiam valida fama percrebuit, migraturum Alexandriam vel Ilium, translatis simul opibus imperii, exhausta que Italia delectibus, et procuratione Urbis amicis permissa." On croit généralement que cette ode d'Horace, dédiée à Auguste (la 3e du livre III), où Junon défend de relever jamais les murs d'Ilion, avait trait à un pareil dessein.

Suétone. César, 79.

D'Auguste nous revenons à Numa et à la suite parfaitement caractérisée des rois de Rome. On peut s'étonner de l'omission de Servius Tullius, qui n'est pas un des moins importants et qui fut le plus populaire de tous ces rois. Enfin nous arrivons à l'établissement de la république et à Brutus.

Enéid., VI., 818 59.

Vis et Tarquinios reges, animamque superbam
Ultoris Bruti, fasceque videre receptos.

Il est singulier que Virgile ait appliqué à Brutus l'épithète qu'on applique ordinairement à Tarquin. Aussi quelques critiques ont-ils proposé de lire : __animæ q. superbæ Ultorem Brutum__. On n'a jamais mieux parlé du cruel sacrifice que Brutus fit à la liberté de son pays :

Consulis imperium hic primus sævasque secures
Accipiet ; natosque pater, nova bella moventes,
Ad pœnam pulchra pro libertate vocabit,
Infelix ! utcunque ferent ea facta minores :
Vincet amor patriæ laudumque immensa cupido.

A ce mot d'__infelix__ correspond le passage de Tite-Live où il est question de ce sanglant sacrifice, et qui est un commentaire bien vif et bien passionné de ce mot

Tite-Live, liv. II ch. 5

de Virgile : " Consules in sedem processere suam, missique lictores ad sumendum supplicium nudatos virgis cædunt, securique feriunt : quum inter omne tempus pater, vultusque et os ejus, spectaculo esset, eminente patrio animo inter publicæ pœnæ ministerium. "

On ne peut faire assez d'attention à la place qu'occupe ici le mot __pater__, qui est peut-être encore d'un plus grand effet que l'__infelix__ de Virgile.

Le poète nous conduit jusqu'à César, après nous avoir nommé quelques-uns des citoyens les plus vertueux de l'ancienne Rome.

Eneid., VI, 825 sq.

Quin Decios, Drusosque procul, sævumque securi
Adspice Torquatum, et referentem signa Camillum.

Il y a peut-être ici une transition secrète. Le souvenir de ces Romains fidèles n'éveille-t-il pas en lui la pensée de ces autres Romains qui ont déchiré le sein de leur patrie? Quoiqu'il en soit ces vers, où il nous montre ces âmes rivales de César et de Pompée unies dans les enfers, sont fort beaux, et leurs luttes sont annoncées avec une majestueuse tristesse:

Illæ autem paribus quas fulgere cernis in armis,
Concordes animæ nunc, et dum nocte prementur,
Heu! quantum inter se bellum, si lumina vitæ
Attigerint, quantas acies, stragemque ciebunt!
Aggeribus socer Alpinis atque arce Monœci
Descendens, gener adversis instructus Eois.

Ce trait si touchant, paribus armis, avait déjà été trouvé par Virgile au 1er livre des Géorgiques:

Georg. 1 489-90 Ergo inter sese paribus concurrere telis
Romanas acies iterum videre Philippi.

et Lucain l'a repris au début de sa Pharsale:

Pharsale, 1, 6 et 7. .. infestis que obvia signis
Signa, pares aquilas et pila minantia pilis.

Arx Monœci est aujourd'hui Monaco. Cette place forte tirait son nom d'un temple d'Hercule Monœcus. Aujourd'hui, au-dessus de la petite ville de Monaco, dans un lieu appelé la Turbie, on voit les débris d'un monument élevé à Auguste, sur lesquels on lit une inscription renfermant les noms des

principaux peuples (   ) de l'Italie antique. Lucain, quand il nous montre César appelant à lui ses légions dispersées, a mentionné également Arx Monaeci:

Pharsale, I, 405 sq.

Quaque sub Herculeo sacratus numine portus
Urget rupe cava pelagus: non Corus in illum
Jus habet, aut Zephyrus: solus sua littora turbat
Circius, et tuta prohibet statione Monœci.

Le spectacle de la discorde de ces deux grands hommes est bien affligeant; de là ce beau mouvement, qui est si bien dans le rôle d'Anchise:

Eneid. VI, 833 sq.

Ne, pueri, ne tanta animis assnescite bella;
Neu patriæ validas in viscera vertite vires!
Tuque prior, tu parce, genus qui ducis Olympo,
Projice tela mane, sanguis meus.

Le poëte ne refuse pas sa sympathie et son admiration à Pompée; toutes ses préférences sont pour César; et toutefois, parmi ses éloges des deux rivaux, on voit les sentiments du Romain qui maudit la guerre civile.

Nous avons déjà remarqué l'intervention perpetuelle des sentiments personnels d'Anchise. C'est ainsi qu'il interrompt son énumération pour donner des encouragements à son fils (vers 807), ou pour s'attendrir sur le malheur de Brutus (vers 823). Ici c'est un mouvement du même genre. Ce rôle actif d'Anchise dans son énumération des illustres Romains contribue beaucoup à donner de la vie et de l'intérêt à ce morceau.

C'est la deuxième fois qu'Anchise s'arrête sur sa postérité la plus reculée et touche à l'époque contemporaine du poète. Une dernière fois, en finissant, Virgile reviendra aux choses de son temps (vers 866 et suiv), et par un mouvement plus pathétique encore. Il complètera par ces beaux vers sur la mort prématurée du jeune Marcellus, l'exposition historique des annales romaines et l'expression animée des sentiments d'Anchise, c'est à dire de ses propres sentiments.

Il entrait dans les vues de Virgile d'agrandir la figure d'Auguste et de faire prédominer dans cette revue la Rome impériale; mais, à côté d'Auguste, il réserve une place pour les grands hommes des temps passés; il ne veut pas oublier tout à fait la Rome de la république. Il fait donc passer sous nos yeux un nouveau groupe de ces vieux Romains. Au premier rang sont ceux qui ont humilié la Grèce, victorieux de Troie, la ville d'Agamemnon et la race d'Achille, Mummius, Paul-Emile. Au temps de ces grands guerriers, il était sans doute peu question de venger les injures de Troie; mais ici c'est Anchise qui parle, et il parle d'une manière conforme aux prédictions que Jupiter a fait entendre au 1er livre:

Eneid., VI., 837 sq. Ille triumphata Capitolia ad alta Corintho
Victor aget currum, caesis insignis Achivis.
Eruet ille Argos, Agamemnoniasque Mycenas,

Ipsumque Aeaciden, genus armipotentis Achilli,
Ultus avos Trojae, templa et temerata Minervae.

Jupiter avait dit au Ier Livre :

Eneid. 1 283 sq. . . Veniet, lustris labentibus, aetas,
Quum domus Assaraci Phthyam claras que Mycenas
Servitio premet, ac victis dominabitur Argis.

Celui qui triomphera de Corinthe, c'est Mummius
Celui qui renversera Argos et Mycènes — ici il faut prendre ces noms dans un sens très général — c'est Paul-Emile.

Aeaciden, désigne Persée qui descendait d'Achille par Olympias. Quelques critiques ont voulu que cette expression désignât l'Epire elle-même. En tout cas elle a le défaut de produire une confusion de souvenir en faisant songer à Pyrrhus. C'est un des reproches que le savant Hygin adressait à Virgile, au sujet de son VIe livre, comme on peut le voir dans A.-Gelle, qui rapporte en ces termes cette remarque du savant bibliothécaire d'Auguste:

Aulu-Gelle, X ch. 16. "Confudit, inquit, et personas diversas, et tempora. Nam neque eodem tempore neque per eosdem homines cum Achaeis et cum Pyrrho bellatum est. Pyrrhus enim, quem dicit Aeaciden, de Epiro in Italiam transgressus, cum Romanis depugnavit adversus Manium Curium, in eo bello ducem. Argivum autem bellum, id est Achaïcum, multis post annis a L. Mummio imperatore gestum est. Potest, inquit, igitur medius eximi versus qui de Pyrrho importuné immissus est, quem Virgilius procul dubio exempturus, inquit, fuit."

J. Labbé

42e Leçon.

6e Livre.

Fin du discours d'Anchise.

Episode de Marcellus.

42e Leçon.
6e Livre.
Fin du discours d'Anchise — Episode de Marcellus.

Rédaction faite avec soin, exacte et sensée. Recherche personnelle des textes cités. Quelques faiblesses de style.

Cette revue prophétique des illustres Romains qui termine le sixième livre en est, nous l'avons déjà remarqué, le sujet principal. C'est pour l'amener et révéler ainsi plus clairement encore la face historique de son œuvre, que Virgile a conduit Enée au sanctuaire de Cumes, au gouffre de l'Averne, qu'il l'a fait voyager dans les régions infernales. Dans cette revue, animée par les sentiments paternels d'Anchise, par son patriotisme troyen qui est déjà un patriotisme romain, Virgile a fait très judicieusement et très noblement la part de l'empire dont il était le poète avoué et presque officiel, et la part de la Rome républicaine qui avait précédé. Tantôt d'un élan soudain et inattendu il se transporte dans un avenir très lointain pour atteindre jusqu'à César et Auguste; tantôt revenant en arrière, il occupe sa pensée des vertus et des grandeurs de la république, parlant, on peut le dire, avec amour, devant Auguste, de ce qu'il appelle la belle liberté:

Enéid., VI 823 "Ad poenam pulchra pro libertate vocabit;" célébrant le dévouement à la patrie et l'amour de la gloire, déplorant et blâmant les guerres civiles dont est né celui qui l'écoute.

Nous étions arrivés à un passage où ce n'est plus

le chantre de l'empire qui parle, mais celui des antiques vertus de Rome. Là Virgile a rassemblé les généraux qui ont vengé la ruine de Troie en asservissant la Grèce, il y a jeté avec une sorte de confusion volontaire quelques-uns des grands noms de l'histoire de Rome. On doit remarquer qu'il ne fait que toucher en passant à ceux qui ont brillé dans les guerres Puniques ; c'est Anchise en effet qui parle à Enée ; et delà vient cette rapidité avec laquelle le poëte touche à cette partie de l'histoire romaine. Nous avons vu avec quelle discrétion il a parlé à Enée du séjour de Carthage :

Eneid. VI. 694. "Quam metui ne quid Libyæ tibi regna nocerent !"

La même raison de convenance fait qu'il n'insiste pas beaucoup ici ; les guerres contre Carthage étaient trop étroitement liées aux rapports d'Enée et de Didon ; du moins Virgile l'a supposé ainsi dans son quatrième livre. Il rappelle les noms de Scipion, de Fabius Maximus ; plus loin il garde une place spéciale à Marcellus. Chacun de ces noms est accompagné de quelques mots caractéristiques qui suffisent à l'éloge :

..... aut geminos, duo fulmina belli
Scipiadas, cladem Libyæ.

Cette expression, fulmina belli, paraît avoir été consacrée en parlant des Scipions. Aujourd'hui elle semble toute naturelle ; tout le monde a le droit de s'en servir ; mais la première fois qu'elle fut employée

elle dut frapper par sa hardiesse et son énergie : elle semble appartenir à Lucrèce. Dans cette grande consolation sur la mort où il fait valoir entre autres arguments la nécessité commune à tous de mourir, il dit que Scipion lui-même, ce foudre de guerre, la terreur de Carthage, a donné ses os à la terre, aussi bien que s'il eût été le dernier des esclaves :

De natura rerum liv. III, v. 1037.

"Scipiades, belli fulmen, Carthaginis horror,
Ossa dedit terræ proinde ac famul infimus esset."

De même que ces vers ont fourni quelque chose à Virgile, de même ils devaient quelque chose à Ennius : ces derniers mots : ac famul infimus esset, lui sont empruntés ; ils sont tirés d'un passage que l'on rapporte au neuvième livre des *Annales*. La fortune, y est-il dit, produit souvent des renversements soudains :

Ennius, Annales livre IX. fragm. IX.

...."Mortalem summum fortuna repente
Reddidit e summo regno ut famul infimus esset."

Ce n'est pas la seule fois que Lucrèce cite Ennius. — Une des gloires d'Ennius, c'est que son souvenir ait toujours été si présent à l'esprit des grands poëtes de Rome. Il y a un certain intérêt à voir ainsi ces expressions poétiques passer de poëte en poëte. Cela nous conduit à lire dans Virgile un vers d'Ennius qui est célèbre. C'est avec un vers d'Ennius que Virgile caractérise le grand rôle de Fabius :

.."Tu maximus ille es

Unus qui nobis cunctando restituis rem.."
Ce vers est resté consacré: nous ne le connaissons pas seulement par Servius, et Macrobe qui le cite au liv. VII, ch. 1er de ses Saturnales, mais par bien d'autres même avant Virgile. Cicéron ne se lasse pas de le citer, par exemple dans le De Officiis, I. 24. dans le De Senectute, IV. 10; dans une Lettre à Atticus, liv. II. let. 19. Au temps de Virgile, dans une œuvre toute historique, Tite-Live s'en est souvenu (XXX. 26). Enfin un autre poète y a fait une allusion évidente, c'est Ovide, dans ses Fastes, (II, 239). On y lit ces vers:

"Nam puer impubes et adhuc non utilis armis
Unus de Fabia gente relictus erat;
Scilicet ut posses olim tu, Maxime, nasci;
Cui res cunctando restituenda foret."

Parmi ces noms, est glissé avec art et avec quelque timidité le grand nom de Caton. C'est, il est vrai, Caton l'ancien; mais son nom rappelle inévitablement celui de Caton d'Utique, contemporain des guerres civiles desquelles est sorti l'empire. Il faut avouer qu'on ne pouvait le passer sous silence et c'est ce que Virgile fait entendre:

" Quis te, magne Cato, tacitum ..... relinquat

La tirade où ces noms sont encadrés, où ils sont jetés avec une sorte de confusion volontaire, est

pleine de mouvement, et contraste par là avec les énumérations du même genre qui ont souvent été faites depuis.

"Quis te, magne Cato, tacitum, aut te, Cosse, relinquat?
Quis Gracchi genus? aut geminos, duo fulmina belli
Scipiadas, cladem Libyae? parvoque potentem
Fabricium? vel te, Sulco, Serrane, serentem?
Quo fessum rapitis, Fabii? tu maximus ille es
Unus qui nobis cunctando restituis rem."

Cela est très vif, très animé, et en même temps très naturel, et répond très bien à la situation supposée par le poète. Dans cette foule d'hommes destinés à devenir illustres, celui qui parle en caractérise à la hâte quelques-uns, comme ils se présentent à ses regards; il y aurait inconvénient à les ranger dans un ordre plus méthodique, ce qu'on a fait quelquefois depuis.

Cela nous mène à des vers fameux (847 et suiv) que Jean-Jacques Rousseau a imités dans sa prosopopée de Fabricius; vers admirables, déparés seulement par une allusion peu juste et peu généreuse à la gloire oratoire de Cicéron, que nous voyons trop facilement immolée par un Romain à celle de Démosthènes:

Æneid. VI 847. "Excudent alii spirantia mollius æra,
Credo equidem; vivos ducent de marmore vultus,

Orabunt causas melius, cœli que meatus
Describent radio et surgentia sidera dicent;
Tu, regere imperio populos, Romane, memento:
Hæ tibi erunt artes, pacis que imponere morem,
Parcere subjectis et debellare superbos.

On n'a jamais mieux caractérisé l'art de donner la vie à l'airain et au marbre. Ces vers étaient contemporains de ce goût si vif des Romains pour les chefs-d'œuvre de sculpture enlevés à la Grèce ; ils font penser à un beau vers de Properce qui caractérise ainsi l'art de Lysippe: "Gloria Lysippo est animosa effingere signa". Il marquait ainsi l'époque où le mérite de l'expression avait commencé à dominer dans l'art Grec. Les Grecs eux-mêmes avaient trouvé avant les Romains, pour caractériser un art porté par eux si loin, des expressions analogues. (Voyez chez Pindare la VIIe. Olympique, v. 91 et suivante)

Orabunt causas melius : c'est là cette allusion que nous avons signalée comme injurieuse à la gloire de l'orateur romain. Ces vers admirables sont en même temps pleins de vérité. Rome a excellé sans doute dans les arts de la paix, et aucun ne lui a manqué mais son vrai génie, qui lui est propre et la distingue de tout autre état, a été celui de la conquête et du gouvernement. Jean-Jacques Rousseau s'en est souvenu dans sa prosopopée de Fabricius. Dire qu'il a

imité les vers de Virgile, ne servit pas le mot; mais il s'en est inspiré. "Que d'autres mains, fait-il dire à ce grand homme, s'illustrent par de vains talents; le seul talent digne de Rome est celui de conquérir le monde;" Rousseau ajoute: "et d'y faire régner la vertu."

On croit généralement que dans le premier dessein de l'Enéide, Anchise s'arrêtait après cette tirade et n'allait pas au-delà du vers 853. Il semblait en effet que ce fût là une espèce de péroraison de la complète revue des grandeurs de Rome. On suppose que la mort imprévue de Marcellus, survenue en 731, fit ajouter le reste du discours d'Anchise. Cette addition est des plus heureuses; elle ramène une troisième fois Anchise, avec des mouvements d'un pathétique admirable, à ses préoccupations de gloire domestique, et Virgile à ses allusions contemporaines. Ce devait être pour les lecteurs Romains d'alors une bien agréable surprise de rencontrer, dans un poëme qui ne promettait que d'anciennes et fabuleuses traditions, les événements même de leurs jours.

Comment placer avec convenance un aussi jeune homme, mort à dix-huit ans, dans cette liste des plus grands hommes? C'est par une sorte de hasard que le poëte l'introduit. Anchise reprend la parole pour montrer à Enée, se complétant lui-même,

un des héros de la guerre Punique (854), le fameux Marcellus. Enée demande alors quel est ce jeune homme qui se tient auprès de Marcellus, si semblable à lui, si plein de grâce et de majesté, mais si triste, et qui semble déjà, si loin encore du séjour des vivants, enveloppé des ombres de la mort. Les vers ont un mouvement, une harmonie pleine de tristesse:

Eneid. VI, 860 "Atque hic Æneas (una namque ire videbat
Egregium forma juvenem et fulgentibus armis,
Sed frons læta parum, et dejecto lumina vultu):
Quis, pater, ille, virum qui sic comitatur euntem?
Filius? Anne aliquis magna de stirpe nepotum?
Quis strepitus circa comitum! quantum instar in
ipso est!
Sed nox atra caput tristi circumvolat umbra."

Quantum instar! Mr. Delortre trad: Quelle majesté dans ses traits! Heyne pense eneff qu'il ne s'agit pas seulement de ressemblance, mais q ces mots expriment une idée de majesté et de grand

Si nous nous transportons dans la situation de ceux qui entendirent les premiers ces vers, cela dut éveiller chez eux une curiosité inquiète, et un triste soupçon. Dès les premiers vers les Romains devaient songer à ce jeune prince, malheureux objet de t d'espérances, qui avait dû être l'héritier d'Auguste et qui pouvait garantir Rome d'héritiers terribles.

La réponse d'Anchise nous transporte dans l'avenir. Il voit les funérailles de Marcellus, la douleur du peuple romain ; il s'y mêle, il le pleure, il lui parle, il veut répandre des fleurs sur son tombeau. C'est cette apostrophe fameuse qui fit fondre en larmes la famille impériale, qui fit tomber Octavie sans connaissance dans les bras d'Auguste. Donat nous a conservé cette anecdote dans la Vie de Virgile, Servius la raconte dans ses notes. Depuis on l'a contestée en s'appuyant sur un passage de Sénèque ; mais c'est là une de ces traditions qui sont chères à l'imagination et au cœur, et dont on serait malheureux de se voir entièrement détrompé. Voici les vers :

Æneid. VI. 870 "O nate, ingentem luctum ne quære tuorum :
Ostendent terris hunc tantum fata, neque ultra
Esse sinent : nimium vobis romana propago
Visa potens, Superi, propria hæc si dona fuissent."

. . . . . .

Ostendent terris, quelle heureuse expression ! et elle est si naturelle qu'il semble que tout le monde pourrait la trouver. On ne peut mieux la commenter qu'en rappelant que quand Fénelon perdit le duc de Bourgogne, sa douleur profonde ne trouva rien de mieux pour la traduire au dehors que cette expression même de Virgile. Nous la trouvons dans une lettre au duc de Chevreuse, où Fénelon

	révèle librement sa douleur patriotique et sa douleur
Fénelon, Lettre à M. le duc	personnelle : « Dieu, dit-il, nous a ôté toute
de Chevreuse, 27 fév. 1712	notre espérance pour l'Eglise et pour l'Etat. Il a
(éd. 8° 1827. N° 174).	formé ce jeune prince ; il l'a orné ; il l'a préparé
	pour les plus grands biens ; il l'a montré au monde, et
	aussitôt il l'a détruit. Je suis saisi d'horreur, et malade
	de saisissement ~~sans maladie~~. En pleurant le prince
	mort qui me déchire le cœur, je suis alarmé pour les
	vivants. » On sait que Voltaire, dans un morceau
	correspondant de la <u>Henriade</u>, a transporté à la
	mort du duc de Bourgogne le sentiment et les expres-
	sions de Virgile avec un beau talent poétique, et
	une grande émotion.
	<u>Propria hæc si dona fuissent</u> : Ce mot propria
	a le sens d'un bien fixe, durable ; il n'y a vraiment
	de propriété que celle qu'on doit garder. De là ce
	sens très vif donné à ce mot <u>propria</u>, même par d'au-
	tres poëtes : Lucilius rappelant que la mort doit dé-
	parer l'homme de toutes choses ;
Lucilius, Sat. XXVII. frag. 32.	« Quum sciam nihil in vita esse <u>proprium</u> homini mortali »
	car il ne doit rien garder.
	Horace, se souvenant de cette expression et de cette
	pensée, l'a développée avec éloquence dans sa deuxième
	Satire du second livre. Il fait parler Ofellus,
	un paysan dépouillé de son bien par les guerres
	civiles et devenu le fermier d'autrui, mais qui

n'en est pas pour cela plus triste. Entr'autres motifs de consolation, il fait cette réflexion, qu'il n'y a pas de véritables propriétaires ; que mille causes enlèveront leurs biens à la plupart, que la mort les doit enlever à tous. Et là revient ce mot propriæ :

Hor. Satir. II. liv. II. v. 129

"Nam propriæ telluris herum natura neque illum,
Nec me, nec quemquam statuit: nos expulit ille;
Illum aut nequities aut vafri inscitia juris;
Postremum expellet certe vivacior hæres."

Cela n'empêche pas qu'Horace ne dise ailleurs qu'il a reçu beaucoup de biens, qui font son bonheur, et qu'il n'a plus qu'une chose à désirer, c'est qu'ils lui demeurent, qu'ils lui appartiennent en propre:

Id. Sat. liv. II. Sat. VI v. 5.

.. Bene est: nihil amplius oro,
Maïa nate, nisi ut propria hæc mihi munera
faxis.

Anchise continue ainsi :

Eneid. VI 874.

"Quantos ille virum magnam Mavortis ad urbem
Campus aget gemitus! Vel quæ, Tiberine, videbis
Funera, quum tumulum præterlabere recentem!
Nec puer Iliaca quisquam de gente Latinos
In tantum spe tollet avos; nec Romula quondam
Ullo se tantum tellus jactabit alumno."

Il a parlé des espérances qu'avait fait naître le jeune Marcellus ; il parle maintenant de la désolation qui a suivi sa perte inattendue. Il nous

transporte au milieu de cette scène de deuil. On voit Rome, le champ de Mars, le Tibre, le mausolée d'Auguste, qui faisait face à la rive qu'occupe aujourd'hui le château Saint-Ange, ou Mole d'Adrien, et où devait être déposé le corps de Marcellus. Il annonce ce deuil, et le Tibre lui même dut y prendre part :

.. "Vel quæ, Tiberine, videbis
Funera, quum tumulum præter labere recentem !"

Anchise revient ensuite aux regrets de ce qu'aurait pu faire ce jeune prince s'il eut vécu. Ces expressions Avos Latinos, Romula tellus, nous montrent Virgile toujours occupé de l'unité de son œuvre, et elle apparaît dans tous les détails et à tout instant. Avos Latinos, c'est Auguste, mais que ce nom fait remonter jusqu'à son origine, à l'union d'Enée et de Lavinie ; Romula tellus, c'est Rome, rattachée par ce nom au souvenir de son fondateur Romulus. Ainsi Virgile unit par un lien très fort les anciens souvenirs même fabuleux de Rome, à son histoire.

Que cette expression est belle : in tantum spe tollet avos ! Nous sommes heureux de pouvoir la commenter encore par un passage de Tacite. Au second livre de ses Annales, il raconte le triomphe de Germanicus, beau et glorieux triomphe mais triste en même temps par les pressentiments

Tacite (Annales, II, 41) qui s'y mêlèrent : " Augebat intuentium visus eximia ipsius species, currus que quinque liberis onustus ; sed suberat occulta formido reputantibus haud prosperum in Druso, patre ejus, favorem vulgi ; avunculum ejusdem Marcellum, flagrantibus plebis studiis, intra juventam ereptum ; breves et infaustos populi romani amores. " Ces deux passages se complètent et se commentent l'un l'autre.

Après ces mots, la douleur d'Anchise éclate comme s'il était contemporain du malheur qu'il prédit ; comme s'il était mêlé à cette foule qui couvre les bords du Tibre ; on croit entendre les discours de ces Romains désolés. Il s'écrie :

Æneid., VI, 880

" Heu pietas ! Heu prisca fides, invicta q. bello
Dextera ! non illi se quisquam impune tulisset
Obvius armato, seu quum pedes iret in hostem,
Seu spumantis equi foderet calcaribus armos. "

Ce sont les images sous lesquelles doit se le représenter cette foule, tandis qu'elle le pleure au Champs de Mars, où elle l'a vu si souvent sous un appareil militaire. Anchise, entraîné par sa douleur, lui adresse à lui-même la parole

ib. 884.

" Heu ! miserande puer, si qua fata aspera rumpas,
Tu Marcellus eris ! " . . . .

Cette forme de doute n'est pas rare chez les Romains pour désigner une chose à venir, mais

ici elle a un prix particulier ; elle répond aux sentiments de ceux pour qui étaient écrits ces vers. Il semble qu'on trouve je ne sais quelle douceur à se figurer que le malheur inévitable que l'on regrette, aurait pu ne pas arriver. Puis Anchise s'associe d'avance aux honneurs qu'on rendra au mort :

"Tu Marcellus eris ! manibus date lilia plenis,
Purpureos spargam flores, animamque nepotis
His saltem accumulem donis, et fungar inani
Munere.."

Ce n'est pas sans intention que le poëte a rompu la phrase au commencement d'un vers sur ce mot Munere. Il semble que la parole d'Anchise meurt sur ce mot, sans pouvoir poursuivre.

On peut se demander pourquoi cette apostrophe eut un si grand effet sur la famille impériale ; pourquoi elle en a tant encore aujourd'hui sur nous. Il est dû, croyons-nous, à cette suspension par laquelle le poëte fait attendre le nom de Marcellus, ne le prononçant que quand tous les lecteurs l'ont deviné et le nomment avant lui. Il avait nommé au commencement le grand Marcellus ; ensuite il déplorait la mort de ce jeune homme sans le nommer, mais tout le monde déjà l'avait reconnu, surtout Auguste et Octavie. Cependant il y avait encore comme une sorte de doute qui tenait l'esprit en suspens. Mais quand le nom

échappe au poète, toutes les émotions des vers précédents semblent se rassembler sur ces seuls mots : Tu Marcellus eris, et faire toutes à la fois invasion dans l'âme, et c'est alors que la douleur éclate. Et ainsi cette anecdote que rapportent Servius et Donat des pleurs de la famille impériale, de l'évanouissement d'Octavie, est pour ainsi dire démontrée par ce que la réflexion nous suggère sur l'effet naturel de ces vers.

On pourrait faire ici un rapprochement, qui paraîtra peut-être un peu disparate, mais qui ne laisse pas d'être justifié par une certaine analogie. On trouve dans une pièce de vers de Mr. Lebrun un effet analogue, sans qu'il ait eu la moindre idée d'imitation. C'est un petit poème couronné par l'Académie et dont le sujet était : "Le bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie. De ce nombre est celle d'un prisonnier, d'un condamné, que le travail distrait de la pensée de son triste sort. Il introduit un prisonnier de cette sorte et à la fin il le nomme :

"Voyez-vous ce proscrit de sa perte certain,
Assis, calme, et le front appuyé sur sa main ;
Il lit, médite, écrit ; c'en est fait, sa pensée
Dans l'espace sans borne au loin s'est élancée :
Plus de prison pour lui, de verroux, ni de fers ;
Il est libre. Il parcourt tout le vaste univers.

Il saisit des secrets que gardait la nature ;
Sa main va les transmettre à la race future.
Hâte-toi ! les bourreaux disposent de ton sort.
Mais on ouvre, on le nomme, on l'appelle à la
- mort :
« De quelques jours encore, ah ! prolongez mon âge,
Et qu'avant de mourir j'achève mon ouvrage. »
Tu l'as dit, Lavoisier ! mais tu l'as dit en vain.
Tu meurs. Tel Archimède, au bord Syracusain,
De l'art qu'il illustra mourut l'âme occupée,
Et du soldat romain ne sentit pas l'épée. »

Ce nom, réservé ainsi pour la fin et prononcé quand tout le monde l'avait deviné, produisit un grand effet. C'est le même artifice que dans Virgile ou plutôt c'est un instinct poétique analogue à celui qui inspira le Tu Marcellus eris.

Voilà quelque temps que nous parlons de cette apostrophe célèbre. Il serait temps peut-être de nous demander quel en est le sens précis. Ces mots signifient-ils : Tu seras un autre Marcellus ? On les a interprétés ainsi : c'est en effet à l'occasion de ce grand Marcellus des guerres puniques que Virgile a introduit la mention du fils d'Octavie. Cependant ce sens ne nous semble pas le vrai ; nous pensons que cela veut dire : "Si tu peux vivre (si qua fata aspera rumpas), tu seras ce grand

Marcellus que j'aperçois dans l'avenir, au delà même du terme des destins jaloux, ce Marcellus dont je me forme une si grande idée.

Cicer. Songe de Scipion, ch. V.

Nous trouvons quelque chose de semblable dans le Songe de Scipion. Le premier Africain, écartant l'idée de la mort de Scipion Emilien qui l'écoute, parle comme si cette mort pouvait être évitée. Il le représente constituant la république, s'il peut échapper aux mains criminelles des siens. " Dictator rem publicam constituas oportet, si impias propinquorum manus effugeris." C'est absolument la même chose. De même que Scipion prévoit la grandeur qui attendait l'Emilien, s'il eût échappé à son sort malheureux, de même dans Virgile, Anchise voit d'une part les grandes espérances dont Marcellus était l'objet, les grandeurs et la gloire que semblait lui réserver l'avenir; mais il voit de l'autre une si belle vie interrompue par les destins.

Dans la traduction de l'Enéide par Delille, on trouve sur ce passage, dans une note attribuée à M. de Fontanes, une idée singulière. Il explique le Tu Marcellus eris par le passage de l'âme du grand Marcellus dans le corps du jeune héros, fils d'Octavie; " tu seras Marcellus, parce que ton âme sera celle de Marcellus." Mais il faut songer que les deux âmes sont ici distinctes, et qu'Enée les voit l'une auprès de l'autre. Cette hypothèse est

donc impossible à soutenir. On ne peut admettre davantage, et cela pour la même raison, cette autre supposition de quelques interprètes qui disent qu'Anchise devait renaître dans l'âme de César, Enée dans celle d'Auguste, quand nous voyons qu'Anchise et Enée considèrent ensemble les âmes déjà destinées à devenir César et Auguste. Ce sont là des subtilités qu'on est forcé d'écarter.

Ce même Marcellus, dont Virgile déplorait la mort en 731, était la même année, à ce que l'on croit, célébré vivant par Horace dans son ode I, XII : "Quem virum aut heroa, etc. Cette ode a une certaine analogie de composition avec l'énumération des grands hommes faite par Anchise ; elle a été récemment analysée par M. Dübner (Journal Général de l'Instruction Publique, 2 mai 1855), qui en expose le plan d'une manière très judicieuse. Horace se propose de célébrer le gouvernement d'Auguste ; mais comme c'est ordinaire dans l'ode, il n'y arrive que par d'assez longs détours. Il se demande d'abord qui il va chanter, quel homme, quel héros, ou quel Dieu ?

Horace, Odes liv. 1 ode XII

"Quem virum aut heroa lyra vel acri
Tibia sumis celebrare, Clio ?
Quem Deum ? "

Puis, renversant cet ordre, il commence par les Dieux, arrive aux héros, et enfin aux hommes. Il parcourt plusieurs des grands Dieux que sa muse lyrique pourrait

célébrer, quelques-uns des héros, et en dernier lieu il en vient aux grands hommes de la Rome des rois et de la Rome des consuls, prédécesseurs de celui qu'il veut célébrer. D'abord les rois : chantera-t-il Romulus qui a fondé Rome par l'épée, ou Numa qui l'a fondé par les lois et par la sagesse ? Naturellement il doit ensuite passer à la république :

v. 33 "Romulum post hos prius, an quietum
Pompili regnum memorem, an superbos
Tarquini fasces, dubito, an Catonis
Nobile lethum ; ..."

De Numa, comme on le voit, il passe à Tarquin le Superbe. Comment s'expliquer qu'il choisisse un tel homme pour le chanter, un roi si odieux à tous les Romains ? Est-ce qu'Horace ne partagerait pas cette haine, et que le portrait du dernier Tarquin lui semblerait, comme à Montesquieu, n'avoir point été flatté ? (Grandeur et Décadence, ch. 1) ou bien serait-ce de l'autre Tarquin, de Tarquin l'ancien qu'il aurait entendu parler ? Mr. Dübner montre que c'est bien de Tarquin le Superbe qu'il s'agit, et non de Tarquin l'ancien, sans quoi Horace aurait évité cette expression : Superbos fasces. Mais il fait remarquer que le poète n'a pas choisi là un grand homme à chanter ; qu'il a marqué une époque, indiqué poétiquement deux dates : après avoir parlé de la royauté il passe à la république et l'enferme entre la chute

de la monarchie sous Tarquin le Superbe; et la chute de la république elle-même à la mort de Caton son dernier défenseur. Il revient sur quelques-uns des grands hommes de la république, qu'il énumère un peu à la manière de Virgile; il les loue, il les admire, et glorifie leur pauvreté:

"Regulum et Scauros, animæque magnæ
Prodigum Paulum, superante Pœno,
Gratus insigni referam camœna,
Fabriciumque.

-

Hunc et incomptis Curium capillis
Utilem bello tulit, et Camillum
Sæva paupertas et avitus apto
Cum lare fundus."

Il est impossible de n'être pas frappé de cet enthousiasme persévérant pour les anciennes vertus romaines, qui paraît ici, comme dans Virgile et chez les autres poètes romains de cette époque.

Mais il est temps d'arriver à Auguste, et il fa une transition: ce sera le nom de César, et avant ce nom le souvenir de la jeunesse entourée alors de tant d'espé de ce jeune Marcellus; par là Horace arrivera au panégyrique d'Auguste, qui n'occupe que les trois dernières strophes, et qui est cependant le vrai sujet de l'ode:

"Crescit occulto velut arbor ævo,

Fama Marcelli, micat inter omnes
Julium sidus, velut inter ignes
Luna minores. »

Marcellus paraît ici croissant en renommée, promettant un glorieux avenir. Le poëte ne se doutait pas que la même année, son souvenir rappelé par Virgile arracherait des larmes à toute la famille impériale.

Ces mouvements pathétiques prêtés à Anchise terminent parfaitement ses discours : le poëte ne pouvait rien ajouter ; il conclut donc par des vers qui relient tout ce récit au reste du poëme, et au livre qui va suivre :

Enead. VI. 890. « Quæ postquam Anchises natum per singula duxit,
Incenditque animum famæ venientis amore,
Exin bella viro memorat quæ deinde gerenda,
Laurentesque docet populos, urbemque Latini,
Et quo quemque modo fugiatque feratque laborem. »

Ce dernier vers, Virgile se l'emprunte à lui-même ; il s'en était déjà servi au troisième livre (vers 459). Le passage offre d'ailleurs une conclusion excellente qui résume tout l'intérêt de ce qui précède et le rattache étroitement à ce qui suit.

Maintenant il faut ramener Enée au séjour des vivants par un autre chemin. Ovide lui aussi ramène Enée des enfers où il l'a conduit à l'exemple de Virgile ; mais on ne sait trop quel chemin il lui fait prendre ; les vers ne l'indiquent pas bien clairement :

Ovide, Metam. XIV, 120.	"Inde ferens lassos averso tramite passus, Cum duce Cumæa fallit sermone laborem." *Averso tramite* veut-il dire qu'Énée se retourne et revient sur ses pas? on l'a quelque fois entendu ainsi (Voyez l'*Ovide* de la *collection Lemaire*), ou bien qu'il prend un chemin différent, un chemin détourné? Ce second sens semble plus vraisemblable; il serait d'accord avec ce que nous voyons dans Virgile, qui fait sortir Énée par la porte des Songes.

X. Gaultier de Claubry.

43e Leçon.

6e Livre.

De la fiction des portes de corne et d'ivoire dans Virgile, Properce, Stace, Ausone.

43e Leçon.

6e Livre. De la fiction des portes de corne et d'ivoire dans Virgile, Properce, Stace, Ausone.

Bonne rédaction, exacte et écrite avec soin.

Dans cet admirable sixième livre de l'Enéide, qui par son importance et par son intérêt a dû nous arrêter long-temps, il ne nous reste plus qu'à étudier les derniers vers, ceux où le poëte ramène son héros des régions infernales sur la terre. Il revient, selon Ovide, aversô tramite. Remarquons que ces mots ne sont pas exempts de quelque obscurité; ils pourraient vouloir dire: "en revenant sur ses pas" aussi bien que "par un chemin détourné". Virgile est moins court. Il nous décrit les deux portes des Songes dont il est question chez Homère*, dans un discours de Pénélope refusant de croire à une vision qui est venue la visiter dans son sommeil. Virgile dans son sixième livre a déjà uni ces deux idées de mort et de sommeil, au vers 278: Tum consanguineus Lethi Sopor, "Le Sommeil frère de la Mort". On n'a pas oublié non plus qu'il a placé à l'entrée du séjour infernal l'arbre habité par la troupe ailée des Songes (v. 282):

"In medio ramos annosaque brachia pandit
Ulmus opaca, ingens, quam sedem Somnia vulgo
Vana tenere ferunt, foliisque sub omnibus hærent."

Virgile est donc d'accord avec lui-même en plaçant à l'issue de cet empire de Pluton des portes qui donnent

* (Odys., XIX, 562)

(Odys. XIX, 562.) passage aux songes d'après Homère qu'il ne fait presque que traduire :

"Sunt geminæ Somni portæ; quarum altera fertur
Cornea, qua veris facilis datur exitus umbris :
Altera candenti perfecta nitens elephanto ;
Sed falsa ad cœlum mittunt insomnia Manes."

Par la porte d'ivoire les Dieux infernaux n'envoient que des songes vains ; ce ne sont pas les ombres véritables, *veris umbris*, les ombres qui habitent le sombre empire. Dans les habitudes de luxe antique, les portes des palais étaient ornées d'incrustations d'ivoire, de corne, d'écaille de tortue :

(Georg. l. II. v. 463) "*Nec varios inhiant pulchra testudine postes;*"

de là cette fiction de ces portes et de corne et d'ivoire dont l'une, la porte de corne, donne issue aux véritables ombres, et l'autre, la porte d'ivoire, ne donne passage qu'aux vaines apparences. On peut se demander pourquoi cette distinction ? Macrobe nous fournit une explication : c'est, dit-il, que l'ivoire malgré sa blancheur n'est pas transparent, et qu'il n'en est pas de même de la corne. Il est bien possible qu'en effet ce soit là une des raisons qui aient contribué à créer cette fiction.

(Songe de Scipion, 1, 2.)

Heyne soupçonne un jeu de mots auquel semblent se prêter les expressions d'Homère :

" Δοιαὶ γάρ τε πύλαι ἀμενηνῶν εἰσὶν ὀνείρων·
αἱ μὲν γὰρ κεράεσσι τετεύχαται, αἱ δ' ἐλέφαντι·

τῶν οἳ μέν κ' ἔλθωσι διὰ πριστοῦ ἐλέφαντος,
οἵ ῥ' ἐλεφαίρονται, ἔπε' ἀκράαντα φέροντες·
οἳ δὲ διὰ ξεστῶν κεράων ἔλθωσι θύραζε,
(Odys. XIX, 562) οἵ ῥ' ἔτυμα κραίνουσι, βροτῶν ὅτε κέν τις ἴδηται."

Il semble à Heyne qu'on joue sur la ressemblance des mots ἐλέφαντος - ἐλεφαίρονται, qui désignent des songes dont le propre est de nous tromper; et de même dans ce qui suit, où il est parlé des songes qui s'échappant par la porte de corne nous disent la vérité: κεράων - κραίνουσι. Ce n'est là qu'une conjecture, mais c'est une conjecture spirituelle. Au jugement de Heyne, cette fiction aurait pour origine la similitude seule des mots. _ Telle est la signification de ces portes devenues proverbiales et auxquelles la plupart des poëtes anciens n'ont pas manqué de faire allusion.

(L. III, ode 27, vers 39) Horace, dans une de ses plus belles odes, que l'on croit par la date contemporaine de l'Enéide, fait parler à Europe de ces portes d'ivoire et de corne. L'enlèvement d'Europe forme dans cette pièce un long épisode. Le poëte la suppose arrivée sur les rivages de la Crète et lui prête un discours qui commence ainsi:

.. "Pater! o relictum
Filiae nomen! . . . .
. . . . An vitiis carentem
Ludit imago
Vana, quae porta fugiens eburna

Somnium ducit? "

" Innocente du crime que je me reproche, suis-je en proie à l'illusion d'une vaine image qui échappée de la porte d'ivoire conduit un songe avec elle ? "

Ainsi cette fiction, quelle qu'en soit l'origine, nous la voyons passer d'Homère dans les vers de Virgile et d'Horace, dans des œuvres que l'on croit contemporaines.

A la suite de ces deux grands poètes, on peut citer Properce, qui a été en quelque sorte le héraut de l'Enéide, qui l'a annoncée au monde :

" Nescio quid majus nascitur Iliade. "

Il a été un des premiers à en recevoir la confidence, un des premiers à en jouir et à l'admirer ; aussi trouve-t-on dans ses vers de nombreuses allusions à ce beau poème, dont il avait été frappé plus vivement encore que la plupart des contemporains, pour l'avoir connu avant eux. — Lui aussi nous a conservé un souvenir de cette fiction dans une de ses pièces les plus remarquables, qui sans être tout à fait exempte d'obscurité et de fautes de goût, n'est pas non plus sans quelques beautés. Il se fait visiter dans son sommeil par l'ombre de Cynthie, morte récemment ; car il croit aux Mânes et à ce qu'on en raconte. C'est par l'expression de cette foi que commence la pièce : (Eleg. L. IV. 7.)

" Sunt aliquid Manes ; letum non omnia finit ;
Luridaque evictos effugit umbra rogos.
Cynthia namque meo visa est incumbere fulcro,

Murmur ad extremæ nuper hiulata viæ. »

. . . .

Il semble que c'est à ces vers pleins de sentiment et d'éloquence, que réponde Juvénal vers la fin de sa deuxième satire, dans le passage qui commence ainsi :

v. 149 « Esse aliquid Manes et subterranea regna

. . . .

Nec pueri credunt ». . . . . .

Cynthie se plaint d'être déjà oubliée ; de n'avoir pas obtenu de son amant tous les soins qu'elle en attendait ; mais elle lui pardonne en souvenir de son amour et des vers où elle a régné :

« Non tamen insector, quamvis mereare, Properti :

v. 50 Longa mea in libris regna fuere tuis. »

En même temps qu'elle l'accuse, elle se défend elle-même ; elle n'a cessé de lui être fidèle, elle en atteste les peines et les récompenses réservées aux mortels dans une autre vie. Ici le poète élégiaque a sa Descente aux Enfers. Il en fait revenir Cynthie pour en parler brièvement dans des vers qui ne manquent ni de vivacité ni d'élégance :

v. 55 « Nam gemina est sedes turpem sortita per amnem ;

Turbaque diversa remigat omnis aqua. »

Le poète entre dans le détail de ces deux demeures ; là sont les femmes criminelles ; là celles qui n'ont jamais trahi la foi conjugale et par leurs senti-

ments nobles et généreux se sont montrées dignes d'une vie bienheureuse : d'une part, Clytemnestre, Pasiphaé, de l'autre, Andromède, Hypermnestre. Je transcris quelques vers qui sont extrêmement gracieux, et font un pendant agréable avec ce que nous offre Virgile dans cette partie des Lugentes Campi où il place les femmes victimes d'un amour malheureux :

v. 59 "Ecce coronato pars altera vecta phaselo,
Mulcet ubi Elysias aura beata rosas,
Qua numerosa fides, quaque æra rotunda Cybeles,
Mitratis que sonant Lydia plectra choris."

Ici Properce introduit d'autres personnages que ceux dont Virgile nous a donné l'ingénieuse énumération. C'est Andromède, c'est Hypermnestre, ces femmes sans reproche, qui racontent leur histoire si connue, si intéressante :

"Andromedeque et Hypermnestre sine fraude maritæ
Narrant, historiæ pectora nota suæ."

Il s'arrête sur ces deux personnages, et il dit du premier :

"Hæc sua maternis queritur livere catenis
Brachia, nec meritas frigida saxa manus."

Il faut se souvenir que les vers sont d'un élégiaque ; voilà pourquoi ils n'ont pas le sérieux que Virgile aurait donné à ces images.

En second lieu, Hypermnestre raconte l'acte de vengeance auquel se sont livrées ses sœurs et que son

cœur n'a pas voulu partager :

"Narrat Hypermnestre magnum ausas esse sorores ;
In scelus hoc animum non valuisse suum.
Sic mortis lacrymis vitae sanamus amores."

Ce dernier vers est d'une grande beauté.

Cynthie adresse ensuite à Properce ses dernières recommandations qui sont très touchantes, mais qui ne sont pas de notre sujet ; il ne doit pas les regarder comme une illusion, comme une vaine image, échappé de la porte d'ivoire. Suit le passage qui fait allusion à ces portes dont il avait lu le premier la description chez Virgile.

v. 87 "Nec tu sperne piis venientia somnia portis :
Quum pia venerunt somnia, pondus habent."

Piis portis est une expression vague, comme on en rencontre beaucoup chez Properce, qui innove, mais qui est souvent assez obscur ; qui jette une sorte de nuage sur sa pensée, d'où résulte une grâce un peu vaporeuse. Néanmoins il n'y a pas à douter que pia somnia ne désignent les songes, les ombres véritables, que Virgile fait sortir par la porte de corne. Ici se rencontre dans Properce une explication des apparitions réelles, que nous devons accepter comme un commentaire précieux des paroles de Virgile :

v. 89 "Nocte vaga ferimur ; nox clausas liberat umbras ;
Errat et abjecta Cerberus ipse sera.

Luce jubent leges Lethæa ad stagna reverti;
Nos vehimur; vectum nauta recenset onus."

Nous comprenons comment les ombres des morts peuvent sortir des enfers pour venir pendant la nuit s'offrir aux yeux des mortels. Ce que dit Properce est conforme à ce que nous voyons au cinquième livre de l'Enéide, dans le passage où l'ombre d'Anchise qui était apparue en songe à Enée est chassée subitement par le retour du jour.

v. 738 "Jamque vale; torquet medios nox humida cursus;
Et me sævus equis Oriens afflavit anhelis."

Nous ne quitterons pas cette pièce sans citer la fin qui n'est pas de notre sujet, mais qui est si belle qu'on se reprocherait de la passer sous silence:

v. 93 "Nunc te possideant aliæ: mox sola tenebo;
Mecum eris, et mixtis ossibus ossa teram."
Hæc postquam querula mecum sub lite peregit,
Inter complexus excidit umbra meos."

Ce délire de passion qui survit au trépas et qui se mêle à ses plus funestes images est quelque chose de vraiment admirable.

Telle est cette pièce où nous trouvons plus d'une allusion à ce que Virgile a dépeint dans son sixième livre, et qui nous a fourni quelques lumières sur le dernier passage auquel nous nous étions arrêtés.

A ces deux citations j'en ajoute une troisième que j'emprunte à l'une des plus belles pièces de Pro-

celle où il fait l'éloge funèbre de son père, morceau rempli de sentiments touchants que la recherche des vers n'a pas pu effacer. Stace, comme on sait, était fils d'un rhéteur, renommé pour ses écrits en tout genre et pour son enseignement littéraire, très cher à son fils qui le célèbre et le pleure avec éloquence, bien qu'il n'ait pas su toujours éviter le mauvais goût qui tenait à son génie particulier, et aussi au génie de l'époque où le temps de la simplicité était passé. Il le pleure dans un lieu plein du souvenir de Virgile, dans une terre située sur le mont Albain, que les deux Stace, le père et le fils, tenaient de la munificence de l'empereur. Ce lieu qui rappelle Albe la longue, et son fondateur, Ascagne, le fils d'Enée, amène naturellement le souvenir de ce qu'a chanté Virgile dans l'Enéide et de l'Enéide elle-même :

Stace (Silves) liv. V, Silve 3, v. 35

"Ordior, acclinis tumulo, quo molle quiescis
Jugera nostra tenens; ubi post Aucia fata
Solatus*, Latiis ingessit montibus Albam
Ascanius, Phrygio dum pingues sanguine campos
Odit, et infaustæ regnum dotale novercæ..."

Ces quelques vers nous mettent déjà sur la trace de Virgile, où le poète aimait beaucoup à se tenir...
" Sed vestigia semper adora " Ils réveillent chez le lecteur le souvenir de la fable de l'Enéide et du sujet des six derniers livres. Stace se repré

* Solatus est-il pris dans le sens de désolé, resté seul ? Ce mot ne s'entend pas nettement.

sente son père sous une double image, tantôt philosophique, tantôt mythologique; et par là nous sommes ramenés au double sujet que Virgile a traité dans son sixième livre. Tantôt Virgile explique cette condition des hommes après la mort par les données de la philosophie, tantôt par les fictions de la fable. Stace se souvient de cette distinction et la reproduit dans cet éloge funèbre de son père :

v. 19 " At tu, seu membris emissus in ardua tendis,
Fulgentes que plagas, rerumque elementa recenses,
. . . .

Ces vers rappellent ce passage où Virgile a peint l'âme enfermée dans la prison du corps, et souffrant de cette prison qui altère sa spiritualité ; mais ils sont bien inférieurs à ce qu'ils rappellent :

Æneid., VI 730 "Igneus est ollis vigor et cœlestis origo
Seminibus, quantum non noxia corpora tardant,
Terreni que hebetant artus moribunda que membra.
Hinc metuunt, cupiunt que; dolent gaudent que, neque auras
Dispiciunt, clausæ tenebris et carcere cæco."

Il prend Aratus comme la mesure de la science humaine ; maintenant cette mesure est dépassée par son père qui assiste à tous les spectacles de la nature, qui en sonde et en pénètre tous les secrets ;

v. 20 . . . . " rerumque elementa recenses,

Quis Deus, unde ignes, quæ ducat semita solem,
Quæ minuat Phœben, quæque integrare latentem
Causa queat, docti quæ modos extendis Arati;
Seu tu Lethæi secreto in gramine campi,
Concilia heroum juxta manesque beatos,
Mæonium Ascræumque senem non segnior umbra
Accolis, alternumque sonas, et carmina misces;
Da vocem magno, pater, ingeniumque dolori. »

Ces vers sont beaux, et il ne vous échappe pas qu'ils sont pleins des souvenirs de certains passages du sixième livre. La fin de ce morceau, Seu tu Lethæi... est un écho de ces vers ravissants par lesquels Virgile marque le passage de son héros vers la demeure des bienheureux :

Æneid., VI., 638 « Devenere locos lætos et amœna vireta
Fortunatorum nemorum, sedesque beatas ».

. . . .

Vous apercevez les ressemblances et aussi les différences; les vers de Stace sont loin du charme infini des vers de Virgile. — Il fait chanter son père auprès d'Homère et d'Hésiode qui remplacent Orphée et Musée dont les chants se font entendre chez Virgile :

ib. 645. « Nec non Threïcius longa cum veste sacerdos
Obloquitur numeris septem discrimina vocum;
Jamque eadem digitis, jam pectine pulsat eburno.

Je passe une grande partie de la pièce dans laquelle
le poète célèbre les vertus et les talents de son père. Quand
il a conduit cette vie jusqu'au moment fatal, quand il a
raconté d'une manière touchante la mort de son père, il se
souvient de ceux auxquels il a été donné d'aller retro[uver]
dans les enfers une image chérie. Le souvenir d'Enée
descendant aux sombres bords pour revoir son père Anchise
est celui qui se présente le premier au poète:

Stace, v. 266 — "Felix ille patrem vacuis circumdedit ulnis,"
vers où le sens se devine plutôt qu'il ne se montre clai-
rement de prime-abord; le mouvement et l'intention
y sont un peu équivoques: "heureux celui dont les bras
se fermant à vide environnèrent au moins l'ombre d'un
père!" Les vers de Virgile, auxquels celui-ci fait
allusion par une expression spirituelle, trop spirituelle
peut-être pour la douleur et tout au moins embarras-
sée, sont au contraire d'une grande aisance, mérite con-
tant chez lui et qui toujours dissimule un grand travail.

Enéid., VI v. 700. — "Ter conatus ibi collo dare brachia circum;
Ter frustra comprensa manus effugit imago,
Par levibus ventis, volucrique simillima somno."

Virgile s'est repris à lui-même ces excellents vers qui
se trouvent déjà à la fin du second livre de l'*Enéide*.
Ce rapprochement montre bien qu'il est des nuances in-
sensibles qui, dans des sujets de ce genre, séparent ce qui
est recherché de ce qui n'est que simple et touchant.

Tout le monde connaît ce passage de l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, où Bossuet cite des paroles de Saint-Ambroise qu'il applique à la situation :

" Mais et les princes et les peuples gémissaient en vain ; en vain Monsieur, en vain le roi lui-même tenait Madame serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvaient dire avec Saint-Ambroise : " Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam : — Je serrais les bras, mais j'avais déjà perdu ce que je tenais. La princesse leur échappait parmi des embrassements si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevait entre ces royales mains. » Bossuet s'empare d'expressions qui ne laissent pas que d'être un peu subtiles, et avec son génie pathétique, sublime, il en fait quelque chose de naturel, de vrai et d'éloquent.

Stace fait le contraire : ce qui est simple et touchant, il le contourne et lui donne un air recherché

Stace, v. 267. " Vellet et Elysia quamvis in sede locatum,

Abripere, et Danaas iterum portare per umbras."

Le récit de la fuite d'Enée sous son pieux fardeau à travers les Grecs ennemis se confond dans la mémoire du poète avec la visite qu'Enée rend à Anchise lorsqu'il descend aux enfers. Cette confusion est ingénieuse, mais la vraie douleur ne songe pas à avoir

tant d'esprit.

Viennent ensuite deux vers qui rappellent ce voyage qui fait le sujet du sixième livre de l'Enéide:

Stace. 269. " Centautem et vivos molitum in Tartara gressus
Detulit inferme vates longæva Dianæ."

Stace adresse d'instantes prières aux Dieux infernaux afin qu'ils évitent à son père la vue des Furies, des hydres sans nombre et des monstres de Scylla. — Nous rencontrons ici de fort beaux vers qui amènent par degrés le passage particulier que nous voulons rapprocher de celui qui fait le sujet de notre étude:

id 281. .. "umbramque senilem
Invitet ripis, discussa plebe, supremis
Vector, et in media componat mollitea alga."

Ces détails rappellent la description que Virgile nous a mise sous les yeux lorsque la prêtresse d'Hécate présente aux yeux de Caron le rameau d'or; Caron s'approche du rivage, repousse la foule des ombres qui encombraient sa barque, et il y reçoit Enée; delà ce discussa plebe; de même le in media componat ... est un souvenir du vers 411:

Eneid. 411. "Inde alias animas, quæ per juga longa sedebant,
Deturbat, laxatque foros: simul accipit alveo
Ingentem Æneam. Gemuit sub pondere cymba
Sutilis, ac multam accepit rimosa paludem.
Tandem trans fluvium incolumis vatemque virumque

Informi limo glaucaque exponit in ulva. »

Suit une invocation très gracieuse aux mânes des grands poètes grecs que Stace invite à fêter l'ombre de son père :

Stace, 281 "Ite, pii Manes, Graiumque examina vatum,
Illustrem que animam Lethaeis spargite sertis,
Et monstrate nemus, quo nulla irrupit Erinnys,
In quo falsa dies, coeloque simillimus aër. »

Ce dernier vers est évidemment une inspiration de cet admirable passage du sixième livre de l'Enéide.

Eneid., 640 "Largior hic campos aether et lumine vestit
Purpureo, solemque suum, sua sidera norunt. »

Toute cette pièce est pleine de souvenirs de Virgile. Il en est de même d'un dernier passage qui a été pour nous le point de départ de toutes les autres citations. Stace voudrait que l'ombre de son père vînt le trouver dans ses songes, et sortît de la porte qui donne passage aux vraies ombres, de la porte de corne :

Stace, 288. "Inde tamen venias, melior qua porta malignum
Cornea vincit ebur, somnique in imagine monstra
Quae solitus. »

Vous voyez que tous ces poètes ont adopté la fiction que Virgile lui-même emprunte à Homère, la distinction de ces deux portes de corne et d'ivoire, l'une par laquelle s'échappent les songes véritables, l'autre qui donne issue aux vaines apparences.

Ce n'est pas par la porte de corne, mais c'est par la porte d'ivoire que Virgile fait sortir du sombre empire son héros. On s'est demandé si c'est avec intention qu'il choisissait l'une plutôt que l'autre, celle par laquelle les illusions trouvent une issue, plutôt que celle qui laisse passage à des êtres véritables. Servius pense que c'est avec intention et qu'il veut faire comprendre que tout ce qu'il a dit n'est que fausseté : " Vult autem intelligi, falsa esse omnia quae dixit. "

Un auteur du quatrième siècle, moitié ancien moitié moderne, Gaulois et Romain pour ainsi dire, Ausone, paraît avoir eu la même opinion, à en juger par celle de ses pièces, la meilleure peut-être qui a pour titre : Cupido cruci affixus. Cette pièce est une description fort élégante d'un tableau qu'Ausone avait vu dans le palais impérial à Trèves. On sait qu'il était très aimé de l'empereur Valentinien, qu'il avait été chargé de l'éducation de Gratien, qu'il parvint aux plus hautes dignités et qu'il passa à la cour une partie de sa vie. La scène se passe dans les lugentes Campi de Virgile, dans cette partie consacrée aux héroïnes que l'amour a rendu malheureuses :

Ausone, Idylles IV. v. 1.

" Aeris in campis, memorat quos Musa Maronis.

Aeris in Campis est un emprunt textuel fait à Virgile

qui dit au sixième livre (vers 887) :

.. "Sic tota passim regione vagantur
Aeris in campis latis. "

Aeris in campis latis n'a pas laissé que d'embarrasser. On ne peut l'expliquer qu'en le rapprochant de cet autre vers :

" Largior hic campos aether et lumine vestit
Purpureo " .....

Virgile a entouré d'une lumière éclatante ce séjour des âmes bienheureuses ; il y a répandu un air plus libre que celui du séjour où nous vivons. A cette idée se rapporte probablement l'expression latis.

Ausone se souvient de cette expression, comme de beaucoup d'autres, et c'est par là qu'il commence :

"Aeris in campis, memorat quos Musa Maronis
Myrteus amentes ubi lucus opacat amantes,
Orgia ducebant Heroïdes, et sua quaeque,
Ut quondam occiderant, lethi argumenta gerebant,
Errantes silva in magna et sub luce maligna,
Inter arundineas que comas, gravidumque pa-
-paver,
Et tacitos sine labe lacus, sine murmure rivos.."

Il est à regretter que ces vers d'une gracieuse harmonie soient défigurés par un jeu de mots : amentes amantes, qu'il ne faut peut-être attribuer qu'à une rencontre fortuite. Tous ces détails rappellent

très agréablement la peinture de Virgile.

Le Dieu lui-même, l'Amour, s'aventure dans ce lieu où sont réunies les Héroïnes; elles s'emparent de lui, l'attachent à une croix, et le tourmentent pour se venger des souffrances qu'il leur a fait endurer. A cette vengeance s'unit Vénus qui a été aussi la victime de son fils. Mais à la fin elle s'attendrit et intercède pour lui. Le Dieu peut s'échapper des Enfers, et c'est par la porte d'ivoire qu'il s'envole. Le poëte nous indique ainsi qu'il n'a raconté qu'un rêve de l'imagination.

v. 99 "Talia nocturnis olim simulacra figuris
Exercent trepidam casso terrore quietem.
Quae postquam multa perpessus nocte Cupido
Effugit, pulsa tandem caligine somni,
Evolat ad Superos, porta que evadit eburna."

De ces vers il résulte bien que dans l'opinion d'Ausone tout ce qui remplit le sixième livre de l'Enéide n'est, de l'aveu de Virgile, qu'une suite de songe, qu'une suite d'images sans réalité. Nous avons vu que cette opinion était celle de Servius que par conséquent elle devait être celle d'une partie de l'antiquité, comme elle est encore aujourd'hui celle d'une grande partie des modernes. Heyne n'y accède pas. Il aime mieux croire à un caprice sans raison. Mais cela n'est guère

dans les habitudes et le goût de Virgile, qui motive tout, qui ne place jamais le moindre mot sans intention. Quant à moi, j'incline à adopter l'opinion de Servius et d'Ausone, dans une certaine mesure. Je ne suppose pas que Virgile ait fait rêver à Enée tout ce qu'il raconte, ni qu'il invite brutalement ses lecteurs à ne rien croire de ce qui fait le sujet de son sixième Chant. Comment admettre qu'il s'est plu à détruire de gaîté de cœur en quelques mots un édifice si ingénieusement construit, à peu près comme Armide d'un coup de sa baguette détruit les jardins délicieux où elle avait voulu retenir son amant? La raison de Virgile, comme celle de Socrate et de Platon son disciple, distinguait évidemment entre ces hautes vérités morales et les fables consacrées dont il les avait revêtues. En plaçant à l'entrée des Enfers l'arbre des Songes, et à la sortie la porte des Songes, il fait discrètement des réserves, il proteste auprès des lecteurs qui pourraient l'accuser de trop de crédulité, il s'arrange de façon à ce qu'on ne le prenne pas tout à fait au mot. Cicéron avait pu, dans un de ses plaidoyers, ramener les Furies à l'expression symbolique des remords; Lucrèce avait pu nous dépeindre les supplices des Enfers comme une image des tortures que nos propres passions nous font endurer en cette vie. Pourquoi ne pas reconnaî-

tre que Virgile a fait et voulu faire quelque chose de semblable? Bien certainement celui qui avait dit d'après Lucrèce:

Georg. II, 490

"Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari,"

ne croyait pas aux fleuves ni aux supplices des Enfers; seulement il s'est servi de ces fables en poète et en moraliste; il s'en est servi comme d'une enveloppe poétique de ces grandes idées philosophiques que seules il regardait comme très réelles. Les contemporains n'adoptaient pas non plus toutes ces fictions comme des réalités; mais en lisant le sixième livre de l'Enéide, ils consentaient pour un moment à les prendre pour telles, afin de s'y intéresser plus vivement; ils se laissaient peu à peu gagner par cette illusion, qui, sans être jamais complète, ne laisse pas que de s'emparer de nous en face des plus belles œuvres de l'art, et leur plaisir n'était pas détruit parce qu'à la fin Virgile leur rendait l'indépendance de leur pensée et reprenait la sienne. Nous aussi, si nous voulons être émus à la lecture de ce même chant, nous devons entrer dans les intentions du poète, croire à ces fables et nous faire païens pour quelques instants. Il y a ici quelque analogie avec ce que nous voyons

dans les grands dialogues de Platon qui finissent par des mythes. Tantôt Platon nous dit qu'ils sont vrais, et tantôt il nous dit qu'ils sont faux ; et par là il nous fait entendre qu'ils sont véritables quant au fond ; que la forme seule est fabuleuse. Il en est un peu de même des fictions mythologiques que Virgile met en œuvre dans son sixième livre de l'Énéide.

C. Laferrière.

14e leçon

Imitations du 6e livre
dans les poètes épiques de l'Empire

La descente aux Enfers dans l'*Hercule furieux*
de Sénèque

44e Leçon.

Imitations du 6e. Livre dans les poëtes épiques de l'empire.

La descente aux Enfers dans l'*Hercule furieux* de Sénèque.

44e Leçon.

Imitations du 6e Livre dans les poëtes épiq. de l'empire
La descente aux enfers dans l'Hercule furieux de Sénèque

Bonne rédaction, exacte et précise. Essais louables de traduction.

Le sixième livre de l'Enéide nous présente une occasion favorable de faire la part que nous avons promise dans ce cours aux successeurs de Virgile. Ce livre où Virgile s'est tour à tour et toujours si heureusement inspiré de la fable, de la philosophie et de l'histoire, où il a égalé et surpassé même une des plus belles fictions d'Homère, semble bien propre à décourager les imitations. Cependant il les a provoquées plus que toute autre partie de l'œuvre de Virgile; et à aucune des épopées postérieures à l'Enéide, ne manque ou sa descente aux enfers, ou son évocation des morts: double imitation d'Homère et de Virgile qui condamne le poëte à des redites d'une inévitable infériorité, ou à des inventions d'un goût souvent hasardé. Il y a profit toutefois à prendre connaissance de ces imitations où l'on trouve, avec beaucoup d'esprit et de talent, des traces encore fréquentes d'une véritable poésie.

Entre l'Enéide et les épopées qui l'ont suivie, se place par la date un morceau qui, emprunté à une tragédie, n'appartient pas directement à notre sujet, mais que nous ne devons pas négliger, parcequ'il est plein des souvenirs du sixième livre, et atteste chez

celui qui l'a écrit une vive admiration pour le génie de Virgile. Ce morceau tiré de la tragédie, ou pour parler plus exactement de la composition de forme tragique intitulée Hercules furens et généralement attribuée à Sénèque le philosophe, se distingue par beaucoup de traits spirituels, par une grande habileté de versification et une singulière élégance de style, mais il est aussi plein de mauvais goût. Pour l'auteur de l'Hercules furens, les idées si simples et si grandes de Virgile deviennent comme le point de départ de longues descriptions, de traits subtils, prétentieux, et souvent voisins du ridicule. Analyser cette scène est une manière indirecte de rappeler le VIe livre de l'Énéide et de le faire mieux goûter.

Hercule revient des enfers. Pendant son absence, un tyran nommé Lycus, à l'instigation d'Eurysthée, s'est emparé du trône et a fait mourir Créon dont Hercule avait épousé la fille. A son retour, Hercule trouve son père Amphitryon dans le deuil, et, pendant qu'il va combattre l'usurpateur, Thésée satisfait la curiosité d'Amphitryon en lui racontant la descente de son fils aux enfers.

(Vers 648)

Thésée avait refusé d'abord de rappeler ces souvenirs effrayants, mais Amphitryon le presse, et pour le déterminer à commencer son récit, il se sert d'un argument emprunté à Virgile : « Quae fuit durum pati, meminisse dulce est. » (Vers 656).

Virgile avait dit (En. 1, 203) :

.. " Forsan et hæc olim meminisse juvabit. "

Ainsi chez Virgile les maximes, fort rares d'ailleurs, sont tournées en traits de sentiment ; dans Sénèque au contraire, les moralités sont présentées avec toute la rigueur d'une sentence ; et c'est une des principales raisons d'attribuer à Sénèque le philosophe les tragédies dont le recueil porte son nom.

On se rappelle avec quelle grandeur Virgile entre en matière (VI. 264) :

" Di quibus imperium est animarum, umbræque silentes,
Et Chaos, et Phlegethon, loca nocte tacentia late,
Sit mihi fas audita loqui, sit numine vestro
Pandere res alta terra et caligine mersas. "

" Dieux souverains de l'empire des morts, ombres silencieuses, Chaos et Phlégéthon, lieux taciturnes où la nuit règne au loin, souffrez que je redise ce qu'on m'a raconté, souffrez que je révèle vos secrets cachés dans les ténébreux abymes de la terre ! "

Thésée dans l'<u>Hercule furieux</u> débute d'une manière semblable ; mais quelle différence ! (vers 658) :

" Fas omne mundi, teque dominantem precor
Regno capaci, teque, quam tota irrita
Quæsivit Ætna mater, ut jura abdita
Et operta terris liceat impune eloqui. "

" Puissance qui gouvernes le monde, et toi maître du vaste empire de la nuit, et vous que vainement une

mère chercha dans toute l'étendue de l'Etna, pardonnez si je découvre des secrets cachés dans les profondeurs de la terre. »

Il est facile de saisir la distance considérable qui sépare l'imitation du modèle. Dans Virgile une énumération majestueuse, imposante, admirablement appropriée au sujet : ici, des expressions vagues, obscures même,* et je ne sais quelle froideur qu'augmente encore ce souvenir oiseux des courses de Cérès cherchant sa fille.*

Après cet exorde, Thésée décrit l'antre par où l'on pénètre au sombre empire. Cette description est généralement élégante et contient quelques beaux vers :

(Vers 665)

« Hic ora solvit Ditis invisi domus,
Hiat que rupes alta, et immenso specu
Ingens vorago faucibus vastis patet,
Latum que pandit omnibus populis iter.
Non cœca tenebris incipit primo via :
Tenuis relictæ lucis a tergo nitor,
Fulgor que dubius solis afflicti cadit,
Et ludit aciem : nocte sic mista solet
Præbere lumen primus aut serus dies.
Hinc loca vacuis spatia laxantur locis ;

*Comme celle-ci : Fas omne mundi, qui signifie sans doute « Puissance qui gouvernes le monde. »

* On peut ajouter que cette précaution oratoire convient moins à celui qui a pénétré avec tant d'audace impie dans les Enfers, et qu'en a ramené l'entreprise non moins audacieuse d'Hercule, qu'elle ne convient à un poète religieux.

In quæ omne mersum pereat humanum genus. »

« Là s'ouvre la demeure odieuse de Pluton. — Au pied d'une roche élevée, dans le fond d'une vaste caverne, est une large ouverture, semblable à une gueule béante, par laquelle tous les peuples de la terre descendent en foule dans les abymes des enfers. Le chemin n'est pas d'abord entièrement ténébreux : une faible lueur du jour dont on s'éloigne, les rayons du soleil qui y pénètrent, mais faibles et mourants, abusent les regards ; semblables à ces clartés douteuses qui suivent et précèdent le jour ; là commencent ces vastes espaces où le genre humain va s'engloutir tout entier. »

Un peu languissant. Le tour actif de Dandin est plus vif.

Ce dernier vers est beau. Mais dans tout ce morceau d'un style si élégant, on reconnaît l'effort des littératures qui ont épuisé le sentiment et sont toujours à l'affût d'une occasion de décrire : Ce sont là plutôt les vers d'un poète de loisir qui se joue dans des détails descriptifs, que le langage d'un personnage dramatique à qui la marche de l'action, l'intérêt de la situation ne devraient pas permettre de s'égayer en ces images si curieusement, si finement exprimées.

Les imitateurs de Virgile et d'Homère se trouvent toujours dans cette alternative : ou de reproduire le plus fidèlement possible leurs modèles, ou de faire effort pour ajouter quelques traits nouveaux. Ainsi Virgile avait dit (Eneid. VI, 126) :

. . . . . « Facilis descensus Averno est:
Noctes atque dies patet atri janua Ditis:
Sed revocare gradum, superas que evadere ad auras,
Hoc opus, hic labor est. »

« Il est aisé de descendre aux enfers: nuit et jour est ouverte la porte du noir Pluton: mais revenir sur ses pas, et remonter à la lumière, est une entreprise hardie, périlleuse. »

Sénèque insiste sur la même idée, avec les habitudes de son esprit subtil: ce qu'il dit est cherché, pour ne pas dire recherché (v. 675):

« Nec ire labor est: ipsa deducit via.
Ut sæpe puppes æstus invitas rapit,
Sic pronus aër urget atque avidum Chaos,
Gradumque retro flectere haud unquam sinunt
Umbræ tenaces. »

On saisit aisément l'artifice de cette imitation qui approfondit, retourne et commente trop ingénieusement les idées de Virgile:

« On pénètre sans peine aux enfers; la pente même y conduit. De même que le mouvement de l'onde emporte souvent les vaisseaux loin de leur route; ainsi un tourbillon d'une force irrésistible et l'avide chaos entraînent les mortels dans ces abymes; mais on n'en peut sortir; et les ombres opiniâtres ne ~~lâchent point leur proie~~ permettent pas le retour. » *

Virgile avait décrit le Styx; Sénèque décrit le Léthé

* je crois qu'Umbræ est pris dans un sens physique, en rapport avec aër, et n'est pas dit des Manes.

suivant ainsi presque pas à pas son modèle:

" Fas obstat, tristi que palus inamabilis unda
Alligat, et novies Styx interfusa coercet ,"

avait dit Virgile (Eneid. VI. 438) avec une énergique sobriété. Sénèque le répète avec quelque faiblesse, inévitable danger de ces luttes inégales:

(V. 681)

. . . . " Intus immensi sinus
Placido quieta labitur Lethe vado,
Demit que curas: neve remeandi amplius
Pateat facultas, flexibus multis gravem
Involvit amnem."

" Au dedans le paisible Léthé promène en faisant un long circuit les eaux languissantes qui font oublier les peines de la vie; et pour ôter aux ombres tout moyen de revenir, il les environne des replis nombreux de ses eaux dormantes."

Puis le poète, qui se préoccupe peu des convenances dramatiques, s'amuse à suivre complaisamment dans des vers fort élégants du reste les nombreux détours du Méandre auxquels il compare ceux du Léthé:

(V. 683)

. . . " Qualis incerta vagus
Meander unda ludit, et redit sibi,
Instat que, dubius littus an fontem petat."

" Tel le Méandre forme, en se jouant, d'in-

nombrables sinuosités : il semble se chercher et se fuir, incertain s'il coulera vers la mer, ou s'il remontera vers sa source. »

Vient ensuite l'énumération des Divinités ou des monstres terribles qui habitent au seuil des enfers, énumération qui est un souvenir de celle de Virgile :

(V. 686).

« Palus inertis, fœda Cocyti jacet.
Hic vultur, illic luctifer bubo gemit,
Omen que triste resonat infaustæ strigis :
Horrent opaca fronde nigrantes comæ,
Taxo imminente, quam tenet segnis Sopor,
Fames que mœsta tabido rictu jacens,
Pudor que serus conscios vultus tegit ;
Metus, Pavor que, Funus, et frendens Dolor,
Ater que Luctus sequitur, et Morbus tremens,
Et cincta ferro Bella : in extremo abdita,
Iners Senectus adjuvat baculo gradum. »

« Plus loin est le marais infect et fangeux du Cocyte. Sur ses bords gémit le vautour et le triste hibou ; la chouette y soupire ses chants sinistres. Une forêt d'ifs qui étend ses noirs rameaux, forme en cet endroit un ombrage épais sous lequel habitent le Sommeil indolent, la Faim abattue et pâle d'épuisement ; le Remords tardif, cachant la rougeur qui l'accuse ; la Peur, l'Épouvante, la Mort

le Désespoir, le Deuil couvert de voiles lugubres, la Maladie tremblante, la Guerre qui ceint le fer: enfin, tout au bout, se cache la vieillesse débile qui soutient à l'aide d'un bâton ses pas chancelants."

Ces vers se recommandent sans doute par une grande élégance, et par le caractère ingénieusement marqué de quelques personnages allégoriques; le poète, tout en imitant Virgile, a changé pourtant quelques détails: ainsi le Sommeil qui habite sur les ifs remplace les Songes vains qui, dans Virgile, voltigent sous l'épais feuillage d'un orme immense (En. VI, 282):

" In medio ramos annosaque brachia pandit
Ulmus opaca, ingens, quam sedem Somnia vulgo
Vana tenere ferunt, foliis que sub omnibus hærent."

Mais dans l'énumération de Sénèque, on ne retrouve plus la logique que la poésie de Virgile sait si habilement dissimuler sous un désordre apparent. Tous les détails sont jetés confusément et au hasard. Et d'ailleurs, que devient la tragédie au milieu de toutes ces descriptions?

Il est vrai qu'à ce moment même Amphitryon interrompt le récit de Thésée; mais c'est, il faut l'avouer, par une question bien niaise. Il demande s'il est aux enfers quelque terre fertile qui produise les dons de Cérès et de Bacchus. (V. 687):

" Est ne aliqua tellus Cereris aut Bacchi ferax?"

comme si Thésée revenait d'Espagne ou d'Afrique.
d'où Thésée prend occasion de détailler à Amphitryon
tout ce que ne produit pas cette terre maudite :

(v. 698)

"Nec prata viridi læta facie germinant
Nec adulta leni fluctuat zephyro seges ;
Non ulla ramos sylva pomiferos habet..." &a

. . . .

" Jamais dans ces lieux les prés ne se couvrent
d'une aimable verdure ; jamais le souffle du zéphyr ne
fait ondoyer les moissons déjà mûres ; aucun arbre n'y
porte des rameaux chargés de fruits..." &a

. . . .

Nouvelle question d'Amphitryon sur la demeure du roi des enfers ; nouvelle description de Thésée, dans laquelle on regrette toujours et la multiplicité des détails, et l'abus de l'antithèse, et l'emploi indiscret de traits subtils et exagérés. Nous n'en citerons qu'un exemple, c'est le portrait du roi des enfers :

(v. 722)

. . . " Dira majestas Deo,
Frons torva, fratrum quæ tamen speciem gerat
Gentis que tantæ : vultus est illi Jovis,
Sed fulminantis. Magna pars regni trucis
Est ipse dominus, cujus aspectus timet
Quidquid timetur. "

« La majesté de ce Dieu a je ne sais quoi de sombre, son regard est farouche. Cependant il ressemble à ses frères, et porte sur son front la marque de sa glorieuse origine : c'est le visage de Jupiter, mais de Jupiter lançant la foudre. Pluton est aussi horrible que son horrible empire, et son aspect épouvante tout ce qui nous épouvante nous-même. » — Rien assurément ne ressemble moins à la simplicité de Virgile.

Au vers 729 Amphitryon reprend la parole, toujours pour donner la réplique à Thésée :

.. « Vera ne est fama, inferis
Tam sera reddi jura, et oblitos sui
Sceleris nocentes debitas pœnas dare ?
Quis iste veri rector atque æqui arbiter ? »

Ici le poëte, se contredisant heureusement lui-même, affirme l'existence d'une vie future qu'il avait niée plus d'une fois en d'autres pièces, dans des vers élégants, et désolants. Il doit à cette honorable contradiction un passage vraiment fort beau. Nous avons déjà constaté un progrès de Virgile sur Homère et remarqué dans le poëte latin un sentiment plus délicat de la justice divine. Nous avions admiré comme une idée grande et toute nouvelle cet aveu des fautes dont Virgile fait un des plus terribles supplices des âmes coupables (Eneid. VI. 567) :

... Rhadamanthus .. subigit .. fateri

Quae quis apud superos, furto lætatus inani
Distulit in seram commissa piacula mortem. »

Sénèque a suivi heureusement Virgile dans cette voie

(v. 735) :

« Quod quisque fecit, patitur : auctorem scelus
Repetit, suoque premitur exemplo nocens.
Vidi cruentos carcere includi duces,
Et impotentis terga plebeia manu
Scindi tyranni. »

« Chaque coupable souffre le mal qu'il a fait ; le crime retourne à son auteur, et le coupable est condamné par l'exemple qu'il a donné lui-même. J'ai vu des princes sanguinaires jetés dans des cachots et des tyrans cruels battus de verges par ceux qui furent leurs sujets.* »

Voilà une de ces idées nouvelles, qui fait honneur au poete, qu'a reproduite après lui Silius Italicus† et dont s'est peut-être souvenu Fénélon quand, au XVIIIe livre de son Télémaque, il nous montre un roi de Babylone insulté aux enfers par ses esclaves. Ajoutons qu'il y eut du courage à écrire de tels vers sous la tyrannie de Néron. La suite n'est pas une satire moins vive et moins courageuse de cette odieuse domination :

(v. 739)

« Quisquis est placide potens,
Dominus que vitæ servat innocuas manus,

* Plebeia manu n'était point à négliger. Si le mot est romain en un sujet grec, il n'en marque que mieux l'intention d'allusion politique visible en ce passage.

† Punic. XIII, 601 sq.

Et incruentum mitis imperium regit
Animæque parcit, longa permensus diu
Felicis ævi spatia, vel cœlum petit,
Vel læta felix nemoris Elysii loca,
Judex futurus. Sanguine humano abstine,
Quicunque regnas: scelera taxantur modo
Majore vestra. »

« Ceux dont la puissance est paisible, qui, maîtres de la vie des autres, conservent des mains pures, qui toujours avares du sang des citoyens exercent doucement l'empire, ceux-là, après avoir fourni une longue et heureuse carrière, ou deviennent habitants du ciel, ou, admis dans l'Elysée, séjour du bonheur et de la paix, sont appelés à juger les autres. O rois, gardez-vous de verser le sang des hommes ; car vos crimes seront punis plus sévèrement que ceux des autres coupables. » — Ces derniers vers sont comme un écho de cette belle parole de Virgile :

« Discite justitiam moniti, et non temnere Divos. »

Mais bientôt reparaît le lieu commun et les redites élégantes de ce qui est partout. Tous les hôtes ordinaires des enfers, Ixion, Sisyphe, Tantale, Tityе, les Danaïdes, Agavé et ses sœurs, sont passés en revue, jusqu'à ce qu'Amphitryon songe enfin à l'expédition de son fils et s'avise d'en demander des nouvelles. — Thésée saisit avec empresse-

ment l'occasion de décrire et le fleuve infernal, et le nocher Caron, mais d'après Virgile :

(v. 763)

« Ferale tardis imminet saxum vadis,
Stupente ubi unda, segne torpescit fretum.
Hunc servat amnem cultu et adspectu horridus,
Pavidosque Manes squalidus gestat senex ;
Impexa pendet barba ; deformem sinum
Nodus coercet ; concavae lucent genae. »

« Un affreux rocher domine le lit fangeux du Styx, dans l'endroit où roule lentement son eau dormante. Un vieillard, hideux d'aspect et de figure, veille à la garde de ce fleuve. C'est le nocher qui transporte les ombres tremblantes. Sa barbe négligée tombe sur sa poitrine ; un simple nœud retient sur ses épaules son manteau grossier ; ses yeux brillent au fond de leurs orbites profondes. »

Cette dernière expression, concavae lucent genae paraît faible à côté de l'expression si énergique de Virgile :

« Stant lumina flamma. »

Au demeurant, les choses se passent à peu près comme dans l'Énéide. Seulement Hercule se fait admettre de force dans la barque, et c'est ici qu'on voit l'ingénieux aboutir au ridicule :

(v. 773) « Non passus ullas Alcmena natus moras,

Ipso coactum navitam conto domat.."

"Le fils d'Alcmène, irrité de ces retards, qu'il ne peut souffrir, d'un coup de l'aviron triomphe de la résistance du nocher."

Hercule s'élance dans la barque, et, comme lorsqu'elle porte Enée, elle gémit sous le poids du héros, mais l'expression est plus recherchée.

"Gemuit sub pondere cymba"
avait dit Virgile. Sénèque veut renchérir sur Virgile et il dit : (V. 775)

... "Cymba populorum capax
Succubuit uni."

"Cette barque qui transporte des peuples entiers, fléchit sous le poids d'un seul homme."

Le ridicule que nous avons déjà signalé comme dernier terme de l'ingénieux, se retrouve encore dans la longue description de Cerbère et de sa défaite. L'auteur oublie qu'il est des choses qui s'accommodent d'un certain vague sur lequel s'exerce l'imagination; et il tombe dans le ridicule par la multiplicité et la précision choquante des détails. Mais n'est-ce point un trait tout à fait comique et dans le goût de la parodie, que celui par lequel Thésée termine le récit de la victoire d'Hercule?

(V. 804)

" Uterque solio dominus, et duci jubet:

« Me quoque petenti munus Alcidæ dedit. »
« Cet exploit fit trembler sur leurs trônes les souverains de l'enfer : ils livrent Cerbère à Hercule et, sur sa demande, lui accordent aussi ma liberté. »
Thésée expliquant comment Pluton l'a cédé par dessus le marché au vainqueur de Cerbère est ici beaucoup trop plaisant.

L'arrivée du Chœur des Thébains met heureusement fin à ces confidences. Il célèbre le héros descendant dans les profondeurs du sombre empire. Il développe d'abord d'une manière complaisamment spirituelle ce beau passage où Virgile peint la foule des morts se précipitant vers les rives infernales :

(Æneid. VI. 305) :

« Huc omnis turba ad portas effusa ruebat :
Matres, atque viri, defunctaque corpora vita
Magnanimum heroum, pueri innuptæque puellæ,
Impositique rogis juvenes ante ora parentum :
Quam multa in sylvis autumni frigore primo
Lapsa cadunt folia, aut ad terram gurgite ab alto
Quam multæ glomerantur aves, ubi frigidus annus
Trans pontum fugat et terris immittit apricis. »

L'imagination de Sénèque a fait effort pour reproduire cette peinture si pathétique, mais elle n'y a pas toujours bien réussi. Par exemple, Virgile avait eu le goût exquis d'emprunter ses comparaisons

un ordre d'idées lugubres et tristes. Sénèque s'inquiète peu de conserver cette harmonie si nécessaire, et il tire sa comparaison du souvenir assez déplacé des jeux Olympiques ou des mystères de Cérès :

(v. 834)

« Ausus est cæcos aditus inire,
Ducit ad Manes via qua remotos
Tristis, et sylva metuenda nigra,
Sed frequens magna comitante turba.
Quantus incedit populus per urbes
Ad novi ludus avidus theatri :
Quantus Eleum ruit ad Tonantem,
Quinta cum sacrum revocavit æstas :
Quanta, cum longæ redit hora noctis,
Crescere, et somnos cupiens quietos
Libra, Phœbeos tenet æqua currus,
Turba secretam Cererem frequentat ... »

« Il osa parcourir les avenues ténébreuses du séjour reculé des Mânes, dont une sombre forêt augmente encore l'horreur, mais par lesquelles chemine une foule nombreuse : ainsi la ville accourt des villes, attirée par la nouveauté des jeux du théâtre ; ainsi les peuples se pressent quand la cinquième année ramène les solennités brillantes de Jupiter Eléen. Ainsi lorsque l'automne allonge les heures de la nuit et que Phébus parvenu au signe

un peu languissant.

de la balance céleste, invite les hommes à jouir plus long-temps des douceurs du sommeil, la foule court aux mystères de Cérès..»

Ainsi s'amuse l'imagination de Sénèque dans des comparaisons spirituelles et brillantes. Développe encore ces deux mots si touchants de Virgile:

« pueri innuptæque puellæ »,

il trouve des vers heureux, mais qui font toujours regretter le génie simple et profond et le goût solide de son inimitable modèle

(V. 848):

« Tanta per campos agitur silentes
Turba! pars tarda gradiens senecta,
Tristis et longa satiata vita:
Pars adhuc curris melioris ævi,
Virgines nondum thalamis jugatæ,
Et comis nondum positis ephebi,
Matris et nomen modo doctus infans.»

« Aussi nombreuse est la multitude qui traverse ces plaines silencieuses: les uns s'avancent lentement appesantis par la vieillesse, tristes et rassasiés de la vie; les autres, moissonnés à la fleur de l'âge, marchent encore d'un pas rapide. Ce sont des vierges qui n'ont pas connu l'hyménée; des jeunes-gens portant encore leur première chevelure; des enfants qui commençaient à peine à répéter le nom de leur mère..»

(doctus)

Les antithèses spirituelles par lesquelles Sénèque marque ici la variété des âges réunis par la mort en rappellent d'autres qui chez un de nos vieux poètes expriment le zèle du martyre entraînant aussi tous les âges :

« J'ai vu tendre aux enfants une gorge assurée
A la sanglante mort qu'ils voyaient préparée,
Et tomber sous les coups d'un trépas glorieux
Ces fruits à peine éclos déjà mûrs pour les cieux ;
J'en ai vu que le temps prescrit par la nature
Étoit près de pousser dedans la sépulture,
Dessus les échaffauds presser ce dernier pas,
Et d'un jeune courage affronter le trépas. »
(Rotrou, St Genest II. 5)

Le dernier vers de Sénèque est vraiment charmant ; mais il le gâte à plaisir en ajoutant ce trait qui touche au ridicule :

" His datum solis, minus ut timerent,
Igne praelato relevare noctem. "

" Les enfants seuls peuvent, pour que leur effroi soit moindre, dissiper à l'aide d'un flambeau l'obscurité qui les environne. "

Cette description de la foule confuse des morts amène des moralités exprimées en de très beaux vers sur l'univers et la nécessité de la mort. Ces sentences, communes pour le fond, frappantes pour la forme,

qui rappellent les ouvrages philosophiques de Sénèque, et peuvent servir à établir l'identité du poète tragique et du philosophe, ne sont plus de notre sujet.

Nous avons étudié dans Sénèque ces procédés de reproduction et de développement qui seront, à peu de chose près, ceux de tous les poètes qui vont suivre de loin les traces de la divine Énéide. — Nous pourrons bientôt reconnaître que les imitations de Sénèque ne furent pas elles-mêmes inutiles à ceux qui après Virgile recommencèrent sans grande nécessité

Gindre de Mancy

45e Leçon.

L'évocation des ombres dans la Pharsale.

45e leçon.

L'évocation des ombres dans la *Pharsale*.

Rédaction faite avec soin, où certains passages laissent encore à désirer pour la justesse et l'élégance du style. Louables essais de traduction.

Bien que l'étude des imitations provoquées par une œuvre de génie soit moins intéressante que celle de l'original, elle peut être cependant utile et féconde. Elle sert à commenter indirectement et à compléter les beautés littéraires du modèle. Ces beautés sont développées, renouvelées quelquefois, altérées souvent par l'imitateur. Les efforts de celui-ci pour les reproduire nous les font comprendre et sentir plus vivement. La copie enfin peut nous être utile par son infériorité même, en rehaussant par le contraste les qualités et les perfections de l'original.

Nous avons étudié dans la dernière leçon l'imitation que Sénèque avait faite du sixième livre de l'*Enéide*. Cette imitation nous a expliqué, fait mieux comprendre plusieurs des qualités de Virgile, son naturel, sa simplicité élégante, la vérité de ses peintures, l'éclat tempéré de sa poésie, la force contenue, l'accent pathétique de son expression, la pureté de son goût. Nous allons demander le même service à Lucain, dont la hardiesse peu réglée, l'énergie hyperbolique seront aussi pour nous un commentaire indirect des beautés de Virgile.

Les deux morceaux de Lucain et de Sénèque ont

été écrits à la même époque. On y trouve des défauts semblables, les défauts de la littérature espagnole et des littérateurs de la famille des Sénèque : l'enflure, la recherche, les écarts d'imagination. Ces deux morceaux ont encore un caractère commun : c'est de contenir, sous prétexte de tragédie et de poème épique, des réclamations éloquentes et courageuses contre le despotisme impérial. La Tragédie, exilée de la scène par les pantomimes, ne s'écrivait plus qu'en vue de la récitation et de la lecture : elle n'avait plus de dramatique que la forme, n'était plus qu'un cadre pour la déclamation morale et politique. Les sentiments de liberté et d'indépendance qui devaient plus tard animer l'histoire, animaient avant elle la tragédie Romaine. Ces généreuses protestations contre la tyrannie des Empereurs avaient coûté la vie sous Tibère à Mamercus Emilius Scaurus. Son Atrée lui avait valu la mort. Il en fut de même sous Domitien pour Curiatius Maternus, un des interlocuteurs du Dialogue des Orateurs, de Tacite. L'entretien, comme on le sait, a lieu chez lui, et lorsque ses amis, M. Aper et Julius Secundus viennent le trouver, il a entre les mains son Caton qui a été lu avec applaudissements la veille, mais qui a blessé les puissants de Rome. Ses amis l'invitent, dans l'intérêt de sa sûreté, à y faire des

corrections : il refuse noblement et ajoute même :

« Si qua Cato omisit, posterâ die Thyestes dicet. »

Il paya de sa vie cette fermeté. Nous n'avons pas le Thyeste qu'il composa, mais nous avons celui de Sénèque, écrit dans le même esprit.

Ce qui fait le grand intérêt de ce théâtre, c'est qu'il contient l'expression éloquente et hardie des excès de la tyrannie impériale et de la résistance que la vertu opposait au despotisme. Il y a beaucoup de cela dans les scènes de Sénèque et dans les déclamations de Lucain. L'expression de ces sentiments libéraux et patriotiques forme le principal intérêt de la Pharsale. Le poète compte même sur cet intérêt pour soutenir son ouvrage dans la postérité. C'est ce que lui même nous fait savoir (Livre VII. vers 207-213) :

Ces idées sont élevées et rendues avec un grand bonheur d'expression.

On peut s'étonner qu'un tel poème ait été écrit sous Néron : mais, comme on sait, ce ne fut pas impunément. L'amour de la liberté et les sentiments républicains qui éclatent à chaque page dans la Pharsale devaient soulever dans l'âme de Néron une violente haine contre Lucain. Le poème conduisit le poète à la mort. L'amour de la liberté conduisait alors à la mort par bien des chemins littéraires. L'histoire avait perdu Crémutius Cordius ; la Tragédie, Scaurus et Maternus ; le poème épique perdit Lucain. Les basses adulations qu'il avait mises en tête de son poème ne le sauvèrent pas ; on dit même que Néron s'en offensa. Lucain recommande à Néron, lorsqu'il sera dans le ciel, de n'établir sa demeure ni vers l'Etoile du Nord, ni vers le pôle contraire que le Sirius brûle de ses feux, d'où son astre n'inclinerait sur Rome que des regards obliques :

x " Unde tuam videas obliquo sidere Romam.. "

L'épithète : obliquo choqua, dit-on, l'Empereur, qui avait le malheur de loucher.

Venons actuellement au passage de Lucain que nous devons rapprocher du sixième livre de l'Enéide.

César et Pompée vont en venir aux mains. Sextus Pompée veut connaître l'issue de la bataille qui va se livrer. Une sorcière de Thessalie qu'il consulte à ce sujet ranime un soldat mort et demande à ce revenant ce qu'il a vu dans l'empire de Pluton. Le soldat n'a pas eu le loisir de voir beaucoup de choses, mais il a rencontré des ombres qui l'ont mis au courant de ce qui se passait.

formes trop familières.

(Livre VI, v. 780)

« Morne et le visage baigné de larmes, le cadavre lui dit :

« Je n'avais pas encore vu les trames douloureuses des Parques, quand tu m'as fait quitter les bords du gouffre silencieux : toutefois, ainsi l'ai-je appris de toutes les ombres, sache qu'une farouche discorde anime les Mânes Romaines, et que les armes sacrilèges ont troublé le repos des Enfers. Quelques-uns des chefs ont abandonné les ombrages de l'Elysée ; d'autres, les tristes rives du Tartare. Ce que préparait le Destin, ils sont venus le révéler. Les ombres heureuses portaient le deuil sur leur visage : j'ai vu les Décius, le fils et le père, victimes expiatoires des combats, et Camille et les Curius pleurer : j'ai vu Sylla se plaindre de toi, Fortune ! Scipion donne des larmes à son malheureux descendant qui va périr sur les plages Libyques. Caton l'ancien, l'ennemi de

Carthage, pleure le sort de son neveu qui refuse de vivre sous un maître."

. . . . . Mœstum, fletu manante, cadaver:
"Tristia non equidem Parcarum stamina, dixit,
Adspexi, tacitæ revocatus ab aggere ripæ:
Quod tamen e cunctis mihi noscere contigit umbris,
Effera Romanos agitat discordia Manes,
Impia quæ infernam ruperunt arma quietem.
Elysias alii sedes, ac Tartara mœsta
Diversi liquere duces: quid fata pararent
Hi fecere palam. Tristis felicibus umbris
Vultus erat: vidi Decios, natum que patrem que,
Lustrales bellis animas, flentem que Camillum
Et Curios: Sullam de te, Fortuna, querentem.
Deplorat Libycis perituram Scipio terris
Infaustam sobolem. Major Carthaginis hostis
Non serviturі mœret Cato fata nepotis."

Les vers de Lucain sont énergiques: quelques hémistiches sont très heureux. A propos du vers: Non servituri..., on peut remarquer le progrès qui avait eu lieu à Rome dans la liberté des idées et des expressions. On sait beaucoup de gré à Horace de s'être souvenu de Caton et d'avoir dit:

"Cuncta que terrarum subacta
Præter atrocem animum Catonis."

et encore:

.. " et Catonis
Nobile lethum. "

On admire ce vers de Virgile :

" Secretos que pios, his dantem jura Catonem. "

Lucain, par un progrès que la tyrannie rendait naturel et légitime, emploie une expression beaucoup plus vive et plus forte.

Ce qui suit n'est pas moins hardi, au point de vue politique et au point de vue littéraire :

" Toi seul, toi qui fus le premier de nos consuls après avoir chassé les tyrans, ô Brutus, je t'ai vu sourire au milieu des âmes pieuses. "

" Solum te, consul depulsis prime tyrannis,
Brute, pias inter gaudentem vidimus umbras. "

Brutus, une âme vertueuse, se réjouit en pensant qu'un des siens sera le meurtrier de César !

A ce premier tableau Lucain en oppose un second : il vient de peindre la douleur des ombres pieuses à la vue de la guerre civile ; il peint la joie des méchants :

" Catilina rompt et broie sa chaîne, il bondit menaçant : ainsi font les féroces Marius et les Céthégus au bras nu. J'ai vu se réjouir les idoles du peuple, les Drusus et les Gracchus, législateurs sans mesure, sublimes audacieux. A jamais emprisonnées par le fer des Cyclopes dans les cachots de Pluton, leurs mains ont applaudi ; la tourbe des coupables demande qu'on lui

ouvre le champ des Justes. »

« Abruptis Catilina minax fractisque catenis,
Exsultat, Mariique truces, nudique Cethegi;
Vidi ego lætantes, popularia nomina, Drusos;
Legibus immodicos ausosque ingentia Gracchos,
Æternis chalybum nodis, et carcere Ditis
Constrictæ plausere manus; camposque piorum
Poscit turba nocens. »

L'expression de nudi Cethegi n'est pas claire. On l'a expliquée en la commentant par le vers 543 du deuxième livre :

.. « Exsertique manus vesana Cethegi. »

Elle signifie sans doute : "Céthégus au bras nu".

Le vers :

"Legibus immodicos, ausosque ingentia Gracchos".. est beau, harmonieux, et caractérise parfaitement les Gracques.

Il ne faut pas demander au poète un compte trop rigoureux de ces inventions, ni presser de trop près toute cette fantasmagorie. On est surpris de voir Pluton impuissant à réprimer la sédition des ombres : on trouve dans ces tableaux beaucoup de fantaisie et de caprice; mais ce qui est admirable c'est l'expression des sentiments politiques à laquelle ces tableaux servent de cadre :

« Regni possessor inertis
Pallentes aperit sedes, abruptaque saxa

Asperat, et durum vinclis adamanta, paratque
Pœnam victori. »

Regni possessor inertis : regnum iners signifie le royaume immobile, l'empire des morts. Le pallentes sedes a quelque chose d'étrange ; mais le dernier trait :

.. « parat que
Pœnam victori »

produit le plus grand effet.

Ici le soldat apostrophe Sextus Pompée et lui dit :

« Emporte avec toi cette consolation, jeune-homme ; les mânes attendent avec un doux espoir et ton père et les siens ; ils réservent une place aux compagnons de Pompée dans la région la plus sereine des Enfers. »

« Refer hæc solatia tecum,
O juvenis ! placido Manes patremque, domumque
Exspectare sinu, regni que in parte serena
Pompeiis servare locum. »

Cette distribution des bons et des méchants dans Lucain fait pendant à la fiction de Virgile. Elle était sans doute présente au souvenir de Stace lorsqu'il composa sa pièce sur la naissance de Lucain (2e livre. Silve 7e)

Il y a un endroit où Stace, appliquant à Lucain en forme d'éloge les propres idées de l'auteur de la Pharsale, s'engage dans une double énumération analogue :

(Vers 107) :

" At tu, seu rapidum poli per axem
Famæ curribus arduis levatus,
Qua surgunt animæ potentiores,
Terras despicis, et sepulcra rides ;
Seu pacis merito nemus reclusæ
Felix Elysiis tenes in oris,
Quo Pharsalica turba congregantur ;
Et te nobile carmen insonantem
Pompeii comitantur et Catones :
Seu magna sacer et superbus umbra,
Nescis Tartaron, et procul nocentum
Audis verbera, pallidumque visa
Matris lampade respicis Neronem. "

" Mais toi, soit qu'au milieu du mouvement rapide des cieux, porté sur le char ailé de la Renommée dans ces lieux où s'élèvent les âmes des plus puissants génies, tu voies sous tes pieds la terre, et te ries des tombeaux qu'elle vous élève ; soit qu'admis justement dans ces bois consacrés à la paix, tu résides aux bords heureux de l'Elysée, entouré des guerriers de Pharsale, tandis que les Pompées et les Catons te suivent aux nobles sons de la lyre ; ton ombre glorieuse et sacrée ignore le Tartare ; tu entends de loin les fouets vengeurs du crime, et vois aux bords opposés, Néron pâlir à la vue des torches que lui présente sa mère... "

Ce sont là des vers ingénieux, aisés, élégants, Il

différens de ceux de la Thébaïde, qui sont forcés et pénibles. Stace écrivait avec facilité et avec grâce ces petites pièces dans lesquelles il s'abandonnait librement à son heureux génie : il réussissait moins dans le poème épique, parce qu'il se tendait et se raidissait pour arriver à des effets extraordinaires.

Dans cette pièce Stace entre dans les idées du poète pour le louer, et peuple les Champs-Elysées de Républicains. Il applique à Lucain ce que Lucain a chanté : il le représente entouré des Pompées et des Catons qui le suivent aux nobles sons de sa lyre. — Le vers : procul nocentum audis verbera est un souvenir de Virgile : Enée, comme Lucain, voit de loin et en passant les supplices des criminels dans le Tartare. Le dernier vers présente une belle image : Néron pâlissant au souvenir de son crime. Notons dans ce morceau une obscurité : Seu pacis merito nemus recluse... Ce vers a quelque chose de bizarre et de peu clair. Quelques-uns lisent reclusum ; on pense qu'il y a là une allusion à un poème de Lucain sur Orphée, où il avait ouvert à ses lecteurs, en même temps qu'à son héros, le bois des ombres paisibles, des ombres heureuses.

Il nous reste à étudier quelques vers de + Lucain pour achever le morceau. Ces vers qui nous restent sont fort beaux : une fois la situation

admise, une fois que l'imagination du lecteur veut se prêter complaisamment à la fantaisie du poète, on y trouve beaucoup de grandeur et d'éclat.

" Que Pompée n'envie pas la gloire de quelques années de plus ! Bientôt viendra l'heure qui confondra tous les chefs rivaux. Hâtez-vous de mourir : de vos humbles bûchers descendez fiers de vos nobles âmes, et venez fouler aux pieds les Mânes de ces Dieux de Rome. "

" Nec gloria parvæ
Sollicitet vitæ ; veniet, quæ misceat omnes
Hora duces. Properate mori, magnoque superbi
Quamvis e parvis animo descendite bustis,
Et Romanorum Manes calcate Deorum. "

Il y a quelque chose d'élevé et de majestueux dans ce vers :

" veniat quæ misceat omnes
Hora duces. "

Le dernier vers contient un terrible sarcasme à l'adresse des Empereurs divinisés. Singuliers Dieux dont on foule aux pieds les ombres !

Au sujet de ces vers où Lucain représente le Dieu des Enfers préparant des supplices pour les vainqueurs, on peut citer de Lucain lui-même les premiers vers du livre III, dans lesquels nous voyons l'ombre de Julie, fille de César et première femme de

Pompée, apparaissant à son époux, et, comme le soldat ranimé par la magicienne, rapportant ce qu'elle a vu dans le sombre empire. Il y a beaucoup d'imagination dans ce passage, beaucoup d'hyperboles : nous pouvons remarquer ici une différence caractéristique entre Virgile et Lucain : Virgile est vraisemblable jusque dans le merveilleux : Lucain ne s'inquiète pas de l'être ; il s'abandonne librement à sa fantaisie et à son caprice : il est fantastique

(Vers 14, IIIe livre) :

« Vidi ipsa tenentes
Eumenidas, quaterent quas vestris lampadas armis.
Praeparat innumeras puppes Acherontis adusti
Portitor : in multas laxantur Tartara poenas.
Vix operi cunctae, dextra properante, sorores
Sufficiunt, lassant rumpentes stamina Parcas. »

« J'ai vu les Euménides tenant déjà les torches qu'elles vont secouer sur vos armes : le nocher du brûlant Achéron prépare des barques sans nombre, le Tartare s'élargit pour punir tant de crimes ; à peine toutes les sœurs suffisent-elles à leur tâche ; leurs mains empressées se lassent à briser tant de trames. »

Il y a dans ces vers des images excessives qui touchent au ridicule. Virgile avait dit de la barque de Caron lorsqu'elle reçoit Enée :

« Gemuit sub pondere cymba

Sutilis, et multam accepit rimosa paludem."

Dans la tragédie de Sénèque, cette barque est insuffisante pour Hercule : dans les vers de Lucain combien autre chose : le nocher du brûlant Acheron équipe une flotte véritable pour recevoir les morts de la guerre civile. Remarquons en passant que l'épithète de brûlant ne doit pas être appliquée à l'Achéron, mais au Phlégéthon : de plus adusti veut dire brûlé et non pas brûlant. La latinité du mot laxantur, employé dans ce sens, peut inspirer quelques doutes. Enfin cette image des Parques dont les mains se lassent à briser tant de trames a quelque chose de puéril.

On pourrait établir une certaine analogie entre ces vers de Lucain et un passage de Juvénal que nous avons eu occasion de citer. Juvénal, après avoir nié ironiquement tous les supplices des enfers et déclaré que les enfants même n'y croyaient pas, ajoute [en s'adressant au personnage qui est l'objet de ses reproches]

non, je crois, mais à son lecteur.

" Sed tu vera puta " ...

(Sat. II. 49 Suiv.)

Lucain, dans ces deux passages, dans ces vers qui sont bien spirituels pour des ombres, semble dire implicitement la même chose. Sans doute cette fantasmagorie est l'œuvre d'une imagination capricieuse, sans doute, tout cela est invraisemblable, " Sed tu vera puta " : voilà les effets que j'en tire et les

mot déjà employé ! C'est assez d'une fois.

beautés qui en ressortent.

Lucain arrange les tableaux d'après sa fantaisie : Virgile respecte la tradition. Virgile croit pour un instant à tout le merveilleux dont il se sert : Lucain en dispose arbitrairement. Encore une fois, il ne faut pas discuter sérieusement ces inventions de l'auteur de la Pharsale : elles sont quelque peu hasardées ; mais elles étonnent, émeuvent et intéressent. Il y a dans ces vers un talent rare d'exécution, de la hardiesse, de la verve poétique. C'est par ces qualités que Lucain s'est fait une place auprès de Virgile ; mais on peut lui appliquer le vers de Virgile :

« Proximus huic, longo sed proximus intervallo. »

Lucain est de tous les poètes celui qui s'est le plus rapproché de Virgile : toutefois un immense intervalle le sépare de l'auteur de l'Enéide. Comme on sait, le Dante place Lucain auprès de Virgile. Stace rend à sa mémoire un hommage non moins flatteur. Dans le Genethliacon Lucani, Calliope est représentée recevant dans ses bras Lucain naissant et lui annonçant ses grandes destinées. Elle parle d'abord des premiers essais de sa jeunesse, dont il ne nous est rien resté : puis elle arrive au grand poème qui fera la gloire de Lucain, à ce poème national, Romain (Carmen togatum) qu'elle place assez près de celui de Virgile :

« Mox cœpta generosior juventa,
Albos ossibus Italis Philippos,
Et Pharsalica bella detonabis,
Et fulmen ducis inter arma Divi:
Libertate gravem pia Catonem,
Et gratum popularitate Magnum.
Tu Pelusiaci scelus Canopi
Deflebis pius; et Pharo cruenta
Pompeio dabis altius sepulcrum.
Hæc primo juvenis canes sub ævo,
Ante annos <u>Culicis</u> Maroniani.
Cedet Musa rudis ferocis Enni
Et docti furor arduus Lucreti,
Et qui per freta ducit Argonautas,
Et qui corpora prima transfigurat.
Quin majus loquor; ipsa te Latinis
Æneis venerabitur canentem. »

« Bientôt quand la jeunesse viendra doubler tes forces, tu chanteras d'une voix tonnante les plaines de Pharsale blanches d'ossements Romains, les guerres de Pharsale, le chef divin foudroyant les guerriers × et l'imposant Caton, religieux soutien de la liberté, × et la grandeur populaire de Pompée. Tu verseras de pieuses larmes sur le crime de Canope, tu éleveras à la victime un monument plus grand que ce Phare souillé de son sang. Telle sera l'œuvre

de ta jeunesse, à l'entrée de la vie, avant l'age où Virgile a chanté son Moucheron. Tu laisseras derrière toi et la Muse grossière du fier Ennius, et l'enthousiasme hardi du docte Lucrèce, et le poëte qui conduit les Argonautes à travers les flots, et celui qui raconte les métamorphoses des premiers corps. Je dirai plus encore : l'Enéide s'inclinera devant le poëte qui chante pour les Latins. "

Certes ce passage ne manque ni de poésie ni d'éclat : toutefois, on peut y saisir de ces imperfections qui marquent une époque de décadence. Virgile avait dit simplement et avec force :

« duo fulmina belli Scipiadas ».

Stace gâte cette expression de Virgile : il la remplace par une expression vague et obscure qui vient directement de celle de Virgile, mais qui n'en a point le mérite : et fulmen ducis inter arma Divi. —

(1, 151) Catonem gravem est encore un souvenir de l'Enéide : quant à l'épithète de pia, elle semble peu naturelle, appliquée à la liberté elle-même et non aux hommes : elle manque même de justesse.

Ces vers sont curieux à étudier, parce que Stace lutte ici en même temps contre un passage d'Horace et contre la manière ordinaire de Lucain. Horace termine le 3e livre de ses odes par ces

épilogue célèbre :

« Exegi monumentum aere perennius »... etc

Horace est d'une parfaite justesse quand il compare l'ouvrage qu'il vient d'accomplir à un monument qu'il aurait élevé. On ne saurait dire la même chose de Stace quand il établit un rapprochement entre la Pharsale et la tour de Pharos. Quel rapport y a-t-il entre le tombeau poétique que Lucain élève à Pompée et la tour de Pharos, qui d'ailleurs n'est pas un monument gigantesque ? Stace lutte en même temps contre le passage où Lucain fait ressortir l'humilité de la sépulture de Pompée et de ses amis :

... « Quamvis e parvis descendite bustis »

A tout prendre, si les vers de Stace ont les défauts de l'époque et du poète, ils ne manquent cependant ni d'inspiration ni de verve. Signalons un vers très heureux qui caractérise parfaitement Lucrèce :

« Et docti furor arduus Lucreti »

Le poète qui guide les Argonautes à travers les flots est sans doute Varron d'Atax, auteur d'un Jason, traduit ou imité d'Apollonius de Rhodes : il est inutile de rappeler que l'auteur des Métamorphoses est Ovide. Stace termine ce morceau en disant que l'Enéide elle-même s'inclinera devant l'auteur de la Pharsale. Les critiques que nous avons eu occasion de faire au sujet du

poëme de Lucain nous avertissent qu'il faut rabattre quelque chose de ce magnifique éloge.

Ce mérite de nouveauté et d'originalité qui nous a frappés chez Lucain ne se retrouve pas chez le poëte qui représente avec Lucain le poëme historique, chez Silius Italicus. Nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de juger son talent et son œuvre: nous avons pu remarquer que Silius n'était pas à proprement parler un poëte. Malgré l'insistance de Martial, son contemporain et son protégé, c'était moins un poete qu'un amateur de poésie: Pline le jeune dit de lui et avec raison (7e lettre du 3e livre): "_scribebat carmina majore cura quam ingenio._" Il ne faut pas croire, avec quelques critiques, que cette restriction que Pline apporte dans l'éloge qu'il fait de Silius Italicus soit l'effet d'une jalousie de métier contre un homme distingué au barreau et dans les lettres: toute la lettre de Pline respire une estime bienveillante pour Silius. L'auteur des _Guerres Puniques_ s'était fort occupé d'art et de littérature dans les loisirs que lui laissaient ses grands emplois d'homme public. Il avait rempli ses villas de statues et de portraits; il passait son temps en doctes entretiens dans ces sanctuaires des lettres. Cicéron et Virgile étaient ses deux auteurs favoris; il était devenu proprié-

un peu décousu.

taire d'une maison de campagne qui avait appartenu à Cicéron, et du Tombeau de Virgile. L'étude des œuvres du premier l'avait formé à ses fonctions de patron et d'avocat : on peut confondre ces deux termes, car le patron pouvait se trouver à tout moment dans la nécessité de plaider pour un de ses clients. A la fin de sa vie il se retira à la campagne, fatigué de la vie publique. Il ne vint même pas à Rome pour assister au retour de Trajan, et l'on a dit à la louange du prince qu'il n'en sut pas mauvais gré à Silius. La poésie fut sa retraite : or, ce n'est point là le fait d'un poète véritable. Martial dit que Silius ne voulut pas toucher à Virgile avant d'avoir rempli la carrière de Cicéron :

(63e epig. du 7e livre)

. . . .

"Sacra cothurnati non attigit ante Maronis,
Implevit magni quam Ciceronis opus.

. . . .

Postquam bis senis ingentem fascibus annum
Rexerat, asserto qui sacer orbe fuit,
Emeritos Musis et Phœbo tradidit annos,
Proque suo celebrat nunc Helicona foro."

" Avant de chausser le cothurne du divin Virgile, il avait parcouru avec éclat la carrière de Cicéron... Après avoir, sous les douze faisceaux

gouverné Rome pendant cette année à jamais mémorable qui fut marquée par l'affranchissement du monde, il consacra à Phébus et aux Muses les jours de sa retraite, et son Carreau dont il fut la gloire est aujourd'hui l'Hélicon." +

Les vers de Martial sont ingénieux, sans doute; mais tout le monde dira que le véritable poète est moins patient que Silius: il n'attend pas! Il ne consacre pas aux Muses "les jours de sa retraite;" car ce temps n'est pas celui de l'imagination, de la verve, de l'éclat poétique: c'est celui de la science, du goût, de la correction, en un mot, des qualités qui recommandent l'auteur des Guerres Puniques.

A. Jacquet.

46 Séance

13e Livre des grands hommes

de

Silas Marbaus

46e. Leçon.

13e. Livre des Guerres puniques de Silius Italicus.

46e Leçon

13e Livre des Guerres puniques de Silius Italicus.

Bonne rédaction, étendue, exacte et assez bien écrite.

Cette revue des descentes aux enfers ou des évocations de morts qui, depuis l'*Énéide*, n'ont manqué à aucune des épopées latines, nous a conduits du temps de Néron à celui de Domitien, de Sénèque et de Lucain à Silius Italicus. Nous avons cherché, comme plusieurs fois déjà nous avons pu le faire, à nous former une idée de ce poète. Nous l'avons regardé moins comme un poète que comme un amateur distingué de poésie, qui, après une longue vie publique, renonce aux affaires, et, dans un âge qui n'est plus celui de la verve et de l'inspiration poétique, passe de la discipline de Cicéron à celle de Virgile.

En plusieurs occasions nous avons vu, par de nombreux parallèles, que Silius Italicus, fervent adorateur de Virgile, ne l'imite pas toujours aussi exactement qu'il peut le croire lui-même ou qu'on le dit: car il lui manque parfois l'intelligence des beautés de composition, de sentiment et de style qu'il rappelle trop souvent, et à son désavantage, dans son poème sur les *Guerres Puniques*.

Ce qui lui a surtout échappé, c'est l'admirable conception de l'*Énéide*, c'est l'art avec lequel Virgile concilie la fable et l'histoire, donne à la fable

l'apparence de la réalité; à l'histoire l'intérêt poétique.
Silius Italicus se place au sein d'un sujet tout historique qu'il dispose historiquement d'après Polybe et Tite-Live; puis, par une sorte de placage, il applique à son récit les couleurs de l'épopée.

Ainsi il suppose à des personnages dans les batailles ces actions d'éclat toute particulières et personnelles, ces traits de bravoure privée qui conviennent moins aux généraux des temps historiques qu'aux guerriers des temps héroïques. Il y a là déjà quelque chose de factice. Dans les événements grands et petits, il ne manque jamais de supposer l'intervention des Dieux: mais on ne s'y prête ~~guères~~ quand il s'agit de personnages qui ont passé par l'histoire de Polybe. Enfin il n'omet aucun des ornements consacrés par ce qu'on pourrait appeler le cérémonial de l'épopée, comme les dénombrements, les jeux, les évocations; il ne croirait pas pouvoir s'en dispenser sans manquer aux règles du genre, à son respect pour Virgile dont il suit trop visiblement la trace. Cette imitation a nui à sa poésie: Presque toujours correcte et élégante elle est en général faible et froide. Et même sa timidité et son humilité ne le préservent pas toujours du mauvais goût. Il en a moins que les poètes de son époque, mais il en a. Si, en ce point, il n'est pas tombé dans l'excès il l'a dû à la froideur même de son tempérament poétique.

Entrons dans le détail des ressemblances qui apparaissent

sent dans le poëme des _Guerres Puniques_ entre Silius Italicus et Virgile, et en particulier de celles que notre sujet nous prescrit de faire ressortir.

Au premier livre de l'_Enéide_, Jupiter, pour consoler Vénus, lui fait voir dans l'avenir la grandeur de ses descendants. Cette annonce des glorieux destins promis à Rome, Virgile la poursuit, au sixième livre, par la revue prophétique des illustres Romains, et au huitième par la description du bouclier d'Enée. Il faut joindre à ces passages un autre du même huitième livre, où Virgile nous montre le héros troyen visitant sous la conduite d'Evandre, les lieux qui seront un jour le Forum, le quartier des Carènes, le Palatin. Telle est la conception générale de Virgile.

On en trouve le pendant assez exact dans le poëme de Silius Italicus.

Et d'abord remarquons une reproduction un peu trop fidèle des consolations de Jupiter à Vénus (livre III, vers 570 et suiv.). Cette deuxième guerre Punique, si longue, si pénible, _hæc moles_, dit Jupiter lui-même, est une épreuve que les Dieux envoient à la vertu romaine qui commence à languir. Bientôt viendront les réparateurs désignés par le destin, Fabius Maximus, Marcellus, Scipion, surtout les Césars, et, parmi eux, Jupiter annonce complaisamment les empereurs Flaviens, Vespasien, Titus, Domitien avant tous les autres, héros toujours victorieux, triomphateur universel. Ce n'est pas

tour : la vanité du prince imposait au poëte d'autres louanges encore : Silius Italicus admire non seulement ses victoires et ses triomphes, mais aussi son éloquence, son talent poétique ; il le compare et le préfère à Orphée :

" Huic sua Musæ
Sacra ferent : melior que lyra cui substitit Hebrus
v. 619 Et venit Rhodope, Phœbo miranda loquetur. "

La comparaison d'un poëte avec une lyre est singulière. Rien ne rachète dans ces vers l'exagération de la louange.

Jupiter passe rapidement sur les héros de la deuxième guerre Punique. Il s'arrête sur les Césars, et s'attache particulièrement à Domitien, fils des Dieux, et qui doit donner naissance à des Dieux :

" Tunc, o nate Deum Divos que dature ...

Ici Jupiter se compromet un peu ; car Domitien n'eut pas un fils. Dans ces annonces prophétiques, il faut avoir soin de ne jamais faire prédire que des faits accomplis : autrement on risque fort d'être contredit par les faits eux-mêmes.

Jupiter ne se compromet pas moins lorsqu'il prédit à Domitien une longue vie :

" Tarda senectam
v. 626 Hospitia excipient cœli ... "

Le poignard d'un affranchi délivra le monde de ce tyran. Mais le poëte qui fait parler Jupiter ne pouvait pas le savoir, et son Jupiter ne le savait pas plus que lui.

Il continue en disant :

« Solio que Quirinus
Concedet, medium que parens frater que locabunt. »
On ne peut lire ces vers, inspirés par la plus basse adulation, sans être frappé des nombreux souvenirs qu'ils réveillent. Comment Silius Italicus n'a-t-il pas craint de reprendre une idée qui avait déjà passé par tant d'expressions diverses ? Ces vers

« Tarda senectam
Hospitia excipient cœli »,

ne manquent certainement pas d'élégance ; mais Virgile avait dit avant Silius Italicus, au 1er livre des Géorgiques :

v. 503 « Jam pridem cœli nobis te regia, Cæsar,
Invidet »

Horace avait dit la même chose : c'était en quelque sorte une louange convenue. Il prie Auguste de remonter au ciel le plus tard possible :

(Odes, liv. 1 od. 2) « Serus in cœlum redeas, diu que
Lætus intersis populo Quirini ;
Neve te nostris vitiis iniquum
Ocior aura
Tollat.. »

Après Virgile et Horace, était venu Ovide qui avait exprimé la même pensée :

(Métam, XV, 868) « Tarda sit illa dies et nostro serior ævo

Qua caput Augustum, quem temperat, orbe relicto,
Accedat celo."

Les trois passages que nous venons de citer sont les antécédents incontestables de cette redite, assez élégante du reste, que Silius Italicus pouvait s'épargner. Il en est de même de ce qui suit :

"Solio que Quirinus
Concedet medium que parens frater que locabunt."

Cet empressement des Dieux à céder leur place aux mortels divinisés n'était pas chose nouvelle dans l'épopée. Lucain, s'adressant à Néron, au commencement de la Pharsale, s'était écrié :

"Tibi numine ab omni
Cedetur.."

Malheureusement Virgile le premier avait donné à Auguste le choix entre tous les départements du gouvernement suprême, exceptant seulement celui de Pluton. Il avait représenté parmi les constellations du ciel, le Scorpion retirant ses bras pour faire place à la nouvelle constellation d'Auguste :

... "Ipse tibi jam brachia contrahit ardens
Scorpius, et cœli justa plus parte relinquit."

(Georg., 1, 34)

Mais Virgile, plus avisé que Silius Italicus, ne loue Auguste que de faits accomplis : il ne le loue pas témérairement de ce que l'avenir pourrait contredire. Il faut ajouter que ce qu'il y a d'excessif dans ces éloges

et dans cette apothéose se rapporte, sous le voile de l'hyperbole, à une grandeur, à des bienfaits réels, à un état de choses aimé et admiré du poëte. Son excuse est dans la sincérité et l'honnêteté de sa conviction; sa punition a été de fournir des formes nouvelles d'apothéose pour des princes comme Néron et Domitien. — Le principat d'Auguste doit être suivi des plus affreuses tyrannies; de même les sincères et honnêtes flatteries des poëtes de la cour d'Auguste doivent produire, dans l'âge suivant, des monstres d'adulation. On peut dire qu'il y avait alors une double servilité, une servilité politique et une servilité poétique: les Romains n'étaient plus guère que les esclaves du prince; l'imitation de Silius Italicus était un véritable esclavage. Mais ce dernier reste au-dessous de Virgile, comme Domitien est au-dessous d'Auguste.

Comme on doit s'y attendre, le poëme de Silius Italicus a sa descente aux enfers. C'est un long morceau de plus de 800 vers (du vers 381 à la fin du XIIIe livre), qui n'est que la contre-partie du sixième livre de l'Énéide.

Le premier Africain pleure son père et son oncle tués en Espagne. Il veut les revoir, comme Énée peut revoir Anchise: pour cela, il suit encore l'exemple du prince Troyen, et va trouver la prêtresse de Cumes près du lieu où elle évoque les morts.

On voit comment procède Silius Italicus : il prend une invention dans l'*Enéide*, et la transporte fidèlement dans son poëme. Du reste il n'y avait là rien que de très naturel : cette conception avait sa racine dans les croyances populaires. On croyait à l'existence des âmes après la mort et à la possibilité de les évoquer dans les lieux mêmes où la foi de l'antiquité plaçait l'entrée des enfers. — Cicéron l'atteste dans ses *Tusculanes* :

(Liv. I, XVI, 37) « Animos enim, dit-il, per se ipsos viventes non poterant mente complecti : formam aliquam figuramque quærebant. Inde Homeri tota νεκυία ; inde ea quæ meus amicus Appius νεκυομαντεῖα faciebat ; inde in vicinia nostra Averni lacus. »

Ce passage est curieux. On y voit qu'un ami de Cicéron pratiquait la nécromancie : il est probable (et on peut le conjecturer de la disposition de la phrase) que c'était dans les lieux mêmes où Homère avait sans doute placé son évocation, où Virgile devait placer sa descente aux enfers. On comprend donc que Silius Italicus, se transportant à l'époque des guerres Puniques conduise Scipion à Cumes, près de l'entrée des enfers, pour lui faire interroger les morts.

C'est dans les *Tusculanes*, après les mots où nous nous sommes arrêtés, que se trouvent ces vers bien connus d'Ennius ou de Pacuvius, où l'entrée des enfers et l'évocation des morts sont dépeintes

avec tant d'énergie. Cicéron parle du lac Averne :
« Unde animæ excitantur obscura umbra, aperto ostio
Alti Acheruntis, salso sanguine, mortuorum ima-
-gines. »
Il y a aussi chez Silius Italicus sur l'entrée des gouffres
de l'Averne des vers que le souvenir des vers correspon-
dants de l'Enéide fait paraître bien faibles. Nous
avons déjà vu avec quelle rapidité, quelle force et
quelle vérité Virgile peint au Cinquième livre le
lac Averne :

v. 107 « tenebrosa palus Acheronte refuso. »

et cette caverne avec son immense ouverture, ses lacs,
ses bois :

v. 237 « Spelunca alta fuit, vastoque immanis hiatu,
Scrupea, tuta lacu nigro nemorumque tenebris. »

Il ne fallait pas toucher à ces vers. Silius Italicus,
s'imposant la nécessité de reproduire ces détails, ne
pouvait y mettre la même précision énergique, ni la
même vérité descriptive.

Scipion se trouve à Pouzzoles. Le voisinage
du lac Averne l'invite à aller consulter la prê-
tresse de Cumes, pour revoir les ombres de son oncle
et de son père :

v. 397 « Hortatur vicina palus, ubi signat Averni
Squalentem introitum stagnans Acherusius
-humor. »

Il semble que ce soit des vers d'écolier : on croirait lire de la prose scandée : rien de plus faible ni de plus froid.

Plus loin viennent quelques vers sur cette caverne infernale si bien décrite par Virgile. Ce n'est guère ici qu'un amas d'expressions qui n'appartiennent pas au poète et que leur entassement même affaiblit :

v. 424 « Tum qua se primum rupta tellure recludit
Invisus coelo specus, atque eructat acerbam
Cocyti laxo suspirans ore paludem,
Inducit juvenem ... »

On sent facilement ce que ces vers ont de lourd, de pénible et d'insuffisant malgré les expressions Virgiliennes qu'on y retrouve.

La prêtresse de Cumes s'appelle maintenant Autonoé. Elle promet à Scipion, lorsqu'il aura accompli le sacrifice exigé par les Dieux infernaux, de lui faire apparaître l'ancienne Sibylle, celle qu'était venu consulter le héros de l'<u>Enéide</u>. Cela amène la description du sacrifice. Silius Italicus rappelle encore ici Homère, Virgile et même Horace : car, dans le mince volume de ses poésies que n'a-t-il pas exprimé ? Il peint en quelques mots les sacrifices qui précèdent l'évocation des ombres. Le Dieu Priape décrit l'abominable spectacle dont il a été le témoin pendant la nuit ; il a assisté aux maléfices des sorcières :

« Scalpere terram

Unguibus, et pullam divellere mordicus agnam
Cœperunt: cruor in fossam confusus, ut inde
Manes elicerent, animas responsa daturas. »
(Sat. 1. VIII. 18)

Dans ces vers nous voyons exprimées avec une énergie brève et précise certaines idées, qui depuis quelque temps nous occupent beaucoup.

Le sacrifice est accompli. Alors Silius Italicus, à la manière de Virgile, fait apparaître des formes monstrueuses; les Cyclopes, Scylla, les chevaux de Diomède. L'épée à la main, comme Ulysse et Enée, Scipion soutient l'effrayante vision. Ce qu'il y a de plus curieux dans ce long morceau, c'est la fidélité avec laquelle le poète suit son modèle: rien n'y manque.

Cependant la première ombre s'avance: c'est celle d'Appius, le pendant du Palinure de Virgile. Il se plaint de la lenteur que met sa famille à brûler son corps: il attend depuis un jour; il est impatient de traverser l'Achéron, et supplie Scipion de hâter sur la terre les cérémonies funèbres.

Il faut avouer que cette invention est faible. — Qu'est-ce que ce jour d'attente auprès des cent ans que doit passer sur les bords de l'Achéron le malheureux compagnon d'Enée, s'il ne reçoit pas la sépulture! Que nous sommes loin du tableau terrible de sa mort et de ses plaintes pathétiques! Cette imitation servile laisse le lecteur froid.

Les consolations que la Sibylle adresse à Palinure, les promesses qu'elle lui fait (373-384) sont étrangement remplacées par une longue dissertation de Scipion sur la variété des honneurs funèbres chez les différents peuples. En vérité, ce n'est guère consolant pour Appius.

Autonoë vient interrompre Scipion plus justement (car il disserte bien mal à propos) et aussi plus froidement que la Sibylle de l'Enéide n'interrompt les doux épanchements d'Enée et de Déiphobe :

v. 538 " Sed comes admonuit, breviter que affata Sibylla est :
Nox ruit, Aenea ; nos flendo ducimus horas. "

Ecoutons maintenant la prêtresse de Silius Italicus :

" Finem hic, inquit, sermonibus adde
alternis "

On voit la différence. " Sermonibus alternis ", c'est une simple conversation. Ces mots : nos flendo ducimus horas, nous montrent au contraire deux âmes qui se retrouvent, et qui s'oublient dans leur douleur mutuelle. Silius Italicus porte avec lui la froideur, Virgile l'émotion et l'intérêt.

L'ombre d'Appius est remplacée par celle de l'antique Sibylle qui prédit à Scipion, avec ses hauts faits et sa gloire, l'ingratitude des Romains. Elle veut le quitter. Scipion la décide à rester auprès de lui pour lui faire passer en revue la foule des ombres. Comme cette disposition est froide dans sa rigueur

Tout se passe comme dans les circonstances les plus ordinaires.

La Sibylle reste. Mais avant d'évoquer les morts, elle fait à Scipion une description générale des enfers : c'est un vaste espace ténébreux et désolé ; dix portes l'entourent, dont chacune s'ouvre pour une classe particulière de mortels. Cela est bien régulier, et, si l'on peut ainsi parler, un peu trop administratif. Nous sommes bien loin de cette terreur que l'indécision volontaire de la description de Virgile était plus propre à produire. Cet enfer est disposé d'une manière trop nette : il ne faut pas que des choses si terribles soient présentées aussi distinctement : car alors on n'en a plus peur ; dans les peintures de l'enfer, chez Homère et chez Virgile, il y a une part de confusion et d'obscurité, nécessaire à l'émotion et à la terreur. Aussi que résulte-t-il de cette froideur et de cette faiblesse dont Silius Italicus frappe tous les emprunts qu'il fait maladroitement à Virgile ? C'est qu'il ne prête guère à la citation ; on est toujours plus tenté de citer le modèle.

Silius Italicus décrit (vers 570 et suiv.) les fleuves des enfers l'un après l'autre, toujours avec cette régularité si contraire à l'effet qu'il veut ou du moins qu'il doit produire, et de plus, en vers chargés et faibles, quoique faits pour ainsi dire avec les expressions mêmes de Virgile.

Comme Sénèque le Tragique, il n'a pas craint de recommencer l'énumération des fléaux qui gardent l'entrée des enfers. Dans Silius Italicus, cette énumération est longue et confuse ; on n'y retrouve pas cette logique secrète, cachée sous un désordre apparent dans l'énumération de Virgile. Silius Italicus imite encore, mais toujours à la même condition, en affaiblissant ce qu'il imite. Voici, par exemple, des expressions qu'on ne peut sans doute blâmer :

« Sceleri proclivis Egestas » ;

mais qu'elles paraissent faibles à côté de celles de Virgile :

« et malesuada Fames, et turpis Egestas ! »

Cela est court, vif et fort : Silius Italicus ne fait ici que traduire et commenter Virgile.

Un seul trait dans cette description a quelque nouveauté, c'est la punition de l'envie :

v. 584 « Hinc angens utraque manu sua guttura Livor. »

A côté de ces gardiens symboliques des enfers, Silius Italicus en place d'autres, des monstres, des géants, Briarée, le Sphynx, Scylla, les Centaures,

v. 587. suiv. Cerbère. Mais il y a dans ce détail une prodigalité qu'on ne trouve pas dans Virgile, et qui accuse la pauvreté de l'imagination. Virgile choisit dans les souvenirs de la fable : mais il ne les entasse pas ainsi. Toutefois il faut être juste, et reconnaître que la peinture de Cerbère ne manque pas de beauté :

v. 594 « Cerberus hic ruptis peragrat quum Tartara vinclis,
Non ipsa Alecto, nec feta furore Megæra
Audet adire ferum, dum fractis mille catenis
Viperea latrans circum ligat ilia cauda. »

Ce sont des vers assez énergiques.

Vient ensuite la description d'un arbre funèbre habité par des oiseaux sinistres. C'est le pendant prévu et inévitable de cet arbre que Virgile a placé aussi à l'entrée des enfers, et qu'il peuple des vains songes. Les vers de Silius Italicus rappellent plus encore ceux de Sénèque le Tragique sur le même sujet :

« Hic vultur, illic luctifer bubo gemit,
Omen que triste resonat infaustæ strigis :
Horrent opaca fronde nigrantes comæ,
(Hercules furens, v. 687) Taxo imminente, quam tenet segnis sopor. »

Silius Italicus n'a presque fait que traduire en hexamètres ces beaux vers.

Nous arrivons, dans Silius Italicus, à un passage plus original, quoique l'idée en soit encore indiquée dans l'Hercules furens de Sénèque le Tragique. Notre poète montre les rois jugés par Pluton et condamnés à subir les injures de leurs sujets qu'ils ont opprimés. Ces vers sont au nombre des meilleurs de Silius Italicus, quoiqu'il y manque toujours un certain accent poétique :

v. 601 et suiv. « Has inter formas conjux Junonis Avernæ ... »

On est arrêté dès le premier vers. Pourquoi ne pas dire : " Platon " ? N'est-ce pas le procédé d'un écolier qui prend un synonyme au gré du hasard ou de la circonstance ?

" Suggesta residens cognoscit crimina regum.
Stant vincti serv que piget sub judice culpæ :
Circum errant Furiæ, premerum que omnis imago.
Quam vellent nunquam sceptris fulsisse superbis ! "

(Même quand Silius Italicus veut rester lui-même, il rappelle Virgile : en lisant ce dernier vers, on est arrêté par le souvenir d'un mouvement analogue, au sixième livre de l'Enéide :

" Quam vellent æthere in alto
Nunc et pauperiem et duros perferre labores ! ")

Achevons :

" Insultant duro imperio non digna nec æqua
Ad superos passi Manes ; quæque ante profari
Non licitum vivis, tandem permissa queruntur. "

Voilà ces vers auxquels il ne faudrait, nous l'avons dit, pour être tout à fait bons, qu'un peu plus d'accent poétique. Ils sont nouveaux, bien qu'on en voie l'équivalent plus énergique dans l'Hercules furens :

" Vidi cruentos carcere includi duces
Et impotentis terga plebeia manu
Scindi tyranni. "

Répétons que Fénelon, dont l'imagination était si riche dès

trésors de l'antiquité, et qui, aux souvenirs d'Homère et de Virgile mêlait des souvenirs d'une littérature inférieure et un peu subalterne, semble s'être inspiré de ce passage dans un des épisodes les plus intéressants du 18e livre de son Télémaque.

Silius Italicus ne reste pas longtemps hors de la trace de Virgile: il y rentre par la description du supplice des grands coupables. Dans ce passage on voit une foule d'emprunts à la vive poésie de Virgile: mais, comme toujours, l'infériorité du poète les frappe de faiblesse et de froideur. Prenons pour exemple la conclusion de ce passage:

v. 612 « Talia letiferis restant patienda tyrannis. »

Ce vers donne la mesure du ton presque continuellement prosaïque de Silius Italicus, quoique sa prose soit composée des expressions de Virgile. Copiste de Virgile, il est bien loin d'être son exact et fidèle imitateur. On a dit qu'il était plus difficile de prendre un vers à Homère que d'enlever sa massue à Hercule. Il n'est pas moins difficile d'emprunter un vers à Virgile: bien peu de larcins réussissent à Silius Italicus. Virgile au contraire a le talent de faire sien ce qu'il emprunte aux autres. Il frappe tout de sa marque; cela lui reste. C'est la curiosité littéraire qui remonte à la source de ces emprunts: pour la majorité des lecteurs, ils appartiennent à Virgile. — Aussi, dans

Silius Italicus, notre attention est déroutée : elle est toute entière au poëte original dont il suit trop servilement la trace.

v. 613. La revue des ombres va commencer. La mère de Scipion Pomponia, apparaît la première : on se rappelle aussitôt l'Odyssée et l'apparition d'Anticlée à Ulysse : mais quelle différence dans l'exécution ! Au lieu du pathétique d'Homère, que voyons-nous ici ? de la froideur, et même peu de convenance.

Pomponia révèle à Scipion qu'il est fils de Jupiter. Elle lui raconte comment Vénus, dans l'intérêt de Rome, a rendu Jupiter amoureux d'elle. — Rupperti, dont l'édition Lemaire a reproduit le commentaire, approuve ce passage : « Non male, dit-il. Venus ut adversus Junonis machinationes et consilia tueretur Romanum imperium, et Scipio vindex ejus nasceretur, Jovem amore Pomponiae *fingitur : quod commentum et Veneri consentaneum est et ad insignem Scipionis laudem valet. » A « Non male » on serait tenté de substituer "pessime". Sans doute, comme le rapporte Aulu-Gelle (Nuits Att. VII. ch. 1) les historiens de Scipion avaient entendu parler de la longue stérilité de Pomponia, de ce que l'on racontait d'un serpent mystérieux trouvé dans son lit un peu avant la naissance de Scipion, des bruits d'origine divine qui se répandirent bientôt et que Scipion lui-même ne démentit pas.

* inflammasse

Tite Live, dans son beau portrait de Scipion, parle aussi de ces bruits et de l'art avec lequel Scipion les fortifiait sans les démentir et sans les avouer:

(Liv. 26, ch. 19) « Ad hoc jam inde ab initio præparans animos, postquam togam virilem sumpsit, nullo die prius ullam publicam privatamque rem egit, quam in Capitolium iret, ingressusque ædem consideret, et plerumque solus in secreto ibi tempus tereret. Hic mos qui per omnem vitam servabatur, seu consulto seu temere vulgatæ opinioni fidem apud quosdam fecit, stirpis eum divinæ virum esse; retulitque famam in Alexandro magno prius vulgatam, et vanitate et fabula parem, anguis immanis concubitu conceptum, et in cubiculo matris ejus persæpe visam prodigii ejus speciem, interventuque hominum evolutam repente atque ex oculis elapsam. His miraculis nunquam ab ipso elusa fides est; quin potius aucta arte quadam nec abnuendi tale quicquam nec palam affirmandi. »

On ne peut donc reprocher à Silius Italicus d'avoir adopté pour son compte ce que lui donnait la rumeur populaire et l'histoire. Il avait le droit de s'écrier, en parlant de Scipion:

(Liv. IV, 475) « Vera Jovis proles ... »

ou:

(Liv. XVII, 653) « Nec vero, quum te memorat de stirpe deorum
Prolem Tarpeii mentitur Roma Tonantis. »

Ce qu'on peut reprocher au poète, c'est la manière trop peu discrète et réservée dont il a mis en œuvre cette tradition. Et d'abord ce complot de Vénus et de Jupiter pour prévenir les ruses de Junon est une invention mesquine et froide. Dans l'historien il est intéressant de voir comment Scipion frappait l'imagination des Romains par ses exploits et ses pratiques de piété, comment il savait entretenir des bruits glorieux pour lui, qu'il ne voulait pas contredire. Il est déjà singulier qu'on prenne tout cela au sérieux. Cependant, passe encore: c'est le privilège de la poésie, et surtout de l'épopée. Mais entrer dans le détail, supposer que Vénus, pour assurer la victoire aux Romains, s'est imaginé de rendre Jupiter amoureux de Pomponia, n'est-ce pas puéril? Ce qui choque surtout, c'est l'inconvenance d'un pareil récit fait par une mère à son fils, c'est la tranquillité avec laquelle Pomponia raconte à Scipion cette aventure peu honorable pour elle. Le style ne rachète pas ce qu'il y a de blessant dans les idées:

v. 634 « Verum age, nate, tuos ortus ne bella parescas
Ulla, nec in cœlum dubites te tollere factis.
Quando aperire datur nobis, nunc denique disce.
Sola die caperem medio quum forte petitos
Ad requiem somnos, subitus mihi membra ligavit
Amplexus, non ille, meo veniente marito,
Adsuetus facilis que mihi ... »

On sent combien cela est plat et vulgaire. — Pomponia ajoute qu'elle a reconnu Jupiter ; c'est encore un souvenir de Virgile et de Tite-Live :

" Vidi, crede, Jovem : nec me mutata fefellit
Forma dei, quod, squalentem conversus in anguem
Ingenti traxit curvata volumine gyro. "

Ces vers ne sont pas mal faits : mais ils étaient faciles à faire.

Cette étrange révélation gâte un peu l'arrivée du père et de l'oncle de Scipion, qui ne se trouvent plus être ni son père ni son oncle. Les paroles déjà froides que Scipion leur adresse sont encore glacées par cette circonstance :

v. 659 " Tumulus vobis, censente Senatu,
Mavortis geminus surget per gramina campo. "

Il y a là cependant quelques beaux vers prêtés au père de Scipion qui, au sein de la mort, se trouve encore heureux de sa gloire :

v. 663 et suiv. " Ipsa quidem virtus sibimet pulcherrima merces ;
Dulce tamen venit ad Manes, quum gratia vitæ
Durat apud superos, nec edunt oblivia laudem. "

Ces vers ne manquent pas d'élévation, de force ni de beauté.

Le père et l'oncle racontent alors comment ils ont péri, et Scipion les met au courant de ce qui se passe sur la terre. Cette double confidence est

bien froide ; l'expression en est faible. Énée donne à Anchise de pareils renseignements, mais en deux mots.

v. 697. « Stant sale Tyrrheno classes. »

Le poëte n'accorde que deux mots à la nécessité du moment : il s'arrête plus longuement sur les émotions qu'une pareille entrevue doit éveiller.

Nous avons dit que Silius Italicus, malgré sa timidité, ne s'était pas toujours préservé du mauvais goût et de l'affectation qui étaient dans l'air à cette époque. En voici un exemple qui frappe et qui étonne au milieu d'une poésie dont l'allure est si prudente. L'oncle de Scipion est mort sur une terre embrâsée, ce qui lui fait dire :

« Nil nomine leti
De superis queror. »

Ce qui est déjà prosaïque. — Il continue :

« haud parvo data membra sepulchro
Nostra cremaverunt in morte horrentibus armis. »

Cette terre enflammée comparée à un bûcher, ce bûcher qui n'est pas sans gloire, voilà des traits dont l'affectation serait peut être de la simplicité dans Lucain, mais qui étonne, avons-nous dit, dans la tenue ordinaire de la poésie de Silius Italicus.

Paul Emile vient à son tour ; il apprend avec joie que les ennemis lui ont élevé un tombeau. On voit ensuite apparaître les ombres d'autres

Romains illustres. Ici le poète pouvait exciter un vif intérêt : mais il est trahi par la faiblesse de l'expression.

Silius Italicus veut passer à une nouvelle revue ; Scipion hésite entre deux mouvements qui le pressent, le désir d'entretenir ses compagnons, et l'envie très ardente d'interroger aussi les ombres des anciens Romains.

v. 719 „Appellare viros erat ardor et addere verba,
Sed raptabat amor priscos cognoscere Manes. „

Quelle froide transition !

D'un autre côté, on ne peut s'empêcher de blâmer encore dans ce passage cette régularité excessive, cet ordre prosaïque que Virgile avait su éviter avec tant d'art. Il y a sans doute de la régularité dans son poëme : mais il en efface la trace avec une habileté merveilleuse.

Silius Italicus ne produit pas la même illusion ; il distingue, il classe les ombres ; il met d'un côté celles de ses contemporains, et de l'autre celles des héros de l'ancienne Rome. C'est une distribution par chapitres. On ne voit pas de chapitres dans Virgile. A toutes ses descriptions infernales il donne une apparence de vague et de hasard : mais sous cette apparence se cache un ordre secret.

Combien le copiste de Virgile est loin de son modèle !

G. Hinstin.

47e Leçon.

Suite
du 13e Livre des Guerres puniques.

47e leçon.
Suite
du 13e livre des guerres puniques.

Bonne rédaction, exacte avec liberté, naturellement et vivement écrite.

Dans le treizième livre de Silius Italicus qui correspond plus exactement qu'il ne faudrait au sixième livre de l'Enéide, nous avons été frappés de la régularité trop prosaïque avec laquelle le poète distribue sa matière pour ainsi dire en chapitres. Silius qui, d'ordinaire, n'imite que trop fidèlement Virgile, n'a pas su emprunter à son modèle l'art avec lequel le poète de l'Enéide cache l'ordre et la suite de sa composition sous une apparence d'abandon et presque de hasard : quoi de moins poétique, par exemple, et de moins habile que cette transition marquée au vers 719 :

« Appellare viros erat ardor et addere verba ;
Sed raptabat amor priscos cognoscere Manes. »

On trouve dans ces vers comme l'indication de deux chapitres, dont l'un est consacré aux contemporains de Scipion, et l'autre à des morts non moins illustres et plus anciens. Les ombres évoquées devant Scipion dans cette espèce de deuxième chapitre ce sont celles de Brutus, de Camille, de Curius et d'autres héros de l'ancienne Rome : la Sibylle les indique et les nomme à mesure qu'ils paraissent :

Sil. Ital., XIII. 721 « Nunc meritum sævæ Brutum immortale securi

Nomen, nunc Superos æquantem laude Camillum,
Nunc auro Curium non unquam cernit amicum:
Ora Sibylla docet venientum et nomina pandit."

Ne dirait-on pas, à entendre ce dernier vers, que cette scène mystérieuse et terrible n'est qu'une sorte de présentation tranquille et de revue faite à loisir? On voit aussi paraître Appius, ce sénateur aveugle qui se fit porter en litière au sénat pour y combattre les offres de Pyrrhus, Horatius Coclès, Lutatius le vainqueur des îles Ægates, enfin Hamilcar joyeux d'apprendre par les reproches dont le poursuit Scipion qu'Annibal a tenu les serments de haine prêtés dans son enfance devant les autels des dieux.

749 " Nunc igni regna et Phrygias res vertere tantas,
O pietas! o sancta fides! o vera propago!
Atque utinam amissum reparet decus!"

Toute cette revue des grands hommes de Rome se traîne avec une sorte de langueur glacée qui contraste avec le mouvement et la chaleur du morceau correspondant dans l'Enéide. Silius Italicus a prouvé une fois de plus que c'était une grande difficulté et souvent une grande témérité de traiter après un poëte comme Virgile un sujet qu'il a épuisé. Il a été imitateur servile ou imitateur malheureux: ainsi on est étonné de l'apparition un peu inattendue des décemvirs, et on ne sait trop pourquoi Scipion

est si charmé de les voir et si empressé de leur parler.

752 « Enin designat vates, qui jura sub armis
Poscenti dederint populo, primi que petitas
Miserint Italas Piræo littore leges.
Lætatur, spectat que virum insatiabilis ore
Scipio, et appellet cunctos ni magna sacerdos
Admoneat turbæ innumeræ. »

Autre transition aussi froide et aussi peu déguisée que la première et qui commence un troisième chapitre dans cette longue énumération. Scipion a passé en revue les Romains ou de son temps ou des premiers siècles de Rome : les morts étrangers vont à leur tour défiler devant ses yeux. Alexandre paraît : Silius le caractérise assez faiblement : et pour répondre à une question de Scipion qui lui demande comment il est arrivé à la gloire, lui prête une réponse sentencieuse où il recommande au général romain la promptitude et l'audace, comme les premières conditions du succès :

774. « Audendo bella expedias : pigræ extulit artis
Haud unquam sese virtus : tu magna gerendi
Præcipita tempus : mors atra impendet agenti. »

A Alexandre succède l'ombre de Crésus, personnage assez commun et qui n'est qu'indiqué : enfin après le guerrier et le potentat vient le grand poète, Homère, dont Silius décrit plus longue-

ment l'apparition.

Cette disposition rappelle celle d'un admirable morceau de Lucrèce, dont Silius se souvint peut-être, mais dont il ne sut pas s'inspirer. Le poète-philosophe s'efforce de faire accepter aux hommes la nécessité de la mort, et son principal argument c'est que cette loi cruelle n'épargne personne: rois puissants, guerriers célèbres, poètes de génie, sages philosophes, Epicure même, le dieu de la philosophie, tous ont disparu sans retour dans les gouffres du néant. Il semble que le morceau de Silius Italicus offre un vague reflet de l'idée de Lucrèce; mais la verve d'imagination et de style du poète qu'imitait Virgile nous transporte bien loin de cette poésie froide et sans couleur, élégante parfois, souvent judicieuse, mais où manque presque toujours la vie et l'inspiration:

Lucrèce, de Nat. rerum, III. 1037.

« Hoc etiam tibi tute interdum dicere possis.
Lumina sis oculis etiam bonus Ancu' reliquit,
Qui melior multis quam tu fuit, improbe, rebus.
Inde alii multi reges rerumque potentes
Occiderunt magnis qui gentibus imperitarunt.
Ille quoque ipse viam qui quondam per mare magnum
Stravit, iterque dedit legionibus ire per altum,
Ac pedibus salsas docuit superare lacunas,

Et contemsit, a quis insultans, murmura ponti :
Lumine ademto, animam moribundo corpore fudit.
Scipiades, belli fulmen, Carthaginis horror,
Ossa dedit terræ, proinde ac famul' infimus esset.
Adde repertores doctrinarum atque leporum,
Adde Heliconiadum comites, quorum unus Homerus
Sceptra potitus, eadem aliis sopitu' quiete est.
Denique Democritum postquam matura vetustas
Admonuit memorem, motus languescere mentis,
Sponte sua leto caput obvius obtulit ipse.
Ipse Epicurus obit decurso lumine vitæ,
Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes
Præstinxit stellas exortus uti ætherius sol. »

Virgile se souvint de ces vers dans son sixième livre pour y prendre cette belle expression : duo fulmina belli — Scipiadas. Lucrèce même, dans cet admirable morceau, avait imité et cité le vieil Ennius. Ce vers :

« Lumina sis oculis etiam bonus Ancu' reliquit »

et cet autre :

« Ossa dedit terræ proinde ac famul' infimus esset »

étaient empruntés au poëte qui avait chanté l'histoire de Rome, et les Guerres Puniques avant Silius ; la poésie de Lucrèce, si forte et

si antique dans sa majesté un peu rude, s'appropriait des fragments d'une poésie plus antique encore, comme ces monuments de l'Egypte construits avec les débris de monuments plus anciens dont on ignore la date et qui n'ont laissé de souvenirs que quelques pierres mêlées à des ruines plus jeunes d'un ou deux milliers d'années. Le seul défaut des vers de Lucrèce, c'est peut-être un peu trop d'exubérance dans l'expression : on ne reconnaît pas la correcte précision de Catulle ou de Virgile, mais le contraste n'en est que plus grand quand on compare cette poésie éclatante de force et de vie avec la sèche économie de Silius Italicus.

Silius semble prendre à tâche de réveiller chez son lecteur des souvenirs qui peuvent provoquer des comparaisons fâcheuses entre son œuvre et d'autres compositions trop célèbres pour être impunément imitées. C'est ainsi que pour amener l'éloge d'Homère il se sert d'un artifice analogue à celui que Virgile emploie dans l'Enéide pour introduire le touchant personnage de Marcellus :

Æneid., VI 859

« Atque hic Æneas (una namque ire videbat
Egregium forma juvenem et fulgentibus armis ;
Sed frons læta parum et dejecto lumina vultu)
« Quis, pater, ille virum qui sic comitatur
- euntem »

C'est en combinant ce souvenir de l'Enéide avec les rapides et charmantes peintures que Virgile avait faites de Musée et d'Orphée, que Silius Italicus a composé son épisode d'Homère :

Guerres Puniq. XIII, 777

« Atque hic Elysio tendentem limite cernens
Effigiem juvenis castam, cui vitta ligabat
Purpurea effusos per colla nitentia crines,
Dic, ait, hic quinam virgo, nam luce refulget
Praecipua frons sacra viro, multaeque sequuntur
Mirantes animae, et laeto clamore frequentant.
Qui vultus ! quem, si Stygia non esset in umbra
Dixissem facile esse Deum. »

A part cette singularité peu conforme aux traditions poétiques, de représenter Homère sous les traits d'un jeune-homme, et le désir trop apparent de créer un pendant au jeune Marcellus, cette apparition d'Homère que l'on reprochait injustement à Virgile de n'avoir pas placé dans ses Champs-Elysées, est une invention assez heureuse et les vers ne sont pas trop au-dessous de l'idée. La réponse de la Sibylle à Scipion n'est même pas dépourvue d'une certaine inspiration : la haute idée que Silius se faisait du génie d'Homère a communiqué à sa poésie quelque chose du souffle poétique qui lui manque trop souvent :

Guerres Puniq. XIII, 784 « Non falleris, inquit
Docta comes Triviæ : meruit deus esse videri,
Et fuit in tanto non parvum pectore numen.
Carmine complexus terram, mare, sidera, Manes,
Et cantu Musas et Phœbum æquavit honore.
Atque hæc cuncta prius quam cerneret, ordine terris
Prodidit, ac vestram tulit usque ad sidera Trojam...»

Ce souvenir et cet éloge de Troie, l'aïeule de Rome, rapproché du grand nom d'Homère, était une de ces idées heureuses trop rares chez Silius ; mais il retombe bien vite dans sa froideur ordinaire quand il donne la parole à Scipion qui regrette que Rome n'ait pas trouvé un Homère pour chanter ses exploits.

ib. 792 « Si nunc fata darent ut Romula facta per orbem
Hic caneret vates, quanto majora futuros
Facta eadem intrarent, hoc, inquit, teste nepotes !
Felix Æacida cui tali contigit ore
Gentibus ostendi ! Crevit tua carmine virtus...»

L'apparition d'Homère était une occasion naturelle pour passer en revue les héros de l'Iliade et de l'Odyssée : Silius n'y manque pas et, après tant d'autres, ramène devant nos yeux Hector, Achille, les Atrides, Ulysse, Ajax et Castor. Pour achever de satisfaire aux traditions classi-

ques de l'épopée, Silius Italicus devait nous montrer les héroïnes comme Homère et Virgile: il n'a garde d'omettre cet épisode indispensable d'une descente aux enfers, et il ouvre le chapitre consacré aux femmes illustres par une transition qui fait honneur à la régularité du poète sinon à son intelligence poétique:

Guerres Puniq. XIII. 806 « Sed subito vultus monstrata Lavinia traxit:
Nam virgo admonuit tempus cognoscere Manes
Femineos, ne cunctantem lux alma vocaret.. »

La femme d'Enée et celle de Romulus, Lavinie et Hersilie, se présentent les premières aux regards de Scipion. Ces noms antiques rappelaient des souvenirs qui plaisaient aux Romains du siècle des Césars et que Virgile avait fait revivre d'une manière si touchante et si poétique: c'était le contraste de la pauvreté de Rome au temps de ses premiers fondateurs avec la grandeur et l'opulence qui devaient sortir de ces humbles origines. Silius s'inspire de ces souvenirs, et y trouve l'occasion de quelques vers heureux:

ib. 811 « Vis et Martigenae thalamos spectare Quirini?
Hersiliam cerne: hirsutos quum sperneret olim
Gens vicina procos, pastori rapta marito
Intravit quae casa, culmi q. e stramine fultam

Pressit læta torum et soceros revocavit ab armis...

A Hersilie succèdent Tanaquil, Lucrèce, Virginie, Clélie, nobles et touchantes figures qui pouvaient inspirer un poëte, mais qui n'ont obtenu de Silius qu'une sèche et froide mention.

Au vers 831 Silius établit comme une subdivision dans son chapitre : des femmes vertueuses il passe aux femmes coupables : c'est Tullie, qui nage dans les flammes du Phlégéthon, supplice que le poëte décrit dans des vers emphatiques et d'assez mauvais goût ; c'est Tarpéia, dont un aigle déchire les entrailles ; c'est enfin une Vestale mordue par Orthrus, le chien de Géryon et le frère de Cerbère ; elle expie par ce singulier supplice la perte de sa chasteté et la violation de ses serments.

Silius avec ses habitudes d'imitation servile, ne pouvait manquer d'emprunter à l'Enéide cette belle fiction des âmes qui doivent revenir à la vie et qui vont puiser dans les eaux du Léthé l'oubli du passé et le désir de revivre. Sylla, Marius, Pompée, César, paraissent aux yeux de Scipion : l'annonce des guerres civiles retentit à ses oreilles, mais il semble que rien de tout cela ne descend jusqu'à son cœur ; il déplore les révolutions futures de sa patrie avec autant de froideur que la Sibylle en met à les prédire.

Guerres Puniq. XIII, 861

« Ille hirta cui subrigitur coma fronte, decorum
Et gratum terris Magnus caput : ille Deum gens
Stelligerum attollens apicem, Trojanus Iulo
Cæsar avo : quantas moles, quum sede reclusa
Hæc tandem erumpent, terra que mari que move-
-bunt !
Heu miseri ! quoties toto pugnabitur orbe !
Nec leviora lues, quam victus crimina victor !
Tum juvenis lacrymans : restare hæc ordine duro
Lamentor rebus Latiis . . . »

Qu'il y a loin de ce mouvement factice et de cette douleur glacée aux pathétiques prédictions du vieil Anchise, ou même à l'énergie de Lucain quand il s'écrie par la bouche de ce prophète effrayant réveillé par une magicienne parmi les morts d'un champ de bataille pour annoncer à Sextus Pompée les destinées de son parti :

Pharsale, VI, 802.

« Regni possessor inertis
Pallentes aperit sedes, abrupta que saxa
Asperat, et durum vinclis adamanta, parat que
Pœnam victori. »

Il semble que les froides paroles de Silius ne soient qu'une sorte de matière de vers, l'argument de ce que Lucain a exprimé dans des formes si vives et si éloquentes, de ce que Virgile avait dit avec plus de mesure, mais avec un charme souverain

de pensée et d'expression par la bouche du vieil Anchise pleurant sur les destinées de ses fils. Scipion passe vite sur ces malheurs que la Sibylle lui annonce, et revient à une question qui sans doute l'inquiète davantage par un intérêt tout présent : il s'informe du sort d'Annibal, et la Sibylle lui prédit les tristes destinées qui attendent cet ennemi de Rome.

Presque en même temps que Silius, un de ses contemporains, un vrai poète, peut-être un peu gâté par son époque, mais qui avait conservé la marque du génie, parlait aussi d'Annibal, et voici les vers que lui inspirait cette grande et singulière infortune :

Juvenal, Sat. X, 157.

" O qualis facies et quali digna tabella
Quum Gætula ducem portaret bellua luscum !
Exitus ergo quis est ? O gloria ! vincitur idem
Nempe, et in exsilium præceps abit, atque ibi magnus
Mirandusque cliens sedet ad prætoria regis
Donec Bithyno libeat vigilare tyranno.
Finem animæ quæ res humanas miscuit olim,
Non gladii, non saxa dabunt, non tela, sed ille
Cannarum vindex ac tanti sanguinis ultor
Annulus. "

Que d'imagination, de verve et d'éloquence ! et combien la froide poésie de Silius est loin de

ces quelques vers de Juvénal ! Silius ne comprend même pas tout ce qu'il y eut de grandeur dans ces revers et dans cet exil d'Annibal : il lui reproche de ne s'être pas donné la mort le lendemain de Zama : singulier reproche de n'avoir pas trahi sa patrie et sa cause par une mort inutile, au lieu d'employer ses dernières années à soulever le monde contre les Romains !

Guerres Puniq. XIII. 883 "Pro ! quanto levius mortalibus ægra subire
Servitia, atque hiemes, æstus que, fugam que fretumque,
Atque famem quam posse mori ! Post Itala bella
Assyrio famulus regi, falsus que cupiti
Ausoniæ motus, dubio petet æquora velo,
Donec Prusiacas delatus segniter oras,
Altera servitia imbelli patietur in ævo,
Et latebram munus regni. Perstantibus inde
Æneadis reddi que sibi poscentibus hostem,
Pocula furtivo rapiet properata veneno,
Ac tandem terras longa formidine solvet."

On aime à croire en lisant ce dernier vers que Silius s'est repenti de son accusation puérile, et qu'il a voulu faire amende honorable à la mémoire d'Annibal.

Avant de prendre congé de Silius Italicus, il n'est pas sans intérêt de le rapprocher de Lucain et de Virgile. L'Enéide, la Pharsale, les Guerres Puniques sont les seules productions de la muse épique de Rome à qui convienne le nom de Carmen

togatum, et qui soient romains par les personnages et par le théâtre des événements. De ces trois poëmes, sans tenir compte de la supériorité d'art et de génie, il en est un seul qui par le choix du sujet, l'expression des croyances et des traditions nationales, par l'emploi habile et discret du merveilleux remplisse toutes les conditions de l'épopée, et de l'épopée romaine: c'est l'Enéide. Le merveilleux est absent dans la Pharsale; dans les Guerres Puniques, c'est un ornement parasite et artificiel qui vient s'appliquer à une histoire connue et presque récente. Dans l'Enéide, il tient au fond même et à la nature du sujet, mais sans en bannir l'histoire. Un des plus grands mérites du poëte, c'est d'avoir su placer dans ce cadre restreint de l'Enéide, l'histoire de Rome toute entière, sous ses rois, sous ses consuls, sous cette forme dernière qu'elle vient de recevoir des mains d'Auguste et que Virgile aime à célébrer, mais sans renier et sans insulter le passé. Virgile écrivait dans un temps où l'empire était l'asile de la société romaine fatiguée de guerres civiles: « Cuncta discordiis civilibus fessa, nomine principis, sub imperium accepit (Augustus) », comme le disait Tacite au commencement de ses Annales. Rome avait accepté l'empire comme une sauve-garde et échangé contre le repos les hasards d'une liberté inquiète; mais les souvenirs du passé vivaient encore; on pouvait sans craindre la proscription prononcer tout haut les noms de Caton

et de Brutus; enfin la grandeur extérieure de Rome, la paix, la prospérité consolaient les Romains d'avoir perdu une liberté que beaucoup ne connaissaient que par ses excès, et doraient les chaînes bien légères du reste dont Auguste chargeait la fierté romaine. Cette gloire et cette grandeur d'Auguste, voilà ce qu'Horace et Virgile célébraient avec conviction, avec amour; sans regrets amers et inutiles, mais sans aigreur, et même avec une respectueuse admiration pour le passé.

Après Auguste tout change: Tibère, Caligula, Claude, Néron, Domitien, entassent les crimes et les infamies. L'éloge des princes et leur apothéose se lit encore au début des épopées, mais ce n'est plus qu'un accessoire imposé, qui contraste avec l'esprit même de l'œuvre où la flatterie officielle l'a attaché.

Le fond de la Pharsale c'est la haine, une haine ardente et profonde des guerres civiles qui pourtant ont donné naissance à cet ordre de choses que le poète a dû flatter en commençant. C'est l'expression généreuse, mais emportée, déclamatoire, sans vérité poétique suffisante, sans équité morale, de sentiments qui étaient ceux du poète et de son parti, mais que ne partageait pas le monde Romain. La Pharsale est une œuvre de parti, œuvre généreuse courageuse même, mais violente, chagrine, et dont l'éclat orageux pâlit devant la majesté sereine de l'Enéide où le présent et le passé

viennent se refléter et se confondre.

Chez Silius on ne trouve aucune de ces passions personnelles qui animent le poète de la Pharsale et celui de l'Enéide, soit que Virgile se dévoue à soutenir et à célébrer un pouvoir nécessaire, accepté, respecté même, soit que Lucain se rattache avec une colère impuissante à un passé qui ne peut plus revivre que dans les souvenirs de Rome, ou les rêves d'un parti peu nombreux. Silius Italicus n'a point de passions politiques : son œuvre est toute littéraire : c'est une étude d'historien assez consciencieux et d'amateur de poésie assez éclairé. Il va chercher chez Polybe et chez Tite-Live un sujet d'épopée romaine, il y applique les recettes de la composition épique, et y rattache avec plus ou moins de succès toutes les inventions de Virgile. Il est savant, judicieux, correct, mais l'œuvre entière manque d'imagination et de verve ; c'est une chronique mise en vers où le merveilleux semble ajouté après coup. Silius avec sa froideur et son étalage de merveilleux déplacé, sert comme de transition entre les épopées historiques et d'autres poèmes épiques aussi froids par la nature du sujet et empruntés non plus à l'histoire mais à la fable. Dans ces œuvres toutes littéraires, sans intérêt actuel, sans intérêt national, quelques poètes ont fait preuve si non de plus de génie que Silius Italicus, au moins de plus d'imagination et de talent.

sont Valérius Flaccus, Stace et Claudien.

Cependant, doit-on blâmer absolument le choix de tels sujets? Une accusation qui les envelopperait tous dans une réprobation générale serait injuste et peu fondée. Il n'est pas de fable si lointaine qu'une imagination poétique ne puisse rajeunir, et faire accepter au public. La mythologie grecque était déjà bien vulgaire et bien épuisée à Rome, quand Catulle sut en enchanter le public dans le charmant poëme des Noces de Thétis et de Pélée. Heroes, salvete, Deum genus, s'écriait-il :

(Thétis et Pélée, 22.) " Heroes, salvete, Deum genus! O bona mater!

Vos ego sæpe meo vos carmine compellabo..."

Virgile qui dans ses Géorgiques (III, 1 sq) raillait si finement la manie des poëmes mythologiques, terminait cependant son livre par un épisode emprunté à la fable, celui d'Aristée, d'Orphée et d'Eurydice. Mais le génie seul avait le droit et le pouvoir de ressusciter la fable; et ce génie manquait aux poëtes sans nombre qui sous Auguste ou après lui demandèrent des inspirations à la mythologie grecque. Que de noms, que de poëmes conservés dans les Tristes ou dans les Pontiques par la bienveillante amitié d'Ovide, et qu'une seule ligne, un mot jeté en passant a sauvés de l'oubli que la plupart avaient mérité! Il faut avouer toutefois que les poëtes moins nombreux qui se sont inspirés

de l'histoire n'ont pas survécu au naufrage qui a englouti leurs rivaux mythologiques : mais au milieu même de cette ruine commune, quelques beaux vers de Cornélius Severus sur la mort de Cicéron, de Pedo Albinovanus sur l'expédition de Germanicus dans la mer du Nord, de Rabirius sur la guerre d'Actium et sur la mort de Cléopâtre (si toutefois il est, comme on l'a supposé, l'auteur du fragment trouvé à Herculanum*) ont survécu jusqu'à nous et peuvent nous faire regretter ce que nous avons perdu. Inspirés par l'histoire non pas à la manière de Virgile, mais en séparant entièrement l'histoire de la fable, ces poètes étaient de l'école que Lucain devait plus tard échauffer du feu de son ardente imagination. Cette école était peu nombreuse du reste ; presque tous les poètes, et il y en avait beaucoup à Rome sous les Césars se jetaient dans le domaine du lieu commun mythologique. Les Argonautiques, les Iliaques, les Achilléides, etc., se multipliaient chaque jour : le goût romain réclamait contre cette manie : Catulle, Virgile, Horace, Properce la poursuivaient de leurs spirituelles protestations ; mais la mode l'emportait et à l'époque d'Auguste la poésie mythologique était si répandue que les réclamations mêmes avaient fini par devenir un lieu commun.

H. Pigeonneau

* Voy. les Latini sermonis vetustioris reliquiae, de Mr Egger, p. 313 sq.

168e Leçon

Cycle de poètes épiques sous Auguste

Elle se perpétue sous l'Empire

Valerius Flaccus. Stace.

48e Leçon

Ecole de poëtes épiques sous Auguste.

Elle se perpétue sous l'empire.

Valérius Flaccus. Sa vie.

48e leçon

École de poëtes épiques sous Auguste. Elle se perpétue sous l'empire. Val. Flaccus ; sa vie.

Bonne rédaction, qui témoigne de l'étude personnelle des textes. Quelques faiblesses de style en certains endroits.

Amenés à parler, dans la dernière leçon, des poëtes épiques contemporains de Virgile, nous nous proposions de lire une pièce adressée par Properce à l'un de ses amis, Ponticus, auteur d'une Thébaïde. Cette pièce, déjà citée dans un cours précédent*, est une réclamation très spirituelle et très agréable contre le lieu commun de l'épopée mythologique :

" Tandis que tu chantes, Ponticus, la Thèbes de Cadmus avec ses tristes guerres, ses fratricides combats, et que, sur mon bonheur, tu menaces de disputer le prix même à Homère, si toutefois la destinée se montre douce pour tes vers ; moi, selon ma coutume, je songe à mes amours, et cherche à écrire quelque chose sur les rigueurs de ma maîtresse. Ce n'est pas comme toi le génie, c'est la passion qui me gouverne et me force de déplorer sans cesse les misères de ma vie. Ainsi se consument mes jours, je ne cherche point d'autre gloire, d'autre titre à la durée de mes œuvres et de mon nom. Qu'on dise, Ponticus, que seul j'ai su plaire à une docte fille, que j'ai quelquefois éprouvé ses injustes emportements. Que je devienne l'assidue lecture de l'amant maltraité qu'instruiront mes disgrâces. Mais toi, si quelque jour l'enfant cruel venait

* Mr Patin. Mélanges de littérature. (Des Écoles littéraires et des poëtes du siècle d'Auguste — Discours prononcé en 1837-38, à la Faculté des lettres, pour l'ouverture du cours de poésie latine)

à te percer de ses flèches trop sûres, triste sort que puissent ne jamais filer pour toi mes divinités, tu pleurerais, infortuné, tes sept chefs avec leurs bataillons languissant loin de toi et pour jamais dans la poussière et le silence; tu voudrais composer de tendres vers, il serait trop tard, l'amour ne t'en dicterait point. Alors je ne te semblerais plus un si humble poète, tu m'admirerais, tu me préfèrerais aux plus grands génies de Rome, comme fera la jeunesse romaine, qui ne pourra s'en taire sur mon tombeau et viendra s'y écrier : ici tu reposes, grand poète, qui chantas nos ardeurs. Garde-toi donc de mépriser orgueilleusement mes vers ; l'amour fait quelquefois payer cher sa venue trop tardive. »

(Trad. de M.r Patin)

Prop. (Elegies, 1.7)

« Dum tibi Cadmææ dicuntur, Pontice, Thebæ,
Armaque fraternæ tristia militiæ;
Atque, ita sim felix, primo contendis Homero,
Sint modo fata tuis mollia carminibus :
Nos, ut consuemus, nostros agitamus amores,
Atque aliquid duram quærimus in dominam.
Nec tantum ingenio, quantum servire dolori
Cogor, et ætatis tempora dura queri.
Hic mihi conteritur vitæ modus; hæc mea fama est;
Hinc cupio nomen carminis ire mei.
Me laudent doctæ solum placuisse puellæ,
Pontice, et injustas sæpe tulisse minas.
Me legat assidue post hæc neglectus amator,

Et prosint illi cognita nostra mala.
Te quoque si certo puer hic concusserit arcu,
Quod nolim nostros evoluisse Deos,
Longe castra tibi, longe miser agmina septem
Flebis in æterno surda jacere situ:
Et frustra cupies mollem componere versum,
Nec tibi subjiciet carmina serus amor.
Tunc me non humilem mirabere sæpe poetam;
Tunc ego Romanis præferar ingeniis;
Nec poterunt juvenes nostro reticere sepulchro:
"Ardoris nostri magne poeta, jaces."
Tu cave nostra tuo contemnas carmina fastu:
Sæpe venit magno fœnore tardus amor."

Ce sont là des vers charmants, et pleins d'une très gracieuse ironie, dans les limites que permet l'amitié: il y a dans ce vœu du poète, que la destinée soit douce aux vers de Ponticus, et dans la manière volontairement emphatique dont il parle de cette Thébaïde, pour l'opposer aux poèmes d'Homère, une ironie pleine de finesse et d'enjouement. On ne saurait trop admirer "avec quel heureux mélange de déférence respectueuse et de malice Properce remet Ponticus à sa place et prend lui-même son rang." — "Ce n'est pas comme toi le génie .... <u>Nec tantum ingenio</u> ...." il a l'air de s'humilier, de s'abaisser beaucoup; mais au fond, comme il relève admirablement son

M. Patin, morceau déjà cité p. 91.

genre de poésie, et sa propre gloire, bien au-dessus de la gloire un peu factice de son ami Ponticus !

Cette charmante pièce est donc dirigée contre l'orgueil (*fastus*) de ces poèmes épiques, qui n'étaient plus à ce moment qu'un lieu commun rebattu; et Ponticus nous y représente toute une école de poètes qui vivaient de ces lieux communs. Plusieurs nous sont connus par le souvenir que leur consacre Ovide dans les *Tristes* ou ses *Lettres datées du Pont* : ainsi, pour citer les moins obscurs, *Carus*, *Domitius Marsus*, *Camerinus*, *Macer*, *Largus*, *Julus Antonius*, tous noms bien ignorés aujourd'hui, mais bien célèbres en leur temps et « tous grands poètes épiques, comme on disait alors. » (Mr Patin, ib.)

Carus était un savant poète, ami d'Ovide et qui avait composé une *Herculéide*, comme nous l'apprend la 16e *Pontique* : (Ovide (Ex Ponto lib II, 16. v. 7)

« Et, qui Junonem læsisset in Hercule, Carus,
Junonis si non jam gener ille foret. »

Ailleurs, Ovide dit à Carus lui-même : (d° d° 13. v. 7 à 9.)

« Ipse quoque, ut chartæ titulum de fronte revellas,
Quod sit opus, videor dicere posse, tuum.
....
Produnt auctorem vires, quas Hercule dignas
Novimus, atque illi, quem canis, esse pares. »

Domitius Marsus, contemporain de

Virgile, de Tibulle, d'Horace et d'Ovide, avait écrit une Amazonide. Ovide dans la même lettre (la 16e) dit simplement :

D. ib. v. 5.

" Quum foret et Marsus. "

Martial, Epig., IV, XXIX) Mais Martial, dans une charmante petite pièce, nous apprend le titre de son poème :

" Obstat, care Pudens, nostris sua turba libellis;
Lectoremque frequens lassat et implet opus.
Rara juvant : primis sic major gratia pomis ;
Hybernae pretium sic meruere rosae.
Sic spoliatricem commendat fastus amicam ;
Janua nec juvenem semper aperta tenet.
Sæpius in libro memoratur Persius uno,
Quam levis in tota Marsus Amazonide.
Tu quoque de nostris releges quemcumque libellis,
Esse puta solum : sic tibi pluris erit. "

Ovide, ib. v. 19. Camerinus avait chanté la première prise de Troie :

" Quique canit domitam Camerinus ab Hercule Trojam. "

D. ib. v. 6. Macer avait fait des poèmes intitulés : Ante-Homerica et Post-Homerica : nous en avons un témoignage dans divers passages d'Ovide :

D. (Amores, II, 18) " Iliacus que Macer. "

dit-il dans la 16e Lettre datée du Pont, et ailleurs* le poète s'adresse à Macer lui-même :

"Carmen ad iratum dum tu perducis Achillem,
Prima que juratis induis arma viris:
Nos, Macer, ignavæ Veneris cessamus in umbra;
Et tener ausuros grandia frangit Amor.
. . . .
Nec tibi, qua tutum vati, Macer, arma canenti,
Aureus in medio Marte tacetur Amor.
Et Paris est illic, et adultera nobile crimen:
Et comes extincto Laodamia viro.
Si bene te novi, non bella libentius istis
Dicis; et a vestris in mea castra redis.*"

On retrouve ici la même opposition que nous avons remarquée dans la pièce de Properce: Ovide, lui aussi, se fait bien petit devant ce grand poëte épique: des vers élégiaques, qu'est-ce que cela auprès des prétentions homériques de Macer! (1)

Largus est aussi un de ces poëtes que n'a pas

* Les Post Homerica sont rappelés dans ces autres vers:
"Tu canis æterno quidquid restabat Homero
Ne careant summa Troica bella manu."
(Ovid. Ex Pont., II. X. 13)

(1) Ce Macer est-il le Macer Æmilius de Vérone, l'ami de Virgile, de Tibulle et d'Ovide, aussi célèbre par son érudition que par ses vers; celui auquel Quintilien assigne un rang si honorable dans son 10e livre (X, I. §. 87) à côté de Lucrèce? On ne le sait trop, et Mr. Wernsdorff le nie formellement (Poetæ latini minores, T. IV, p. 579).

Ovide (Pont. IV. 16. v. 17)

oubliés la bienveillance d'Ovide: il avait fait, à l'imitation des Νόστοι Grecs, un poème sur le voyage et l'établissement d'Anténor à Padoue; événement contemporain de celui que Virgile a chanté: c'est ce qui explique le second des deux vers qu'Ovide lui a consacrés:

" Ingenii que sui dictus cognomine Largus,
Gallica qui Phrygium duxit in arva senem."

Julus Antonius est le dernier des poètes que nous avons rappelés. Ovide ne nous apprend rien sur lui; mais nous trouvons dans le recueil des pièces d'Horace une ode qui lui est adressée. Jules Antoine était fils du triumvir, Marc Antoine, et de Fulvie sa seconde femme; cependant par un jeu singulier de la fortune, il entra dans la famille impériale. A la mort de sa mère, il avait eu la bonne fortune de trouver dans Octavie, la sœur chérie d'Auguste, une protectrice aussi éclairée que dévouée; grâce à ce puissant patronage, et aussi à ses propres talents, il sut gagner la faveur et la confiance de l'Empereur, qui lui fit épouser sa propre nièce, fille d'Octavie, cette Marcella dont Agrippa, cédant aux exigences de la politique, s'était malgré lui séparé. Devenu ainsi le neveu d'Auguste, Jules Antoine avança rapidement dans sa faveur: élevé successivement au sacerdoce et à la préture, il fut

nommé consul en 744 de Rome ; mais les désordres de sa vie privée, ses relations coupables avec cette belle et spirituelle Julie, la fille d'Auguste et la femme de Tibère excitèrent contre lui la colère de l'Empereur ; pour échapper au châtiment qui l'attendait, il fut obligé de se donner la mort (1). Lorsqu'Horace lui adressa sa belle ode (la seconde du livre IV), il était préteur. Auguste venait de rentrer à Rome après une expédition dans les Gaules ; et Jules Antoine, ordonnateur de toutes les fêtes qui se célébrèrent à cette occasion, avait prié le poète son ami de célébrer Auguste dans des chants Pindariques. C'est pour répondre à son invitation qu'Horace lui écrivit cette ode admirable :

« Pindarum quisquis studet æmulari, Jule, ceratis ope Dædalea
Nititur pennis, vitreo daturus
Nomina ponto. » etc.

Il se défend d'une pareille tâche, et renvoie à Jules Antoine, poète lui-même, la gloire, dont il se croit peu digne, de chanter Auguste. *

Jules Antoine avait composé un poème épique en douze chants sur Diomède, émigrant (on se le rappelle) avec ses guerriers dans l'Italie méridionale : c'est là, (nous l'avons vu), que le rencontre Enée, dans le poème de Virgile ; c'était donc un sujet à peu

(1) Sur Jules Antoine, voir : Weichert, (de Lucii Varii et Cassii Parmensis vita et carminibus. Excursus V de Julo Antonio) ; Walckenaër (Histoire de la vie et des poésies d'Horace, II, p. 389)

* « Concines majore poëta plectro Cæsarem » . . . . (v. 33)

près semblable à celui de Largus.

Tels sont, parmi les poètes épiques de ce temps, les noms les plus célèbres : et, si nous exceptons Cornelius Severus, Rabirius et Pedo Albinovanus, qui traitent tous trois des sujets historiques, comme nous l'avons rappelé dans la dernière leçon, tous les autres s'en tiennent à la fable : ils eurent après Auguste des successeurs nombreux, qui firent absolument comme leurs devanciers, traitant les mêmes sujets, et d'après les mêmes modèles Grecs : aussi voyons-nous se renouveler dans cette période de la littérature romaine, la lutte que se livraient tout à l'heure les Epiques et les Elégiaques du temps d'Auguste : ce n'est plus Properce, mais c'est Martial qui poursuit de ses railleries fines et spirituelles les Ponticus de son temps :

Il est vrai que Martial est parfois bien indulgent pour l'un de ces grands poètes épiques, Silius Italicus : mais rappelons-nous que Silius était à Rome un personnage considérable : il y avait été consul sous Néron ; bientôt nommé proconsul en Asie, il en était revenu pour être, assure-t-on, consul une seconde et une troisième fois sous Domitien. Martial devait donc ménager un si puissant patron : aussi le met-il sans difficulté à côté de Virgile, pour lequel Silius professait, on le sait, une

sorte de culte. Il est de notre sujet de recueillir ces éloges, afin de les opposer aux railleries aimables que le poète se permet ailleurs contre d'autres poètes de ce temps. Voici ce qu'il écrit à Silius (dans la 14e pièce du 4e livre) :

(Martial, Epigr. IV. 14)

« Sili, Castalidum decus sororum,
Qui perjuria barbari furoris
Ingenti premis ore, perfidosque
Astus Annibalis, leves que Poenos
Magnis cedere cogis Africanis;
Paulum seposita severitate,
Dum blanda vagus alea December
Incertis sonat hinc et hinc fritillis,
Et ludit popa nequiore talo,
Nostris otia commoda Camoenis.
Nec torva lege fronte, sed remissa
Lascivis madidos jocis libellos.
Sic forsan tener ausus est Catullus
Magno mittere passerem Maroni. »

C'est, on le voit, comme une annonce du poème de Silius, avec de grands éloges. Remarquons, en passant, l'élégance aisée de ces vers : Martial, par le naturel, la pureté du style est bien au-dessus de ses contemporains : il est resté fidèle aux traditions de la bonne école, dans un temps où le goût s'altère de jour en jour. Mais que dire de la louange

Silius sur le même rang que Virgile ! Non sans doute : il y a là beaucoup de complaisance, ou tout au moins cette hyperbole permise à l'amitié : il est vrai que le poète se compare lui-même à Catulle : ce qui n'est pas un petit éloge.

Martial parle ailleurs de Silius, en accolant à son nom une épithète très relevée, ce semble :

. . . .

« Quas et perpetui dignantur scrinia Sili »

et ailleurs encore :

« Perpetui nunquam moritura volumina Sili »

Que veut dire ce perpetuus ? Silius, destiné à l'immortalité ? C'est en effet le sens le plus naturel : mais certains commentateurs voient dans ce mot l'idée d'une longue suite d'aventures sans unité ; ce qui caractériserait assez bien l'œuvre de notre poète. Pour justifier ce sens, on s'autorise de certains passages d'Ovide et de Cicéron :

« Ad mea perpetuum deducite tempora carmen »

Métamorph. 1, 4) est-il dit au commencement des Métamorphoses.

Horace avait dit dans le même sens :

« intactae Palladis arces

Horace, Odes, 1, VII, 5) Carmine perpetuo celebrare. »

et avant Horace lui-même, Cicéron écrivait à Lucéius :

Cicéron (epistol., V, 12 ad familiar.) « Deesse mihi nolui, quin te admonerem, ut

cogitares, conjuncte ne malles cum reliquis rebus nostra contexere, an, ut multi Graeci fecerunt, Callisthenes Troïcum bellum, Timæus Pyrrhi, Polybius Numantinum, qui omnes a perpetuis suis historiis ea, quæ dixi, bella separaverunt, tu quoque item civilem conjurationem ab hostilibus externis que bellis sejungere; — "

et plus bas, dans la même lettre:

" Quo mihi acciderit optatius, si in hac sententia fueris, ut a continentibus tuis scriptis, in quibus perpetuam rerum gestarum historiam complecteris, secernas hanc quasi fabulam rerum eventorum que nostrorum. . . . "

Du rapprochement de ces divers passages on a conclu, et c'est une pure supposition, que perpetuus désignait ici, non pas seulement la perpétuité de la gloire du poète, mais la suite continue de ce long poème qui se déroule sans unité. Rien ne prouve en effet que tel ne soit pas le sens, ou que telle n'ait point été l'intention de Martial; d'autre part, le second des deux vers cités plus haut, autorise ce semble le premier sens:

" Perpetui nunquam moritura volumina Sili. "

Ne peut-on pas et ne doit-on pas voir dans nunquam moritura un redoublement de l'idée exprimée déjà par perpetui ?

Silius Italicus avait acheté les maisons de campagne habitées autrefois par Cicéron et Virgile, la première à Tusculum, la seconde à Arpinum, non loin de la tombe, fort honorée par lui, du grand poète, et où se font encore de littéraires pélérinages. Cette circonstance est pour Martial une occasion de louer Silius : il lui semble que nul n'est plus digne d'un pareil héritage :

v. Pline l'anc. (L. XXXI, C. 1)

Martial (Epig. L. XI. 48)

" Silius hæc magni celebrat monumenta Maronis,
Jugera facundi qui Ciceronis habet.
Hæredem dominum que sui tumuli ve Laris ve
Non alium mallet, nec Maro, nec Cicero. "

Dans la pièce suivante, il revient sur la même idée, toujours avec esprit et élégance, mais toujours aussi avec cette admiration de l'enthousiasme ou de la complaisance permise aux contemporains :

id. ib. 49

" Jam prope desertos cineres et sancta Maronis
Nomina qui coleret pauper, et unus erat.
Silius optatæ succurrere censuit umbræ,
Silius et vatem, non minor ipse, tulit. "

Martial, on le voit, ne ménage pas les éloges à certains poètes épiques ou prétendus épiques de son temps ; il s'en dédommage par d'autres pièces très indulgentes aussi pour un autre de ces poètes, mais où quelque malice se mêle à la louange : dans ce recueil si varié d'épigrammes, nous trouvons entre autres pièces adressées à un Flaccus, l'épigramme suivante :

Martial (Epigr. IV, 49)

« Nescis, crede mihi, quid sint Epigrammata, Flacce,
Qui tantum lusus illa jocos que putas.
Ille magis ludit, qui scribit prandia saevi
Tereos; aut coenam, crude Thyesta, tuam;
Aut puero liquidas aptantem Daedalon alas,
Pascentem Siculas aut Polyphemon oves.
A nostris procul est omnis vesica libellis:
Musa nec insano syrmate nostra tumet.
Illa tamen laudant omnes, mirantur, adorant,
Confiteor: laudant illa, sed ista legunt. »

Ce sont là de charmants vers pleins de finesse et de grâce où nous retrouvons, comme dans Properce, la réclamation d'un genre très humble en apparence contre l'orgueil d'un genre plus relevé: Ille magis ludit est fort joli: on traite dédaigneusement ces petites épigrammes; mais il lui semble à lui, Martial, que les véritables jeux, les frivolités de la poésie, ce sont bien plutôt les grandes épopées: il y a là une ironie pleine de malice et de mesure tout à la fois: ce qui n'est pas moins agréable, c'est la façon spirituelle dont le poète relève ces petits ouvrages, et en fait valoir le mérite. C'est en somme une charmante pièce, un pendant très digne de la pièce de Properce déjà charmante elle-même.

Il y a là un mot, Syrmate, qui mérite quelque attention: on le rencontre sans cesse dans les auteurs de cet âge: ce mot vient du Grec σύρω, trai-

ner : c'était une robe flottante, la robe des acteurs tragiques et en général de ceux qui paraissaient sur la scène.

(1) Horace (Ad Pis. v. 214)

" Sic[1] priscæ motum que et luxuriem addidit arti
Tibicen, traxit que vagus per pulpita vestem. "

(2) id (Epit. II. 1. 205)

dit Horace dans son Épître aux Pisons ; et ailleurs[2] :

" Quid placet ergo ?
Lana Tarentino violas imitata veneno. "

Ces robes étaient donc très riches, très ornées ; et, comme elles revêtaient les acteurs tragiques, elles devinrent insensiblement l'expression symbolique de la tragédie elle-même, puis des défauts de la tragédie romaine : l'emphase et l'enflure. Ce mot, avons-nous dit, se retrouve partout dans les auteurs de ce temps, chez Sénèque, par exemple :

* Sénec. (Hercul. fur. v. 475)

" Et sinus laxi, fluidumque Syrma "
est-il dit dans l'Œdipe (v. 423) et ailleurs* :
" Auro decorum Syrma barbarico trahit. "

Juvénal dit dans une de ses satires :

Juvénal (Sat., VIII, 227)

" Majorum effigies habeant insignia vocis :
Ante pedes Domitî longum tu pone Thyestæ
Syrma, vel Antigones, seu personam Menalippes,
Et de marmoreo citharam suspende colosso. "

Ce dernier mot désigne probablement la statue colossale d'Auguste. Quant à Syrma, il est pris ici pour la robe même de l'acteur tragique ; ailleurs il devient un synonyme de la tragédie :

id. (ib. XV., 30)

" Nam scelus a Pyrrha, quanquam omnia Syrmata volvas.

Nullus apud tragicos populus facit ... „

Omnia Syrmata, c'est le recueil de toutes les tragédies connues : Martial prend ce mot dans le même sens quand il écrit à Tucca :

Martial (Epigr., XII, 95)

« Transtulit ad tragicos se nostra Thalia cothurnos;
Aptasti longum tu quoque Syrma tibi. „

Mais revenons à la pièce de Martial : à qui est-elle adressée? Quel est ce nouveau Ponticus plaisanté par un nouveau Properce? Le poëte dont il s'agit traite un des lieux communs de la fable : il a des prétentions épiques : ce pourrait donc fort bien être, et rien n'est plus vraisemblable, Valérius Flaccus : [on reconnaît volontiers l'auteur des Argonautiques à ces souvenirs de Dédale, de Thyeste, de Polyphême : Valérius les rappelle dans son poëme.] On se plaît à le reconnaître aussi dans ces vers, par lesquels Juvénal commence sa première satire :

[j'en doute]

(Traduct. de Mr. Patin : Mélanges de littérat. page 100)

« Quoi! toujours écouter, et sans réplique, tant de fois opprimé par la Théséide de l'enroué Codrus! C'est donc impunément qu'ils m'auront récité, l'un ses drames, l'autre ses vers élégiaques! J'aurai, sans me venger, perdu tout un jour à entendre l'immense Télèphe, et cet Oreste, qui déjà remplit un volume, page et revers, déborde sur la marge et n'est pas achevé! Nul ne connaît sa maison aussi bien que me sont connus le bois sacré de Mars et l'antre de Vulcain, voisin des

îles Éoliennes. Les tempêtes soulevées par les vents, les supplices dont Éaque châtie les ombres, l'or de cette toison enlevée à une contrée lointaine; ces frênes, javelots énormes du centaure Monychus, voilà ce dont retentissent sans cesse les allées de platane de Fronton, ce qui fait rompre les colonnes de marbre de ses portiques, à la voix d'infatigables lecteurs. Qu'on n'attende désormais rien autre chose de nos poëtes, grands ou petits. »

Juvénal (Sat. 1, 1 et suiv)

« Semper ego auditor tantum? nunquam ne reponam
Vexatus toties rauci Theseide Codri?
Impune ergo mihi recitaverit ille togatas,
Ille elegos? Impune diem consumpserit ingens
Telephus? aut summi plena jam margine libri
Scriptus, et in tergo, necdum finitus Orestes?
Nota magis nulli domus est sua, quam mihi lucus
Martis, et Eoliis vicinum rupibus antrum
Vulcani. Quid agant venti, quas torqueat umbras
Aeacus, unde alius furtivæ devehat aurum
Pelliculæ, quantas jaculetur Monychus ornos,
Frontonis platani, convulsaque marmora cla-
- mant,
Semper et assiduo ruptæ lectore columnæ.
Expectes eadem a summo minimoque poeta. »

Dans cette triade maligne, le satirique s'adresse à des poëtes de plusieurs sortes, à de mauvais sans doute, mais à d'autres aussi, qu'il considère

(1) puisqu'il termine par ce mot : "a summo minimo que poeta."

comme ayant un vrai mérite (1) ; c'est d'après cela qu'on se croit autorisé à reconnaître Valerius Flaccus dans quelques-uns de ces vers : Le bois de Mars dont parle Juvénal, est vraisemblablement ce bois de la Colchide consacré au dieu Mars, et placé sous la garde du terrible dragon. On ne saurait rien conclure des tempêtes, ou du souvenir d'Eaque ; il n'y a pas de poëte de ce temps auquel ce trait ne puisse s'appliquer, puisque tous ont fait leur Descente aux Enfers. Mais ce vers :

... " unde alius furtivæ devehat aurum
Pelliculæ ... "

ne semble-t-il pas une indication directe et évidente du sujet traité par Valerius Flaccus ? Il est donc permis de croire que Juvénal désigne ici, comme Martial tout à l'heure, ce poëte, leur contemporain.

Peut-être pense-t-il encore à lui, lorsqu'à la fin de cette pièce, il rappelle le souvenir d'Hylas ravi par les Nymphes d'une fontaine à l'affection d'Hercule : c'est au milieu d'un fort beau passage sur les dangers de la satire ; dans ces temps, elle pouvait conduire jusqu'à la proscription et à la mort ; c'est ce que dit le poëte dans des vers très piquants et en même temps très énergiques :

Juvénal (Sat. 1, 158 et suiv.)

" Qui dedit ergo tribus patruis aconita, vehatur
Pensilibus plumis, atque illinc despiciat nos ?
Quum veniet contra, digito compesce labellum.

Accusator erit, qui verbum dixerit ; hic est.
Securus licet Æneam Rutulumque ferocem
Committas ; nulli gravis est percussus Achilles ;
Aut multum quæsitus Hylas, urnamque secutus. »
Cet épisode d'Hylas avait été bien souvent reproduit par les poëtes latins ; Virgile nous l'atteste :

(Géorgiq., III, 6. suiv) « Cui non dictus Hylas puer ... ? »

et il avait fourni à Valérius Flaccus d'assez heureuses inspirations. Si c'est bien notre poëte que Juvénal désigne par là, remarquons qu'il lui fait une assez belle part : comme il a dit plus haut : a summo, il ne parle ici de Valérius, qu'en le plaçant à côté de Virgile. Il continue en parlant de la satire, et dans d'admirables vers, dont le dernier est devenu proverbial, il remonte jusqu'à Lucilius, le créateur du genre :

« Ense velut stricto quoties Lucilius ardens
Infremuit, rubet auditor, cui frigida mens est
Criminibus ; tacita sudant præcordia culpa.
Inde iræ et lacrymæ. »

Outre leur beauté même, ces vers ont pour nous un intérêt direct, puisqu'ils nous montrent aux prises ces deux genres de poésie que nous voyons en lutte depuis le siècle d'Auguste : l'un plus humble en apparence, mais plus sérieux, même lorsqu'il est enjoué ; plus réel ; l'autre plus pompeux et plus vain.

Nous voici ramenés par une route un peu longue, mais détournée à dessein, à Valérius Flaccus et aux poëtes épiques de ce temps. Valérius Flaccus, à ce qu'il semble, d'après une épigramme de Martial, avait plus que Silius l'inspiration poétique. S'il est bien le Flaccus auquel s'adresse Martial, dans la pièce dont nous parlons, il en résulterait qu'il n'attendit pas, pour être poëte, les jours de la vieillesse et les loisirs de la retraite, ainsi qu'avait fait Silius, comme nous l'avons remarqué, d'après Martial lui-même :

Martial (Epigr. VII. 63)

« Perpetui nunquam moritura volumina Sili,
 Qui legis, et Latia carmina digna toga ;
Pierios tantum vati placuisse recessus
 Credis, et Aoniæ Bacchica serta comæ ?
Sacra cothurnati non attigit ante Maronis,
 Implevit magni quam Ciceronis opus.
Hunc miratur adhuc centum gravis hasta virorum,
 Hunc loquitur grato plurimus ore cliens.
Postquam bis senis ingentem fascibus annum
 Rexerat, asserto qui sacer orbe fuit ;
Emeritos Musis et Phœbo tradidit annos ;
 Proque suo celebrat nunc Helicona foro. »

Au contraire, le Flaccus dont il s'agit a besoin d'être rappelé par son ami, des jeux improductifs de la poésie aux occupations plus profitables du barreau.

Idem. (Ep. I 77)

« O mihi curarum pretium non vile mearum,

Flacce, Antenorei spes et alumne Laris,
Pierios differ cantus que choros que sororum:
Æs dabit ex istis nulla puella tibi.
Quid petis a Phœbo? nummos habet arca Minervæ:
Hæc sapit, hæc omnes fœnerat una deos.
Quid possent hederæ Bacchi dare? Palladis arbor
Inclinat varias pondere nigra comas.
Præter aquas Helicon, et serta lyras que dearum
Nil habet, et magnum sed perinane Sophos.
Quid tibi cum Cirrha? Quid cum Permesside nuda?
Romanum propius, divitius que forum est.
Illic æra sonant: at circum pulpita nostra,
Et steriles cathedras, basia sola crepant. »

Est-ce à notre poète que s'adresse cette charmante pièce? Il est bien difficile de ne pas le croire, lorsqu'on lit au second vers le nom même de la patrie de Valérius Flaccus: il était de Padoue; et Padoue avait été fondée par Anténor: nous avons vu que le poète Largus avait chanté cette fondation dans un poème épique. Cette petite pièce est pleine d'ailleurs de traits gracieux et spirituels: rien de plus finement développé que le contraste entre les occupations lucratives d'une vie pratique et la gloire stérile des travaux de l'esprit.

« Quid petis à Phœbo? nummos habet arca
Minervæ:

Hæc sapit, hæc omnes fænorat una deos."
sont deux vers charmants, aussi élégants par l'expression que le ton en est vif et spirituel.

Nuda Permesside embarrasse un peu: aussi a-t-on proposé de lire: Permessidis unda: toutefois on peut conserver nuda et traduire: l'indigent Permesse.

Les lectures publiques à Rome étaient suivies, à ce qu'il paraît, de félicitations très vives; non seulement on prodiguait aux poètes de bruyants bravos (Sophos*) non seulement on leur serrait la main, mais on les embrassait, eux [et leurs livres même]: Martial fait allusion à cette coutume dans d'autres pièces de son recueil; ainsi il dit quelque part en s'adressant à son livre:

" Audiens cum grande sophos, dum basia captas."

De cette pièce que devons-nous conclure? Que Valérius Flaccus cultiva de bonne heure la poésie; et avec un assez grand succès pour que sa patrie eût le droit de s'en applaudir. C'est encore Martial qui nous l'apprend: parcourant dans une de ses pièces les différentes villes illustrées par de grands poètes, voici ce qu'il dit:

« Verona docti syllabas amat vatis:
Marone felix Mantua est:
Censetur Apona Livio suo tellus,
Stellaque, nec Flacco minus ... »

Ce docti vatis, c'est Catulle, si grand poète,

*de σοφῶς, bravo! bien!

?

Martial (Epigr. 1. 4. 7)

Id. (ib. 1. 62)

et en même temps si habile versificateur, qui a fait don à la poésie romaine de tant de mètres divers, prévenant en cela Horace lui-même.

Apone était une fontaine célèbre du territoire de Padoue ; et Padoue était, on le sait, la patrie de Tite-Live ; de là même vint à l'historien ce reproche de Patavinité que lui adressait Pollion : c'était aussi, nous l'avons signalé, la patrie de Valérius Flaccus ; et quant à Stella, c'était un des amis particuliers de Martial et de Stace.

Il y a dans Martial un très grand nombre de pièces adressées à Flaccus (ad Flaccum) ; et s'il était évident que ce soit toujours notre poète, nous aurions sur sa vie une notice assez étendue. M. Dureau de Lamalle, qui a fait paraître en 1811 une traduction en vers des Argonautiques, a donné en même temps sur l'auteur du poème une biographie très complète, mais uniquement composée d'après les renseignements fournis par Martial, et épars dans toutes les pièces ad Flaccum. Quel est ce Flaccus ? Est-il bien sûr que ce soit toujours Valerius ? Tout au plus peut-on le reconnaître dans celles où il est question d'un poète, et d'un poète de haut style : aller plus loin, c'est faire preuve de quelque témérité : il est vrai que M. Dureau de la Malle était alors dans l'âge de la témérité.

Valérius Flaccus était de noble famille, comme l'indique son nom même : la gens Valeria était une des plus anciennes familles de Rome. Les premiers vers de son poëme semblent nous indiquer qu'il faisait partie du collége des quindecemvirs :

Valer. Flaccus / Argonaut. 1. 5.

« Phœbe, mone, si Cymææ mihi conscia vatis
Stat casta cortina domo ; si laurea digna
Fronte viret .... »

Ce sont d'ailleurs des vers assez obscurs : si Valérius a vraiment été gardien des oracles Sibyllins, ses vers en ont conservé quelque peu le vague et l'obscurité. Les quindecemvirs en effet avaient la garde de ces fameux livres Sibyllins, et, au besoin, ils devaient en tirer des réponses, dont la république pût s'autoriser pour prévenir ou pour réparer les malheurs publics ; mais ils ne les gardaient point dans leur propre maison, et le vers de Valérius Flaccus : Stat casta cortina domo semblerait en contradiction avec l'usage établi. Peut-être, du reste, faut-il voir là simplement une figure de style.

A-t-il occupé d'autres emplois ? on ne le sait. Le conseil que lui donne Martial, d'ajourner le culte des Muses, ce conseil probablement suivi, semble nous le désigner comme un ami de la médiocrité, des doctes loisirs ; et par là il se rattache à l'école de Virgile, d'Horace surtout. Son poëme est toute

sa vie; et de sa vie nous n'avons que les paroles destinées par Quintilien à annoncer sa mort. Du moins Quintilien l'annonce-t-il dans des termes qui ne sont pas peu honorables pour le poëte: « Multum in Valerio Flacco nuper amisimus. » Cette mention reçoit beaucoup de prix de ce qui l'avoisine: Quintilien vient de parler des poëtes les plus illustres, de Virgile, de Lucrèce; et Valérius Flaccus se trouve entre Cornelius Severus d'une part, et Saléius Bassus, Rabirius, Pédo Albinovanus de l'autre. Il est à remarquer d'ailleurs que, dans cette énumération, Valérius Flaccus représente seul les auteurs d'épopées spécialement mythologiques, et cela à une époque où vivait Stace: c'est une exception glorieuse qu'il importe de signaler.

Quintilien (L. X. 1 § 90).

Tels sont les renseignements fort incomplets, que l'antiquité nous a laissés sur ce poëte; il nous reste à parler de son poëme en le comparant rapidement à celui d'Apollonius de Rhodes; puis, nous étudierons spécialement dans cette œuvre la Descente aux Enfers qui en est un des plus longs, sinon l'un des plus heureux épisodes.

A. Bailly.

6

49e Leçon.

Valérius Flaccus :
—
les *Argonautiques*.
—
Jugement sur ce poète.
—
Quelques extraits de son poème.
—
Descente aux Enfers (Liv. 1).

49e leçon.

Valérius Flaccus : les *Argonautiques* – Jugement sur ce poète – Quelques extraits de son poème. Descente aux Enfers (liv. 1)

Bonne rédaction, exacte et d'un style naturel, avec quelques négligences et quelques faiblesses.

De la vie de Valérius Flaccus, de ce qu'on en peut deviner, ce qui est peu de chose, nous arrivons à son œuvre, que nous pouvons mieux connaître. On a droit de s'étonner du sujet qu'il a choisi, non à cause de l'ancienneté même des événements qu'il met en scène : l'inspiration et l'art peuvent tout rajeunir. Mais ce sujet souvent traité chez les Grecs avait été reproduit à Rome d'après Apollonius par un très bon poète du temps de Catulle et de Lucrèce, Varron d'Atax, et avec un succès dont la mémoire se conservait encore au temps de Valérius Flaccus.

Ce Varron d'Atax, nous en avons parlé dans le cours de l'année dernière : c'était un poète non d'un génie universel, mais dont la facilité s'était portée sur toutes sortes de genres. On connaît le jugement que porte sur lui Quintilien au 1er chapitre du Livre X de l'*Institution Oratoire* : " Atacinus Varro in iis per quae nomen est assecutus, interpres operis alieni, non spernendus quidem, verum ad augendam facultatem dicendi parum locuples. "

Ainsi ce poète, *interpres operis alieni*,

se bornait à appliquer un talent remarquable de versification et de style à l'imitation de différents ouvrages de la poésie grecque. C'est ainsi qu'il prit rang parmi les poètes élégiaques, épiques et didactiques. Il traita l'épopée historique dans un poème, De bello Sequanico, sur une des campagnes de César dans les Gaules, et l'épopée mythologique dans celui où il imitait Apollonius de Rhodes, et qui avait pour titre: Jason, ou les Argonautes.

Ce poème se composait de quatre chants comme celui d'Apollonius, et de quelques fragments qui nous en restent on peut conclure que c'était une imitation libre, mais dans sa liberté, assez rapprochée du texte.

Il y a dans Apollonius un très beau passage imité par Virgile, et où le poète oppose le calme de la nature endormie au trouble de Médée qui veille accablée de douleur: « Cependant la nuit étendait ses ténèbres sur la terre; du haut de leurs navires, les matelots fixaient leurs regards sur la Grande Ourse et la constellation d'Orion; le voyageur, le gardien des portes lui-même s'abandonnaient au sommeil; la mère qui pleure son fils était ensevelie elle même dans un repos profond; pas un aboiement de chiens dans la ville,

pas un bruit retentissant ; le silence régnait partout dans les noires ténèbres ; mais le doux sommeil ne pouvait captiver Médée. "

(Argonaut., III, 744).

Ce tableau est composé avec un art admirable ; tous les détails s'y enchaînent par une habile gradation et le contraste est vivement rendu. Il nous est resté par aventure deux vers où Varron d'Atax imite ce passage. C'est Sénèque le père qui nous les a conservés (Controversiæ, III, 16) :

" Desierant latrare canes, urbesque silebant ;
Omnia noctis erant placida composta quiete. "

Ce sont des vers que Virgile, revenant sur ce contraste, imite ainsi que ceux d'Apollonius de Rhodes, en deux endroits de son poëme. Nous avons vu ce beau passage de l'Enéide où le poëte nous représente, en l'opposant au calme profond de la nature pendant la nuit, la pénible insomnie de Didon agitée par les douleurs et les colères de l'amour trompé :

" Nox erat, et placidum carpebant fessa soporem
Corpora per terras, silvæque et sæva quierant
Æquora, quum medio volvuntur sidera lapsu,
Quum tacet omnis ager, pecudes pictæque volucres ;
Quæque lacus late liquidos quæque aspera dumis

Rura tenent, somno positæ sub nocte silenti
Lenibant curas, et corda oblita laborum:
At non infelix animi Phœnissa... »
(Eneid. IV. 522-29)

Le second passage où Virgile suit ses devanciers se trouve au huitième livre, vers 26 et suivants :

« Nox erat, et terras animalia fessa per omnes,
Alituum pecudumque genus sopor altus habebat,
Quum pater in ripa gelidi que sub ætheris axe
Æneas, tristi turbatus pectora bello,
Procubuit, seram que dedit per membra quietem. »

Les vers de Virgile, quelque beaux qu'ils fussent, n'avaient pas fait oublier ceux de Varron, puisque Sénèque le père s'en souvint, et Sénèque le fils lui-même les cite et les commente dans sa cinquante-sixième épître.

Ainsi le poème et la renommée de Varron d'Atace avaient eu une longue existence à Rome. D'autres passages montrent encore cette perpétuité du poète et de son œuvre.

Au 1er livre des Amours, Ovide le place à côté de Lucrèce :

« Varronem primam que ratem quæ nesciet ætas
Aurea que Æsonio terga petita duci ?
Carmina sublimis tunc sunt peritura Lucreti
Exitio terras quum dabit una dies. »
(Amores, I. 15. 21-25)

Au IIIe livre de l'Ars amatoria (v. 331 et suiv.) Ovide énumère différents poètes dont il conseille la lecture aux jeunes filles qu'il instruit dans l'art de plaire. Après avoir cité Callimaque, le poète de Cos, Philétas, Anacréon et Sapho, il arrive aux poètes latins :

« Et teneri possis carmen legisse Properti,
Sive aliquid Galli, sive, Tibulle, tuum.
Dicta que Varroni fulvis insignia villis
Vellera, germanae, Phryxe, querenda tuae. »

Dans les Tristes (II, 439) nous trouvons notre poète à côté de Cinna tant célébré :

« Cinna quoque his comes est, Cinna que procacior
- Anser,
Et leve Cornificî, par que Catonis opus:
Is quoque Phasiacas Argon qui duxit in undas,
Non potuit Veneris facta tacere suae. »

Dans une autre énumération de poètes, Ovide n'oublie pas Varron, qu'il appelle le poète de la mer et de la navigation :

« Velivoli que maris vates cui credere possis
Carmina cœruleos composuisse Deos. »
(Eleg. de Ponto. 16. 21)

Ici il faut dire que peut-être le poète fait allusion non seulement au Jason, mais aussi à une autre composition didactique et descriptive

intitulé : Libri navales.

C'est un fait considérable à l'honneur de Varron d'Atax, que son souvenir ait été si complètement présent à Ovide. Là ne s'arrêtent pas les témoignages des anciens à l'égard de notre poète. Stace, dans une pièce consacrée à la mémoire de Lucain, l'unit à Lucrèce, comme avait fait Ovide :

« Et docti furor arduus Lucreti
Et qui per freta duxit Argonautas. »
(Sylves. II. 7. 77)

Ainsi Varron d'Atax était encore en possession du sujet des Argonautes, quand Valerius Flaccus entreprit de le lui enlever. Sans doute celui-ci comptait, pour le rajeunir, sur une plus grande liberté d'imitation ; car il est facile de voir qu'il ne suit pas servilement le modèle Grec. Il l'abrège quelquefois ainsi ce beau détail que nous remarquions tout-à-l'heure, Valérius Flaccus l'a omis. Voici comme il commence le Septième livre des Argonautiques :

« Te quoque Thessalico jam serus ab hospite Vesper
Dividit, et te jam tua gaudia, virgo, relinquunt.
Nox quoque iit, soli veniens non mitis amanti.
Ergo ubi, cunctatis extremo in limine plantis,
Contigit ægra toros, et mens incensa tenebris,
Vertere tum varios per longa insomnia questus,
Nec perceit quo scire malo ; tandemque fateri

Ausa sibi. paullum medio sic fata dolore est :"

Ce sont de beaux vers, qui ont de la force et qui en même temps ne manquent pas de naturel, qualité que nous rencontrons rarement dans cette revue des poëtes successeurs de Virgile. Mais il est remarquable que dans une situation si semblable à celle que Virgile avait exprimée d'après Apollonius de Rhodes, Valérius se soit abstenu de marquer le beau contraste si bien rendu par ses devanciers. Ce n'est peut-être pas un reproche à lui adresser; il faut y voir au contraire une preuve de discernement. Il ne veut pas engager une lutte inégale contre Apollonius et Virgile.

Ainsi dans cette imitation libre, quelquefois le poëte abrège son modèle; mais le plus souvent il l'allonge. Nous en avons une preuve matérielle en comparant les deux poëmes. Celui d'Apollonius de Rhodes renferme quatre livres; celui de Valérius Flaccus en a huit qui correspondent aux trois premiers du poëte grec. Le quatrième, il ne l'a pas imité, soit qu'il ne voulut pas continuer, soit que la mort l'ait interrompu. S'il eût poussé l'imitation jusqu'au bout, il eût ajouté beaucoup à ce que nous avons déjà. Il résulte de là qu'il a beaucoup allongé le poëte grec, qui est devenu pour lui le point de départ

d'intéressants développements.

Au premier Chant (v. 554 et suiv.) Apollonius peint d'une manière très touchante le départ des Argonautes. Chiron arrive, s'avance au milieu de la mer, leur faisant signe de la main, tandis que sa femme portant le jeune Achille, le présente à son père Pélée :

"Χείρων Φιλυρίδης, ποσὶν δ' ἐπὶ κύματος ἀγῇ
Τέγγε πόδας, καὶ πολλὰ βαρείῃ χειρὶ κελεύων,
Νόστον ἐπευφήμησεν ἀκηδέα νισσομένοισι·
Σὺν καὶ οἱ παράκοιτις ἐπωλένιον φορέουσα
Πηλεΐδην Ἀχιλῆα, φίλῳ δειδίσκετο πατρί."

Ces vers sont rapides, simples et forment un tableau charmant. — Ce passage n'a été pour Valerius Flaccus que le point de départ d'un des meilleurs morceaux de son poème, que nous trouvons au 1er livre (v. 255 et suivants) :

« Jamque aderat summo decurrens vertice Chiron,
Clamantemque patri procul ostendebat Achillem.
Ut puer ad notas erectum Pelea voces
Vidit, et ingenti tendentem brachia passu,
Adsiluit, caraque diu cervice pependit. »

Ces vers sont beaux et plus faciles qu'on ne l'attendait de Valerius Flaccus, dont le style est ordinairement dur, obscur et pénible. Le tableau qu'il nous présente ici est intéressant et bien

rendu. Mais les mérites de ce genre ne se continuent pas bien long temps chez ce poète, et ils se gâtent toujours un peu par quelque mauvais goût. Le reste ne vaut pas le commencement :

« Illum nec valido spumantia pocula Baccho
Sollicitant, veteri nec conspicienda metallo
Signa tenent : stupet in ducibus, magnumque -sonantes
Hausit, et herculeo fert comminus ora leoni. »

Ceci n'est pas d'un goût aussi pur que ce qui précède. L'ardeur guerrière et précoce de cet enfant est exprimée avec une exagération un peu déclamatoire. Le poète lui donne des sentiments au-dessus de son âge, et, quoique cet enfant doive être Achille, on n'est pas dispensé de rester conforme à la nature. Il y a plus de vérité chez Homère, dans l'épisode des adieux d'Hector et d'Andromaque. Astyanax se détourne avec terreur à la vue de l'aigrette ondoyante du casque d'Hector, et la crainte de l'enfant éveille un sourire sur les lèvres de la mère. Ce passage a toujours été admiré comme une peinture naïve de la nature. C'est le contraire chez Valérius Flaccus, qui réunit dans ses vers le double défaut de la recherche et de l'exagération. Du reste ces défauts étaient ceux de l'époque : on outrait toutes choses, tantôt pour atteindre le gracieux,

tantôt pour viser au grand :

« Stupet in ducibus, magnumque sonantes
Haurit »

Revenons au récit du poète :

« Lœtus at implicitis Peleus rapit oscula natis,
Suspiciens que polum : « Placido si currere fluctu
Pelea vultis, ait, ventos que optare ferentes ;
Hoc, Superi, servate caput. Tu cætera, Chiron,
Da mihi : te parvus lituos et bella loquentem
Miretur : sub te puerilia tela magistro
Venator ferat, et nostram festinet ad hastam. »

Le mot implicitis résume ce qui précède. C'est une vive et spirituelle expression, mais qui ne manque pas de quelque recherche. Les vers ont encore leur beauté : c'est une imitation assez heureuse d'Homère. Cependant il faut bien distinguer entre les deux passages : Hector part pour un combat où il doit périr ; Pélée s'embarque pour un voyage moins périlleux. La situation n'est pas la même, et de là résulte une différence dans le ton. D'ailleurs les vers du poète latin ne sont pas longtemps sans se gâter : les paroles de Pélée finissent par manquer de naturel. Que Pélée aille songer aux parties de chasse de l'enfant, aux petites armes que Chiron lui mettra dans les mains et qu'il les rapproche de son viril javelot, tout cela en-

inattendu et affecté.

Ainsi Valérius Flaccus, on le voit, est nourri des bons modèles; il les imite avec zèle et talent et il trouve quelquefois de véritables beautés; mais il tombe bientôt dans le mauvais goût. Hâtons moins cependant que Lucain et Stace, et il s'en préserve autrement que Silius Italicus, qui ne l'évite que par sa faiblesse.

Ce mauvais goût de Valérius Flaccus se manifeste dans l'expression; nous en avons vu plusieurs exemples; il paraît aussi dans l'invention. C'est ainsi qu'au huitième livre (vers 93 et suiv.) nous trouvons un discours étrange de Médée au dragon:

« Ipsa caput cari postquam Medea draconis
Vidit humi, fusis circum projecta lacertis,
Seque suumque simul flevit crudelis alumnum:
« Non ego te sera talem sub nocte videbam
Sacra ferens epulas que tibi; nec talis hianti
Mella dabam, ac nostris nutribam fida venenis.
Quam gravida nunc mole jaces! quam segnis inertem
Flatus habet! nec te saltem, miserande, perenni,
Heu servum passuré diem! jam nulla videbis
Vellera, nulla tua fulgentia dona sub umbra
Cede Deo, in que alius senium nunc digere lucis
Immemor, oro, mei; nec me tua sibila toto
Exagitent infesta mari. Sed tu quoque cunctas,

"Provide, dimitte moras, atque effuge raptis
Velleribus: patrios exstinxi noxia tauros;
Terrigenas in fata dedi; fusum ecce draconis
Corpus habes; jamque omne nefas, jam, spero,
peregi."

Les paroles de Médée au dragon sont pleines du plus tendre attachement, et l'on sent tout ce qu'un pareil discours a de ridicule dans une semblable situation.

Une invention non moins malheureuse, c'est celle que nous trouvons dans le même endroit du poëme. Jason, une fois ce gardien endormi, est embarrassé pour monter à l'arbre et atteindre la toison d'or. Médée lui conseille de s'aider du dos du monstre qui servira d'échelle.

"Quaerenti tunc deinde viam qua se arduus heros
Ferret ad aurigerae caput arboris: "Eia, per ipsum
Scande age, et adverso gressus, ait, imprime dorso."

On voit combien le goût était descendu pour qu'un poëte comme Valerius Flaccus pût admettre de pareilles imaginations. Le plus souvent, chez ce poëte, c'est l'expression qui porte l'empreinte du mauvais goût. L'obscurité, la recherche, une énergie tourmentée, une forme pénible et dure, tels sont les défauts auxquels il échappe quelquefois, mais qui dominent presque toujours dans ce poëme. Il est à croire qu'il a pu compter sur ses défauts eux-mêmes qui alors n'en étaient pas,

pour effacer Varron d'Atax et Apollonius de Rhodes: et il n'avait pas mal raisonné, non seulement à l'égard de ses contemporains, mais aussi de la postérité elle même. Il faut lire, en tête des éditions savantes du poëte, et particulièrement de l'édition de Mr. Lemaire, tous les témoignages qui ont été portés en faveur de Valérius Flaccus dans les temps modernes. La plupart de ces critiques, dans un enthousiasme naturel chez des éditeurs, des commentateurs, préfèrent ce poëte non seulement à Varron d'Atax, ce qui est facile: (nous ne le connaissons guère et l'on peut le mettre au second rang), mais même à Apollonius de Rhodes, et ils le placent tout près de Virgile. C'est un jugement faux: Apollonius est supérieur pour l'aisance, le naturel, la vérité descriptive et pathétique. Contentons-nous de comparer Valérius Flaccus aux poëtes latins de cet âge: il n'est pas évident qu'il doive être préféré à Stace; et si quelqu'un peut être placé au second rang, c'est Lucain, malgré ses défauts, mais à cause de ses beautés neuves et originales.

C'est là aujourd'hui l'opinion des bons juges; c'est celle de Mr. Villemain. Dans la première partie du Tableau du dix-huitième siècle, ce critique cite quelques beaux vers de Valérius Flaccus, en les rapprochant d'un pas-

sage de Voltaire, qui n'avait probablement pas lu les Argonautiques; mais le rapport est curieux:

« L'enfer est sous leurs pieds, la foudre est sur leurs têtes;
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du roi;
Ils ne regardent qu'elle, et marchent sans effroi. »

La gloire: ce n'est pas ici du merveilleux, ni de l'allégorie; c'est une métaphore, une figure. La même expression, le même mouvement se retrouve dans Valérius Flaccus (liv. 1er, vers 76):

« Tu sola animos mentemque peruris,
Gloria! te viridem videt, immunemque senectæ
Phasidis in ripa stantem, juvenesque vocantem. »

On le voit, c'est une inspiration du même genre que celle de Voltaire; l'épuisement de la fiction rejette vers les mêmes formes le talent des deux poëtes; et la métaphore se substitue quelquefois dans ces poëmes venus trop tard au merveilleux et à l'allégorie.

Mr. Villemain comparant Valérius Flaccus à Stace remarque « qu'avec plus de choix et de sobriété dans les ornements, il n'est pas moins dénué de naturel épique »: "ses formes concises, dit-il, sa mythologie souvent abstraite, ses sentences philosophiques ne ressemblent pas au langage du poëte qui raconte. »

En effet ce qui manque aux successeurs de Virgile, c'est le caractère de la narration; leurs

poèmes ne sont pas des récits comme l'Enéide : c'est tout autre chose.

« Disons vrai, ajoute le savant critique, pour trouver un peu de veine poétique, il faut s'arrêter à Lucain. »

Ainsi Valérius Flaccus n'arrive avec Stace qu'en troisième ligne après l'auteur de l'Enéide. Il faut bien se garder d'ailleurs, si fort qu'on estime notre poète, de le mettre trop près de Virgile. Boileau ne veut pas qu'on élève Lucain trop haut :

« Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville,
Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile. »
(Art poétiq. Ch. IV)

A plus forte raison faut-il faire la même distinction entre Virgile et Valérius Flaccus.

Ce poète ne se fait guère remarquer entre tous les autres par son indépendance à l'égard de l'Enéide. Il ne peut pas plus qu'eux abandonner la trace de Virgile ; comme eux il suit son modèle, tantôt avec servilité, tantôt en le forçant. Le premier livre des Argonautiques en présente des exemples nombreux :

Au vers 531 et suivants, de même que chez Virgile, Jupiter, au début du poème explique ses desseins et dévoile l'avenir. Les deux morceaux seraient intéressants à comparer, et l'on

verrait que le second procède directement du premier en restant inférieur.

Plus loin (au vers 575 et suivants) nous trouvons une autre imitation de Virgile, imitation servile, mais peu exacte; car le mauvais goût en efface la ressemblance. Ce sont avec d'autres circonstances mais non pas d'autres noms, les commencements mêmes de l'Enéide: une tempête soulevée contre les Argonautes par Eole, à la prière de Borée et apaisée par Neptune.

Dans le premier livre des Argonautiques se rencontre aussi le morceau au sujet duquel nous nous occupons de Valérius Flaccus. C'est un récit assez long et une addition faite au poème d'Apollonius. Il n'y a chez celui-ci rien autre chose que les adieux de Jason et de sa mère Alcimède.

Dans le poème de Valérius, Jason parti, nous voyons son père Æson et sa mère Alcimède offrir un sacrifice aux Dieux infernaux (v. 730 et suiv.) Ce passage nous offre les défauts ordinaires du poète, une énergie tourmentée, une concision obscure. Il ne faut pas aller loin pour en trouver un exemple. On sait comment les choses se passent dans Homère: au Onzième livre de l'Odyssée, Ulysse creuse une fosse où doit couler le sang de victimes égorgées. Il en est de même ici; mais le style est singuliè-

rement dur et obscur:

" In scrobibus cruor, et largus Phlegethontis operti
Stagnat honos. " (Vers 735)

Que de choses entassées obscurément dans ce vers et ce demi vers! Il faut prendre chacun des mots et les étudier séparément pour arriver au sens précis de la phrase.

Après cette première cérémonie apparaît Créthée:

" Et jam tenues ad carmina vultus
Extulerat, mœstos que tuens natum que nurum que,
Talia libato pandebat sanguine Cretheus. "
(Vers 738)

Tenues ad carmina vultus: expression qui désigne l'apparence légère des ombres et qui rappelle celle d'Horace (Odes, livre 1. od. 4):

" Et domus exilis Plutonia ... "

Le roi Pélias veut faire périr le père et la mère de Jason, Eson et Alcimède. Créthée les engage à prévenir les projets du tyran par une mort volontaire. Ce conseil n'est guère d'accord avec la belle condamnation du suicide que nous trouvons au sixième livre de l'Enéide:

" Proxima deinde tenent mæsti loca qui sibi lethum
Insontes peperere manu, lucem que perosi
Projecere animas. Quam vellent æthere in alto
Nunc et pauperiem et duros perferre labores!
Fas obstat, tristi que palus inamabilis unda
Alligat, et novies Styx interfusa coercet. "

Enéid., VIe livre 434

Mais au temps où écrivait Valérius Flaccus, on sait combien s'étaient répandues à Rome les pratiques stoïciennes qui cherchaient dans la mort un refuge contre la tyrannie des empereurs.

Les paroles de Créthée ne manquent pas d'ailleurs de vivacité, d'énergie, de hardiesse :

« Mitte metus : volat ille mari, quantum q. propinquat
Jam magis atque magis variis stupet Bo Deorum
Prodigiis, quatiunt que truces oracula Colchos.
Heu! quibus ingreditur fatis! Qui gentibus horror
Pergit! mon Scythiæ spoliis nuribus que superbus
Adveniet ; cuperem ipse graves tum rumpere terras.
Sed tibi triste nefas, fraterna que turbidus arma
Rex parat, et sævos irarum concipit ignes
Quin rapis hanc animam
I meus es ; jam te in lucos pia turba silentum
Secretis que ciet volitans pater Aolus antris. »

Comme toujours chez ce poète, nous trouvons dans ce passage, au milieu de bonnes choses, une concision excessive et de l'obscurité. Qu'est-ce que cette expression : _famulos artus_ ? Faut-il sous-entendre _animæ_ devant _famulos_ ? « _Quitte ces membres qui doivent obéir à l'âme_ » Ou bien le sens est-il : « _Quitte ce corps qui sera esclave de Pélias_, si tu ne préviens ses coupables desseins ? C'est une véritable énigme.

Il est assez singulier de voir dans les Enfers l'ombre

d'Eole, qui s'y trouve non comme roi des vents mais comme aïeul de Jason. Dans la Νεκυία d'Homère, il y a quelque chose de semblable. Hercule est ombre et Dieu. L'émanation du corps habite les Enfers.

Cependant le bruit se répand que les satellites de Pélias s'approchent. Eson se défendra comme le vieux Priam, au deuxième livre de l'Enéide. On se rappelle ces beaux vers :

"Arma diu senior desueta trementibus aevo
Circumdat nequidquam humeris, et inutile ferrum
Cingitur, ac densos fertur moriturus in hostes."
(Enéide, 2e livre, v. 509 Suiv.)

La même chose se retrouve dans Valérius Flaccus (Livre 1. vers 759) :

. . . .

"Sic curae subiere ducem ferum ne capessat
Imbelle, atque aevi senior gestamina primi ;
An Patres regnique acuat mutabile vulgus."

Evidemment le poète a songé au passage que nous venons de citer. L'expression senior vient directement de Virgile. Le gestamina est encore un souvenir de l'Enéide (livre III. vers 286) :

"Aere cavo clypeum, magni gestamen Abantis

Comme Hécube dans l'Enéide (v. 518 et Suiv) la femme d'Eson déclare qu'elle s'unira au sort de son époux. Celui-ci se prépare à une belle mort,

digne de sa maison, digne de son fils Jason, et qu'il laissera comme un glorieux souvenir à son autre fils. Les vers sont simples et naturels :

« Est etiam ante oculos aevi rudis altera proles,
Ingentes animos et fortia dicere facta
Quem velit; atque olim lethi meminisse paterni. »
(Vers 771 et suiv.)

C'est ainsi que chez ce poète on rencontre souvent un style ferme, élevé, assez pur, et bientôt déparé par l'affectation et par la recherche d'une concision énergique.

Ici se renouvelle le sacrifice funèbre. Eson invoque les Furies. Nous avons vu la généalogie de ces divinités au sixième livre de l'Enéide (vers 249 et suiv.):

« Ipse atri velleris agnam
Aeneas matri Eumenidum magnae que sorori
Ense ferit, sterilem que tibi, Proserpina, vaccam. »

Chez Valérius Flaccus nous trouvons une invocation mythologique. Il change la tradition; c'est là un caractère commun aux poètes des âges avancés; on recherche les innovations. Quelle est cette mère des Furies dont il est question au vers 796 ?

« Ultrices que Deae, fas que et grandaeva Furorum
Poena parens. »

Le sacrifice accompli, les dernières paroles prononcées, Eson et Alcimède boivent le sang du taureau, et quand les messagers de Pélias arrivent, ils les trouvent mourants

l'un et l'autre.

Cette mort est tracée d'une manière affreuse et dégoûtante; la recherche de l'horrible, du laid est un des caractères de cette époque si éloignée du goût sévère de Virgile. C'est ce que Mr. Nisard remarque fort à propos, dans son livre de la <u>Décadence latine</u>:

" In media jam morte senes, suffecta que letho
Lumina, et undanti revomentes veste cruorem
Conspiciunt. "

C'est une image repoussante. D'ailleurs le style n'est pas irréprochable. <u>Undanti veste</u>, comment cela se construit-il avec le reste? Que veut dire <u>undanti</u>: vêtement flottant ou inondé?

Les meurtriers dans leur colère immolent le jeune Promachus, et le vieil Eson emporte l'horreur de ce spectacle et le désir de la vengeance:

" Primo que rudem sub limine rerum
Te, puer, et visa pallentem morte parentum
Diripiunt, addunt que tuis: procul horruit Aeson
Excedens, memorem que tulit sub nubibus umbram. "

Ces vers ont de l'énergie et de la vivacité, et, sans être d'un goût parfait, ils font de l'impression; on y sent un ton funèbre, lugubre, sinistre, qui convient bien à la scène.

A ces détails succède, comme dans Virgile, une peinture du double séjour des méchants et des bons,

dans les Enfers. Nous examinerons ce morceau dans la prochaine leçon.

L. Derniame.

50e Leçon

Suite de la descente aux enfers, de Valérius Flaccus.

Stace_Son éducation.

50e leçon.

Suite de la descente aux enfers, de V. Flaccus Stace – Son éducation.

...duction exacte et d'un style convenable, mais un peu sec.

Dans le morceau de Valérius Flaccus dont nous avons commencé l'étude, nous sommes arrivés à un passage* où se montre bien la double nécessité qui condamnait les successeurs de Virgile à l'imiter et, en l'imitant, à le fausser et à le forcer.

(* Argonaut. 1r liv. 827)

Virgile, d'après les souvenirs d'Homère et d'Hésiode, exprime avec force et simplicité (Eneid. VI. 577) la grande distance qui sépare le Tartare de la terre et du ciel:

« Tum Tartarus ipse
Bis patet in præceps tantum, tenditque sub umbras
Quantus ad æthereum cœli suspectus Olympum. »

Nous allons voir quels efforts a faits le nouveau poète pour lutter contre cette grande image de Virgile et pour la dépasser. Cette prétention l'a conduit à faire des vers qui sont même difficiles à comprendre, tant son esprit se travaille pour donner une idée de cette immensité:

Ibid. 828.

" Cardine sub nostro, rebusque abscisa supernis
Tartarei sedet aula patris; "

Jusqu'ici il n'y a pas encore d'obscurité ni d'enflure, mais les défauts vont commencer à se montrer.

« non illa ruenti
Accessura polo, victam si solvere molem
Jupiter, et priscae velit omnia reddere massae,
Ingenti jacet ore Chaos*, quod pondere fessam
Materiem, lapsumque queat consumere mundum. »

* Chez les poètes latins, Chaos est souvent employé dans le sens d'Enfers.

Outre les défauts déjà indiqués par avance, on peut relever dans ces vers une contradiction. Si le Chaos ou l'Enfer peut en effet absorber tous les débris de l'univers, on ne voit pas ce qui le séparera du ciel (non accessura polo). Voilà dans quels excès l'envie de surpasser Virgile a précipité le poète.

En poursuivant la lecture de ce morceau, on y rencontre deux portes* dont l'idée a sans aucun doute été fournie au poète par les portes dont Virgile a parlé dans son sixième livre de l'Enéide, mais il y a une différence : ces portes, dans Valérius Flaccus, servent l'une à entrer dans le Tartare, l'autre dans les Champs-Elysées.

* Vers 833 : Hic geminae aeternum portae..

La première est toujours ouverte :

v. 833 « Quarum altera, dura
Semper lege patens, populos regesque receptat. »

Il n'est pas difficile de retrouver sous ces expressions le vers de Virgile :

Eneid, VI, 127 « Noctes atque dies patet atri janua Ditis. »

La seconde reste fermée et ne s'ouvre que d'elle-même :

"Ast aliam tentare nefas et tendere contra,
Raro et sponte pater. »

On prévoit d'avance que la porte s'ouvre pour livrer passage aux âmes des justes et que le poète va renouveler cette énumération des âmes des justes qui forme un des plus beaux ornements du sixième livre de l'<u>Énéide</u>. Le tableau que nous avons admiré dans Virgile est remarquable par une sorte de gradation : les mérites publics se montrent d'abord, puis après les mérites privés. Ceux qui sont morts pour la patrie, les prêtres, les poètes, les inventeurs, les hommes obscurs qui ont exercé les vertus privées viennent les uns après les autres dans un ordre qui satisfait l'esprit sans affecter une symétrie trop grande :

660 « Hic manus ob patriam pugnando vulnera passi ;
Quique sacerdotes casti, dum vita manebat ;
Quique pii vates et Phœbo digna locuti ;
Inventas aut qui vitam excoluere per artes,
Quique sui memores alios fecere merendo. »

Ce que Virgile a dit en peu de mots : <u>Hic manus ob patriam pugnando vulnera passi</u>, Valérius Flaccus l'a traduit en l'affaiblissant :

836 « Si quando pectore ductor
Vulnera nota gerens, galeis præfixa rotisque,
Cui domus. »

Et encore cette expression délayée, n'est-

pas claire; nous sommes obligés de deviner, d'interpréter officieusement la pensée du poëte qui ne dit jamais les choses qu'à moitié. Il choisit pour caractériser les défenseurs de la patrie, les trophées qui sont attachés à leurs maisons. C'est embarrasser bien volontairement l'expression d'une chose bien simple.

Virgile désigne les inventeurs par un seul vers :

« Inventas aut qui vitam excoluere per artes »

ceux que Lucrèce avait appelés : *reportores doctrinarum atque leporum*. Quand ce de ces expressions si claires et si pleines on retombe dans les vers obscurs de Valérius Flaccus, on est plus vivement frappé du vague et du vide qui se trouvent dans la pensée :

838 (Cui) « Aut studium mortales pellere curas,
Culta fides, longe metus atque ignota cupido. »

Après cela, viennent un peu au hasard les prêtres que Virgile avait placés après les défenseurs de la patrie :

840 « Seu venit in vittis, casta que in veste sacerdos. »

Ce vers, s'il était lu isolément, ne paraîtrait pas sans mérite; mais on ne peut s'empêcher de penser au beau vers de Virgile :

« Qui que sacerdotes casti, dum vita manebat. »

Ces ombres, que reçoit une porte qui s'ouvre d'elle-même devant la vertu, c'est Mercure qui les dirige un flambeau à la main :

841 « Quos omnes lenis plantis, et lampada quassans

Progenies Atlantis agit : lucet via late
Igne dei. »

Cette expression : lucet via late igne dei, n'est sans doute pas très difficile à comprendre ; mais elle arrête un instant le lecteur : il se demande ce que c'est que le feu du dieu ; sans doute il trouve bien vite la réponse ; mais il n'en est pas moins fâcheux de forcer le lecteur à ces dialogues perpétuels avec lui-même

« Donec silvas et amœna piorum
Deveniant, camposque ubi Sol, totumque per annum
Durat aprica* dies. »

Ces expressions (silvas et amœna piorum) ne manquent pas de charme, mais elles ont le malheur de rappeler un passage de Virgile auquel il ne fallait peut-être pas toucher :

« Devenere locos lætos et amœna vireta
Fortunatorum nemorum sedesque beatas.
Largior hic campos æther et lumine vestit
Purpureo, solemque suum, sua sidera norunt. »

La description des plaisirs des bienheureux dans Valérius Flaccus se termine par un trait assez obscur :

« Thiasique chorique virorum,
Carminaque, et quorum populis jam nulla cupido. »

Ce dernier hémistiche demande une explication. Il s'agit sans doute de biens dont les vivants (populi)

* Cet emploi du mot apricus marque une certaine corruption dans la langue. D'habitude apricus veut dire « exposé au soleil » et ne s'applique pas bien à la lumière même du soleil.

(Æneid. VI. 638)

845

ne peuvent avoir la pensée et dont ils n'ont par conséquent pas le désir ; mais comme cela est tourmenté ! Il n'y a rien de nouveau dans la description de Valérius Flaccus que ce dernier trait qui est assez remarquable quant au fond de la pensée. Il y a là, grâce aux progrès des idées, quelque chose de plus élevé que dans Homère, dont les bien heureux regrettent les biens d'ici-bas, que dans Virgile même, qui leur donne des amusements terrestres ; mais l'expression gâte tout par son obscurité.

Le morceau finit avec le livre par l'introduction des personnages d'Æson, d'Alcimède, de Promachus dans le séjour des bien heureux où les guide Créthée.

Passons à une autre scène où Valérius Flaccus a encore mis en communication les vivants avec les morts. C'est un morceau qui est imité du poëte auquel Valérius Flaccus a emprunté le sujet de son Argonautique ; l'autre morceau était une addition aux inventions d'Apollonius de Rhodes. Le modèle de celui-ci se trouve au livre II des Argonautiques (v. 915). Il est utile de le citer, pour donner une idée de la façon libre dont Valérius Flaccus a reproduit son modèle.

La scène se passe sur les côtes du Pont-Euxin, près d'un lieu qu'on appelle Achéron et qui peut être par conséquent une entrée des Enfers.

L'ombre de Sthénélus* obtient de Proserpine la permission de sortir de son tombeau pour voir passer les aventureux guerriers :

" .. Ἧκε γὰρ αὐτὴ
Περσεφόνη ψυχὴν πολυδάκρυον Ἀκτορίδαο
λισσομένην τυτθόν περ ὁμήθεας ἄνδρας ἰδέσθαι.
Τύμβου δὲ στεφάνης ἐπιβὰς σκοπιάζετο νῆα,
Τοῖος ἐών, οἷος πόλεμόνδ' ἴεν· ἀμφὶ δὲ καλὴ
τετράφαλος φοίνικι λόφῳ ἐπελάμπετο πήληξ.
Καί ῥ' ὁ μὲν αὖτις ἔδυνε μέλαν ζόφον· οἱ δ' ἐσιδόντες
θάμβησαν .. "

" Proserpine envoya l'ombre plaintive du fils d'Actor qui la priait de lui laisser voir si peu que ce fût ces héros, ses contemporains. Debout sur son tombeau, il regardait passer le vaisseau, tel qu'autrefois il allait à la guerre. Son beau casque aux quatre cimiers brillait sous l'aigrette pourprée. Il rentra sur le champ dans la nuit éternelle, et les héros restèrent muets d'étonnement. "

Voilà cette scène qui est très grande et très simple et dans laquelle le poète a su faire passer quelque chose de vraiment homérique. Ce caractère de simplicité ne se trouve pas au même degré dans le morceau correspondant de Valérius Flaccus ; ce qui le distingue, c'est un effort visible pour arriver au

* fils d'Actor, un des compagnons d'Hercule dans son expédition contre les Amazones, y fut tué d'un coup de flèche et enterré sur la côte de Paphlagonie.

grand et qui ne se montre pas dans Apollonius de Rhodes.

Au moment où les guerriers vont passer près du rivage d'Achéron, la renommée va chez les morts porter la nouvelle de leur passage; tous veulent aller contempler leurs neveux, mais la loi des Enfers s'y oppose et permet au seul Sthénélus de jouir de ce spectacle. Sthénélus les regarde et redescend aussitôt en pleurant dans le sombre empire.

(Argonautique, lib. V. 81-99)

La mise en scène diffère donc un peu de celle d'Apollonius de Rhodes. Valerius Flaccus y fait jouer un rôle à la renommée, par souvenir de Virgile (Enéid. IV. 173 sq)*. La renommée va chez les Mânes pour leur dire la gloire des Argonautes et l'avenir divin promis au vaisseau Argo. Cette conception paraît assez singulière. Jusqu'alors la renommée n'avait pas encore fait de voyage aux Enfers. Les pères des héros veulent contempler leurs fils au passage; dans Apollonius il n'est question que de Sthénélus.

« Ardent avidos attollere vultus,
Quos pietas, vel tangit adhuc quos aemula virtus. »
(vers 86)

L'expression est encore insuffisante pour la clarté: ils brûlent d'élever des visages avides. En s'appliquant un peu, on découvre facilement qu'ils brûlent

* « Fama per extremos quin jam volat improba Manes
Interea et magnis natorum laudibus implet,
Venturam caelo fatis melioribus Argo;
Addita jamque fretis repetens freta, jamque ferentes
Cyaneas.. »

* En étudiant le IVe livre de l'Enéide, nous avons cité de Valérius Flaccus une autre imitation de ce passage. II, 115.

d'élever leur tête en dehors du Tartare pour voir leur postérité ; mais il faut s'appliquer.

En général, le fond des deux morceaux est à peu près le même ; seulement ce qui est indiqué en deux mots dans le Grec, est commenté dans le Latin. La grandeur du modèle est assez heureusement reproduite dans cette imitation, quoique avec moins de simplicité :

88 « Fata immota manent ; unum, qui littore in illo
Conditus, ad caræ mittunt spectacula turbæ.
It Sthenelus, qualem Mavortia vidit Amazon,
Cumque suis comitem Alcides ut condidit armis ;
Talis ab æquorei consurgens aggere busti
Emicuit .. »

Ce sont de beaux vers, qui sont d'un style ferme et franc.

93 « fulsere undæ, sol magnus ut orbem
Tolleret, aut nubem quateret polus .. »

Ce développement, qui ne manque pas d'une certaine grandeur, ne se trouve pas dans le poëte grec.

94 « Atque ea vixdum
Visa viris atra nox protinus abstulit umbra.
Ille dolens altum repetit Chaos ... »

Ces vers expriment ce qui est aussi exprimé dans Apollonius, la rapidité de la vision. A peine sortie de son tombeau, l'ombre se replonge dans les Enfers ; mais

ce qui est une addition, et une addition heureuse, c'est cette douleur de Sthénélus arraché à la contemplation de la gloire de ses contemporains :

„ Ille **dolens** altum repetit Chaos.. „

Il y a encore dans le morceau de Valérius Flaccus une idée heureuse, c'est de faire précéder l'apparition du tombeau par l'apparition de l'ombre :

96 „ Omina Mopsus

Dum stupet, in prima tumulum procul aspicit acta.

Il est naturel que les Argonautes n'aperçoivent le tombeau que lorsqu'il a été désigné à leurs regards par cette apparition lumineuse.

Les vers de Valérius Flaccus soutiennent donc la comparaison avec ceux d'Apollonius qu'il a pris pour modèle. Ils contiennent quelques imaginations heureuses ; mais ce qui les distingue surtout c'est l'effort. On ne peut lire de pareils morceaux sans dire avec Mr. Villemain qu'il manque précisément à ces poëtes ce qui est le plus propre à la poésie épique, le mouvement naturel et facile, la simplicité, la vérité de la narration. C'est un mérite qu'on trouve au plus haut degré chez Homère, joint à la grandeur des tableaux, au pathétique des sentiments et des discours. C'est aussi le mérite de Virgile, mérite que n'altère pas, que conserve le travail patient

d'un art consommé. Il n'en est pas de même des successeurs de Virgile: qu'ils soient bons, qu'ils soient mauvais, on voit bien qu'ils cherchent à faire valoir ce qu'ils racontent et à se faire valoir en le racontant.

La faute en est sans doute aux poëtes; mais on peut l'excuser si l'on songe en quel temps ils écrivaient. La satiété du vrai à certaines époques jette le public dans une indifférence que les auteurs s'efforcent de vaincre par la variété de leurs inventions, comme le rat hospitalier d'Horace:

« Varia cupiens fastidia cœna
Vincere tangentis male singula dente superbo. »

Les exercices fictifs de la déclamation étaient un de ces mets offerts dans les écoles au public pour vaincre son dégoût superbe. Or il n'y a rien de si opposé que ces exercices à la vérité dont Homère avait, avant Virgile, donné le modèle, en ce temps abandonné. Il semble qu'Horace ait voulu indiquer cette opposition au commencement de ses épîtres:

« Trojani belli scriptorem, maxime Lolli,
Dum tu declamas Romæ, Præneste relegi. »

Outre les déclamations des écoles, il y avait encore les lectures publiques dans le monde. La recherche des succès factices que l'on obtenait dans ces sortes de représentations fit beaucoup de

mal à la poésie; pour frapper vivement son auditoire, pour faire éclater ces exclamations de plaisir, ce σοφῶς (ce bravo comme nous dirions), que Martial a qualifié dans un autre sens de magnum sed perinane*; pour que les amis du poète le pressent dans leurs bras, il faut que le poète ait recherché le trait saillant, détaché de la composition qui réveille les esprits endormis et se fait sentir aux esprits les moins cultivés. Tels sont les résultats principaux des lectures publiques que Mr Nisard a très spirituellement décrites dans ses Études sur les poëtes latins de la décadence**. Avec elles vient la recherche en tout genre: dans Valérius Flaccus, ce sera la recherche de l'extrême concision; dans un autre ce sera la recherche du luxe descriptif, des amplifications oratoires ou celle des pensées subtiles, des tours ingénieux, des expressions figurées, des ampullas, des hyperboles. Ces défauts sont à des degrés divers ceux des poëtes épiques successeurs de Virgile. Silius Italicus y échappe le plus souvent par sa faiblesse; mais, quelque petite que soit sa part dans cette distribution de toutes les espèces de mauvais goût, il y a du moins sa part. Ce qu'il y a de singulier, c'est que tous ces poëtes louent Virgile, le proclament leur modèle, et craignent peut-être quelquefois de trop bien l'imiter, comme La Motte dans le

* « Magnum sed et perinane » (Martial, I, 77), veut dire que ces grands applaudissements ne mettent rien dans la bourse.

** Voir plus particulièrement l'Étude sur Stace (1er vol. p. 111)

Temple du Goût, lorsqu'il s'écrie :

" Je m'égare ;
Pardon, Messieurs, j'imite trop Pindare. "

Tout en copiant Virgile, ils en restent bien différents ; c'est Virgile, et ce n'est plus Virgile ; la lettre est fidèlement reproduite, mais l'esprit est absent.

Ce qui vient d'être dit en général trouve surtout son application quand il s'agit de Stace. Stace est un poète savant, spirituel, très élégant, très harmonieux, et qui ne manque ni d'imagination ni de sentiment ; et pourtant il présente à la lecture des difficultés de toute sorte ; il est plein d'emphase, d'affectation et d'obscurité. Il était né avec un génie très naturel et très facile, mais il respirait le mauvais goût avec l'air de son temps : il y a des époques où la recherche devient naturelle. Il semble qu'il aurait dû échapper à la contagion par son éducation. Il avait été littérairement très bien élevé, il était fils d'un poète distingué de son temps qui était aussi rhéteur et que sa réputation avait attiré de Naples à Rome où il avait été maître de Domitien. Le père de Stace enseignait dans son école les lettres grecques, comme Stace nous l'a rappelé dans une pièce du Ve livre des Silves intitulée : Epicedion in patrem suum. Cette pièce, dans laquelle il nous fait connaître tous les soins que son père a pris

Au vers 146 se trouve l'énumération des poëtes grecs que le père de Stace commentait.

de son éducation, est assez touchante. Horace a rempli le même devoir de reconnaissance avec plus de naturel, mais non avec plus de sincérité.

« Hinc tibi vota patrum credi, generosaque pubes
Te monitore regi, moresque et facta priorum
Discere. »

Dès les premiers mots on reconnaît le style du temps. Vota patrum désigne les enfants qui sont le plus cher objet des vœux de leurs parents. Cela n'en pas clair.

« Quis casus Trojæ; quam tardus Ulyxes,
Quantus equos pugnasque virum decurrere versu... »

Les énigmes commencent : l'Iliade est assez mal désignée par ces mots : quis casus Trojæ : les malheurs de Troie ne sont pas le sujet de l'Iliade. Horace a bien mieux caractérisé l'Iliade par ce vers :

« Iratus Graiis quantum nocuisset Achilles. »

L'Odyssée se devine encore moins sous cette expression : Quam tardus Ulyxes. Tardus est d'abord un mot mal choisi pour désigner les longues erreurs d'Ulysse. L'expression de : Equos pugnasque virum decurrere, est vague et sans clarté.

La revue des auteurs expliqués, commentés par le père de Stace continue :

« Quantumque pios ditarit agrestes

Ascræus Siculusque senex. »

Stace étend à Théocrite un éloge qui ne convient qu'à Hésiode.

Pios ditavit agrestes : Théocrite peut avoir peint fidèlement les habitants de la campagne, mais il ne les a pas enrichis comme Hésiode par ses utiles leçons.

Le père de Stace qui était un fort habile homme s'occupait aussi de la partie tout extérieure de la poésie, il enseignait la métrique et traitait la question si obscure des mètres de Pindare :

« Qua lege recurrat

Pindaricæ vox flexa lyræ. »

Après Pindare vient Ibycus :

« Volucrumque precator

Ibycus. »

C'est une étrange manière de désigner un poète, lorsqu'on lui consacre si peu de paroles, que de rappeler une circonstance de sa vie aussi étrangère à la poésie. Tout le monde connaît l'anecdote du poète Ibycus prenant à témoin de l'attentat commis sur lui une troupe de grues passant dans les airs ; mais il n'en reste pas moins vrai que pour ne donner que deux mots au poète Ibycus on aurait pu les mieux choisir.

Quoique ce passage fourmille de petits défauts,

on ne peut lui refuser un certain mérite. Il y a des expressions heureuses qui peignent d'un seul trait, par exemple, l'obscurité de Lycophron :

156 « tu pandere docti
Carmina Battiadæ, latebras que Lycophronis atri. »
Le mot latebras est spirituel ; mais dans le vers suivant :

« Sophrona que implicitum tenuis que arcana Corinnæ. »
on s'étonne de voir donner à Sophron l'épithète d'implicitus, et de voir Corinne, la rivale de Pindare placée près de Lycophron et traitée à peu près de même. Tout cela est un peu jeté au hasard ; le caprice semble être la muse de ce poète, qui confond ainsi les genres et les époques. Il règne dans ces vers une négligence qui n'est pas la négligence charmante d'Horace dans ses Sermones, où la logique se voile sous un air de hasard et d'abandon.

Stace finit en rappelant, en termes un peu trop pompeux, que son père traduisait facilement, fidèlement les vers d'Homère dans sa prose :

159 « Sed quid parva loquor ? tu par assuetus Homero
Ferre jugum, senos que pedes æquare solutis. »
Mais on peut pardonner ces hyperboles à la piété filiale s'exprimant en vers.

Tel est ce passage instructif qui nous donne

une idée de l'excellente éducation que Stace avait reçue ; sa jeunesse avait été formée par d'excellents modèles ; mais qui peut nous répondre que ces modèles étaient toujours appréciés à leur juste valeur, selon leur esprit et non pas avec la recherche qu'on portait partout à cette époque et qui de la pratique pouvait bien passer à la théorie. La déclamation suffisait pour introduire le mauvais goût dans l'école même, et au dehors le talent de Stace qui n'avait pas été garanti de toute atteinte, sous la garde de son père et des grands poëtes, devait s'altérer bien plus dans le monde une fois exposé aux périls des lectures publiques et à leurs succès corrupteurs.

Mercier.

31 Décem.

Stage.

Jugements sur ce poste.

51e Leçon.

Stace.

Jugements sur ce poëte.

51e leçon.
Stace
Jugements sur ce poète.

Rédaction travaillée ; mais où plus [de] soin encore aurait pu être donné au style, trop peu net, trop indécis, qui ne rend qu'à peu près la pensée.

Dans la revue que nous faisons des épopées qui suivirent le poème de Virgile, nous avons été amenés naturellement à caractériser d'une manière générale le faux goût de cette époque où vivaient Silius Italicus, Valérius Flaccus et enfin Stace. Nous avons cherché à faire chez Stace la part de ces influences auxquelles nul alors n'échappait, et à distinguer ce qui était du poète et ce qui était du temps. Élevé dans l'école de son père, le rhéteur, il dut y contracter les premiers germes de cette affectation, de cette recherche, de cette subtilité qui appartiennent en propre aux auteurs de cette période. Mais supposons que le père de Stace ait été un homme d'un goût sobre et pur, d'un jugement sain et solide en littérature, un autre Quintilien, il suffisait à Stace pour se gâter de ses succès dans les lectures publiques. Nous avons des vers de Juvénal qui nous apprennent quels applaudissements il recueillait dans ces assemblées où les poètes venaient lire leurs vers à la foule et chercher ses applaudissements.

On accourt aux agréables accents du poète, aux vers aimés de la Thébaïde, quand Stace promettant

« On accourt pour entendre sa voix agréable et les vers de l'aimable Thébaïde, quand Stace rend Rome joyeuse et indique un jour pour sa lecture : tant est

un jour à Rome y a répandu la joie. Mais quand ses vers auront ébranlé les bancs de l'auditoire, il mourra de faim s'il ne vend à Paris les prémices de son Agavé.

grand le charme par lequel il entraîne les esprits! Tant est grande la faveur qui le fait écouter de la foule! Mais quand il a fait briser les banquettes sous les applaudissements qui accueillent ses vers, il a faim, et il faut qu'il vende à Paris son Agave encore intacte. »

« Curritur ad vocem jucundam, et carmen amicæ
Thebaidos, lætam fecit cum Statius urbem,
Promisitque diem; tanta dulcedine raptos
Afficit ille animos, tantaque libidine vulgi
Auditur! Sed cum fregit subsellia versu,
Esurit, intactam Paridi nisi vendat Agaven. »

Juv. Sat. VII 82 sq.

Ce mot Agaven désigne probablement une sorte de livret tragique pour le pantomime Paris.

Une chose assez étrange, c'est que ce passage de Juvénal est le seul de l'antiquité où il soit question de Stace. Quintilien l'oublie dans la liste des poètes épiques latins loués au dixième livre de l'Institution oratoire; Martial n'en parle pas non plus, et pourtant il cite en maint endroit les noms de Valerius Flaccus, de Silius Italicus; on s'étonne de n'y pas voir celui de Stace qui vivait à la même époque, avait les mêmes amis et traitait souvent les mêmes sujets. A quoi attribuer cette omission? N'y aurait-il eu entre eux aucune relation particulière? Ou bien quelque rivalité secrète les aurait-elle séparés? [Serait ce que Martial

à quoi se rapporte y?

* Ce serait une raison pour que Stace n'eût pas parlé de Martial ; c'est le contraire qu'il faut expliquer.

aurait donné trop d'éloges soit à Silius Italicus, soit à Lucain, et ainsi blessé l'amour propre de Stace ?] * Serait-ce que Stace, ce poète improvisateur, comme nous l'apprennent les préfaces des Silves, aurait donné quelquefois à Martial le chagrin de le devancer auprès de l'empereur dans des félicitations ou flatteries officielles ? On ne sait que conjecturer à cet égard. Peut-être est-ce un de ces hasards qui président à la destinée des ouvrages, et qui aura fait perdre quelques témoignages de l'antiquité en faveur de ce** poète. Quoi qu'il en soit, Stace a eu un autre sort plus tard ; il fut très lu, très goûté, très admiré au moyen âge et à la renaissance. Une foule de passages en font foi : il suffira d'en citer quelques uns. Tel est par exemple ce témoignage de Guillaume le breton, précepteur d'un fils de Philippe Auguste, qui célébra le père dans une chronique+ en vers :

** Stace est bien loin

+ latine

« O puisse le souffle de Lucain, ou celui de Virgile inspirer mon esprit ! ou du moins puisse m'inspirer l'image du chantre de la Thébaïde !.... Que je sois digne de baiser la trace de leurs pas, devenu, dans la poésie, semblable à l'un d'eux ! »

« O nunc Lucani ruat in me, sive Maronis
Spiritus ; aut saltem Thebani vatis imago.
... tantum ut merear vestigia lambere sola,

Gul. Brito. Philippidos, lib. IX extremo.

« Unius similis in carmine factus eorum. »

On peut remarquer ici qu'il met Lucain et Virgile sur la même ligne.

Un autre témoignage encore plus flatteur est celui de Nicolas Clémange, recteur de l'université de Paris en 1395. Il l'égale presque à Virgile:

« Statius Papinius omnium inter Heroicos latinos, uno excepto Virgilio, gravissimus; studiosissimaque Virgilii imitatione, alter quasi Virgilius. »

insuffisant; il faut caractériser ce voyage.

Dante, qui avait une si vive admiration pour l'antiquité qu'il prend Virgile pour le guider dans son voyage, a réservé à Stace une belle place dans son poëme: il est vrai qu'il connaît mieux les ouvrages du poète que sa vie, puisqu'il † le fait naître à Toulouse et le représente comme chrétien, voyant sans doute un acheminement à sa conversion dans les vers de Virgile, où se trouve parfois comme un reflet de la pensée chrétienne.

† insuffisant: puisque, par confusion avec un rhéteur du même nom dont parle la chronique d'Eusèbe,

Nous citerons ici plusieurs passages de Dante, où se manifeste cette admiration dont il était rempli pour les grands poètes de l'antiquité, et en particulier ceux où il parle de Stace qui fait notre objet principal.

Nous rappelerons d'abord quelque chose de son Enfer.

« … † Pendant que je reculais vers la vallée, dit-il, s'offrit à mes yeux un personnage inconnu dont un long silence semblait avoir atteint la voix.

« En l'apercevant dans cette vaste solitude, aie pitié de moi, lui criai-je, qui que tu sois, ombre ou homme.

« Il me répondit : Je ne suis pas homme, je le fus ; mes parents étaient Lombards ; l'un et l'autre de Mantoue.

« Je naquis sous Jule, dans ses dernières années, et je vécus à Rome sous le bon Auguste, au temps des Dieux mensongers.

« J'étais poète et chantai ce vertueux fils d'Anchise qui vint de Troie, après l'incendie du superbe Ilion.

« Mais toi, pourquoi retourner dans ce séjour des ennuis ? Que ne franchis-tu la montagne heureux, principe de toute joie ?

« Es-tu donc ce Virgile, cette source d'où s'épanche à si larges flots l'harmonieux langage ? m'écriai-je, le front couvert de rougeur.

« O de tous les autres poètes l'honneur et la lumière, puisse m'être compté par toi le long travail, le grand amour dont j'ai poursuivi ton œuvre !

« Tu es mon maître, mon modèle ; c'est de toi que j'empruntai ce beau style qui a fait ma gloire. »

Dante (Inf., 1)

De semblables paroles valent tous les éloges qu'on a pu faire de Virgile. Plus loin, Dante vient à parler des autres grands poètes de l'antiquité, et il en parle en termes dignes d'eux :

« Il nous restait peu de chemin à faire, quand je vis une lumière qui illuminait l'hémisphère de ténèbres.

« A quelque distance, je pus distinguer un peuple d'ombres vénérables qui occupait ce lieu.

« O toi, dis-je à Virgile, dont s'honore toute science et tout art, qui sont-ils ceux que tant de dignité semble séparer des autres âmes ?

« Il me répondit : le glorieux renom qu'ils ont laissé, et qui résonne encore dans ce monde des vivants, ton séjour, leur a mérité cette grâce du ciel.

« Cependant une voix se fit entendre à mes oreilles : honorez le poète sublime ; son ombre revient qui était absente.

« Quand la voix se tut, je vis venir à nous quatre grandes ombres : leur visage n'annonçait ni tristesse ni joie.

« Et l'excellent maître de me dire : vois celui qui, avec cette épée dans la main, précède les trois autres, comme leur roi :

« C'est Homère, le souverain poète. Après vient Horace le satirique ; Ovide est le troisième ; le dernier est Lucain.

. . . .

« Ainsi je vis se rassembler la belle école de ce maître du chant sublime qui vole au dessus de tous comme l'aigle.

« Ils s'entretinrent quelque temps ensemble, puis se tournèrent vers moi, m'adressant un salut amical qui fit sourire mon maître.

« Ils m'honorèrent plus encore, ils m'admirèrent dans leur compagnie, et je me vis le sixième parmi de si grands esprits. »

Dante (Inf., IV).

Il y a quelque chose de bien beau dans cette confiance

avec laquelle Dante parle de son propre génie.

Au vingt-unième chant du Purgatoire, Dante et son guide rencontrent une âme purifiée qui monte vers le ciel. Sur la demande de Virgile, curieux de savoir ce que l'ombre a été sur la terre, celle-ci répond :

« Au temps où le bon Titus, avec l'aide du souverain roi, vengea la blessure d'où était sorti le sang vendu par Judas,

« Je portais parmi les vivants le nom qui dure plus que tous et plus que tous honoré; déjà célèbre, mais non encore en possession de la foi.

« Si grande fut la douceur de mes accents que de Toulouse, ma patrie, Rome m'attira dans ses murs, où je méritai l'honneur de ceindre mon front de myrte.

« Stace est le nom que me donnent encore les hommes. J'ai chanté d'abord Thèbes, puis le grand Achille; mais dans ma route commencée j'ai succombé sous mon second fardeau.

« Mon ardeur était née des étincelles de la divine flamme à laquelle se sont allumés plus de mille poëtes.

« Je parle de l'Enéide, ma mère, ma nourrice poétique, sans qui je n'écrivis rien qui pesât le poids d'une drachme :

« Et, pour avoir vécu sur la terre quand y vivait Virgile, je consentirais à retarder d'un an le moment de ma délivrance.

« Ces paroles firent que Virgile se tourna vers moi avec

un visage dont l'expression muette voulait dire : tais-toi.
Mais la volonté n'est pas toujours maîtresse :

« Le rire et les larmes sont si prompts à suivre la passion dont chacun ressent l'atteinte, que c'est aux plus sincères qu'ils obéissent le moins.

« Je souris donc, en signe d'intelligence. L'ombre se tut et me regarda dans les yeux, où se marque surtout l'expression du visage.

« Puisse, dit-elle, s'achever heureusement ta grande entreprise ! Mais pourquoi ce sourire qui vient d'éclairer tes traits ?

« Je me sentais partagé : d'une part engagé à me taire, d'une autre, pressé de parler ; je soupirais et fus compris.

« Parle sans crainte, dit mon maître, apprends lui ce qu'il te demande avec tant d'instance.

« Je lui dis donc : Tu t'étonnes, antique esprit, de mon sourire, mais je vais te causer bien plus d'étonnement !

« Le guide qui dirige mes regards vers les hautes régions est ce Virgile de qui tu tins la puissance de chanter les hommes et les Dieux.

. . . .

« Et déjà il s'inclinait pour embrasser les genoux de mon maître, mais celui-ci lui dit : n'en fais rien, frère ; tu es une ombre devant une ombre.

« L'autre alors se relevant : tu peux, dit-il, compren-

dre de quel amour je suis échauffé pour toi, puisqu'il me fait oublier notre vanité,

Dante (Purgat., XXI, XXII) « Et traiter une ombre comme un être réel. »

Dans le chant suivant le XXII.e Virgile après quelque interruption, dit à Stace :

« ... L'amour allumé par la vertu en allume toujours un autre, pourvu que sa flamme paraisse au dehors.

« Depuis l'heure où, dans les limbes de l'Enfer Juvénal vint nous rejoindre et me fit connaître ton affection pour moi,

« La mienne à ton égard fut telle que jamais une personne non encore vue n'en inspira de semblable. Aussi ces longs degrés me paraîtront bien courts dans ta compagnie. »

L'entretien continue entre les deux poëtes; Virgile demande avec franchise à Stace comment il se fait qu'il l'ait trouvé parmi les avares. C'est, lui est-il répondu, que les fautes contraires s'expient aux mêmes lieux. Stace n'était point avare, il avait trop médité la parole du grand poëte :

« Quid non mortalia pectora cogis
Auri sacra fames ? »

Ce n'est point son avarice qu'il a dû expier, mais sa prodigalité.

Virgile demande ensuite comment Stace est devenu Chrétien, car il ne semble pas qu'il le fût déjà lorsqu'il chanta

« les cruels combats de ces frères, double tourment

de Jocaste.

A cela Stace répond :

« C'est par toi que d'abord je suis entré dans la route du Parnasse, que j'ai bu dans ses antres; le premier aussi, après Dieu, tu as illuminé mon âme.

« Ce que ferait un voyageur qui, dans la nuit, porterait derrière soi un fanal inutile pour assurer sa marche, mais propre à guider celle des autres,

« Tu l'as fait, quand tu as dit : le siècle se renouvelle, la Justice revient avec le premier âge du monde, une nouvelle race descend du ciel,

« Par toi je fus poëte, par toi Chrétien ... »

On peut remarquer que l'avant-dernière strophe n'est qu'une reproduction des vers bien connus de Virgile :

« Ultima Cumæi venit jam carminis ætas ;
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.
Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna ;
Jam nova progenies cælo demittitur alto. »

Bucol., IV. 4.

Stace, à son tour, demande à Virgile où est Térence, leur ancien ; où sont Cécile, Plaute, Varron ; s'ils sont condamnés, quels lieux ils habitent.

Ils habitent, répond Virgile, le premier cercle de la noire prison, avec Perse, avec bien d'autres encore, dans la compagnie de ce Grec que les Muses allaitèrent de préférence à tous. Souvent ils s'y entretiennent de la montagne où demeurent toujours leurs chères nourrices.

Avec eux sont Euripide, Anacréon, Simonide, Agathon, bien des Grecs qui autrefois parèrent leur front de lauriers.

« Là, dit en finissant Virgile par une allusion flatteuse aux épopées de Stace,

« Là se voient les héroïnes Antigone, Déïphile, Argie, et Ismène, triste comme pendant sa vie ;

« Celle qui indiqua la fontaine Langia, la fille de Tirésias, Théthys, Déïdamie avec ses sœurs. »

Un éloge indirect à ajouter à ceux-ci, c'est l'imitation que Dante semble avoir faite d'un passage analogue de la Thébaïde (VIII. 729 suiv.), dans le terrible passage où il peint Ugolin rongeant de ses dents acharnées le crâne de son ennemi.

(analogue ne peut s'entendre, quand on n'a pas encore parlé de l'autre passage)

Tydée blessé à mort par Ménalippe, demande, avec rage, qu'on lui apporte la tête de son vainqueur qu'il a lui-même frappé mortellement. Capanée, avant tous, satisfait à ce vœu inhumain. Poussé par Tisiphone, Tydée, après avoir contemplé avec joie ce hideux trophée, s'en empare et y attache ses dents furieuses.

Minerve qui lui apportait le don de l'immortalité, se retire à cette vue souillée et indignée.

" Atque illum effracti perfusum tabe cerebri
Aspicit, et vivo scelerantem sanguine fauces. »

Si Dante a ici imité Stace, on a pensé que les traits dont le poète latin a peint quelques-uns de ses héros, son Tydée, son Capanée, n'ont pas été inuti-

les au Tasse pour dessiner son Argant, son Soliman.

Cette admiration générale pour Stace n'a rien qui doive nous surprendre. Au moyen-âge et même au 16e siècle, on ne faisait guère de distinction entre les anciens; on les admirait tous également; il suffisait que ce fût l'antiquité: ainsi on confondait dans un enthousiasme pareil, dans les mêmes imitations, les tragédies des Grecs et celles de Sénèque; Stace paraissait ressembler beaucoup à Virgile, seulement avec un peu d'infériorité. Aujourd'hui on trouve qu'ils diffèrent, non seulement par le degré, mais aussi par la qualité.

Cette manière de juger les anciens et de les mettre tous au même rang ou à peu près persista jusqu'au 17e siècle. Huet qui avait des relations* avec Brébeuf nous apprend* combien il était scandalisé de voir ce poète mettre Lucain au-dessus de Virgile, et il rapporte à ce sujet que Malherbe était ivre de Stace†. On peut remarquer en passant*, comme un fait curieux, l'admiration de Malherbe, ordinairement si judicieux et si sensé, pour le faux éclat de Stace**. Quant aux paroles de Huet, à cette protestation qu'il fait au nom du goût et de la poésie vraie et pure des grands auteurs, il y a là tout un événement, une

* De rebus ad eum pertinentibus. Lib. 1.

*(trop vague. Ces relations sont du temps où il était écolier dans le Collège des Jésuites de Caen, et où Brébeuf y était précepteur du jeune de Bellefonds, son condisciple)

† Il eût été bon de chercher le passage et de le citer:

« Sic quoque Franciscum Malherbam accepimus, nulli Lyricorum gentis nostræ secundum ad Statii clangorem et crepitacula insanisse. »

*(pourquoi, en passant? C'est l'objet même de la citation)

** Mais c'était probablement le temps où Malherbe, comme il l'a dit, ronsardisait. Il ne se contredisait pas alors en admirant Stace autant qu'il l'eût fait depuis.

—.—

nouveauté dans l'opinion littéraire. C'est donc à Huet qu'il revient d'avoir vraiment distingué Stace de Virgile. Peu après Rollin* assignait aussi à Stace sa véritable place, ainsi qu'aux autres poëtes qui avaient jusqu'alors, en dépit du goût, marché les égaux de Virgile.

* Hist. anc. XXI, 1.

Il faut le reconnaître, l'inspiration de Stace manque de sérieux : il accepte des relations du monde tous les sujets, même les plus frivoles, et les traite sans beaucoup de travail. C'est ainsi qu'il a formé ce recueil de Silves, pièces presque improvisées, dont les sujets sont très peu importants, et que le poëte composait sans effort. Stace dit lui-même de ces pièces « Qu'elles perdront nécessairement aux yeux du public une partie de leurs droits à l'indulgence, en perdant le seul mérite qui les recommande, celui de la rapidité ; car aucune n'a coûté plus de deux jours ; quelques-unes même ont été faites de verve dans l'espace d'une journée. »

« Sed apud ceteros necesse est multum illis pereat ex venia, cum amiserint, quam solam habuerint, gratiam celeritatis : nullum enim ex illis biduo longius tractum ; quædam et in singulis diebus effusa. »

Silves, l. 1. preface.

Pourtant ces pièces ne sont pas sans talent. Deux surtout méritent des éloges : l'une est au sujet de la mort du père de Stace, l'autre célèbre le jour de naissance de Lucain. Le poëte y exprime avec bonheur le sentiment de la piété filiale, et l'admiration qu'il professe pour le

\+ génie de Lucain. Ces pièces ont toutefois leur part de mauvais goût et d'affectation, en dépit de la sincérité du sentiment.

× Elles ont néanmoins le mérite d'être plus claires que la Thébaïde, et cette clarté elles la doivent sans doute à la rapidité de la composition qui ne permettait pas au poète de tourmenter l'expression et de la rendre obscure à force de travail, comme il le dit lui-même au sujet de son poëme : " Ma Thébaïde longtemps tourmentée par la lime, aspire (tentat) à la gloire énivrante du poète de Mantoue :

" . . . . nostra
Thebaïs multa cruciata lima
Tentat audaci fide Mantuanæ
Gaudia famæ. "

Silves, IV, 7. v. 25.

Il y a un contraste curieux entre ces efforts et la composition facile des Silves. Nous savons par Stace que sa Thébaïde lui a coûté douze ans de travail :

" Vivras-tu dans la postérité, et victorieuse du temps, seras-tu lue par le maître du monde*, ô ma Thébaïde, qui m'as coûté douze années de veilles ?

" Durabis ne procul, Domino que legere superstes,
O mihi bis senos multum vigilata per annos
Thebaï ? "

Thebaïd. XII. 810.

* Cela ne peut pas être le sens ; il y aurait contradiction avec ce qui est dit plus bas, au vers 814.

" Dois-tu durer, et, toujours lue, survivre à ton auteur, ô toi, sujet de merveilles pendant deux fois six années, ô ma Thébaïde ? "

Ce long et opiniâtre travail n'avait guère réussi non plus à un poète antérieur à Stace. Cinna, ami de Catulle, avait poli pendant neuf ans, dit-on, son petit poëme

de Myrrha, et était parvenu à un tel degré d'obscurité qu'il lui fallut un commentaire de son vivant. Horace y fait sans doute allusion lorsqu'en parlant d'un ouvrage qui a besoin d'être encore long temps élaboré avant de voir le jour il dit :

Hor. Epist. ad Pison. 388.

" . . . nonum que prematur in annum. "

Toutefois malgré les défauts de la Thébaïde, il ne faut pas trop la dédaigner, comme Laharpe qui ne l'avait probablement lue qu'à la légère. A sa critique tranchante on peut opposer l'article impartial de Mr Naudet où les défauts de Stace sont reconnus, mais où ses qualités ne sont pas oubliées.

(Stace, Biog. univers.)

Laharpe blâme le sujet de la Thébaïde comme odieux et par là sans intérêt. En dépouillant les idées modernes qu'il faut très souvent laisser de côté quand on juge l'antiquité, on peut répondre que ce sujet était fort du goût des anciens. Pour les anciens l'horreur de tant de crimes, avant-scène et sujet de la Thébaïde, était comme tempérée par l'idée toujours présente de cette mystérieuse fatalité qui y présidait. Mais à mesure que ce caractère s'est effacé, l'horreur, passant de l'acte même aux acteurs, s'est progressivement accrue, et la décadence latine ne s'est guère appliqué à l'adoucir ; bien au contraire elle y a ajouté par l'exagération et la recherche curieuse de la peinture.

Ce sujet, chez les Grecs, a occupé une grande

place au théâtre tragique et dans l'épopée.

Rappelons la Tétralogie d'Eschyle de laquelle il nous est resté les Sept Chefs, les Phéniciennes d'Euripide, enfin la Thébaïde d'Antimaque.

Cet Antimaque était un poëte du temps de la guerre du Péloponèse. Il avait, dans sa Thébaïde, renouvelé par une mythologie curieuse, l'épopée que Chérilus renouvelait alors dans sa Perséïde au moyen de l'histoire. On prétend même* qu'il avait tellement enrichi son poëme d'épisodes mythologiques qu'il était parvenu au vingt-troisième chant sans avoir fait arriver les Sept devant Thèbes. On a quelque raison de supposer que c'est à ces longueurs que Catulle** faisait allusion lorsqu'en parlant d'Antimaque à son ami Cinna, il l'appelait: tumido Antimacho. Tumido doit s'entendre des développements exagérés du poëte grec. C'était du reste un poëte distingué; certaines anecdotes permettent de compter Platon lui-même au nombre de ses admirateurs.

Cicéron, dans son Brutus, parle d'Antimaque que tout son auditoire, à l'exception du seul Platon, avait abandonné un jour qu'il faisait une lecture publique: il n'en continua pas moins de lire, disant que Platon était pour lui toute une assemblée: « .. Antimachum, clarum poetam, qui cum convocatis auditoribus legeret eis mag-

*Porphyr. ad Hor. art. poet. 136.

** Carmen XCIV, 10.

num illud, quod novistis, volumen suum, et cum legentem omnes praeter Platonem reliquissent : Legam, inquit, nihilo minus ; Plato enim mihi unus instar est omnium. »

Cicer. Brut. LI.

Les poètes Alexandrins, dans leurs classifications le placent le premier après Homère.

Quintilien, sans l'élever tout à fait aussi haut, en fait pourtant encore un assez bel éloge : « Il faut louer, dit-il, chez Antimaque la force, la gravité, un style qui n'a jamais rien de vulgaire. Mais, quoique les grammairiens, d'un consentement presque unanime, lui décernent la seconde place dans l'épopée, je dois dire qu'il manque de pathétique, d'agrément, d'ordre, d'art enfin, et qu'il montre manifestement combien c'est chose différente d'être tout proche d'un autre, ou d'être seulement le second après lui. »

« Contra in Antimacho vis et gravitas, et minime vulgare eloquendi genus habet laudem. Sed quamvis ei secundas fere grammaticorum consensus deferat ; et affectibus, et jucunditate, et dispositione, et omnino arte deficitur, ut plane manifesto appareat, quanto sit aliud proximum esse, aliud secundum. »

Quintil. Inst. Orat. X, 1 § 53.

Ce grand poème d'Antimaque, et les pièces grecques qui roulaient sur le même sujet fournirent une riche matière aux poètes latins. Ennius fit une pièce appelée les Phéniciennes, à l'imitation d'Euripide ;

nous avons déjà parlé de la Thébaïde de Sénèque ; il y avait encore une autre Thébaïde de Ponticus antérieure à celle de Stace ; peut-être même que l'Antimaque dont parle Catulle est un poète latin, traducteur d'Antimaque. Dans la Thébaïde de Stace venue la dernière, le sujet n'a pas gagné en simplicité. On y trouve peu d'unité et, au contraire, beaucoup de complication dans les personnages et les incidents. L'auteur y fait preuve d'imagination, d'invention, mais son style en est laborieux, pénible, affecté, cruciatus, comme le dit Stace en parlant de lui-même ; le mauvais goût y apparaît très fréquemment.

Entrons un peu dans le détail des caractères de ce poème pour arriver au morceau auquel nous devons donner une attention particulière.

Le défaut principal de l'œuvre de Stace, c'est le manque d'unité, défaut qui se trouve d'ailleurs chez les autres poètes dont nous avons déjà parlé. Lucain et Silius Italicus présentent plutôt une sorte de suite historique qu'une véritable unité épique. Dans Valérius Flaccus il faut passer par tous les longs voyages des Argonautes avant d'arriver à ce qui est le nœud de l'action, à l'amour de Médée. Stace suit d'une certaine façon la méthode des poètes Cycliques. Il se félicite au commencement de son Achilléïde de renfermer dans son poème toute la vie de son héros, ou du moins

une grande partie de cette vie, celle qui a précédé le siége de Troie. Ce n'est pas là l'unité instituée par Homère, recommandée par Aristote et si bien observée par Virgile.

Mais voyons ce début d'un peu plus près:

« Muse, chante le magnanime Eacide, postérité redoutée du maître du tonnerre, et exclue du ciel, royaume de son père. Ses exploits ont été illustrés par la lyre de Méonie; mais le champ est vaste encore. Parcourir toute sa vie, l'arracher de sa retraite de Scyros au bruit de la trompette d'Ulysse, tel est mon vœu le plus cher; laissons-là Hector traîné dans la poussière; c'est loin de Troie que je veux montrer le jeune héros. »

« Magnanimum Aeaciden, formidatamque Tonanti
Progeniem, et patrio vetitam succedere cœlo,
Diva, refer; quanquam acta viri multum inclyta cantu
Mœonio, sed plura vacant: nos ire per omnem,
Sic amor est, Heroa velis, Scyro que latentem
Dulichia proferre tuba: nec in Hectore tracto
Sistere, sed tota juvenem deducere Troja. »

Stace, Achill. l. 1.

Ce commencement est loin d'avoir la simplicité et surtout la clarté d'Homère et de Virgile. On est arrêté pour chercher dès les premiers vers. On ne comprend pas à première vue ces expressions « postérité redoutée du maître du tonnerre, et exclue

du ciel, royaume de son père. » Il faut savoir un peu de mythologie comme préparation à la lecture de ce poème, et l'on peut voir alors que Stace fait allusion à l'oracle qui disait que le fils de Thétis serait plus grand que son père; en se rappelant que Jupiter avait été d'abord épris de Thétis et qu'il avait cessé ses poursuites dès qu'il connut l'oracle, on comprendra le

" formidatamque Tonanti
Progeniem, et patrio vetitam succedere cœlo. »

Ire per omnem heroa est une expression curieuse et étrange d'abord, et bien affectée ensuite. Stace montre par là ce qu'est son unité, qui n'est pas celle de la fable épique, mais une unité de personnage, de héros.

On peut remarquer aussi la manière pénible dont il dit qu'il ne traitera pas ce dont il est déjà question dans l'Iliade. En somme, c'est un mauvais début.

Il y a de l'intérêt à rapprocher ce début de l'épilogue de la Thébaïde, où l'on trouve une aimable modestie et d'agréables pensées. Stace termine par un bel éloge de Virgile. Ce sont les meilleurs vers qu'il ait faits: il y montre un sentiment légitime de sa propre valeur, et témoigne de son respect et de son admiration pour l'auteur de l'Énéide:

(Voir sur cette traduction, ce qui a été remarqué plus haut)

" Vivras-tu dans la postérité, et, victorieuse du temps, seras tu lue par le maître du monde, ô toi,

Thébaïde, qui m'as coûté dix années de veilles ? — Déjà la renommée bienveillante t'a ouvert une route facile et t'a montrée, jeune encore, aux siècles futurs ; déjà le magnanime César daigne t'honorer de ses regards ; déjà la jeunesse latine t'apprend avec ardeur et répète tes vers. Puisse ta vie être longue ! Mais n'essaie pas de rivaliser avec la divine Enéide ; suis-la de loin, et adore toujours ses traces. Si l'envie t'oppose encore quelques nuages, ils se dissiperont bientôt, et des honneurs mérités te seront rendus après moi. »

« Durabis ne procul domino quæ legere superstes,
O mihi bis senos multum vigilata per annos,
Thebai ? Jam certe præsens tibi fama benignum
Stravit iter, cœpitque novam monstrare futuris.
Jam te magnanimus dignatur noscere Cæsar,
Itala jam studio discit, memoratque juventus.
Vive, precor ; nec tu divinam Æneida tenta,
Sed longe sequere, et vestigia semper adora.
Mox tibi, si quis adhuc prætendit nubila livor,
Stace, Theb. XII, 810. Occidet, et meriti post me referentur honores. »

Les vers de l'Achilléide qui suivent immédiatement ceux que nous citions tout à l'heure se rapprochent de cette fin. Le poète revient sur sa Thébaïde et en parle cette fois avec assez de complaisance :

(deplevimus n'est pas rendu)

« Si jadis mes lèvres n'ont pas souillé les sources sacrées, permets-moi, ô Phébus d'y puiser encore, et ceins mon front d'une seconde couronne. Ce n'est point un hôte nouveau qui pénètre dans les bois d'Aonie; ce n'est pas la première fois que les blanches bandelettes ornent ma chevelure. Les champs de Dircé me connaissent; Thèbes redit mon nom parmi les noms de ses aïeux, et m'associe à son Amphion. »

« En modo, si veteres digno deplevimus haustu,
Da fontes mihi, Phœbe, novos ac fronde secunda
Necte comas: neque enim Aonium nemus advena pulso,
Nec mea nunc primis albescunt tempora vittis.
Scit Dircæus ager: meque inter prisca parentum
Nomina, cum que suo numerant Amphione Thebæ.

Stace, Achill. 1. 8.

Le poëte, on le voit, relève la tête plus haut et dit un peu plus de bien de sa Thébaïde que tout à l'heure.

Colomb.

8e Leçon

La Thébaïde.

Éléments de ce poème.

Intervention de Stace dans le merveilleux

Rapprochement de plusieurs morceaux de la Thébaïde avec le IVe Livre de l'Énéide.

52e Leçon.

La Thébaïde.

Défauts de ce poème.

Innovation de Stace dans le merveilleux.

Rapprochement de plusieurs morceaux de la Thébaïde avec le VIe Livre de l'Enéide.

Rédaction assez exacte au fond, mais dont la forme n'est pas assez arrêtée ; quelques inexactitudes de détail ; quelques expressions vagues et faibles ; essais louables de traduction.

52e Leçon – La Thébaïde – Défauts de ce poème – Innovation de Stace dans le merveilleux – Rapprochement de plusieurs morceaux de la Thébaïde, avec le sixième livre de l'Enéide.

Ce que nous avons dit dans la dernière leçon de la décadence latine et de l'influence du faux goût de cette époque sur le talent de Stace ; de l'éducation de ce poète, qui ne l'en préserva point, de ses succès dans les lectures publiques, qui l'y soumirent encore davantage ; de la faveur indiscrète accordée à ses œuvres pendant le moyen âge, la renaissance et même les commencements du dix-septième siècle, enfin des rigueurs excessives de la critique à son égard, depuis qu'on est revenu d'un enthousiasme peu mérité ; tout cela nous a conduits insensiblement jusqu'aux deux grandes compositions épiques de Stace, l'Achilléide et la Thébaïde.

Nous avons lu le début de l'une et la fin de l'autre ; intéressants à rapprocher, mais où nous voulions surtout relever un court passage où il semble se féliciter de parcourir toute la vie de son héros, ou d'en retracer du moins une grande partie :

« Nos ire per omnem,
Sic amor est, heroa velis »

Nous avons vu par là que Stace n'était guère

propre à rendre au poëme épique cet ensemble et cette unité dont Homère avait donné l'exemple, dont Aristote avait fait un précepte, qu'on admire encore chez Virgile, mais que l'on cherche vainement après lui.

L'unité de l'*Achilléide* n'est autre chose que celle du héros: l'unité de la *Thébaïde* est un peu celle de la guerre de Thèbes. Les haines fratricides d'Etéocle et de Polynice dominent sans doute la composition: mais l'intérêt, que ces deux personnages attirent médiocrement par leur caractère même, se porte tour à tour sur tous les héros que le poëte a fait figurer dans ses chants: Adraste, le roi d'Argos et son frère* Tydée, Capanée, Hippomédon, Parthénopée, Amphiaraüs. Il faut même ajouter Œdipe, dont les imprécations ouvrent et ferment le poëme; Créon qui lui succède sur le trône de Thèbes; puis Ménécée son fils, qui se dévouera pour le salut commun; la sœur d'Etéocle et de Polynice, la douce et pieuse Antigone; la fille d'Adraste et la veuve de Polynice, Argie; enfin, au dénouement, le roi d'Athènes, Thésée.

*Tydée est un des gendres d'Adraste, et le beau-frère de Polynice.

Cette grande variété de personnages, et la variété des scènes qui en résulte, sont, il faut en convenir, un mérite du poëme: mais ce mérite, nous devons le remarquer, Stace ne l'obtient qu'aux dépens de l'unité.

Le douzième livre de la *Thébaïde* est lui-même,

pour nous du moins avec nos idées modernes, une sorte de hors-d'œuvre. Il est consacré tout entier au refus fait par Créon d'accorder aux sept chefs Argiens, tués sous les murs de Thèbes, les honneurs de la sépulture; à la désobéissance héroïque d'Antigone, enfin à l'intervention armée de Thésée pour assurer le maintien des antiques coutumes qui consacraient comme un devoir les funérailles des morts. Ce livre rassemble ce qui fait le sujet de plusieurs scènes, de plusieurs tragédies grecques bien célèbres; de ce qui termine les Sept Chefs devant Thèbes, d'Eschyle, de l'Antigone de Sophocle, des Suppliantes d'Euripide. Une telle suite de tableaux ne semble pas tenir nécessairement au poème, dont le dénouement naturel est la mort d'Étéocle et de Polynice. Il faut dire cependant, à l'excuse de Stace, que l'addition de ce dernier chant en conforme aux idées des anciens. Pour eux, en effet, tant que les héros morts ne sont point ensevelis, l'action où ils figurent n'est pas complète elle même. C'est ainsi que dans le théâtre de Sophocle, la tragédie d'Ajax n'est point terminée après que le héros s'est percé de son épée; c'est ainsi encore qu'Eschyle, dans ses Sept Chefs, a placé quelques scènes après la mort d'Étéocle et de Polynice.

Tout cela est trop vague il faudrait dire un peu ce que c'est que ces additions, ces suppléments.

Enfin, pour signaler un dernier défaut * dans la composition de la Thébaïde, remarquons que

* C'est toujours le même défaut, le manque d'unité.

deux livres entiers, le cinquième et le sixième, sont remplis par l'immense épisode des aventures d'Hypsipile, le récit qu'elle en fait aux Argonautes, la mort du jeune prince confié à sa garde, Archémore, les funérailles de cet enfant et le tableau des jeux Néméens institués à leur occasion. Nous avons autrefois parcouru ces deux livres : nous n'avons pas le dessein de nous y arrêter aujourd'hui. Mais il est aisé de comprendre combien un pareil accessoire détruit l'unité du poème. Les épisodes, chez Homère et Virgile, sont loin d'avoir un tel développement, et se rattachent d'ailleurs de plus près au sujet.

Nous avons remarqué que le poète semblait avoir indiqué lui-même, au début du livre septième, la critique que nous faisons ici, lorsqu'il montre Jupiter irrité contre les Grecs, qui diffèrent l'heure des combats :

« Atque ea cunctantes Tyrii primordia belli
Jupiter haud æquo respexit corde Pelasgos. »

Le poème de Stace pèche donc, comme celui de Valérius Flaccus, et en général comme tous ceux de la décadence, par l'absence d'unité. Mais en revanche nous pouvons y louer une grande variété et une certaine richesse d'invention.

Les personnages que Stace fait agir sont assez bien caractérisés. On leur a reproché cependant de porter à l'excès les passions dont ils sont animés. Cette critique est juste et méritée. C'est le défaut commun à tous les

poètes de cette époque, d'exagérer partout les peintures: ils ne touchent rien qu'ils ne le chargent: leurs couleurs sont vives, mais trop fortes. Stace en a fait ainsi pour ses personnages: mais à cela près, il a su leur donner à tous une physionomie distincte, et par suite, de l'intérêt.

La Thébaïde ne manque pas non plus de scènes vives et quelquefois touchantes. Malheureusement le faux goût du temps y intervient trop souvent et détruit l'intérêt que l'on commençait à y prendre. Elles servent néanmoins à varier le poëme, que soutient aussi l'emploi d'un merveilleux un peu froid, il faut bien l'avouer, il l'est déjà chez Virgile; mais, comme chez Virgile, traité le plus souvent d'une manière ingénieuse et spirituelle. Aux formes consacrées et toujours trop prévues de l'intervention des dieux dans l'action, s'ajoutent quelques nouveautés assez curieuses. Nous voyons, par exemple, apparaître chez Stace, au milieu des anciens Dieux de l'Olympe, quelques-unes de ces divinités allégoriques dans lesquelles la religion des Romains aimait à personnifier tant de choses, en particulier les Vertus. Cette apothéose symbolique est finement exprimée par Cicéron dans cette phrase du *De natura Deorum*:

« Sequitur ut eadem sit in his (Diis), quae in genere humano, ratio, eadem veritas utrobique sit, eademque lex: quae est recti perceptio, pravi que depulsio.

Ex quo intelligitur prudentiam quoque et mentem a Diis ad homines pervenisse: ob eamque causam majorum institutis mens, fides, virtus, concordia consecratæ et
De nat. Deor. l. II. ch. 31. publice dedicatæ sunt. »

Par une nouveauté qui ne doit pas nous surprendre de la part d'un Romain, cette partie de la religion nationale intervient dans l'action épique empruntée par Stace à la Grèce.

Un oracle a attaché la victoire de Thèbes à la mort du dernier des héros, nés des dents du serpent que Cadmus avait semées. La déesse Vertu excite Ménécée, le fils de Créon, à se reconnaître dans cet oracle et à l'accomplir par un dévouement héroïque :

« Diva Jovis solio juxta comes, unde per orbem
Rara dari, terris que solet contingere virtus ;
Seu pater omnipotens tribuit, sive ipsa capaces
Elegit penetrare viros, cœlestibus ut nunc
Desiluit gavisa plagis : dant clara meanti
Theb. X 632 sq. Astra locum, quos que ipsa polis affixerat ignes. »

« Près du trône de Jupiter siège la vertu, sa divine compagne ; c'est de là qu'elle vient, mais rarement, visiter la terre, lorsque le dieu tout puissant accorde aux mortels cette faveur, ou qu'elle-même choisit pour son sanctuaire quelque âme digne d'elle, et comme aujourd'hui descend joyeuse des plages célestes. A son approche, se rangent pour lui faire place les astres brillants, et les

feux qu'elle-même a attachés à la voute azurée."

Les premiers vers sont dans le ton de Lucain, plus peut-être que dans le ton de Virgile : ils sont beaux, cependant. La peinture qui les suit et dans laquelle Stace montre la déesse Vertu s'avançant à travers le ciel, et les astres se retirant devant elle, a bien de l'affectation. Le dernier trait, spirituel sans doute, mais recherché, est une allusion aux apothéoses fréquentes qui se faisaient à Rome sous l'empire, et dont la république naissante avait elle-même donné le premier exemple, en plaçant Romulus au nombre des Dieux, sous le nom nouveau de Quirinus. Un pareil vers blesse un peu notre goût : mais à coup sûr il dut être fort applaudi dans les lectures publiques que Stace fit de son poëme.

Le mot _ut nunc_ (vers 635) est embarrassant. Peut-être faut-il entendre simplement "_comme maintenant_", c'est à dire comme en ce moment où la déesse va trouver Ménécée : ce sens paraît le plus naturel. Mais les nombreuses flatteries de Stace à Domitien nous autorisent à supposer qu'il y a peut-être ici une allusion indirecte au règne de l'empereur, avec qui la vertu serait venue s'asseoir sur le trône.

La déesse Piété, comme la déesse Vertu, a son rôle dans la _Thébaïde_. Elle descend du ciel sur la terre pour empêcher, s'il se peut, le fratricide qui va s'accomplir.

	"Jamdudum terris coetu que offensa Deorum Aversa coeli Pietas in parte sedebat. Non habitu quo nota prius, non ore sereno, Sed vittis exuta comam, fraterna que bella. Ceu soror infelix pugnantum, aut anxia mater, Deflebat."
Theb. liv. XI 456 Sq. (elle se bannissait elle-même: aversa)	"Depuis longtemps la Piété, bannie de la terre, bannie même de l'assemblée des Dieux, s'était retirée dans un lieu solitaire de l'Olympe. Dépouillée de son antique parure, la douleur peinte sur le visage, elle a rejeté les bandelettes qui arrêtaient ses cheveux. Souffrante, désolée, comme la mère et la sœur des combattants, elle pleurait le crime fraternel."
	Ce passage est curieux: il est en quelque sorte la condamnation par le poète du rôle que lui-même a donné aux Dieux dans son œuvre. Ils ne craignent pas de pousser au crime l'un ou l'autre des deux rivaux: ils se partagent eux-mêmes en deux camps dans cette coupable lutte: la Piété au contraire se détourne de tous à la fois. Ce reproche muet adressé aux Dieux est un peu la critique d'une partie du sujet. Nous en ajouterons une seconde. La Piété accuse la cruauté de Jupiter, la dureté des Parques: elle regrette d'être née elle-même, et elle s'en plaint à sa mère. Or sa mère, c'est la nature, le principe éternel qui a tout créé.(1) N'est-il pas singulier de voir intervenir cette cause abstraite des choses, qui n'-
(1) Quid me, ait, ut saevis animantum ac saepe deorum animis, principes Natura, creabas? (Theb. XI. 405)	

apparaît, avant Stace que chez les poètes philosophes, dans une œuvre où les Dieux de l'Olympe décident encore du sort des mortels? Stace est tombé dans une grave erreur en confondant ainsi ce qui doit être séparé : il ne faut pas relever à la fois d'Homère et de Virgile, par un côté, et de Lucrèce par l'autre.

Enfin, après la Piété et la Vertu, paraît une autre divinité du même genre, la Clémence, qui avait à Athènes un autel célèbre, Ελεου Βωμος. Les anciens ont fait plus d'une fois allusion à ce culte particulier, témoin Quintilien au cinquième livre de son *Institution Oratoire* :

(Instit. Orat. V, 11. § 38.) « An si misericordiam commendabo judici, nihil proderit quòd prudentissima civitas Atheniensium, non eam pro affectu, sed pro numine accepit ? »

On peut rapprocher cette phrase de celle de Cicéron que nous citions plus haut : elle la complète et l'explique. Voilà le secret et comme le procédé de ces apothéoses symboliques : d'une affection, d'un sentiment humain, on a fait une divinité.

Claudien, dans le poëme dont nous avons parlé au commencement de ce cours, *De bello Gildonico*, songe aussi à cet autel de la Clémence, dont l'établissement fait tant d'honneur à Athènes.

« Si flentibus aram
Et proprium miseris numen statuistis, Athenae... »

Le vers est beau, et la place même donnée au mot Athène ne manque pas de sentiment.

Stace a donc rappelé à son tour le culte de la déesse; près de son autel il conduit les mères et les femmes des chefs Argiens que les ordres inhumains de Créon privent des honneurs de la sépulture. Euripide, dans ses Suppliantes, a su mettre heureusement en scène cette belle situation. Il nous montre « dans le temple de Cérès, près de son autel, la mère de Thésée, Ethra, qui au retour des travaux de l'agriculture, est venue en ce lieu où germa le premier épi, offrir un sacrifice. Ethra s'est, à ce qu'il semble acquittée de ce pieux devoir, mais elle ne peut encore se retirer; des femmes en habits de deuil l'entourent de tous côtés, pressant ses genoux, et tendant vers elle des rameaux ornés de bandelettes, emblême révéré de la prière, armes redoutables des Suppliants. Ce sont les mères des sept guerriers morts récemment sous les murs de Thèbes, et qui viennent réclamer pour les restes de leurs fils, auxquels les Thébains refusent la sépulture, la protection d'Athènes. Plus loin sont les jeunes enfants qu'ils ont laissés orphelins, et au milieu d'eux, pleurant, et la tête voilée, le beau-père de Polynice, le roi d'Argos, Adraste. »

Mr. Patin, Tragiq. grecs, t. 3. p. 362.

En présentant un tableau du même genre, Stace, si souvent pénible et recherché, a su faire un morceau d'une grande beauté, et duquel le faux goût

du temps est à peu près absent. C'est le plus grand éloge que nous en puissions faire.

« Au milieu de la ville s'élevait un autel qui n'était consacré à aucune des divinités supérieures : la douce Clémence y a fixé son séjour, et les malheureux l'ont rendu sacré. »

« Urbe fuit media, nulli concessa potentum
Ara Deum : mitis posuit Clementia sedem,
Et miseri fecere sacrum. »

Thebaid., XII, 481 sq.

Ce dernier trait est fort beau : il y a quelque chose de grand à rapporter ainsi aux malheureux la consécration de cet autel. Ce qui suit n'est pas moins élevé :

« Là se pressent toujours de nouveaux suppliants : jamais aucun vœu n'y fut repoussé par un refus : toutes les prières sont écoutées. Jour et nuit l'accès en est libre, et il suffit de se plaindre pour se rendre propice la déesse. »

« Sine supplice nunquam
Illa novo : nulla damnavit vota repulsa.
Audit quicumque rogant : noctes que dies que
Ire datum, et solis numen placare querelis. »

Malheureusement, ce dernier vers, qui est fort beau, est la source d'un développement qu'un goût plus sévère se serait peut-être interdit. Le poète retombe un peu ici dans les habitudes de son temps. On le surprend à une de ces am-

plifications auxquelles on se plaisait tant alors :

« On l'honore à peu de frais ; point d'encens jeté dans la flamme ; point de sang répandu à grands flots sur ses autels ; des larmes seules les mouillent, et l'on n'y voit suspendus que des tresses lugubres de cheveux et des vêtements qu'ont laissés les malheureux rendus à un meilleur destin. »

« Parca superstitio : non thurea flamma, nec altus
Accipitur sanguis : lacrimis altaria sudant,
Mœstarum que super libamina serta (secta ?) comarum
Pendent, et vestes mutato sorte relictæ. »

L'expression de ces derniers vers est spirituelle, du moins, et même assez touchante. On en peut dire autant de ceux qui suivent : ils sont pleins d'agrément, et à la fois, animés discrètement par le sentiment :

« A l'entour est un bois tranquille où croissent des lauriers chargés de bandelettes, objet d'une profonde vénération, et l'olivier arbre des suppliants. Là nulle image de la déesse ; nulle statue d'airain qui reproduise ses traits : c'est dans le cœur des mortels qu'elle aime à habiter. »

« Mite nemus circa, cultu que insigne verendo,
Vittatæ laurus, et supplicis arbor olivæ.
Nulla autem effigies, nulli commissa metallo
Forma deæ ; mentes habitare et pectora gaudet. »

Le poète revient ensuite un peu sur ce qu'il a déjà dit. Ce n'est plus l'art consommé de Virgile :

« Toujours une foule tremblante et misérable environne et attriste ce lieu. »

« Semper habet trepidos, semper locus horret egenis
Cœtibus. »

Il est vrai que ce vers amène un trait charmant :

« Le bonheur seul ne connaît pas ces autels. »

« ignotæ tantum felicibus aræ. »

Suivent des souvenirs sur l'établissement de cet autel et l'institution du culte de la Clémence :

« Fama est, defensos acie, post busta paterni
Numinis, Herculeos sedem fundasse nepotes.
Fama minor factis : ipsos nam credere dignum
Cœlicolas, tellus quibus hospita semper Athenæ,
Ceu leges hominemque novum ritus que sacrorum,
Semina que in vacuas hinc descendentia terras.
Sic sacrasse loco commune animantibus ægris
Confugium, unde procul starent iræque, minæque,
Regna que, et a justis Fortuna recederet aris.
Jam tunc innumeræ norant altaria gentes.
Huc victi bellis, patria que e sede fugati,
Regnorum que inopes, scelerum que errore nocentes
Conveniunt, pacem que rogant : mox hospita sedes
Vicit et Œdipodæ furias, et funus Olynthi
Texit, et a misero matrem submovit Oreste. »

On voit dans tout ce morceau que le poëte a ressenti une émotion sincère : il y a beaucoup gagné ; l'expression de ces vers est assez simple et pure. A la fin seulement, le souvenir historique d'Olynthe, cette alliée perfide d'Athènes qui lui pardonna, jeté ainsi entre deux souvenirs mythologiques, celui d'Œdipe et celui d'Oreste, trouble un peu et déconcerte un moment l'esprit. Mais c'est un petit défaut que rachète bien l'ensemble du morceau vraiment remarquable d'ailleurs.

Arrivons cependant à ce qui doit être l'objet principal de notre étude : quelques passages de la Thébaïde que l'on peut mettre en parallèle avec le sixième livre de l'Enéïde. A l'exemple de ses prédécesseurs, Stace n'a pas négligé de varier la scène de son poëme, en la transportant tour à tour du ciel à la terre, et de la terre aux enfers. Il n'y a pas dans la Thébaïde moins de trois morceaux consacrés à ce dernier genre de tableaux.

Nous trouverons le premier au début du second livre.

Entre le dogme de la fatalité, qui ne laisse à l'homme qu'une faible part dans ses actes, et les soumet tous au destin, sans que ni lui, ni les Dieux eux-mêmes puissent y résister, et cet autre système qui nous rend responsables de nos crimes et de nos vertus, en reconnaissant notre libre arbitre, se place une doctrine intermédiaire substituant au destin les Dieux qui de leur gré poussent les hommes au mal, ou les retiennent dans la voie du bien.

C'est celle que Stace suit dans son poëme: on l'accepte difficilement. On peut s'y prêter et encore avec quelque peine, lorsqu'il s'agit de certaines divinités de nature passionnée, et présidant aux affections les plus violentes. Par exemple, chez Euripide, Vénus irrité et se vengeant sur Phèdre des dédains d'Hippolyte ne choque point absolument notre esprit; mais il n'en est pas de même lorsque Stace nous montre le souverain des Dieux, le Dieu très bon et très grand, Jupiter Optimus Maximus, excitant la haine fratricide d'Étéocle et de Polynice, et forçant la Piété à détourner de lui son visage. C'est cette conception malheureuse qui donne au poëte une première occasion de faire passer sous les yeux de son lecteur une scène des enfers.

Mercure, par l'ordre de Jupiter, va chercher dans le sombre empire l'ombre de Laïus, qui apparaît à Étéocle sous la figure du devin Tirésias, et l'excite contre Polynice. On voit ici comment Stace a cherché à renouveler ses modèles. On ne pénètre plus du monde des vivants dans la demeure des morts: on remonte au contraire des enfers sur la terre. L'ordre des peintures est renversé, et les choses déplacées ont quelque chance de paraître nouvelles. Elles ne le deviennent pas sans un mélange de subtilité qui nous rejette bien loin de Virgile, à qui Stace fait ici penser.

Le Mercure de Virgile traverse les airs aidé par les Zéphyrs:

(Eneid., IV, 223) « Vade age, nate, voca Zephyros, et labere pennis »

Celui de Stace n'a pas ce secours : c'est le poëte qui nous le fait remarquer, et il nous montre ainsi qu'il se souvient de Virgile, mais qu'il veut dire aussi quelque chose de nouveau. Son Mercure a grand'peine à faire mouvoir ses ailes dans les brouillards du monde souterrain :

« undique pigræ
Ire vetant nubes, et turbidus implicat aër.
Nec Zephyri rapuere gradum, sed fœda silentis
Aura poli. »

« De lourds nuages arrêtent sa marche ; une atmosphère épaisse l'enveloppe : il a, pour aider son vol, non l'haleine des Zéphyrs, mais le souffle impur qui règne dans le muet royaume. »

Le pendant de cette peinture est celle de l'ombre de Laïus. Stace s'arrête à nous dire qu'elle a bien de la peine à suivre son conducteur, à cause de la blessure que le vieillard a reçue autrefois de la main d'Œdipe. Il insiste sur ce détail jusqu'à le faire paraître ridicule. Il est dans le goût des anciens de nous montrer les ombres affectées encore des blessures reçues pendant la vie. C'est ainsi que Virgile a pu nous peindre Hector :

(Eneid., II, 273) « Vulnera quæ illa gerens quæ circum plurima muros
Accepit patrios. »

C'est ainsi que l'ombre de Déiphobe offre encore à Enée les horribles mutilations que les Grecs lui ont fait subir :

(Eneid., VI, 494) « Atque hic Priamiden laniatum corpore toto
Déiphobum vidit, lacerum crudeliter ora,
Ora, manus que ambas, populata que tempora raptis
Auribus, et truncas inhonesto vulnere nares. »

Enfin, voici dans Silius Italicus une ombre qui porte aussi la marque des coups dont elle est morte : c'est Virginie :

Silius Ital. Punic. XIII, 824 « Virginia juxta
Cerne, cruentato vulnus sub pectore servat,
Tristia defensi ferro monumenta pudoris. »

Ce sont d'assez beaux vers, comme on en trouve parfois chez ce poète qui mérite d'ailleurs d'être traité avec sévérité.

Toutes ces fictions sont donc vraisemblables, et le goût n'en est pas choqué, du moins lorsqu'on se place au point de vue des anciens. Mais que Stace nous montre Laïus s'appuyant pour marcher sur la baguette de Mercure, comme l'entend l'ancien scoliaste, soit simplement sur un bâton comme le texte semble le dire, c'est abuser des conventions de la fable jusqu'à tomber dans la caricature :

« It tamen, et medica firmat vestigia virga. »
Sans compter le peu de rapport qui se trouve entre ce détail et l'idée d'une marche aérienne ; on est ici bien loin de cette parfaite vraisemblance que Virgile recherche avec tant de soin jusque dans les choses les plus merveilleuses.

Stace a d'ailleurs eu le tort de rappeler trop directement un vers bien connu de Virgile :

« Trunca manum pinus regit et vestigia firmat. »
(Æneid., III, 659).

L'emploi même du mot medica, dans le sens d'adjutiva, est bien singulier, et quoique nous soyons des modernes, nous avons le droit de le reprocher à Stace.

Hâtons-nous pourtant d'ajouter qu'à côté de ce mauvais goût, il y a des traits heureux. Voici que Laïus précédé de Mercure quitte la demeure infernale : les autres ombres demeurent frappées d'étonnement ; le sombre empire est lui-même stupéfait :

(Theb., II, 12) « Tum steriles luci, possessaque Manibus arva,
Et ferrugineum nemus adstupet, ipsaque tellus
Miratur patuisse retro. »

On voudrait retrancher ce dernier trait. Quelle affectation ! Pour en avoir la mesure, il suffit de comparer ces vers à un passage de Virgile qui renferme aussi une hyperbole poétique, mais pleine de naturel et de vérité. C'est au huitième livre de l'Énéide : Énée quitte son camp et s'embarque sur le Tibre pour

aller demander le secours d'Evandre contre les Rutules. Ses vaisseaux s'engagent dans le fleuve. A ce spectacle inaccoutumé les rivages du Tibre s'étonnent. Rien de plus hardi que cette supposition : mais le poète a su la faire paraître naturelle :

Eneid., VIII. 91 sq.

« Labitur uncta vadis abies : mirantur et undæ,
Miratur nemus insuetum fulgentia longe
Scuta virum fluvio pictas que innare carinas. »

Ce naturel ne se retrouve pas chez Stace : mais l'idée même de ce développement nous semble assez heureuse. Après avoir montré les ombres étonnées du départ de Laïus, il prête à quelques-unes un sentiment d'envie, que ce privilège leur fait éprouver :

« Nec livida tabes
Invidiæ, functis quanquam et jam lumine cassis
Defuit .. »

Supposer de cette façon la persévérance des vices de la vie au sein même de la mort, c'est un caprice du poète qui peut sembler piquant, mais qui manque aussi de vraisemblance. On comprendrait bien mieux l'Envie personnifiée, telle que Voltaire l'a peinte dans la Henriade.

« Elle aperçoit Henri, se détourne, et soupire. »

Stace ne se contente pas de prêter aux ombres ce sentiment jaloux ; il fait parler l'une d'elles :

« Vade, ait, ô felix . . . .

. . . .
Heu! dulces visura polos, solemque relictum,
Et virides terras, et puros fontibus amnes. »

Il y a beaucoup de grâce dans ces vers, et, on doit le dire à la louange de Stace, ces regrets de la vie et de ce qu'elle a d'aimable sont exprimés d'une manière poétique. Ce sont les sentiments qu'Homère et Polygnote, dans les peintures dont nous avons parlé, avaient prêtés aux morts, que Virgile et d'autres après lui avaient remplacés par une sorte d'indifférence et de sérénité, du moins chez les âmes pures ou souillées de fautes involontaires. Il n'y a guère que les suicides qui regrettent la vie dans l'Énéide : encore ces regrets ne sont-ils pas de même nature que ceux qu'Homère et Stace, à son exemple, peignent chez les héros de leurs poëmes :

Æneid., VI, 436

« Quam vellent æthere in alto
Nunc et pauperiem et duros perferre labores ! »

Partout ailleurs Virgile fait exprimer à ses personnages des sentiments contraires ; et lui-même contredisant Homère par une raison supérieure, nous dit que les âmes, pour consentir à revivre, ont besoin de boire aux eaux du Léthé :

ib. 748.
Cf. ib. 719.

« Has omnes ubi mille rotam volvere per annos,
Lethæum ad fluvium Deus evocat agmine magno,
Scilicet immemores supera ut convexa revisant,

Rursus et incipiant in corpora velle reverti. »

Nous avons vu Valerius Flaccus (Argonaut. I, 846) adopter la même opinion, et attribuer aux âmes après la mort une espèce de félicité que les vivants ne peuvent imaginer. Stace est bien loin de cette tradition meilleure. Ses vers du reste sont fort spirituels et se terminent par un trait piquant de caractère, où le sentiment n'a pas moins de naturel, que l'expression de simplicité. L'ombre jalouse qui voit avec envie le privilège accordé par les Dieux à celle de Laïus, se console en pensant que le retour n'en sera que plus triste pour elle :

Thebaid., II, 25. « Tristior has iterum tamen intratura tenebras. »

Il nous faudra revenir sur ce morceau curieux à étudier. Finissons par une remarque générale. Ce qui doit nous frapper dans l'usage de la fable chez les poètes de la décadence, c'est le caprice et la fantaisie. L'un et l'autre sont étrangers à Virgile, qui suit fidèlement, religieusement la tradition. Pour Stace au contraire, et pour les poètes de son temps, la tradition n'est que le point de départ de leurs propres imaginations.

Emile Jacob.

53e. Leçon.

imitations du VIe. Livre par Stace (Suite).

——————— par Claudien.

53e leçon. *

Imitations du VIe Livre par Stace (Suite) par Claudien.

Pour sortir des Enfers, il faut passer inévitablement devant la loge de Cerbère. — On a le lieu commun sur sa route. — Pour se sauver de l'écueil, nulle ressource que la recherche:

Omnes capitum surrexit hiatus
Saevus et intranti populo.
(Theb. II. 27)

" Il souleva toutes ses têtes béantes, ce monstre qui s'irrite même contre ceux qui arrivent."

Virgile avait dit (Georg. IV. 483) ... tenuitque inhians tria Cerberus ora c'est l'expression simple, qui ne suffit plus.

Il y a là une sorte de traduction subtile, ou plutôt de contradiction de ce qu'a dit Hésiode des mœurs du Chien des Enfers.

A la description, dans Virgile, de l'antre de l'Averne entrée des Enfers, correspond, ici, pour en faire sortir Mercure et l'ombre de Laïus, l'antre du Ténare, creusé aux côtes de Laconie, dans les flancs de la montagne qui forme le promontoire de Malée.

Il y a là quelques beaux traits descriptifs avec beaucoup de recherche.

L'auteur se travaille pour exprimer la hauteur de la montagne.

Virgile, en pareille occasion, atteignait l'effet

* Copie des notes communiquées par le professeur.

cherché, à moins de frais :

Stabat acuta silex, praecisis undique saxis,
Speluncae dorso insurgens, altissima visu,
Dirarum nidis domus opportuna volucrum.
(Aneid. VIII, 233)

"Un pic aigu, aux flancs de toutes parts escarpés, s'élevait sur le dos de la caverne, à une hauteur où l'œil atteignait à peine, asyle commode aux nids des oiseaux de carnage."

Tout l'artifice de Virgile est de saisir et de marquer simplement les traits caractéristiques, et dans l'ordre où ils s'offriraient au spectateur réel : de faire, comme on le fait tout naturellement, mesurer par deux fois, de haut en bas, de bas en haut, la hauteur du rocher, et de la faire comprendre par ce détail qui s'adresse à la réflexion, que son faîte est occupé par les nids des oiseaux de proie.

Chez Stace, vous voyez des tours extraordinaires et déclamatoires :

Nullos admittit culmine visus.
v. 34.
Tantum fessis insiditur astris
v. 36.
Summos nec praepetis alae
Plausus adit colles
v. 39-40.

Vous y voyez aussi, comme il a été dit plus haut, de beaux traits descriptifs :

Stat sublimis apex, ventosque imbresque serenus
Despicit.

(v. 35)

Cf. Stabat acuta silex. (Æn. VIII, 233.)

« Son haut sommet s'élève, dédaignant, dans sa sérénité, les vents et les orages. »

Ast ubi prona dies, longos super æquora fines
Exigit, atque ingens medio natat umbra profundo.

(v. 41-42).

« Mais quand le jour est sur son déclin, elle semble se prolonger au loin sur les flots, où son ombre immense nage à la surface de l'abîme. »

C'est un mélange de bon et de mauvais qui ne permet ni louange ni blâme sans restriction.

Voici encore d'assez beaux vers sur cette entrée des Enfers, de beaux vers où domine encore la fantaisie poétique :

...... perhibent si vera coloni,
Stridor ibi, et gemitus pœnarum, atroque tumultu
Fervet ager : sæpe Eumenidum vocesq. manusq.
In medium sonuere diem, Letiq. triformis
Janitor agricolas campis auditus abegit.

(Theb. II, v. 50 Seq.)

« S'il faut en croire les habitants de cette contrée, là se font entendre des bruits sinistres, celui

des châtiments et des plaintes, un sombre murmure qui trouble la campagne; souvent la voix des Euménides, le retentissement de leur main vengeresse, y pénètrent même à la clarté du jour, et les aboiements du portier à triple forme des domaines de la Mort, arrivent à l'oreille du cultivateur qu'ils chassent de ses champs."

On voit que son imagination travaille, et assez heureusement, sinon avec simplicité, sur la contiguïté du séjour des morts et du séjour des vivants.

L'arrivée au séjour de la vie est exprimée assez heureusement:

Hac et tunc fusca voluceo deus obsitus umbra,
Exilit ad superos, infernaque nubila vultu
Discutit, et vivis afflatibus ora serenat. (v. 55.57)

"Enveloppé de ces noires ombres, le dieu ailé s'élance vers les régions supérieures, secoue les brouillards qui voilent son visage, et le rafraîchit au souffle de la vie."

Rencontre dans les airs du Sommeil, Sopor, se retirant respectueusement devant un dieu plus considérable; cédant le haut du pavé:

recto decedit limite cœli.

(v. 61)

Vue des astres offerte à l'ombre de Laïus, et souvenir bien prétentieux des vers stoïciens de Virgile sur l'origine commune des âmes:

Inferior volat umbra deo, praerepta que noscit
Sidera, principium que sui.

(v. 62)

"Au dessus du Dieu vole l'ombre ; elle aperçoit ces astres que lui a ravis le parricide, ces astres principes de son être."

Il y a bien peu de goût à faire de l'ombre de Rufin une ombre Stoïcienne qui reconnaît dans l'éther son berceau.

Ici nouvel exemple de ces accidents de la subtilité qui la conduisent presque jusqu'au ridicule.

Rufin à la vue de son palais, et, sur le faîte, du char où il périt, est saisi d'horreur et recule. – A la bonne heure. – Mais la violence de Mercure pour le contraindre, l'influence du Caducée qui l'entraîne malgré lui, est presque aussi ridicule que son bâton de voyageur :

Paene retro turbatus abit, nec summa tonantis
Jussa, nec Arcadiae retinent spiramina virgae.

(Ch. II, v. 69-70)

"Peu s'en faut que dans son trouble il ne s'échappe, sans être retenu par les ordres du dieu de la foudre, et par la puissante influence de la baguette Arcadienne."

(Sans compter encore le vague et l'obscurité de ce spiramina).

Avec tout cela, il y a un effort ingénieux pour

rajeunir l'ancien thème. On ne peut l'approuver en tout, mais il ne faut pas non plus le trop dédaigner.

II. II

Theb. VIII. 794 sqq. VIII. 1. sqq.

Cherchons vers l'autre extrémité du poème, un passage correspondant. — C'est une descente aux Enfers, mais fort étrange. Le point de départ était donné par la fable; Stace y a ajouté, comme toujours, avec esprit et avec recherche.

Amphiaraüs a combattu sous la protection d'Apollon, porté auprès de lui sur son char. Il a accompli bien des hauts faits, mais le moment de sa mort irrévocable est arrivé. Le Dieu affligé le quitte.

Il ne doit pas périr comme un autre mortel; il doit être englouti vivant, avec ses armes, son char, dans les abîmes de la terre et descendre ainsi au séjour des morts.

(VII, 794 sqq).

Le poète peint avec talent, mais recherche, le tremblement de terre qui annonce et commence le prodige; l'étonnement et l'effroi des combattants qui cessent de combattre.

Il compare spirituellement et subtilement cette scène à celle qu'offrirait un combat naval interrompu

par une tempête :

Sic ubi navales miscet super aequora pugnas
Contempto Bellona mari, si forte benigna
Tempestas, sibi quisque cavent, ensesque recondit
Mors alia et socii pacem fecere timores.

(v. 801-807).

« Ainsi quand, méprisant les dangers de la mer, Bellone engage un combat sur les flots, s'il s'élève une tempête heureuse et bienveillante, chacun tremble pour soi, la crainte d'une autre mort fait rentrer l'épée dans le fourreau, et une alliance de terreurs rétablit la paix. »

Talis erat Campo belli fluctantis imago.

(v. 808. de raept. Proserp. I.)

« Telle était dans la plaine la flottante image de la guerre. »

Comme Claudien décrivant l'Etna, et expliquant le volcan tantôt par des causes naturelles, tantôt par la cause mythologique de la contrainte et des efforts d'Encelade, explications qui s'excluent mutuellement ;

Stace, avant lui, explique physiquement de diverses manières ce tremblement de terre, dispensé qu'il était de ces explications par la cause merveilleuse qu'il y mêle (les coups du trident de Neptune) et l'idée de la volonté du destin et des Dieux qui,

selon lui, y préside.

Il arrive au déchirement de la terre, à la formation subite d'un abîme ouvert jusqu'aux Enfers et par lequel est précipité le héros.

Il y a là d'assez beaux vers:

(VII. 816 sqq.)

...Ecce alte praeceps humus ore profundo
Dissilit, in que vicem tremuerunt sidera et umbrae.
Illum ingens haurit specus, et transire parantes
Mergit equos: non arma manu, non frena remisit:
Sicut erat, rectos defert in Tartara currus,
Respexit que cadens caelum, campum que coire
Ingemuit, donec levior distantia rursus
Miscuit arva tremor, lucem que exclusit Averno.

" Voilà que la terre qui s'écarte et s'enfonce, ouvre un immense abîme, et que tremblent d'un effroi réciproque les astres et les ombres. Le gouffre engloutit Amphiaraüs avec ses chevaux élancés. Ses mains n'ont quitté ni les armes, ni les rênes; il descend, comme il était, debout sur son char dans le Tartare. Tombant, il regarde le ciel, gémit de voir la terre se refermer sur sa tête, quand un mouvement plus faible rapproche ses parties séparées et dérobe la vue du jour à l'Averne."

Au commencement du livre VIII, le poète s'applique à exprimer l'effet produit par cet événement

étrange dans les Enfers.

Si l'on veut bien comprendre la distance qui sépare la grandeur simple, des efforts du bel-esprit pour la contrefaire ou la dépasser, il faut relire ce beau passage d'Homère qu'admirait tant Longin et que Boileau a si bien traduit (Iliade Y, 47. 399) :

"L'enfer s'émeut au bruit", etc.

(Traité du Sublime, chap. VII).

Il n'y a là que de grands traits, sans ces développements impétueux, ces subtilités où de telles images périssent. Si on les détaille trop curieusement, elles perdent leur vraisemblance poétique; elles cessent d'être crues, de frapper, d'effrayer.

C'est ce qui arrive à Stace, comme à tous ces poètes qui travaillent sur la fable au gré de leur fantaisie. Stace s'étend sur l'étonnement des habitants de l'autre monde à la vue de ce nouvel habitant, que n'envoient ni le bucher, ni l'urne, que l'Euménide n'a pas éclairé de son flambeau, que Proserpine n'a pas inscrit; tout couvert encore, au sortir du combat, de sueur, de poussière et de sang:

Horror habet cunctos; Stygiis mirantur in oris
Tela et equos, corpusque novum: neque enim ignibus artus
Conditus, aut mœsta niger adventabat ab urna;
Sed belli sudore calens, clypeumque cruentis

Roribus, et scissi respersus pulvere campi.
(VIII, 4. 199)

Cela n'est pas sans effet ; mais Stace, comme toujours, arrive par le détail, à des traits recherchés voisins du ridicule :

quin comminus ipsa
Fatorum deprensa colus ; viso que parentes
Augure, tunc demum rumpebant stamina Parcæ.
(Theb. VIII, 11 seq).

" Le fuseau des destinées est surpris et arrêté dans son mouvement, et, à la vue de l'augure, les Parques rompent leur trame. "

Je n'aime pas beaucoup non plus ce sentiment jaloux de Caron

Fremens . . . .
Admissos non per sua flumina Manes.
(v. 20).

" irrité qu'il y ait des Manes qui ne passent point par son fleuve. "

Mais c'est bien pis quand le poète arrivant à Pluton, et développant ce qu' Homère n'a qu'indiqué, prête au dieu surpris et irrité un long discours plein d'idées des plus recherchées sur l'affront qu'il croit lui être fait, sur la vengeance qu'il en tirera.

Il serait long de montrer en détail les dé-

fants de ce passage; il vaut mieux lire les vers assez frappants qui précèdent, et où le poëte a peint Pluton et sa Cour surpris par le spectacle subit de la chute d'Amphiaraüs. Cela est d'ailleurs plus de notre sujet comme reproduction, renouvellement plus ou moins heureux, des tableaux de Virgile:

(VIII. 20 sqq.)

Forte sedens media regni infelicis in arce,
Dux Erebi, populos poscebat crimina vitæ,
Nil hominum miserans, iratus que omnibus umbris.
Stant Furiæ circum, variæ que ex ordine mortes,
Sæva que multisonas exercet Pœna catenas.
Fata ferunt animas et eodem pollice damnant.
Vincit opus: juxta Minos cum fratre verendo
Jura bonus meliora monet, regem que cruentum
Temperat. Adsistunt lacrimis atque igne tumentes
Cocytos Phlegethonque, et Styx perjuria divûm
Arguit. Ille autem supera compage soluta,
Nec solitus sentire metus, expavit oborta
Sidera, jucunda que offensus luce profatur: &a.

"Le roi de l'Érèbe était assis dans son triste palais, demandant compte aux hommes des crimes de leur vie, sans pitié pour eux, irrité contre toutes les ombres. Autour de lui se tiennent les Furies, et les morts de toutes sortes, et le châtiment qui fait retentir le bruit de ses chaînes. Les déesses des

destinées apportent les âmes, et leur pouce renversé les condamne aussitôt. L'ouvrage presse. Minos est là avec son frère vénérable, enseignant au Roi cruel une meilleure justice, tempérant son courroux. Là comparaissent les fleuves grossis de larmes et de feux, le Cocyte, le Phlégéthon, le Styx convainquant les dieux de parjure. Quand la voûte supérieure s'ébranle, le dieu, peu accoutumé à la crainte, s'épouvante à la vue des astres, et blessé par la douce lumière, il s'écrie:"

Cela est assez beau, simplicité à part.

(Georg. IV, 470) Nescia que humanis precibus mansuescere corda est simple.

Mais ce Pluton que ses assesseurs Minos et Rhadamanthe sont obligés de modérer et de rappeler au droit;

Mais les Parques condamnant du même pouce qui tord leur trame;

Mais ces fleuves changés en témoins, ce Styx déposant contre les parjures des dieux:

Tout cela n'est pas simple.

On sent le caprice d'un homme d'esprit qui se joue de son sujet.

III

Theb. IV. 406 399 — 645, évocation des (239 vers)

morts par Tirésias, sur l'ordre d'Étéocle. Apparition de l'ombre de Laïus.

Il y avait déjà dans l'Œdipe de Sénèque une évocation toute semblable. Elle y était racontée par Créon, qui, sur l'ordre d'Œdipe, avait assisté à l'évocation et aux révélations de Laïus.

La marche des deux morceaux est absolument la même. Il semble que ce soient deux compositions d'écoliers de talent faites sur une même matière.

Les Grecs du sujet le plus simple tiraient des trésors de sentiment. Sénèque, à l'étroit dans ce qui leur a suffi, cherche les lieux communs descriptifs. Dans son Œdipe, il n'y a pas moins de deux descriptions fort longues de la peste, et deux autres immenses morceaux descriptifs :

Celui-ci, l'évocation des morts
(acte III. sc. 1. v. 510 sqq)
et un autre qui précède (acte II, sc. 2. v. 291 sqq)
où Tirésias, assisté de sa fille Manto, offre un sacrifice et consulte inutilement les entrailles des victimes.

Il reste peu de place dans la pièce pour les passions, les sentiments, à côté de ces lieux communs descriptifs, reproduits tous deux par Stace avec leur longueur et leur faux goût.

La longueur de ce morceau tient, comme celle

des deux morceaux de Sénèque, à l'emploi des ressources trop faciles de l'amplification.

Le développement inutile de ce que la précision de Virgile aurait ou abrégé, ou même supprimé, est un des caractères de la poésie épique à cette époque, de la manière de Stace, en particulier, et ce dernier morceau en offre bien des exemples.

Il offre des exemples aussi non moins nombreux de cette exagération, de cette recherche qui tiennent Stace, comme les autres auteurs d'épopée de cette époque, si loin de la vérité Virgilienne.

Voici de l'affectation du style un exemple qui se présente d'abord :

Etéocle, effrayé par certains prodiges, a consulté l'antique devin Tirésias, devin aveugle, mais très clairvoyant. Voici en quels termes cela est annoncé :

Longævi rex vatis opem tenebrasque sagaces
Tiresiæ
Consulit ...
(IV, 407)

Consulit tenebras sagacis Tiresiæ !

Le contraste de la cécité du devin et de sa clairvoyance est souvent dans l'Œdipe de Sophocle, mais non en de pareils termes.

Voilà pour l'affectation ; c'est maintenant le tour de l'amplification qui reviendra souvent.

Énumération des divers genres de divination, auxquels Tirésias préfère l'évocation des morts, 409 sqq.*

Longue description des lieux qui en seront le théâtre.

Stace qui doit (VI. 90 sqq) faire de si spirituels efforts pour exprimer l'antiquité de la forêt de Némée, où l'on coupe le bois nécessaire au bucher du petit Archemore, développant le

Itur in antiquam silvam stabula alta ferarum.
(Aeneid. VI, 179)

se livre ici à un développement de ce genre au sujet d'une autre forêt dont il aurait pu se passer, car il ne fait que la traverser pour arriver au lieu choisi par Tirésias.

Il s'applique avec talent, mais recherche, à en rendre l'antiquité, la profondeur, l'épaisseur impénétrables et au soleil et aux vents, l'obscurité, la sainte horreur, car elle est consacrée à Diane, qui y a de nombreuses images et qui souvent la visite en revenant de jouer aux Enfers son rôle d'Hécate.

Le poète lutte visiblement contre la belle description de la forêt de Marseille, dans la *Pharsale*, III. 399, morceau plus original, Lucain faisant de cette terrible forêt un des sanctuaires de la religion des Druides.

Il serait intéressant de faire entre les deux morceaux un parallèle qui, malgré quelques beaux

*Ainsi faisait chez Lucain (VI, 423 sqq.) Sextus Pompée. Le fond des deux passages est le même, la forme seule varie. Il y a ainsi dans cette poésie, usée par un long exercice, certains thèmes du domaine public, qui passent de l'un à l'autre.

* Stace a encore un modèle plus direct dans la description de la forêt, où Sénèque suppose qu'a lieu l'évocation des morts racontée à Œdipe par Créon. (Œd. act. III, sc. 1. v. 530-547) 17 vers.

traits de Stace, serait certainement à l'avantage de celui de Lucain. *

Le tableau de Stace, d'une couleur sombre, se termine par l'image gracieuse du sommeil de Diane après sa chasse, image qui trouble peut-être l'harmonie lugubre de toutes ces peintures, mais qui a de l'agrément :

Est ubi fessa jugis, dulcesque altissima somnos
Lux movet, hic late jaculis circum undique
- finis,
Effusam pharetra cervicem excepta quiescit.
(IV, 431)

" Quand elle s'est fatiguée sur les sommets des montagnes, et que la lumière répandue du haut du ciel invite au doux sommeil, c'est là que, parmi ses traits au loin répandus à terre, la tête mollement appuyée sur son carquois, elle repose. "

Après la description de la forêt vient celle du champ autrefois ensemencé des dents du dragon de Mars par Cadmus. Des bruits y sortent de la terre, comme si les guerriers qu'elle produisit et qu'elle ensevelit y combattaient encore. Les cultivateurs en éprouvent le même effroi que cause ailleurs aux habitants des environs du Ténare les bruits venus des Enfers :

fugit incepto tremebundus ab arvo
Agricola, insanique domum rediere juvenci.
v. 441.

« Le laboureur fuit tout tremblant son sillon commencé, et ses bœufs, emportés par leur effroi, reviennent d'eux-mêmes à l'étable. »

Il y a chez Stace, peut-être, un double souvenir :

Celui des laboureurs de Virgile dont le soc rencontre dans le sillon entr'ouvert les débris de la guerre civile :

Scilicet et tempus veniet cum finibus illis,
Agricola incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabra rubigine pila,
Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes,
Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.
(Virg. Georg. I. 493).

Celui de ces autres laboureurs de Lucain qu'épouvante l'ombre de Marius échappée de son tombeau brisé :

Tollentem que caput, gelidas Anienis ad undas,
Agricolæ fracto Marium fugere sepulcro.
(Phars. I. 582).

Ces souvenirs, l'émulation qu'ils éveillent, les luttes qu'ils suscitent ne sont pas sans intérêt. On aime à voir l'inspiration passer de poète en poète, quand ces reproductions sont étrangères aux procédés d'une imitation servile.

Passons rapidement sur une autre amplification.

Virgile (Æneid. VI, 243-254) a consacré onze vers à la peinture du sacrifice funèbre qui précède la descente aux Enfers.

Stace (IV. 449-472) suivant le modèle de l'intempérance descriptive de Sénèque dans les deux scènes indiquées,* en remplit vingt-trois du détail des cérémonies préparatoires auxquelles se livrent Tirésias et sa fille Manto, détail froidement descriptif, sans autre intérêt que de montrer la facilité recherchée de Stace.

Les fosses sont creusées, le sang des victimes y a coulé, les buchers dressés en l'honneur des dieux infernaux se sont allumés. Le poète prend la peine inutile de dire

---

* l'une, II. 2, où sur le théâtre même (ce qui indique qu'il n'y avait pas de scène, de représentation pour un tel ouvrage, et pour les autres riches en spectacles impossibles de ce genre) où sur le théâtre même en présence d'Oedipe, Tirésias préside, par l'intermédiaire de sa fille Manto, aux longs détails d'un sacrifice et de la pratique de l'art des aruspices
(291-383)
92 vers !

l'autre, III. 1. où (non plus en action, mais en récit, dans un récit fait par Créon, témoin de ce qui s'est passé), le même Tirésias prépare l'évocation, d'où doit sortir l'éclaircissement du sort d'Oedipe par les pratiques usitées
(v. 550 sqq.).

comment l'aveugle Tirésias en est averti:

illi nam plurimus ardor anhelas
Ante genas, implet que cavos vapor igneus orbes.
(IV, 470.)

Quel trait mesquin et voisin du ridicule!

Invocation de Tirésias (473 sqq) * Il appelle les morts, et leur prescrit un ordre symétrique qui rappelle la régularité administrative que nous avons reprochée aux Enfers de Silius Italicus. Les ombres heureuses arriveront sous la conduite du fils d'Hécate, Persée, et de Mercure, les autres sous celle de Tisiphone, et Cerbère se dispensera d'inquiéter leur sortie:

Nec lucis egentes
Cerberus occursu capitum retorqueat umbras.
(487)

Combien cela est loin de la grandeur, de la simplicité, de la rapidité d'Homère et de Virgile!

*Comme chez Sénèque, III, 1 v. 559. sqq 567. sqq.

Ce qui succède (488 sqq) sur l'effroi d'Etéocle représenté vraiment comme trop peureux, bien qu'exprimé en vers pompeux et relevé par une comparaison de style élevé, approche fort du ridicule, auquel nous voyons que le mauvais goût, comme par une sorte de punition fatale, ne manquent pas d'aboutir.

Nos magiciens s'indignent quand les Enfers résistent à la puissance de leurs maléfices, ils les gourmandent, ils les menacent: ainsi fait ici

Tirésias, dans un passage curieux, vers 500 sqq:

Ne tenues annos, nubem que hanc frontis opacæ
Spernite ne, moneo, et nobis servire facultas.
Scimus enim et quidquam dici, nosci que timetis,
Et turbare Hecaten, ni te, Thymbræe, vererer:
Et triplicis mundi summum, quem scire nefastum est:
Illum sed taceo, prohibet tranquilla senectus.
Jam que ego vos... (v. 512 sqq).

"Ne méprisez pas, je vous le dis, mes années fragiles et le nuage de mes yeux éteints; à moi aussi il vous faut obéir. Car je sais tout ce que vous craignez qui soit dit, et que l'on connaisse; je sais comment troubler Hécate, si je n'étais retenu par mon respect pour toi, ô Apollon; le nom du souverain maître du triple monde, mais je le hais, retenu par ma tranquille vieillesse. — Craignez que, etc." *

La menace est extraordinaire: il sait le nom d'un dieu suprême, supérieur à tous ceux qu'on adore; il menace de prononcer ce nom redoutable. Un passage de cette sorte n'a pas dû désabuser Dante qui croyait Stace chrétien.

Tirésias, en finissant, imite le Quos ego de Neptune au 1er livre de l'Enéide; mais aussitôt sa fille Manto l'avertit qu'il est obéi.

Il l'était plus tôt chez Sénèque:

Audior, vates ait.

* Le magicien Ismen tient le même langage, visiblement imité de Stace, dans la Jérusalem délivrée (C. XIII. St. 10e).

rata verba fudi.

(III. I, v. 570)

Ici on lui dit :

Audiris, genitor, vulgus que exsangue propinquat.

(IV, 519).

Ici chez les deux poëtes, une vue des Enfers qui se dévoile, dans la tragédie (572. 599) à l'aveugle Tirésias, dans le poëme (520 599) à Manto.

Les deux passages seraient intéressants à comparer et à rapprocher des peintures de Virgile.

On retrouverait de nouveau chez le poëte tragique les fléaux ministres de la Mort :

Luctus evellens comam,
Aegre que lassum sustinens morbus caput,
Gravis senectus sibi met et prudens metus.

(Seneq. Œdip. III. 1. 592).

On y retrouverait, mais plus nombreuses et moins choisies, moins appropriées à la tristesse du sujet, les comparaisons par lesquelles Virgile (Eneide, VI, 309-312) exprime l'empressement et la multitude des ombres :

Non tam caducas, etc.

(Seneq. Œdipe. III. 1. 600-606).

L'une, chez Virgile, contient les noms des assesseurs : chez Stace, ceux des ombres à juger. ?

Il en est de même chez Stace qui, récapitulant tout ce qui compose le séjour infernal, ses fleuves, son Elysée, son Tartare, son roi, avec ses ministres, ses juges,

des Furies, semble traduire Virgile, par exemple, dans ce passage :

Arbiter hos dura versat Gortynius urna,
Vera minis poscens, adigitque expromere vitas
Usque retro et tandem pœnarum lucra fateri
(Stace, Theb. IV. 530) *

“ Minos tire leurs noms de son urne redoutable, ses menaces leur arrachent la vérité, il les force de remonter en arrière dans leur vie, de la dévoiler, d'avouer enfin par quoi ils ont acheté le châtiment.”

C'est Manto qui voit tout cela et le décrit à son père aveugle : description oiseuse, elle s'en aperçoit elle-même, ou plutôt le poëte qui lui fait dire fort à propos :

Quid tibi monstra Erebi, Scyllas et inane furentes
Centauros,** Solidoque intorta adamante Gigantum
Vincula, et angustam Centeni Ægæonis umbram ?
(v. 533)

“ Mais pourquoi te décrire les monstres de l'Erèbe, les Scyllas, les Centaures à la vaine fureur, les chaînes d'airain qui lient les membres des géants, et l'ombre si réduite d'Egéon aux cent bras ? ”

Tirésias est bien d'avis qu'il ne faut pas s'engager plus loin dans ce lieu commun.

Immo, ait, o nostræ regimen viresque senectæ,
Ne vulgato mihi : quis enim remeabile Saxum,

* Cf. Æn. VI, 431:
Nec vero hæ sine sorte datæ, sine judice sedes:
Quæsitor Minos urnam movet, ille silentum
Conciliumque vocat, vitasque et crimina discit.
(566)
Gnosius hæc Rhadamanthus habet, subigitque fateri
Quæ quis apud superos, furto lætatus inani,
Distulit in seram commissa piacula mortem.

** Cf. Æneid. VI, 286)
Centauri in foribus stabulant etc.

Fallentes que lacus, Tytion que alimenta volucrum,
Et caligantem longis Ixiona gyris
Nesciat? Ipse etiam, melior quum sanguis, opertas
Inspexi sedes, Hecate ducente, etc. (vers 536)

" O ma fille, guide et soutien de ma vieillesse, abstiens-toi de m'en parler: qui ne connaît le rocher qui toujours retombe, et les eaux attirantes et trompeuses, et l'aliment offert par Tytie aux vautours, et le vertige d'Ixion sur sa roue tournante? Moi-même, quand un sang meilleur courait dans mes veines, j'ai visité ces demeures sous la conduite d'Hécate..."

C'est ce que dit aussi la Sibylle de Virgile:

Sed me quum lucis Hecate præfecit Avernis,
Ipsa Deum pœnas docuit, per que omnia duxit.
(Én. VI. 564).

C'est ce que dit aussi le lecteur qui a vu tout cela dans Virgile.

Enfin l'apparition des morts commence. Ce sont, comme chez Sénèque (Œdipe III, 1) des morts thébains, empruntés aux annales fabuleuses de Thèbes.

Souvenirs mythologiques un peu froids, surtout quand on se rappelle l'intérêt puissant de cette revue, qui, chez Virgile, fait apparaître, tantôt des personnages connus d'Énée, ses adversaires Grecs, ses compagnons troyens, Déiphobe, Palinure, Didon;

tantôt les représentants futurs de l'histoire d'Albe, de Rome, de Rome depuis Romulus jusqu'à Auguste.

Mais que nous fait ce cortège de Cadmus et de toute sa postérité, qui ne sert qu'à introduire, après toutes les autres, l'ombre de Laïus, dont on attend surtout les révélations ?

Selon une disposition très fidèlement renouvelée de Sénèque (Œdipe, III, 1, 609 599)

Avec Laïus, reparaît le sujet et dans la tragédie et dans le poëme : il devait être plus tôt introduit, comme il l'eût été par Virgile.

La savante économie de Virgile, son sens droit, son goût sévère, manquent à toutes ces imitations d'un excellent original, condamnées

tantôt à une répétition servile,

tantôt à des nouveautés que la raison et le goût n'avouent pas toujours ;

Qui intéressent cependant par la lutte quelquefois heureuse, bien qu'inégale, de l'esprit et de ses raffinements, contre la vérité et la simplicité du génie.

Franchissons un vaste intervalle, où l'on pourrait sans doute recueillir des noms de poëtes, des titres de poëmes du genre épique et de Stace transportons-nous au représentant de ce genre dans le V

siècle de notre ère, sous Honorius, c'est-à-dire à Claudien; représentant glorieux, honoré par le Sénat d'une statue dont on croit avoir retrouvé l'inscription, *élevé par le Prince à de grandes charges.

* A Claudien, qui réunit le goût de Virgile et le génie d'Homère.

La poésie épique est encore et plus que jamais une convention littéraire, consistant en certaines formes consacrées, d'un facile et vulgaire usage.

Ces formes, Claudien s'en sert industrieusement, mais très froidement, car ce ne sont que des formes, sans vie intérieure.

La matière reçue, ou de sa situation politique qui lui impose force panégyrique, ou de son caprice littéraire qui lui conseille les redites de l'épopée, il ne songe qu'à l'orner, selon les procédés reçus.

Il est Alexandrin de naissance et d'éducation.

La philosophie, la mythologie, la géographie lui fournissent en abondance des ornements épisodiques qui sont sa grande affaire.

Il aime surtout la déclamation morale, la description, les souvenirs mythologiques; de là des épisodes sans fin qui l'arrêtent à tout instant, sans qu'il s'en plaigne.

Il vise à la noblesse et à l'élégance et il y atteint, mais non sans emphase, non sans recherche, comme ses devanciers,

Non surtout sans monotonie.

Ses vers, d'une intelligence plus facile que ceux des autres successeurs de Virgile, sont trop jetés dans le même moule, sans variété pour la coupe, le mouvement, le ton. De là, malgré la facilité de la lecture, une prompte fatigue. *

Ses ouvrages nombreux n'offrent pas une grande variété.

La poésie épique lui a fourni le commencement d'une Gigantomachie, les trois premiers livres de son De raptu Proserpinae...

Elle lui a donné en même temps le cadre de ses autres compositions, Panégyriques et Epithalames, consacrés particulièrement à la louange d'Honorius et de Stilicon, de Marie et de Serena leurs épouses, et où c'est surtout la figure de Stilicon qui domine.

On peut regarder comme d'autres Panégyriques, de même sujet, les livres De bello Gildonico, De bello Getico, qui se rapprochent par le sujet

* La versification de Claudien n'est pas sans analogie avec celle que nous avait faite, à la fin du dernier siècle, au commencement de celui-ci, la poursuite d'une dignité trop soutenue, d'une élégance trop artificielle, qui a dû subir un rajeunissement violent - un peu par le procédé des filles de Pélias.

et la forme mi-partie de fable et d'histoire, du genre de l'épopée historique.*

Il y faut joindre des ouvrages qui, sous une autre apparence, sont encore des panégyriques de Stilicon, étant consacrés à la satire de ses adversaires et de ses ennemis, les livres Contre Rufin, contre Eutrope.

Le cadre de tous ces ouvrages est à peu-près également mythologique.

La mythologie est pour Claudien ce qu'elle a été long-temps pour les modernes, une sorte de langue convenue, dont il use spirituellement pour le service de son dévouement politique, de son adulation.**

Voilà le merveilleux de Claudien.

Il comprend aussi des scènes infernales.

Quand il a fait mourir Rufin,*** il ne l'abandonne pas encore, et il le conduit dans les Enfers – décrits de nouveau d'après tant de descriptions et y renvoyant par des espèces d'allusions.

Il y a là plus d'un renvoi à Virgile, par exemple:

Hic post emeritam mortalia saecula vitam
Deveniunt: ibi nulla manent discrimina fati,
Nullus honos, vanoque exutum nomine regem
Proturbat plebeius egens. Quaesitor in alto

* Ces poëmes ne sont eux-mêmes que des panégyriques d'Honorius et surtout de Stilicon.

** Thomas (Essai sur les Eloges) dans un morceau éloquent, lui passe d'admirer Stilicon, mais non Honorius.

*** In Ruf. II, 454 sqq.

cf. Stace, Theb. IV, 530
cf. Senecq. H. f.
Silius Italicus (supra)

Conspicuus solio praetentat crimina Minos,
Et justis dirimit sontes : quos nolle fateri
Viderit, ad rigidi transmittit verbera fratris. (473)

"C'est là que viennent, quittes de la vie, les générations mortelles. Plus de ces distinctions établies par le sort, plus d'honneurs ; dépouillé d'un vain titre, le roi est heurté par l'indigent plébéien. Visible à tous sur son trône élevé, Minos instruit les causes, recherche les crimes, sépare des justes les criminels, et ceux dont il n'obtient pas l'aveu, il les livre aux coups de son terrible frère."

Il y a ici une addition à Virgile, l'emploi d'une sorte de Tartare pour arracher l'aveu.

482 sqq. Une autre nouveauté, c'est l'envoi des âmes criminelles dans des corps d'animaux, selon certaines analogies, ou certaines dissemblances, poursuivies curieusement par le poète, qui semble en amuser sa fantaisie, plutôt que révéler sérieusement ce qu'il a pu apprendre des choses de l'autre vie.

Cela est bien sensible dans ce dernier trait, qui arrive au plaisant dans un sujet si grave :

488 sqq. Qui justo plus esse loquax, arcana que suevit
Prodere, piscosas fertur victurus in undas,
Ut nimiam pensent aeterna silentia vocem.

"Celui qui a plus parlé qu'il n'eût fallu, l'indiscret révélateur des secrets, doit, dit-on, vivre dans

les eaux, avec les poissons, où un éternel silence compensera sa loquacité."

C'est après trois mille ans d'existence sous cette forme nouvelle que les âmes, plongées dans le Léthé, sont rappelées à la vie humaine comme chez Virgile.

Ces poëtes ne peuvent fuir long-temps Virgile; mais ils ne le suivent pas non plus long-temps.

494 Le Jugement de Rufin, en qui se rassembleront
399. tous les supplices consacrés des grands coupables de l'Enfer, comme se réunissaient pendant sa vie tous les genres de crimes...

fournirait bien des sujets de rapprochements semblables.

Le sujet du De raptu Proserpinae ramenait bien naturellement le poète aux Enfers, et au souvenir de Virgile.

Il s'en souvient dans son invocation aux puissances infernales, auxquelles il demande la révélation de leurs mystères* (I. 20 sqq), en vers élégants, mais sans originalité, qui ont le tort de rappeler le beau début de Virgile:

Di quibus imperium est animarum, etc.

(Eneid. VI, 264)

Il s'en souvient dans les consolations que Pluton adresse avec une galanterie ingénieuse à Proserpine

qu'il entraîne dans son chao.

Là sont ces allusions à des passages connus, qu'il faut distinguer des imitations proprement dites. — Le poète fait appel à votre souvenir, et ce souvenir est un des éléments de l'effet qu'il veut produire.

De raptu Proserpinae, (II. 282 sqq)

Voici une de ces allusions, fort agréable :

Amissum ne crede diem : sunt altera nobis
Sidera ; sunt orbes alii ; lumen que videbis
Purius, Elysum que magis mirabere solem,
Cultores que pios, etc. *

« Ne crois pas que le jour soit perdu pour toi ; nous avons nos astres, d'autres globes roulants, une lumière plus pure ; tu admireras le soleil de notre Elysée, et ses pieux habitants. »

* Largior hic campos aether et lumine vestit Purpureo, solem que suum, sua sidera norunt (Cf. Aneid. VI 640)

Suit une description de ce séjour et de ses vertueux et pieux habitants ; — de l'arbre aux rameaux d'or qui deviendra la propriété de l'épouse de Pluton ; ** de l'étendue de cette domination à laquelle rien n'échappe et qu'elle partagera :

** latet arbore opaca Aureus et foliis et lento vimine ramus, Junoni infernae dictus sacer... (Cf. Aneid. VI. 136).

Tout cela dit spirituellement et plein de renvois volontaires aux poètes antérieurs et à Virgile.

Ce qui suit abonde en artifices de ce genre qui renouvellent agréablement le lieu commun des Enfers.

Ce lieu de châtiment et de douleur prend un air de fête, pour le mariage de son roi qui se déride

lui-même. — De là une revue de tous les personnages infernaux avec une physionomie fort inaccoutumée et très piquante.

Mais ici se montre surtout cette fantaisie pour qui la fable n'est qu'une matière dont on peut disposer à son gré.

Le sérieux de Virgile ne se retrouvera plus que mille ans après, chez Dante, qui le prendra pour son guide dans ce voyage,

dont l'idée est venue sans doute au poète des visions du même genre familières à la littérature du Moyen-âge,

Mais qui a aussi pour antécédents dans l'antiquité,

les mythes de Platon,

le Songe de Scipion dans la République de Cicéron,

le Sixième livre de l'Enéide !

Table des matières.

Fin de la table